

**LE
MESSAGER
EVANGÉLIQUE**

1864

Feuille d'édification chrétienne

VEVEY

Le Messager Evangélique – Année 1864

TABLE des Matières

Epître aux Romains	4
Chapitres 10; 11.....	4
Quelques paroles pour les nouveaux convertis.....	11
Une parole d'exhortation.....	14
Le Seigneur nous enseigne avec amour.....	16
Le secret du bonheur	18
Notes sur les sacrifices (1863 & 1864).....	19
Lévitique 1-9.....	19
De l'holocauste.....	20
De l'offrande du gâteau.....	23
Du sacrifice de prospérité	27
Des sacrifices pour le péché et pour le délit	31
Aphorismes	38
1 ^{ère} série.....	38
2 ^{ème} série.....	38
Lettre sur Galates 5: 17 et Romains 8: 13.....	39
Le pécheur et la rédemption - 1 Pierre 1: 17-25.....	42
Paradoxe	45
Correspondance	46
L'affranchissement en Christ.....	47
Psaume 130.....	66
Proverbes 4: 7	69
La mer d'airain - 2 Chroniques 4	71
Explications de passages.....	74
1 ^{ère} série - Le jeûne d'après l'Ecriture.....	74
2 ^{ème} série - Matthieu 11: 11.....	77
3 ^{ème} série.....	80
4 ^{ème} série.....	82
La tempérance ou la domination de soi-même - 2 Pierre 1: 6.....	83
Fragments	86
1 ^{ère} série : Fragment sur Luc 15.....	86
2 ^{ème} série.....	86
3 ^{ème} série.....	86
«Dieu est lumière» - 1 Jean 1: 5.....	87

Tes péchés te sont pardonnés	90
Examen de soi-même.....	91
Extraits	92
Le pardon des péchés	93
Le fondement du pardon divin.....	96
L'étendue du pardon divin	97
La manière dont Dieu pardonne	98
Le dévouement chrétien.....	100
Pensées	106
1 ^{ère} série.....	106
2 ^{ème} série.....	106
3 ^{ème} série.....	106
Psaume 27: 1.....	108
Guilgal - Josué 5	111
Les fêtes juives - Lévitique 23	115
Les deux brigands sur la croix	123
Comment un pécheur peut-il être justifié?	127
Cantique	128
Pensées sur le chapitre 4 de l'Apocalypse	129
Pourquoi je suis sûr d'être sauvé?	135
Méditations sur la seconde venue de Christ (Darby J.N.) publiées sur les années 1864 & 1865....	136
1. Notes d'une méditation sur 1 Thessaloniens 1.....	136
2. Méditation sur Ephésiens 1 (*).....	142
3. Méditation sur Apocalypse 12.....	152
4. Méditation sur Romains 11	163
5. Méditation sur Matthieu 13	169
6. Méditation sur Daniel 2: 19, jusqu'à la fin.....	182
7. Méditation sur Daniel 7.....	186
Le tribunal de Christ.....	197
Genèse 18.....	200
Comment devez-vous être sauvé?.....	202
La volonté de Dieu	203
Lisez Hébreux 10: 5-10; comparer Romains 12: 2	203
Le vase d'albâtre	206
Notes sur le chapitre 5 de l'Apocalypse.....	210
Le repos de Dieu, le repos du chrétien - Epître aux Hébreux, chapitre 4.....	218
Jésus, la résurrection et la vie	223
L'évangile de Genèse 3: 15.....	230

Epître aux Romains

Chapitres 10; 11

Dans les chapitres 9, 10 et 11 de cette épître, nous apprenons comment l'Esprit, par le ministère de l'apôtre Paul, concilie la fidélité de Dieu quant aux promesses qui sont le privilège particulier des Juifs, avec la vérité générale présentée dans ce livre, savoir que la grâce de Dieu n'a pas égard à l'apparence des personnes, tous les hommes étant également pécheurs par nature; et qu'ainsi il y a une seule et même justice pour tous. En effet, si les choses sont telles, il se présente une difficulté à laquelle il fallait répondre. Les promesses avaient été faites à Israël. Abraham avait reçu des promesses, non pas seulement des promesses conditionnelles, mais des promesses incondi-tionnelles. Comment Dieu concilierait-il ces promesses absolues et incondi-tionnelles, faites aux Juifs, avec une doctrine qui ne tenait plus compte de ceux-ci, si ce n'est pour les traiter comme des pécheurs d'entre les nations?

Le Saint Esprit, par le moyen de l'apôtre, résout cette difficulté au chapitre 9, en nous montrant les Juifs forcés de reconnaître, que s'ils revendiquaient les promesses sur le principe de la descendance, ils étaient obligés d'accorder le même privilège à *Ismaël* qui était fils d'Abraham aussi bien qu'Isaac, et aussi aux Edomites qui descendaient du fils *ainé* de Jacob, mais que les Juifs abhorraient (versets 6-13). D'autre part, si les Juifs revendiquaient les promesses sur le principe de l'obéissance, ils avaient évidemment perdu tout droit à le faire, lorsqu'au mont Sinaï, ils avaient élevé le veau d'or pour se prosterner devant lui; et Dieu, afin de pouvoir les épargner, avait dû recourir à son droit souverain (versets 14-18). En conséquence, si les Juifs ne reçoivent pas ces promesses sur le principe de la grâce souveraine, ils sont perdus; s'ils sont épargnés et bénis par grâce, Dieu montrera sa souveraineté en amenant aussi les nations (versets 19-26). Enfin, et c'est ici le troisième point de l'instruction de l'apôtre, au chapitre 9, Paul montre que les Juifs ont heurté contre la pierre d'achoppement (versets 27-33). Dans les chapitres 10 et 11, il continue à démontrer que Dieu n'a pas oublié ses promesses; qu'il les accomplira aux derniers jours, alors qu'Israël, recevant tout absolument de Dieu, sera béni sur le même principe que les nations, sans avoir aucun droit par promesse ou autrement.

Au premier verset du chapitre 10, Paul exprime son affection pour Israël. Puis il ajoute, en faveur des Israélites, tout ce qu'il peut dire pour eux: «Car je leur rends témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance. Car ignorant la justice de Dieu, et cherchant à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu» (versets 2, 3).

Depuis le commencement de l'épître, l'apôtre avait mis en avant la justice qui est sur le principe de la foi. Non seulement Israël, pour ce qui regarde la justice, n'avait pas pu établir sa propre justice, mais il avait persisté à faire une justice de ce en quoi il avait failli; et lorsque Dieu envoya sa justice dans la personne de son Fils, Israël le rejeta, cherchant ainsi à établir sa propre justice, en refusant celle de Dieu. La justice de la loi (verset 5) n'avait pas accompli ce que l'homme désirait; c'est pourquoi, au verset 6, la justice qui est sur ce principe de la foi, est introduite, parlant ainsi: «Ne dis pas en ton coeur: qui montera au ciel, c'est à savoir pour en faire descendre Christ; ou, qui descendra dans l'abîme; — c'est à savoir pour faire monter Christ d'entre les morts. Mais que dit-elle?

«La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur», c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé» (versets 6-9). Ici, dans la résurrection, nous trouvons le grand principe de la justice par la foi, qu'Israël avait rejeté. Israël, comme nation, avait totalement failli, quant à sa propre justice, car il avait rompu le lien le plus élevé et le plus intime entre lui et Dieu, en élevant et en adorant le veau d'or. Dès lors, pour obtenir la bénédiction, il ne lui restait que cette justice, par la foi, dont Moïse lui avait parlé, comme nous le voyons au chapitre 30 du Deutéronome.

Au chapitre 27 du même livre, Moïse avait placé, de la part de Dieu, le grand principe de la justice légale, devant les Juifs, comme observateurs de la loi: s'ils n'y persévéraient pas, la malédiction les attendait. Remarquez ici que les malédiction ordonnées par Moïse dans ce chapitre (*) furent prononcées sur le

mont Ebal, la montagne des malédictions (versets 13 et suivants), tandis que les bénédictions, annoncées au verset 12, ne furent jamais formulées, car elles ne pouvaient pas l'être, Dieu lui-même y mettant obstacle, parce que ceux qui étaient sous la loi n'avaient pas gardé la loi, et se trouvaient nécessairement sous sa malédiction. Le véritable effet qui résulte du fait qu'on se trouve sous la loi, c'est qu'on est maudit. Où trouvons-nous la bénédiction que Moïse avait ordonnée au verset 12? Nulle part. Mais le fait que la malédiction est sur le mont Ebal, est notre sécurité, car Christ a porté la malédiction, ayant été fait malédiction pour nous, et nous sommes au delà de la malédiction, là où elle ne peut jamais nous atteindre: Nous n'avons plus rien à redouter, car «Christ est la fin de la loi, en justice à tout croyant» (verset 4). Le chapitre 28 place devant nous les principes du gouvernement de Dieu au milieu d'Israël, faisant dépendre le sort du peuple de sa conduite présente. «Si tu obéis exactement à la voix de l'Eternel ton Dieu, et que tu prennes garde de faire tous ses commandements que je te prescris aujourd'hui, l'Eternel ton Dieu te rendra haut élevé par-dessus toutes les nations de la terre. Et toutes ces bénédictions-ci viendront sur toi, et t'atteindront, quand tu obéiras à la voix de l'Eternel ton Dieu» (versets 1, 2). «Mais si tu n'obéis pas à la voix de l'Eternel ton Dieu, pour prendre garde de faire tous ses commandements et ses statuts que je te prescris aujourd'hui, il arrivera que toutes ces malédictions-ci viendront sur toi, et t'atteindront» (verset 15). Ensuite, au chapitre 30, Moïse suppose que le peuple a encouru toutes les conséquences de l'obéissance ou de la désobéissance, il avait été amené, sous le gouvernement de la loi, dans le pays; et il a complètement failli; il a attiré sur lui la malédiction de la loi. Le verset 28 du chapitre 29, nous le montre arraché de sa terre par la colère, la fureur et la grande indignation de Jéhovah, à cause de son infidélité, et au verset 29, qui forme comme le résumé de tout ce qui précède, nous lisons: «Les choses cachées sont pour l'Eternel, notre Dieu; mais les choses révélées sont pour nous et pour nos enfants à jamais, afin que nous fassions toutes les paroles de cette loi». Les choses révélées étaient celles selon lesquelles les enfants d'Israël étaient appelés à agir. Ils avaient été placés dans le pays pour y être obéissants, afin de *faire* toutes les paroles de cette loi, et pour en jouir et y être bénis, à la condition d'être aussi obéissants. Leur réjection complète en fut le résultat; ils furent arrachés de leur terre. Telle est la règle de conduite pour Israël. Mais au-dessus de tout cela il y avait une autre chose, — une chose secrète dans le coeur de Dieu, — c'était la grâce. Au verset 1, Dieu avait dit: «Or il arrivera que lorsque toutes ces choses seront venues sur toi, soit la bénédiction, soit la malédiction que je t'ai représentées, et lorsque tu les auras rappelées dans ton coeur, parmi toutes les nations vers lesquelles l'Eternel ton Dieu t'aura chassé» (Deutéronome 30: 1). Nous sommes ici en présence de quelque chose de tout différent. Tout l'effet du gouvernement de Dieu avait eu son accomplissement. Les choses qui avaient été révélées aux enfants d'Israël, comme devant être leur règle de conduite, ne sont plus reconnues désormais; et un autre genre de bénédictions est présenté. Tout ce qu'ils auraient dû obtenir par leur conduite était perdu; mais il y avait au delà de tout cela cette chose secrète, savoir, les pensées de Dieu en grâce. Par conséquent le chapitre 30 nous présente la justice qui est par la foi; car si Israël, chassé loin de son pays, se retourne jusqu'à l'Eternel, l'Eternel aura compassion de lui, et mettra fin à sa captivité, et le rassemblera d'entre tous les peuples, parmi lesquels il l'avait dispersé. Toute question de justice par la loi a ainsi pris absolument fin. S'il reste quelque espérance pour le Juif, c'est sur un autre principe, le principe de la justice qui est par la foi. Or, dès que l'on introduit la justice qui est par la foi, Christ est «la fin de la loi en justice à tout croyant» (verset 4). La justice par la loi n'existe plus, Israël en a porté la malédiction; et Paul démontre qu'Israël est placé sur une voie nouvelle, où il a affaire avec Dieu, sur le principe de la justice qui est par la foi et qui est Christ lui-même.

(*) Le lecteur attentif se convaincra facilement qu'au chapitre 28, commence une nouvelle partie du sujet renfermé dans les chapitres 27 à 29; et que le chapitre 27 forme un tout indépendant.

«La parole est près de toi» (verset 8, et Deutéronome 30: 14). Vous n'avez pas à aller à Jérusalem ou à passer la mer pour la trouver, car «la parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur, c'est-à-dire, la parole de la foi, laquelle nous prêchons, savoir que si tu confesses le Seigneur Jésus de ta bouche, et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (verset 9). Du moment que vous saisissez la loi dans ce sens spirituel, vous trouvez Christ, ce que l'apôtre confirme par cet autre passage de l'Ecriture: «Quiconque croit en lui ne sera pas confus» (verset 11 et Esaïe 28: 16). Et quand Dieu amène le Juif sur ce principe, il introduit aussi le Gentil: «Car il n'y a pas de distinction de Juif et de Grec, car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent», «car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé» (10: 12, 13). Or s'il est dit «*quiconque*», il ne peut plus y avoir désormais aucune différence entre Juifs et Gentils.

Remarquez le beau et touchant rapport qu'il y a entre ce passage et le commencement de l'épître. L'apôtre, au chapitre 3, avait réduit les hommes à un seul et même niveau, comme étant tous également pécheurs. «Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (chapitre 3: 23). Ici, il les élève tous à la hauteur de la grâce salutaire de Dieu qui peut prendre et bénir un Gentil; et comme il n'y a plus désormais aucune différence entre Juif et Grec, il n'y en a plus non plus devant Dieu: «Car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent; car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé». Le «quiconque» du verset 11 est encore une fois répété! La puissance de Dieu est merveilleuse dans ces paroles qui disent quelle plénitude de bénédiction il y a dans son cœur pour les pauvres pécheurs!

Mais «comment donc invoqueront-ils celui en qui ils n'ont point cru? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'ont point entendu parler? Et comment entendront-ils parler sans quelqu'un qui prêche?» (verset 14). Ici Dieu se place sur un autre terrain, sur lequel, par une grâce extrême, il cherche à exciter les Juifs à la jalousie. Ce qui excluait les Juifs, ce n'était pas seulement la réjection de Christ dont ils s'étaient rendus coupables, mais leur réjection des Gentils comme étant d'un même corps, le corps de Christ; ils refusaient la grâce aux Gentils. La même vérité ne nous est-elle pas présentée dans la parabole du Roi qui demande compte de leur administration à ses serviteurs (Matthieu 18: 23, 35)? — Le Juif refuse de faire grâce au Gentil. «Méchant esclave, je t'ai remis toute cette dette, parce que tu m'en avais prié; n'aurais-tu pas dû aussi avoir pitié de celui qui est esclave avec toi, comme moi aussi j'ai eu pitié de toi?». N'est-ce pas encore ce que Paul dit dans la première épître aux Thessaloniciens, chapitre 2: 16 : «Qui nous empêchent de parler aux nations, afin qu'elles soient sauvées, pour combler ainsi toujours la mesure de leurs péchés?». Christ vient, accomplissement de toutes les promesses; et ils le rejettent. Non seulement ils ont failli quant à la justice, auparavant; — mais maintenant ils rejettent le Messie. Or, Christ sur la croix avait prié: Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23: 34); et cette prière de Christ fut exaucée pour ce qui regarde Dieu, et Pierre dit: «Je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi», repentez-vous donc et Christ reviendra (Actes des Apôtres 3: 17, 19-21). Mais avant que Pierre pût terminer son discours, les sacrificateurs survinrent et le firent taire, et ainsi ils ne rejetèrent pas seulement Christ lui-même, mais le témoignage de l'Esprit Saint quant à sa seconde venue. C'est de ce péché qu'Etienne les accusa: «Vous résistez toujours à l'Esprit Saint; comme vos pères, vous aussi, vous faites» (Actes des Apôtres 7: 51), et alors au lieu que Christ revienne vers eux sur la terre, Etienne va vers Christ dans le ciel.

Si vous considérez Christ sur la terre, comme homme, — quoiqu'il soit «Dieu béni éternellement», — dès qu'il prend sa place comme homme au milieu des hommes, le Saint Esprit vient sur lui et le scelle. Le Saint Esprit vient et rend témoignage à ce qui se trouve sur la terre. Lorsque Christ parle à Nathanaël, il en est autrement: «Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme» (Jean 1: 52). Dans ce passage-ci, nous voyons Christ comme le Fils de l'homme, et les anges le servent; dans le précédent, le ciel s'ouvre, et le Saint Esprit descend et scelle Jésus comme le Fils de Dieu. Dans ce que le Seigneur dit à Nathanaël, il nous montre le ciel s'ouvrant et le Fils de l'homme sur la terre, l'objet du service des anges. Mais au chapitre 7 des Actes, le ciel est ouvert à Etienne et le Fils de l'homme est vu dans le ciel. Le ciel ne s'ouvre pas pour qu'un sceau soit mis sur le Fils de l'homme ici-bas, mais pour nous montrer le Fils de l'homme dans le ciel. Le ciel n'est pas ouvert maintenant pour que les regards se portent sur ce qu'il y a ici bas, mais le ciel est ouvert pour l'Eglise, pour qu'elle contemple ce qu'il y a là-haut. Telle est la position de l'Eglise, maintenant l'Eglise est remplie du Saint Esprit, afin qu'elle regarde dans le ciel et qu'elle ait communion avec Christ à la droite de Dieu.

Mais les Juifs arrêtaient ce témoignage du Saint Esprit; ils jetèrent Etienne hors de la ville et le lapidèrent, amenant ainsi sur eux-mêmes leur réjection définitive; et partout, tout le long du livre des Actes, notamment au chapitre 22, versets 21, 22, nous les voyons rejeter toujours la grâce envers les Gentils. Paul, dans ce chapitre 22, raconte les détails de sa conversion, et quand il arrive à ces paroles: «Va, car je t'enverrai au loin, vers les nations», nous lisons: «Et ils l'écoutèrent jusqu'à ce mot, et ils élevèrent la voix disant: Ote de la terre un tel homme, car il ne convient pas qu'il vive». Paul était le ministre de la grâce, mais les Juifs ne voulaient pas entendre parler de grâce, «pour combler ainsi toujours la mesure de leurs péchés; or la colère est venue sur eux au dernier terme» (1 Thessaloniciens 2: 16).

Le même esprit fut manifesté en Saul de Tarse, car nous le rencontrons pour la première fois, gardant les vêtements des hommes qui lapidaient Etienne, alors que le ciel ouvert montrait Christ à l'Eglise, et mettait fin à la grâce pour le Juif, comme tel. Plus tard ce même Saul fut arrêté sur la route de Damas, et la

gloire de Dieu lui fut révélée. Et que vit-il alors? L'unité de l'Eglise. Il ne vit pas simplement le Fils de l'homme en gloire; mais dans la gloire, il vit le Seigneur unissant tous les saints avec Lui-même en une seule et même unité. Il lui fut révélé que les saints mêmes qu'il persécutait, étaient un avec ce Seigneur dans la gloire; car le Seigneur reconnaissait les saints persécutés comme étant un avec lui, et Paul, en les persécutant, persécutait le Seigneur.

Plein de cet évangile de la gloire du Christ, Paul s'en va édifier l'Eglise. Il s'en va, exposant cette vérité merveilleuse, que les croyants sont un esprit avec Jésus (1 Corinthiens 6: 17), que l'Eglise est un corps avec Lui, son Chef glorifié dans le ciel (1 Corinthiens 12: 11-27; Ephésiens 1: 22, 23; 3: 4; 4: 15, 16; 5: 29-32; Colossiens 1: 18; 2: 19). Paul fut ainsi l'instrument de Dieu pour rendre ce glorieux témoignage de l'union des saints avec le Seigneur dans la gloire, ce témoignage contre lequel on a toujours tellement contesté; et comme jadis, le témoignage rendu par Esaïe, 700 ans auparavant, trouva Israël, ayant le coeur engraisé, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède.

Dans ce chapitre 10 de l'épître aux Romains, Paul montre que l'Evangile était allé jusqu'aux bouts de la terre, et que les Juifs auraient dû l'avoir reçu. Toutefois il touche le sujet très délicatement, disant: «Tous n'ont pas obéi à l'Evangile», car leur propre prophète Esaïe avait dit: «Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu de nous?». «Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu» (versets 16-17). C'est en vain qu'on se placerait ici sur le terrain de la loi; la justice de la loi ne consiste pas à croire ce qu'on entend. Esaïe dit qu'ils n'ont pas cru ce qu'ils entendaient. «Mais je dis: n'ont-ils pas entendu? Oui, certes, «leur voix est allée par toute la terre» (verset 18). La création elle-même manifestait que l'oeil de Dieu était sur les nations. Dieu pensait aux nations. «Moïse, le premier, a dit: Je vous exciterai à la jalousie par ce qui n'est point une nation; je vous exciterai à la colère par une nation destituée d'intelligence» (verset 19). Mais vous, Juifs, vous ne permettez pas aux nations d'entrer, et vos propres prophètes l'ont déjà annoncé: «Mais Esaïe s'enhardit tout à fait et dit: J'ai été trouvé de ceux qui ne me cherchaient point; mais quant à Israël il dit: Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers un peuple désobéissant et contredisant» (versets 20, 21). Ainsi l'apôtre traite les Juifs avec une grande douceur, disant en réalité, en se servant des paroles d'Esaïe: «J'ai été manifesté à ceux qui ne s'enquéraient point de moi»; mais en ajoutant: tel est votre caractère, vous êtes «un peuple désobéissant et contredisant!».

Chapitre 11. «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» (verset 1). Est-ce que, réellement, en parlant ainsi, je veux dire que les Juifs sont tous rejetés et mis de côté. Qu'ainsi n'advienne, car moi aussi je suis un Israélite. Comment pourrais-je dire que Dieu a rejeté son peuple, puisque je suis l'un de vous? Paul ramène les coeurs des Juifs en se plaçant lui-même au milieu d'eux.

Ce chapitre présente trois preuves que Dieu n'a pas rejeté son peuple. Premièrement: il y avait alors un résidu selon l'élection de grâce. Secondement: si Dieu provoque les Juifs à la jalousie, ce n'est pas pour les rejeter, mais pour les amener. Enfin, Dieu a promis de les ramener comme nation, par Christ: «et ainsi tout Israël sera sauvé» (verset 26).

Il ne faut pas oublier que l'apôtre parle ici, «d'Israël» comme peuple, et non comme résidu élu, car il ne fait mention de celui-ci que pour prouver que Dieu n'avait pas rejeté son peuple. Il est également évident, comme nous le verrons d'ailleurs, que ce que Paul dit ici ne peut pas s'appliquer à l'Eglise de Dieu, car comment pourrait-il être question de rejeter ce qui est un avec Christ dans le ciel? Dieu a eu dès le commencement un résidu élu qu'il ne pouvait pas rejeter. «Dieu n'a pas rejeté son peuple, lequel il a préconnu. Ne savez-vous pas ce que l'écriture dit dans l'histoire d'Elie?» (verset 2). L'apôtre se sert ici de l'histoire d'Elie dans son argumentation, histoire remarquable, car Elie vint avec un jugement, afin de ramener Israël; mais il dit que c'est en vain, et «il fait requête à Dieu contre Israël, disant: Seigneur, ils ont tué tes prophètes, et ils ont démolé tes autels, et moi je suis demeuré seul, et ils cherchent ma vie» (verset 3). Je ne dis pas qu'Elie ait raison de parler ainsi, car il ne comprenait pas la grâce de Dieu. «Mais que lui dit la réponse divine? Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant l'image de Bélial» (verset 4). Elie n'a pas eu assez de foi pour voir ces sept mille hommes. La vie intérieure du coeur d'Elie n'était pas dans ce moment à la hauteur de son témoignage extérieur. Il était rempli de lui-même, disant: «moi» et «moi»; et par suite il ne pouvait pas envisager Israël comme Dieu l'envisageait. L'autel du Seigneur avait été relevé; mais aussitôt après, Elie dit: «Seigneur, ils ont démolé tes autels», les prophètes

de Baal avaient été tués tous, et aussitôt après il dit: «Ils ont tué tes prophètes». La mesure personnelle de sa foi n'était pas à la hauteur de son témoignage extérieur.

J'ajouterai ici que, dans aucun cas, notre témoignage extérieur ne devrait dépasser la mesure de notre communion avec Dieu. L'effet du témoignage public amènera certainement un grand danger pour nous, si notre vie intérieure n'y répond pas. Quelquefois nous permettons au témoignage extérieur de continuer, longtemps après que la vie intérieure avec Dieu a cessé d'agir. Il en fut ainsi chez Elie. Sa vie intérieure ne marchait pas de pair avec son témoignage, lorsqu'il fit descendre le feu du ciel (quoique ce fût par la puissance de Dieu) et qu'il tua les prophètes de Baal, car ce fut aussitôt après toute cette manifestation de la puissance de Dieu, qu'il succombe devant les menaces d'une femme. Ah! s'écrie-t-il, tout est inutile; et il s'enfuit pour sauver sa vie. Elie était un homme béni de Dieu, mais dans ce moment il était faible. Mais Dieu est au-dessus de toutes les pensées d'Elie; car si Elie n'a pas le discernement spirituel nécessaire pour découvrir les élus de Dieu, Dieu les connaît (comparez 2 Timothée 2: 19); et si un homme tel qu'Elie fait requête *contre* Israël, Dieu, dans sa grâce, intercèdera *pour* eux. C'est pourquoi nous avons ici une preuve que Dieu n'abandonne pas Israël. Dans les versets 7 à 10, Paul cite ces terribles déclarations des propres prophètes d'Israël: Dieu leur a donné un esprit d'assoupissement»; et: «que leur table leur devienne un filet, etc». Puis au verset 11, il demande: «Ont-ils bronché afin qu'il tombent? Qu'ainsi n'advienne. Mais par leur chute, le salut parvient aux nations, pour les exciter à la jalousie». Et au verset 14: «Si, en quelque façon, dit-il, je puis exciter ma chair à la jalousie». Ceci ne peut se rapporter à l'Eglise, car comment pourrait-il être question de provoquer à la jalousie la chair de l'Eglise? l'Eglise n'est pas «dans la chair», mais «dans l'Esprit». Toutefois la chair est dans le croyant, et par négligence on peut la laisser agir. Ce qui est dit au verset 15: «car si leur réjection est la réconciliation du monde, quelle sera leur réception, sinon la vie d'entre les morts», ne peut pas non plus s'appliquer à l'Eglise, car comment pourrait-on parler de retrancher et de recevoir de nouveau ceux qui sont rendus parfaits à toujours en Christ? C'est d'Israël, selon la chair, que Paul parle; et la réception d'Israël, quand le moment en sera venu, sera une nouvelle naissance pour le monde, une vie d'entre les morts.

Pour ce qui suit, il faut nous souvenir de la différence qu'il y a entre les voies de Dieu quant à une série de promesses pour la terre et quant à l'élection de l'Eglise. L'apôtre, dans la portion de l'Ecriture que nous étudions, s'occupe de la manière dont Dieu agit pour l'accomplissement de ses promesses, ici bas, et non pas de l'unité de l'Eglise dans le ciel. «Or, si quelques-unes des branches ont été arrachées, et si toi, qui étais un olivier sauvage, as été enté, etc.» (verset 17). Cet olivier figure la nation juive, et ne peut en aucune manière représenter l'Eglise de Dieu; et l'Esprit, en se servant de l'image d'un arbre, a prouvé qu'il s'agit de la terre et non pas du ciel. Ensuite, si l'apôtre parlait de l'Eglise et du salut, il ne pourrait être question de branches coupées, car comment aurait-on pu dire de l'Eglise qui «est en Dieu le Père et dans le Seigneur Jésus Christ», que quelques-unes de ses branches pouvaient être coupées? «Tu diras donc: Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté» (verset 19). Ce n'est pas de l'Eglise qu'il est ici question, car nous ne sommes pas entés au milieu des Juifs, mais nous sommes «un homme nouveau», comme nous voyons au chapitre 2 de l'épître aux Ephésiens. Ceux qui sont entés sont les Gentils ou nations, dans la position de témoignage.

Il y a trois choses qui se rattachent à Abraham: l'élection, l'appel de Dieu et la promesse de Dieu. Noé avait reçu la puissance gouvernementale sur la terre; mais les hommes s'adonnèrent à l'idolâtrie, comme nous le voyons dans le livre de Josué (chapitre 24: 2); et dès lors, tout ce qui leur inspirait de la terreur ou éveillait leur gratitude fut attribué par eux à Satan. «Ils ont sacrifié aux démons et non pas à Dieu» (1 Corinthiens 10: 20). L'idée qu'ils se faisaient de Dieu, ou les terrifiait, ou bien les encourageait à s'abandonner à leurs passions. Alors, Dieu appelle un homme du milieu d'eux pour être son témoin sur la terre. Abraham fut appelé pour être séparé de l'idolâtrie qui l'entourait. «Or l'Eternel avait dit à Abraham: Sors de ton pays, et d'avec ta parenté, et de la maison de ton père» (Genèse 12: 1): «Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Vos pères, Taré, père d'Abraham et père de Nachor, ont anciennement habité au delà du fleuve, et ont servi d'autres dieux, mais j'ai pris votre père Abraham» (Josué 24: 2)... Ainsi donc, comme nous le voyons, quand cet état de choses fut survenu, Dieu appelle Abraham hors de tout ce système, et lui donne des promesses; et ainsi il planta l'olivier sur la terre. Puis à cause de l'incrédulité, quelques branches ont été retranchées; mais remarquez bien que Dieu n'arrache pas l'arbre, il ne fait que couper quelques branches. «Toi qui étais un olivier sauvage, as été enté au milieu d'elles et es devenu

coparticipant de la racine et de la graisse de l'olivier» (verset 17); ce qui veut dire, que les nations ont été entées sur le tronc de la promesse, et elles seront retranchées en leur temps, si elles ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu. Quant aux Juifs, qui sont les branches naturelles, «s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés» de nouveau sur leur propre tronc de promesse, «car Dieu est puissant pour les enter de nouveau» (verset 23). L'apôtre ne parlerait jamais «d'enter de nouveau» s'il s'agissait du salut personnel.

Toutes ces voies de Dieu à l'égard du tronc de la promesse sont tout à fait différentes de cette chose nouvelle et glorieuse, que les croyants sont maintenant membres du corps de Christ dans les cieux. Il n'y a pas de retranchement là; il n'y a pas «à greffer de nouveau». Les branches naturelles sont les Juifs. Paul, comme nous l'avons dit, traite des dispensations de Dieu et, considérées comme dispensations, les nations sont placées sous une même responsabilité avec les Juifs. Or dans cet ordre de choses le système gentil a maintenant son temps. Désormais le Juif doit se placer au niveau des nations; ce que l'apôtre dit à celles-ci, c'est que, si elles faillissent, elles seront traitées exactement comme les Juifs, — Il ne s'agit pas, je le répète encore, du salut personnel; il ne s'agit pas de l'union de l'Eglise avec Christ, mais ce que l'apôtre dit, c'est que le témoignage, qui est établi par Dieu sur la terre, sera mis de côté, s'il y a chute, et au verset 24 il ajoute: «combien plus ceux qui en sont selon la nature, seront-ils entés sur leur propre olivier!». C'est une absurdité, de même qu'une preuve d'ignorance profonde, que de dire de l'Eglise, dont la «vie est cachée avec Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3), qu'elle peut-être «entée sur son propre olivier» — Il ne s'agit pas ici du tout de l'âme, mais de l'ordre des choses sur la terre. Lorsque Dieu me révèle ses voies envers un peuple sur la terre, j'apprends: qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée, et ainsi tout Israël soit sauvé», c'est-à-dire que quand l'Eglise de Dieu sera complétée et enlevée, alors, tout Israël, — non pas individuellement, mais comme un tout, — sera sauvé. Les Juifs ne seront pas introduits dans l'Eglise, car celle-ci aura été enlevée, mais ils seront sauvés comme peuple sur la terre. *Actuellement* un Juif entre dans l'Eglise comme un Gentil, et prend sa place là où «il n'y a ni Juif, ni Grec, ni esclave ni libre, ni mâle ni femelle, car tous sont *un* en Christ» (Galates 3: 28).

«Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux: c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée, et ainsi tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit: Le libérateur viendra de Sion, etc.» (versets 25-26). Je ne doute pas que l'Eglise *professante* ne soit maintenant aussi partiellement endurcie. L'apôtre écrit trente ans *après* la mort de Christ, et cependant il dit: «Le libérateur *viendra* de Sion», et il nous apprend comment. Son vrai but est de provoquer ainsi Israël à la jalousie. Il montre quelle est la responsabilité des nations à persévérer de participer à la graisse de l'olivier, et fait ressortir que le véritable secret de Dieu, en agissant ainsi, c'est, «qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël», jusqu'à ce que l'Eglise de Dieu soit entrée tout entière, et alors «tout Israël sera sauvé». «Ils sont ennemis à l'égard de l'Evangile, à cause de vous; mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères (verset 28). Si ceci se rapportait à un Israël spirituel, ce serait une vraie absurdité. Ils sont «bien-aimés à cause des pères». Qui? Les nations? Non, jamais; — mais Israël; car Dieu est «le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob». — «Ils sont ennemis à cause de vous». Ceci peut-il s'appliquer à l'Israël spirituel? Non, certainement. On ne peut pas davantage l'appliquer aux Juifs croyants. «Mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères. Car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir» (verset 29). L'apôtre ne dit pas que les dons et la vocation sont souverains; il a traité la question de la souveraineté au chapitre 9, comme nous avons vu; mais ici il met en évidence *la fidélité* de Dieu. Dieu appela Israël à être son peuple, et il ne s'en repentira jamais.

Le même principe, exactement, qui garantit notre salut, est ce qui garantit aussi l'accomplissement, à l'égard d'Israël, des promesses faites aux pères.

Je voudrais maintenant dire quelques mots sur les versets 30 et 31. Ce dernier est plus correctement rendu, si on lit: «de même aussi ceux-ci ont été maintenant désobéissants à votre miséricorde, afin qu'ils soient aussi des objets de miséricorde». Jadis vous ne croyiez pas; et maintenant eux ne croient pas à votre miséricorde, c'est-à-dire, ils ne veulent pas croire à votre évangile. Mais quel est en ceci le dessein de Dieu? C'est qu'ils sont bénis sans aucun droit, comme des Gentils perdus. Lorsque Jésus vint, un Juif aurait pu dire: J'ai un droit à ce Christ; c'est pourquoi Jésus dit à ses disciples: Ne dites pas que je suis le Christ, car je dois souffrir et être rejeté. Avant qu'Israël eût rejeté Christ, il avait, par la grâce, un droit aux promesses.

Mais maintenant Israël a perdu tout droit, à quoi que ce soit, et ainsi, il sera béni comme un objet de miséricorde. C'est là ce qui fait que l'apôtre s'extasie, non sur la grandeur de la miséricorde, mais sur la *sagesse* de Dieu, qui amène tous Juif, et Gentil, à être des objets de miséricorde, sans droit aucun, même à la promesse. Sans doute Dieu accomplira les promesses, mais il les accomplira en amenant Israël à reconnaître qu'il n'avait aucun droit à rien.

Il est admirable de voir comment l'apôtre, à travers toutes ces choses, est ramené à Dieu lui-même et conduit ainsi l'âme à adorer sa grâce merveilleuse. Qu'il s'agisse du Juif ou du Gentil, c'est à Dieu que je regarde. Il ne s'agit pas de ce qu'est le saint qui a reçu la grâce, mais de ce qu'est le Dieu qui l'a donnée. Je puis considérer ce que Dieu fait, mais je puis regarder, au delà de la chose donnée, au Dieu qui confère la grâce, qui élit le pécheur. Ce n'est pas le juif élu ou le gentil élu qui possède maintenant un droit quelconque, c'est le pécheur qui est amené à Dieu sur le fondement de la grâce souveraine seule. «Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses! A lui soit gloire éternellement! Amen!».

Quelle consolation pour le coeur n'y a-t-il pas dans ce fait que, tout en contemplant tout l'ordre des voies de Dieu, il puisse retourner à une heureuse communion avec Dieu Lui-même et, de ce centre, embrasser tout ce qui est à l'entour: et dans la présence de Dieu, le coeur voit toutes choses à leur place. Que le Seigneur nous garde toujours là; — et quand nous sommes ainsi gardés dans la vie de tous les jours, «par la vérité qui est en Jésus» (Ephésiens 4: 21), «ayant dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau», nous recevons une capacité divine pour comprendre les voies de Dieu. En terminant, je désire ajouter qu'il est important de distinguer l'ordre des voies de Dieu sur la terre, et de maintenir cette vérité de l'ordre de la promesse sur la terre, juif d'abord, gentil ensuite, et plus tard juif de nouveau, car les branches naturelles seront entées de nouveau sur leur propre olivier, — et de l'union de l'Eglise avec Christ dans le ciel, comme son épouse et son corps. Il est important, je le répète, de distinguer le gouvernement de Dieu sur la terre, l'olivier de la promesse, et notre propre union avec Christ, la Tête de l'Eglise dans le ciel, en qui nous avons toutes choses, car toutes choses ont leur centre en Lui.

Quelques paroles pour les nouveaux convertis

Chers amis, vous avez donc mis toute votre confiance en Jésus, et par la foi en Lui vous êtes passés «de la mort à la vie». — La paix de Dieu remplit votre coeur; de nouveaux mobiles dirigent vos actions. Vos péchés d'autrefois ont perdu leur puissance sur vous et les plaisirs que vous recherchiez n'ont plus leur charme. Vous trouvez votre joie dans la lecture de la parole de Dieu, dans la prière, et dans les réunions des enfants de Dieu; et vous dites peut-être en vous-mêmes: «A présent toute l'oeuvre est achevée pour moi, je crois au Seigneur Jésus et j'ai la vie éternelle».

Tout n'est pas fini pourtant, chers frères et soeurs. —Vous avez cru, il est vrai, au Seigneur, mais c'est là seulement *le commencement* d'une vie nouvelle et éternelle, car quoique l'oeuvre du Fils de Dieu *pour* vous sur la croix soit parfaite et entièrement achevée, l'oeuvre du Saint Esprit *en* vous ne vient que de commencer. Dieu aurait-il planté dans vos coeurs la semence incorruptible pour qu'elle y demeure cachée? Non, certainement, il faut qu'elle germe, qu'elle croisse, qu'elle porte du fruit: «d'abord l'herbe, ensuite l'épi; et puis le froment dans l'épi». Oui, chers amis, ayant franchi la «porte étroite», et étant entrés dans «le chemin étroit» «qui mène à la vie», — le monde est derrière vous et la maison de votre Père céleste est devant vous. Le sentier peut être souvent difficile et raboteux; il peut vous conduire au travers des lieux arides et des épines, au milieu de toutes sortes d'ennemis; — mais il y a un palais, une couronne et le Roi lui-même au bout de la route, et il faut que vous poursuiviez toujours la course et que vous combattiez le bon combat de la foi, si vous voulez porter la couronne du vainqueur.

Chers amis, écoutez, je vous prie, un homme que Dieu a conduit par un chemin sombre et orageux — «Car durant plusieurs jours, il ne parut ni soleil ni étoiles et une grande tempête nous pressait; dès lors toute espérance de pouvoir nous sauver nous fut ôtée». Mais Dieu arrête la tourmente, la changeant en calme; et les ondes se turent. Comme dans le monde matériel, dans notre expérience spirituelle aussi, c'est «parmi les grandes eaux, que se voient les oeuvres de l'Eternel et ses merveilles dans les lieux profonds». Il vous a fait sortir vivants d'entre les morts et il vous parle maintenant par la bouche d'un de ses serviteurs, pour vous encourager et vous fortifier.

Le coeur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses; qui le connaîtra? «Désespérément malin!». Est-ce là notre conviction à *chacun*?

Plusieurs sont honnêtes, droits et aimables; ils ont été protégés, peut-être, par l'amour de leurs parents et ont ainsi été gardés de beaucoup de mal que d'autres ont vu et entendu. Ils ont reçu le Sauveur dans leurs coeurs, et cette «pierre angulaire» semble rendre accompli leur caractère déjà sans reproche. Pourtant Dieu vous dit, «car auprès de Lui il n'y a aucun égard à l'apparence des personnes», que, «le coeur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses». L'homme cherche toujours à découvrir quelque qualité ou quelque mérite qui puisse couvrir le mal, même dans les plus abominables, car indirectement il craint la terrible vérité quant à l'état de son coeur. Mais de temps en temps, le voile se déchire, et la corruption qui est au dedans est mise à découvert. Dieu dit de tout coeur, qu'il est, «*rusé et désespérément malin* pardessus toutes choses», cherchant à tromper Dieu, et les hommes, et par-dessus, à se tromper lui-même, «Moi, l'Eternel, je sonde le coeur, et j'éprouve les reins des fils des hommes».

Ce qu'il y a de mieux, chers amis, c'est d'accepter la sentence que Dieu prononce sur nous. Il *faut* que nous apprenions de Lui ce que nous sommes. Les uns sont enseignés à cet égard par les profonds exercices de l'âme qui accompagnent leur conversion: d'autres par d'amères expériences plus tard; mais il vaut mieux prononcer ce jugement solennel sur soi-même, lorsqu'on est amené à croire au Seigneur Jésus, c'est-à-dire *par la foi*, plutôt que d'être obligé de s'y soumettre sous le poids de *l'expérience*. Par la grâce de Dieu vous avez reçu le Sauveur; mais, si vous n'avez pas appris cette vérité quant à vous-mêmes, vous ne savez pas encore tout ce qu'il est pour vous et vous ne pouvez pas non plus apprécier convenablement tout ce qu'il a fait pour vous. Car si nous sommes vils, coupables et sans force en nous-mêmes, que pouvons-nous faire si ce n'est de nous jeter aux pieds de Celui qui reçoit les pécheurs, nous confiant uniquement en son sang, précieux qui «purifie de tout péché. — Oh! quel précieux nom que le nom de Jésus, quel nom puissant pour sauver!

Etant, incapables d'une seule bonne pensée par nous-mêmes, Jésus seul doit, et veut être tout en tout pour nous. «Seigneur, glorifie-toi toi-même en moi», — tel est le soupir ardent d'un coeur qui est à Jésus et qui dit avec Paul: «Je ne vis plus moi, mais *Christ* vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi». C'est ici-bas que Christ a vécu pour nous. — Il est mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25) et maintenant à la droite de Dieu, il vit éternellement, afin d'intercéder pour nous (Hébreux 7: 25).

«Celui qui nous a lavés dans son sang
Nous conduira sûrement jusqu'au bout».

Nous traversons maintenant le sentier que Jésus foula jadis, et Jésus nous a donné son nom, son Esprit, et sa présence pour nous accompagner tout le long de notre pèlerinage, car il est un ami aimant et plein de grâce, aussi bien qu'un Sauveur glorieux. Pouvons-nous penser à ces choses, sans que notre coeur «brûle» au dedans de nous d'une reconnaissance vive et profonde, parce que l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais *pour Celui* qui est mort et ressuscité pour eux!». L'amour et l'obéissance sont liés ensemble. Notre Seigneur lui-même n'a-t-il pas dit: «Si quelqu'un m'aime *il gardera ma parole*, et celui qui a mes commandements, et *qui les garde*, c'est *celui-là* qui m'aime (Jean 14: 24, 21).

Le Maître s'en est allé «dans un pays éloigné, pour se mettre en possession d'un royaume», mais il a laissé à chacun sa tâche. — Oui, notre Dieu nous a placés ici-bas dans des positions différentes, en nous donnant des devoirs divers à remplir et des relations diverses à cultiver (et la nouvelle vie doit fortifier ces liens), mais tout doit être fait devant Lui et pour Lui, car il est le Seigneur de notre temps, de notre influence, de notre vie. Nous devons Lui donner notre tout, car nous avons, premièrement aussi, tout reçu de Lui pour l'employer à son service.

Christ ennoblit tous nos travaux et nos devoirs, il sanctifie nos relations terrestres en consacrant tout à Lui-même. Dans sa vie ici-bas, il nous est donné, comme modèle de notre vie journalière (Ephésiens 4: 5) et nous ne plairons pas à notre Maître, si nous négligeons ces devoirs, pour ce qui pourrait *nous* paraître, d'une manière plus particulière, *son* service. Tout ce que nous faisons est apprécié de Lui, non selon aucun jugement d'homme, mais selon le mobile secret qui en est la source; «car l'homme a égard à ce qui est devant les yeux; mais l'Eternel a égard au coeur» (1 Samuel 16: 7). L'amour pour Jésus est le seul mobile qui puisse supporter le regard scrutateur de Dieu, et là où il se trouve, il est si puissant qu'il élève le service le plus bas: «le verre d'eau froide» donné en son nom ne perdra point sa récompense.

C'est une pensée bien solennelle, que Dieu voit au fond de nos coeurs, y trouve souvent des motifs qui ont pris le dessus sur le seul motif qui pût rendre notre service acceptable pour Lui, savoir, l'amour pour son Fils (1 Corinthiens 13: 1, 2, 3). Le Jour fera connaître l'oeuvre de chacun (voyez 1 Corinthiens 3: 12-16). Hélas! que de gens qui font profession de christianisme, qui, pesés, à la balance du Sanctuaire, seront trouvés légers (1 Corinthiens 3: 11-15). Mais dans «ce jour», alors que l'approbation du Maître sera tout pour nous, Christ dira à celui qui l'aura aimé et l'aura servi humblement: «Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur».

«Ainsi, vous aussi, quand vous aurez fait toutes les choses qui vous sont commandées, dites: Nous sommes des esclaves inutiles, ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait» (Luc 17: 10). Notre plus ardent amour est froid, nos plus fervents efforts sont faibles, et plus nous sommes près du Seigneur, moins nous pensons à nous-mêmes; nous sentons notre entière incapacité de Lui rendre quelque chose pour tout ce qu'il a fait pour nous, ou même de le louer comme nous devrions le faire. Tout ce dont nous sommes capables, c'est de nous donner nous-mêmes à Lui, afin d'être à Lui pour toujours!

Il y a dans l'amour de Christ des hauteurs auxquelles nous n'avons jamais atteint, et des profondeurs que nous n'avons jamais sondées; il y a des victoires à remporter sur le péché que nous n'avons pas encore gagnées, et des trésors dans la parole de Dieu que nous n'avons jamais trouvés; mais le Saint Esprit est là pour nourrir nos âmes de tous ces biens. Nous pouvons faire pour le Seigneur ici-bas bien plus que nous ne faisons.

Il y a bien des brebis et des agneaux que nous n'avons pas jusqu'ici essayé de nourrir; quelques-uns se sont égarés et se sont éloignés bien loin du paisible bercail, et nous n'avons pas été à leur recherche, sans relâche, jusqu'à ce qu'ils aient été ramenés. Il y a beaucoup d'âmes à sauver, sur lesquelles nous n'avons pas pleuré. Bientôt ces occasions de servir auront pris fin, car la nuit vient, en laquelle personne ne peut travailler (Jean 9: 4).

Puisse le Saint Esprit nous conduire en avant, «portant nos yeux sur Jésus». Pussions-nous le connaître, non seulement comme nous ayant délivrés de la condamnation du péché, mais aussi comme nous ayant délivrés de la puissance du péché; et plus que cela, comme un ami plein de grâce et d'amour qui est toujours avec nous, et dans la douce présence duquel nous pouvons dès ici-bas «nous réjouir d'une joie ineffable et glorieuse» (1 Pierre 1: 8).

Bientôt le dessein de Dieu à notre égard sera accompli; les jours de notre service seront terminés, et Christ accomplira les mystères de gloire et d'amour renfermés dans la promesse qu'il nous a laissée: «Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). Alors le nom du *Père*, si faiblement tracé ici-bas, brillera de tout son éclat sur nos fronts. Nous le servirons alors dans la perfection, et nous le louerons à jamais.

Une parole d'exhortation

Mon cher lecteur, vous êtes-vous jamais demandé à qui vous appartenez, qui vous servez? — Etes-vous en route vers les «plusieurs demeures» de la maison d'un Père, dont Jésus parlait à ses disciples, afin d'habiter pour jamais dans la lumière et la gloire de Dieu? Connaissez-vous Jésus! L'aimez-vous? Le suivez-vous?

Avez-vous entendu parler de cette cité dont Dieu est l'architecte et le fondateur? Votre pensée s'est-elle reposée avec délices sur ces fondements si purs, ces rues d'or, transparentes comme du cristal, ces portes de perles sans rivales? Avez-vous aimé à penser que les habitants de cette demeure n'ont jamais faim, n'ont jamais soif, qu'il n'y a là plus de mort, plus de deuil, ni de larmes, car toutes les larmes sont essuyées?

Avez-vous pensé quelquefois qu'il serait doux d'être là? Lorsque vous vous êtes trouvé en face de vous-mêmes et des douloureuses réalités de la vie de ce monde, lorsque de dures paroles, un pénible travail ou une vie de privation et de souffrances vous ont fait soupirer après quelque chose de meilleur que tout ce que vous trouvez ici-bas, quoiqu'à peine vous vous rendiez compte de ce que ce peut être, avez-vous pensé à cette patrie glorieuse que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment, et vous êtes-vous dit: «Je voudrais aller là, je voudrais être sûr d'y aller?».

Mais peut-être, vous regardez vos haillons, vos pieds nus, votre long dédain de la grâce divine et vos nombreux péchés, et vous dites: «Je ne suis pas fait pour aller là!».

Non, en effet, vous ne pouvez pas entrer tel que vous êtes dans ces demeures de paix et d'éternelle félicité, mais Christ peut vous rendre capable d'y entrer. Il a pour vous une robe blanche, qui que vous soyez, pourvu seulement que vous le croyiez! Il a une palme de victoire pour vous, si seulement vous voulez la saisir, une couronne de gloire, si seulement vous voulez vous hâter de la poser sur vous.

Mais vous dites: «Comment puis-je gagner tout cela?». O mon cher enfant, la victoire a été remportée pour vous; croyez seulement! saisissez la palme! Venez, toutes choses sont prêtes. Christ offre pour vos péchés sa justice parfaite; pour vos difficultés et vos douleurs, Il vous présente sa paix pour votre pauvreté, Il a sa richesse. Il veut vous adopter, vous admettre dans sa famille sur la terre; comme un «premier-né» entre plusieurs frères, Il vous ouvre ses bras et vous assure un accueil plein de grâce dans la maison de son Père.

Voulez-vous venir? Croyez-vous, parce que vous êtes pauvre et ignorant, que Dieu ne prenne pas garde à vous; je vous dis qu'Il prend garde à vous, Il vous aime, Il a donné son Fils, afin que vous, qui que vous soyez, vous ne périssiez pas, mais vous ayez la vie éternelle. Le Fils de Dieu, quoique riche, est devenu pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté, vous fussiez rendu riche. Il vous a laissé une bénédiction spéciale, car «à vous est le royaume des cieux». Etes-vous ignorant? «La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse». Il vous appelle pour vous instruire; Il vous dit: «Apprenez de moi». Les trésors de sagesse et de connaissance sont cachés en Lui.

Etes-vous affligé? Il console ceux qui sont abattus; Il veut vous consoler comme une mère console son enfant, et si le souvenir de votre vie de péché vous retient, Il a dit qu'il ne se souviendra plus de votre iniquité.

Ce n'est pas au-devant d'un juge sévère, à la rencontre duquel je vous demande d'aller — c'est vers le Sauveur que je vous appelle. — Un ami précieux, tendre, fidèle! Il a dit: «Je ne vous laisserai pas, je ne vous abandonnerai pas». Voulez-vous venir à Lui? Si vous avez besoin de lumière, Il vous donnera de la lumière. — Si vous avez besoin de paix, il vous donnera sa paix, que le monde ne peut ôter.

Croyez-vous? Il est facile de dire que vous croyez. Mais croyez-vous en Jésus? Alors toutes choses sont à vous et vous à Christ; et Christ à Dieu; alors vous êtes fils, héritier de Dieu et cohéritier de Christ: alors le nom du Sauveur vous est précieux; vous aimez Jésus, vous lui obéissez, vous le servez, vous le suivez: et vous savez que là où il sera, là, vous aussi y serez, car Dieu est fidèle comme sa Parole.

Mais vous qui êtes encore dans vos péchés, parce que vous n'avez pas cru au nom du Fils unique de Dieu, ne vous abusez pas; les promesses données aux enfants de Dieu, ne vous regardent pas; vous n'avez point de part dans cette cité du grand Roi, où «rien de souillé ne peut entrer», rien qui ne soit saint, non pas même les timides, car tous ceux qui y habitent se confient en Celui qui, dans la grâce, les a conduits là. Vous ne pouvez y introduire vos péchés, vos pensées impures et vos plaisirs charnels. Et si vous aimez ces choses davantage que la sainteté et le ciel, plus que Jésus, alors il y a aussi un message pour vous, non pas de paix, mais de colère et de jugement. Lorsque le Seigneur apparaîtra, ceux qui l'aiment lui seront semblables; ils seront changés de gloire en gloire, et transformés à son image, ils entoureront le Seigneur qu'ils ont attendu. Mais *vous* qui aimez vos propres voies, et vos péchés mieux que Lui, sous quel aspect viendrez-vous? La Parole de Dieu se tait sur ce point. — Quel sombre silence! Aucun mot ne peut ajouter à son expression.

Il y a un lieu préparé pour le diable et ses anges. La grâce qui vous est présentée aujourd'hui, sera alors retirée; vous ne vous mêlerez plus jamais au peuple de Dieu que vous avez méprisé; vous n'entendrez plus jamais la voix d'amour de Celui que vous avez rejeté, dont les bras vous sont ouverts aujourd'hui avec une tendre compassion, afin de vous garantir de la colère du juste Juge.

Que personne ne vous séduise, et tandis qu'on vous leurre avec des promesses auxquelles vous n'avez point de part, détournant de vous l'avertissement et la discipline, songez que, à moins que vous ne vous repentiez, «vous mourrez dans vos péchés». Vous dites: «Dieu est miséricordieux, et quoique je ne sache pas s'Il le fera en effet, j'espère qu'Il me pardonnera, et tout sera bien», et vous cherchez ainsi à apaiser vos craintes, sans venir à la lumière qui manifeste tout.

Vous seriez content d'aller au ciel, mais vous ne voulez pas renoncer à vos plaisirs et à vos péchés. Vous êtes prêt à admettre que Dieu est un Dieu d'amour et de grâce, mais vous refusez de reconnaître sa sagesse, sa sainteté et sa justice, vous refusez de vous soumettre au témoignage qu'il a rendu de son Fils et vous faites Dieu menteur: C'est pourquoi le jour du Seigneur viendra pour vous comme un larron dans la nuit. La voix qui maintenant vous sollicite, disant: «N'endurcissez pas vos coeurs», — «Venez», bientôt vous dira: «Je ne vous connais pas»; «retirez-vous de moi!». Allez «là où leur ver ne meurt point, où leur feu ne s'éteint point», car Dieu est fidèle comme sa Parole.

Et vous qui aimez le Seigneur et qui travaillez, et qui ne voyez que peu de fruit, ayez de la patience; vous moissonnerez, si vous ne vous laissez point! Si les coeurs paraissent demeurer mornes et insensibles devant votre parole, ne vous découragez pas: Christ vous a attendus longtemps. Répandez la semence dans la foi; peut-être elle ne se lèvera pas sous la forme que vous attendez; il se peut que ce ne soit pas vous qui la recueilliez, mais elle ne peut périr: «ce qui est né, de l'Esprit est Esprit». Les anges s'en réjouissent et le Fils de l'homme Lui-même la gardera comme la prune de ses yeux.

Allez en avant et ne doutez point: l'offrande du serviteur, c'est le travail fidèle; le don du maître c'est le succès. Demandez, et recevez, afin que votre joie soit complète, ne regardant pas à votre service imparfait, mais à Lui qui a dit que votre oeuvre en Lui ne serait pas vaine. Il peut agir par le moyen du grand nombre ou du petit nombre; peu importe s'Il se sert du caillou du ruisseau, de la corne de bélier, ou de la lampe dans une cruche cassée; toutes choses sont par Lui et pour Lui.

Ceux qui en amèneront beaucoup à la justice brilleront comme les étoiles du ciel. La foi, en glorifiant le Dieu de vérité, travaille pour sa gloire, et lorsque vous entrerez dans votre demeure, dans la lumière, et que des figures connues vous salueront sur le seuil, elles vous rappelleront peut-être que la parole, que vous aviez pensée trop faible pour arriver au but, avait reçu des ailes puissantes; que la prière, qui vous paraissait trop peu fervente pour atteindre jusqu'au ciel, avait été rendue efficace, étant présentée par les mains percées du Grand Sacrificateur et était retombée en pluie de bénédictions. — Un mot, un regard d'affection avait porté au coeur du pécheur le premier sentiment de la chaleur de l'amour de Jésus, et avait gagné une âme pour lui: Veillez, et attendez et priez, car Dieu est fidèle comme sa Parole.

Le Seigneur nous enseigne avec amour

«Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous aurez de l'affliction au monde, mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde» (Jean 16: 23).

Il y a une grâce toute particulière dans la manière dont Dieu s'occupe des siens pour les enseigner, — quelque chose qui devrait faire déborder d'amour et de reconnaissance le coeur de ceux qui croient; — tandis que bien souvent, au contraire, ils ont à s'humilier de ce que leurs sentiments et leurs pensées sont occupés de toutes sortes de choses qui les rendent insensibles ou indifférents aux voies de Dieu envers eux. Dieu nous bénit tout le long de notre chemin, et sa grâce se montre dans nos besoins mêmes. Est-ce que nous reconnaissons notre ingratitude et notre ignorance à cet égard? est-ce que nous en gémissons? Qui enseigne comme Dieu? Sa sagesse est offerte au croyant. Sommes-nous accablés sous le sentiment de notre faiblesse, de notre servitude? «La puissance de Dieu s'accomplit dans l'infirmité», et ainsi Dieu se met de toutes manières à notre portée pour tout ce qui nous manque. Jamais Dieu ne nous retire sa sollicitude; jamais il ne se détourne de nous. Il nous fait du bien toujours, et quoique nous soyons souvent craintifs et découragés, son amour est toujours le même. Jésus est une source de félicité, ouverte à de pauvres, faibles, misérables pécheurs, pour les consoler, les fortifier et leur donner la paix au milieu de toutes les circonstances.

La connaissance de ces soins attache et lie le coeur du pauvre pécheur à ce Sauveur si riche en miséricorde, et lui montre que le chemin, par lequel Il le conduit, lui révèle quel est le caractère de ce Dieu qui l'enseigne. Il reconnaît que les difficultés et les souffrances qu'il rencontre sont la preuve même de la faveur gratuite de Dieu, et que les circonstances successives, par lesquelles il passe, mettent, l'une après l'autre, au jour tous les trésors de la grâce divine.

La route, par laquelle nous sommes appelés à marcher, les situations particulières dans lesquelles nous sommes placés, tout ce qui nous entoure, sont autant de moyens dont un Dieu d'amour se sert pour nous instruire.

L'enfant de Dieu soupire après le repos, après la délivrance de tout ce qui maintenant le froisse et le meurtrit; mais Dieu attend, afin de lui apprendre encore bien des choses.

Le monde, dans l'état où il est maintenant, sert, dans les mains de Dieu, à nous enseigner ce que nous ne pourrions pas apprendre dans un monde de gloire; et c'est ainsi que nous discernons peu à peu, comme nous n'aurions jamais pu le discerner ailleurs, quelles sont la longanimité, la bonté et l'amour de Dieu. Nous reconnaissons en même temps, combien notre propre misère, notre impuissance, notre stérilité, notre état de mort manifestent d'une manière touchante la patience de Dieu. Nous apprenons à voir ce merveilleux témoignage de l'amour de Dieu dans le don de Christ livré pour des pécheurs tels que nous, afin que nous puissions être pardonnés et sauvés, et que, dans la personne de Christ, nous puissions savoir ce que Dieu est, à travers toutes nos circonstances, et malgré toutes nos infirmités et tous nos manquements. Il n'y a dans le coeur de Dieu aucun sentiment hostile envers nous; — il n'y a pas même un regard d'impatience; — tout est amour.

Ce sont la faiblesse et les besoins des siens qui montrent l'amour de Dieu, comme celui d'un père pour sa famille. L'amour d'un père est le même pour tous ses enfants, mais il se montre d'une manière différente dans des cas différents. Un petit enfant chétif et débile demande toute la tendre sympathie, tous les soins attentifs de son père, et le coeur de l'enfant répond au coeur de ce père qui l'aime. C'est ainsi que le Seigneur nous garde et veille sur nous au milieu de notre faiblesse, et que nous apprenons à connaître *la manière* dont Dieu agit en amour. Et à mesure que nous avançons sous ses soins et sa direction fidèles, à mesure que nous parvenons à la maturité de la vie, nous arrivons à comprendre le prix de cet amour, et à discerner comment le Seigneur se révèle lui-même en nous plaçant dans une condition de faveur si merveilleuse.

«Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père» (Jean 15: 33).

Il y a deux choses qui, par anticipation, sont d'une grande consolation pour les enfants de Dieu: ils verront le Sauveur qu'ils ont aimé ici-bas, et ils seront trouvés en lui, partageant sa gloire, et lui étant faits semblables. C'est là ce en quoi ils doivent se réjouir; ce à quoi ils doivent tendre et regarder. Si donc vous êtes un enfant de Dieu, qu'est-ce que ce qui vous afflige? Pensez à vos grands privilèges.

«Nous le verrons tel qu'il est, — nous lui serons faits semblables», — dans la présence du Père, dans la maison, dans le royaume de *notre* Père, ayant communion avec lui pour toute l'éternité. Peu importe votre sort ici-bas, et quelles sont vos luttes et vos souffrances, — ce n'est que pour un peu de temps. Les saints sont appelés à se réjouir. Est-ce le sentiment de votre impuissance qui vous accable? «La joie de votre Seigneur n'est-elle pas votre force?». — Souffrez-vous à cause d'un monde de péché? — Ce monde est *votre ennemi*, et vous devez grandement vous réjouir de ce qu'il en est ainsi: c'est un ennemi vaincu, voilà votre puissance et votre joie. Si vous sentez qu'il est *votre* ennemi, vous savez qu'il est aussi l'ennemi du *Seigneur Jésus*, et ainsi vous êtes avec Lui contre un ennemi commun. Jésus a annoncé cette affliction à ses disciples, mais il promet de leur donner sa paix; il promet d'être avec eux par son Esprit, et il les assure du résultat de l'oeuvre qu'il est occupé à faire et qu'il a accomplie pour eux: «J'ai vaincu le monde». Et si vous êtes du nombre de ceux qui sont ainsi aimés et rendus heureux déjà ici-bas, pensez au bonheur qui vous attend là où vous resplendirez comme le soleil dans le royaume de votre Père.

Mes frères, n'y a-t-il rien en ceci qui ranime en vous la joie de voir Jésus? rien qui vous détourne du monde et de ses jouissances trompeuses? Le coeur qui aime Jésus, aime Celui qui a triomphé de tous ses ennemis, «Celui qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses» (Ephésiens 4: 10). En ceci est manifesté l'amour du Fils de Dieu, c'est qu'il est descendu jusqu'aux enfants des hommes, pour porter leurs iniquités, leurs douleurs et leurs souffrances, pour les consoler et les réjouir, et pour ôter le péché à tout jamais. Et, ce qui doit les remplir de confiance et de bonheur, c'est que le même Seigneur qui est monté en haut «a emmené captive la captivité», ayant détruit son ennemi et le leur. «Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde».

Prions, mes frères, pour qu'avant que le Seigneur vienne, nous soyons amenés à une conformité plus simple et plus entière à son image; que nous soyons purifiés des désirs du monde, qui ne peuvent que nous troubler et nous souiller, afin qu'étant ainsi prêts à aller, à la rencontre de «Celui qui nous a aimés», nous ne soyons pas confus à sa venue.

Le secret du bonheur

«J'ai appris à être content dans les circonstances où je me trouve» (Philippiens 4: 11).

Il y a un secret du bonheur que le chrétien seul possède, et qu'il ne possède dans toute sa plénitude qu'autant qu'il vit en communion avec Dieu dans la région de la foi. «Je sais, dit l'apôtre, être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance; en toutes choses et à tous égards je suis enseigné tant à être rassasié qu'à avoir faim, tant à être dans l'abondance qu'à être dans les privations». Ce principe trouve sa force dans la certitude que la volonté de Dieu ne peut être annulée et que cette volonté ordonne tout pour le plus grand bien de ceux qui lui remettent leur voie. Il dépend aussi de l'assurance que les sources de notre bonheur sont toutes en Christ, indépendamment de toutes les circonstances qui peuvent affecter le chrétien dans ce monde. Les choses de ce monde peuvent être dans la plus grande confusion, et celles de l'Eglise peuvent paraître en un état qui ne vaut guère mieux, mais cela ne suffira pas pour détruire, ou même pour amoindrir la puissance de ce principe de bonheur, dont parle l'apôtre. Les conseils de Dieu ne peuvent être anéantis, — les conséquences de la mort de Christ ne peuvent être frustrées et les sources du bonheur d'un homme ressuscité en Christ n'ont pas de flux et de reflux au gré des circonstances variables, dont sa carrière terrestre peut être bigarrée. Si la prospérité extérieure me rend heureux, il est clair que mon bonheur ne découle pas entièrement de la volonté de Dieu; si, d'un autre côté, je perds la jouissance de mon bonheur dans l'adversité, il est clair que tout mon bonheur n'a pas eu pour base la volonté de Dieu, qui est toujours parfaite. L'amour de Christ ne change jamais; ses relations avec son Eglise sont toujours les mêmes: l'espérance de son avènement demeure jusqu'à ce que sa venue n'en fasse plus une espérance; et en outre, et surtout, les soins actuels qu'il prend de moi et de tout ce qui concerne le bien éternel de son Eglise, s'exercent journellement.

Alors pourquoi suis-je malheureux? Pourquoi suis-je abattu? n'est-ce pas parce que je désire, par pur égoïsme, soit dans le monde, soit dans l'Eglise, des choses différentes de ce que Christ veut qu'elles soient? Car si Christ est l'objet de mon cœur, j'ai la certitude des conseils éternels de Dieu, concernant la gloire de Christ, comme fondement de mon assurance que je ne saurais jamais manquer le but que je poursuis.

Des cœurs tels que les nôtres peuvent apprendre difficilement à être satisfaits de ce «secret du bonheur»; mais comme il n'y en a pas d'autre pour le serviteur de Christ, de même il est infaillible quand le cœur s'y confie entièrement.

Beaucoup de gens ne se doutent guère que tout le secret de leur malheur est dans leur propres cœurs, et non pas dans les circonstances par lesquelles ils sont appelés à passer. Si le monde ou le *moi* occupe, dans le cœur, une place qui appartient à Christ, ce principe du bonheur en sera toujours amoindri, puisque aucune théorie de la vérité ne peut jamais conserver le cœur heureux, sans la puissance du Saint Esprit. Or c'est Christ, et non pas le monde, ni les aspirations naturelles, ni l'orgueil de la vie, qui est la grande cause, par laquelle est produite dans l'âme la joie du Saint Esprit.

Il faut que j'apprenne pratiquement ce que c'est qu'être mort au monde, si je veux vivre pratiquement de la vie de Christ. Ce n'est pas là le bonheur de l'indifférence, ce n'est que laisser à Dieu la place qu'il doit avoir selon sa sagesse, sa bonté et l'immutabilité de ses conseils de grâce en Christ Jésus. Il peut y avoir des exercices de l'âme relativement au service de Christ dans son Eglise ou dans le monde; mais ces exercices, bien loin de détruire mon bonheur, ne font que me pousser vers Celui qui me donne le repos, en me faisant connaître que c'est sa sollicitude et sa puissance qui accomplissent tout, et que je n'ai rien à faire qu'à suivre sa volonté qui ne peut jamais faillir. Au milieu des dangers, des difficultés, des travaux épuisants et des mécomptes apparents de l'Apôtre, Christ était tellement suffisant pour son âme qu'il n'avait besoin de rien autre; or Il est de même suffisant pour vous et pour moi. Et si nous ne pouvons, tout d'un coup, nous élever, en pratique, à cette position, parce que nous avons vécu trop longtemps loin de Dieu, et parce que Christ n'a guère été l'objet de nos âmes et la puissance de notre marche, il n'en reste pas moins vrai que c'est une grande chose que de voir clairement où est «le secret de notre bonheur», et où gît le secret de notre infirmité et de nos peines.

Notes sur les sacrifices (1863 & 1864)

Lévitique 1-9

(Extrait)

Les premiers chapitres du Lévitique font passer successivement devant nous les diverses sortes de sacrifices, pour nous occuper ensuite de la sacrificature, et poser ainsi les bases sur lesquelles sont établies nos relations avec Dieu.

Les offrandes faites par feu de bonne odeur à Jéhovah, savoir l'holocauste, l'offrande du gâteau et le sacrifice de prospérité ou d'action de grâces, sont réunies sous un seul chef (1: 1): dans les chapitres 1 à 3, chacun de ces sacrifices a son caractère particulier. Le chapitre 4 traite des transgressions positives dans ce qui est contraire à la conscience, et du sacrifice pour le péché qu'elles rendent nécessaire. A partir du verset 14 du chapitre 5, jusqu'au verset 7, du chapitre 6, nous avons affaire au sacrifice pour le délit, sacrifice qui se rapporte à tout ce qui, dans la conduite d'un homme, peut constituer un tort envers Dieu ou envers les hommes. Au verset 8 du chapitre 6, commencent les règlements relatifs à ces divers ordres de sacrifices, et en particulier ce qui a trait au droit et à la manière d'y participer. Dans les chapitres 8 et 9, les sacrificateurs sont établis dans leur charge.

Ce qui fait la valeur de toutes ces offrandes que Dieu avait ordonnées, c'est qu'elles sont des figures de l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ. Nous sommes appelés à y contempler Christ lui-même (comparez Hébreux 9 et 10), et à apprendre en même temps par elles sur quelles bases sont établies nos relations avec Dieu (comparez Hébreux 9: 19-22). Plusieurs des caractères, sous lesquels le Seigneur Jésus nous est ainsi présenté, se réalisent, dans une certaine mesure, dans le croyant, comme aussi ce qu'il a opéré opère efficacement en nous. *Un* acte de Christ a accompli tous les sacrifices: il a fait la propitiation; il a porté le péché, et nous avons communion avec lui, nous nourrissant de ce qui a été offert pour nous.

Dans le Lévitique, Dieu ne parle pas du haut du Sinaï, Mais «du tabernacle d'assignation» (1: 1). Au Sinaï, Dieu avait proclamé la loi; il avait déclaré ce que sa justice exigeait de l'homme vivant sur la terre, et Israël avait accepté de ne jouir de la faveur de Dieu qu'à la condition d'avoir satisfait d'abord à ces exigences; le peuple avait expressément déclaré: «Nous ferons tout ce que Jéhovah a dit» (Exode 19: 5-8; 24: 1-3) ! Mais avant même que Moïse fût descendu de la montagne avec les tables que Dieu avait écrites, Israël avait déjà méconnu l'autorité de Dieu en faisant le veau d'or (Exode 24: 12 et suivants; 32: 1 et suivants, 15-19). C'en était fait de l'alliance; elle était violée et brisée du côté du peuple. Israël avait failli à l'engagement volontaire qu'il avait pris, de faire tout ce que Jéhovah avait dit; il avait rejeté Dieu, et sa honte était mise à découvert devant ses ennemis, comme il en serait de nous-mêmes, si nous étions obligés de nous tenir devant nos ennemis dans notre propre justice (*).

(*) Voyez Exode 25-27; 30: 1-21; 40: 17-38; Hébreux 8, 9.

Sur quel principe l'homme pouvait-il maintenant trouver accès auprès de Dieu? La loi, sous laquelle il s'était volontairement placé, n'avait servi qu'à manifester le mal qui était en lui (comparez Romains 3: 20; 4: 15; 7: 7). Dieu pouvait-il traiter avec ceux qui venaient de le rejeter et les reconnaître dans leur méchanceté? Pouvait-il renier son caractère? — Non, il était désormais impossible que Dieu traitât avec les hommes sur la terre; mais Dieu pouvait mettre l'homme en communication avec lui dans le ciel, par grâce en Jésus Christ; et dans l'ordonnance du tabernacle et tout l'ordre de choses qui s'y rattache, nous apprenons sur quelles bases et selon quel principe cette communication est établie.

L'établissement du tabernacle nous est présenté sous deux points de vue entièrement différents, savoir comme développement des conseils de Dieu dans la grâce, et comme exposition des moyens de retour à Dieu accordés à ceux qui avaient été coupables du péché qui donna lieu à ce développement et le nécessita. Toute la structure du tabernacle était conforme au modèle donné par Dieu sur la montagne; elle était une image des choses célestes, avant que le péché des Israélites eût détruit leur privilège d'une communication directe avec Dieu et elle représentait par conséquent des principes qui trouvent leur accomplissement dans le parfait tabernacle qui n'a point été fait de main (Exode 25: 40; Actes des Apôtres 7: 44; Hébreux 8: 2, 5; 9: 11, 23, 24). Mais l'économie du tabernacle ne fut réellement établie qu'après

l'idolâtrie du veau d'or, alors que l'indignation de Jéhovah contre le péché avait déjà éclaté. Du trône du sanctuaire Dieu suppléa ainsi dans sa grâce, par l'intercession du souverain sacrificateur et l'aspersion du sang, aux besoins d'un peuple déchu. Il érigea un lieu où, selon l'image de sa gloire et aussi selon les besoins de ceux qui cherchaient sa présence, il entra en communication avec le peuple, se rendant accessible au pécheur comme au saint, par le moyen d'un médiateur et de sacrifices. «Moïse prit une tente et la dressa hors du camp, l'éloignant du camp; et il l'appela (la tente ou) le tabernacle d'assignation; et tous ceux qui *cherchaient* Jéhovah sortaient vers le tabernacle d'assignation qui était hors du camp» (Exode 33: 7), et plus tard, au chapitre 40 de l'Exode, il dresse le tabernacle selon tout ce que Jéhovah lui-même avait commandé, et Dieu y habite par sa gloire, (Exode 40: 16-38).

Ce tabernacle, dressé selon le modèle que Moïse avait vu sur la montagne, était composé de trois parties principales: *le saint des saints*, où Dieu entra en communication avec Moïse (Exode 25: 22; Hébreux 9: 3-5); *le lieu saint*, où les sacrificateurs accomplissaient leur service journalier (Hébreux 9: 2); et *le parvis*, ou cour extérieure, où l'adorateur se présentait en premier lieu, et où se trouvaient l'autel des holocaustes et la cuve d'airain (comparez Exode 25-27; 30: 1-21; 40: 17-38; Hébreux 8, 9).

Dieu donc, dans le Lévitique, n'apparaît pas comme un législateur dans la gloire terrible de Sinaï, devant laquelle Moïse même était épouvanté et tout tremblant (voyez Hébreux 12: 18-21); mais il parle «du tabernacle d'assignation», et déclare selon quelles conditions nous pouvons nous approcher de lui pour jouir de sa présence (comparez Exode 25: 22; 29: 42, 43, 45; [Hébreux 12: 25](#)).

De l'holocauste

Chapitre 1

Le premier lieu d'accès auprès de Dieu, c'est «l'autel des holocaustes» dressé dans le parvis du tabernacle.

A cet autel Dieu se manifeste en justice, tout en se rendant accessible au pécheur, en grâce, par le sacrifice de Jésus Christ. Dieu s'offre ici à la foi du fidèle, non dans son être spirituel et comme souverain objet de l'adoration des saints, mais dans ses relations avec les pécheurs. Ceux-ci s'approchent de lui sous le bénéfice de cette oeuvre dans laquelle, par la puissante opération du Saint Esprit, Christ s'est offert à Dieu sans tache, devenant ainsi, après avoir satisfait à toutes les exigences de sa justice, cette bonne odeur de sacrifice qui monte continuellement vers Dieu.

Pour pouvoir entrer dans le sanctuaire, il fallait en effet que celui qui se présentait fût lavé du péché, qu'il trouvât un sacrifice qui fit la propitiation et lui ouvrît le chemin vers Dieu. Mais où trouver ce sacrifice? Un homme eût-il eu la volonté de se donner, n'était pas en état de le faire, car il était lui-même un pécheur (comparez Exode 32: 31 -33). Mais le Fils de Dieu a dit: «Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, pour faire, ô Dieu, ta volonté;... ta loi est au dedans de mes entrailles;... tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps» (Psaumes 40: 6-8; Hébreux 10: 6-8.). Dieu lui a formé un corps, et dans ce corps habita celui qui fut l'obéissance même: «Tu m'as creusé des oreilles». Lui, il a la volonté et la capacité de se donner, et il prend la forme d'un serviteur et se rend obéissant aux commandements de Jéhovah.

L'holocauste était, par excellence, un sacrifice volontaire; celui qui l'offrait, le présentait de son bon gré: «Si quelqu'un d'entre vous offre à Jéhovah, etc.» (verset 2). Christ aussi s'est présenté volontairement pour accomplir le dessein de Dieu; il se donne tout entier pour faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle puisse être: «Voici, je viens, il est écrit de moi au rouleau du livre. Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté, et ta loi est au dedans de mes entrailles» (Hébreux 10: 7). Et ailleurs, parlant de sa vie, il dit: «Personne ne me l'ôte; mais je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de mon Père» (Jean 10: 18). Muet dans ses souffrances, nous voyons que son silence était le résultat d'une parfaite et profonde détermination de s'offrir, par obéissance, pour la gloire de Dieu; et, son nom en soit béni, c'est un service qu'il a parfaitement accompli.

La victime devait être excellente et immaculée: «un mâle sans tare» (verset 3), préfigurant ainsi «l'Agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté dans les

derniers temps pour nous», «Celui qui par l'Esprit éternel s'est offert à Dieu sans nulle tache» (1 Pierre 2: 19, 20; Hébreux 9: 14).

Ce qui a été, en Jésus, unique et sans exemple, c'était sa justice. D'autres que lui avaient possédé et devaient posséder encore le pouvoir dont il était revêtu comme homme (de sa part, sans doute, mais réellement); mais la justice et la vérité parfaites, Christ seul a pu les manifester. Tous les efforts de Satan n'ont servi qu'à mettre en évidence cette perfection. Dans la tentation, Satan essaya d'engager le Seigneur à manifester sa puissance et à sortir, en une manière ou en une autre, du sentier de l'obéissance parfaite; mais Jésus fût toujours le serviteur obéissant. Jusqu'à ce que la parole fût parvenue à son oreille il ne voulait rien faire de lui-même, car il était venu pour servir, pour être le modèle parfait de l'obéissance en toutes choses. Satan ayant donc complètement échoué dans son dessein, se retira de lui pour un temps, et Jésus retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit dans laquelle il avait été conduit dans le désert. Mais, plus tard, l'Adversaire revint à la charge et attaqua de nouveau le Fils de Dieu, cherchant à le détourner de l'obéissance jusqu'à la mort. Le prince de ce monde vint, comme chef de la religion, et comme ayant, dans ce monde, pouvoir sur les Juifs et sur les Gentils. Mais tout est inutile. Jésus dit: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi, mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père; et selon que le Père m'a dit, ainsi je fais. Levez-vous, partons d'ici», comme auparavant, «lorsque les jours de son assumption s'accomplissaient», il avait «dressé sa face résolument pour aller à Jérusalem» (Luc 4: 1-13; 9: 51; 22: 27, 39-46; Matthieu 20: 28; Jean 4: 31-34; 8: 28; 5: 19-21; 12: 49, 50; 14: 30, 31; 15: 10; Philippiens 2: 5-11; Ephésiens 5: 1, 2; 1 Pierre 2: 21-24).

C'est par ce chemin de l'obéissance que Jésus se rend lui-même volontairement à la porte du tabernacle, et que, de son plein gré, il s'offre à Dieu pour nous. Dans le type, sans doute, la victime et celui qui l'offrait étaient distincts, mais l'acte dans lequel l'adorateur posait ses mains sur la tête de la victime (verset 4), les identifiait l'un avec l'autre, comme Christ s'est offert et a été en même temps la victime, car pour introduire des pécheurs devant Dieu, il fallait non seulement que Jésus observât la loi, mais encore qu'il devînt obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix. Il prêcha la justice dans l'assemblée (Psaumes 40: 8, 9), mais les hommes haïssaient la justice; il fit toute espèce d'oeuvres de miséricorde et de bénédiction, mais les uns lui portaient envie, les autres se moquaient de lui. Il fallut qu'il devînt un sacrifice; il fallut que son sang fût répandu pour que nous pussions nous approcher de Dieu.

Celui qui s'approchait devait égorger la victime devant Jéhovah, ce qui complète la ressemblance du type avec Christ, quoique évidemment, Christ n'ait pas pu s'ôter la vie à lui-même; mais il la donna de lui-même, il la laissa devant le Seigneur: «Personne ne me l'ôte; mais je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et j'ai le pouvoir de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de mon Père» (Jean 10: 17, 18). C'était là, dans la cérémonie de l'offrande, la part de celui qui offrait; ce fut de même la part de Christ en tant qu'homme. Dans la mort de Christ, l'homme ne voit que le jugement de l'homme, la puissance de Caïphe, ou celle du monde; il pourrait penser que Christ était, quant à lui-même, sous l'obligation de mourir, mais comme il est dit, il avait *le pouvoir* de laisser sa vie, personne ne la lui ôta, et il la laissa, s'offrant lui-même devant le Seigneur volontairement, après être venu d'abord comme «le Juste» jusqu'à la porte du tabernacle. Jésus s'anéantit *lui-même*, se rendant obéissant jusqu'à la mort, afin que, par ce moyen, la majesté et l'amour de Dieu pussent être mis pleinement en évidence. Ainsi l'homme, dans la personne de Christ, est réconcilié avec Dieu. Dieu a été glorifié dans l'homme, aussi parfaitement que, dans l'homme, il avait été parfaitement déshonoré (je dis l'homme, et non pas les hommes) (comparez 2 Corinthiens 5: 18, 19; Romains 5: 10; Hébreux 10: 1-18; Jean 17: 4, 5; Colossiens 1: 22, etc. etc.).

Nous arrivons ainsi à ce qui, dans le sacrifice, concernait le Seigneur et le sacrificateur: l'offrande devait être soumise au feu de l'autel de Dieu. Elle était coupée par pièces, lavée et abandonnée ainsi, selon la purification du sanctuaire, au jugement de Dieu, car le feu, comme symbole, figure toujours le jugement de Dieu (versets 5-9). Quant au lavage d'eau, il rendait typiquement le sacrifice pur, comme Christ l'est essentiellement. Mais il est important de remarquer que la purification de l'offrande et la nôtre sont basées sur le même principe, et qu'elles le sont selon la même mesure. Nous sommes «sanctifiés par l'Esprit pour l'obéissance». Jésus est venu pour faire la volonté de son Père; et ainsi, parfait dès le commencement, il apprit cependant l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (1 Pierre 1: 2; Hébreux 5: 7, 8). De plus, cette purification par l'eau, quand il s'agit de nous, a lieu par la Parole; et Christ dit pour lui-même: «l'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu» (Matthieu 4: 4). Il y a, évidemment et nécessairement

ici, cette différence que Christ était la vie et avait la vie en lui-même (Jean 1, 5), tandis que nous, au contraire, nous recevons cette vie de lui.

Christ s'offrit tout entier à Dieu, pour que la gloire de Dieu fût rétablie et revendiquée en lui: sa vérité, sa justice, son amour, sa majesté subissant en même temps pleinement le jugement divin. Le feu doit éprouver ce qu'il est: il doit être «salé de feu». La parfaite sainteté de Dieu, dans toute la puissance de son jugement, éprouve au plus haut degré tout ce qui est en Jésus. La sueur de sang qui découle de son corps, la touchante prière qu'il adresse au Père dans le jardin, la profonde angoisse qu'il ressent sur la croix, dans la conscience de sa justice, ce cri: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» qui demeura sans réponse, quant à un soulagement actuel, jusqu'à ce que l'expiation fût accomplie;... tout cela nous montre le Fils de Dieu pleinement mis à l'épreuve. Un abîme appelait un autre abîme; toutes les vagues et les flots de Jéhovah ont passé sur lui. Mais de même qu'il s'est offert tout à fait volontairement à cette épreuve qui allait tout juger jusqu'au fond de son âme, ainsi aussi le feu de ce jugement qui éprouva ses plus secrètes pensées, n'a pu produire qu'une bonne odeur à Jéhovah (*). Sa vie consumée comme un holocauste, sur la croix, fut un sacrifice infiniment agréable à Dieu.

(*) Il est remarquable que le mot hébreu, employé pour l'acte de brûler l'holocauste, est le même que celui dont l'Écriture se sert quand elle parle de brûler l'encens — et qu'il n'est pas le même que celui qu'elle emploie quand il s'agit de brûler l'offrande pour le péché.

Quand Noé offrit son holocauste, il est dit que «l'Éternel flaira une odeur d'apaisement, et dit en son cœur: je ne maudirai plus la terre à l'occasion des hommes; car l'imagination du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse; et je ne détruirai plus tout ce qui vit, comme j'ai fait». Dieu s'était repenti d'avoir fait l'homme, et il en avait eu un grand déplaisir dans son cœur; mais maintenant, en flairant cette bonne odeur, le Seigneur dit dans son cœur: «Je ne maudirai plus». Telle est la parfaite satisfaction que Dieu trouve dans l'offrande que Christ a faite de lui-même. Il n'est pas ici question du péché qui lui fut imputé, des iniquités de son peuple dont il se chargea, mais de la perfection, de la pureté et du dévouement de la victime jusqu'à la mort, pour la gloire de Dieu; et c'est là ce qui monta, comme une bonne odeur, devant l'Éternel; et nous sommes présentés à Dieu selon cette satisfaction de son cœur dans la bonne odeur de ce sacrifice. — Quelle pensée réjouissante pour nous! Nous sommes agréés nous-mêmes, agréés dans le Bien-aimé, selon toutes les délices que Dieu trouve dans la bonne odeur de ce sacrifice, — Dieu est-il parfaitement glorifié en Christ, en tout ce que Christ est? Dans ce cas, il est aussi glorifié en nous recevant. — Trouve-t-il ses délices en Christ, et en ce que Christ a fait? Dans ce cas, il trouve aussi ses délices en nous. Cette bonne odeur monte-t-elle toujours en sa présence, comme un mémorial des plus agréables à ses yeux? Nous aussi, nous lui sommes présentés selon cette même efficacité d'acceptation. Il n'est pas seulement question ici de nos péchés effacés par l'acte d'expiation; mais il s'agit encore de la perfection de Celui qui accomplit cet acte, et de la bonne odeur de son sacrifice exempt de péché; perfection et bonne odeur qui deviennent nôtres devant Dieu. Nous sommes *un* avec lui.

Oui, ce fut là l'oeuvre propre de Christ; nous ne pouvons y prendre aucune part; mais nous trouvons en elle ce qui nous rend infiniment agréables à Dieu. «Soyez imitateurs de Dieu, comme des enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous comme une offrande et un sacrifice à Dieu, en odeur de bonne senteur» (Ephésiens 5: 1, 2). Qui, d'entre les saints, ne connaît pas la puissance de cet amour? Si d'un côté, l'oeuvre était faite dans un homme et par un homme, elle était faite aussi dans l'amour divin, l'amour même du Père. Chose merveilleuse, que Jésus soit venu dans un corps qui lui avait été approprié, et que, agissant dans une parfaite obéissance, il nous ait laissé un modèle parfait de justice, en se donnant lui-même, offrande volontaire, dans la plénitude de l'amour divin!

Celui qui s'approche de Dieu trouve donc, d'abord, l'autel des holocaustes. Il y rencontre Dieu en jugement; mais il y rencontre aussi Jésus s'offrant lui-même: c'est pourquoi (en type), le sang est mis sur cet autel et non sur ce qui était au dedans du voile. Le parvis d'assignation, comme nous l'avons dit, représente la terre; et c'est sur la terre que Dieu vient au devant du pécheur, et que, par le moyen de l'oeuvre de Jésus, il lui ouvre un libre accès auprès de lui. Ce n'est ni dans le lieu saint, ni dans le lieu très-saint, mais sur la terre (*), que Jésus a accompli cette oeuvre, dans laquelle Satan n'a rien pu trouver, ni l'homme avoir aucune part ou communion, mais où Dieu fut pleinement glorifié. — Tout s'est passé entre le Fils et le Père; et si les saints seuls comprennent la valeur de l'oeuvre, elle n'en fut pas moins opérée

dans le monde: Jésus Christ a été crucifié devant nos yeux, donnant au monde un témoignage qui laisse celui-ci sans excuse. Il n'y a pas d'autre chemin pour aller à Dieu, si ce n'est Jésus Christ ainsi exposé à la mort. Que fait donc l'incrédulité qui méprise et rejette Celui qui, maintenant dans les cieux, est le dispensateur de toutes les bénédictions pour les croyants?

(*) Toutefois Jésus a été élevé de la terre lorsqu'il a été offert sur la croix. Séparé du monde qui l'avait rejeté, il devient le point de contact pour rapprocher de Dieu une âme qui s'approche de lui.

Vous pouvez être actif et occupé de beaucoup de choses, mais il n'y en a qu'une à laquelle Dieu regarde. Cet amour de Dieu en son Fils, révélé à la croix, n'a-t-il été jusqu'ici pour vos coeurs que comme un vain récit, tandis que vous poursuiviez avec empressement les vanités qui s'offrent à vous ici-bas, comme si la croix n'eût jamais existé? Le coeur naturel hait les droits qu'ont sur nous l'amour et la sainteté de Dieu; mais la croix est le moyen puissant que Dieu emploie pour racheter et délivrer le coeur de l'amour du monde.

De l'offrande du gâteau

Lévitique 2 et 6: 14-18

Nous avons vu, dans l'holocauste, un symbole de Christ se rendant Lui-même volontairement à la porte du tabernacle d'assignation, et s'offrant ainsi de son plein gré Lui-même à Dieu pour nous. L'offrande du gâteau a un autre caractère: elle nous présente Christ dans son humanité et sa perfection comme homme, «l'homme Christ Jésus». C'est une offrande de bonne odeur à l'Eternel, une chose très sainte d'entre les offrandes faites par feu à l'Eternel» (versets 2, 3, 9, 10).

Le gâteau, — quoique dans des circonstances toutes différentes, — porte le caractère de l'offrande de Caïn et non pas celui du sacrifice sanglant d'Abel. Ce sont les choses de la nature, toutes les facultés naturelles de l'homme en Christ, offertes à Dieu. Le gâteau était tiré du fruit de la terre; il était de fleur de farine pétrie avec de l'huile et ointe d'huile, et il devait être sans levain (versets 1, 4-7).

L'humanité de Christ fut parfaite. La volonté de la chair n'entra pour rien dans la naissance de Celui qui, né dans ce monde, devait être appelé le Fils de Dieu: il naquit de la volonté divine. Marie se pliant par la grâce de Dieu à cette volonté, dans la sainte obéissance d'un oeil simple et d'un coeur pur, manifesta d'une belle et touchante manière la soumission du coeur et de l'entendement à la révélation de Dieu: «Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole» (Luc 1: 26-28; comparez Hébreux 10: 5) ! La nature humaine de Christ était exempte de péché, étant conçue du Saint Esprit: «Cet être saint qui naîtra de toi, sera appelé Fils de Dieu». Christ était réellement homme, né de femme, mais il était aussi né de Dieu. Comme le gâteau était de fleur de farine *pétrie* avec de l'huile, ainsi la nature humaine de Christ tirait son caractère du Saint Esprit dont l'huile est toujours le symbole. Christ n'était pas seulement innocent, mais saint.

Mais *pureté* n'est pas *puissance*; aussi est-ce sous une autre forme qu'est exprimée la puissance spirituelle qui agissait par l'humanité de Christ: le gâteau était *oint* d'huile (versets 4, 6, 15). Ainsi il est écrit que Dieu a oint du Saint Esprit et de puissance, Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux «que le diable avait asservis à sa puissance» (Actes des Apôtres 10: 38; comparez Luc 3: 21, 22). Ce n'est pas à dire qu'il manquât quelque chose à Jésus, car comme Dieu il aurait pu tout faire; mais il s'était anéanti Lui-même, et il était venu pour obéir; aussi n'est-ce qu'après avoir été appelé et oint, qu'il se présenta en public, bien que son entrevue avec les docteurs dans le temple démontre déjà dès le commencement sa relation avec son Père (comparez Luc 2: 46-49; 3: 21, 22). Au baptême de Jean, Celui qui n'a pas connu le péché, vint par grâce là où le péché de son peuple avait placé celui-ci; il s'identifia avec les siens et prit place avec eux devant Dieu, s'anéantissant Lui-même; et dans cette position il fut oint du Saint Esprit, descendant du ciel comme une colombe et s'arrêtant sur Lui. De là, il fut emmené par l'Esprit dans le combat pour nous, combat dont il sortit vainqueur par la puissance de l'Esprit. Si Jésus eût repoussé Satan uniquement par la puissance divine comme telle, il est évident qu'il n'y aurait point eu de combat; et en outre, il n'y aurait point eu là d'exemple, ni d'encouragement pour nous. Mais le Seigneur repoussa Satan par un principe qui est notre devoir de chaque jour, savoir l'obéissance, une obéissance intelligente qui se sert de la Parole de Dieu et repousse l'Ennemi avec indignation dès l'instant qu'il se découvre. Si Christ

entra dans sa carrière avec la joie et le témoignage qui appartiennent au Fils, il entra dans une carrière de combat et d'obéissance; «car il convenait à Lui, à cause de qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses (vu l'état dans lequel il nous voyait), que amenant plusieurs enfants à la gloire, il consommât le Chef de leur salut par les souffrances» (Hébreux 11: 10). Jésus combattit donc dans la puissance de l'Esprit; il obéit dans la puissance de l'Esprit. C'est dans cette puissance de l'Esprit qu'il chassa les démons et qu'il porta nos langueurs; c'est dans la puissance de l'Esprit aussi qu'il s'offrit Lui-même sans tache à Dieu (Luc 4: 1, 14, 18; Matthieu 12: 28; Hébreux 9: 14; Actes des Apôtres 10: 38).

Le premier acte d'Adam avait été de rechercher sa propre volonté, et, par sa désobéissance, de plonger dans la misère, et lui-même, et toute sa postérité. Christ, au contraire, est entré dans ce monde de misère, se dévouant à faire la volonté de son Père, se dépouillant de lui-même, afin qu'à tout prix Dieu fût glorifié. Il a été, dans ce monde, l'homme soumis, dont toute la volonté était de faire la volonté de son Père, — le premier grand acte, — et, en même temps, la source de toute obéissance humaine et de la gloire de Dieu par cette volonté d'obéissance. On ne peut pas lire l'évangile de Jean, où le caractère du Sauveur est particulièrement mis en relief, sans y trouver à tout moment ce parfum d'obéissance, d'amour et de complet renoncement à soi-même qui s'exhalait de tout ce que Jésus faisait: ce n'est pas une histoire que nous lisons, mais Christ lui-même que nous contemplons, et aussi la méchanceté de l'homme qui se fraie un chemin jusque dans la sainte retraite où l'amour avait caché sa gloire, et la force à se manifester. Jean nous montre cet Etre divin qui était revêtu d'humilité, et qui traversait, dans un esprit de douceur, un monde qui le rejetait. S'il était contraint de paraître, ce n'était jamais que pour donner toute sa puissance et sa gloire à son abaissement volontaire qu'il n'abandonne jamais, pas même quand il est obligé de reconnaître sa divinité. C'était bien Celui qui s'appelle «Je suis» (comparez Exode 3: 14; Jean 8: 58), mais dans l'abaissement et l'isolement de la plus parfaite et plus humble obéissance. Il n'y avait en Lui aucun secret désir de garder sa place au milieu de son humiliation; la gloire de son Père était tout le désir de son cœur. «*Il est écrit*», telle était sa réponse à l'Adversaire; «il est écrit: l'homme ne vivra pas de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Ailleurs il dit — «Comme le Père m'a dit, ainsi je fais»; — «le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père»; — «j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour» (voyez encore Matthieu 3: 13-15; 17: 26-27; Jean 4: 34; 6: 37-40; 10: 18; Hébreux 5: 8; etc.).

Cette obéissance absolue répandait comme un parfum exquis sur tout ce que Jésus faisait; il apparaissait toujours comme un envoyé; il recherchait la gloire de son Père; il était venu pour faire *tout* ce que le Père pourrait vouloir. Et qui eût pu entreprendre cette oeuvre immense, si ce n'est Lui seul, Lui en qui la capacité et le pouvoir d'accomplir toute la volonté du Père, quelle qu'elle pût être, s'identifiait avec une obéissance qui n'avait aucune volonté, si ce n'est celle de faire la volonté d'un autre? Il n'était cependant qu'un homme simple et humble; mais dont l'humanité aussi convenait parfaitement à l'oeuvre qu'il s'agissait d'accomplir.

Tout ce que la nature humaine avait de pur et d'aimable au milieu de sa misère, se trouvait dans toute son excellence en Jésus: séparé du mal du péché, mais qui volontairement s'assujettissait aux afflictions qui sont la conséquence du péché. Il n'y avait rien de saillant ou d'inégal dans son caractère, — comme le gâteau était tiré du fruit de la terre, et devait être de fine farine, — parce que dans son humanité tout était dans un parfait assujettissement à Dieu. Chaque trait de son caractère avait *sa* place, se montrait et agissait en son temps, et ensuite disparaissait; chaque élément de sa nature humaine obéissait à l'impulsion que lui donnait la volonté divine, et, ensuite, cessait d'agir pour rentrer dans une tranquillité pure de tout égoïsme. Tout dans l'humanité de Christ était ainsi en harmonie; tout y répondait aux pensées de Dieu dont les conseils de grâce, de sainteté, de bonté, et cependant de jugement quant au mal, de plénitude de bénédiction et de miséricorde (douce mélodie pour toute oreille fatiguée!) trouvaient leur expression en Christ et en Lui seul.

Ainsi toutes les grâces qui étaient en Christ étaient présentées à Dieu et montaient toujours vers Lui, comme un encens d'agréable odeur, brûlé tout entier pour Dieu (comparez versets 1 et 2; et Exode 30: 34-38). Il en était de même de l'intercession de Christ; car elle était un fruit de son saint amour: ses prières qui étaient l'expression d'une sainte dépendance, et infiniment agréables à Dieu et puissantes auprès de Lui, s'élevaient vers Dieu, et remplissaient la maison comme d'un parfum odoriférant (comparez Apocalypse 8: 3-4). «L'Eternel flaira une bonne odeur», et la bénédiction, et non pas la malédiction, fut répandue pour

nous (comparez Genèse 8: 21). *Nous*, nous présentons souvent à l'acceptation de l'homme les grâces que nous possédons; mais Christ agissait toujours en vue de Dieu seul, et l'encens de ses services, de son coeur, de ses affections, de toute sa vie montait toujours vers Dieu: il était ajouté au gâteau, parce qu'en Jésus, il était un fruit, une expression de sa nature.

Nous avons déjà fait remarquer que le gâteau, qui était présenté à Jéhovah en offrande de bonne odeur, devait être «sans levain» (versets 4, 5, 11-12). Le levain dans les Ecritures est toujours le symbole de la corruption, soit dans le sens abstrait, soit dans la pratique (voyez Exode 12: 15; 13: 6-7; Matthieu 13: 33; 16: 6; 1 Corinthiens 5: 6, 7, 8). Aucune puissance du Saint Esprit n'était capable d'effacer ou de rendre comme non avvenu le mal, là où le mal existait, pour rendre ainsi l'objet propre à être placé sur l'autel en offrande faite par feu de bonne odeur à l'Eternel; toute offrande dans laquelle la sainteté de Dieu, mettant à l'épreuve par le feu, aurait pu découvrir, en quelque manière, quelque chose qui n'aurait pas été absolument bon, ne pouvait être placée sur l'autel en offrande de bonne odeur. Jésus, soit dans sa nature, soit dans sa vie, a été sans péché, et cela seul l'a rendu propre à être offert sur l'autel, comme le gâteau «sans levain» pétri avec de l'huile et oint d'huile, ou comme la gerbe tournoyée devant l'Eternel selon l'ordonnance de Lévitique 23: 9-14 (voyez aussi Lévitique 2: 14-16). Mais l'Eglise, par sa nature, n'étant pas sainte, ne peut jamais être ainsi offerte — le gâteau qui la représente est fait *avec du levain*, et il ne peut pas être placé sur l'autel, bien que dans certains cas, il puisse être présenté à Dieu, comme nous allons le voir.

Les versets 9-14 et 15-22 du chapitre 23 du Lévitique, renferment une instruction précieuse pour nous sous ce rapport, et qui vient confirmer admirablement le principe que nous venons d'établir. A la première des fêtes, dont ces versets nous occupent (Lévitique 23: 9-14), le sacrificateur prenait une gerbe des premiers fruits de la moisson, et qui était ainsi évidemment «sans levain»; et il la tournoyait devant l'Eternel, accompagnant l'offrande de sacrifices de bonne odeur, mais d'aucun sacrifice pour le péché. C'est ainsi que Christ, s'étant offert à Dieu parfaitement pur (Hébreux 9: 14), ressuscita d'entre les morts, «premier-né d'entre les morts», «les prémices de ceux qui dorment» (Colossiens 1: 18; 1 Corinthiens 15: 20-23). Ensuite, 50 jours après, à la fête de la Pentecôte ou des premiers fruits, on présentait, en offrande tournoyée, deux pains, cuits *avec du levain*, accompagnés de sacrifices de bonne odeur, et d'un sacrifice pour le péché qui devait servir de correctif au levain que les pains contenaient. Ainsi aussi, le jour de la Pentecôte, après que Christ ressuscité fut monté au ciel et qu'il eut présenté au Père une justice parfaite, l'Eglise fut formée et consacrée par le Saint Esprit pour être présentée à Dieu, non comme un sacrifice de bonne odeur fait par feu, parce que par nature elle n'est pas sainte, mais comme les pains des premiers fruits, en vertu du sacrifice de Christ qui a fait l'expiation pour elle. Envisagés comme étant sur la terre, ceux qui forment l'Eglise ont encore une nature corrompue, qui a besoin du sacrifice de Christ pour expier le levain qu'elle renferme et qui ne cesse pas d'exister, bien qu'elle soit surmontée par la puissance du Saint Esprit: mais en vertu du sacrifice d'expiation, l'Eglise peut être offerte à Dieu (comparez Jacques 1: 18; Romains 15: 16; et aussi Romains 12: 1). Etant né de nouveau et possédant une nature nouvelle, je ne découvre pas seulement en moi les oeuvres de la vieille nature, mais «je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite *point* de bien (Romains 7: 18; comparez 8: 7; Ephésiens 2: 1-3); mais j'ai cette assurance consolante que le péché que j'ai découvert, que je hais et que je juge, est ôté. Dieu montre d'abord qu'il n'y a point de justice dans l'homme qui, à la fois, a violé la loi et a rejeté Jésus; mais ensuite, en vertu de l'oeuvre que Christ a accomplie, le Saint Esprit vient à nous avec un message de paix; il nous apprend que, dans le sacrifice de Christ, tout ce qu'il fallait pour que la grâce de Dieu pût agir envers nous en justice, a été présenté à Dieu et a été agréé par Lui. Non pas que l'oeuvre de Jésus ait eu besoin d'incliner le coeur de Dieu vers nous; mais en vertu de cette oeuvre, Dieu peut agir envers nous selon le besoin de son coeur, justement, et selon les exigences de sa gloire, tandis que s'il avait agi en grâce en dehors de l'acte de Jésus, c'eût été la grâce sans la justice. Il y a, pour le pauvre pécheur, un bonheur immense à considérer Jésus comme le motif de la grâce, et un repos parfait dans la connaissance que la grâce règne par la justice. De cette manière je me trouve débiteur constant de la grâce, car lorsque je suis offert chaque jour à Dieu, le sacrifice pour le péché sans lequel je ne pourrais pas être présenté, est également offert; et ainsi *Dieu* est glorifié et non pas l'homme, car ce n'est que par Jésus que je m'approche.

Un autre fait remarquable que nous trouvons dans les sacrifices de prospérité, vient encore à l'appui de ce que nous venons de dire (voyez Lévitique 7: 11-14). Dans ces sacrifices, Christ avait sa part, et l'homme

aussi la sienne; c'est pourquoi il y avait des gâteaux sans levain et des gâteaux avec du levain. L'offrande qui représentait la communion de l'Eglise dans le sacrifice de Christ, introduisait nécessairement l'homme; aussi le levain s'y trouvait, car le levain est le symbole du mal qui se trouve toujours en nous. L'Eglise est appelée à la sainteté. — La vie de Christ en nous est «sainteté à l'Eternel»; mais il reste toujours vrai, qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite aucun bien.

Mais revenons au sujet spécial de notre étude. Le gâteau qui était placé sur l'autel en bonne odeur, ne devait pas être seulement «sans levain», mais *le miel* en était exclu également (versets 11-12). Il y a, en effet, bien des choses aimables et agréables en elles-mêmes, qui ne peuvent cependant jamais être offertes à Dieu. Rien ne peut être présenté à Dieu de ce qui ne sert simplement qu'à satisfaire le cœur; les affections naturelles, quoique bonnes en elles-mêmes (et même n'en pas avoir serait un péché), ne peuvent servir d'offrande à Dieu. L'affection de Jésus pour sa mère fut parfaite en elle-même; nous savons comment il se souvint d'elle avec sollicitude au milieu des angoisses terribles de la croix; cependant au début de son ministère, il dit: «Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi» (Jean 2: 4; 19: 25, 26) ? Il était étranger même aux fils de sa propre mère, comme Lévi qui fut, présenté en offrande devant l'Eternel: «Lui qui dit de son père et de sa mère: Je ne l'ai point vu; et qui n'a point connu ses frères, ni même connu ses enfants; car ils ont gardé ses paroles, et ils garderont son alliance» (Exode 32: 26-28; Nombres 8: 11 et 15-16; Deutéronome 33: 9).

Enfin *le sel* devait entrer dans toute offrande (verset 13), comme figure de la stabilité, de la permanence, de l'énergie préservatrice pour nous de ce qui est divin, quoique peut-être pas toujours doux et agréable. Le sel était le sceau de Dieu pour témoigner que la bonne odeur de l'offrande n'était pas passagère, et qu'elle n'était pas pour un moment seulement, mais éternellement les délices de Dieu, car tout ce qui est de l'homme passe, mais ce qui est de Dieu demeure éternellement: la vie, l'amour, la grâce sont permanentes. Ces choses sont de Dieu et elles participent à la stabilité de sa nature; nous sommes liés à Lui, non par le moyen de notre volonté, mais selon la sûreté de la grâce divine. Cette grâce est en nous active, pure, sanctifiante, mais c'est la grâce. Nous sommes liés à Dieu par l'énergie de la volonté divine, par l'obligation de la promesse divine; toutefois cette énergie et cette fidélité sont celles de Dieu, et non pas les nôtres; elles sont basées sur le sacrifice de Christ, sacrifice par lequel l'alliance de Dieu nous est scellée et nous est infailliblement assurée: autrement Christ ne serait pas honoré. L'alliance est rendue ferme par le moyen de deux choses dans lesquelles il est impossible que Dieu mente (Hébreux 6: 17-18; — comparez Matthieu 5: 13; Marc 9: 49-51).

D'après tout ce que nous venons de dire, on voit que l'essence de l'offrande du gâteau, c'était la fine farine avec de l'huile, et l'encens, qui représentaient la nature humaine, le Saint Esprit et le parfum de la grâce: l'offrande ne devait contenir ni levain, ni miel, et on ne devait pas y laisser manquer le sel de l'alliance de Dieu; elle était offerte à *Dieu* sur l'autel et brûlée en sacrifice de bonne odeur. Mais il reste une observation à faire: dans l'holocauste la victime toute entière était brûlée devant l'Eternel, car Christ s'offrit Lui-même en entier à Dieu; mais le gâteau n'est pas seulement une offrande à Dieu, il est encore la nourriture des sacrificateurs de Dieu (versets 2-3; 8-10; comparez Lévitique 6: 14-23); Aaron et ses fils devaient manger ce qui restait du gâteau, après qu'ils en avaient fait fumer le mémorial sur l'autel. Christ est le vrai pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, afin que nous, sacrificateurs et rois, nous puissions, par la foi, manger ce pain et ne pas mourir (comparez Jean 6). Le gâteau était une chose très sainte dont Aaron et ses fils pouvaient seuls manger: — et qui sont ceux qui se nourrissent de Christ, sinon ceux qui, sanctifiés par le Saint Esprit, vivent d'une vie de foi? Le Christ n'est-il pas la nourriture de nos âmes consacrées à Dieu, Lui qui nous consacre pour toujours à Dieu? Dans le Saint qui est doux et humble de cœur, dans Celui qui luit comme la lumière de la perfection humaine et de la grâce divine au milieu d'une race corrompue, nos âmes n'apprennent-elles pas ce qui est parfait, aux yeux de Dieu? ne goûtent-elles pas ce qui nourrit, ce qui sanctifie? — Ne sentons-nous pas ce que c'est que d'être offerts à Dieu, en suivant, par la sympathie de l'Esprit de Jésus demeurant en nous, la vie de Jésus envers Dieu et envers les hommes dans le monde? Il est un exemple pour nous, cet homme vivant entièrement pour Dieu; il nous tire après Lui, étant lui-même la force qui nous fait avancer dans le chemin qu'il a parcouru: et nous y trouvons notre bonheur. En réfléchissant avec tant de joie à ce qu'il a été sur la terre, nos cœurs ne s'attachent-ils pas à lui? Ne lui deviennent-ils pas semblables? Nous l'admirons; — nous sommes humiliés, et nous tendons par la grâce à lui ressembler. Source de la nouvelle vie qui nous est communiquée, il nous

offre un exemple de la perfection de cette vie et est le moyen de la développer et de la fortifier en nous; — et nous savons que nous le verrons et que nous lui serons faits semblables, le voyant *tel qu'il est*.

Du sacrifice de prospérité

Lévitique 3 et 7: 11 et suivants

Le premier chapitre du Lévitique nous a présenté, sous la figure de l'holocauste, Christ se donnant lui-même pour faire toute la volonté de Dieu, Christ obéissant jusqu'à la mort, éprouvé au feu du jugement de Dieu, s'offrant lui-même à Dieu sans tache, Christ glorifiant Dieu sur la terre et ouvrant ainsi au pécheur, par le sacrifice de lui-même, un libre accès auprès de Dieu: et la bonne odeur du sacrifice monte continuellement vers Dieu à qui il est offert tout entier (Lévitique 1; 6: 8-13; Exode 29: 38-46).

Au chapitre 2, nous avons vu, dans l'offrande du gâteau, toute la perfection de l'homme Christ Jésus, dans sa nature et sa vie de dévouement parfait à Dieu, — une offrande de fine farine, pétrie à l'huile et ointe d'huile, sans levain ni miel, salée de sel, et dont le mémorial, avec tout l'encens, était offert à Dieu sur l'autel en bonne odeur: le restant était pour la nourriture de ceux qui avaient accès dans le sanctuaire (Lévitique 2; 6: 14-23; 7: 12-13; 23: 10-22).

Le chapitre 3 traite du sacrifice de prospérité, et en particulier de la portion de ce sacrifice qui était offerte à Dieu: ce qui advient du corps de la victime est développé au chapitre 7, versets 11 et suivants.

Le sacrifice de prospérité a le même caractère général que les deux précédents: il est un sacrifice volontaire fait par feu en bonne odeur à Jéhovah. Il a ceci de particulier, qu'il est ce dont le Seigneur lui-même se nourrit: ce n'est pas seulement un sacrifice, mais «une viande de sacrifice» (versets 11, 16); et ce que Dieu a préparé pour la nourriture des siens, afin qu'ils aient communion avec lui.

Le premier acte consistait à présenter la victime, soit mâle, soit femelle (*), sans tare, devant l'Eternel, en posant la main sur sa tête pour s'identifier avec elle, à la tuer à la porte du tabernacle d'assignation et à faire aspersion de son sang sur l'autel tout à l'entour (versets 1, 2), ce qui était la base de toute offrande de bétail. Puis toute la graisse, surtout celle des entrailles, était brûlée sur l'autel des holocaustes, par-dessus l'holocauste, devant le Seigneur (versets 3-5).

(*) Dans l'holocauste, il fallait que la victime fût «un mâle sans tare», tandis qu'ici elle pouvait être «soit mâle, soit femelle», également «sans tare». La nature de Christ, soit que nous l'envisagions comme objet de la satisfaction de Dieu seul (comparez Matthieu 11: 27), ou bien de celle de l'adorateur en communion avec Dieu (comp. 1 Jean 1: 1-4; 1 Pierre 2: 4-7), est toujours la même, et ne peut pas changer. Mais Dieu permettait d'offrir «une femelle à dans le sacrifice de prospérité, uniquement parce qu'ici il était question de la capacité de l'adorateur à jouir de celui qui, en lui-même, est «le même hier, aujourd'hui et éternellement (Hébreux 13: 8).

Le sang et la graisse plus particulièrement sont à la viande du sacrifice» (versets 11, 16): l'un et l'autre étaient également défendus à Israël et réservés exclusivement à Dieu (versets 16, 17; Lévitique 7: 22-27; 17). Le «sang», c'est la vie (Genèse 9: 4; Lévitique 17: 11, 14); et toute vie vient de Dieu et appartient à Dieu: c'est ce qu'Abel comprit et ce qui fit que Dieu accepta son sacrifice. La «graisse» représente la richesse et l'énergie de la nature, la force de la volonté, l'intérieur d'un cœur d'homme. «Ils seront rassasiés de la graisse de ta maison». «Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse». «Les yeux leur sortent dehors à force de graisse». «Jeshurum s'est engraisé et a regimbé» (Psaumes 36: 8; 68: 5; 119: 70; 73: 7; Deutéronome 32: 15; voyez aussi Psaumes 65: 10; 17: 10). C'est pourquoi aussi, quand le Seigneur veut exprimer son entière mortification, il dit qu'on pourrait compter tous ses os et que ses os sont attachés à sa chair à cause de la voix de son gémissement (Psaumes 22: 17; 102: 5). Or «toute graisse appartient à Jéhovah» (verset 16); elle était brûlée en offrande à Dieu et ne devait pas être mangée.

Dans le Seigneur Jésus toute la riche énergie de la force de sa nature, toutes «ses entrailles», si on peut dire ainsi, «l'homme intérieur du cœur», étaient un holocauste à Dieu, entièrement sacrifié et offert à l'Eternel comme oblation de bonne odeur. C'était là «la viande de Dieu» dans l'offrande, «la viande de l'offrande faite par feu à l'Eternel» (verset 16 — comparez Lévitique 21: 6, 8, 17). Dieu y prit plaisir; son âme s'y reposa, car c'était «très-bon», bon au milieu du mal, bon par l'énergie du dévouement. L'oeil de Dieu parcourant la terre, comme le pigeon de Noé, ne pouvait, jusqu'à ce que Jésus y parût, trouver aucun lieu où se reposer avec satisfaction. Sur Jésus les regards du Père peuvent s'arrêter avec bienveillance.

Quels que fussent, dans le ciel, les conseils de Dieu, le ciel demeurait comme fermé sur la terre, jusqu'à ce que Jésus, l'homme nouveau et parfait, le *Saint*, parût ici-bas où il venait s'offrir à Dieu pour faire sa volonté. Au moment où Jésus se présenta pour commencer son service, le ciel s'ouvrit, le Saint Esprit descendit sur lui, comme sur l'unique lieu de son repos, et la voix du Père que rien ne pouvait arrêter, fit entendre cette déclaration: «C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon plaisir» (Luc 3: 22). Cet objet de l'amour du Père, trop excellent pour que le silence du ciel continuât, devait-il perdre de sa perfection et de sa valeur, au milieu d'un monde de péché? C'est là au contraire que son excellence fut éprouvée et démontrée. S'il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes (Hébreux 5: 8), il était vrai de lui que chaque mouvement de son coeur était consacré à Dieu. Il marchait dans la communion de Dieu; l'honorant dans sa vie et dans sa mort. L'Eternel trouva constamment en lui ses délices: c'était là «la viande de l'offrande!».

Les graisses, et particulièrement celles des entrailles, étaient ainsi offertes à Dieu en bonne odeur: comme Jésus l'a été, elles étaient éprouvées par le feu de la sainteté de celui qui est «un feu consumant», qui ne peut supporter le mal, ni rien de ce qui est incompatible avec sa nature (Hébreux 12: 29; comparez aussi 1 Jean 1: 5; Esaïe 6: 1-7); et elles étaient acceptées et reconnues comme étant un aliment pour Dieu lui-même.

Tel est le grand principe développé dans le sacrifice de prospérité: mais il y a aussi la communion de nos âmes avec ce qui fait la nourriture de Dieu lui-même. Dans l'holocauste tout était brûlé pour Dieu; ici, le sang était aussi répandu d'abord sur l'autel et tout à l'entour, et la graisse était brûlée comme un holocauste, en signe que la consécration à Dieu était entière et parfaitement agréée par lui, mais la grâce avait réservé une part pour l'homme. La poitrine de la victime était pour Aaron et ses fils, types de l'Eglise tout entière; l'épaule droite pour le sacrificateur qui faisait l'aspersion du sang, type plus spécial de Christ sacrificateur qui offre le sang dans le ciel, et le reste pour celui qui offrait le sacrifice et ceux qu'il invitait. Le sacrifice de prospérité est donc pour nous un type de la communion des saints, selon l'efficacité du sacrifice, avec Dieu, avec le sacrificateur qui l'offre pour eux, et avec tout le corps de l'Eglise.

Nous apprenons, par cette ordonnance, comment il se fait que chez les Juifs, les festins s'alliaient tellement à un sacrifice, qu'au désert, là où cela était faisable, personne ne devait manger de la chair d'un animal, à moins de l'avoir présenté d'abord en offrande devant le tabernacle. Les païens aussi avaient cette coutume, ou bien l'imitèrent: celui qui offrait le sacrifice en avait sa part; et Dieu, parlant de la cène en rapport avec ce type et cette coutume, déclare que «ceux qui mangent des sacrifices ont communion avec l'autel», et il ne veut pas que les chrétiens participent à la table du Seigneur et à la table des démons. Plus loin encore, lorsqu'il permet aux Corinthiens de manger tout ce qui était mis devant eux, sans qu'ils eussent à s'enquérir si l'animal avait été ou non sacrifié aux idoles, il revient sur le même sujet, disant: «Mais si quelqu'un vous dit: ceci est sacrifié aux idoles, n'en mangez pas, car celui qui mange a communion avec l'autel». Le sang de la victime était répandu sur l'autel, et puis le sacrifice était mangé, par conséquent ceux qui en prenaient leur part avec connaissance de cause, étaient regardés comme participant à l'autel, car c'était de cette manière qu'il y avait communication, soit avec une idole, soit entre un fidèle et Dieu.

Le sacrifice de prospérité se liait, dans l'application, à l'offrande du gâteau (7: 11-13): il ne fait pas seulement les délices de Dieu, mais il est ce à quoi nous pouvons participer ensemble avec lui; il est l'élément constitutif de la communion. «Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que moi je vis à cause du Père, celui qui me mangera, vivra aussi à cause de moi» (Jean 6: 57). La communion a lieu entre l'adorateur, le sacrificateur et Dieu; et nous n'avons pas seulement le privilège de savoir que le sacrifice offert à Dieu, nous ouvre l'accès jusqu'à lui (comme dans l'holocauste par exemple), mais Dieu, ayant agréé le sacrifice, prend plaisir à se mettre en communication avec nous à son sujet, et à nous donner une part dans ce qui fait l'objet de ses délices. Jésus, comme celui qui a été immolé, devient l'aliment dont nous devons faire notre nourriture. «Le pain que je donnerai, c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle» (Jean 6: 51, 54). Lorsque nous arrivons à la connaissance de Christ, nous nous nourrissons de lui qui a été ainsi immolé et dont le sang a été, pour ainsi dire, séparé du corps. «Ma chair est en vérité un aliment et mon sang est en vérité un breuvage» (Jean 6: 55). «Sans effusion de sang il ne se fait pas de rémission» (Hébreux 9: 22)». Nous nous nourrissons de Jésus comme de la vie qui a été donnée, non pas de sa vie comme vie, mais de sa vie comme donnée jusqu'à la mort; nous nous nourrissons de lui, non seulement comme de Dieu venu en chair, mais

comme de celui qui a donné sa chair pour être mangée, et son sang pour être bu, étant aussi parfaits et sans tache que la vie qui fut répandue. En présence du Seigneur, à sa table, pour ainsi dire, les sacrificateurs s'approchent en vertu de ce parfait sacrifice, ils s'en nourrissent comme de ce qui fait les délices de Dieu et ils ont part à sa joie. Dieu lui-même se réjouit de l'excellence de l'oeuvre de la rédemption accomplie par Christ, et les adorateurs ont communion avec Dieu dans cette joie. Comme des parents se réjouissent d'une joie commune dans leurs enfants, d'une joie qui est augmentée par l'intérêt mutuel qu'ils y prennent, ainsi les adorateurs, remplis de l'Esprit et rachetés par Christ, ont un même sentiment avec Dieu au sujet de Christ: ils se réjouissent avec Dieu de l'excellence de ce parfait sacrifice.

Mais il y avait à cette joie une condition: il fallait que celui qui mangeait du sacrifice de prospérité, fût *net*. Si quelqu'un mangeait du sacrifice, étant souillé, il devait être retranché du milieu du peuple (7: 19-21). Nous savons que la purification morale a pris la place de celle qui n'était que cérémonielle; «Vous êtes nets, à cause de la parole que je vous ai dite» (Jean 15: 3); «Dieu n'a pas fait de différence entre nous et eux, ayant purifié leurs coeurs par la foi» (Actes des Apôtres 15: 9). C'étaient donc les Israélites qui avaient part aux sacrifices de prospérité, mais si un Israélite était souillé par quoi que ce soit qui souillât, selon la loi, il ne pouvait pas manger du sacrifice, tant que durait cette souillure. Ce ne sont non plus que les chrétiens, dont les coeurs sont purifiés par la foi, parce qu'ils ont reçu avec joie la Parole, qui peuvent en réalité adorer Dieu et avoir part à la communion des saints: si le coeur est souillé, cette communion est interrompue. C'était tout autre chose de ne pas être Israélite ou de n'être pas net; celui qui n'était pas Israélite n'avait jamais part aux sacrifices de prospérité; il ne pouvait pas même s'approcher du tabernacle. N'être pas net ne prouvait pas qu'on n'était pas Israélite; au contraire, l'exclusion que Dieu ordonnait ne s'exerçait qu'à l'égard de ceux qui étaient Israélites; mais la souillure rendait l'individu incapable de participer aux privilèges de la communion avec ceux qui étaient nets, car quoique les adorateurs en fussent participants, ces sacrifices de prospérité «appartenaient au Seigneur» (7: 20, 21). On ne peut s'approcher de l'autel que si on est net: ce n'est qu'autant que nous sommes purifiés et acceptés, que nous pouvons jouir ensemble du Seigneur Jésus, donné pour être un objet commun de jouissance et de communion entre Dieu et nous.

Nous ne nous approchons pas ici de Dieu, seulement pour nous enquérir au sujet de notre acceptation, mais nous venons à lui comme ayant été déjà reçus, pour nous réjouir avec lui au sujet du sacrifice, en connaissant les fruits. Le sacrifice de prospérité était un sacrifice d'action de grâce. Tout découlait de l'assurance que toute satisfaction avait déjà été précédemment donnée. Souvent notre culte n'a pas ce caractère, nous communiquons avec Dieu au sujet de nos craintes, de nos manquements, de notre mauvaise condition; mais si nous en restons là, nous demeurons bien en deçà des privilèges qui nous appartiennent. Notre religion ne doit pas être une religion toute de regrets, car nous sommes bien plutôt appelés à la joie, à nous réjouir par l'Esprit de la perfection de tout ce que Christ a fait. Nous pouvons nous réjouir, non seulement de ce que la colère a été détournée, mais parce qu'il y a en Jésus ce qui fait procéder constamment du Père, et l'amour et la satisfaction, et que nous aussi, nous sommes introduits là où nous avons communion avec le Père à son sujet. Si donc nous avons part ensemble à ce culte, nous y avons part comme étant nets, car aucune personne souillée ne peut y participer. «Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent» (Jean 4: 23).

Un détail que nous trouvons au verset 13 du chapitre 7, paraît au premier abord contredire ce principe, mais ne fait au fond que l'éclaircir davantage. Il était ordonné d'offrir du «pain *levé*» avec les offrandes qui accompagnaient le sacrifice de prospérité, parce que, quoique ce qui est souillé, ce qui peut être reconnu comme souillé, doit être exclu, il y a cependant toujours un mélange de mal dans notre culte même. Le levain est là, car l'homme ne peut être sans levain; quand l'Esprit n'est pas contristé, il y en a peut être peu qui soit en évidence, mais cependant il y en a toujours là où l'homme se trouve. — Il y avait aussi là «le pain *sans levain*», parce que Christ est là et que l'Esprit de Christ est en nous, en qui le levain se trouve, parce que l'homme est là (*).

(*) Il est intéressant de remarquer que la personne qui devait recevoir le «pain *levé*», c'était le sacrificateur qui avait répandu le sang (7: 44).

Les adorateurs se réjouissent donc avec Dieu de ce qui fait sa propre joie en Christ et dans la rédemption qu'il a accomplie. Mais le sacrificateur qui a offert le sacrifice, a sa part aussi dans cette joie. Le sacrificateur qui avait répandu le sang, avait sa part du sacrifice et des offrandes qui l'accompagnaient; il

était là une figure de Christ qui est celui qui a répandu le sang. Jésus, comme sacrificateur, se réjouit de la joie de la communion qu'il a lui-même procurée entre Dieu et les adorateurs, et dont il est lui-même l'objet; car en quoi consiste la joie d'un Rédempteur, sinon dans le bonheur, la communion et la joie de ses rachetés? Comme chrétiens, nous sommes *un* avec Christ, et nous sommes si parfaitement agréés de Dieu pour jouir de son amour direct et immédiat, que Jésus dit: «Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous, car le Père lui-même vous aime parce que vous m'avez aimés»; et ailleurs: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 16: 26; 20: 17). Si nous regardons à Dieu comme *Père*, nous jouissons de la joie de sa face comme *filis*. En même temps, nous savons que, étant encore dans ce corps de péché et de mort, nous avons besoin d'un sacrificateur par lequel nous puissions nous approcher de lui, nous avons un besoin continu de l'exercice de la sacrificature de Jésus, et même dans la communion nous ne pouvons jamais nous en passer, car elle implique nécessairement la joie de la connaissance du sacrificateur qui a répandu le sang. Le sacrificateur ne peut jamais être exclu de notre joie: la communion est une chose commune entre nous. Dieu se réjouit, nous nous réjouissons, et Jésus se réjouit avec nous, Merveilleuse pensée; le sacrificateur, après avoir répandu le sang, revient pour prendre part lui-même à notre joie secrète dans le lieu saint (Nombres 18: 8-11).

Il est très important que nous comprenions bien qu'il n'y a point de vraie joie dont la source et l'origine ne soient pas Jésus. Dieu est si parfaitement satisfait, et nous si parfaitement lavés, que nous pouvons venir ainsi pour jouir de la communion qui résulte de ce que Jésus a fait; et comme le sacrificateur, il fait la fête avec nous maintenant dans le lieu saint. Là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux (Matthieu 18: 20), comme celui qui fait l'aspersion du sang, et pour faire la fête déjà maintenant, pendant que nous attendons le jour où, en personne, il sera présent au milieu de nous pour manger et boire dans le royaume du Père (Matthieu 26: 29). Il a dit une fois: «J'ai fort désiré de manger cette pâque *avec vous*, avant que je souffre» (Luc 22: 15): il n'était pas content sans ce dernier mémorial de l'unité des siens avec lui; et tandis qu'il était occupé du temps où il boirait de ce fruit de la vigne nouveau avec eux dans le royaume de Dieu, il voulait que ses disciples eussent un mémorial continu de cette dernière entrevue avec lui: «Faites ceci, toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi» (1 Corinthiens 11: 25).

La chair du sacrifice de prospérité devait être mangée le jour même du sacrifice ou le jour suivant, au plus tard (*), «on n'en laissera rien jusqu'au matin» (7: 15). La purification de l'adorateur était identifiée avec l'acte d'offrir la graisse à Dieu, ainsi il est impossible de séparer le culte spirituel et vrai, — la vraie communion, — d'avec Christ s'offrant sans tache à Dieu. Dès le moment que nous le perdons de vue et que notre culte se sépare de Jésus, de l'efficacité de son sacrifice et du sentiment de ce qu'il est pour nous auprès du Père qui trouve en lui tout son bon plaisir, ce culte devient charnel, un vain formalisme en la satisfaction de la chair; il devient positivement mauvais et celui qui le rend porte son iniquité (7: 18). La chair tend toujours à intervenir: nous pouvons même devenir orgueilleux de notre bonheur, et ceci ouvre immédiatement la porte à toute la folie et la légèreté de notre nature corrompue. Après que Paul eût été élevé au troisième ciel, en sorte qu'il ne savait pas si ce fut en corps ou hors du corps, nous trouvons qu'il était en danger de s'enorgueillir, et quel fut le remède? Est-ce que la chair fut en quelque manière corrigée? Non, mais un ange de Satan fut envoyé pour le souffleter (voyez [2 Corinthiens 12: 1-10](#)).

(*) Dans le cas d'un vœu, on pouvait manger du sacrifice le lendemain, et dans le cas d'un sacrifice d'actions de grâces, on ne pouvait en manger que le jour même où il était offert. Il y a en cela la différence de l'énergie spirituelle. En effet, lorsque notre culte est le fruit d'un dévouement simple et sincère, étant rempli de l'Esprit, il peut se soutenir plus longtemps dans la réalité de la communion;... lorsqu'au contraire ce culte est la conséquence naturelle d'une bénédiction déjà reçue, il est agréable à Dieu; — il lui est dû, mais l'énergie de la communion n'est pas la même — on est en communion avec le Seigneur en lui offrant le sacrifice d'actions de grâces; mais une fois qu'il a été offert, cette communion passe.

Ce n'est que par l'Esprit que nous pouvons avoir communion avec Dieu: si la chair intervient, tout est gâté: elle doit être brûlée au feu. L'adorateur doit manger sa portion du sacrifice en communication avec le sacrifice lui-même et avec la portion du sacrificateur: autrement la distance du sacrifice fait perdre à cette portion la vertu que les autres lui communiquaient; la joie dans le Seigneur dégénère en une joie charnelle, et c'est «une abomination» devant Dieu. La vraie pierre de touche de notre joie en même temps que la vraie puissance, c'est la relation avec le sacrifice qui a été offert. Quand le Saint Esprit nous fait entrer dans le vrai culte spirituel, il nous fait entrer en communion avec Dieu en la présence de Dieu, et alors tout ce que le sacrifice de Christ est à ses yeux, est nécessairement présent à notre esprit. Christ est l'offrande

agrée, et nous lui sommes associés: le sentiment du bon plaisir que Dieu prend à cette offrande, forme une partie intégrante et indispensable de notre culte, car si nous sommes agréés de Dieu, si nous jouissons de sa communion, c'est à cause de l'offrande de Christ. En dehors, de là, notre culte dégénère et devient charnel, lors même qu'il aurait commencé par l'Esprit, nos prières ne sont plus qu'une forme qu'on appelle quelquefois un don de prière et qui est souvent une fort triste chose, c'est-à-dire une répétition, un flux de vérités et de principes reconnus, à la place de la vraie communion et de l'expression de nos besoins dans l'onction du Saint Esprit. Nos chants aussi ne sont plus qu'une jouissance pour l'oreille ou l'expression de quelques idées auxquelles nous sympathisons. Tout cela est un mal; l'Esprit de Dieu ne reconnaît pas un tel culte; il n'est pas offert «en esprit et en vérité»; c'est un vrai péché.

Il est bon que nous nous souvenions toujours que «la chair du sacrifice de prospérité» *«appartient à l'Eternel»* (7: 21). Le culte, — ou ce qui se passe dans nos coeurs, dans le culte, — n'est pas à nous, mais à Dieu. Le Seigneur l'a mis là pour notre joie, afin que nous eussions part à l'offrande de Christ, à sa joie en Christ; mais dès que nous voulons nous approprier ce culte, nous le profanons. C'est pourquoi ce qui restait du sacrifice était «brûlé au feu» (7: 17); et ceux qui étaient souillés ne pouvaient en manger (7: 20, 21). C'est pour la même raison qu'il était nécessaire de l'associer avec la graisse brûlée à l'Eternel, afin que ce fût réellement Christ en nous, et par conséquent la communion véritable, la présentation faite par nos âmes, à Dieu, de Christ dont nous nous nourrissons. Tout notre culte appartient à Dieu: il est l'expression de l'excellence de Christ en nous; et de cette manière, il devient notre joie avec Dieu, comme par un seul Esprit. «Je suis en mon Père; vous êtes en moi, et moi en vous», dit le Seigneur. C'est là l'union merveilleuse qui existe dans la grâce comme dans la gloire. Notre culte, c'est la jouissance de cette union dans le coeur par Christ. De même quand le Seigneur exerce le ministère de ce culte, il dit encore: «J'annoncerai ton nom à mes frères; je te louerai au milieu de l'assemblée» (Psaumes 22) !

Puissions-nous accompagner de nos voix et de nos coeurs notre céleste chantre — ainsi nos chants seront bien conduits et nos sacrifices de louanges seront assurément agréables au Père! Ses oreilles seront attentives, lorsqu'il entendra cette voix qui nous conduit. Celui qui, dans l'oeuvre de la rédemption, fit tout selon le coeur du Père, a dû avoir une expérience profonde de ce qui lui était agréable. Le coeur de Jésus est l'expression de tout ce qui est agréable au Père, et nous sommes enseignés par lui dans ces choses, quoique la connaissance que nous en avons soit faible et imparfaite. Nous avons toutefois «la pensée de Christ», et le «fruit de nos lèvres» est l'expression du même Esprit par lequel nous offrons nos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, éprouvant en cela quelle est cette volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite.

Tel est notre culte, tel est notre service; car, dans un certain sens, notre service doit être notre culte!

Des sacrifices pour le péché et pour le délit

Lévitique 4, 5, 6: 1-7; 24-30; 7: 1-21

Comparez aussi Lévitique 16 et Nombres 19

Les trois offrandes qui nous ont occupés jusqu'ici, quoique très différentes dans leur caractère et dans les détails de l'ordonnance qui les concerne, font partie d'une seule et même révélation et sont rangées sous un seul chef, au chapitre 1, verset 1: «Or, Jéhovah appela Moïse et lui parla du tabernacle d'assignation, en disant...». Ces trois offrandes, en effet, l'holocauste, le gâteau, et le sacrifice de prospérité, sont toutes offertes librement, du plein gré de celui qui les présentait, des sacrifices faits par feu de bonne odeur à Jéhovah. Elles nous montrent le Seigneur Jésus s'offrant lui-même, de sa propre bonne volonté, sans tache à Dieu; et le croyant, en vertu et selon toute la valeur de ce sacrifice, est agréé de Dieu pour jouir ainsi de sa communion.

Au chapitre 4, verset 1, nous trouvons une révélation nouvelle: «Jéhovah parla encore à Moïse, disant...» et ensuite, dans plusieurs communications successives, nous voyons Jésus, présenté non plus comme sacrifice de bonne odeur à Dieu, mais comme sacrifice pour le péché, comme portant nos péchés en son propre corps sur le bois, Jéhovah le froissant à cause de nous, pour nos iniquités.

Nous l'avons déjà fait remarquer, les trois offrandes précédentes étaient des sacrifices volontaires. «Quand quelqu'un offrira», ou: «Si quelqu'un offre» (Lévitique 1: 2, 10, 14; 2: 1, 4, 5, 7, 14; 3: 1, 6, 12). Mais ici Dieu dit: «Quand quelqu'un aura péché, *il offrira...*» (chapitres 4: 2-4, 13-14, 22-23, 27-28, etc.). Là où le péché est entré, *il faut* un sacrifice; c'est pourquoi il est écrit: «*il faut* que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 14, 15). Les sacrifices pour le péché étaient nécessités par la transgression. Celui qui s'approchait, venait à Dieu, non comme adorateur, mais comme pécheur; non comme étant net, pour jouir de la communion avec Dieu, mais comme coupable et souillé pour être pardonné et être rendu net. Au lieu d'être identifié, par l'imposition de ses mains sur la tête de la victime, avec l'acceptation de la victime que Dieu agréait, — la victime était, par l'imposition des mains, identifiée avec le péché et la souillure de celui qui s'approchait; le péché de celui-ci était accumulé sur la tête de l'animal.

Cette différence entre l'identification de l'adorateur avec la victime agréée de Dieu et l'identification de la victime avec le péché du coupable montre clairement la différence qui existe entre les sacrifices volontaires faits par feu en bonne odeur, et les sacrifices obligatoires pour le péché et le délit, elle fait ressortir les deux faces de l'oeuvre de Christ, sans les séparer cependant de manière à ne pas conserver la liaison qui existe nécessairement entr'elles, et l'unité du sacrifice de Christ. C'est pourquoi, dans plusieurs des offrandes pour le péché, une certaine partie du service identifiait ces offrandes avec l'acceptation de Christ toujours agréable à Dieu et réunissant, dans sa personne et l'offrande de lui-même, la vertu de tous les sacrifices (voyez chapitres 4: 8-10, 19, 26, 31, 35; 5: 10, 12; 16: 25).

Il y avait quatre classes ordinaires d'offrandes pour le péché, répondant à toutes les formes de transgression: elles font l'objet des chapitres qui nous occupent dans ce moment; il y avait de plus deux sacrifices particuliers de la plus haute importance qui avaient le même caractère général et qui font l'objet spécial de l'instruction des chapitres 16 du Lévitique et 19 des Nombres.

Le chapitre 4 que nous avons ici devant nous, s'occupe des péchés qui violent la conscience naturelle. Dans les versets 1 à 13 du chapitre 5, il est question de choses qui devenaient péché à cause de l'ordonnance du Seigneur, comme les souillures qui faisaient exclure un adorateur; ce sont des péchés semblables par leur nature, mais différents par les circonstances: on trouve dans ce passage des offrandes pour le délit et des offrandes pour le péché. A partir du verset 14 du chapitre 5, jusqu'à la fin de ce chapitre, il y a une autre révélation de Dieu relative aux torts faits au Seigneur dans les choses saintes; et la première partie du chapitre 6, versets 1-7, traite du délit contre le prochain. Il y a en effet des péchés manifestes qui sont jugés par la conscience naturelle; dans d'autres cas, on peut ignorer le commandement positif de Dieu et négliger ainsi des choses qui amènent la souillure; il y a aussi des choses que nous savons être mauvaises par l'intelligence spirituelle que Dieu nous a donnée. Mais quelle que soit la différence qu'il y a dans la gravité du péché, quoique les péchés contre l'Eternel et le tort fait au prochain ne soient pas sur la même ligne, une chose cependant est bien établie par tous les détails dans lesquels ces chapitres nous font entrer, c'est que *tout* péché et toute transgression, quels qu'ils soient, lors même qu'ils seraient faits «par ignorance» (*), ont besoin d'un sacrifice pour le péché.

(*) Si quelqu'un avait méprisé la loi de Moïse, il mourait *sans miséricorde* sur la déposition de deux ou trois témoins (Hébreux 10: 28).

Dieu prend toujours connaissance du péché: il peut le pardonner, mais non pas passer par-dessus et le tenir pour non avenue. Un péché inaperçu par la personne qui en est coupable et qui lui demeure caché, n'est pas caché à Dieu; car pourquoi demeure-t-il caché au coupable, si ce n'est parce que son intelligence spirituelle est obscurcie par le péché et par la négligence qui en est la suite. Dieu juge du péché par ce *qui* est convenable à lui-même et non par ce qui est convenable à l'homme. Jéhovah habitait au milieu d'Israël, et il fallait qu'Israël fût jugé selon ce qui était digne de la présence de Dieu. Nos privilèges sont la mesure de notre responsabilité. Les hommes n'admettent dans leur société que les personnes qu'ils jugent dignes de s'y trouver; ils n'y reçoivent pas les hommes corrompus, en excusant leur méchanceté: Dieu seul doit-il profaner son nom en agissant autrement? Est-ce que Lui doit admettre dans sa présence tout le mal dont la corruption de l'homme peut rendre celui-ci coupable? Non, si nous devons être heureux dans la présence de Dieu, il faut nécessairement que Dieu juge le mal, tout mal, et cela selon la sainteté de son nom et de manière à exclure le péché de sa sainte présence. Si la stupidité qui est la conséquence du péché, nous laisse ignorants du mal qui est en nous, est-ce une raison pour que *Dieu* soit aveugle? Si nous sommes

aveugles, Dieu doit-il se déshonorer Lui-même, rendre les autres malheureux, et rendre impossible toute sainte joie, même dans sa présence en laissant le mal impuni? Cela est impossible! Tout péché, est jugé: Dieu n'ignore rien, et le mal, quelque caché qu'il soit à nous-mêmes, est toujours mal devant Lui. «Toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire» (Hébreux 4: 13). Dieu peut avoir compassion; il peut éclairer par son Esprit; il peut trouver une voie par laquelle le plus grand pécheur est libre de s'approcher de Lui; mais tout cela ne change rien au jugement qu'il porte sur le mal. «Le sacrificateur fera propitiation pour lui de la faute qu'il aura commise par erreur et dont il ne se sera point aperçu; et ainsi, il lui sera pardonné; c'est une offrande pour le délit; certainement il s'est rendu coupable contre l'Eternel» (chapitre 5: 18, 19).

Tout péché et tout délit, quels qu'ils fussent, rendaient nécessaire un sacrifice, mais il y avait une différence dans la portée du péché, selon qu'il était le fait du souverain sacrificateur ou de toute la congrégation, ou bien d'un homme quelconque d'entre le peuple. Il est clair que lorsque le sacrificateur oint ou la congrégation tout entière avait péché, toute communication avec Dieu était interrompue: il ne s'agissait pas alors seulement de la restauration d'un individu, mais du rétablissement de la communion entre Dieu et tout le peuple. Le sacrifice du grand jour des expiations (Lévitique 16) posait le fondement de ces relations et était la base de tous les rapports entre Dieu et Israël, celui qui permettait à Dieu d'habiter au milieu d'Israël et de recevoir les autres sacrifices. La vertu de ce sacrifice durait toute une année pour Israël (Lévitique 16: 30-34); pour nous, chrétiens, sa vertu dure toujours (Hébreux 9: 12, 23-28; 10: 1-18). Le sang était placé sur le propitiatoire pour être sans cesse devant les yeux de Celui qui était assis sur le trône de grâce et de sainteté, et qui pouvait ainsi habiter au milieu du peuple, quoique ce peuple fût un peuple ingrat et rebelle: telle est aussi, pour l'éternité, la valeur du sang de Christ; ce sang est toujours sur le propitiatoire la base des rapports entre Dieu et nous (Hébreux 9: 11-14). Les autres sacrifices qui nous occupent ici avaient pour but de maintenir et de rétablir la communion de ceux qui, par la grâce, étaient déjà entrés dans ces rapports avec Dieu. C'est pourquoi: «Si c'est le sacrificateur oint qui a commis un péché...» ou «si toute l'assemblée d'Israël a péché...» on devait faire aspersion d'une partie du sang «par sept fois devant l'Eternel, au-devant du voile du sanctuaire», en témoignage parfait pour Dieu que l'expiation avait été faite pour le péché (chapitre 4: 6, 17; comparez Nombres 19: 4 et Lévitique 16: 14, 15): et puis «le sacrificateur mettra aussi devant l'Eternel du sang sur les cornes de l'autel du parfum aromatique qui est dans le tabernacle d'assignation» (chapitre 4: 7, 18; comparez Exode 30: 10; Lévitique 16: 18). Le sang était placé aussi sur cet autel du parfum qui était le symbole de l'exercice de la communion avec Dieu, et le reste était répandu sur l'autel des holocaustes, comme cela avait lieu ordinairement pour tous les sacrifices (chapitre 4: 7, 18; comparez 1: 5; 3: 2). Le corps de la victime était brûlé hors du camp (chapitre 4: 11, 12, 21; comparez Lévitique 16: 27; Nombres 19: 5), comme ayant été fait péché. «Si c'était quelqu'un des principaux», ou «quelqu'un du commun peuple» qui avait commis un péché ou un délit, la communion de toute la congrégation n'en souffrait pas directement, mais celui-là seulement qui avait péché, était individuellement privé de la jouissance de cette communion, tandis que, à cause de l'identification de toute la congrégation avec le sacrificateur-oint, la souillure collective de l'assemblée interrompait nécessairement le service de celui-ci dans le sanctuaire, et que, d'un autre côté, le sacrificateur-oint, étant le représentant de la congrégation tout entière devant le Seigneur, son péché entraînait la chute de celle-ci tout entière. Dans ce cas, nous l'avons fait remarquer, le corps de la victime était brûlé hors du camp, car il ne s'agissait pas de la perfection de Jésus s'offrant Lui-même à Dieu en sacrifice de bonne odeur, mais de Jésus traité comme étant souillé par notre péché. Sans doute ces deux côtés de l'oeuvre de la rédemption ne peuvent pas être absolument séparés, et en témoignage de cette unité et de la valeur que son obéissance parfaite avait *toujours* pour Dieu, les graisses étaient brûlées sur l'autel de l'holocauste; mais le corps de la victime était tiré hors du camp et brûlé là, figurant Jésus rejeté, frappé et meurtri, parce qu'il a pris sur Lui notre péché, comme nous lisons, 2 Corinthiens 5: 21: «Il a fait Celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous». S'étant présenté Lui-même sans tache, parfait, à Dieu, il est fait péché pour nous et il plut à Dieu de le froisser (Esaïe 53: 10). Parole merveilleuse! Jésus le Saint et le Juste, qui n'a pas connu le péché, est rejeté et mis au rang des transgresseurs (Esaïe 53: 4 et suivants...).

Quand une seule personne avait péché, l'ordre du service pouvait être maintenu, parce que la communion de la congrégation n'était pas détruite par là: le sang n'était répandu alors que sur l'autel des holocaustes, parce que c'était là que Dieu se rencontrait avec l'homme, individuellement, car il faut que

celui-ci soit personnellement réconcilié avec Dieu pour pouvoir prendre place dans la congrégation et avoir communion avec Dieu. Ce n'est que parce que Jésus a porté nos péchés, individuellement, que nous avons communion avec Dieu.

L'Eglise s'est rendue coupable de beaucoup d'offenses, non pas seulement en tant qu'elle a du péché dans sa nature, mais en ce qu'elle a fait et fait encore des choses que sa conscience réproouve: et à ceux qui étaient ainsi coupables, l'accès auprès de Dieu était fermé. C'est pourquoi il n'est pas question ici seulement de *péché*, mais de *péchés*; et à ce propos il est important de se rendre compte de la différence qu'il y a entre la réconciliation du monde, comme système, avec Dieu, et notre propre réconciliation.

Il est écrit que Jésus est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché» du monde. L'Écriture ne dit pas: «les péchés» du monde, car si cela était vrai, Dieu ne pourrait plus rien imputer au monde. Elle nous dit que le monde comme système sera ramené à Dieu. Ce *lieu* où Satan a acquis tant d'empire sera racheté, comme dit l'épître au Colossiens, chapitre 1: 20: «car toute plénitude s'est plue à habiter en Lui, et à réconcilier par Lui toutes choses avec Lui-même, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux». Par l'intervention du second Adam, le sacrifice est la base sur laquelle sera rétabli tout ce qui a été aliéné dans le premier Adam, en sorte que l'expiation qu'il a accomplie, n'est pas seulement un fondement sur lequel tout pécheur peut être appelé; mais encore le moyen par lequel le monde sera rendu au bonheur. Mais ce résultat est tout à venir, comme nous le montre la domination que Satan exerce actuellement sur ce monde méchant; plusieurs méprisent et rejettent le salut, et le jugement viendra sur eux; mais, pour celui qui croit la bénédiction viendra, quoique, quant à maintenant, il n'ait pas encore part au résultat (comparez 2 Corinthiens 5: 19; Hébreux 9: 28).

Or, les sacrifices qui nous occupent ici ne nous présentent pas seulement cette expiation générale, cette base de la réconciliation de toutes choses, mais ils nous montrent l'expiation *des péchés*, *le transport actuel des péchés* sur Jésus, le don gratuit en justification de vie (comparez Romains 5: 16-19). De même qu'Ésaïe a dit: «Il a porté les péchés de plusieurs»; et encore: «Il a mis sa vie en oblation pour le péché» (Ésaïe 53: 12, 10); nous trouvons Jésus ici non seulement comme offrande, en vertu de laquelle les pécheurs peuvent être conviés, mais comme celui qui a porté en son corps sur le bois les péchés du croyant; en sorte que l'Eglise, anticipant le grand et glorieux résultat, apprend qu'elle est un corps sauvé, et peut se réjouir de ce que l'apôtre déclare, disant: «Vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a maintenant réconciliés, etc...» (Colossiens 1: 21, 22). Nous qui croyons, nous avons ainsi une pleine et parfaite paix, sachant que Jésus n'a pas porté seulement quelques-uns de nos péchés, mais que tous nos péchés ayant été placés sur lui, il les a *tous* effacés. «Il a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25) S'il est vrai que Jésus, en portant nos péchés, nous a justifiés, nous devons savoir aussi que tous nos péchés ont été ôtés de devant Dieu, selon ce témoignage de l'Esprit: «Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités» (Hébreux 10: 17). «Par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14); «il nous a sauvés, et, nous a appelés d'une sainte vocation» (2 Timothée 1: 9). Jésus a porté tout le péché, et l'Eglise ainsi est délivrée de toute son iniquité, il a porté la peine que nous avons méritée, et nous ne pouvons regarder à son oeuvre que comme étant ainsi complète et accomplie, et nous devons par conséquent voir tous les péchés de l'Eglise placés sur Lui, et effacés, Dieu étant juste en pardonnant, «juste et justifiant», parce que Jésus a porté déjà les péchés. Si je dis que les péchés n'ont pas été tous effacés, quels sont donc ceux qui demeurent, ceux dont je n'ai pas été justifié? Quand est-ce que chaque péché sera séparément expié? Si l'Eglise, comme corps, n'est pas présentée à Dieu comme parfaitement agréable à Dieu, qu'est-ce que le pardon?

Si par le sentiment du besoin que nous avons de cette effusion de sang, car «sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission» (Hébreux 9: 22), nous sommes amenés à en reconnaître le prix, alors nous nous approchons du propitiatoire (comparez Romains 3: 25), et nous y trouvons tous nos péchés effacés, et le témoignage que Christ a souffert pour nous, Lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu (1 Pierre 3: 18). Ne restreignez pas la portée et la gloire de l'oeuvre que Jésus a accomplie; il confessa nos péchés sur Lui-même, il les porta et fut frappé à cause d'eux; et s'il a ouvert votre coeur pour que vous croyiez en Lui comme ayant porté les péchés en quelque manière, alors *tous* vos péchés sont ôtés, car s'il a porté les péchés en quelque manière, il les a effacés et vous êtes justifié. Etant ainsi justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu; nous sommes justifiés de toutes choses, et Jésus nous voit ainsi, non pas à un certain

moment donné, mais afin qu'il nous présentât à Dieu. Il n'est pas question de transgressions passées ou futures; mais il porta «*nos péchés*» Ne vous laissez pas ravir ce don merveilleux, et sachez que vous êtes justifié (comparez Romains 5: 1, 2, 9, 10; Galates 2: 16-21; Ephésiens 1: 7; 2: 11, etc.; Actes des Apôtres 10: 43; 13: 38-41; Hébreux 9: 26; 10: 14, etc.).

Telle est notre position devant Dieu en vertu de l'offrande, une fois faite, du corps de Jésus Christ. Mais nous bronchons pourtant tous, journallement, en plusieurs manières; et si la foi nous dit que nos péchés sont effacés, nous trouvons cependant, en regardant à nous-mêmes, abondance de mal; mais ici encore la grâce du Seigneur a pourvu à tous nos besoins d'une manière admirable.

Nous apprenons en effet, chapitre 6: 26 (comparez 6: 18; 7: 6, 7) que le sacrificateur qui offrait le sacrifice pour le péché devait le manger. Comme nous avons vu ailleurs (chapitre 7: 14-36) l'adorateur et le sacrificateur manger ensemble le sacrifice de prospérité, figurant ainsi Jésus comme identifié avec la joie de la communion, nous voyons ici le sacrificateur prenant sa part du sacrifice pour le péché et nous présentant Jésus comme identifié avec le péché qui fait obstacle à la communion. Ce sacrifice n'appartenait pas en commun à Aaron et à ses fils, le sacrificateur seul qui l'avait offert devait en manger. Il y avait identité parfaite entre le sacrificateur et la victime qui représentait le péché de celui qui offrait le sacrifice. Le sacrificateur n'avait pas commis le péché; au contraire, il en avait fait l'expiation par le sang qu'il avait répandu: cependant il s'identifiait complètement avec le péché du coupable en mangeant *cette part* sur laquelle le péché était confessé. C'est ainsi que Christ, nous préparant une consolation parfaite, sans avoir connu le péché, a fait l'expiation pour le péché et s'est identifié avec tous les nôtres: ces péchés étant, pour ainsi dire, perdus et consumés en Lui. Le pêcheur s'approchait en faisant confession de ses péchés et en s'humiliant; mais quant à la culpabilité et au jugement de son péché, c'était le sacrificateur qui s'en chargeait, en sorte que le péché n'arrivait pas jusque devant le tribunal de Dieu et n'affectait en rien les relations entre Dieu et le coupable. Le culte de celui-ci était renouvelé, car il était accepté en Christ qui est notre vrai sacrificateur. Le péché qui interrompait la communion était ôté, ou servait seulement d'occasion pour renouveler, dans un coeur abaissé jusque dans la poussière et anéanti dans la présence de la bonté de Dieu, la relation et la communion fondée sur une bonté devenue infiniment plus précieuse, établissant ou fortifiant ainsi dans l'âme le sentiment des richesses et de la sûreté de cette médiation que Christ accomplit éternellement pour nous, pour garantir notre communion actuelle et notre jouissance de cette communion, en dépit de nos misères et de nos fautes, dans la présence, la gloire et l'amour de Celui qui ne change pas (comparez Hébreux 2: 17, 18; 4: 14-16; 7: 23-28; 8: 1 et suivants; 10: 19-23; 1 Jean 2: 1, 2).

Il convient ici, à l'occasion de nos manquements de tous les jours, de dire quelques mots d'un cas spécial de sacrifice pour le péché dont nous avons fait mention plus haut et que nous trouvons au chapitre 19 du livre des Nombres. Le Lévitique nous présente les sacrifices sous leurs grands traits distinctifs; les Nombres nous en font connaître l'application particulière aux difficultés de la marche de la foi, soit pour le cas où un homme était tombé dans le péché, soit pour le cas où il avait contracté quelque souillure. Au chapitre 19 de ce livre des Nombres, l'Écriture nous parle d'une génisse rousse sacrifiée et brûlée en sacrifice pour le péché, selon Lévitique 4 : les cendres devaient être gardées pour l'assemblée des enfants d'Israël, afin d'en faire l'eau d'aspersion; «c'est une purification pour le péché» (Nombres 19: 9). On faisait aspersion de cette eau sur toute personne qui avait touché une chose impure, et la puissance du sacrifice pour le péché était ainsi manifestée dans la purification de celui qui s'était souillé. Il n'y avait pas, pour chaque souillure, un nouveau sacrifice, une effusion de sang, mais une aspersion avec l'eau qui avait reposé sur les cendres. La Parole de Dieu ne nous présente que trois cas, où il était fait aspersion de sang sur des personnes: d'abord celui d'Aaron et de ses fils, au jour de leur consécration (Lévitique 8: 23, 30); ensuite celui du lépreux, le jour de sa purification (Lévitique 14: 7); et enfin celui du peuple tout entier, lorsque l'alliance du Mont Sinaï fut établie (Exode 24: 8). Il n'y avait besoin, en effet, que d'une seule aspersion, car Dieu, quand il l'envisage dans toute sa portée, nous dit que «ceux qui rendent le culte étant une fois purifiés, n'auraient plus eu aucune conscience de péché» (Hébreux 10: 2). Pour les souillures de chaque jour, au contraire, car Dieu ne laisse passer inaperçu aucun péché, il y avait l'eau de séparation, c'est-à-dire une chose faite dans le passé (l'expiation du péché), appliquée avec une puissance actuelle à la conscience, selon que le cas l'exigeait. Le sacrifice de Jésus est un acte accompli depuis bien longtemps (Hébreux 9: 26; 10: 14) qui ne se renouvelle pas, et qui a une portée éternelle; mais lorsque le croyant, une fois purifié par la foi au sang de Jésus, contracte quelque souillure dans sa marche à travers le monde, il n'y a pas de nouvelle offrande (comparez

Hébreux 10: 18), mais le sacrifice de Jésus est rappelé à son souvenir par le Saint Esprit. C'est le sang qui nous purifie de tout péché, et qui nous donne accès auprès de Dieu, comme fils par adoption; mais ce qui apaise la conscience, quand il s'agit de notre communion avec Dieu, c'est l'Esprit de Dieu rappelant à la mémoire ce que Jésus a fait, de manière à rétablir la communion. Quelle que soit la nature du péché que nous avons commis, l'eussions-nous fait par ignorance, il rend impossible la communion avec Dieu; rien de ce qui ne s'accorde pas avec la sainteté du sanctuaire de Dieu, ne peut y être introduit, et cette sainteté est invariable. Mais si notre conscience nous condamne, qu'avons-nous à faire? Saisissant par le Saint Esprit la valeur de l'oeuvre accomplie de Jésus, dont les cendres sont le mémorial, nous sommes amenés au sentiment douloureux que nous nous sommes souillés, malgré la rédemption par les péchés, pour lesquels Christ a souffert, quand il l'accomplissait; nous sentons que nous avons péché en face, mais, hélas! dans l'oubli des souffrances de Jésus pour le péché, aux convoitises duquel nous cédon si facilement. Le nouvel homme juge par l'Esprit et selon Dieu, et prend connaissance des souffrances de Christ, et du péché tel qu'il apparaît à la croix. Son premier sentiment, c'est l'amertume, quoique sans pensée d'aucune imputation, l'amertume, précisément parce qu'il n'y a point d'imputation, et que nous avons péché contre l'amour aussi bien que contre la sainteté, et qu'il faut nous soumettre à cette conviction. Mais ensuite (et je pense que c'est là le motif pour lequel il y avait une seconde aspersion, verset 19) l'âme est remplie de la conscience de cet amour et de cette profonde grâce de Jésus et elle se réjouit d'être parfaitement nette par l'oeuvre de cet amour. Les détails de ce sacrifice montrent comment Dieu ne laisse passer inaperçu aucun péché, mais nous en purifie; il montre aussi que si quelqu'un a affaire au péché d'autrui, quand ce serait dans la voie du devoir et pour l'ôter, il est souillé, non pas comme la personne coupable, sans doute, mais nous ne pouvons toucher le péché sans en être souillés, comme nous voyons au verset 21.

Mais revenons au Lévitique et aux chapitres qui nous occupent plus spécialement ici. Nous avons pu voir, dans les chapitres 1 à 3, la perfection du sacrifice de Jésus, offert à Dieu en offrande de bonne senteur; les chapitres 4, 5, 6: 1-7, 24-30 et 7: 1-21, nous présentent, au contraire, Jésus le juste, qui n'a pas connu le péché, rejeté, traité comme souillé par le péché qui a été placé sur lui. Rien ne peut maintenir en nous, et en dépit du péché, la vraie nature de la sainteté, si ce n'est Jésus portant le péché, le chargeant sur lui (comparez Esaïe 53: 4-12; 1 Pierre 1: 18; 3: 24; 3: 18; Galates 1: 4; Ephésiens 1: 7; Hébreux 9: 26, 28; 10: 12; Jean 1: 29, etc.); et rien n'est plus nécessaire que le maintien de cette sainteté, sans lequel nous sommes toujours portés à excuser le péché et à penser que, tout en y demeurant, nous pouvons continuer à avoir communion avec Dieu, rabaisant ainsi nécessairement notre idée et notre appréciation du péché. Si ma conscience ne peut pas savoir que le péché est entièrement ôté, il faut que je renonce à la communion avec Dieu, ou bien il faut que je la recherche sur quelque fondement autre et inférieur; mais si nous voyons Jésus comme holocauste et comme sacrifice pour le péché, nous le voyons «fait péché» (2 Corinthiens 5: 21), et nous, faits «justice de Dieu en Lui». Il nous a aimés et s'est donné Lui-même pour nous (Galates 2: 20; Ephésiens 5: 2; 6: 25; Apocalypse 1: 5, 6), non pas à cause de quoi que ce soit qu'il ait pu trouver en nous, mais à cause de son propre amour qui est au-dessus de tout. Quel bonheur il y a pour nous dans la connaissance de la perfection de l'amour de Christ, et quel n'est pas l'aveuglement de ceux qui estiment que Dieu est comme l'un d'eux, tout en voyant qu'il a donné Jésus.

Dieu juge tout péché; et puisque, malgré notre ignorance, nous apercevons du péché en nous et nous savons que le péché est encore attaché à nous, nous ne pourrions jamais être en paix, si ce n'est par le témoignage du sang (comparez 1 Jean 5: 5-8). Mais par le sang de Jésus et ayant un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu (Hébreux 9: 24, 26; 10: 19-22), nous avons hardiesse pour nous approcher en toute liberté, et entrer dans le saint des saints, là même où toute la sainteté de Dieu se manifeste. L'Esprit révèle beaucoup de choses qui ne s'accordent pas avec ce saint lieu, mais nous savons que Jésus a offert une fois un sacrifice pour le péché et pour le délit: «Il a fait celui qui n'a pas connu le péché être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui» (2 Corinthiens 5: 21); et ainsi la révélation de la sainteté divine, ne révèle rien qui puisse mettre obstacle à notre entrée dans le saint des saints. Tout ce qui est en désaccord avec Jésus dans le sanctuaire, est péché, et rien de ce qui est péché ne passe inaperçu à l'Esprit de Dieu, ce saint surveillant, cet inflexible juge de tout ce qui est incompatible avec Lui-même. L'Esprit ne juge pas selon la conscience naturelle, mais il juge d'après la mesure de la sainteté de Jésus dans la présence de Dieu. Nous ne savons pas toujours discerner ce qui, selon lui, mérite le jugement; mais que nous le discernions ou non, l'Esprit voit le mal, qui est en nous; et si le sacrifice pour le péché et le sacrifice pour le délit n'étaient pas là, nous serions dans une position plus mauvaise que jamais, parce que ce n'est

pas l'Esprit qui a fait l'expiation pour le péché. L'Esprit manifeste toute justice, nous révélant ce que Jésus enseigna, mais nous ne voyons nulle part que l'Esprit ait porté nos péchés, et c'est là un point de la plus haute importance à comprendre pour notre repos. L'Esprit est l'Esprit de témoignage et de sainteté: mais quand il s'agit d'acceptation et d'expiation, elles sont l'oeuvre de JESUS seul. Dieu nous agréa en conséquence de ce que Jésus accomplit dans la chair, par l'offrande de son corps faite une fois pour toutes (Hébreux 10: 10): «Il vous a réconciliés dans le corps de sa chair par la mort, etc.» (Colossiens 1: 22). L'Esprit rend témoignage à une sainteté absolue; il témoigne contre nos péchés, il nous montre qu'en nous il n'y a aucun bien (Romains 7: 18), et nous apprend en même temps que la paix et le repos sont le fruit du travail de Christ. L'effet de ce témoignage de sainteté de l'Esprit, je le répète, serait de nous ôter toute paix, si en même temps l'Esprit ne nous révélait pas la vertu de l'effusion du sang (comparez Hébreux 9: 22); mais tandis que son office est de développer l'intelligence de la sainteté que Dieu exige, l'Esprit nous rappelle toujours que: «le sang de Jésus Christ purifie de tout péché» (1 Jean 1: 7).

Si la sainteté de Dieu vous a été révélée et si vous vous êtes détourné de ce qu'elle exige de vous, puisse l'Esprit de Dieu vous rappeler le sacrifice qui a été une fois offert, afin que vous marchiez en avant, appuyé sur la perfection de ce sacrifice, étant pleinement assuré que vraiment «le sang de Jésus Christ, son Fils, vous purifie de tout péché!».

Il reste à appeler l'attention du lecteur sur le fait que rien, plus que l'offrande pour le péché, ne portait le caractère de sainteté et d'entière séparation pour Dieu. Dans les autres sacrifices, Dieu acceptait; la bonne odeur montait vers lui; dans quelques cas nos gâteaux levés y étaient mêlés; mais tout cela était l'expression de la satisfaction, naturelle, si on peut dire ainsi, que Dieu prenait en ce qui était parfait et excellent. Mais dans les sacrifices pour le péché, Dieu exigeait d'une manière toute particulière, que la victime fût absolument sans tache» (Lévitique 6: 25, 29), et toutes les précautions étaient prises pour en attester la sainteté. Rien, dans toute l'oeuvre de Jésus, ne démontre autant sa sainteté positive, sa parfaite et entière séparation pour Dieu, que le fait qu'il a porté nos péchés. Celui-là seul qui n'avait pas connu le péché, pouvait être «fait péché»; et l'acte même de porter le péché est l'expression de la consécration à Dieu la plus entière qu'il soit possible de concevoir, et qui va au delà de tout ce que nous pouvons concevoir. Christ pouvait dire: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui» (Jean 13: 31). Il s'était consacré en entier, à tout prix, pour la gloire de Dieu; Dieu ne pouvait accepter rien de moins, car il fallait qu'il fût honoré de la même manière dont il avait été déshonoré.

Ainsi donc, comme sacrifice pour le péché, Christ est tout spécialement saint; et maintenant, comme sacrificateur dans la présence de Dieu, par la vertu de ce sacrifice, intercesseur pour nous, il est «saint, séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux» (Hébreux 7: 26). Malgré cela il restait tellement vrai que la victime avait été faite péché, que celui qui avait conduit le bouc au désert (Lévitique 16: 26, 28), comme celui qui avait ramassé les cendres de la génisse ou fait aspersion sur quelqu'un de l'eau de séparation (Nombres 19: 7, 8, 10, 21), était souillé jusqu'au soir, et devait laver ses vêtements et son corps avant de rentrer au camp. D'un côté, nous ne pouvons nous représenter une preuve plus grande de l'entière séparation de Christ de tout péché et de sa consécration à Dieu, que le fait que Christ s'est offert pour porter le péché; et de l'autre, s'il ne l'avait pas réellement porté dans toute l'étendue de son iniquité, si la malédiction n'était pas réellement tombée sur Lui, il n'aurait pas pu réellement ôter le péché dans le jugement de Dieu.

Que son saint nom soit à jamais béni de ce qu'il a fait, et puissions-nous apprendre à connaître toujours mieux sa perfection dans l'oeuvre de rédemption qu'il a accomplie!

Aphorismes

1^{ère} série

Nous souffrons ici-bas, parce que nous avons une âme ressuscitée dans un corps qui ne l'est pas, et cela dans un monde qui est en état d'inimitié contre Dieu.

* * *

2^{ème} série

Jésus Christ mettait la saveur du ciel dans tout ce qu'il faisait, c'est ce que le monde ne peut supporter.

* * *

La prophétie est une révélation des choses futures, destinée à agir sur ma conscience actuellement.

* * *

Lettre sur Galates 5: 17 et Romains 8: 13

Si nous désirons sincèrement croître dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur, pour marcher à sa gloire, nous sommes bienheureux, parce que c'est la preuve que l'Esprit de Dieu agit en nous pour nous affranchir, ou, du moins, pour nous faire réaliser pratiquement notre affranchissement (Jean 8: 36; Galates 5: 1).

Il est impossible que Dieu ne réponde pas aux désirs de la nouvelle nature en nous. L'Esprit intercède pour nous par des soupirs inexprimables, et Dieu qui sonde les coeurs, connaît la pensée de l'Esprit, — de cet Esprit qui sait ce qui convient à la nouvelle nature. — Il nous est en aide dans cette infirmité qui consiste davantage, je crois, à demander des choses qui ne conviennent pas à notre nouvelle nature, qu'à ne pas savoir formuler des prières. L'Esprit intercède *selon Dieu* pour les saints. Vous comprenez donc que l'exaucement des désirs de l'Esprit place la chair où il convient pour Dieu et pour nous, qu'elle soit, c'est-à-dire à *la croix*, d'une manière pratique. C'est ce qui donne lieu au conflit exprimé en Galates 5: 17 : «La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair; et ces deux choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne *pratiquiez* pas les choses que vous voudriez». Quelles choses? Ce sont les choses que la chair aime, qu'elle convoite et qu'elle voudrait posséder. Mais l'Esprit, s'il n'est pas attristé, a toujours la victoire dans le conflit, il est la puissance de la nouvelle vie; seulement il faut que nous soyons d'accord avec Dieu pour laisser la chair à la croix, où elle est sevrée de l'accomplissement de sa convoitise (accomplissement exprimé aux versets 19-21), — ces choses dont la fin est la mort. Mais, en échange, les fruits de l'Esprit se produisent, — combien ils sont précieux: «L'amour, la joie, la paix, etc.». Ces fruits ne font pas du bruit, mais ils satisfont le coeur. — Il vaut la peine d'échanger cela contre les fruits ou les oeuvres de la chair, ces choses, comme nous l'avons vu, qui ont pour fin *la mort*. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez, c'est-à-dire, vous vous replacez sur le chemin qui a pour issue la mort; et quelle perte pour vous, puisque vous possédez la vie! Mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez, c'est-à-dire, vous pratiquerez la vie que vous possédez. — «Marchez par l'Esprit, et vous *n'accomplirez* pas la convoitise de la chair».

Remarquez bien que c'est *par l'Esprit* que nous faisons mourir les actions du corps; et non pas par des efforts propres. Vous comprenez qu'il est impossible de vaincre la volonté de la chair par la volonté de la chair; il nous faut pour cela une puissance en dehors de nous. Eh bien, comme ressuscités avec Christ et possédant l'Esprit; nous avons la puissance que Dieu a déployée en ressuscitant Christ d'entre les morts. Quel bonheur! Nous avons au dedans de nous, pour subjuguier la chair, un moteur de cette puissance-là, l'Esprit!

En Romains 7, nous trouvons l'expérience d'un homme qui a essayé de vaincre la volonté par la volonté (et même la volonté renouvelée, mais sans la possession de Christ ni de l'Esprit). Alors il découvre qu'il y a dans ses membres une loi, la loi du péché, qui l'oblige de faire le mal qu'il hait, et qui l'empêche de faire le bien qu'il aime (c'est le contraste avec notre passage de Galates 5: 17, où la chair est empêchée de faire le mal qu'elle aime). Que faire alors? Se corriger est impossible, il faut donc appeler un secours en dehors de soi, non pas pour être *aidé*, mais pour être *délivré*: — délivré de soi-même, misérable que l'on est *d'être homme*. Qui est-ce qui nous délivre? c'est Dieu par le moyen de Christ (lisez Romains 8: 3-4), — de Christ mort *pour nous*, en même temps que nous aussi *nous sommes morts en lui*, avec lui, et *ressuscités* avec lui. Voilà la doctrine de l'épître aux Romains, et c'est là le fondement de notre paix. Voyez comme c'est simple: Dieu a entrepris de nous *délivrer*, non pas de nous *améliorer* (on ne peut améliorer que ce qui est bon — et nul n'est bon que Dieu). — De quelle manière nous a-t-il délivrés? C'est *en nous faisant mourir à notre existence selon Adam*. Comprenez bien qu'il était impossible de nous délivrer autrement, parce que nos péchés méritaient la mort, et que, d'un autre côté, notre nature qui a produit ces péchés, devait finir par la mort. Si cette sentence eût dû s'exécuter sur nous, nous étions *perdus* éternellement. Mais maintenant, un autre est mort à notre place, et nous, nous sommes morts avec lui. Voilà la délivrance. — Voici quelle est notre position comme *ressuscités* aussi avec lui: A la fin de Romains 4, il est dit que nous croyons au Dieu qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification. Puis au chapitre 5, nous trouvons que nous sommes délivrés de nos offenses *par la mort*. (Rappelons-nous bien que cette mort est *notre mort avec Christ*, aussi bien que *la mort de Christ pour nous*). Ensuite, au chapitre 6, nous voyons que nous sommes délivrés de notre nature

d'Adam, laquelle a produit les offenses, et que nous en sommes délivrés *par la mort*. Vient le chapitre 7, qui nous apprend que nous sommes délivrés de la Loi, laquelle fut donnée à l'homme vivant selon Adam; — et que nous en sommes délivrés *par la mort*. — Et au chapitre 8, oh! quelle position! nous sommes, *affranchis de la mort*, verset 3. — Nous sommes donc délivrés *de la mort par la mort*, de cette mort à notre existence selon Adam. Alors par la résurrection, nous sommes introduits dans *la vie*: Nous sommes passés d'un état *de mort* à un état *de vie* (lisez Jean 5: 24 et 2 Corinthiens 5: 17).

Eh bien! oui, direz-vous, mais la chair est encore là avec ses passions et ses désirs, comment réaliser cette position? Je réponds: en acceptant d'être mort et ressuscité, en l'acceptant sans raisonner, en obéissant de coeur à cette forme de doctrine (Romains 6: 17) et en nous rappelant qu'il est impossible de croire sans obéir, l'obéissance étant le fruit spontané de la foi. Désirez-vous réaliser cette position? Qu'est-ce que la Parole vous dit de faire? TENEZ-VOUS VOUS-MEMES POUR MORTS (Romains 6: 11) et la conséquence *suivra*.

Remarquez encore, quant à la présence de la chair en nous, qu'il n'est pas dit en Romains 8: 9 : «Or vous *n'avez plus* la chair, mais, vous *n'êtes plus dans* la chair! Votre existence n'est plus celle-là. Il n'est pas dit non plus au verset 13: «*Si vous avez encore* la chair, vous mourrez, mais: si vous *vous vivez* selon la chair».

Oui, la chair est encore là, mais le vieil homme, est mort; et l'Esprit est aussi là; de manière que la chair ne peut plus fructifier en nous, si toutefois l'Esprit n'est pas attristé.

Nous sommes maintenant esclaves de la justice. Notre vieil homme a été crucifié avec Christ, afin que le corps du péché soit *annulé*, pour que nous ne *servions plus* le péché (Romains 6: 6; lisez attentivement ce chapitre). Ce corps du péché qui est annulé n'est pas notre corps comme vase (mais oui bien au verset 12). Il faut remarquer que, dans ces chapitres, *le péché* est considéré comme un individu qui était en nous, comme un corps bien organisé, duquel nous étions esclaves; or maintenant, ce corps du péché en nous est annulé, il est désorganisé, nous ne pouvons plus servir *le péché*. — Je ne dis pas que nous ne pouvons *plus* pécher; mais que nous ne pouvons plus faire comme étant au service *du péché*, nous sommes morts *au péché*, *affranchis du péché*, de la loi *du péché*; et nous sommes, en revanche, *vivants à Dieu*, *asservis à la justice*; nous portons du fruit pour Dieu.

La Parole ne nous dit nulle part de faire mourir le vieil homme, mais de le tenir pour mort. Il nous est bien dit: Colossiens 3: 5, 6, de mortifier nos membres qui sont sur la terre, et il sont nommés. Mais ces membres ne constituent plus un être organisé, cet être est mort: *Vous êtes morts* (verset 3); *mortifiez donc* (verset 5). Faites mourir, par l'Esprit, les actions du corps; et alors votre vie de résurrection se manifestera pratiquement. — Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair; les membres seront mortifiés, et les fruits de l'Esprit se produiront. Remarquez encore qu'il n'est pas dit: Marchez par l'Esprit *et vous n'aurez pas* la convoitise de la chair; mais, vous *n'accomplirez pas* cette convoitise. Elle sera jugée à son état de conception, et l'enfantement du péché (l'accomplissement de la convoitise) n'aura pas lieu. — Oui, je le répète, quel bonheur de posséder la présence et l'action au dedans de nous d'une des trois personnes de la Divinité, l'Esprit, comme puissance de la nouvelle nature, afin de nous rendre victorieux de tout ce qui, en nous et hors de nous, entrave la manifestation pratique de notre nouvelle vie, ces choses, contre lesquelles il n'y a pas de loi (Galates 5: 22, 23). C'est tout simple que la nouvelle nature n'a pas besoin de loi pour agir, son action coule de sa source et contre les choses qu'elle produit, quelle loi y aurait-il, puisque ces choses sont l'expression de ce que Dieu est? Si je suis conduit par l'Esprit, je ne suis pas sous la Loi, et pourtant j'accomplis la Loi, et au delà, car, par la puissance de la nouvelle vie, je suis capable d'aimer mon prochain *plus* que moi-même, je peux laisser ma vie pour mes frères, la dépenser pour eux. — La Loi ne connaît pas cela, et contre cela il n'y a pas de loi. — En marchant dans ces choses, par la puissance de l'Esprit, le coeur n'est pas à sec, le coeur s'attache à Christ, auquel nous devons cette précieuse position; on jouit de sa personne, et non seulement d'un côté de son oeuvre, les affections sont dirigées du côté du ciel, on pense aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre (Colossiens 3: 1, 2), et la mortification s'effectue sans efforts, parce que le coeur trouve un objet qui est capable de le satisfaire, Christ et le Ciel.

Eh bien! oui, direz-vous, mais comment le coeur peut-il s'attacher à Christ, quand ce coeur aime tout autre chose que lui? — Ah! vous n'avez pas *renoncé* à vous *corriger*, vous ne vous tenez pas *pour mort*, vous voudriez ne plus trouver de mal dans *ce moi*, duquel Dieu s'est débarrassé en le clouant à la croix; vous

n'êtes pas contents de n'être *rien*; mais il y a aussi ceci: dans votre sincérité et votre désir de marcher avec le Seigneur, vous vous torturez l'esprit pour y faire pénétrer ces vérités, ces faits que nous venons d'examiner. Mais ce n'est pas cela, c'est la contemplation du Seigneur et du ciel où il est assis, qui fait, qui fera pénétrer ces faits, non pas dans votre esprit, mais dans *votre coeur*; et non pas par vos efforts propres, mais par la puissance de l'Esprit. Alors vous jouirez du bonheur de pouvoir vous oublier vous-mêmes, vous juger indignes de penser à vous, pour penser à Jésus auquel vous êtes unis, là où il est, par le fait que vous êtes *morts et ressuscités avec lui*. — J'ai dit que ces choses s'opèrent par la puissance de l'Esprit, lequel habite en nous; voyez par exemple: «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, *comme par le Seigneur l'Esprit*» (2 Corinthiens 3: 17, 18). «C'est pour cela que je fléchis mes genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus Christ, duquel toute famille dans les cieux et sur la terre est nommée; afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne *d'être fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite dans vos coeurs par la foi*, et que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour, afin que vous soyez capables de comprendre, avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, lequel surpasse toute connaissance; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu» (Ephésiens 3: 14-19).

«*Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ (voilà un fait)*, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre; *car vous êtes morts*, etc.» (Colossiens 3: 1-4).

«Bien aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que lorsqu'il aura été manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. *Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur*» (1 Jean 3: 2-4).

Vous voyez donc: si je contemple le Seigneur, là où il est, le Seigneur glorifié, cette contemplation *me transforme maintenant, pratiquement, dans la même image*. — Si Christ habite dans mon coeur par la foi, je suis rendu capable de connaître son amour qui surpasse toute connaissance, et je suis en chemin *d'être rempli* jusqu'à toute la plénitude de Dieu. — Si j'ai la conscience que je suis ressuscité avec Christ, je suis rendu capable de chercher les choses qui sont en haut, de *penser* à ces choses (plutôt qu'à la terre et au moi, *auxquels je suis mort*). — Et si j'ai *en moi, pratiquement*, l'espérance de voir le Seigneur comme il est, cette espérance pratique *me purifie comme lui est pur*.

Vous voyez qu'il ne s'agit pas là de mes efforts propres, ces choses se produisent *en moi*, mais par un mobile qui a sa source *en dehors de moi*, quoiqu'il habite *en moi*, et il est aisé à comprendre que, si mon coeur est dans ces choses, je ne m'occuperai pas beaucoup de moi, de mes pensées, de ce que j'aime et de ce que je n'aime pas; non, ces choses-ci seront estimées pour ce qu'elles sont, et jugées d'après la source qui les produit; mon bonheur pratique a sa source en dehors de moi, et en dehors de ce monde.

Je suis maintenu dans cette position par la puissance de l'Esprit et par les soins du Seigneur. Je jouis donc du bonheur d'avoir Dieu *pour moi*, de l'avoir *avec moi*, de l'avoir *en moi*, et d'être bientôt *chez lui*. A lui toute la gloire!

Gloire à toi, mon Dieu, mon Père!
Toi qui m'aimas le premier;
A ton coeur mon âme est chère;
Qu'à Toi je sois tout entier.

Le pécheur et la rédemption - 1 Pierre 1: 17-25

Quelle est la vraie condition de l'homme devant Dieu? L'homme ne la connaît pas; cependant c'est là la grande et la première question à traiter, avant qu'il puisse être introduit sous le ministère de la *grâce* de Dieu. Le fondement même qui doit être posé, avant de pouvoir parler de l'évangile de la grâce de Dieu, c'est que tout homme est un pécheur perdu et sans ressource. Dieu l'a déclaré (Romains 3: 10-23); et lorsqu'il s'agit de la vie chrétienne pratique, il est également vrai que la base de toute activité chrétienne, c'est la certitude que l'on *est sauvé*.

Le point en litige entre Dieu et toute âme, c'est de savoir si l'homme est aussi mauvais que le témoignage de Dieu l'assure, car l'annonce de la bonne nouvelle du salut a pour point de départ cette parole de Dieu: «*toute chair est comme l'herbe*». Quel que soit l'aspect de progrès moral ou intellectuel, sous lequel on considère l'homme, «il est comme l'herbe». Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la *fleur* de l'herbe (bien plus fugitive encore que l'herbe même): l'herbe est séchée et sa fleur est tombée».

Job était un homme d'une droiture et d'une intégrité remarquables, d'après la déclaration de Dieu lui-même: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, homme *intègre* et *droit*, craignant Dieu et se détournant du mal» (Job 1: 8)? Mais lorsque Job vient à se placer devant Dieu, il dit: «J'avais ouï de mes oreilles parler de toi: mais maintenant mon oeil t'a vu; *c'est pourquoi* j'ai horreur de moi-même, et je me repens sur la poudre et sur la cendre» (Job 42: 5, 6). Il avait appris que, étant chair, il était «comme l'herbe». — Lorsqu'on veut prendre la défense de la chair, ou de toute autre chose qui est de l'homme, que ce soit sa sagesse, sa justice, sa force, on ne peut le faire sans condamner Dieu? Le Seigneur, en parlant à Job dans le tourbillon, dit: «*Me condamneras-tu pour te justifier*» (40: 3)? — Je vous parle du *juste Job*, en premier lieu, parce que, en cherchant à mettre devant la conscience le témoignage de Dieu quant à la vérité et à la grâce, je ne veux pas me servir du rebut de l'humanité, pour prouver que «toute chair est comme l'herbe». Salomon aussi nous offre un exemple remarquable d'un homme comblé des bénédictions de Dieu en diverses manières, mais surtout en ce que la sagesse lui fut *donnée*, le *don* de la sagesse, directement de la part de Dieu (voyez 1 Rois 3: 4). «Et Dieu donna de la sagesse à Salomon, et une fort grande intelligence, et une étendue d'esprit aussi grande que celle du sable qui est sur le bord de la mer. Et la sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les Orientaux, et que toute la sagesse des Egyptiens. Il était même plus sage que quelque homme que ce fût. Et il venait des gens d'entre tous les peuples pour entendre la *sagesse* de Salomon, et de la part de tous les rois de la terre qui avaient entendu parler de sa sagesse» (4: 29-31, 34). Et le résultat de l'expérience de Salomon fut: «J'ai regardé tout ce qui se faisait sous le soleil, et voilà, *tout est vanité et rongement d'esprit*. Ce qui est tortu ne peut se redresser, et les défauts ne se peuvent nombrer. — Car où il y a abondance de sagesse, il y a abondance de chagrin». Tout est vanité et rongement d'esprit. «*Toute chair est comme l'herbe*».

Voyons ce qu'il en est de l'homme *religieux*. Si l'on croit que la religion consiste à faire ceci ou à faire cela, alors il faut avouer que les Pharisiens étaient plus religieux qu'aucun de nous. L'époque du ministère de notre Seigneur sur la terre fut une époque aussi religieuse que possible et cependant, quand le Seigneur Jésus Christ vint pour chercher du fruit, il n'en trouva point. Il fut rejeté et mis à mort, *parce que* les hommes voulaient maintenir *leur religion*. Nous voyons par là que la justice qui est de l'homme, que sa sagesse, que sa religion ne sont que des obstacles qui nous empêchent de connaître Dieu tel qu'il est réellement, et de nous connaître nous-mêmes tels que nous sommes. Une des preuves les plus évidentes d'une conversion *véritable*, c'est de reconnaître qu'il n'y a absolument aucun bien en nous, et que nous ne pouvons rien attendre de nous-mêmes. L'homme, comme être intellectuel et moral, s'occupe en ce moment, de tout son pouvoir, à établir ces choses dont Dieu dit qu'elles sont «comme l'herbe». Les philanthropes modernes cherchent à élever et à développer l'intelligence de l'homme. Ils réussiront peut-être au delà de leurs espérances, toutefois, dans quelque bonne et respectable intention que cela soit d'ailleurs pratiqué, il n'y a pas de société philanthropique, il n'y a pas d'effort pour *améliorer* l'homme, comme on dit, qui puisse rien changer à l'état de chute sans ressource dans lequel il se trouve devant Dieu, car pour cela il faut *la croix*. Tous ces efforts ne peuvent que laisser l'homme tel qu'il est, c'est-à-dire, un pécheur perdu, mort dans ses fautes et dans ses péchés, n'étant pas changé devant Dieu, ne connaissant

rien de Dieu, ne sachant ce que c'est que d'avoir des pensées et une volonté en communion avec Dieu, au milieu d'un monde aussi perdu que le pécheur lui-même.

Tout homme est par nature *perdu* sans ressource, et il se trouve dans un monde perdu sans ressource comme lui. Il est absolument nécessaire de constater à la fois ces deux choses, afin de comprendre ce que c'est que la *rédemption*. — En quoi consistait la rédemption lors du déluge? A être dans l'arche, parce que le monde allait être jugé. En quoi consistait-elle aux jours de Lot? — A sortir de Sodome, parce que Sodome allait être consumée par le feu. — En quoi consiste la rédemption actuellement? Ce n'est pas seulement à être sauvé de l'enfer, ce qui est vrai sans doute, c'est aussi à être «délivré du présent siècle mauvais» (Galates 1: 4). — Le témoignage de Dieu, quant à l'homme perdu au milieu d'un monde perdu, n'est qu'un témoignage rendu à sa propre grâce, à sa propre puissance, à sa capacité de venir au secours de l'homme, dans de telles circonstances, et d'une manière que la grâce seule pouvait le faire. L'apôtre dit: «Je n'ai pas honte de l'évangile, car il est la puissance de Dieu en salut à tout croyant» (Romains 1: 16).

Il est impossible d'être l'objet de la puissance de Dieu, sans qu'il s'ensuive des effets. Christ est «la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu». «Nous prêchons Christ crucifié, aux Juifs occasion de chute, aux nations folie, mais à ceux qui sont appelés, et Juifs et Grecs, Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu» (1 Corinthiens 1: 23, 24). Cela peut sembler puéril dans le présent siècle, comme c'était le cas chez les Grecs qui recherchaient la sagesse; cela peut être une pierre d'achoppement pour ceux qui demandent un signe, comme les Juifs, mais à ceux qui croient, «Christ est la *puissance* de Dieu et la sagesse de Dieu».

Le même Dieu qui nous dit que «*toute chair est comme l'herbe*» qui, après avoir fait une longue expérience de l'homme, a déclaré, que «*la chair ne profite de rien*», ce même Dieu fait proclamer maintenant son témoignage à salut par «*le précieux sang de Christ*». Désormais, mes bien-aimés, Dieu ne met plus l'homme à l'épreuve; dans ce sens, ce n'est pas *maintenant* un temps d'épreuve pour les pécheurs perdus. L'homme a été mis à l'épreuve, dans les conditions les meilleures et les plus favorables, en Israël, sous la loi, et l'homme n'a rien su produire. Le Fils du Dieu vivant est venu et il a trouvé l'homme «mort dans ses fautes et dans ses péchés». — Il est donc bien avéré que l'homme est aussi mauvais qu'il est possible de l'être; il est perdu sans ressource.

Mais la grâce n'aurait jamais été connue pour ce qu'elle est, si elle n'avait pas pu venir au secours d'un pécheur «mort dans ses fautes et dans ses péchés». Elle fût manifestée dans le ministère personnel, du Seigneur Jésus Christ. Il a été sur la terre l'expression même de la grâce et de la vérité, aussi les orgueilleux pharisiens lui reprochent d'accueillir les publicains et les pécheurs! L'homme en veut davantage à Dieu de ce qu'il reçoit les pécheurs en *grâce*, que lorsqu'il agit envers eux en *justice*. La grâce est la chose que l'homme comprend le moins; la sagesse humaine ne peut pas accepter la parole de la grâce: elle comprend la loi, mais que Dieu agisse en *grâce* envers de pauvres pécheurs perdus, voilà ce que l'intelligence de l'homme ne peut pas concevoir. Si vous examinez votre coeur, vous trouverez que, par nature, vous haïssez la grâce bien plus que vous ne haïssez la sainteté. *Eh! bien, la grâce vient à la rencontre du pécheur là où il est, au fond de sa misère et de son péché; l'amour de Dieu va le chercher jusque-là; et tout homme, qui a reçu Christ dans son âme, peut dire amen à cela. Dieu nous a aimés, non pas lorsque nous nous étions améliorés, mais lorsque nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés. «Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (Romains 5: 8).*

Et ce qui rend possible à Dieu d'agir ainsi en grâce envers les pécheurs, c'est «*le sang de l'Agneau*». «Sachant que vous avez été *rachetés* de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, argent et or, mais *par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps pour vous, qui par lui croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu*» (1 Pierre 1: 18-21). C'est *le sang de l'Agneau* qui fait qu'un Dieu *saint* peut recevoir des pécheurs souillés; le sang de l'Agneau comble l'abîme immense qui les sépare du trône de Dieu, parce qu'ils sont totalement perdus. «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16). C'est ainsi que Dieu agit, après que l'homme eut montré qu'il n'y avait dans son coeur aucune réponse à cet amour de Dieu. S'il y avait eu dans l'homme un seul atome de bien, le Seigneur Jésus Christ l'aurait produit au jour; —

mais non: en retour de toute sa grâce, de tout son amour, ils crièrent: «Ôte celui-ci! crucifie-le! crucifie-le!». L'homme choisit un meurtrier de préférence à Jésus: — «Non *pas* celui-ci, *mais* Barrabas!» — Oui, le Fils de Dieu *a été mis à mort*, et maintenant le ministère de la réconciliation a été proclamé dans ce monde, où il a été mis à mort. La réponse de Dieu à toutes les dures pensées qui s'élèvent dans le coeur de l'homme, c'est: «*Je vous ai donné mon Fils*»; et à toutes les prétentions de l'homme, Dieu répond: «*Vous avez crucifié mon Fils*».

Je suis toujours puissamment fortifié pour moi-même en voyant que lorsque Dieu commence à agir en grâce, c'est à ceux qui ont crucifié son propre Fils qu'il s'adresse en premier lieu! Qu'il est merveilleux de trouver, parmi les meurtriers mêmes de Jésus, quelques-uns de ceux qui furent amenés à la connaissance de l'amour de Dieu par le sang de son Fils!

L'évangile nous déclare la valeur, non-seulement de *la personne* de Jésus, mais de *son sang* qui a été répandu, et par conséquent la question entre Dieu et l'homme se résume en ceci: que pensez-vous de son Fils et de son sang qui a été répandu? Il est impossible de demeurer neutre. «Celui qui n'est pas *pour* moi, est *contre* moi, dit Jésus Christ. — Du reste, peu importe quelle est votre pensée; celle de Dieu et de tous les *pêcheurs sauvés*, c'est que rien n'est aussi «précieux» que le sang du propre Fils de Dieu. Le sang de Christ ne fait pas seulement descendre Dieu jusqu'à nous, en grâce, il nous amène jusqu'à Lui. «Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous *amener à Dieu*» (1 Pierre 3: 18). Un pécheur perdu, lavé par le sang de Jésus, est aussitôt amené dans la présence de Dieu. Toutes les grandes choses de Dieu sont parfaitement simples: par un seul et même sang, un pécheur qui croit en Jésus est lavé de ses péchés, justifié et amené jusqu'à Dieu! L'homme racheté est introduit dans une création nouvelle avec Jésus et avec tous ceux qui ont été rachetés à Dieu par Christ, et ainsi nous sommes en *lui* comme en *Celui qui est ressuscité*, et il nous donne une nouvelle vie, une nouvelle nature, en rapport avec un nouvel ordre de choses, — de nouvelles affections, un monde nouveau. — Le remède est digne de Dieu.

«Tu nous as rachetés pour Dieu par *ton sang* de toute tribu et langue et peuple et nation! — «A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans *son sang*, et nous a faits un royaume de sacrificateurs, pour son Dieu et Père; à lui gloire et force aux siècles des siècles! Amen.

Paradoxe

L'Eglise *était*, elle *est* et *n'est pas*, et pourtant *elle sera*.

L'Eglise *était* dans les conseils de Dieu avant que le monde fût; elle *était* aussi, en tant que fondée par Dieu sur la terre à la Pentecôte, et confiée (dans ses principes et dans la révélation de la seigneurie de Christ au ciel, et de l'Esprit envoyé ici-bas comme son Représentant durant son absence) confiée, dis-je, à l'homme à la Pentecôte, — elle existait visiblement sur la terre. Elle *était*, ou plutôt elle *fut*, car elle est *maintenant* une ruine au milieu des hommes.

Dans la pensée de Dieu, l'Eglise *est* ce que Dieu forme maintenant au milieu de la confusion de la méchanceté de l'homme ici-bas; elle *est* les délices de Dieu, la gloire du Christ, l'oeuvre et l'habitation du Saint Esprit, la joie du ciel pour l'éternité.

L'Eglise *n'est pas*. Aujourd'hui les hommes ne peuvent montrer ce qu'il pouvaient montrer, à la Pentecôte, à Jérusalem, et plus tard à Ephèse. L'Eglise, — que la foi réalise comme existant dans la pensée de Dieu, et comme étant l'objet, actuellement, des actes, des opérations et des soins du Père, du Fils et du Saint Esprit, — *n'est pas* quant aux sens et à la vue; quoique, là où la foi et l'Esprit agissent, celui qui les possède puisse identifier ce qui est connu et reconnu de Dieu avec quelque chose qu'il voit ici-bas.

L'Eglise *sera* la nouvelle Jérusalem, — l'Epouse, la femme de l'Agneau dans la gloire.

Correspondance

La lettre suivante nous a été adressée par un frère travaillant, depuis longues années, en France à l'oeuvre du Seigneur.

Cher frère en Christ,

Depuis quelques semaines, j'ai à coeur de vous faire part d'une pensée concernant une oeuvre d'amour, dont la réalisation me paraît désirable au milieu de nous, et dont l'absence est, ce me semble, une lacune par laquelle bon nombre de frères sont privés de l'édification qu'ils pourraient retirer par la lecture des ouvrages publiés parmi nous sur divers sujets scripturaires. Il est facile de s'assurer que les frères, qui peuvent se procurer les ouvrages d'édification et d'instruction, sont peu nombreux, comparativement à ceux qui en sont privés; il est donc à désirer qu'une telle lacune soit comblée, et cela se pourrait en mettant nos frères pauvres à même de lire ce qui se publie de vraiment propre à édifier.

Quant au moyen à employer pour atteindre ce but, il me paraît simple: ce serait que chaque assemblée créât, dans son sein, une petite bibliothèque, qui pourrait ainsi être mise à la disposition des frères de la localité. L'achat des livres serait couvert par une contribution volontaire de l'assemblée, pour répondre aux besoins de ceux qui seraient heureux de jouir de productions chrétiennes dont, jusqu'ici, ils ont été plus ou moins privés.

Je sais bien que ce moyen, sous d'autres rapports, peut offrir quelque inconvénient; aussi ne le proposé-je pas d'une manière absolue; car mon but est spécialement d'attirer l'attention de mes frères sur ce point; pensant que cette parole-ci de Paul: «Et faites-vous honte à ceux qui n'ont rien?» est de nature à nous porter à l'accomplissement de certaines oeuvres, un peu oubliées. D'autres frères, plus expérimentés que je ne le suis, pourront peut-être indiquer un moyen plus heureux, plus satisfaisant que celui que je propose, et j'en serai bien aise, si toutefois le but en question était atteint.

Cher frère, j'hésitais un peu à vous envoyer ces lignes, mais une lettre, de date toute récente, m'y engage, parce qu'elle me montre que le besoin signalé est aussi senti ailleurs, bien qu'il y soit satisfait d'une manière différente. Voici ce que j'y lis à ce sujet... «Je vous envoie la somme de francs... destinée par les frères de S..., à envoyer aux enfants de Dieu pauvres, habitant le nord du département de..., les brochures ci-dessous».

Il est à peine nécessaire que je vous dise que la lecture de ces lignes, qui corroboraient, d'une manière si directe, les pensées qui me préoccupaient, me remplirent de joie; en sorte que je ne pus m'empêcher de demander à Dieu que ce besoin fût senti par le plus grand nombre de ses enfants.

Si donc, cher frère, vous trouvez convenable d'accorder à la présente, une petite place dans le *Messenger*, je vous en serai reconnaissant.

Agréé, cher frère, les salutations fraternelles de votre, etc.

L'affranchissement en Christ

(Traduit de l'allemand)

«Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (Romains 8: 2).

Qu'est-ce que le vrai *affranchissement en Christ et comment y parvenons-nous*? Nul chrétien ne devrait aborder ces questions à la légère, car leur juste compréhension lui est de la plus grande importance. Notre *justification* en Christ assure pour toujours notre position dans la présence de Dieu; notre affranchissement en Christ nous fait *marcher* dans cette présence. Notre *assurance* devant Dieu se fonde sur la *mort* de Christ à la croix, et notre *marche* devant Lui se fonde sur la *vie* du Christ ressuscité, Christ *pour* nous et Christ *en* nous.

Il y a beaucoup de croyants qui ne sont pas réellement affranchis, et il y en a beaucoup qui le sont sans connaître le vrai affranchissement. La réalité de l'affranchissement manque à ceux-là, et la connaissance de l'affranchissement à ceux-ci. La différence entre eux est très grande, quoique les résultats et les expériences soient souvent les mêmes. La vérité affaiblie et mélangée, que lisent et entendent les premiers, les retient pendant des années dans l'esclavage et dans la crainte; la même cause empêche les autres de marcher dans la liberté. Dans tous les cas, la puissance de la vérité et son efficace bénie sont perdues à cet égard. Le cœur est inquiet et accablé, la marche est affaiblie et entravée, le nom de Dieu n'est pas glorifié; ainsi les sérieuses exhortations de la Parole à marcher d'une manière digne de Dieu sont sans effet et le témoignage devant le monde est altéré et obscurci.

Tout cela sera de la plus grande importance pour le croyant dont le cœur est simple et droit, et il ne pourra pas se tranquilliser par la triste découverte que ces expériences sont si générales parmi les chrétiens d'aujourd'hui. Il craint et il aime le Seigneur, et il ne désire rien plus ardemment que la gloire de son nom. Il cherche, en vérité, à être un serviteur soumis de Celui qui l'a racheté par son propre sang et un enfant obéissant de Celui qui l'a fait renaître selon sa grande miséricorde. Il aime les traces bénies du Seigneur, et il regarde comme son grand privilège de le suivre et de porter son opprobre. Mais aussi longtemps qu'il n'est pas véritablement affranchi, ou qu'il ne connaît pas le vrai affranchissement, il rencontre des difficultés insurmontables; la chair et le péché qui y demeurent élèvent constamment des obstacles sur son chemin. Quelle joie ne sera-ce donc pas pour lui de connaître véritablement que Dieu a parfaitement aplani le chemin en Christ, et qu'il en a ôté tous les obstacles.

Pour ce qui regarde *la doctrine de l'affranchissement*, comme toute autre vérité divine, il est très important de reconnaître qu'on ne peut la comprendre par l'entendement naturel (1 Corinthiens 1: 25). Aussi longtemps que le Chrétien apportera la sagesse humaine et l'intelligence naturelle dans l'étude de la parole de Dieu, il en affaiblira la vérité pour lui-même et y mettra de la confusion. Quand Dieu a parlé, nous n'avons plus rien à dire, plus rien à ajouter ni à considérer, mais tout simplement à *croire*, à croire fermement et sans réserve. Si nous méditons sa parole, nous ne devons pas nous en approcher avec une opinion préconçue, ni avec ce que nous savons ou ce que nous avons entendu ou lu, si ce n'est pour éprouver, au moyen de la Parole, et nos opinions et celles des autres hommes, pour voir et juger si tout cela est bien selon la vérité. Cette précaution, cette sagesse divine est spécialement nécessaire de nos jours, où tant de doctrines erronées sont en vogue, où des chrétiens mêmes enseignent et écrivent, sur les choses de Dieu, tant de principes plus ou moins mélangés d'erreur, parce que si souvent ils élèvent leur connaissance, qui devrait être toujours soumise à la parole de Dieu, au-dessus de cette Parole. Oh! l'on n'en peut calculer les tristes conséquences pour tant d'âmes qui, tout en déclarant que la parole de Dieu est la seule règle de notre vie et de notre marche, se laissent pourtant guider par les discours et par les livres des hommes, plutôt que par la simple vérité des Ecritures, et qui aussi savent bien mieux et bien plus aisément parler de ceux-là que de celle-ci. Si la pensée que c'est la parole de Dieu nous remplissait de vénération, chaque fois que nous la méditons, une sainte crainte nous empêcherait toujours d'y mêler nos propres opinions, et plus encore de les faire prévaloir sur elle; car en agissant ainsi nous ne faisons qu'affaiblir la vérité pour nous-mêmes, et souvent même que la rendre inefficace sur nos cœurs. La Parole de Dieu seule est la source, d'où nous pouvons tirer la pure vérité, et l'onction du Saint Esprit y guidera

certainement celui qui est simple et droit et lui en ouvrira la vraie intelligence au moyen de la foi. Examinons donc toutes nos opinions relativement au sujet qui nous occupe, à la lumière du Saint Esprit, et d'après la parole de Dieu. Soyons prêts à rejeter résolument tout ce qui n'est pas d'accord avec cette sainte parole, quelque ancien et généralement admis que cela puisse être; et recherchons, recevons et retenons fermement l'enseignement de Dieu sur ce sujet, ainsi que sur tout autre, avec un coeur simple et rempli de l'assurance de la foi.

Considérons d'abord le chapitre 7 des Romains.

Il arrive souvent que de vrais chrétiens en appliquent la dernière partie à eux-mêmes, à leur propre préjudice, uniquement parce qu'ils le lisent superficiellement et adoptent trop légèrement le commentaire des autres là-dessus. Il est, assez ordinaire de les voir dire que c'est leur propre état qui est dépeint dans des passages tels que ceux-ci, versets 14 et 19: «Moi, je suis charnel, vendu au péché; — le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais». Ils en font une telle application, parce qu'ils croient que l'apôtre parle ici de son propre état intérieur. On hésiterait, certes, à admettre cette pensée, si l'on se donnait la peine de rapprocher de ces paroles les nombreux passages, qui rendent témoignage à la marche de Paul. Nous lisons, par exemple, dans 1 Thessaloniens 2: 10 : «Vous êtes témoins, et Dieu aussi, combien nous nous sommes conduit saintement, et justement, et sans reproche, envers vous qui croyez». Il pouvait dire hardiment aux Corinthiens (1 Corinthiens 11: 1): «Soyez mes imitateurs, comme moi aussi je le suis de Christ». Il disait encore à Timothée (2 Timothée 3: 10); «Mais pour toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience, etc.».

Comment concilier tous ces passages avec ces mots: «Le bien que je veux, je ne le pratique pas» etc. Je pense que personne n'aura la témérité de soutenir que, dans les passages cités ci-dessus, et tant d'autres analogues, l'apôtre ne parle que de sa bonne volonté, et que, quant aux actes, il faisait tout le contraire. Et quand il exhortait si souvent les chrétiens à marcher d'une manière digne de Dieu ou de l'Evangile du Christ, il n'entendait assurément pas par là se borner à réveiller en eux de bonnes résolutions et le désir de marcher dignement. Comment aurait-il pu adresser de telles exhortations à autrui, s'il devait reconnaître que, quant à lui-même, il ne pratiquait pas le bien qu'il voulait faire, et faisait le mal qu'il ne voulait pas; ou, en d'autres termes, s'il eût été encore lui-même assujéti à la loi du péché sans pouvoir accomplir le bien?

Le Seigneur Jésus dit à ses disciples: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (Jean 14: 21). Il ne s'agit certainement pas ici d'une bonne disposition à garder ses commandements, mais de leur réelle observation. Ailleurs il dit (Jean 14: 14) : «Vous êtes mes amis, si vous faites — non pas si vous *voulez* ou désirez faire, — tout ce que je vous commande». Voici un témoignage de l'apôtre Jean (1 Jean 2: 3-5): «Et par ceci nous savons que nous le connaissons, savoir si nous gardons ses commandements. Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est menteur, et la vérité n'est pas en lui. Mais quiconque garde sa parole, — en lui l'amour de Dieu est véritablement consommé». Dans un autre endroit (1 Jean 5: 3), le même apôtre dit: «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles». Ces paroles sérieuses nous montrent bien clairement qu'il est question d'un réel accomplissement de ses commandements et de sa Parole, et non pas seulement de la volonté de les accomplir.

Nous lisons encore en Hébreux 9: 14: ...«Combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des oeuvres mortes, pour servir le Dieu vivant». Et dans Tite 2: 14, ...«Notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, ZELE POUR LES BONNES OEUVRES». Quelque précieux et bénis que puissent être de tels passages des Ecritures, il arrive souvent qu'on n'y fait guère attention et qu'on ne les apprécie pas assez. La vraie et triste raison en est que nous nous cherchons nous-mêmes, et non pas la gloire de Dieu. Pour beaucoup de chrétiens, c'est l'assurance du salut qui est la première et la dernière, si ce n'est l'unique affaire. Il n'ont pas à coeur l'intention du Seigneur qui a été de s'acquérir un peuple saint pour le service de franche volonté, et encore moins le bon plaisir du Père, d'avoir des enfants qui l'honorent par une humble obéissance. Les pensées que l'oeuvre de Christ leur inspire ne dépasse pas leur propre rédemption. Mais les intentions de Dieu et les pensées de Dieu vont plus loin. Certainement, dans sa miséricorde, Il pensa tout d'abord à notre

rédemption; Il avait en vue notre bonheur, en livrant pour nous son fils unique et bien-aimé; mais notre bonheur est lié à son bonheur; dans notre délivrance et notre acceptation, son amour et sa joie trouvent leur satisfaction.

Pierre s'adresse ainsi aux croyants (1 Pierre 2: 9): «Mais vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière». L'intention de Dieu était de posséder un tel peuple. Mais il ne pouvait pas le trouver sur la terre, tant qu'il ne l'avait pas préparé Lui-même en Jésus Christ. Il avait, il est vrai, auparavant choisi Israël pour son peuple, mais sous la condition qu'il lui obéirait et qu'il marcherait dans ses voies. Israël promit de le faire, parce que, dans son aveuglement, il ne connaissait ni sa propre faiblesse, ni la sainteté de Dieu; aussi sa désobéissance et sa déchéance ne se manifestèrent que trop tôt. Dieu donna, sans doute, à ce peuple bien des preuves visibles de sa faveur; Il le conduisit avec patience et avec amour dans ses merveilleuses voies; Il le combla de toutes sortes de bénédictions, mais malgré tout cela, Israël se montra toujours un peuple de col roide, incirconcis de coeur et d'oreilles. Ce peuple ne répondit donc pas aux intentions de Dieu, et ne satisfait pas Son amour et Sa joie, parce que c'était un peuple qui aimait toujours la voie de l'égarément, qui n'obéissait pas à la voix de son Dieu, et ne marchait pas dans ses sentiers. Aussi Jéhovah fut-il obligé de dire: «Vous n'êtes pas mon peuple» (*).

(*) Il est évident que je ne parle pas ici des individus fidèles en Israël, qui attendaient avec foi le Messie promis et la rédemption par lui et qui, ainsi, étaient comme les prémices du vrai peuple.

Il voulait avoir un peuple saint, un peuple qui le servit en vérité et qui fût «zélé pour les bonnes oeuvres»; mais Israël servait le péché, il était zélé pour les *mauvaises* oeuvres. Leur marche entière sous la loi n'était qu'un fruit à la mort; «ils étaient charnels, vendus au péché».

Maintenant Dieu s'est choisi un peuple, dont l'acceptation et la sûreté ne sont pas fondées sur la propre obéissance, mais uniquement sur le sang de Jésus. D'après l'alliance du Sinaï, ceux-là devenaient son peuple, en le servant; mais ceux-ci le servent, parce qu'ils sont son peuple, «créé en Jésus Christ pour les bonnes oeuvres». Mais si ce peuple devait encore faire cette confession: «Je suis charnel, vendu au péché», ou: «je ne fais pas le bien que je voudrais faire, mais je fais le mal que je ne voudrais pas faire», en quoi consisterait la différence, pour ce qui regarde la marche ici-bas, entre l'un et l'autre peuple. (*) Serait-ce en ce que ceux-là ne savaient pas qu'ils ne pouvaient servir Dieu, et que ceux-ci le savent? Ce serait là une bien pauvre différence! Combien peu alors serait atteint le but de Dieu, d'avoir un peuple qui le servit en vérité et qui fût zélé pour les bonnes oeuvres! Le sang de Jésus n'aurait-il pas aussi manqué son but sous ce rapport? Son pouvoir et son efficace ne seraient-ils pas ainsi mis en question? Et enfin le témoignage rendu par le Saint Esprit au sujet de ce sang, qui purifie nos consciences des oeuvres mortes et qui nous rend capables de *servir* le Dieu vivant, ne serait-il pas démenti?

(*) Il faut pourtant bien remarquer ici que le peuple d'Israël est rejeté que pour ce qui regarde sa position sous la loi, sur le fondement de sa propre obéissance, et non pas comme peuple de Dieu sur le fondement des promesses données aux pères, car, les «dons et l'appel de Dieu sont sans repentir». Il recevra de nouveau et bénira ce peuple, qu'il a mis de côté pour un temps, sur le fondement du sang de Jésus, le Médiateur de la nouvelle alliance, sur le fondement d'une grâce sans limites.

Ne nous laissons donc pas arrêter par nos propres opinions, et ne mettons pas nos expériences, ni celles des autres chrétiens, à la place de la parole de Dieu. Autrement, comme nous l'avons vu, nous rendrions vaine l'intention de Dieu, nous affaiblirions l'efficace du sang de Christ, nous déshonorerions le témoignage du Saint Esprit et nous nous dépouillerions du privilège béni de servir Dieu et de glorifier son nom. Ne nous laissons pourtant pas non plus aller à nous imaginer que ce service et cette glorification sont accomplis par le désir de vouloir faire le bien. Il n'est rien de plus contradictoire qu'une pareille affirmation, rien qui déshonore davantage la parole de Dieu et qui en détruit autant l'efficace sur le coeur des croyants.

Si l'on examinait de plus près cette maxime devenue si générale: «Je voudrais ou j'aimerais pouvoir servir Dieu», on trouverait, hélas! que chez plusieurs ce n'est là qu'une phrase, au moyen de laquelle ils cherchent à tranquilliser leur conscience et à éluder les exhortations du Saint Esprit. On pourrait à peine croire qu'il y a beaucoup de chrétiens, qui regardent comme un manque d'expérience et de connaissance de soi-même, de parler d'une marche digne de l'Évangile, d'un coeur droit et sincère et de l'observation des commandements de Dieu et de Christ. Ils ne voient là qu'un retour aux oeuvres de loi, une prétention de la chair, dont ils ont si souvent éprouvé l'incapacité. Mais ils ne reconnaissent pas le caractère *de la vie*, que toute âme affranchie possède dans le Christ ressuscité; ils ne comprennent pas davantage la puissance de

l'Esprit qui habite en eux. Ils font ainsi, de l'apôtre Paul, un docteur de la loi; cependant nous voyons avec quel zèle cet apôtre cherche à convaincre les croyants qu'ils sont complètement affranchis de la loi, tout en leur adressant beaucoup d'exhortations à marcher d'une manière digne de leur vocation céleste. Ces âmes jugent l'Esprit par la chair et le contristent, elles font plier la parole de Dieu sous leurs expériences et l'affaiblissent. Elles estiment trop peu l'autorité de cette parole, et voilà pourquoi elles l'étudient superficiellement, aussi leur connaissance en demeure toujours bien imparfaite. Le grand sujet de leurs conversations et de leur édification consiste dans les expériences qu'ils font sur la corruption et la totale faiblesse de la chair, et ils se servent souvent bien tristement de la parole de Dieu pour appuyer leurs expériences charnelles sur quelques passages mal compris ou isolés de leur contexte.

Je le répète, le but de Dieu à notre égard est d'avoir ici-bas un peuple qui, purifié des oeuvres mortes par le sang de Jésus Christ, le serve de franche volonté, — un peuple zélé pour les bonnes oeuvres (*).

(*) Il est à propos de faire observer, qu'il n'est question ici que de notre position comme peuple de Dieu ici-bas, et non pas de nos relations avec le Père, comme enfants, et moins encore de notre position spéciale et céleste en Christ, comme son assemblée, comme son corps, sa plénitude, etc.

Oh! que ces paroles, ce privilège béni de servir Dieu et d'être zélé pour les bonnes oeuvres, soient toujours vivants devant nos âmes!

Il est encore beaucoup de chrétiens qui, dans la sincérité de leurs coeurs, disent: «Je désire en vérité marcher de manière à plaire à Dieu; mais je ne le puis pas. J'aime le bien et je désire le faire, mais la force me manque. Cela me cause beaucoup de peine et d'angoisse, mais aucun changement n'a lieu. Je prie le Seigneur de m'aider, et je trouve du soulagement et des consolations auprès de Lui; mais cela ne dure pas longtemps, je retombe bientôt dans le même état, et je me retrouve toujours sans force». Un tel langage est sincère, et il y a des promesses faites à la droiture. De telles âmes trouveront sûrement qu'il vaut la peine de sonder la parole de Dieu à l'égard de ce sujet si sérieux et si important, et j'espère qu'elles ne liront pas ces lignes sans profit.

Retournons à notre méditation du chapitre 7 de l'épître aux Romains. Je remarque d'abord que nous y trouvons souvent le petit mot «loi», mais non pas toujours, comme nous allons le voir, en rapport avec une seule et même chose. Si je suis sous une loi, je suis sous une autorité qui m'impose des obligations, qui me dicte des exigences. Que j'accomplisse ces obligations ou que je ne les accomplisse pas, que je puisse les accomplir ou que je ne puisse pas, que je le veuille ou ne le veuille pas, que je le fasse contre ma volonté ou de bon gré la loi exige et elle ne peut être satisfaite que par son parfait accomplissement. Dans ce chapitre, l'apôtre s'adresse d'abord à ceux qui connaissent la vraie signification d'une loi: «Je parle à gens qui entendent ce que c'est que [la] loi» (verset 1). Ici donc le mot loi est tout à fait général. «Ignorez-vous donc, frères, que la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit?». Aussi longtemps qu'une loi subsiste ou qu'elle est en vigueur, celui qui lui est asservi est assujéti à ses exigences; il n'y a que la mort qui puisse l'en affranchir. C'est ce que l'apôtre montre, aux versets 2 et 3, par la loi du mariage: «Car la femme qui est soumise à son mari, est liée à son mari par la loi, tandis qu'il vit; mais si le mari meurt, elle est déliée de la loi du mari, etc.». Nous en trouvons l'application aux croyants, au verset 4. Mais remarquez encore que le mot «loi», dans ce passage, ne se rapporte pas seulement aux dix commandements, mais à tout ce que Dieu exigeait du peuple d'Israël, à tout ce qui était la condition de leur relation avec Lui; oui, à tout ce que la justice de Dieu demande à chaque homme, comme tel. Sous cette loi, l'homme est nécessairement perdu. Aussi est-ce pour tous une question des plus sérieuses que celle-ci: «Comment puis-je être affranchi de la loi?». A cette question la parole de Dieu seule nous donne, dans plusieurs passages, une réponse pleinement satisfaisante. Il est vrai que nous ne pouvons nous soustraire, d'une manière illégitime, à la domination de la loi que Dieu a donnée, car tout ce qu'Il exige des hommes est parfaitement juste. Mais Dieu nous a préparé en Christ une voie légitime pour arriver au plus entier affranchissement de la loi, — une voie qui nous en délivre complètement et pour toujours. Et cette voie est: «la mort», (verset 4). «C'est pourquoi, mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ...» Ici, comme dans la loi du mariage, la mort est le seul moyen de parvenir à l'affranchissement, «la mort par le corps du Christ». Je reviendrai plus tard sur le caractère et la nature de cette mort; ici je ne parle que du fait. — Ainsi la mort nous rend libres, parfaitement libres à l'égard de la loi et de ses justes exigences, car une loi n'a affaire qu'avec des personnes vivantes et non pas avec les morts. Or le croyant est mort à la loi par le corps de Christ, comme nous le voyons clairement ici; comme homme naturel et soumis à la loi, il est entièrement

mis de côté, il est, dans ce corps, crucifié avec Christ et n'est plus du tout sous la domination de la loi. Je ne parle pas ici de la vérité bénie, que la loi a trouvée, en Christ, sa pleine satisfaction à l'égard de nos péchés, mais je veux dire que nous tous qui croyons, nous ne sommes plus sous la loi et que nous n'avons donc, sous aucun rapport, à nous placer sous la loi, pas plus relativement à ses justes exigences, que relativement à ses justes jugements. La loi n'est pour ainsi dire, plus là pour nous, ou plutôt nous ne sommes plus là pour la loi, parce que «nous sommes morts à son égard par le corps du Christ».

Telle est la simple doctrine de la parole de Dieu sur ce sujet; nous possédons par la foi cette vérité bénie et nos coeurs reconnaissants se réjouissent de notre parfait affranchissement de la loi. Quand on discute là-dessus, une pensée s'élève ordinairement, c'est que l'assurance d'un si parfait affranchissement de la loi doit engendrer de l'indifférence pour ce qui en regarde la transgression. Mais si nous considérons la seconde partie de ce verset, nous voyons combien une telle pensée est fautive et mal fondée: «pour être à un autre, à celui qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions du fruit pour Dieu». C'est en rapport avec la loi que nous portons du fruit pour la mort (verset 5); mais parfaitement affranchis de la loi et en connexion avec Christ, vrai homme, nous portons du fruit pour Dieu. C'est là pour le croyant le résultat béni d'un réel affranchissement. Dans le verset 5, les mots: «quand nous étions dans la chair» sont aussi à remarquer; ainsi nous ne «sommes» plus, mais: «nous étions». Nous lisons de même au chapitre 8: 9: «Or, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit». Il va sans dire qu'ici et dans plusieurs autres endroits le mot «chair» ne signifie pas la chair extérieure, visible, ou le corps, mais la chair dans le sens moral, l'être naturel, l'état ou la position de l'homme naturel devant Dieu et sous la loi. L'homme renouvelé en Christ n'est plus dans cette position devant Dieu. Il est complètement affranchi de la loi, car il n'est plus dans la chair et partant plus sous la loi, mais il est dans l'Esprit. Cependant la chair existe encore en lui, mais il n'est plus sous sa domination et la chair ne représente plus, comme auparavant sa position devant Dieu. Notre service, devant Lui prend aussi un tout autre caractère, comme nous le lisons au verset 6. Comme morts à la loi, notre service ne peut être ni dans la chair, ni sous la loi; la mort par le corps de Christ a mis entièrement de côté cette position et pour toujours. Nous sommes renouvelés en Christ, nous, sommes dans l'Esprit. Voilà la vérité relativement à tous ceux qui sont dans le Christ Jésus. Il n'est pas question ici de leur faiblesse ou de leur force, il n'est pas question de la marche d'un chrétien, mais seulement de la nouvelle position, à laquelle tous les croyants sont parvenus, — non par eux-mêmes, — dans le Christ ressuscité, et qu'ils se sont appropriée par la foi. «Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus, afin que nous servions en nouveauté d'esprit, et non pas en vieillesse de lettre» (Romains 7: 6).

Puisqu'il était donc impossible de servir Dieu sous la loi, et puisqu'il faut en être entièrement délivré et affranchi pour servir Dieu en Christ et porter du fruit pour Lui, la pensée pouvait aisément surgir, que la loi elle-même est péché et qu'elle a une mauvaise influence. L'apôtre cherche à répondre à une telle pensée dans les versets suivants. Il justifie la loi de toute accusation et il en établit le vrai caractère, tout comme il met en évidence tout l'odieux du péché. Je ferai tout d'abord remarquer que Paul se sert ici du mot «je», afin de rendre son instruction sur ce point plus simple et plus claire. C'est cependant ce petit mot qui a fait faire fautive route à tant d'âmes et qui les a empêchées de bien comprendre ce passage. Elles pensent, comme nous l'avons déjà dit, que l'apôtre parle ici de lui-même, de son propre état moral. Elles ont cette opinion, parce qu'elles ne lisent ce passage que superficiellement, et rarement en connexion avec les chapitres qui précèdent et qui suivent; et plusieurs se plaisent à garder cette opinion, parce qu'ils y voient un motif de se tranquilliser sur leur propre état. Mais les chapitres 6 et 8 seraient non seulement en contradiction avec cette interprétation, mais encore ils n'auraient plus de sens, si l'apôtre parlait de lui-même, de son propre état devant Dieu, dans la dernière partie du chapitre 7. Il est à remarquer que, dans cette portion du chapitre, il n'est question ni de Christ, ni du Saint Esprit, mais seulement de la loi, de la puissance du péché, de l'impuissance et de la corruption de la chair et des efforts inutiles de l'homme placé dans cette position. Jésus Christ n'est introduit qu'au verset 25, comme le seul refuge, le seul libérateur de celui qui est captif sous la loi du péché et de la mort, ou comme la seule réponse satisfaisante à la question: «Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?». Était-ce réellement l'apôtre qui était encore dans le cas de poser cette question? Était-il encore captif sous la loi du péché et, dans sa marche toute entière, ne produisait-il que des fruits pour la mort? Sa rédemption et son affranchissement en Christ étaient-ils encore en doute, ou n'en avait-il ni connaissance ni conscience? Le Saint Esprit n'avait-il pas fait

sa demeure dans son coeur? Nul chrétien sans doute ne saurait hésiter à répondre droitement à ces questions.

En considérant de plus près ce passage, nous trouverons qu'il ne s'agit ici, ni de l'état de l'apôtre, ni de celui d'un chrétien affranchi, mais précisément d'un état qui en est tout l'opposé. L'apôtre, comme nous l'avons dit, s'efforce d'abord de justifier la loi contre toute accusation et de mettre en lumière le vrai caractère du péché (versets 7-13). Il montre, au verset 7, que c'est la loi qui produit la connaissance du péché: «Je n'eusse pas connu le péché, sinon par la loi, car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: «Tu ne convoiteras pas». C'est donc la loi seule qui manifeste et révèle la vraie nature du péché et de la convoitise, et c'est par elle qu'on la reconnaît. Le péché est le mauvais principe, qui demeure dans la chair et qui y opère; c'est un pouvoir ennemi qui agit contre la loi de Dieu. Il opère justement ce que la loi défend, et parce qu'elle le défend. La convoitise est le désir ou l'inclination qui se fait sentir dans la chair. Quand la loi dit: «Tu ne convoiteras pas», elle nous fait connaître par là, que ces désirs et ces inclinations de la chair sont mauvais. Que fait alors le péché? Il engendre cette convoitise en moi, et cela précisément parce que la loi la défend. Cela manifeste le vrai caractère du péché, ce qu'il a d'odieux, et son antagonisme contre le bien: «Mais le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, a produit en moi toute convoitise» (verset 8). La loi et le commandement sont, au fond, une seule et même chose, quoique la première désigne la loi dans son entier, et le dernier plutôt un seul commandement qui en est tiré. Or, on pourrait demander: N'est-ce donc pas justement par la loi que le péché est réveillé, excité et provoqué? Certainement non. Le péché était déjà là, avant que la loi fût donnée: «Car jusqu'à la loi, le péché était dans le monde» (5: 13); «mais sans loi, le péché est mort» (7: 8). La loi ne produit pas le péché, mais elle dévoile son vrai caractère. Il est toujours là; mais là où il n'y a pas de loi, la vraie nature en est cachée. Mais aussitôt que paraît le commandement, le péché reprend la vie et se montre dans son vrai caractère d'inimitié contre la loi de Dieu. «Or, moi, étant autrefois sans loi, je vivais; — mais le commandement étant venu, le péché a repris vie» (verset 9).

Quand est-ce que l'apôtre a vécu sans loi? Il n'est pas question de cela ici. L'apôtre ne parle ni de lui-même, ni d'une autre personne; il se sert de cette manière de s'exprimer pour démontrer que le péché est mis en évidence par le commandement, et qu'il en manifeste le véritable caractère d'opposition à la loi. Nous voyons déjà chez un enfant surgir le désir passionné de faire ce qu'on lui aura défendu, bien qu'il n'eût pas eu grande envie de le faire avant la défense. Par le commandement est vivifié, dans l'enfant, le péché, qui jusqu'alors avait paru mort à l'égard de cette chose, mais qui maintenant est excité à agir contre le commandement. Il en est de même chez les hommes. L'apôtre et tout chrétien, affranchi peut s'appliquer l'expression: «Et moi je suis mort», mais il n'est pas question de cela ici: Encore une fois, l'apôtre ne veut que mettre au jour la vraie nature du péché et ses tristes effets. Si quelqu'un est sans loi, le péché est là sans doute, mais il est mort; aussitôt que le commandement intervient, le péché est vivifié, et qu'est-ce qui s'ensuit? Il cause la mort: «Moi, je mourus, et le commandement même qui était donné pour la vie, a été trouvé pour moi pour la mort» (verset 10). La loi dit: «Fais ces choses, et tu vivras», et c'est par la loi que le péché apporte sur moi la sentence de mort. La loi promet la vie à quiconque lui est soumis, mais elle est obligée de le condamner; et pourquoi? Parce que le péché qui prend vie par le commandement l'a séduit; — le péché a opéré en lui précisément ce que la loi défend et a fait de lui un transgresseur, conséquemment la loi qui est juste et sainte ne peut plus que le condamner: «Car le péché, ayant trouvé une occasion par le commandement, m'a séduit, et par lui m'a tué» (verset 11). Ce n'est donc pas le commandement qui a amené cette mort, mais c'est le péché. Il est vrai que la loi a prononcé ce jugement de mort contre le péché, mais elle ne peut faire autrement, parce que «la loi est sainte, et le commandement est saint, et juste et bon. Ce qui est bon est-il donc devenu pour moi la mort? Qu'ainsi n'advienne! Mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur» (versets 12, 13). Quelle triste chose est donc le péché! Combien il se montre mauvais et corrompu! C'est justement la sainte loi qui l'a amené à me mettre sous son juste jugement; et c'est justement par ce qui est bon que le péché m'a causé la mort. Cela en manifeste pleinement le vrai caractère.

On pourrait encore demander: Pourquoi faisons-nous le mal et non pas le bien? A quoi les versets suivants donnent une réponse des plus claires. Déjà ces paroles du verset 14: «Je suis charnel, vendu au péché», nous donnent la clef du triste état d'une âme, qui constate en elle les expériences exprimées dans

les versets suivants (15-24). Elle est obligée de confesser: «Je suis charnel, et la loi est spirituelle. Je suis un esclave du péché, et la loi demande de moi que je sois un esclave de la justice». Quelle opposition! Même si la conscience renouvelée connaît le bien, et approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne (verset 16), à quoi me sert cette appréciation du bien, si je fais le contraire? Même si la volonté renouvelée est toute disposée à faire le bien — à quoi cela sert-il, si «je ne trouve pas le moyen de l'accomplir» (verset 18)? Je sais que la loi n'exige que ce qui est juste et bon, je sais aussi qu'elle a le droit de l'exiger de moi; je ne désire pas amoindrir ni restreindre ces exigences; mais je n'ai aucune force pour y répondre. Il est vrai que, quand je reconnais le bien et que je suis prêt à le faire, «ce n'est plus moi qui fais le mal, mais c'est le péché qui habite en moi» (verset 17). Mais quelle consolation y a-t-il là pour moi? Je reconnais la laideur du péché, et pourtant je suis son esclave je reconnais le bien et pourtant je ne le pratique pas; je hais le mal, et pourtant je le fais. Si je suis sous la domination et la puissance du péché avec une conscience et une volonté renouvelées, je suis plus malheureux que jamais. Les efforts les plus ardents sont vains et ne font qu'aggraver mon état désespéré; ils ne font que mettre dans un jour toujours plus éclatant, combien est odieux le péché, auquel je suis entièrement vendu, et ils me convainquent toujours plus, «qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (verset 18), et voilà tout. Je dois toujours faire cette confession: «Car le bien que je veux, je ne le pratique pas; mais le mal que je ne veux pas, je le fais» (verset 19); il n'y a aucune force, aucun accomplissement, du bien, et par conséquent aucune vraie paix dans le coeur.

Les versets 21 à 23 ont encore divers rapports avec la loi, et servent à dévoiler toujours plus clairement l'état d'une âme non affranchie. Au verset 22 il est question de la loi de Dieu; «l'homme intérieur», c'est-à-dire la conscience et la volonté renouvelées, prend plaisir à cette loi, et au verset 23, cette affection est appelée «la loi de mon entendement». Il est encore dit dans ce verset: «Je vois dans mes membres une autre loi», loi qui a déjà été mentionnée au verset 21: «Je trouve donc cette loi pour moi... que le mal est avec moi». Cette «loi dans mes membres», est opposée à la «loi de mon entendement», et lui fait la guerre; le mal qui habite en moi est en absolue opposition avec les affections de l'homme intérieur. Mais il y a encore, comme nous le voyons au verset 23, «une autre loi dans mes membres, savoir la loi du péché», — le principe ennemi qui agit dans ma chair, — et sous la domination duquel me place le mal qui habite en moi, qui «combat contre la loi de mon entendement». Dans cet état, je suis donc tout à fait captif du péché. Même en reconnaissant le bien, je ne puis le pratiquer; même en haïssant le mal, je dois pourtant le faire. Je suis complètement soumis au péché; je suis son esclave, je lui suis vendu, en sorte qu'il peut faire de moi ce qu'il veut; je ne vois pas d'issue pour sortir de là. Quel triste état! Certes la question que nous lisons au verset 24, est bien la seule qui puisse surgir d'un tel coeur: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?».

Mais je demande encore une fois: Etait-ce là l'état de Paul, ou pourrait-ce être là l'état d'un chrétien affranchi?

Est-ce là le résultat béni de l'oeuvre de Christ? Sommes-nous encore, malgré cette oeuvre, des captifs et des esclaves du péché, pour produire des fruits pour la mort? Le Saint Esprit qui demeure en nous n'a-t-il d'autre action sur notre marche que cette triste expérience de la corruption et de la faiblesse de la chair? Oh! que ce serait déplorable! Et cependant nous ne trouvons, dans la dernière portion de ce chapitre, que captivité, faiblesse absolue et fruit de mort. L'homme est renouvelé dans sa conscience et dans sa volonté — appelées l'homme intérieur; mais il n'a ni affranchissement, ni force, ni aucun fruit agréable à Dieu. Néanmoins il est avant tout à remarquer, comme nous l'avons déjà dit, que dans cette partie du chapitre, il n'est question ni de Christ, le fondement de notre vrai affranchissement, ni du Saint Esprit, la source de notre force; aussi il est impossible qu'il puisse y être question de l'état d'une âme, dans laquelle le Saint Esprit habite et qui connaît le vrai affranchissement par l'oeuvre de Christ.

Nous avons donc trouvé, dans l'enseignement de ce chapitre, trois points divers: 1° L'affranchissement de la loi par la mort (versets 1-6); 2° la connaissance du péché par la loi (versets 7-13); 3° le renouvellement de la conscience et de la volonté, mais encore dans la chair et sous la puissance du péché (versets 13-23). Or, j'espère aussi que tout croyant, qui aura suivi cette méditation sans préjugé, aura maintenant la conviction que, par l'emploi du mot «je», l'apôtre ne voulait pas dépeindre son propre état actuel, mais qu'il s'est servi de cette forme de langage, ou, si l'on veut, qu'il s'est mis dans cette position, par hypothèse, et uniquement pour rendre son enseignement plus clair et plus frappant.

Nous l'avons dit déjà, beaucoup d'âmes se trouvent plus ou moins dans cet état, — soit parce qu'elles ne connaissent pas encore ce que c'est que le vrai affranchissement, soit parce qu'elles ne l'ont pas encore reçu. Si elles ne sont pas sous la loi, dans le sens littéral (car c'est à Israël seul que la loi fut donnée), elles y sont pour le fond et en principe, et le résultat est le même. Elles découvriront toujours plus ou moins en elles les résultats et les expériences, dont il est question dans ce chapitre, et par conséquent elles seront d'autant plus portées à croire, que l'apôtre y parle de lui-même, parce qu'elles trouvent, dans cette pensée, un moyen de se tranquilliser sur leur propre état, comme nous l'avons déjà fait observer. Mais Dieu, dans sa riche grâce et dans son amour infini, nous a préparé en Christ Jésus quelque chose de meilleur qu'une vie de captivité, sous le péché, que les expériences de notre totale incapacité, et qu'une marche dans les mauvaises oeuvres, fût-elle même involontaire. Ils nous a donné en Jésus Christ l'affranchissement et la force, il nous a rendus «parfaitement accomplis pour toute bonne oeuvre».

On pourrait demander: A quoi peuvent donc servir les expériences mentionnées dans ce chapitre?

Je réponds: Elles sont non seulement utiles, mais nécessaires, afin de nous apprendre à renoncer entièrement et une fois pour toutes à une prétendue justice par les oeuvres et à une soi-disant sainteté dans la chair, afin de nous faire connaître en vérité la vraie nature du péché, la corruption et l'impuissance de la chair, de telle sorte que nous mettions toute notre confiance uniquement en la grâce dans le Christ Jésus et en son oeuvre expiatoire.

Il est beaucoup plus difficile d'être pleinement convaincu que l'on est absolument incapable de faire le bien, que de reconnaître que l'on a péché. Les expériences sous la loi sont le moyen de convaincre une âme de son entière incapacité; mais ce n'est pas selon le bon plaisir de Dieu de la laisser dans ce triste état. Aussitôt quelle le reconnaît, aussitôt qu'elle se voit sans ressource en elle-même — qu'elle dépouille les haillons de sa propre justice, dans la conviction qu'elle ne pourra jamais atteindre la justice de Dieu, et que par conséquent elle n'a plus qu'à s'écrier: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort (verset 20)?» — aussitôt aussi Dieu lui révèle le parfait affranchissement en Christ Jésus. Alors elle connaît et comprend sa position dans le Christ ressuscité, ce qui la rend capable de produire des fruits pour Dieu, et son coeur est rempli de louanges et d'actions de grâces. Elle s'écriera avec vérité: «Je rends grâces à Dieu, par Jésus Christ notre Seigneur (verset 21)». En Christ elle ne trouve pas seulement sa position, mais aussi sa liberté et sa force. On pourrait croire pourtant que la chair n'existe plus ou que sa nature est changée; c'est pourquoi le Saint Esprit ajoute comme conclusion du verset 25: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu; mais de la chair, la loi du péché». La chair est toujours là, toujours la même comme auparavant, mais notre position devant Dieu n'est plus dans la chair, et ainsi n'est plus sous la domination du péché et sous la condamnation de la loi, notre position est dans le Christ ressuscité, notre position est dans l'Esprit.

Avant d'aborder cette partie de notre méditation, au sujet de laquelle nous trouvons de si précieuses instructions dans les chapitres 6 et 8 de l'Epître aux Romains, nous voulons nous arrêter encore un moment sur certaines expériences dont beaucoup d'âmes aiment à s'occuper, ce qui fait que souvent elles entravent pour elles-mêmes une marche de bénédiction. — Si les expériences sont selon l'Esprit, elles sont précieuses et bénies; mais si elles sont selon la chair, nous n'avons pas sujet de nous en réjouir. Il est rare que l'on sache bien discerner ces deux genres d'expériences, ce qui est pourtant si important, et une multitude de croyants se glorifient et se réjouissent d'expériences qui devraient les attrister et les humilier profondément. Plusieurs parlent davantage et plus volontiers de leurs expériences, que de la parole de Dieu, et ils connaissent bien mieux celles-là que celle-ci. Souvent ils jugent de la parole de Dieu d'après leurs expériences, au lieu de juger de leurs expériences d'après la parole de Dieu. De cette manière non seulement ils mettent leurs expériences au niveau de l'Ecriture — ce qui serait déjà bien déplorable — mais ils les mettent même au-dessus. Ils disent bien plus souvent: «J'ai fait, telle et telle expérience» que: «Il est écrit». La triste conséquence en est, qu'ils placent leur confiance sur ce qu'ils voient et sentent, bien plus que sur ce qu'on ne peut connaître et saisir que par la foi; car les expériences ont affaire avec le sentiment et le visible, la parole de Dieu avec la foi. Il s'en suit encore que la paix avec Dieu, la sécurité de notre position dans sa présence et l'assurance de notre adoption sont très faibles, très altérées et très chancelantes dans beaucoup d'âmes. Les sentiments et les expériences sont soumis aux variations; aussi tout ce que l'on fonde là-dessus est instable et vacillant; mais la parole de Dieu est ferme et stable, et nous sommes toujours en sûreté et en assurance, quand c'est sur elle que nous nous reposons avec foi.

L'incertitude et l'abattement, l'aridité et la langueur de tant d'âmes, le manque de paix et de joie, de louanges et d'actions de grâces, la marche mondaine et charnelle — tout cela provient surtout de ce que l'on estime trop les expériences soi-disant chrétiennes et que l'on apprécie et connaît si peu la parole de Dieu. Oh! nous sommes bien loin de concevoir combien le mal, qui découle de cette source, est grand. Il arrive souvent que l'on regarde certaines expériences comme un critère du véritable état d'un chrétien, parce que de vrais croyants en font de semblables. Mais que cette pensée est absurde. Est-ce qu'un homme malade et faible se laissera persuader qu'il est fort et bien portant, parce que plusieurs de ses voisins sont dans le même état que lui? Comment se fait-il que tant de chrétiens se mesurent d'après autrui et se tranquillisent par là? Cela vient, comme nous venons de le dire, de ce qu'ils estiment trop, peut-être sans s'en douter, les expériences dites chrétiennes, et qu'ils estiment trop peu, — peut-être à leur insu — l'autorité de la parole de Dieu. Sa parole seule est «véritable et ses témoignages sont très certains», tandis que les expériences des chrétiens sont aussi variées que leurs dispositions. Si nous comparons, par exemple, les expériences d'Abraham avec celles de Jacob, nous apercevrons bientôt une grande différence entre elles. Ils étaient tous deux croyants, et ils avaient tous deux la même promesse; mais Abraham se confiait en Dieu et marchait avec Lui; mais Jacob se confiait aux circonstances, à ce qui était visible, et il marcha plusieurs années dans le monde, où il n'avait pas d'autel. Ce n'est qu'après une longue suite de tristes expériences, qu'il reconnut ce qu'Abraham avait reconnu dès le commencement: que Dieu est le Fidèle et le Véritable. Aussi combien les expériences d'Abraham sont simples et bénies, et combien celles de Jacob sont variées et tristes. De même nous découvrons de grandes différences dans les expériences des croyants d'aujourd'hui; mais il n'y en a que très peu qui marchent sur les traces d'Abraham, et il y en a beaucoup qui suivent celles, de Jacob. Il en est même qui se glorifient des expériences de Jacob, et qui les tiennent pour utiles et nécessaires à tout chrétien. Elles sont, sans doute, utiles et nécessaires, mais seulement pour un cœur charnel et mondain, pour un cœur qui s'attache aux circonstances et se confie aux choses visibles, comme Jacob: mais elles ne sont pas nécessaires pour un cœur simple et sobre, qui marche avec Dieu dans la foi, comme Abraham. Je ferai toujours des expériences, soit, dans mon infidélité, des expériences de la corruption et de la faiblesse totale de ma chair, de l'instabilité de tout ce qui est visible et des jugements de Dieu, soit des expériences de la fidélité invariable, de l'amour et de la puissance de Dieu. — Mais quelle différence!

Plusieurs chrétiens s'en rapportent aussi aux lamentables expériences des enfants d'Israël dans le désert et mesurent les leurs d'après celles-là. Mais y a-t-il pour nous un sujet de consolation et de paix à leur ressembler? Désirons-nous comme eux de moissonner les tristes fruits de l'infidélité? Si nous avons compris le jugement que Dieu a porté sur les errements de ce peuple dans le désert, ou si nous avons lu avec quelque attention les sérieuses paroles de l'apôtre en 1 Corinthiens 10, les expériences de ce peuple ne nous tranquilliseront certainement pas. Bien des âmes qui s'appliquent souvent si légèrement les paroles suivantes que Dieu adresse à ce peuple: «Ils s'égarèrent toujours dans leur cœur» (Hébreux 3: 10), seraient certes effrayées, si elles prenaient vraiment à cœur la phrase qui suit: «Ainsi j'ai juré dans ma colère, qu'il n'entreront point dans mon repos» (Psaumes 95). L'apôtre n'oubliait pas ces paroles, lorsqu'il avertissait les Hébreux croyants du danger qu'il y aurait à marcher sur les traces de ce peuple, dont le cœur aimait toujours à s'égarer.

J'ai déjà fait remarquer que les expériences, dont il est question au chapitre 7 des Romains, sont utiles et nécessaires et qu'elles doivent précéder un vrai affranchissement; mais je suis bien loin d'affirmer que ces expériences de la corruption et de l'impuissance morale de la chair se fassent ou doivent se faire par chacun, au commencement de sa conversion. Je crois, au contraire, que nous avons tous, plus ou moins, beaucoup à apprendre à ce sujet, pour ce qui regarde la pratique, pendant notre pèlerinage dans ce désert. Mais beaucoup de croyants s'en tiennent presque exclusivement à ces expériences de la corruption et de l'incapacité de la chair, et voilà ce qui est certes à déplorer. Cependant ils ont souvent fait l'expérience que la chair est corrompue et sans force pour le bien: ils en parlent même avec la plus profonde conviction et pourtant ils font toujours de nouveaux efforts pour accomplir, de cette manière, ce qu'ils reconnaissent comme bon et agréable à Dieu; mais par là ils ne font rien d'autre, sinon d'éprouver toujours de nouveau, que tous leurs efforts sont inutiles et vains. Beaucoup de croyants passent leur vie ainsi. Leur cœur est le plus souvent accablé et abattu, il est rempli de soucis et d'inquiétude, de découragement et de crainte. Ils annoncent bien au monde un bonheur et une félicité en Jésus Christ, mais ils n'en jouissent souvent que très peu eux-mêmes. Si nous étions témoins de leurs prières à la fin de la plupart de leurs journées, nous

entendrions beaucoup de plaintes et d'accusations contre eux-mêmes, mais rarement de joyeuses louanges et des actions de grâces. Souvent ils sont obligés de soupirer, en disant: «Encore un jour de perdu, car j'ai vécu pour moi et non pour le Seigneur». Et combien souvent les plaintes des chrétiens sur leur propre compte n'attestent-elles pas leur triste état moral.

C'est une grâce précieuse et inestimable, que notre adoption et l'assurance de notre salut ne dépendent pas de notre marche, mais seulement de l'oeuvre de Christ. Cependant nous perdons beaucoup, si nous ne sommes pas affranchis, ou si nous ne connaissons pas l'affranchissement en Jésus Christ. Nous perdons plus ou moins le privilège béni de marcher en communion avec lui, de glorifier son nom par un service qui lui soit agréable et de lui offrir d'un coeur heureux des louanges et des actions de grâce. Plus d'une âme sérieuse déplorera sans doute cette perte, mais elle ne sait pas comment cela pourrait aller autrement; elle a peut-être longtemps attendu une amélioration de son état, mais elle n'en a toujours point éprouvé, et, dans de tels cas, on entend souvent la confession suivante: «Je n'ai pas un vrai sérieux et un vrai zèle pour le Seigneur; mon amour et mon dévouement pour Lui sont bien faibles et je n'éprouve pas même une profonde douleur et une grande inquiétude à ce sujet». On entend souvent de nos jours des plaintes semblables parmi les croyants et l'on remarque bientôt que le vrai affranchissement manque réellement ou qu'il n'est pas compris. Il se manifeste en eux, sous d'autres formes peut-être, les mêmes principes que nous trouvons dans la dernière partie de Romains 7: On reconnaît le bien, on a la volonté de le faire, mais on n'a point de force pour l'accomplir. — C'est une lutte dans la chair avec la chair, un combat contre le péché, sans connaître la force de la vie en Christ, et par conséquent tous les efforts sont inutiles et ne font que manifester l'infirmité de la chair et la force du péché. Et à quoi servirait-il de montrer, dans ce combat, le sérieux le plus décidé, le zèle le plus brûlant? A quoi me servirait-il même de sentir en moi un amour si ardent que je pusse m'écrier avec Pierre: «Seigneur, je suis prêt à aller avec Toi et en prison et à la mort!». Ne le renierais-je pas bientôt d'une manière tout aussi déplorable que l'apôtre, si j'entrais dans la même tentation? Tous mes soupirs, toutes mes plaintes au sujet de mon état désespéré et de mon manque de force sont également infructueux. Oui, tout est vain, jusqu'à ce que j'aie compris qu'il y a en dehors de moi-même, dans le Christ ressuscité, une plénitude, que je possède par la foi en Lui. Quelqu'un dira peut-être: «Je sais qu'il y a assez de force en Christ, mais il me faut de la foi pour pouvoir en faire usage, et je ne trouve pas la foi en moi». Je réponds: «Celui qui parle ainsi ignore ce que c'est que la foi, car la conviction qu'il y a en Christ assez de force pour moi, c'est précisément la foi et rien autre, et aussitôt que j'agis conformément à cette conviction, je triomphe de tout, je suis plus que vainqueur en toutes choses».

Pour beaucoup de croyants, qui se plaignent de leur manque d'amour, cet amour est plus ou moins une loi. Ils reconnaissent l'amour parfait de Jésus Christ, qui a laissé sa vie pour nous, et la pensée de cet amour les presse de l'aimer ardemment en retour, mais ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il n'y a que très peu d'amour en eux. Ils doivent aimer Jésus Christ de tout leur coeur, voilà une obligation, qui est parfaitement juste, mais ils ne l'aiment pas ainsi, le péché les en empêche. Les voilà donc, quoique sous une autre forme et revêtus du nom de Christ, sous la même loi qui dit: «Tu aimeras Dieu de tout coeur». De tels croyants pensent aussi beaucoup plus à leur amour imparfait pour Christ, qu'à son amour parfait pour nous; ils sont tellement préoccupés de leur manque d'amour qu'ils ne voient presque plus la plénitude de son amour, lors même qu'ils en parlent beaucoup. Quelle joie remplirait et animerait leurs coeurs, s'ils pouvaient une fois laisser entièrement de côté eux-mêmes et leurs imperfections, pour contempler uniquement et apprendre à connaître les richesses de l'amour du Seigneur; car la connaissance de son amour rend vivant et efficace l'amour qui est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit. Mais tous les propres efforts pour l'aimer entièrement sont vains, ils ne font que décourager et fatiguer l'âme. Et quand on en est arrivé là, beaucoup de croyants cherchent un refuge dans les expériences d'autres chrétiens, par lesquelles ils pensent se tranquilliser. Ils voient que plusieurs, qui passent pour de vrais chrétiens et qui souvent ont déjà vécu bien des années de cette manière, se trouvent dans le même état qu'eux. Ils tirent aussi, comme nous l'avons dit, quelques consolations des expériences de certains fidèles de l'Ancien Testament, sans même considérer combien leurs privilèges sont plus grands que ceux de ces saints, depuis que l'oeuvre de Christ est accomplie et que le Saint Esprit est descendu. Ils se glorifient maintenant des expériences mêmes, qu'ils condamnaient peu auparavant devant Dieu; ils estiment que leurs plaintes sur leurs nombreux manquements est une preuve de bon état pour un chrétien, et ils appellent esprit ce qu'ils auraient appelé autrefois un triste effet de la chair: de cette façon ils font taire leur conscience accusatrice, ils deviennent indifférents à l'égard du péché et ils contristent l'Esprit de Dieu.

Il y a un autre genre de chrétiens qui ne sauraient se tranquilliser ainsi; ceux-ci font de la marche heureuse et bénie du croyant, un devoir ardu, un fardeau insupportable, sous lequel ils se traînent en gémissant. Ils ne comprennent pas que cette marche, est le privilège béni et précieux d'un croyant, et que les exhortations spéciales, que l'apôtre adresse aux chrétiens, rappellent et expriment toujours leur position bénie, relativement à Dieu le Père et à Jésus Christ. Ah! quel dommage et quelles pertes doit subir ici-bas l'âme qui ne connaît pas le vrai affranchissement en Christ.

Il ne manque pas non plus, parmi les chrétiens, de gens qui se consolent de leurs efforts infructueux, en pensant que la marche selon Dieu est accomplie d'une manière invisible par l'homme intérieur, par la nouvelle vie. C'est là, il faut l'avouer, une merveilleuse représentation de la marche d'un chrétien. Mais à quoi ne peut on pas avoir recours, quand le coeur est troublé et inquiet? Si l'on voit quelque part la moindre apparence de consolation dans quelque chose, on s'en empare aussitôt. Mais je demande tout simplement: La marche du Seigneur Jésus était-elle invisible? Aurait-il été haï, à cause de sa justice, par les pécheurs, si sa vie et sa marche fussent demeurées invisibles. La marche de l'apôtre Paul était-elle invisible? Sa marche spirituelle était-elle moins visible que sa marche charnelle dans le judaïsme et sous la loi ne l'avait été? Le Seigneur veut-il parler d'une marche invisible dans cette exhortation: «Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux» (Matthieu 5: 16) ? Et qui oserait affirmer qu'il s'agit d'une marche invisible dans une foule d'autres exhortations de ce genre?

D'autres encore se tranquillisent, en pensant que le Seigneur Jésus, qui a tout accompli pour nous, a aussi accompli déjà à notre place ces exhortations de marcher saintement. Ne recourons pas à de tels non-sens, chers frères, car en le faisant nous nous tromperions nous-mêmes à notre propre préjudice et nous amoindrissions l'étendue de l'oeuvre de Christ, qui nous a rendus, nous, entièrement incapables, par nature, accomplis pour toute bonne oeuvre. Qu'il eût été absurde pour l'apôtre de se donner tant de peine pour exciter les chrétiens à une vie sainte! Comment pourrions-nous et devrions-nous comprendre cette exhortation du Seigneur Jésus lui-même: «Soyez mes imitateurs?» ou celle de l'apôtre, quand, dans Philippiens 2, et dans tant d'autres endroits, il nous dépeint la marche parfaite du Seigneur Jésus, et nous dit: «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus», et ailleurs: «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants?» ou ce qui est dit dans 1 Jean 2: 6: «Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché?».

Plusieurs pensent encore que c'est la volonté de Dieu qu'ils soient dans ce lamentable état, afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas. Est-ce que la fidélité rend donc le serviteur orgueilleux, ou est-ce que l'obéissance élève l'enfant à ses propres yeux? La confiance en ses propres forces et en ses propres efforts est toujours liée à l'orgueil; mais non pas la confiance en la grâce de Dieu et en la puissance de Jésus Christ. — D'autres, analogues à ces derniers, cherchent précisément à montrer leur abaissement, en se glorifiant d'être de pauvres pécheurs. Mais qui s'est le plus abaissé: le pauvre pécheur ou Jésus, le Fils de Dieu? «Il s'est anéanti lui-même», quoiqu'il fût en forme de Dieu (Philippiens 2: 6, 7). Cependant on l'accusa d'orgueil, parce qu'il appelait Dieu son Père. — Quand sommes-nous vraiment humbles et abaissés? Est-ce quand nous ne voulons être que «de pauvres pécheurs», ou bien quand, avec un coeur humble et reconnaissant, nous nous tenons et nous marchons dans la position où Dieu nous a placés, en sa grâce, par Christ? Entre tous les noms bénis que le Saint Esprit attribue aux croyants, nous ne trouvons jamais celui de «pauvres pécheurs». S'il fait mention de cette position devant Dieu, s'il emploie cette expression en parlant des chrétiens, il le fait toujours en rapport avec le passé. Ne cherchons donc pas notre humilité d'une manière si peu conforme à la vérité. Considérons, en outre, combien d'âmes sont retenues captives sous le péché par de telles fausses idées sur le vrai et bon état d'un chrétien, et combien la bénédiction et la puissance de la Parole sont affaiblies en ceux qui ont été pourtant rachetés à un si grand prix.

Oh! que ce serait précieux pour les croyants, s'ils mettaient une bonne fois entièrement de côté toutes leurs propres expériences, ainsi que celles dont ils ont entendu parler par d'autres chrétiens, et s'ils recouraient uniquement à la parole de Dieu. Assurément, s'ils l'étudiaient et la sondaient, sous la direction du Saint Esprit et avec prière, ils verraient bientôt que tant de passages, dans lesquels des chrétiens non-affranchis croient trouver de la consolation, n'en contiennent point en réalité — mais souvent plutôt le contraire, — et ils se convaincraient que l'on fait généralement une fausse application de plusieurs déclarations des saintes Ecritures. Et alors ils comprendraient bientôt en quoi consiste la vraie liberté des

enfants de Dieu, et seraient ainsi véritablement tranquilisés. Quand le chrétien simple, conduit par le Saint Esprit dans l'intelligence de la Parole, reconnaît les privilèges et les bénédictions variées qui sont pour lui en Christ et dans son oeuvre, alors il a trouvé la solution, pleinement satisfaisante, d'une multitude de questions qui l'avaient souvent troublé jusqu'alors; il voit disparaître entièrement beaucoup d'obstacles à une marche digne de l'évangile: alors son coeur, libre et heureux, est rempli de louanges, d'actions de grâce et d'adoration.

Nous avons vu à combien d'états d'âmes des plus affligeants peut donner lieu, chez des chrétiens, soit un manque réel de véritable affranchissement, soit une grossière ignorance des Ecritures et de l'oeuvre du Christ, soit, hélas! souvent encore un manque de vrai sérieux et de vraie fidélité devant Dieu. — Poursuivons donc notre étude sur cet important sujet d'après la Parole de Dieu, afin que nous apprenions à bien comprendre en quoi consiste proprement le véritable affranchissement du chrétien.

Revenons d'abord au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Au chapitre 5: 20, l'apôtre dit: «Or la loi est intervenue, afin que l'offense abondât; mais où le péché abondait, la grâce a surabondé». Ces paroles peuvent aisément donner lieu à la question suivante: «Demeurerons-nous dans le péché, afin que la grâce abonde» (6: 1) ? La grâce ne se glorifiera-t-elle pas d'autant plus richement en nous, si nous continuons à vivre dans le péché? L'apôtre répond: «Qu'ainsi n'advienne!» puis il fait voir très simplement et explicitement qu'il est impossible au chrétien de continuer ainsi à vivre dans le péché, parce qu'il n'est plus sous la domination du péché. «Nous qui sommes morts au péché, comment y vivrons-nous encore» (verset 2)? Ici encore, c'est *la mort* (comme au chapitre 7, relativement à la loi) qui nous a entièrement affranchis du service et de la vie dans le péché. Dans ce chapitre 6, nous avons, en outre, une exposition de la nature de cette mort, et nous verrons que l'expression: «être mort en Christ», n'est pas seulement une manière de parler, mais une vérité qui a les conséquences les plus bénies, spécialement aussi pour la marche pratique. Mais, comme nous le verrons bientôt clairement, cela ne doit jamais être séparé de la mort de Christ. Se tenir pour mort, en dehors de la mort de Jésus Christ à la loi ou au péché, ne serait qu'une lamentable illusion. Il y a, hélas! relativement à cette vérité si bénie, beaucoup de confusion parmi les chrétiens. Il n'y a que le chrétien affranchi qui soit capable de comprendre cette locution: «être mort avec Christ»; celui qui n'est pas affranchi la sépare de la personne du Christ. Il juge toujours d'après ce qu'il aperçoit, ce qu'il sent, ou ce qu'il éprouve: il voit que la chair et le péché sont encore là; aussi l'application qu'on se fait de ces paroles: «Nous sommes morts à la loi et au péché», ne peut lui paraître que comme l'effet de l'illusion et de l'orgueil, et par conséquent comme très hasardee et très dangereuse. Mais la Parole de Dieu déclare, en plusieurs endroits, de la manière la plus claire et la plus positive, que «nous sommes morts avec Christ», ce qui, par conséquent, doit être vrai. (Voyez Romains 6: 4-8; Colossiens 2: 20; 3: 3; 1 Pierre 2: 24; 4: 1, etc). Que l'esprit naturel ne puisse pas le comprendre, ce n'en est pas moins une vérité de Dieu, et une précieuse vérité pour la foi. Elle n'est pas seulement, comme plusieurs l'imaginent, le privilège de quelques-uns, mais elle est pour tous les chrétiens. C'est ce qui ressort surtout très explicitement de la lettre aux Colossiens. Là, les saints étaient exposés au danger de perdre la conscience de leur union avec Christ et de leur accomplissement en Lui, et de retourner à de pauvres traditions. Or que fait l'apôtre? Il ne leur dit pas: «Je vois bien que vous n'êtes pas encore morts avec Christ aux éléments du monde; car votre marche le prouve»; mais il en appelle à leur conscience, en leur disant: «Si vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi établissez-vous des ordonnances, comme si vous étiez encore en vie dans le monde» (2: 20)? De même au chapitre 3: 3: «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu». Au verset 5, l'apôtre rattache à cette vérité bénie cette sérieuse exhortation: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, les affections déréglées, la mauvaise convoitise, et la cupidité qui est une idolâtrie». Mais cette mortification de leurs membres, ils ne devaient pas l'effectuer *pour mourir*, mais *parce qu'ils étaient morts et ressuscités* elle est, avant tout, le résultat béni de notre identification avec la mort et la résurrection du Christ.

On entend parfois des enfants de Dieu répéter les paroles de Paul (dans 1 Corinthiens 15: 31): «Je meurs chaque jour», sans avoir même l'idée que ces paroles n'ont aucun rapport quelconque avec ce qui est dit de *l'état de mort* dans Romains 6 et dans d'autres passages, et sans même se douter de la vraie signification de ces mots. Si nous les envisageons en connexion avec leur contexte (versets 30, 32), nous voyons sur-le-champ qu'ici il est uniquement question des dangers extérieurs, des persécutions et des autres tribulations,

que Paul avait à endurer pour l'Évangile, et de rien d'autre. Cependant ces souffrances et ces dangers étaient aussi une mort journalière, comme il le dit, en d'autres termes, en Romains 8: 36, où il parle également de ces afflictions extérieures pour l'amour de Christ: «Nous sommes livrés à la mort pour l'amour de toi, tout le jour, et nous avons été estimés comme des brebis de la boucherie». De même encore, dans 2 Corinthiens 4: 10, 11; «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus... car nous qui vivons, nous sommes toujours livrés à la mort pour l'amour de Jésus...». Assurément, bien des croyants, qui ont souvent à la bouche ces paroles: «Je meurs chaque jour», craindraient davantage de s'en faire si légèrement l'application, s'ils en comprenaient le vrai sens. Mais si quelqu'un les prend comme signifiant une mort prolongée et continue de la nature corrompue ou du péché dans la chair, non seulement il en donne une explication erronée, mais encore il attend et espère quelque chose qui ne s'est jamais accompli ici-bas et qui n'a pas le moindre fondement dans la parole de Dieu. La nature ou l'affection de la chair ne se changera jamais. — Entrons maintenant un peu plus avant dans l'étude de l'enseignement que nous offre le chapitre 6 aux Romains.

Tout homme naturel est mort dans ses offenses et dans ses péchés (Ephésiens 2: 1), mais le fidèle est, en Christ, mort au péché. Celui-là est, pour ainsi dire, mort pour Dieu et vivant dans le péché; celui-ci est mort au péché et vivant à Dieu. La différence est grande et bien digne d'attention. Le service du péché ou la vie dans le péché n'est pas pour les croyants, parce que, par la mort de Christ, ils en ont été séparés et détachés. C'est ce que nous trouvons encore plus exactement développé dans les versets suivants:

«Ignorez-vous que nous tous, qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, avons été baptisés pour sa mort? — Nous avons donc été ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort, afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie» (versets 3, 4). L'apôtre énonce ici très clairement que nous, les croyants, sommes mis en connexion avec la mort de Christ, en sorte que nous sommes ensevelis avec lui, par le baptême, pour la mort. Or il en est ainsi, en vérité, de tous ceux qui appartiennent à Christ. Tout vrai chrétien est en Lui mort et ressuscité avec Lui. Ainsi nous avons été entièrement retirés et mis à part de l'état ou de la position, que nous occupions devant Dieu comme hommes naturels et dans lequel nous étions totalement assujettis au péché.

Dieu ne connaît plus celui qui est dans le Christ Jésus, selon cette première condition en la chair, mais seulement selon sa nouvelle position dans le Christ ressuscité. En même temps nous trouvons aussi, dans ces versets, le but de notre mise à part dans la mort de Christ: «*Afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi nous marchions en nouveauté de vie*». Dans le premier état, nous marchions *dans le péché et dans la mort*; mais maintenant, parce que nous sommes en Christ, nous marchons *en nouveauté de vie*.

Notre identification avec la mort et la résurrection de Christ est encore plus clairement exprimée au verset 5: «Car si nous avons été identifiés [faits une même plante] avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection». Ainsi comme pécheurs dans la chair, nous sommes mis à part devant Dieu, parce que nous avons été identifiés avec la mort de Christ et ensevelis avec Lui, et que comme ressuscités ensemble avec Lui, nous sommes maintenant devant Dieu dans le Christ ressuscité. Nous avons la même pensée exposée encore en Colossiens 2: 12: «Etant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel [Christ] aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts». De même encore, comme nous l'avons déjà vu, en Colossiens 3: 1, 2; et en Ephésiens 2: 6, nous lisons: «Il nous a ressuscités ensemble». Tous ces passages nous montrent également de la manière la plus évidente que l'état de mort et de résurrection avec Christ est le privilège de tous les chrétiens, et non pas seulement celui de quelques-uns d'entre eux. Tous, sans exception, — faibles ou forts, — jeunes ou vieux, — ils sont morts avec Christ et ressuscités ensemble avec Lui; ils sont, dans sa mort, séparés pour Dieu de leur ancienne condition naturelle, et ils sont, dans sa résurrection, représentés dans une nouvelle position devant Lui pour toujours. Mais ce n'est que par la foi que nous sommes rendus capables de comprendre ces vérités bénies et de les réaliser dans la puissance de l'Esprit de Dieu; tout comme, ce n'est que lorsque nous les connaissons réellement que nous sommes affranchis et capables de marcher comme des affranchis. Or il est bien à propos de remarquer, qu'il s'agit ici de la position que la grâce nous a faite dans le Christ ressuscité, et non pas de ce que nous sommes dans notre marche journalière. Relativement à notre position en Christ, nous sommes accomplis; mais nous ne le sommes pas dans notre marche. La première sera donc toujours déterminée d'après ce que nous sommes

en Christ, et non pas d'après ce que nous sommes dans notre conduite. Aussi est-ce, non pas notre marche qui nous introduit dans notre vraie position devant Dieu, mais uniquement l'oeuvre de Christ. Personne ne peut dire: Il faut que je marche bien pour obtenir une position parfaite devant Dieu; — mais chacun doit dire: Il faut que j'aie une position parfaite en Christ devant Dieu, pour pouvoir marcher bien.

Puis nous lisons au verset 6: «Sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché». Qu'il est pourtant précieux et béni, pour tous ceux qui sont en Jésus Christ, ce petit mot «Avec»: crucifiés *avec*, morts *avec*, ensevelis *avec*, vivifiés *avec*, ressuscités *avec*! Nous sommes devenus complètement une même plante avec Christ, dans sa mort, tout comme dans sa résurrection. Relativement au vieil homme, nous avons trouvé, dans la mort de Jésus Christ, la mort comme salaire du péché»; et dans sa résurrection nous avons été renouvelés à la vie; c'est comme des ressuscités avec Christ, que nous sommes maintenant placés devant Dieu. Nous sommes non seulement réconciliés et justifiés par son sang; mais de plus, dans sa mort nous sommes morts, et dans sa vie nous sommes vivifiés. Notre jugement a été consommé en Christ à la croix. Là nous avons été jugés en Lui, et partant nous n'avons plus de jugement à redouter. Par sa vie que nous possédons en Lui, nous sommes délivrés pour toujours de la colère à venir, qui doit fondre sur tous les hommes. Aussi nous lisons dans Romains 5: 8 et 9: «Mais Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui». Le jugement n'est plus devant nous, mais derrière nous. Ce jugement nous a entièrement atteints en Christ sur la croix, et nous en sommes sortis parfaitement libérés par sa vie, dans la résurrection de Christ. Tout ce qui était à redouter est derrière nous. Voulons-nous connaître notre vraie position devant Dieu, nous la trouvons uniquement dans le Christ ressuscité. Tous ceux qui sont en Lui peuvent maintenant s'écrier: «En ceci est consommé l'amour avec nous, — afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement — savoir que, *comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde*» (1 Jean 4: 17). Et Lui après être ressuscité, peut dire: Les terreurs de la croix sont derrière moi, la réconciliation est accomplie, les péchés sont expiés, la Justice est satisfaite, la colère apaisée, et tout jugement a cessé pour toujours. Cela est parfaitement vrai pour tous ceux qui sont en Jésus Christ; car tout ce que par quoi il a passé ne lui est arrivé que relativement à eux, et ils sont maintenant dans le Ressuscité. C'est pourquoi encore il n'est point pour eux de malédiction, point de colère, point de jugement, point de condamnation. Tout cela est à jamais mis de côté pour eux dans la mort de Christ. Oh! qu'il est consolant de connaître que nous sommes dans le Ressuscité, qu'en Lui nous nous trouvons de l'autre côté de la croix, que tout ce qui était à craindre est pour toujours derrière nous; «sachant que Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, la mort n'a plus d'empire sur lui» (verset 9). Maintenant donc nous avons, à jamais, trouvé notre place bénie dans le Ressuscité; or, comme notre coeur est heureux et tranquille quand, par la foi, nous connaissons cette place de bénédiction et que nous en avons pris possession! Mais si ce n'est pas le cas, si nous manquons d'intelligence au sujet de notre position parfaite dans le Christ ressuscité, si malgré son oeuvre, nous ne nous connaissons encore que comme de pauvres pécheurs perdus, sans force et totalement pervertis, — alors aussi malgré cette oeuvre à tous égards et pleinement satisfaisante, nous serons inquiets et accablés. Beaucoup de croyants renvoient à un lointain avenir ce que la foi possède déjà pleinement en Christ, ce dont elle jouit actuellement; ils veulent, par leurs propres efforts, acquérir ce que nous avons déjà obtenu en Lui, et, ce qu'il y a de pire, ils cherchent souvent même en dehors de Lui, ce qui ne peut être trouvé qu'en Lui. Combien n'est-il pas de chrétiens qui sont toujours occupés, devant Dieu, de leur vieil homme et qui soupirent encore après la délivrance «du corps de cette mort!». Ils espèrent un changement ou un renouvellement du corps de cette mort, c'est-à-dire de la chair, quoiqu'ils aient suffisamment expérimenté et souvent reconnu que la nature de la chair demeure invariable. Ils attendent ce qui n'arrive jamais, parce qu'ils méconnaissent ce qui est déjà arrivé en Christ, savoir que le vieil homme a été complètement annulé à la croix et dans la mort de Christ, qu'ainsi, devant Dieu, il n'existe plus et n'est plus du tout en relation avec Lui. C'est ce que nous voyons aussi très explicitement annoncé en Galates 5: 24: «Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises». De même, en Colossiens 2: 11: «En qui [c'est-à-dire en Christ] aussi vous avez été circoncis d'une circoncision faite sans mains, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ». Ailleurs, dans 1 Pierre 4: 1: «Christ donc ayant souffert pour nous en la chair, vous aussi armez-vous de cette même pensée, que celui qui a souffert en la chair en a fini avec le péché». En conférant le chapitre

3: 18, nous voyons que l'expression «a souffert», ne signifie pas autre chose ici, si ce n'est: «a été mis à mort», ou, «est mort».

Quel est maintenant le premier résultat de notre mort avec Christ et de notre résurrection avec Lui? Nous avons déjà fait remarquer que le premier but de ce fait est, que «nous marchions en nouveauté de vie». Notre service est entièrement changé et, par conséquent aussi, le fruit de ce service. Auparavant nous servions le péché et nous portions du fruit pour la mort; maintenant nous servons à la justice, afin de porter du fruit pour Dieu. Nous lisons dans le passage que nous venons de citer, de 1 Pierre 4: 1: «Celui qui a souffert en la chair s'est reposé du péché»; et de même dans Romains 6: 6: «... afin que le corps du péché fût annulé pour que nous ne servions plus le péché». Comme hommes naturels, nous l'avons déjà dit, notre service est tout entier et uniquement dans le péché, nous sommes des esclaves qui lui sont entièrement assujettis. Mais pour nous qui sommes dans le Christ ressuscité, ce service a trouvé sa fin, parce que là le corps du péché est annulé. Nous en avons été affranchis dans la mort de Christ, et partant nous avons cessé d'être des esclaves du péché. La domination du péché est brisée et anéantie pour nous dans la mort de Christ. Notre complet affranchissement de cette domination était un des grands buts de l'oeuvre du Sauveur. Mais la réalisation de cet affranchissement en pratique est une autre chose. Nous réalisons ce «repos à l'égard du péché», et cette vie selon la volonté de Dieu, uniquement par la foi et dans la puissance du Saint Esprit. Nous possédons la vie de Christ ressuscité; mais nous nous trouvons dans un corps, qui appartient à cette création-ci, et qui nous expose à toute espèce de tentations; c'est pourquoi notre service et notre marche ici-bas sont un combat de la foi. Nous avons besoin d'employer constamment cette pensée: «Celui qui a souffert en la chair, c'est-à-dire qui est mort avec Christ, s'est reposé du péché», ou, «en a fini avec le péché», comme une arme contre toutes les tentations. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans la sérieuse exhortation de Romains 6: 11 et suivants. «Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». Puis l'apôtre fait aussi cette remarque au verset 14: «Le péché n'aura pas d'empire sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». Sous la loi nous sommes dans la chair, et assujettis à sa corruption, et à son impuissance; mais sous la grâce nous sommes en Christ et dans la force de l'Esprit. La vie, que nous possédons dans le Christ ressuscité, est assujettie, non point au péché et à son service, mais à la justice; aussi lisons-nous dans 1 Pierre 2: 24: «... Afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice». Pareillement dans Romains 6: 18: «Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice». Depuis le verset 20 à la fin de ce chapitre, nous sont présentés les fruits du service du péché et ceux du service de la justice: autant les premiers sont déplorables et mauvais, autant les seconds sont précieux et bénis. La fin des premiers est «la mort», la fin des derniers «la vie éternelle». Oh! béni soit Dieu pour sa grâce ineffable, qui nous a affranchis, en Christ Jésus, de ce triste service, et qui, en Lui, nous a rendus capables de servir Dieu et de porter du fruit!

Ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, nous démontre déjà suffisamment combien c'est une chose bénie de connaître notre affranchissement en Christ, et de comprendre l'immense portée de son oeuvre. C'est là ce qui seul rend notre coeur parfaitement tranquille et assuré devant Dieu; nous voyons que tout sujet de crainte est à jamais écarté. D'un autre côté, nous ne sommes rendus capables de discerner le bienheureux service du Seigneur et de nous y dévouer, qu'autant que nous avons appris à connaître notre vrai affranchissement en Christ, qu'autant que nous voyons tout ce qui jusqu'alors nous empêchait de marcher de manière à plaire à Dieu, entièrement mis de côté, qu'autant que nous reconnaissons que, en Christ, nous possédons la vie et la plénitude de la force. Aussi longtemps que cela manque, c'est toujours de nous-mêmes que nous sommes occupés devant Dieu, et par conséquent nous sommes remplis d'inquiétudes, et nous n'avons ni le temps, ni la capacité de penser réellement aux choses de Dieu. Mais l'homme affranchi voit et reconnaît que Dieu a tout accompli pour lui en Christ, qu'ainsi il a calmé toutes les craintes, écarté tous les obstacles et satisfait pleinement à tous les besoins. Il ne reste donc plus rien de ce qui pouvait réellement l'empêcher de marcher devant Dieu d'une manière qui lui soit agréable et d'être toujours en avant dans le service de son Dieu, qui veut bien se charger Lui-même de tout ce qui pourrait inquiéter son enfant, afin que nous puissions vivre sans réserve uniquement pour Lui. Mais c'est là une vie dans la foi, car c'est la foi seule qui reconnaît et qui réalise, par la puissance de l'Esprit, tout ce que nous possédons déjà ici-bas, par grâce, dans le Christ Jésus.

Avant de conclure cette partie de notre méditation: «l'affranchissement en Jésus Christ», nous désirons nous arrêter encore un peu sur le précieux enseignement relatif à ce sujet si béni, que nous présente le chapitre 8 aux Romains. Dès le premier verset, nous entendons ces consolantes paroles: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus». Ni les *péchés* ou les transgressions, ni le *péché* habitant encore en la chair, ne peuvent plus attirer, sur ceux qui sont en Lui, aucune condamnation quelconque, Christ est mort et ressuscité pour eux, c'est pourquoi leur jugement est entièrement passé et leur justification garantie pour toujours. Nous lisons également en Hébreux 10: 14: «Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité, ceux qui sont sanctifiés»; et dans notre chapitre (Romains 8: 30): «et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Tout est déjà accompli en Lui pour les siens, en sorte que ceux-ci, en tout temps et dans toutes les tentations, peuvent dire: «Plus aucune condamnation! Dieu lui-même est maintenant pour nous, qui sera contre nous? C'est Dieu qui justifie; qui est celui qui condamne? Rien absolument ne peut nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur» (versets 31-39). Notre position dans le Christ ressuscité est parfaitement bénie et assurée pour toujours. Toute question sur le péché et sur la condamnation a été, en Lui, entièrement écartée. Il est venu ici-bas pour nos péchés, dont il était chargé en passant volontairement sous la puissance de la mort; il a complètement satisfait aux exigences et à la malédiction de la loi; puis il est ressuscité, sans ces péchés, dans la puissance d'une nouvelle vie, et il est entré devant Dieu dans une position nouvelle. Par notre union avec Lui, nous sommes comme arrachés à nos péchés, et transplantés dans cette nouvelle position, dans la vie de résurrection avec Christ. Il s'est soumis, à notre place, au jugement que méritait le péché, puis il s'est relevé de la mort. En Lui, nous sommes morts ensemble et ressuscités ensemble, et comme maintenant c'est par la vie de Christ que nous vivons, il en résulte qu'aucune condamnation ne peut plus nous concerner. Elle a pris fin pour toujours désormais, avec toute notre position dans la chair et tout ce qui s'y rattachait. — «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation». Ce passage déclare, non seulement que ceux qui sont en Christ Jésus, ne seront *pas condamnés*, mais encore que, pour eux, il n'y a plus *aucune* condamnation. L'âme a besoin d'une assurance aussi positive et aussi complète; car plus elle est près de Dieu, plus la conscience est réveillée, tandis que nous sommes misérables dès que quoi que ce soit se place entre l'âme et Dieu. Or, pour tous ceux qui sont en Jésus Christ, il n'y a pas plus de condamnation quelconque, que pour Christ lui-même. Il est le Bien-aimé et le Béni de Dieu, en qui Dieu a mis sa joie et tout son bon plaisir. En Lui notre position devant Dieu est mise en évidence, puisque, «comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Nous sommes en la présence de Dieu dans une pleine sécurité et une paix parfaite, puisque nous y sommes dans le Christ Jésus. Rien ne peut nous troubler, car nous sommes là, comme Il est. Ce n'est plus ici une question *d'espérance*, mais de complète certitude. Je *n'espère* pas que mes péchés soient expiés, mon jugement terminé, et que je sois amené à une position nouvelle et sûre: mais j'en suis *tout à fait certain*; car tout cela est opéré uniquement par l'oeuvre de Christ, et cette oeuvre est *accomplie*. Si cela dépendait, en quoi que ce soit, de ma marche, alors je ne pourrais parler avec assurance ni d'une certitude ni même d'une espérance à cet égard. Mais la foi simple se fonde exclusivement sur l'oeuvre accomplie et éternellement efficace de Christ; aussi nous sommes parfaitement sûrs de notre délivrance, et nous nous réjouissons de notre place en Christ dans la présence de Dieu. Or, dans cette présence bénie, il n'y a plus *aucune condamnation*; elle trouve là sa fin, avec l'ordre de choses tout entier, auquel elle s'appliquait, car elle a exercé et épuisé toute sa puissance sur Jésus Christ.

Dans ce 8^e chapitre, nous avons ce qui ne se trouvait pas dans la dernière moitié du 7^e: *Christ et le Saint Esprit*. Nous lisons déjà au verset 2: «Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». — Dans Romains 7, nous avons la captivité; ici, la liberté; là, l'homme, renouvelé dans sa conscience et sa volonté, est un captif du péché; mais ici, nous avons l'affranchissement du péché et de la mort. Nous sommes ressuscités par le second Adam qui donne la vie; nous avons part à sa résurrection, et par là même nous sommes aussi, en Lui, à l'abri de toute condamnation. Par Christ réconciliés et affranchis du péché, nous sommes entrés dans la vie. — Il est bien vrai que nous avons vraiment cherché un refuge en Jésus Christ, et que nous l'avons saisi par la foi, après avoir senti que nous méritions la condamnation et que nous étions complètement privés de toute force, et Dieu peut aussi agir avec nous comme le Dieu de toute force, lorsque notre conscience est pure. Il ne permettra pas que nous ayons de la force avant que nous ayons passé condamnation et que nous soyons dans le Christ ressuscité.

En Lui nous trouvons une force vivante, qui nous affranchit de la loi du péché et de la mort. Par notre union avec Christ, nous avons la vie et nous possédons la force.

Au 3^e verset de notre chapitre, nous voyons que ce que la loi ne pouvait faire, Dieu l'a fait: «Car ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et [comme sacrifice] pour le péché, a condamné le péché en la chair». — L'impossibilité, du côté de la loi, gît dans la totale faiblesse de la chair et non pas dans la loi même. Elle promet la vie à ceux qui l'observent, et comme personne ne le fait, elle ne *donne* donc jamais la vie. Christ seul donne la vie. Si la loi opère en la chair, elle ne peut que l'anéantir, mais elle ne procure jamais le don de la justice. Dans ce verset nous voyons très clairement ce qui est advenu du *péché dans la chair*, par lequel l'âme non affranchie est toujours troublée. Dieu a envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché et comme victime pour le péché, et il a condamné le péché dans la chair. De cette manière la chair est jugée et mise de côté. C'est ce que Dieu a accompli dans le sacrifice de Christ pour nous. Le jugement tout entier a été exécuté en Christ. Le péché en la chair, qui ne pouvait que nous remplir d'angoisse et d'effroi, a été, en Christ, entièrement ôté de dessus nous. Christ est mort, non seulement pour *les péchés*, mais aussi pour *le péché*. En Lui nous avons une rédemption réelle et complète. Quand c'est Dieu qui effectue notre affranchissement, il le fait d'une manière parfaite. Il ne nous affranchit pas de nos péchés, pour nous laisser sous le péché, ce qui ne ferait que donner lieu à notre conscience de se travailler et se tourmenter en vain.

Il ne s'agit pas ici de *pardon*, mais d'*affranchissement*, il s'agit d'être en liberté devant Dieu. Le croyant sincère a besoin de *force* contre le péché, avec lequel il a chaque jour à combattre. Il a de même besoin d'avoir une conscience réellement affranchie, dans la présence de Dieu, car autrement, lors même, que les *péchés* passés sont ôtés, le *péché* dans ses membres agirait comme une loi qui rend esclave du péché. Sans doute il sait et il sent que la racine du péché est encore là; mais racine et rameaux sont jugés par le don que Dieu a fait de son Fils. Dieu lui-même y a pourvu, Il a envoyé pour cela son propre Fils. Quel amour! En Lui, selon sa grâce et son propos arrêté, il a pleinement accompli pour nous l'oeuvre de l'affranchissement.

Au verset 4, il est question de notre marche: «Afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit». La justice de la loi est accomplie en nous. Auparavant la loi s'adressait à la chair, dont les convoitises en empêchaient l'accomplissement et même se révoltaient contre cette autorité; mais maintenant une nouvelle vie est en vigueur. C'est elle qui discerne les convoitises de la chair et les manifeste; elle agit aussi afin que nous ne marchions pas selon la chair, mais selon l'Esprit. La chair est là, toujours la même, et par conséquent nous sommes exhortés à ne pas marcher selon la chair. Cette présence de la chair ne nous excuse pas, quand nous marchons selon la chair, parce que l'Esprit de Christ est en nous. La chair doit être jugée et comprimée par l'Esprit. Chez tout chrétien la chair est encore là invariable, et cependant le chrétien n'est pas dans la chair. Cette présence de la chair, par elle-même, ne peut ni souiller notre conscience, ni empêcher notre communion avec Dieu. Mais si, de quelque manière que ce soit, nous laissons la chair agir, alors la conscience est souillée, et la communion avec Dieu interrompue. Quand cela arrive, il est nécessaire que nous confessions nos péchés pour en être pardonnés et purifiés.

Les quatre versets qui suivent nous présentent surtout l'état et la position de l'homme naturel et de l'homme spirituel ou du chrétien. L'homme naturel est «selon la chair», l'homme spirituel est «selon l'Esprit». Chacun d'eux a sa pensée dirigée sur les objets qui correspondent à sa nature spéciale. L'un dirige sa pensée et ses affections vers ce qui est de la chair, et l'autre, vers ce qui est de l'Esprit. «Or la pensée de la chair est la mort». La pensée charnelle est sans aucun vrai fruit et gît sous la mort du premier Adam. La mort est entrée pour sceller cet état. «Mais la pensée de l'Esprit est vie et paix». Elle est en parfaite harmonie avec Dieu, tandis que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu et ne se soumet point à sa loi.

Au verset 9, il est expressément dit de nous, c'est-à-dire de tous ceux qui sont dans le Christ Jésus, que la position que nous avons devant Dieu n'est pas dans la chair — non pas dans le premier Adam, non pas dans la nature et dans sa volonté. «Or, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». Nous sommes considérés devant Dieu comme vivant dans l'Esprit, quoique la chair et ses convoitises soient là. La puissance de vie de Dieu a créé le nouvel homme en Christ et opère en lui. Nous possédons la vie de Christ ressuscité, et c'est dans cette vie que nous avons notre position devant

Dieu, quoique la chair cherche encore à nous mener. Si nous marchons dans la puissance de l'Esprit, nous n'accomplirons pas les désirs de la chair.

Nous voyons aussi que Dieu, non seulement agit *pour* nous, mais encore qu'il agit *en* nous. Non seulement il engendre une nouvelle nature, mais encore il y habite et il y opère. Outre la nouvelle nature, nous avons aussi besoin de force. Si nous avons une nouvelle nature, nous désirons d'accomplir le bien, mais il nous manque la force pour cela, comme nous l'avons vu en Romains 7. Mais quand l'Esprit de Dieu habite en nous, alors nous avons non seulement de nouveaux désirs et de nouvelles inclinations, mais de plus la force vivante de les accomplir. C'est pourquoi, il est écrit, non pas: «Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit», *si toutefois vous êtes nés de l'Esprit*, — bien que cela soit vrai — mais: «Si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous». C'est Dieu lui-même, c'est l'Esprit de Dieu, qui opère en nous avec puissance.

Nous voyons, en outre, aux versets 10 et 11, que le corps même n'est pas oublié. Il a part aussi à toute la puissance de résurrection. Le corps, il est vrai, est bien mort à cause du péché, mais il ressuscitera à cause de l'Esprit qui habite en nous. Cet Esprit ne laissera pas le corps avant de l'avoir rendu conforme au corps glorifié de Christ. A la fin, nous aurons un corps qui sera en harmonie avec la vie que nous avons par le Saint Esprit.

Il est à remarquer que la parole de Dieu parle du Saint Esprit comme étant notre vie, et aussi comme étant à part de cette vie et agissant en elle. Il est l'un et l'autre, il est, à la fois, *essence* et *force*. La nouvelle nature nous est donnée et le Saint Esprit demeure en nous. Il est toujours agissant dans nos coeurs, car nous lisons au verset 26: «L'Esprit lui-même intercède pour nous par des soupirs inexprimables». Je puis ne pas même comprendre mes soupirs, mais je sais une chose, c'est que c'est l'Esprit qui les produit en moi. Je puis manquer d'intelligence, pour savoir quel en est la vraie portée; mais Dieu voit en cette action du Saint Esprit de la sympathie pour ce qui me concerne, selon Dieu: «Et celui qui sonde les coeurs connaît quelle est la pensée de l'Esprit». Le Saint Esprit agit en nous et cela en rapport avec cette vie.

Le Saint Esprit est non seulement une source de vie en nous, mais il agit *sur* cette vie et *dans* cette vie. Il nous guide et nous conduit comme chrétiens; or ce n'est pas la chair, mais le nouvel homme qu'il dirige et conduit.

Nous ne devons jamais oublier que le Saint Esprit nous a été réellement donné après que nous avons cru, pour demeurer en nous. «Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs, criant: Abba, Père!» (Galates 4: 6; voir encore Jean 14: 16, 17; Romains 5: 5; 8: 9; Tite 3: 6, etc.). *L'habitation* en nous du Saint Esprit, et son *efficace vivifiante* sont, pourtant, deux choses différentes. La première ne pouvait pas avoir lieu avant que Christ fût glorifié (Jean 7: 39). Maintenant nous sommes le temple du Saint Esprit qui est *en nous*, et que nous avons de Dieu (1 Corinthiens 6: 19). Jésus s'en est allé, et l'autre consolateur, son remplaçant, est descendu pour demeurer en nous éternellement: il est non seulement *avec*, comme Christ l'était, mais il est *en nous*. Il nous rappelle les choses de Christ, et nous donne la capacité de les saisir. C'est aussi par lui que nous sommes rendus capables de jouir de ces choses, et de marcher dans la force qui est en elles.

C'est une vérité précieuse et bénie, que nous possédons le Saint Esprit comme *une vertu demeurant en nous*. Nous avons la vie et le Saint Esprit, qui est la force même de cette vie. Si nous considérons les apôtres eux-mêmes avant et après la Pentecôte, nous voyons comme à l'oeil l'action de la présence personnelle et de l'habitation du Saint Esprit en eux. Voyez, par exemple, Pierre: Avant, il renie le Seigneur de la plus triste manière, et après, il le confesse avec la plus grande franchise devant le Conseil des Juifs. Ce n'était pas là la franchise de la chair, mais l'effet de la présence, du Saint Esprit, — qui seul produisait en eux cette énergie et cette force spirituelles, en sorte que leur conscience pouvait être en parfaite liberté devant Dieu et que la crainte des hommes disparaissait.

Jésus Christ a envoyé le Saint Esprit de la part du Père, et il est en nous comme Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père! Par lui nous sommes amenés, conformément à la position actuelle de Christ, en la présence du Père et en communion directe avec la gloire (versets 14-17). C'est là ce qui donne à notre marche son vrai caractère. C'est l'Esprit de Dieu, qui nous conduit dans le chemin et qui occupe nos coeurs de Christ. Il dirige nos regards en arrière et nous montre la gloire de la croix, dont il nous a fait

connaître la puissance à salut: nous pouvons maintenant la contempler avec une parfaite paix, parce que nous savons que nous y sommes du côté de Dieu. Dieu et le péché se sont rencontrés sur la croix dans la personne du Christ; et quel bonheur pour nous de savoir, que là, dans les plus profondes souffrances du Sauveur pour notre salut, l'un et l'autre — Dieu et le Christ — sont pleinement glorifiés! Christ a enduré, en obéissant à la volonté de son Père, tous ces tourments pour nos péchés, et il n'y eut pas un moment, où le regard du bon plaisir du Père ne pût reposer sur Lui. Si je vois que je suis en Christ; si je vois que Christ, aussi bien que le Père, est pleinement satisfait et glorifié, relativement à moi, alors mon coeur est pénétré et humilié par le sentiment de son amour. Je vois que je suis un des fruits du travail de l'âme du Seigneur Jésus. Sur lui repose et resplendit l'amour de Dieu, et je suis en Lui. «En ce jour-là — où vous aurez reçu le Saint Esprit, — vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14: 20). Nous sommes déjà parfaitement *un* avec Lui, il ne nous reste plus qu'à être réellement près de Lui. C'est ce que nous rappelle aussi l'Esprit Saint dans ces paroles: «Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 17). — Le Saint Esprit nous conduit à Christ et nous entretient de Lui pendant tout le chemin que nous parcourons. La croix est le commencement ou le point de départ de notre voyage; elle nous sépare du monde et de son train. Sur notre route, nous serons sans doute exposés à bien des tentations; mais nous les traverserons heureusement si nos sentiments et les affections de nos coeurs sont uniquement dirigés sur Christ. — Mais c'est une chose bien triste quand, à l'exemple d'Israël, *le désert devient* l'objet auquel nos coeurs s'affectionnent. Nous languissons certainement toujours dans nos âmes, dès que nos pensées et nos coeurs s'attachent aux choses de la terre. Ce n'était pas là ce que faisait l'apôtre Paul, car il disait: «Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant, je cours, regardant au but, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 14).

Il est extrêmement précieux de connaître, par l'Esprit, la plénitude infinie que nous possédons en Christ, et le vrai caractère de nos relations avec Dieu. Il a effacé tous nos péchés, Il nous a aimés, Il a fait de nous ses enfants. C'est là maintenant la relation dans laquelle nous sommes avec Lui. Désormais nous ne le connaissons que comme notre Père plein d'amour, et nous savons que nous sommes ses bien-aimés enfants. Mais encore nous sommes des héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. C'est là notre joie et notre espérance par l'Esprit. Nous avons, il est vrai, à passer à travers un monde, où nous rencontrons beaucoup de misères et de douleurs, et où règne le péché, aussi nous y trouvons des tribulations, alors même que nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, parce que Christ aussi l'a traversé en souffrant; mais c'est là le sentier qui mène à Jésus Christ et à sa gloire. Or nous savons encore une chose, c'est que «toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (verset 28). Dieu est non seulement *en nous*, où il agit par le Saint Esprit, mais il est aussi, en tout temps, *pour* nous. Il nous a préconnus, prédestinés à être conformes à l'image de son Fils; il nous a appelés, justifiés et glorifiés. Tel est le propos arrêté de Dieu, qui est déjà accompli pour nous en Christ. Il n'y manque plus rien; nous possédons tout en Christ, dans la puissance du Saint Esprit. Maintenant personne ne peut plus intenter accusation contre les élus de Dieu, car Dieu *est pour nous*; personne ne peut nous condamner, car Dieu nous justifie, et personne ne peut nous séparer de son amour, car Christ est celui qui est mort pour nous, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous (versets 29-39).

Que le Dieu de toute grâce illumine toujours plus les yeux de nos coeurs, pour connaître à fond notre vrai affranchissement dans le Christ Jésus et pour le réaliser par la puissance du Saint Esprit!

Psaume 130

«O Eternel! je t'invoque des lieux profonds. Seigneur, écoute ma voix! que tes oreilles soient attentives à la voix de mes supplications».

Quand on lit attentivement les Psaumes, qu'on les médite sous le regard de Dieu, on ne trouve pas qu'ils soient, en général, l'expression de l'état d'une âme affranchie, d'une âme qui jouit, en plein, de la délivrance de Dieu: tout y est en espérance. Mais voici ce qu'on y trouve, et c'est bien là, à mon avis, ce qui édifie nos âmes, quand nous les lisons. On y trouve l'expression de la foi et de la confiance que l'Esprit de Dieu produit dans le croyant, au milieu des circonstances où il se trouve. En outre, on peut aussi remarquer le fait que, plus les circonstances, où l'âme doit passer, sont difficiles, plus aussi elles donnent du vif, dirai-je, à l'expression de sa confiance devant Dieu; le verset 1^{er} de ce Psaume, en est un exemple parmi beaucoup d'autres.

Ce Psaume ne commence pas par la louange, mais par la supplication; ce fait découvre l'état de l'âme ici: le sentiment profond des péchés d'Israël, de son état d'éloignement de Dieu. Toutefois, l'expression de la foi y est positive et l'âme se repose entièrement sur l'immanquable fidélité de Dieu envers son peuple. La position humiliante où l'on voit ici le peuple de Dieu, est caractérisée par ces paroles: «lieux profonds». Ce n'est pas être élevé en gloire à la vue des nations, comme c'était le cas, lorsqu'Israël marchait avec Dieu; ici, le peuple est humilié, étant mis à la queue et non à la tête des nations (Deutéronome 28: 43-44). C'est donc de là, des *lieux profonds*, c'est-à-dire, du sein d'une humiliation sentie, que l'âme crie à Dieu, qu'elle lui présente ses supplications avec une si grande énergie de foi; en présence même des fruits produits par une volonté non soumise à Dieu: «O Eternel! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera?». Souvent il arrive que la vue de nos infidélités tend à affaiblir en nos coeurs la confiance que nous pouvons et que nous devons toujours avoir dans les compassions infinies de Dieu; ici, ce n'est pas le cas. L'âme jugeant l'état de misère du peuple de Dieu, ne peut chercher, dans ce peuple, un moyen quelconque de salut: de ce côté-là, tout est perdu. Si Dieu tient compte à l'homme de ses iniquités, impossible à lui de subsister en jugement devant le juste Juge. La justice ne tolère aucune trace de péché devant Dieu. Voici donc ce qui ouvre à l'âme une porte de salut pour s'approcher de Dieu (verset 4): «il y a, dit-elle, pardon par devers toi»; et ainsi par la foi, l'âme s'élève au-dessus du péché et de son jugement. C'est vers Dieu que l'âme cherche sa délivrance, c'est le pardon qu'il lui faut, et ce n'est qu'en Dieu qu'il se trouve. Ainsi, quoique l'état de péché d'Israël pèse de tout son poids sur l'âme du résidu, elle retrouve toute son énergie, en élevant sa pensée vers Dieu, car là est Christ! celui qui par sa mort a expié le péché, au sujet duquel le coeur souffre. Il y a en lui rédemption abondante et parfaite; Il est «par-devers» Dieu la réponse bénie à tous les besoins, à toutes les souffrances de l'âme. Du moment que la foi voit Christ, toute son énergie se déploie, car si la justice de Dieu a pu être satisfaite en Lui, le pécheur qui regarde à Lui ne sera-t-il pas satisfait aussi? La vue du péché n'arrête pas la foi, car ce n'est ni au peuple, ni à son péché qu'elle regarde, mais à Christ; quant au péché, il est la cause de la ruine du peuple et du jugement de Dieu; mais la foi porte l'âme à regarder «vers celui qu'ils ont percé», et ainsi qu'il est écrit dans un autre endroit: «Tu t'es perdu, ô Israël! mais en MOI est ton salut» (Osée 13: 9).

Quand l'Esprit de Dieu agit dans le coeur, l'effet immanquable est de rendre le coeur sensible à ce qui a déshonoré Dieu, il est affligé du mal et en mène deuil; l'Esprit alors agit comme esprit de grâce et de supplications; l'âme alors compte sur Dieu et elle est affermie dans sa confiance, et attend. Or, le pardon du péché n'est pas le seul effet produit par la grâce; car outre la certitude du pardon, elle rétablit moralement dans le coeur la crainte de Dieu, laquelle avait été délaissée, tout le temps qu'on s'était livré au péché; c'est pourquoi après avoir dit: «il y a pardon par devers toi», il ajoute: «afin que tu sois craint». Le pardon de Dieu est ainsi la source de toute vraie sanctification, car il devient la source des motifs qui forment le coeur pour une marche qui glorifie Dieu au milieu des hommes. C'est à la grâce souveraine de Dieu que la foi regarde; c'est avec elle que le pauvre pécheur est mis en rapport, et non avec la loi qui ne peut absoudre le coupable. Dans la grâce on sert Dieu dans un esprit de liberté et, en même temps, de véritable dépendance, car la grâce n'est pas donnée pour accomplir une loi violée, elle est donnée pour servir Dieu et le suivre dans l'heureuse voie où l'âme a été replacée.

Tel sera bien le cas d'Israël, lorsqu'il jouira de l'abondante rédemption mentionnée à la fin du Psaume, alors que, rétabli sous une nouvelle alliance, «chacun n'enseignera pas son concitoyen, ni chacun son frère, en disant: connais le Seigneur; car ils me connaîtront tous depuis le plus petit jusqu'au plus grand» (Jérémie 31: 31 et suivants).

A cet égard il convient de remarquer que la grâce, cause divine du rétablissement d'Israël, est, par-devers Dieu, cachée en Christ: c'est le secret de la foi? La nation juive a rejeté Jésus, mais il est à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts; c'est à cette connaissance que sont dues et la confiance et l'espérance du fidèle. Il n'y a pas là d'illusions possibles, l'Eternel a parlé, l'âme «met son attente en sa parole». Et si l'on demande: de quoi Dieu a-t-il parlé concernant l'avenir d'Israël? la réponse est: «Comme Dieu a veillé sur eux pour détruire..., ainsi veillera-t-il sur eux pour bâtir et pour planter, a dit l'Eternel». — La restauration du peuple est donc assurée, la parole de l'Eternel en est le témoignage certain; c'est pourquoi, quand l'Esprit de Dieu rend témoignage que «le peuple est comme l'herbe», la foi se hâte d'ajouter: «mais, la parole de notre Dieu demeure éternellement». La Parole est donc pour l'âme, pendant que le peuple est dans «les lieux profonds», privé de la face de l'Eternel, une source de lumière, de joie et de force.

Cependant, ce n'est pas pour Israël seulement, que ces choses ont été écrites; l'expression de foi et de confiance que ce Psaume nous présente, est un véritable encouragement pour toute âme chrétienne. La foi en la Parole, la confiance en la miséricorde divine, sont les seuls vrais soutiens de l'âme en sa détresse. Dans l'expérience de la vie chrétienne, il arrive parfois, que tel chrétien se trouve moralement dans une position analogue à celle décrite dans le Psaume qui nous occupe; c'est-à-dire qu'il est en «des lieux profonds», bien bas spirituellement. Du moment que la volonté propre du coeur n'est pas mortifiée, c'est à un tel état que l'on descend. Si notre volonté n'est pas brisée, elle devient, hélas! la source de convoitises auxquelles on n'a pas toujours la force de résister, et par lesquelles aussi l'énergie de l'âme et l'intelligence du coeur sont entièrement paralysées; c'est ce qui explique en partie pourquoi, bien qu'on ait le sentiment qu'en telle chose on fait ce qui est mal, on se sente entraîné comme par la force d'un courant irrésistible; le péché alors est le maître du coeur... et c'est dans les lieux profonds qu'on en voit et qu'on en sent l'humiliante réalité.

Il peut sans doute arriver à un chrétien, trop confiant en lui-même, de tomber; tel fut le cas de l'apôtre Pierre; il se peut aussi qu'il manque de vigilance et de prières; mais ce qui dans le plus grand nombre de cas est cause des plus lourdes chutes, c'est l'absence du renoncement pratique à soi-même, à sa volonté propre: on n'écoute pas, la voix de Dieu, qui enseigne «la sagesse dans le secret du coeur»; on suit son propre penchant.

Or, loué soit Dieu, le Dieu de miséricorde et de bonté! c'est *dans les lieux profonds* que la grâce attend le désobéissant enfant, comme un fils prodigue auprès de ses pourceaux! — c'est là que le coeur se réveille de l'ivresse de son péché, c'est là que le péché se juge — que le coeur gémit; mais là aussi l'oeuvre de la grâce et de l'Esprit triomphe. On se connaît mieux soi-même, telle chose dont on ne se serait pas cru capable, est maintenant ce qui nous humilie et nous rend honteux; c'est alors que les témoignages de l'Ecriture sont indispensables pour le relèvement moral de l'âme, aussi nos chutes en font-elles ressortir la valeur et sentir le besoin.

Placés ainsi sous l'effet de la grâce et de la sacrificature de Jésus, la confiance renaît dans le coeur; on pleure peut-être, mais ces larmes sont les larmes du repentir, ce signe heureux et certain que Christ s'occupe de nous auprès du Père et que l'effet de son intercession est produit dans le coeur: on se sent les pieds lavés, on a de nouveau part, avec Jésus, à la joie actuelle de son coeur auprès de Dieu: cette joie, hélas! si souvent troublée! Tout cela nous montre avec quel intérêt, notre Sauveur béni s'occupe des siens et qu'il ne saurait être indifférent aux souffrances, aux humiliations dans lesquelles les plongent leurs propres fautes; «ses entrailles sont émues à cause de nous», et il ne se donne aucun relâche jusqu'à ce qu'Il nous ait sortis de ces «lieux profonds», où nous sommes loin d'être le reflet de sa gloire.

En Zacharie, chapitre 1, verset 8 et suivants, une vision remarquable résume les rapports de Jésus avec les siens «dans les lieux profonds...». Ils sont symbolisés par «des myrtes en un lieu profond»; Jérusalem et les villes de Juda sont en scène, mais dans l'humiliation (verset 12) à Babylone. Cependant Christ est en sympathie avec son peuple, car ce peuple infidèle est toujours son peuple; aussi *l'ange de la face de*

l'Eternel ne saurait l'abandonner. Il en est aussi de même pour ce qui nous concerne: nous sommes *ses myrtes*, à lui rien ne peut nous priver du caractère dont Il nous a lui-même revêtus; aussi est-il toujours en sympathie avec nous; et quand il s'agit de nous, de nos circonstances dans ce monde, sa sollicitude et ses compassions n'ont aucune borne. Tel est Jésus, celui duquel le plus faible chrétien peut dire: Il est mien! Que notre Dieu soit béni de ce que, dans l'expérience de sa grâce, quoique meurtri on est vainqueur!

Proverbes 4: 7

«Acquiers la sagesse, et sur toutes tes acquisitions, acquiers la prudence».

Ce que Dieu désire avant tout, c'est que nous comprenions chacune des opérations, chacune des directions de sa grâce envers nous. Je crois que souvent la bénédiction est retardée, jusqu'à ce que nous soyons en état d'en comprendre la valeur. Le Seigneur développe un don conféré à son serviteur à mesure que celui-ci acquiert la capacité d'apprécier ce don, et Dieu en reconnaît l'exercice et y donne de l'étendue, à proportion de l'intelligence et de la soumission du serviteur. Afin de pouvoir «penser de manière à avoir de saines pensées, selon la mesure de foi que Dieu a donnée à chacun» (Romains 12: 3), il faut connaître cette mesure et par conséquent, quand on connaît «la parole de la justice» (Hébreux 5: 13), on est un «homme fait», capable de discerner le bien et le mal. Si je suis capable de discerner ainsi, je comprends les voies de Dieu à mon égard, et j'en jouis; sinon, je ne suis qu'un «ignorant dans la parole de la justice». J'ai besoin de lait, la viande ne me convient pas. Je vis; mais je n'ai aucune conscience ni intelligence des voies de Dieu envers moi.

Or, le défaut de cette intelligence doit nécessairement me priver des pensées et des conseils de Dieu. Vous n'entretenez pas un enfant de choses qui sont au-dessus de sa portée; vous ne lui parlez et vous ne lui ferez part de votre manière de voir qu'à mesure qu'il sera en état de vous comprendre. Je crois que, d'une certaine façon, Dieu fait de même; et cela non seulement quant aux bénédictions, mais aussi, quoiqu'à un degré moindre, quant aux châtements. Je ne dis pas que Dieu ne nous châtie que lorsque nous en comprenons la nécessité et l'utilité, ou que nous comprenons toujours pourquoi Il châtie. Au contraire, je crois que Dieu nous châtie souvent pour revendiquer le soin qu'il prend de nous, lorsque nous ne le remarquons pas suffisamment; mais ce que je dis, c'est que, à moins d'être exercé par le châtement, il n'en résulte aucun bien, et une âme qui connaît l'amour de Dieu, ne se contentera pas de laisser passer le châtement sans le comprendre. Lorsqu'un ami terrestre me montre de la froideur ou de l'éloignement, ne chercherai-je pas, à proportion de l'affection que j'ai pour lui, à avoir l'explication de sa conduite? Il en est précisément de même quant à l'amour de Christ; à proportion que nous apprécions cet amour, nous chercherons à comprendre pourquoi nous sommes éprouvés ou visités. C'est dans ce sens que Dieu agit envers nous, que ce soit par des bénédictions ou par des épreuves; toutefois, nous le discernons mieux quand Dieu bénit. «A celui qui a, il sera donné davantage». A celui qui avait gagné beaucoup, il fut donné de préférence à celui qui avait gagné moins. Je le répète, Dieu nous donne selon que nous sommes préparés à recevoir; et pour cette raison, les circonstances doivent constamment servir à nous rendre capables d'apprécier les bénédictions de Dieu à leur valeur réelle. C'est ainsi que Paul en prison à Rome, et Jean à Patmos, furent préparés, par des circonstances, l'un à révéler la gloire connue du ciel; l'autre à révéler la gloire du Seigneur sur la terre. Lorsque Jonas perdit son kikajon, il fut capable de comprendre les pensées de Dieu, et, étant ainsi préparé, il en reçoit la communication. Dieu veut que nous nous rendions compte du chemin où nous marchons, et que nous soyons remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle» (Colossiens 1: 9). Je ne crois pas qu'aucun chrétien, quelque grande que soit sa connaissance de l'Écriture, ait jamais pu réellement aller en avant, au delà de l'intelligence qu'il avait des voies de Dieu à son égard; c'est donc en proportion de ce que je comprends des voies de Dieu envers moi, que je suis enseigné de Lui. Si je ne comprends les voies de Dieu envers moi que pour le désert, alors je suis dans le désert, c'est-à-dire que le désert est la mesure de ce que j'ai atteint. Si je comprends les voies de Dieu pour le ciel, je suis donc dans le ciel.

Je suis persuadé que plusieurs d'entre vous ont bien souvent fait l'expérience d'un désir spirituel, qui passait dans leur âme comme un éclair: mais tout en nous souvenant de la jouissance que nous en éprouvions, nous trouvons que, pratiquement, nous ne sommes pas à cette hauteur et la raison en est que nous ne sommes pas préparés pour y être. Je ne doute pas que nous ne savourions souvent les grappes d'Escol, lors même qu'il nous reste bien des épreuves à traverser et de l'intelligence à acquérir, avant d'atteindre Escol même. Après que Caleb eût goûté de la grappe, il lui fallut 40 ans de préparation, avant d'être mis en possession réelle d'Escol, et sans doute son cœur a dû reconnaître alors avec quelle grâce Dieu agit à son égard. Et lorsqu'il posséda Escol, lorsqu'il eut compris, la nature, le moment et la place de la bénédiction qu'il avait goûtée si longtemps d'avance, *alors* il put chanter «avec intelligence». C'est lorsque

nous arrivons à Escol, que nous voyons combien il nous était nécessaire de passer à travers tant d'exercice et de tourment d'esprit, car c'est dans le lieu même de la bénédiction, que nous en comprenons véritablement l'excellence. Et pour pouvoir nous trouver là, il ne faut pas seulement savoir apprécier ce que Dieu nous donne, il faut avoir la conscience de ce que l'on est pour Lui, et comme conséquence nécessaire, que l'on est séparé de tout ce qui n'y convient pas. Ce n'est pas en un moment que nous reconnaissons combien notre coeur renferme d'idoles qui nous barrent le chemin, pour atteindre Escol et le posséder, après que nous avons appris à apprécier le goût et l'excellence des grappes. Et souvent le châtiment tombe sur nous, afin d'enlever l'obstacle et de nous préparer.

Il ne peut y avoir de corbeille de premiers fruits (voyez Deutéronome 26) qu'autant que l'on comprend les bénédictions de Dieu et qu'on les réalise. C'est pourquoi il est demandé que Christ «habite dans nos coeurs par la foi, et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour, afin que nous soyons capables de comprendre avec tous les saints, quelle est la longueur et la largeur et la profondeur et la hauteur, etc.» (Ephésiens 3: 17, 18).

Que le Seigneur nous donne de réaliser la nature, le moment et la valeur de ses bénédictions, pour que nous soyons préparés à en jouir comme il convient.

La mer d'airain - 2 Chroniques 4

«Et Salomon fit une mer de fonte, de dix coudées, depuis un bord jusqu'à l'autre, ronde tout autour, et haute de cinq coudées, et un filet de trente coudées l'environnait tout autour. Et au-dessus il y avait des figures de boeufs, qui environnaient la mer tout autour, dix à chaque coudée; il y avait deux rangs de ces boeufs qui avaient été jetés en fonte avec elle. Elle était posée sur douze boeufs, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi et trois l'orient; et la mer était sur leurs dos, et tous les derrières de leurs corps étaient tournés en dedans. Et son épaisseur était d'une paume, et son bord était comme le bord d'une coupe à façon de fleurs de lis; elle contenait trois mille bahts... LA MER SERVAIT POUR LAVER LES SACRIFICATEURS» (2 Chroniques 4: 2-6).

Pour bien comprendre la doctrine qui nous est enseignée dans cette belle et significative figure, trois choses appellent notre attention; — la matière, le contenu et l'objet. Que le Saint Esprit guide nos pensées et parle à nos coeurs pendant que nous considérerons ce sujet.

1. *La matière.* La mer de fonte de Salomon était faite d'airain, qui est le symbole de la justice divine, exigeant le jugement *du péché*, comme on le voit dans la figure de l'autel d'airain; ou demandant le jugement de la *souillure*, comme c'est le cas dans la figure de la *mer* d'airain. Il nous est dit du Seigneur Jésus, au 1^{er} chapitre de l'Apocalypse, que «ses pieds étaient semblables à de *l'airain* très luisant, comme s'ils eussent été embrasés dans une fournaise». C'est ainsi qu'on le voit marchant au milieu des chandeliers. Il ne peut tolérer le mal, mais il doit le fouler sous ses pieds, en exerçant le jugement. Ceci expliquera pourquoi l'autel, où le péché était expié et la mer où la souillure était lavée, devaient tous deux être faits d'airain. Chaque chose a sa signification dans l'Écriture, et nous devrions chercher, dans un esprit de prière, à comprendre quelle est cette signification.

Il est bien consolant et fortifiant pour le coeur d'être assuré que le péché, que Dieu pardonne et la souillure qu'il ôte gratuitement, ont été entièrement et pour toujours jugés et condamnés sur la croix. Il n'est pas un iota, pas un trait de notre culpabilité, ni une seule trace de souillure qui ait été laissé; tout a été divinement jugé. «La miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement»; et «la grâce règne par la justice» (Jacques 2: 13; Romains 5: 21). Le croyant est pardonné et purifié; mais son offense et sa souillure furent jugées sur la croix. La connaissance de cette vérité précieuse agit d'une double manière: elle affranchit parfaitement le coeur et la conscience, et en même temps elle produit en nous une horreur toujours croissante pour le péché et pour la souillure. L'autel d'airain exprimait d'une manière muette, mais expressive, ce double fait: la culpabilité *avait été* divinement condamnée; voilà pourquoi elle *pouvait être* divinement pardonnée. La mer de fonte rendait aussi un témoignage silencieux, mais explicite, au fait, que la souillure *ayant été* divinement jugée, elle *pouvait donc être* lavée divinement.

Il y a une profonde consolation pour le coeur dans tout ceci. Je ne puis regarder l'antitype de l'autel et pécher légèrement. Je ne puis considérer l'antitype de la mer de fonte et me souiller avec indifférence. Ma consolation est profonde et solide, parce que je sais que je suis pardonné et purifié; mais ma consolation est sainte, parce que je sais que Jésus a donné sa vie pour me procurer le pardon et la purification. Dieu a été glorifié *parfaitement*; le péché et la souillure ont été parfaitement condamnés; je suis affranchi pour l'éternité; mais la mort de Christ est la base de tout. Telle est la leçon, à la fois consolante et sainte, qui nous est enseignée par la matière de l'autel d'airain et de la mer de fonte.

2. Considérons maintenant le *contenu* de la mer de fonte de Salomon: «Elle contenait trois mille baths» *d'eau*. Si, en contemplant l'autel, je vois de l'airain en connexion avec le *sang*, en contemplant la mer je trouve l'airain en connexion avec *l'eau*. Tous deux se rapportent à Christ.

«C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang, Jésus le Christ, non seulement dans la puissance de l'eau, mais dans la puissance de l'eau et du sang. — Mais un des soldats lui perça le côté avec une lance; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau» (1 Jean 5: 6; Jean 19: 34). Le sang qui expie et l'eau qui purifie coulent, l'un et l'autre, d'un Sauveur crucifié. C'est une vérité précieuse et solennelle. Elle est précieuse, parce que nous avons l'expiation et la purification, solennelle à cause du moyen par lequel elles nous sont procurées.

Mais la mer de fonte contenait de l'eau et non du sang. Ceux qui s'en approchaient avaient déjà éprouvé la puissance du sang, ainsi ils n'avaient plus besoin que du lavage d'eau. C'est dans l'antitype comme c'était dans le type. Un sacrificateur sous la loi, dont les mains et les pieds avaient été souillés, n'avait pas besoin d'aller à l'autel d'airain, mais il devait aller en avant vers la mer de fonte. Il n'avait pas besoin de s'appliquer de nouveau le sang, afin d'être constitué comme sacrificateur, mais seulement de se laver avec de l'eau, pour être en état de remplir les fonctions de sa sacrificature. De même maintenant, si un croyant tombe, s'il commet un péché, s'il contracte une souillure, il n'a pas besoin d'être lavé de nouveau dans le sang, comme au début, mais seulement de l'action purifiante de la Parole, par laquelle le Saint Esprit applique à l'âme le souvenir de ce que Christ a fait, en sorte que la souillure est ôtée, la communion rétablie et le sacrificateur spirituel rendu de nouveau propre à accomplir ses fonctions. «Celui qui a tout le corps *lavé* n'a besoin que de se laver les pieds; mais il est tout net» (Jean 13: 10). «Ceux qui rendent le culte, étant *une fois purifiés*, n'auraient plus aucune conscience *de péchés*» (Hébreux 10: 2). Est-ce que c'est là traiter légèrement la souillure? Bien au contraire. Est-ce que l'établissement d'une mer de fonte avec ses trois mille bahts d'eau, pouvait donner lieu de croire que la souillure des sacrificateurs était peu de chose? Cela ne prouvait-il pas, au contraire, combien c'était une chose grave et sérieuse au jugement de Dieu, et comme il leur était impossible d'approcher du Seigneur avec la moindre tache aux mains et aux pieds?

Que le lecteur considère soigneusement ce sujet. Qu'il l'examine à la lumière de l'Écriture. Qu'il s'étudie à le bien comprendre. Il y a, dans bien des cas, un grand manque de clarté sur ce qui regarde la doctrine exprimée par l'autel d'airain et la mer de fonte. De là vient que tant de chrétiens sérieux tombent dans le trouble et dans l'obscurité spirituelle à l'égard des péchés journaliers et de la souillure journalière. Ils ne voient pas la divine plénitude de leur purification par le sang de Christ, et par conséquent ils entretiennent l'idée qu'ils doivent, à chaque nouvelle chute, retourner à l'autel d'airain, comme ils s'y sont rendus au moment de leur conversion, et comme s'ils n'avaient jamais été lavés du tout. C'est une erreur. Quand une fois un homme est purifié par le sang de Jésus Christ, il est net pour toujours. Si Christ m'a purifié, je suis divinement purifié et par conséquent éternellement net. Je suis introduit dans une condition à laquelle est liée une pureté parfaite, et je ne puis plus en sortir. Je puis en perdre le sentiment, la puissance, la jouissance. Pierre parle de ceux qui ont oublié la purification de leurs anciens péchés. Si le péché est traité légèrement, et si le *moi* n'est pas jugé, il est difficile de dire jusqu'où un chrétien peut s'égarer. Que le Seigneur nous donne de marcher chaque jour fidèlement et saintement devant Lui, afin que nous échappions à l'influence endurecissante du péché. Mais qu'on s'en souvienne — la meilleure sauvegarde contre l'action et l'influence du péché, c'est d'avoir notre cœur bien établi dans la grâce et de bien comprendre notre position en Christ. Être dans l'obscurité ou dans le doute au sujet de ces choses est le sûr moyen de tomber dans les pièges de Satan. Si je cherche à vivre saintement pour établir ma position devant Dieu, ou bien je serai par là poussé dans le pharisaïsme, ou je tomberai dans quelque horrible péché. Mais quand je sais que tous mes péchés et toutes mes souillures sont jugés et condamnés à la croix et que je suis justifié et accepté dans un Christ ressuscité, alors je suis sur le vrai terrain de la sainteté. Et si je bronche, ce que je fais, hélas! constamment, je puis apporter mon manquement devant Dieu en le confessant et en me jugeant moi-même, et je sais qu'il est fidèle et juste pour me pardonner mes péchés et me purifier de toute injustice. C'est sur le fondement, que Christ a déjà été jugé devant Dieu pour la chose même que je confesse en sa présence, que je me juge moi-même. S'il n'en était pas ainsi, ma confession n'aurait aucune utilité. C'est parce que Christ a été déjà jugé pour moi que Dieu peut être «fidèle et juste pour pardonner et purifier», car il est bien certain que Dieu ne punira pas deux fois pour une seule et même chose. Il est vrai — et c'est une vérité bénie, que je dois confesser mon péché et me juger moi-même, si j'ai mal fait. Il suffit d'une seule mauvaise pensée, pour interrompre ma communion avec Dieu. Chaque mauvaise pensée doit être jugée avant que ma communion puisse être rétablie. Mais c'est comme un homme déjà purifié que je confesse. Je ne suis plus considéré comme un pécheur, n'ayant affaire avec Dieu que comme avec un juge. Je suis maintenant dans la position d'un enfant, ayant affaire avec Dieu comme Père. Il a pourvu à mes besoins journaliers, mais cette grâce n'implique pas la négation de ma place et de mon partage, ni l'ignorance de l'oeuvre de Christ; elle me parle à la fois de la sainteté et de la grâce de Celui de qui elle provient. Le besoin que j'ai de la mer ne doit pas me faire oublier l'autel, mais je dois adorer la grâce de Celui qui a pourvu à l'un et à l'autre.

3. Ayant parlé de la matière et du contenu de la mer de fonte de Salomon, quelques mots suffiront pour ce qui en regarde l'objet: «La mer servait pour laver les sacrificateurs». Les sacrificateurs y venaient de jour

en jour, pour se laver les *mains* et les *pieds*, afin qu'il fussent toujours en état d'accomplir dûment leur oeuvre sacerdotale — c'est «là un type» frappant des sacrificateurs spirituels de Dieu, c'est-à-dire de tous les vrais croyants dont les *oeuvres* et la *marche* ont besoin d'être purifiées par l'action de la Parole. La cuve d'airain dans le tabernacle et la mer d'airain dans le temple étaient tous deux une figure du lavage d'eau par la Parole» (Ephésiens 5), que Christ accomplit maintenant par la puissance du Saint Esprit. Christ, en personne, travaille *pour* nous dans le ciel, et, par son Saint Esprit et sa Parole, Il travaille *en* nous. Ce n'est qu'ainsi que nous sommes capables d'aller en avant. Il nous ramène quand nous nous égarons, il nous nettoie de toute souillure, il nous corrige de toute erreur. Il vit éternellement pour nous. Nous sommes sauvés par sa vie. Il nous maintient dans la pleine puissance et dans l'intégrité de la position dans laquelle son sang précieux nous a placés. Tout est assuré en Lui. «Le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole; afin qu'il se présentât l'assemblée glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable» (Ephésiens 5: 25-27).

Maintenant encore un mot à propos des «boeufs», qui environnaient la mer tout autour et qui la soutenaient. Le boeuf est employé dans l'écriture comme symbole du travail patient, aussi la place qu'ils occupaient sous la mer d'airain est bien expressive. De quelque côté que le sacrificateur s'approchât, l'emblème du travail patient se présentait à ses regards. Peu importait combien de fois, de quelle manière il s'approchait; il ne pouvait jamais esquiver la vue de la patience, dévouée à l'oeuvre de le purifier de toutes ses souillures! Quel précieux symbole! Et nous en avons la substance en Christ. Nous ne pouvons jamais le fatiguer en venant souvent à lui. Sa patience est inépuisable. Il ne se lassera pas jusqu'à ce qu'il nous présente à lui-même sans tache, ni ride, ni rien de semblable.

Oh! que nos coeurs l'adorent, lui qui est notre Autel, notre Cuve, notre Sacrificateur, notre Avocat, notre Tout!

Explications de passages

1^{ère} série - Le jeûne d'après l'Ecriture

Recordon C.F.

Notre frère F.A. à N., nous adresse les questions suivantes:

«1° Qu'est le jeûne dans l'esprit de l'Evangile?

«2° Le jeûne est-il une angoisse d'âme accompagnée de privation de nourriture? Celle-ci est-elle la conséquence naturelle de l'angoisse, ou a-t-elle lieu volontairement et avec réflexion dans le but de plaire à Dieu ou de mortifier la chair?

«3° Si les apôtres ont conscience de leur position en Christ, comme fils de Dieu et cohéritiers de Christ; s'ils ont conscience de son amour infini, et s'ils ont foi en sa providence et en ses promesses, pourquoi jeûnent-ils en Actes des Apôtres 13: 3 et 14: 23, et pourquoi instituent-ils le jeûne en 1 Corinthiens 7: 5?».

Pour répondre à notre frère nous allons, d'abord, rechercher ce qu'était le jeûne dans l'Ancien Testament, ou dans quelles occasions et dans quel but il était observé.

a. Il accompagnait très convenablement l'humiliation devant Dieu pour la confession de péchés commis et les prières qui en sollicitaient le pardon. Voir 1 Samuel 7: 6; Joël 2: 12, 15. Dieu eut égard au jeûne du méchant Achab, 1 Rois 21: 27-29; et à celui des Ninivites incirconcis, Jonas 3: 5-10.

b. Il s'alliait de même fort à propos à une grande affliction, à la prévision des jugements de Dieu et aux prières instantes pour les conjurer. Voir les deux derniers passages ci-dessus, puis 2 Samuel 12: 16-23; 2 Chroniques 20: 3; Esdras 8: 21-23; Néhémie 1: 4; 9: 1; Esther 4: 3-16; Psaumes 35: 13; 69: 10; Jérémie 14: 22; Daniel 9: 3; 10: 2, 3; Joël 1: 14.

c. Il se joignait encore très naturellement à un grand deuil. Voir Juges 20: 26; 1 Samuel 31: 13; 2 Samuel 1: 12; 1 Chroniques 10: 12).

d. On voit, par ces passages, que le jeûne était, ou bien spécial, individuel et facultatif, ou bien général, national et obligatoire. La loi de Moïse n'instituait qu'un seul jour de jeûne dans l'année, c'était le jour solennel des expiations (conf. Lévitique 16: 29; 23: 27-29, avec Jérémie 36: 6 et Actes des Apôtres 27: 9). Le jeûne le plus sévère était ordonné aux Israélites en ce jour-là; ils devaient s'abstenir non seulement du manger et du boire, mais encore de toutes les autres jouissances qui les auraient éloignés ou distraits du devoir solennel d'affliger leurs âmes devant l'Eternel.

Plus tard, nous voyons souvent les chefs du peuple «publier le jeûne» (Jérémie 36: 9). Après le retour de la captivité, plusieurs jeûnes annuels furent régulièrement établis, en mémoire de calamités nationales. Voir Zacharie 8: 19; Esther 9: 31. Mais ces jeûnes, n'étaient pour la plupart qu'une forme, une cérémonie, que n'accompagnaient plus les sentiments qu'ils étaient censés exprimer: ce qui donne lieu à de graves reproches de la part de Dieu. Voir Esaïe 58: 3-6; Zacharie 7: 5.

Voyons maintenant ce que nous dit le Nouveau Testament sur ce sujet. Au temps où le Seigneur Jésus était sur la terre, le jeûne avait atteint, dans les idées des Juifs, des proportions exagérées. A défaut de vraie piété, on s'attachait d'autant plus aux pratiques religieuses. Les personnes pieuses savaient jeûner et prier, tout en se réjouissant dans l'attente d'un Sauveur (Luc 2: 37); les autres ne savaient que jeûner; les disciples de Jean Baptiste partageaient les préjugés des pharisiens sur les mérites du jeûne (Matthieu 9: 14; Marc 2: 18; Luc 5: 33); quant aux pharisiens, ils se vantaient de jeûner deux fois par semaine (Luc 18: 12).

Le Seigneur Jésus ne prescrit pas le jeûne à ses disciples; tant qu'il était avec eux, ceux-ci, dit-il, ne pouvaient jeûner, dans le sens de mener deuil (conf. Matthieu 9: 15 avec Marc 2: 19; Luc 5: 34). Cependant chaque fois, c'est-à-dire, dans les trois évangiles synoptiques, il déclare que «des jours viendront, où l'Epoux leur sera ôté et qu'alors ils jeûneront», ce qui peut n'être ici que le parallèle de ce que le Seigneur leur dit plus tard: «Dans peu de temps, vous ne me verrez pas... En vérité, en vérité, je vous dis, que vous

pleurerez et que vous vous lamenterez, et le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse» (Jean 16: 19, 20 (*)).

(*) Le Seigneur nous apprend aussi qu'il est une sorte de démons qui ne peuvent être chassés «que par la prière et par le jeûne» (Matthieu 15: 32; Marc 8: 3).

Arrêtons-nous un peu sur cet enseignement du Seigneur Jésus en Matthieu 9: 14-17; Marc 2: 18-22; Luc 5: 33-39. Le Seigneur venait d'appeler à l'apostolat le péager Matthieu ou Lévi; et celui-ci, dans sa joie et sa reconnaissance, lui avait fait préparer un grand festin, et Jésus était à table avec une grande foule de publicains. Et, comme à l'ordinaire, les scribes et les pharisiens murmuraient d'une telle condescendance qui eût froissé leur hypocrite orgueil. Jésus répond à leurs murmures, tout en condamnant ceux qui se les permettent. Alors les adversaires se rabattent sur le jeûne; de concert avec les disciples de Jean, ils lui disent: «Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas comme nous?». Le Seigneur leur donne la raison de cette différence: «Les fils de la chambre nuptiale peuvent-ils mener deuil pendant que l'époux est avec eux?». — Il serait absurde pour eux de jeûner alors que Celui qui était la source de toute leur joie était là. C'eût été en contradiction avec leur foi en Lui, le Messie, que de se soumettre à cet acte de douleur et d'humiliation, en présence de celui qui leur apportait l'allégresse et la consolation. Mais il y avait encore ici un enseignement plus profond à apprendre. Ce n'était pas seulement la présence de Celui que les disciples comprenaient, tandis que tous les autres ne le connaissaient pas, mais encore le Seigneur leur fait voir que l'on ne peut mêler les prescriptions qui découlent de la loi, avec les principes et la puissance de la grâce divine: c'est là un principe des plus importants, que la chrétienté a complètement méconnu et annulé en pratique. — Le christianisme est un système de grâce en Christ, maintenu dans la sainteté par le Saint Esprit chez ceux qui croient. La chrétienté est la grande maison de la profession, où il y a des vases impurs mêlés avec ceux qui sont à honneur; où abondent et règnent des principes qui ne procèdent point du Christ, mais qui sont empruntés, les uns au judaïsme, d'autres aux propres pensées des hommes, sans aucun égard à la Bible. Or, ce que le Seigneur nous montre ici, c'est que, même en adoptant ce que Dieu a sanctionné jadis sous la Loi, on peut s'égarer.

Le même Dieu, qui a éprouvé Israël sous la Loi, a plus tard donné l'Evangile; et c'est l'Evangile et non pas la Loi qu'il dispense maintenant, c'est avec la grâce que nous avons affaire. C'est avec Christ ressuscité et monté au ciel que nous sommes en relation, et non pas avec la Loi. Nous sommes morts à la Loi si nous sommes chrétiens. Voilà ce que la chrétienté a oublié, ce dont elle s'est départie. En partant du principe que la Loi est bonne et l'Evangile aussi, on a dit: «N'est-il donc pas beaucoup plus sûr et plus convenable de les admettre et de les garder l'un et l'autre?». Le résultat de ce raisonnement humain a été que les hommes ont mis le plus grand zèle à effectuer une fusion que le Seigneur déclare impossible. Ils ont essayé de mettre le vin nouveau dans de vieilles outres, — c'est-à-dire dans ce qui contenait des principes *légaux*, avec lesquels Dieu en a fini; ayant produit du vin nouveau, il veut de nouveaux vaisseaux. L'efficace intérieure du Christianisme doit se revêtir de ses propres formes. Les nouveaux vêtements, caractérisant l'Evangile, diffèrent complètement des formes légales. Le légalisme était le vieil habit, et c'était mépriser la bonté de Dieu que de se borner à le rapiécer de drap neuf; après tout, cela ne réussirait jamais: cela ne servirait qu'à rendre le vieux plus mauvais encore, c'est ce qu'a fait la chrétienté: elle a essayé de raccommo-der le vieux vêtement avec le drap neuf — d'introduire une certaine mesure de morale chrétienne dans le judaïsme, comme une sorte d'amélioration dans celui-ci. Et quel en a été le résultat? — On a voulu mettre le vin nouveau dans de vieilles outres: on prêche Christ, en quelque mesure, mais toujours en connexion avec les vieux vaisseaux; il s'agit, à la fois, dans cette parabole (Luc 5: 36), du développement extérieur et de la puissance intérieure; elle montre que le christianisme est quelque chose d'entièrement nouveau, et qui ne peut ni ne doit être mélangé avec la loi. Si vous rencontrez un homme qui pense avoir quelque justice propre, vous pouvez combattre et renverser cette opinion au moyen de la loi: c'est là l'usage légitime de la loi; cet homme est un impie, un pécheur, et vous pouvez employer la loi pour le lui prouver. Mais un chrétien est un juste; or, comme Paul le dit expressément, la loi n'est pas donnée pour lui (1 Timothée 1: 8, 9). Je ne dois pas mettre le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, ni le vieux dans des vaisseaux neufs. Cela conduit le Seigneur à faire ressortir la totale *nouveauté* de la conduite et des principes qui découlent de Lui-même et de sa grâce. Tout cela était fortement opposé aux pensées et aux préjugés des scribes et des pharisiens, mettant en avant leur question sur les *jeûnes*. Cela ne veut pas dire pourtant, que le jeûne ne soit pas un devoir chrétien, puisque Jésus Christ a dit de ces disciples, que le jour viendrait, où ils jeûneraient; mais il doit être basé sur des principes chrétiens et non pas judaïques.

Aussi, dans Matthieu 6: 16-18, le Seigneur recommande encore à ses disciples, quand ils jeûneront, de pas imiter les hypocrites, qui se rendent tout défaits de visage, afin qu'il paraisse aux hommes qu'ils jeûnent. De peur que la chair ne prenne avantage, même de ce qui a en vue la mortification du corps, le Christ veut que l'on fasse en sorte, devant les hommes, de ne pas paraître jeûner, plutôt que d'en faire ostentation. Car quoiqu'un vrai chrétien doive profondément répugner à revêtir de fausses apparences, il pourra bien y être amené par les insinuations de l'adversaire, s'il ne demeure pas dans une sainte vigilance devant Dieu. «Toi, *quand tu jeûnes*, oins ta tête et lave ton visage, en sorte qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui demeure dans le secret, et ton Père qui te voit dans le secret, te récompensera».

Mais si le jeûne judaïque et le jeûne pharisaïque sont ainsi condamnés par le Seigneur, il n'en résulte pas qu'il ne puisse y avoir un jeûne chrétien: nous avons déjà entrevu le contraire. Je crois qu'il y a dans le jeûne, un avantage réel dont peu de chrétiens se font une juste idée. Si, dans certaines occasions qui réclament tout spécialement de nous, soit comme individus, soit comme familles, soit comme assemblées, des prières ferventes, nous savions les accompagner du jeûne, nous en éprouverions, je n'en doute pas, une grande bénédiction. C'est là aussi un moyen d'exprimer l'humiliation d'esprit. Le jeûne est une des choses par lesquelles le corps montre sa sympathie avec les préoccupations de l'esprit; c'est une manifestation du désir que nous sentons de nous tenir devant Dieu dans l'attitude de l'humiliation.

Appliquons maintenant ces quelques pensées aux exemples de jeûne que nous trouvons dans le Nouveau Testament, depuis la Pentecôte.

Le premier nous est fourni par un capitaine romain, pieux et craignant Dieu, mais qui ne connaissait pas encore la bonne nouvelle du salut par Christ. Voici ce qu'il dit à l'apôtre Pierre (Actes des Apôtres 10: 30) : «Il y a quatre jours que j'étais en jeûne... et que je priais dans ma maison», et un ange lui apparut et lui dit: «Ta prière est exaucée». Elle l'est, en ce que l'apôtre Pierre lui est indiqué comme celui qui devait lui faire connaître le salut de Dieu. Ici donc, comme dans tous les cas qui nous restent à voir, le jeûne accompagne, d'une manière bénie, des prières tout particulièrement instantes.

En effet, c'est là ce qui explique le jeûne dont il est question en Actes des Apôtres 13: 2, 3. Les disciples, prophètes et docteurs, de l'assemblée d'Antioche «servaient le Seigneur et jeûnaient», lorsque l'Esprit saint, en réponse à leurs prières, dit: «Mettez-moi à part Barnabas et Saul...» Le Saint Esprit voulait les envoyer (verset 4) annoncer l'Evangile au loin: les disciples sentent le besoin de les recommander à la grâce de Dieu, pour l'oeuvre à laquelle ils étaient appelés (voir 14: 28); et, dans ce but, «ayant *jeûné* et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent aller» — Puis dans Actes des Apôtres 14: 23, les mêmes Paul et Barnabas, en revenant de leur voyage d'évangélisation, et en repassant dans les villes, où ils avaient «fait beaucoup de disciples», «leur ayant choisi des anciens dans chaque assemblée, prièrent avec jeûne, et les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru». C'étaient là des actes d'une grande importance, demandant des supplications ferventes, or le jeûne était là bien à propos. — Qui de nous, en effet, ne sait pas, par expérience, que l'excès des viandes et du vin appesantit le coeur, comme aussi le Seigneur nous le dit (Luc 21: 34)? par conséquent, l'abstention temporaire des aliments est propre, au contraire, à faciliter l'élévation du coeur à Dieu dans des prières prolongées et faites avec ferveur. Nous ne comprendrions pas et nous plaindrions des chrétiens, tant soit peu anciens dans la carrière, qui n'auraient jamais fait l'expérience dont nous parlons, ou qui, dans des circonstances graves, solennelles, soit pour eux individuellement, soit pour leur famille, soit pour l'assemblée, ne se seraient jamais sentis pressés de joindre le jeûne à la prière. Ce que nous ne comprenons pas non plus, c'est la troisième question (3^e) de notre frère F.A.: «Si les apôtres ont conscience de leur position en Christ... pourquoi jeûnent-ils? » On pourrait tout aussi bien dire: «S'ils ont foi en la providence de Dieu et en ses promesses», pourquoi prient-ils? A quoi l'on peut répondre: «C'est précisément parce qu'ils ont conscience de leur position en Christ, comme fils de Dieu... et de son amour infini — parce qu'ils ont foi en ses promesses, qu'ils prient» (Voir Ezéchiel 36: 37, comparé avec ce qui précède). Et c'est parce qu'ils sentent le besoin de prier avec instances, sans être entravés par la chair, qu'ils ajoutent le jeûne à leurs prières.

Ainsi, dans ces derniers exemples, il n'est pas question d'angoisse d'âme; je ne crois pas que jamais le jeûne soit, par lui-même, une angoisse d'âme, quoiqu'il puisse accompagner l'angoisse d'âme; ce qui est même tout naturel. Quand le coeur est fort affligé, est-ce que l'on pense à manger? — Aussi, nous

comprenons très bien que, dans une grande douleur, dans le deuil, dans une vive conviction du péché et une ardente aspiration au salut, on soit amené, même sans préméditation, à jeûner. De même le chrétien en chute, une assemblée appelée, par ce qui se passe dans son sein ou dans l'Eglise en général, à une profonde humiliation devant Dieu — ne sentiront-ils pas parfois (plût à Dieu que ce fût plus fréquent? (*)) le besoin de joindre le jeûne à la prière, ou de prier en jeûnant, afin de pouvoir le faire avec plus d'instances. Si le désir du relèvement est vraiment senti, il conduira de lui-même au sentiment du besoin du jeûne. Hélas! il nous arrive quelquefois de penser à nous réjouir, quand nous devrions sentir nos misères et pleurer, quand Dieu nous appelle à nous humilier en confessant nos infidélités. Combien de fois le poignant reproche, adressé à Israël, en Esaïe 22: 12, 13, n'a-t-il pas pu s'appliquer aussi à des chrétiens sans intelligence et sans spiritualité?

(*) L'apôtre Paul usait souvent de ce grand moyen de soutenir et d'entretenir la spiritualité, comme nous le voyons dans 2 Corinthiens 6: 5 et 11: 27. Cependant, les jeûnes, dans ces passages, pourraient signifier des «jeûnes forcés» faisant partie des afflictions de l'apôtre. Ils sont pourtant distingués de la faim et de la soif dans le dernier passage.

Notre frère demande enfin: «Pourquoi les apôtres instituent-ils le jeûne en 1 Corinthiens 7: 5?» J'avoue que je ne saurais pas voir là «l'institution du jeûne». Il ne s'agit, dans ce passage, que d'un mari et d'une femme que des circonstances à eux particulières: une épreuve, la conduite de leurs enfants, le désir de leur conversion, par exemple, invitent à des prières spéciales, auxquelles, d'un consentement mutuel, ils unissent le jeûne, pris ici dans un sens très général. Au reste, le mot «jeûne» ne se trouve pas ici dans les meilleures éditions critiques du Nouveau Testament, et il faut simplement lire, comme l'indique la Version nouvelle: «afin que vous vaquiez à la prière».

En résumé, si l'on nous demandait: comment devons-nous comprendre le jeûne d'après le Nouveau Testament, relativement aux chrétiens de nos jours? nous dirions: Nous croyons que l'exercice du jeûne est positivement affirmé dans des passages, tels que Matthieu 9: 15; 17: 21, et Actes des Apôtres 13: 2. Il est présenté en connexion immédiate avec la prière, et nous pensons que cette connexion est fort instructive. Le jeûne implique l'oubli, l'éloignement des choses naturelles et terrestres; la prière implique un cœur occupé des choses spirituelles et célestes. Le premier est un moyen d'obstruer le canal de communication entre notre être naturel et le monde qui nous entoure; la dernière est un moyen d'ouvrir le canal entre l'homme spirituel et le ciel. Celui-là renferme l'idée d'une saine abnégation du vieil homme; celle-ci, l'idée de l'état de complète dépendance du nouvel homme. Toutefois, nous devons nous garder soigneusement de tout ce qui, dans le jeûne, ressemblerait à l'esprit monastique, ascétique ou légal, lequel ne tendrait qu'à élever ce qui doit être tenu dans l'abaissement. En un mot, l'effet moral du jeûne nous semble réalisé, par l'habitude constante de la «tempérance», dans le sens que donne à ce mot le premier article de ce numéro.

* * *

2^{ème} série - Matthieu 11: 11

Notre frère C. B., aux B., désirerait une explication de ce passage. En 1860, un autre frère C. B., du Gard, nous avait déjà demandé notre pensée sur le verset suivant, et nous avons publié alors (voir *Messenger Evangélique 1860 au titre « Explications de passage, 2^{ème} série ou dans l'original page 257*) une réponse d'un de nos frères qui embrasse tout l'ensemble ou le contexte de ce passage. Le lecteur fera donc bien de commencer par relire l'article que nous venons d'indiquer, qui lui donnera une idée générale sur tout le sujet, et nous n'aurons que quelques mots à y ajouter.

Après avoir repris, en parlant aux disciples de Jean, la faiblesse de foi qu'avait montrée leur maître, le Seigneur, lorsque ces messagers sont partis, élève bien haut le Précurseur, en parlant aux troupes. Jean n'est point «un roseau agité du vent», malgré la question indiscrete qu'il venait de faire adresser à Jésus. Ce n'est point un grand de ce monde, un homme de cour: c'est «un prophète... et plus qu'un prophète», parce que Jean occupait une place toute particulière qui n'avait été assignée à aucun autre, prophète: celle d'être, à la fois, le héraut et le précurseur immédiat du Messie, le contemporain de l'Agneau de Dieu, qu'il pouvait non seulement annoncer, mais encore montrer du doigt. Jean était un prophète, dont les prophètes avaient parlé d'avance; aussi le Seigneur dit de lui: «En vérité, je vous dis qu'entre ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun plus grand que Jean le Baptiseur»; puis il ajoute ces paroles, des plus remarquables dans ce chapitre de transition: «Toutefois le moindre dans le royaume des cieux est plus

grand que lui». Quel en est le sens? — Ici, le Seigneur parle de Jean, en le comparant non avec Lui-même, mais avec d'autres hommes. Jean était le plus grand parmi ceux qui étaient nés de femme, Jésus Christ évidemment excepté; «toutefois le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui». Cela indique, je pense, qu'un nouvel ordre de choses commençait, dans lequel les privilèges que conférerait la grâce souveraine de Dieu seraient si grands, que le dernier, dans la dispensation qui allait s'ouvrir, serait supérieur au plus grand dans toutes les dispensations passées. Et cela ne tiendrait pas à la foi ni à quoi que soit qui fût dans ces héritiers dit royaume des cieux, car ces mots ne veulent pas dire qu'un faible croyant maintenant est plus grand qu'un homme d'une foi puissante dans les temps passés, ni qu'une âme anxieuse, troublée, doutant encore de son salut soit dans un meilleur état que ceux qui, comme Siméon, pouvaient se réjouir en Dieu, leur Sauveur. Cependant le Seigneur déclare que le plus grand dans les économies passées est moindre que le plus petit maintenant: «Celui qui est le moindre dans le royaume des cieux est plus grand que lui», c'est-à-dire que Jean Baptiste.

«Le royaume des cieux» ne signifie jamais le ciel: ce sont deux idées aussi bien que deux expressions différentes. «Le royaume des cieux» indique toujours un état de choses qui, tout en ayant sa source dans le ciel, a son développement sur la terre. Ces mots peuvent s'appliquer, comme c'est souvent le cas, à ce qui a lieu maintenant ici-bas; ou, comme c'est aussi quelquefois le cas, à ce qui aura lieu quand le Seigneur viendra en gloire et établira, d'une manière visible son gouvernement sur la terre. Mais le royaume des cieux suppose toujours la terre, comme la scène où se manifestent les privilèges des cieux. Le Seigneur Jésus se voit rejeté, mais Dieu, dans sa grâce, tire le bien du mal et fait sortir, du rejet même de Jésus, une beaucoup plus grande bénédiction que n'eût été celle qui aurait accompagné sa réception. En supposant que le Seigneur eût été accueilli par les hommes lors de sa première venue, Il aurait béni les hommes et les aurait conservés vivants sur la terre. Il aurait lié Satan et comblé les créatures, en général, d'innombrables bienfaits. Néanmoins qu'eût été tout cela sans la satisfaction de Dieu au sujet du péché? Ni sa gloire morale, ni son amour suprême n'eussent été révélés comme ils le sont maintenant. Or, la mort du Christ est, à la fois, l'apogée de la méchanceté de l'homme et de la bonté de Dieu, car, à la croix, l'un a montré sa haine mortelle et sa totale perversité, et l'autre son amour parfait et saint. C'est l'iniquité de l'homme qui mit Jésus Christ en croix — c'est la grâce de Dieu qui l'y amena; et Christ, ressuscité d'entre les morts, prend sa place comme le commencement, le Chef d'une nouvelle création, dès lors accomplie en sa personne et révélée à la foi de tous les croyants, lesquels, tout en ayant encore à lutter dans ce monde avec les malices spirituelles, sont mis par Lui dans cette position de bénédiction. Christ répand dans leurs coeurs la joie du salut, son Esprit leur rend témoignage qu'ils sont enfants de Dieu — que tous leurs péchés sont pardonnés — et qu'ils n'ont plus qu'à attendre son avènement qui couronnera l'oeuvre de son amour, alors qu'ils seront ressuscités d'entre les morts ou transmués, pour être rendus conformes à leur Chef glorifié. Tout cela est, dès maintenant, vrai pour la foi, et sera vrai pour la vue prochainement, mais toujours vrai dès le moment de l'introduction de cet état de choses, qui date de l'ascension du Christ au ciel, et qui se terminera par la descente du Christ du ciel pour prendre en mains la puissance du royaume sur la terre.

Qu'est-ce donc que le moindre des croyants possède maintenant? Pour le comprendre, rappelons ce qu'étaient les saints avant la mort de Jésus Christ. Le dernier d'entre eux, Jean Baptiste, se reposait sur des promesses. Quelque béni qu'il fût, il ne pouvait pas même dire: Mes péchés sont ôtés, mes iniquités sont toutes effacées. Avant la mort et la résurrection de Christ, les saints pouvaient seulement, avec joie sans doute, regarder en avant vers le jour qui amènerait cette assurance et dire: Oh! quel bonheur ce sera alors! Ils pouvaient être assurés que c'était bien là l'intention de Dieu, mais elle dépendait d'une promesse; ce n'était, pas encore un fait accompli. Après tout, si vous étiez en prison, vous comprendriez aisément la différence qu'il y a entre une promesse d'être élargi et le fait même de votre élargissement, lorsque vous en seriez sorti. Eh! bien, c'est une différence analogue dont il est question ici. Avant la mort du Christ, le plus avancé des saints, même Jean le Baptiseur, ne pouvait pas dire: Tous mes péchés sont abolis, quoiqu'il pût et dût dire: Je suis parfaitement sûr que quand le Messie viendra, il amènera la justice éternelle et mettra fin aux péchés. Mais ici intervient ce fait prodigieux, que le Messie est venu et qu'il a accompli son oeuvre. L'oeuvre de l'expiation est faite; et la conséquence en est que tous ceux qui croient ont le droit de dire: Je n'ai plus de péché sur moi en la présence de Dieu. Les doutes du Précurseur ne sont plus permis à ceux qui savent que le Christ est mort et qu'il est ressuscité.

Cela est vrai, non pas de quelques chrétiens en particulier, mais de tout chrétien, et il est à désirer que chacun d'eux sache le dire, c'est-à-dire que chacun d'eux sache prendre la place que Dieu lui donne en Christ. Il en résulterait que les chrétiens ne pourraient plus marcher avec le monde, comme ils ne le font encore que trop.

Voici donc ce que je trouve dans l'Évangile: une nouvelle dispensation allait commencer, dans laquelle le tout dernier est investi de privilèges que le plus grand ne pouvait et ne devait pas posséder auparavant. Et cela parce que Dieu attache une valeur infinie à la mort de son Fils, une gloire particulière à cette œuvre du Christ, par laquelle la rédemption a été accomplie. Maintenant tout est fait — tout est donné, et Dieu peut inviter les âmes, non pas à oublier leurs péchés ou à ne plus y prendre garde, mais à les considérer, à les confesser et à les juger devant la croix du Christ; maintenant Dieu peut engager les croyants à dire: «Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché». C'est là la base du christianisme. Cela étant, nous devons comprendre combien c'est une chose mauvaise et antichrétienne que la prétention d'un homme quelconque à prendre la position de sacrificateur ou prêtre, c'est-à-dire celle d'un individu ou d'une caste s'attribuant le privilège de s'approcher de Dieu pour les autres. Tout chrétien — homme, femme ou enfant, peu importe — est sacrificateur. Tous les chrétiens ne sont pas ministres — ou serviteurs ayant reçu du Seigneur des dons divers pour exercer divers ministères. Ceci est tout autre chose. Le ministère et la sacrificature, quoique si souvent confondus, n'ont pas une seule idée commune entre eux. C'est un privilège spécial conféré de Dieu dans l'économie actuelle, que tout croyant est un sacrificateur ou prêtre; c'est-à-dire qu'il est rendu capable de s'approcher du trône de la grâce ou du vrai propitiatoire, d'entrer jusque dans le lieu très saint, tous ses péchés étant ôtés, toutes ses iniquités purifiées, en sorte qu'il peut être parfaitement heureux en la présence de Dieu, tout en étant encore sur la terre. Je n'indique qu'une faible partie des privilèges du plus petit dans le royaume des cieux. Et souvenons-nous bien que toutes les grandes prérogatives du christianisme sont des prérogatives communes à tous les croyants. Un homme peut prêcher, un autre ne le peut pas, mais cela n'a point de rapport avec les privilèges du royaume. Tout homme doué pour cela, soit par le Seigneur, soit aussi par l'étude ou des capacités naturelles, peut faire une prédication — et cela sans même avoir la vie éternelle. Ainsi Caïphe et Balaam ont pu rendre témoignage selon la vérité. Mais cela n'a rien à faire avec les bénédictions dont je parle, comme étant actuellement le partage des fidèles.

Les privilèges spirituels du royaume (*) sont, dès à présent, l'héritage universel de la famille de la foi, dont le dernier des membres est plus grand même que Jean le Baptiseur. On a fait de grands efforts pour ébranler le sens simple de ce verset. On a enseigné que le moindre dans le royaume des cieux est Jésus lui-même — Jésus, il est vrai, dans son abaissement, Jésus «crucifié en infirmité». Mais une pareille assertion trahit une ignorance complète de la pensée de Dieu. Car le royaume des cieux n'était pas encore venu tant que Jésus était sur la terre. Il était alors prêché comme étant proche, mais il n'était pas encore établi de fait. Et Jésus Christ, bien loin d'être le «moindre» dans ce royaume, en était le roi; en sorte qu'on ne pourrait pas même, sans manque de respect, l'appeler le plus grand, bien moins encore «le plus petit» dans le royaume. Ce serait de plus un manque d'intelligence que de dire qu'il était dans le royaume: il serait plus vrai de dire que le royaume était en lui moralement et en tant qu'il exerçait la puissance divine. Aussi disait-il aux Juifs: «Si je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, alors le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous» (Matthieu 12: 28); et ailleurs, aux pharisiens: «Voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous» (Luc 17: 21). Le royaume était là en la personne du Seigneur, qui en est le roi et qui en possédait la puissance. Mais s'il est question du «royaume des cieux», comme d'un état de choses introduit dans ce monde, alors, avant cela, Christ devait monter au ciel: roi rejeté, sans doute (Luc 19: 14), mais néanmoins, comme roi, il est allé s'asseoir à la droite de Dieu — et ainsi le royaume des cieux commença. Tant que Jésus n'était pas monté au ciel, le royaume n'était pas établi de fait. Alors il commença, d'abord spirituellement et en mystère, comme bientôt il apparaîtra en puissance et en gloire. Ainsi il est évident que dans ce chapitre 11 de Matthieu, nous sommes sur les confins de l'économie passée et de celle qui allait s'ouvrir. Jean le Baptiseur est là comme le dernier et le plus grand témoin de ce qui allait prendre fin. Elie devait venir, et Elie était déjà venu dans la personne de Jean Baptiste. Jean avait fait l'œuvre morale qui se rattachait à la mission d'Elie: préparer le jour du Seigneur, et dresser le chemin devant Lui. Je ne dis pas qu'Elie ne doive pas venir une autre fois, mais Jean était alors le témoin du service d'Elie. Il était venu dans «l'esprit et la puissance d'Elie» (Luc 1: 17); et comme le Seigneur le dit peu après le passage que nous étudions: «*Si vous voulez recevoir ce que je vous dis, celui-ci est Elie qui doit venir*». Voilà ce que Jean était pour la foi. Comme le

royaume des cieux maintenant, qui est un témoignage au royaume futur, quand il se manifestera en puissance et en gloire. Jean était pour la foi ce qu'Elie sera prochainement pour la vue. Le royaume des cieux est pour la foi actuellement ce que le royaume des cieux sera pour la vue prochainement.

(*)1 Je dis «*privilèges spirituels*», car il y a aussi des *bénédictions temporelles ou terrestres* qui se rattachent au royaume et ne concernent pas l'Eglise du tout. C'est pourquoi il est dit, *que, pour nous chrétiens*, «le royaume de Dieu est justice, et paix, et joie dans l'Esprit saint» (Romains 14: 17).

Mais précisément comme Jean Baptiste jeté en prison était une terrible épreuve de foi pour un Juif qui attendait un grand prophète, annonçant et introduisant le Messie qui viendrait avec une éclatante majesté, le Seigneur dit ici: «Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende». Cela devait être reçu par l'ouïe intelligente de la foi. Quelle chose extraordinaire pour Israël, que le précurseur du Messie fût en prison, et que le Messie lui-même fût bientôt après cloué à la croix! Mais avant que la gloire extérieure resplendisse, il doit y avoir la souffrance — et la rédemption accomplie. C'est pourquoi «le moindre» maintenant d'entre ceux qui possèdent cette bénédiction de la foi, qui jouissent de ces merveilleux privilèges que le Saint Esprit révèle aujourd'hui comme des dons de la souveraine, grâce de Dieu, — est plus grand que Jean le Baptiseur, car c'est là l'oeuvre, le don et l'ordonnance de Dieu. Le jugement est son oeuvre étrange, mais la grâce est les délices de son coeur, c'est sa joie de bénir, par Christ, celui qui n'a aucun titre quelconque à sa bénédiction. Et c'est là ce qu'il fait sous l'économie actuelle.

* * *

3^{ème} série

Un de nos frères, C.K. à R., nous a demandé une explication des passages suivants:

Matthieu 11: 12. Nous le renvoyons au premier volume du *Messager évangélique*, où ce passage a déjà été l'objet d'un article.

Matthieu 16: 19. Le Seigneur dit à Pierre: «Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux etc.». — Il s'agit ici du royaume que Christ allait établir. Dans les desseins de Dieu, ce royaume devait avoir la forme du royaume des cieux; mais le Roi ayant été rejeté sur la terre, le royaume allait s'établir d'une manière spéciale. Tout rejeté d'ailleurs qu'il fût, le Seigneur tenait les clefs de ce royaume: l'autorité lui en appartenait. Il devait les confier à Pierre, afin que lorsque lui, Christ, s'en serait allé, Pierre ouvrit les portes du royaume, premièrement aux Juifs, et puis aux Gentils. Pierre devait avoir aussi de l'autorité dans ce royaume de la part du Seigneur, de sorte que ce qu'il établirait sur la terre de la part du Seigneur, vrai Roi, quoique monté au ciel, serait confirmé dans le ciel. En un mot, Pierre avait l'autorité d'ordonner dans le royaume de Dieu sur la terre, ce royaume ayant maintenant le caractère de royaume des cieux, car son Roi était dans le ciel. Les clefs représentent l'autorité dans le royaume, donnée à Pierre, comme administrant ce royaume de la part de Christ, et y ordonnant ce qui était conforme à la volonté du Seigneur et qui serait ratifié dans le ciel. Tout ceci se rattache personnellement à Simon, en vertu de l'élection du Père qui l'avait choisi dans sa sagesse pour recevoir cette révélation, et en vertu de l'autorité de Christ qui lui avait conféré le nom qui le signalait comme jouissant personnellement de cette faveur.

En Matthieu 18: 18, les mêmes privilèges concernent l'Eglise qui devait occuper la place de Christ sur la terre. Des chrétiens assemblés au nom «et avec la puissance de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 5: 4), pour prendre des décisions dans des cas de discipline, peuvent compter sur la présence et la direction du Seigneur. Le ciel ratifiera ce que l'assemblée liera ou déliera sur la terre (voir les Etudes sur la Parole, sur ces passages).

Matthieu 19: 30 ou Marc 10: 31: «Plusieurs des premiers seront les derniers etc...». Les Apôtres auront la première place dans l'administration du royaume terrestre; au reste chacun aura la sienne; quelque avantage ou bien, que l'on ait quitté pour l'amour de Jésus Christ, on en recevra le centuple et la vie éternelle (versets 28, 29). La décision d'ailleurs n'en sera pas établie sur les apparences: «plusieurs des premiers seront les derniers, et des derniers seront les premiers».

En Matthieu 20: 16, les mêmes paroles sont bien faciles à comprendre: c'est la morale de la parabole. Les ouvriers qui ont travaillé à la vigne dès le matin sont les premiers; ceux qui n'ont travaillé qu'une heure sont les derniers (voir versets 8, 10, 12). Ceux-ci jouissent aussi de la grâce de leur Maître. Un Paul pouvait

entrer tard dans l'oeuvre, Dieu l'ayant appelé alors, et servir néanmoins de témoignage plus puissant à la grâce que ceux qui travaillaient depuis l'aube du jour de l'Evangile.

Enfin la même déclaration se trouve encore en Luc 13: 30. Ici, une lecture attentive de ce qui précède en fait aussitôt comprendre la portée. Les premiers, ceux qui paraissaient être les premiers et qui, de fait, l'étaient (Romains 3: 1, 2; 9: 4, 5), ce sont les Juifs; l'on n'entrait dans le royaume que par la conversion, et par conséquent, la masse d'Israël n'entrerait pas, parce qu'ils refusaient de se convertir. Jetés dehors dans les pleurs et dans l'angoisse, ils verraient les Gentils, qui certes étaient bien alors les derniers (Ephésiens 2: 11, 12), assis dans le royaume de Dieu avec les dépositaires des promesses, tandis qu'eux-mêmes, fils du royaume selon la chair, ils en seraient exclus, et d'autant plus misérables qu'ils en étaient plus rapprochés.

Enfin notre frère C. K. indique encore Luc 16: 9. Nous pensons que c'est plutôt le verset 8 qui l'achoppe, vu ces mots qu'il ajoute: «ce passage est inexplicable par les versets suivants, Dieu ayant en horreur le mal et l'Écriture ne pouvant se contredire». — Oh! plus de simplicité et tout deviendrait plus clair. Le seigneur qui loue l'économe injuste, c'est son maître qui était mondain comme lui, qui n'avait égard qu'aux intérêts terrestres et qui admirait la prudence avec laquelle son intendant, en vue de ces intérêts, avait agi. Puis le Seigneur, notre Seigneur, nous donne cette prudence en vue de l'avenir, comme exemple pour nous, en vue du ciel, des tabernacles éternels. «*Par rapport à leur propre génération* (remarquez donc ces paroles), les fils de ce siècle sont plus prudents que les fils de la lumière».

Nous résumons et complétons notre explication par cette citation des Etudes sur la Parole sur ce passage:

«L'homme est l'économe de Dieu, c'est-à-dire que Dieu lui a confié des biens: Israël se trouvait particulièrement dans cette position. Mais l'homme a été infidèle: Israël l'avait été beaucoup; — aussi Dieu lui a ôté sa charge. Néanmoins, l'homme est encore en possession des biens, les administre au moins de fait, ainsi qu'Israël le faisait dans le moment où le Seigneur parlait. Il est question ici des choses d'ici-bas, de ce que l'homme peut posséder selon la chair. Ayant perdu sa charge par son infidélité et étant encore en possession des biens qui lui ont été confiés, l'homme se sert de ce qu'il a pour payer les débiteurs de son maître en leur faisant du bien: c'est ce que le chrétien devrait faire des biens, de cette terre, c'est-à-dire en user pour les autres en vue de l'avenir. L'économe aurait pu emporter l'argent dû à son maître, mais il aime mieux se faire des amis avec cet argent et sacrifier un avantage présent à un meilleur avenir. Nous pouvons convertir les misérables richesses de ce monde en moyen d'accomplir la charité: l'esprit de grâce qui nous remplit le coeur, en tant que les objets de la grâce, s'exerce à l'égard des choses temporelles; on se sert de ces biens pour les autres; quant à nous, c'est en vue des tabernacles éternels. Cette expression: «Afin qu'ils vous reçoivent» équivaut à: «afin que l'on vous reçoive»; c'est une expression employée dans Luc pour désigner un fait, sans parler de ceux qui l'accomplissent, quoiqu'il soit dit: «*ils* vous reçoivent».

«Remarquez que les richesses de cette terre ne sont pas celles qui sont nôtres; tandis que les richesses célestes le sont pour le vrai chrétien. Celles-là sont «iniques» en ce qu'elles se rattachent à l'homme en chute et non à l'homme céleste».

Notre frère, M. à G., nous écrivait, il y a longtemps déjà, qu'il trouvait difficile de concilier Matthieu 18: 15-17, avec 2 Thessaloniens 3: 12-15 (pour ce dernier passage, il faudrait commencer au verset 6). La difficulté pour notre frère vient de ceci, qu'en Matthieu il est dit: «qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain», et dans l'épître de Paul: «toutefois ne le tenez pas comme un ennemi, mais avertissez-le comme un frère». Il nous semble qu'il s'agit là de cas de discipline tellement différents que la solution de chacun d'eux peut et doit être différente. En Matthieu, il est question de torts faits par un frère à un autre frère. Il n'est pas écrit: «Si ton frère pêche ou a péché», d'une manière générale; mais: «Si *ton* frère pêche *contre toi*». Dans un tel cas, c'est l'esprit de douceur et de support dont Christ a donné l'exemple, qui convient aux disciples; c'est le moyen par lequel ils doivent gagner leur frère: «Va et reprends-le entre toi et lui seul; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère»: alors la chose est ensevelie dans le coeur du frère offensé. Mais si les moyens prescrits n'aboutissent pas, celui-ci doit placer le fait devant l'assemblée, et si le coupable ne se soumet pas, il sera regardé comme un étranger, comme le serait un Gentil pour Israël. Au reste il est dit proprement: «Qu'il TE soit comme un païen etc.». Puis vient le passage (verset 18), dont il a été question ci-dessus.

Chez les Thessaloniens, il ne s'agit pas de torts individuels, ni de rébellion obstinée contre les décisions de l'assemblée; mais de frères qui marchaient dans le désordre. L'attente constante du retour de Christ, qui doit lier nos coeurs aux choses du ciel et les détacher de celles d'en bas, peut parfois (et nous en avons vu des exemples), lorsqu'elle est mal comprise ou exploitée par l'ennemi, détourner des chrétiens du travail, ordonné de Dieu à tout enfant d'Adam. Le Seigneur va venir, se dit-on, à quoi bon travailler? C'est là un désordre, auquel quelques-uns des saints de Thessalonique s'étaient laissés entraîner, surtout probablement, par l'excitation qu'avaient produite les fausses vues qui leur avaient été suggérées par ceux qui leur affirmaient que le jour du Seigneur était là, était présent, était arrivé (chapitre 2: 2). Ce désordre consistait en ce qu'ils négligeaient le travail, ne faisaient rien et se mêlaient de tout. L'apôtre leur avait donné un tout autre exemple; et il voulait que les Thessaloniens eussent de la fermeté, et se retirassent de ceux qui n'écouteront pas ses admonitions, et qui continueraient à marcher dans le désordre sans vouloir travailler. Se retirer d'eux suffirait dans ce cas: il ne fallait pas les traiter comme des ennemis, mais les avertir comme des frères égarés que l'on espère ramener.

* * *

4^{ème} série

Notre frère G. de Paris nous demande si nous pensons que Matthieu 5: 13, s'applique aux chrétiens. — Nous savons que, dans son sens premier (ainsi que tout le discours sur la montagne) ce passage s'adressait aux disciples juifs, enfants du royaume, résidu d'Israël. Mais le roi ayant été rejeté, l'établissement du royaume ajourné, ces mêmes disciples, devenus membres de l'Eglise, n'ont rien perdu des privilèges spirituels qui étaient leur partage. *A plus forte raison* — selon nous — ils sont encore «le sel de la terre», ou la seule chose conservatrice de la terre, et comme «lumière», en témoignage au monde. Que Dieu nous donne de nous en souvenir et de réaliser davantage cette position bénie!

La tempérance ou la domination de soi-même - 2 Pierre 1: 6

L'expression de «tempérance» que nous trouvons dans le verset 6 du chapitre 1 de la seconde épître de Pierre, a une bien plus grande portée que celle qu'on lui attribue généralement. On est dans l'usage d'appliquer le mot de «tempérance» à des habitudes de modération dans le boire et dans le manger; ce qui est parfaitement juste: toutefois ce mot a un sens beaucoup plus étendu. L'expression grecque dont se sert l'apôtre signifie proprement «domination de soi-même», et s'applique à quelqu'un qui se domine lui-même habituellement et sait se gouverner.

Savoir se gouverner ainsi soi-même est en effet une grâce rare et magnifique, qui étend son influence bénie sur toute la vie, sur le caractère et sur la conduite tout entière. Cette grâce n'agit pas seulement sur un ou deux, ou sur un certain nombre de penchants égoïstes, mais sur le *moi*, dans toute l'acception de ce mot si intelligible et si odieux. Que d'hommes, qui regardent avec mépris un gourmand ou un ivrogne, et qui manquent eux-mêmes, à chaque instant, de la grâce de la tempérance. Certainement, les excès dans le manger et dans le boire, méritent d'être rangés parmi les formes les plus viles et les plus dégradantes de l'égoïsme, et ne peuvent être regardés que comme les fruits les plus amers de cet arbre du *moi*, aux rameaux si étendus. Le *moi*, en effet, est un arbre, et non pas seulement la branche d'un arbre, ni le fruit d'une branche; et il ne faut pas seulement que nous *jugions* le moi quand il est en activité, mais il faut que nous sachions le tenir *en bride* et que nous le dominions, pour qu'il n'agisse pas.

Mais, dira-t-on, comment pouvons-nous dominer le moi et nous posséder nous-mêmes? La réponse, Dieu en soit béni, est simple: «Je puis toute chose en Celui qui me fortifie» (Philippiens 4: 13). N'avons-nous pas reçu le salut en Christ! Et si, nous qui croyons, nous avons réellement reçu ce salut merveilleux, que renferme-t-il pour nous? N'est-il que la délivrance de la colère à venir, le pardon de nos péchés, et l'assurance que nous échapperons aux tourments de l'étang de feu et de soufre? Non! quelque précieux et inappréciables que soient ces privilèges, le salut renferme bien plus que cela. Il implique la purification du cœur par la foi, la possession pleine et entière, de Christ, comme notre «sagesse», notre «sanctification», notre «justice» et notre «rédemption» (1 Corinthiens 1: 30). Christ nous a été fait «sagesse», pour nous conduire hors des sentiers ténébreux et trompeurs du péché, dans les sentiers de la paix et de la lumière du ciel, il nous a été fait «justice», afin que nous soyons justes devant la face d'un Dieu saint; «sanctification», afin de nous mettre à part pour Dieu et de nous rendre pratiquement saints dans toutes nos voies; et «rédemption», pour nous délivrer à jamais de toute la puissance de la mort, et nous donner l'entrée dans les demeures éternelles de la gloire.

Ainsi donc «l'empire sur nous-mêmes» est une conséquence du salut que nous avons en Christ, un résultat de cette participation à la vie du Christ ressuscité, dont la grâce divine nous a fait don. Il faut nous garder soigneusement de considérer le salut sous le point de vue étroit et égoïste, sous lequel il est souvent présenté et auquel nous ne sommes que trop disposés à le restreindre. Il faut, au contraire, chercher à le saisir dans toute sa plénitude. Le salut s'étend d'une éternité à l'autre; il embrasse, dans son cours puissant, tous les détails de la vie journalière. Je n'ai aucun droit de parler de salut pour *mon âme* dans *l'avenir*, si je refuse d'en reconnaître et d'en manifester la portée sur ma *conduite* dans le *temps présent*. Nous sommes délivrés, non seulement de la culpabilité et de la condamnation du péché, mais encore, et tout aussi pleinement, du pouvoir, de la pratique et de l'amour du péché. Non pas que la chair ne soit plus en nous, et que nous ne soyons pas sujets à broncher de mille manières, mais nous sommes morts au péché, vivants à Dieu dans le Christ Jésus: «Celui qui est mort est quitte du péché» (Romains 6). Etant morts et ressuscités avec Christ, nous mortifions nos membres qui sont sur la terre. Nous dépouillons le vieil homme et nous revêtons le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et en sainteté. Tel est le «salut», qui est en Christ, et telles en sont les conséquences pratiques. En présentant maintenant quelques observations sur le sujet de «la domination de soi-même», je m'occuperai successivement de ces trois choses: les *pensées*, la *langue* et le *caractère*. Je suppose que mon lecteur est un homme qui a trouvé le salut en Christ; s'il n'en était pas ainsi, je ne puis que lui indiquer le seul chemin véritable et vivant: «Crois au Seigneur Jésus Christ, et tu seras sauvé toi et ta maison» (Actes des Apôtres 16: 31). Mets toute ta confiance en Lui et tu seras, en sûreté comme Il l'est Lui-même.

Nous nous occuperons donc en premier lieu de nos «*pensées*» et du contrôle que nous devons habituellement exercer sur elles. Je présume qu'il y a peu de chrétiens qui n'aient souffert de mauvaises pensées, ces visiteuses importunes qui viennent troubler, jusque dans nos retraites les plus profondes, le repos de nos esprits qui, si souvent, obscurcissent notre atmosphère, et nous cachent la vue claire et libre de la gloire du ciel. Le Psalmiste pouvait dire: «J'ai eu en haine les pensées vaines»; et cela n'est pas étonnant. Les mauvaises pensées sont réellement haïssables, et doivent être jugées, condamnées et rejetées. Quelqu'un a dit en parlant de ce sujet: «Je ne puis empêcher les oiseaux de voler autour de moi, mais je puis empêcher qu'ils se posent sur moi». Pareillement, je ne puis empêcher les mauvaises pensées de naître dans mon esprit, mais je puis leur refuser un abri, les empêcher de s'y loger.

Mais comment pouvons-nous gouverner nos pensées? — Par nous-mêmes, nous ne le pouvons pas plus que nous ne pouvons effacer nos péchés, ou créer un monde. Qu'avons-nous donc à faire? Regarder à Christ; — c'est là le vrai secret de l'empire sur soi-même. Christ peut non seulement nous préserver d'accueillir les mauvaises pensées, mais il peut empêcher qu'elles ne s'élèvent en nous. Nous ne pouvons rien ni à un égard, ni à l'autre; Lui seul peut tout. Il peut empêcher ces hôtes funestes, non seulement d'entrer, mais même de frapper à la porte. Lorsque la vie divine agit en nous, que le courant de la pensée spirituelle et du sentiment est profond et incessant, que les affections du cœur sont puissamment concentrées sur la personne de Christ, des pensées mauvaises ne viennent pas nous tourmenter. Ce n'est que lorsque nous nous laissons envahir par la paresse spirituelle, que les mauvaises pensées, cette race impure, — arrivent sur nous comme des eaux qui débordent; et alors notre *seule* ressource est encore de regarder directement à Christ. Nous pourrions aussi bien tenter de lutter contre les armées déchaînées de l'enfer, que d'essayer de combattre contre une horde de mauvaises pensées. Notre unique refuge est Christ. Il nous a été fait «sanctification» par Lui nous pouvons *toutes* choses. Nous n'avons qu'à invoquer le nom de Jésus contre ces pensées qui nous assiègent, et certainement il nous délivrera entièrement et immédiatement; Il remplira nos âmes de Lui et des choses du ciel.

De toutes manières, le meilleur moyen d'être garanti du mal, c'est d'être préoccupé de ce qui est bien. Quand le courant de la pensée tend positivement vers le ciel, quand il est profond et bien établi, sans détours et sans lacunes, l'imagination et le sentiment, surgissant par l'Esprit des sources profondes de l'âme, suivront ce lit naturellement (comparez Philippiens 2 et 3). Voilà la meilleure voie, je le répète. Notre propre expérience nous le montrera. «Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée; s'il y a quelque vertu et quelque louange, — que ces choses occupent *vos pensées*: ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi: — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous» (Philippiens 4: 8, 9). Quand notre cœur n'est occupé que de Christ, en qui est le corps de toutes ces choses, énumérées au verset 8, nous jouissons d'une paix profonde, que les mauvaises pensées ne troublent pas, et c'est là la vraie possession de soi-même.

2° Si nous passons maintenant à ce qui concerne *la langue*, ce membre si petit, mais si important, qui produit tant de bien et aussi tant de mal: — cet instrument dont nous savons tirer des accents pleins de tendre et douce sympathie, et des paroles d'amer sarcasme et de brûlante haine — qu'elle est précieuse la grâce de la domination de soi-même, lorsqu'elle est appliquée à un pareil membre! Un instant suffit à la langue pour faire un mal que des années ne peuvent réparer. Que ne donnerait-on pas souvent pour effacer des paroles qu'on a proférées légèrement! Ecoutez ce que dit l'apôtre: «Si quelqu'un ne bronche pas en paroles, celui-là est un homme parfait; il est capable aussi de tenir tout le corps en bride. Voici, nous mettons les mors des chevaux dans leurs bouches, pour qu'ils nous obéissent, et nous dirigeons çà et là tout leur corps. Voici, les navires aussi, qui sont si grands, et qui sont poussés par des vents violents, sont dirigés çà et là avec un très petit gouvernail, où que ce soit que le veuille l'impulsion donnée par celui qui gouverne. Ainsi aussi la langue est un petit membre et se vante de grandes choses. Voici, un petit feu aussi, combien de bois allume-t-il? Et la langue est un feu, le monde d'iniquité: ainsi la langue est établie parmi nos membres, et elle souille tout le corps, et enflamme tout le cours de la nature et est enflammée de l'enfer. Car toute espèce de bêtes sauvages, d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins se dompte et a été domptée par l'espèce humaine, mais pour la langue, *aucun des hommes* ne peut la dompter; c'est un mal qu'on ne peut contenir, plein d'un venin mortel» (Jacques 3: 2-8).

Qui peut gouverner la langue? Nul homme n'en est capable, mais Christ peut le faire; et nous n'avons qu'à regarder à Lui, dans la foi, avec le sentiment aussi bien de notre incapacité que de sa toute puissance, et sa force s'accomplira dans notre faiblesse.

Nous pourrions aussi bien chercher à arrêter les eaux de la mer, ou le torrent de la montagne que de vouloir nous-mêmes gouverner notre langue. Que de fois, quand nous souffrions des suites d'une parole inconsidérée, n'avons-nous pas pris la résolution de mieux tenir en bride désormais «ce membre» ingouvernable! — Mais, hélas! nos résolutions s'évanouissaient comme la nuée du matin, et il ne nous restait qu'à rentrer en nous-mêmes et à pleurer sur notre déplorable faiblesse. Et d'où vient qu'il en était ainsi? Uniquement parce que nous entreprenions cette oeuvre avec notre propre force, ou du moins sans le sentiment assez profond et assez réel de notre entière faiblesse. C'est de là que viennent toutes les chutes. Il faut que nous nous tenions près de Christ, comme l'enfant se tient près de sa mère; non pas qu'en faisant ainsi, nous en ayons quelque mérite, — mais c'est en nous tenant près de Christ et en nous attendant à Lui, et ainsi seulement, que nous parviendrons à tenir en bride notre langue. Souvenons-nous toujours de ces paroles solennelles du même apôtre que nous avons déjà cité: «Si quelqu'un pense être religieux et ne tient pas en bride sa langue, mais séduit son coeur, la religion de cet homme est vaine» (1: 26). Cette déclaration convient singulièrement au temps présent, où il se dit tant de choses vaines et où tant de langues sont sans frein. Que Dieu nous donne d'y prêter l'oreille pour que notre conduite tout entière porte l'empreinte de son influence.

Le dernier sujet que nous ayons encore à considérer, c'est le «*caractère*»; il est étroitement lié à «la langue» et «aux pensées». Quand la source de la pensée est l'Esprit, et que le courant est céleste, la langue n'est qu'un agent actif pour le bien, et «la disposition de l'âme» sera paisible et tranquille. Christ, habitant dans le coeur par la foi, domine toutes choses. Sans lui rien n'a de valeur. Quand même je posséderais et je manifesterais le calme d'un Franklin ou d'un Socrate, je pourrais cependant ignorer complètement ce qu'est «la tempérance» ou «l'empire sur soi-même», dont parle l'apôtre Pierre. Cette «tempérance» est fondée sur la «foi», tandis que le calme stoïque des sages selon le monde est basé sur le principe tout à fait opposé de la philosophie. Il ne faut pas que nous oublions qu'il est dit: «*Joignez à votre foi la vertu etc....*»; la foi va avant tout; elle est le *seul lien* qui unisse le coeur à Christ, la source vivante de toute puissance. Possédant Christ, et demeurant en Lui, nous sommes rendus capables de «joindre à la foi, la vertu, la connaissance, la tempérance, la patience, la piété, l'affection fraternelle, l'amour». Tous ces fruits précieux sont l'effet de notre association à Christ et de notre demeure en Lui. — Mais par moi-même je ne puis pas davantage gouverner la disposition de mon âme, mon caractère, que ma langue ou mes pensées, et si je le tente, je suis sûr de faillir à chaque instant. Un philosophe, sans Christ, manifestera peut-être plus d'empire sur lui-même, sur sa langue et son caractère, qu'un chrétien, si celui-ci ne demeure pas en Christ. Mais il n'en serait pas ainsi, si le chrétien regardait simplement à Jésus. Si l'ennemi prend le dessus, c'est qu'on manque en ce point essentiel. Le philosophe qui n'a pas Christ réussit *en apparence* dans l'oeuvre si importante du gouvernement de soi-même, mais il n'en est que plus aveugle quant à la réalité de sa condition devant Dieu et entraîné plus sûrement vers la perdition. Satan jouit quand il peut faire trébucher et tomber un chrétien, afin qu'il trouve ainsi une occasion de blasphémer le saint nom de Christ.

Lecteur chrétien, souvenons-nous de ces choses! Regardons à Christ, afin d'apprendre à posséder nos âmes, à gouverner nos pensées, notre langue, notre caractère. «Apportons-y *tout* empressement», et pesons l'importance de la chose à tous égards. «Si ces choses sont en vous et y abondent, elles ne vous laisseront pas oisifs, ni stériles, relativement à la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ. Mais celui en qui ces choses ne se trouvent pas, est aveugle, et ne voit pas de loin, ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois» (2 Pierre 1: 8, 9). Cette déclaration de l'apôtre est bien sérieuse! Il est si facile de tomber dans un état d'aveuglement et de sommeil spirituel, et aucun degré de connaissance, soit de la doctrine, soit de la lettre de l'Écriture, ne peut préserver l'âme de cette affreuse condition! Il n'y a que la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ qui nous profite; et cette connaissance doit croître en nous, en ce que y «apportant tout empressement», nous «joignons à notre foi» les dons divers de la grâce, que l'apôtre rappelle dans le passage si éminemment pratique qui nous occupe. «C'est pourquoi, mes frères, étudiez-vous d'autant plus à affermir votre vocation et votre élection, car en faisant ces choses vous ne broncherez jamais; car ainsi l'entrée au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ vous sera richement donnée» (versets 10, 11).

Fragments

1^{ère} série : Fragment sur Luc 15

Quant à ce qui regarde l'application de ce chapitre à un chrétien qui s'est éloigné de Dieu, je l'ai entendu faire souvent, mais je la rejette absolument. Il est vrai, sans doute, que Dieu reçoit miséricordieusement un chrétien égaré qui revient à Lui; mais ce n'est pas là le sens et le but de la parabole du fils prodigue, comme le montrent, aussi clairement que possible, les premiers versets du chapitre. Le sujet traité ici est fourni par les pharisiens et les scribes qui murmuraient de ce que Jésus recevait les pécheurs et mangeait avec eux. C'est ce qui lui donne occasion de montrer, dans trois tableaux, avec quel amour, Dieu cherche et reçoit les pécheurs. Les deux premiers présentent plutôt l'acte de chercher (de Christ et de l'Esprit, je pense), le troisième dépeint la réception. Le relèvement d'un chrétien en chute ne trouve aucune application ici. En outre, l'introduction du fils aîné fait évidemment allusion aux Juifs, ou à tout autre individu à principes légaux et à propre justice, mais littéralement aux Juifs par ces mots du père: «Tu es toujours avec moi, et tous mes biens sont à toi». Les deux premières paraboles montrent le principe de la grâce qui cherche les pécheurs — c'est qu'il y a de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent; la troisième fait voir ce qui a amené l'éloignement originel et ensuite le retour. En d'autres termes, l'amour qui cherche, et l'amour avec lequel on est reçu. Aussi tout ce qui est dit du fils aîné représente non pas un état originel, mais la jalousie que faisait éprouver aux Juifs l'admission de pécheurs d'entre les Gentils. L'assertion, que le nom de «fils» emporte toujours la réalité du fait qu'on est né de Dieu, est erronée; car, dans ce cas, l'aîné n'eût pas été «fils», ou eût été né de Dieu, tandis que, sur le pied de la grâce (qui fait des fils), «il ne voulait pas entrer». Adam était fils de Dieu (Luc 3: 38); ailleurs, «ainsi a dit l'Eternel: Israël est mon fils, mon premier-né» (Exode 4: 22). Encore une fois donc, les premières paraboles dépeignent l'amour actif de Dieu qui cherche les pécheurs; la dernière décrit la réception que le père fait au pécheur qui retourne à Lui. C'en est là, je n'en doute nullement, la vraie application.

* * *

2^{ème} série

Notre affaire, c'est de thésauriser dans nos cœurs la Parole; c'est l'affaire de l'Esprit de la tirer de ce dépôt et de l'appliquer. Avez-vous, aujourd'hui, renouvelé votre force au moyen de la Parole de Dieu? Savez-vous quels dards enflammés Satan peut diriger contre vous, où ce dont vous aurez besoin pour les éteindre? — Un seul petit passage, reconnu comme étant la *Parole Même de Dieu*, est souvent une arme puissante contre l'infidélité au jour de la bataille.

* * *

Quelle différence il y a pour un homme selon le côté du Jourdain dans lequel il vit! Comme tout est différent: climat, fruits, perspectives etc. Quand une fois on a traversé le Jourdain, alors, par exemple, ce sont les batailles du Seigneur, et non les nôtres, que nous livrons.

* * *

3^{ème} série

Dans la création, le péché a amené toute espèce de confusion: — confusion de pensées, confusion de faits; mais le chrétien a la clef pour les comprendre ou les expliquer, il a en lui le secret pour juger de toutes choses. Il voit la confusion, il la traverse, il la sent, mais il ne peut pas la redresser. Il y a des peines de cœur qu'il ne peut guérir, il y a des choses mauvaises auxquelles il ne peut se mêler: cependant, au milieu de tout ce labyrinthe de mal, il connaît le but de Dieu.

* * *

«Dieu est lumière» - 1 Jean 1: 5

Les deux passages que nous trouvons dans la première épître de Jean: «Dieu est lumière» et «Dieu est amour», me semblent être ce qu'on peut appeler des vérités de la *même famille*. Si nous parcourons les Saintes Ecritures du commencement à la fin, nous voyons que ces vérités en forment le fond, qu'elles les traversent d'un bout à l'autre, comme les deux fils d'un tissu qui s'entrecroisent sans cesse. Produire les résultats de «la lumière» et de «l'amour» réunis, c'est-à-dire de la pureté parfaite et d'une parfaite bonté, tel est le secret qui anime et qui occupe constamment la scène. Tout est «lumière» et tout est «amour», car tout concourt à la manifestation de Dieu Lui-même, et Dieu est «lumière» et «amour». Il est la pureté parfaite et la bonté parfaite.

Je voudrais pour un moment poursuivre cette vérité: «Dieu est lumière», à mesure qu'elle se présente dans le cours de la Parole divine, désirant que cette méditation nous rende plus humbles, en même temps qu'elle nous fortifie et nous réjouisse.

Dès le début, nous nous trouvons en face de l'expression la plus forte de la sainteté et de la justice de Dieu. «Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras *de mort*» (Genèse 2: 17). A la première perpétration du mal, Dieu ne rattache rien de moins qu'une complète séparation d'avec Lui-même, car il est le Dieu *vivant*. Il venait de se manifester comme tel; il était devenu la source de tout ce qui dans ce moment l'entourait sur la terre, dans les airs et dans la mer Il était le Dieu vivant et qui donnait la vie, et par conséquent un état de mort, c'était un état de séparation d'avec Lui. Et cet état de mort est placé devant la créature, comme le sort certain et immédiat qui l'attendait, aussitôt qu'elle aurait commis le péché. Quelle solennelle déclaration, au premier jour de l'homme, de la sainteté de Dieu et de cette grande vérité que «Dieu est lumière» et qu'en «Lui il n'y a nulles ténèbres». La créature qui fait le mal, qui devient un enfant de ténèbres, doit à l'instant même être bannie de la présence de Dieu. «Dès le jour que tu en mangeras, tu mourras de mort».

C'est ainsi que, dès le commencement, le Dieu béni se manifeste; et tout ce qui suit, après, n'est qu'un développement de cette première manifestation, une nouvelle empreinte du même sceau. Nous voyons dès lors, sans doute, aussi pleinement, que «l'amour» revendiquera ses droits, car cela est vrai et cela est nécessaire aussi, mais la «lumière» ne cessera pas d'être lumière. Elle réclame sa place et a ses droits absolus dans tous les conseils révélés de Dieu, en tous lieux et dans toutes les dispensations. N'est-ce pas ce que nous voyons dès l'entrée du péché dans le monde? N'est-ce pas ce que nous pouvons lire aussi distinctement dans la promesse faite à l'homme pêcheur, que dans la menace faite à l'homme dans l'état d'innocence? Quelle que soit la forme que la Parole adopte, d'après le changement survenu dans la condition de celui à qui elle s'adresse, elle a sa source en Dieu, qui est à la fois et parfaitement «lumière» et «amour». — «Elle te brisera la tête et tu lui briseras le talon», telle est maintenant la déclaration du Seigneur au serpent, au sujet de la semence de la femme. Dieu préparera une voie dans laquelle il pourra être «juste» et pourtant «justifier» les pécheurs. Il satisfera à toutes les exigences de la «lumière», comme à tous les désirs de «l'amour». Telle est la signification de cette première promesse de Dieu après que le péché fut entré. Elle nous dit clairement, et selon une sagesse qui dépasse toute intelligence, que Dieu est à la fois «lumière» et «amour», et que l'un et l'autre doivent être glorifiés. *L'homme sera sauvé, la tête du serpent écrasée, parce que «Dieu est amour», mais le péché recevra son salaire, le talon de la semence de la femme sera écrasé, parce que «Dieu est lumière».*

Tel est Dieu! — Et dès lors, parce qu'Il est «lumière», nous le voyons comme un étranger là où le péché et la mort sont entrés. La demeure de l'homme a été souillée. La terre est maudite à cause du péché, et Dieu ne peut plus y être chez Lui; Il devient un étranger au milieu de l'oeuvre de ses propres mains. Il visite les élus qu'il s'est choisis, pour les fortifier et les guider, parce qu'il est «amour», mais autrement il n'habite pas ici-bas. «Et l'Eternel s'en alla, quand il eut achevé de parler avec Abraham» (Genèse 18: 33). — Il en fut de même plus tard, dans la suite de ses dispensations, lorsqu'il choisit Canaan pour le lieu de sa demeure: le pays dut être complètement purifié, car les saints pieds de Dieu ne pouvaient reposer sur un marchepied impur. L'épée de Josué, le serviteur de Dieu qui est «lumière», purifia le pays de ceux qui le corrompaient. Des villes entières sont maudites; les produits du bétail, des champs, des arbres, sont purifiés par différentes ordonnances, et Israël lui-même est baptisé, entrant en possession de son héritage comme un

peuple ressuscité. Tout est ainsi rendu net avant que le Seigneur vienne habiter là, car le témoignage reste toujours: «quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres» (2 Corinthiens 6: 14)? — «Dieu est lumière et il n'y a en Lui nulles ténèbres» (1 Jean 1: 5).

Il en est de même encore lorsque les Israélites sont établis dans le pays; «la Sainteté à l'Eternel» caractérise tout et met son empreinte sur toutes choses. On ne peut approcher de Dieu que par un chemin consacré avec un soin jaloux; Dieu lui-même se retire dans le lieu appelé «le Saint des Saints», et toutes les avenues de ce sanctuaire sont marquées des témoignages de la sainteté parfaite et absolue du Seigneur. Tout nous parle «d'amour» sans doute dans le chemin qui mène à Lui, mais la nature de ce chemin nous parle en même temps de «lumière». Ceux qui ont été bannis, peuvent revenir; mais ils ont à apprendre que le péché ne peut entrer avec eux. La moindre souillure doit être ôtée; le contact même accidentel d'un sépulcre ou d'un ossement (symbole de la mort et par conséquent du péché), obligent ceux qui viennent rendre culte à faire usage de l'eau de purification, avant de pouvoir s'approcher de l'Eternel (Nombres 19). «L'amour» *fournit* cette eau, mais la «lumière» *exige* que l'on en fasse usage.

Je n'entre pas ici dans plus de détails sur tout ce service du temple en Israël; on connaît assez le caractère de sainteté qu'il porte. Je ne veux que faire remarquer ici que la loi, ou l'alliance, qui fut donnée en même temps, rendait le même témoignage. Car si l'homme, dans la présomption de son cœur, veut s'approcher de Dieu par la loi, et non par les «ombres des biens à venir», ces témoins de la grâce, il faut qu'il apprenne que Dieu est «lumière», et que par conséquent «maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire» (Deutéronome 27: 26). Dieu qui est parfaitement juste et parfaitement saint, ne peut affaiblir un seul rayon de sa gloire, pour l'accommoder à la condition déchue de l'homme. Si l'homme veut se tenir devant Lui par lui-même, comme au mont Sinai, et non à la porte du sanctuaire, il faut qu'il apporte avec lui cette «lumière» de justice et de sainteté qui seule est digne de la présence de Dieu; il faut qu'il *persévère* dans *toutes* les choses qui sont écrites dans cette loi «sainte, juste et bonne». Rien de moins ne peut satisfaire Dieu.

Tel est le puissant témoignage que la loi aussi rend à cette vérité que nous poursuivons à travers les Ecritures. Les paroles prononcées du haut du Sinai et la voix du sanctuaire, dressé au pied de la montagne, disent également, quoique d'une manière différente, que «Dieu est lumière», et nous verrons qu'à mesure que Dieu fait un pas dans la révélation de Lui-même et de ses conseils, par sa main ou par son Esprit, c'est-à-dire par sa providence ou par sa parole, il en est toujours de même. La captivité d'Israël devient en son temps le témoignage. Le peuple n'avait pas «persévéré dans les choses de la loi». Il n'avait pas reflété la «lumière», ainsi qu'il s'était engagé à le faire, et par suite, il est banni de la présence de Dieu. La dispersion des tribus nous dit que «Dieu est lumière», comme l'exil d'Adam hors d'Eden nous l'avait dit auparavant. «Où sont les lettres de divorce de votre mère que j'ai renvoyée?» dit l'Eternel à Israël; «où est celui de mes créanciers à qui je vous ai vendus? Voilà, vous avez été vendus pour vos iniquités, et votre mère a été renvoyée pour vos iniquités» (Esaïe 50: 1). — «Quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres?» pouvons-nous demander encore. Le péché et les transgressions éloignent de Dieu. Si Israël marche dans les ténèbres de sa mauvaise nature, il faut qu'il marche en dehors de la présence de Dieu.

Tel est le témoignage de Dieu dans la dispersion des tribus d'Israël. Tel a été le témoignage de tous les prophètes qui parlèrent au nom du Seigneur contre un peuple désobéissant. Tel fut encore le témoignage de Jean Baptiste après la captivité et la dispersion. Jean s'adresse à Israël avec cette vérité que «Dieu est lumière»; il trouve le peuple dans le péché et l'invite à se repentir, ou à ne jamais prétendre à la position d'enfants d'Abraham», ou «de peuple de Dieu». Mais il y a un dernier témoignage, le plus touchant de tous, c'est la vie et le ministère de notre Seigneur Jésus Christ. — Tout ce que Jésus faisait était un reflet de Dieu, tout était «lumière» et «amour», la lumière et l'amour confondant leurs rayons et formant cet élément parfait au milieu duquel notre Seigneur vivait et agissait sur notre terre. Il était «Dieu manifesté en chair». La gloire divine resplendissait en sa face; en Lui habitait «la plénitude de la déité corporellement» (Colossiens 2: 9), et tout ce qui émanait de Lui était lumière et amour. Le Fils de Dieu agissait selon le principe de la première promesse dont nous avons parlé plus haut. Il consentit à avoir «le talon brisé», à cause de la justice, parce que «Dieu est lumière», mais «il écrase la tête» de l'ennemi, à cause de la *grâce*, parce que «Dieu est amour». Cette double vérité fut proclamée plus particulièrement dans sa mort, quoique toute sa vie rendit le même témoignage. En lui tout parlait de lumière et d'amour, de justice et de paix, de «grâce et de vérité». Il maintenait la lumière et dispensait l'amour. Soit que nous considérions sa

mort, soit que nous le suivions dans sa vie et dans son ministère, que nous écoutions ses paroles, ou que nous sondions ses voies, nous pouvons répéter avec l'apôtre: «c'est ici le message que nous avons entendu de Lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière et qu'il n'y a en Lui nulles ténèbres» (1 Jean 1: 5).

Telles furent la vie et la doctrine du Fils. Et quand le témoignage du Fils de Dieu à la «lumière et à l'amour» eut pris fin, le Saint Esprit le continua sous une autre forme. Son enseignement par le moyen des apôtres, dans leurs épîtres, nous découvre des mystères nouveaux, mais qui tous mettent en relief les mêmes vérités. L'amour est exercé, mais la lumière est toujours maintenue. La pensée que la «doctrine de Christ» puisse admettre un principe quelconque de mal et de ténèbres, est étrangère à l'Esprit. L'apôtre qui nous parle de sa part, s'arrête étonné devant cette idée: «Ignorez-vous» dit-il «que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort? — afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi, nous marchions en nouveauté de vie» (Romains 6: 3, 4). Ailleurs, le même apôtre nous dit que si quelques-uns «ont appris Christ», «s'ils l'ont entendu et ont été instruits par Lui», ils doivent avoir appris à «dépouiller le vieil homme qui est corrompu selon les convoitises qui séduisent» (Ephésiens 4: 20-22). De même encore, il interprète ainsi «la grâce qui apporte le salut» disant qu'elle «nous enseigne à *renier* l'impiété et les convoitises mondaines, et à vivre dans ce présent siècle sobrement, justement et pieusement» (Tite 2: 11, 12). Et ainsi quoique maintenant ce soient «la grâce» et «le salut», et non pas la loi, qui sont proclamés, le témoignage est toujours également clair et positif, disant que «Dieu est lumière».

L'apôtre nous enseigne que notre «Sauveur» est en même temps notre «Seigneur»; la main qui nous a sauvés revendique toujours son autorité sur nous, et nous savons que cette main est sainte et pure; et le Saint Esprit s'applique en particulier, dans l'épître où nous lisons que «Dieu est lumière» et que «Dieu est amour», à entremêler incessamment et à unir ensemble ces deux vérités, en en faisant en même temps les deux grandes pierres de touche de la réalité de la vie chrétienne; en sorte qu'il dit: «quiconque ne pratique pas la justice, n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère»; et encore «quiconque pratique la justice est né de Dieu», et «quiconque aime est né de Dieu, et connaît Dieu», car «Dieu est lumière» et «Dieu est amour». Le double témoignage que le Fils a rendu dans son enseignement, dans sa vie et dans sa personne, le Saint Esprit le rend maintenant, soit par la parole des apôtres, soit par son habitation en nous. Nous, les saints, nous sommes maintenant les temples du Saint Esprit, mais cet Esprit habite en nous comme un Esprit *saint*, attristé par toute contradiction pratique à cette vérité que «Dieu est lumière», en même temps qu'il répand l'amour de Dieu dans nos cœurs, et qu'il est l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: «Abba, Père».

Combien tout cela est parfait! — Et nous pouvons ajouter que si le Fils et l'Esprit, chacun au jour de sa manifestation, maintient en parole et en oeuvre ce même témoignage, un jour la gloire aussi le maintiendra. Cette gloire qui terminera et couronnera toutes choses, proclamera la même précieuse vérité, et publiera à travers tous les siècles à venir, que «Dieu est lumière» et que «Dieu est amour». Le sabbat, le repos des pauvres pécheurs qui ont cru en Jésus, dira que «Dieu est amour», tandis que leur entrée dans ce repos, dans l'élément où il est placé, dira que «Dieu est lumière». Car la terre, qui sera le marchepied de Dieu dans cette ère de gloire, sera purifiée de ses corrupteurs et de tout ce qui la souille, avant que la gloire puisse revenir et y habiter, comme le pays de Canaan jadis fut purifié avec tout ce qui s'y rapportait, avant que l'Eternel voulût y faire sa demeure. Et étant purifiée, elle demeurera nette. «Je retrancherai chaque matin tous les méchants du pays», dit le Seigneur de toute la terre aux jours de sa gloire, «afin d'exterminer de la cité de l'Eternel tous les ouvriers d'iniquité» (Psaumes 101: 8). Et quant au tabernacle de Dieu, quant au trône ou à la gloire céleste, rien d'impur ne peut même en approcher. «On lui apportera l'honneur et la gloire des nations» (Apocalypse 21: 26). *Dehors* sont les chiens, etc. (Apocalypse 22: 15). Tout ce qui est souillé, tout ce qui est l'opposé de la lumière, sera refoulé au delà de ces sphères que la gloire remplit, car les ténèbres seront alors les «ténèbres de *dehors*».

Ainsi, depuis le jardin d'Eden jusqu'à la gloire éternelle, toutes les voies de Dieu, toutes les révélations de sa pensée, nous disent que «*Dieu est lumière* et qu'en Lui il n'y a nulles ténèbres».

Tes péchés te sont pardonnés

«Bienheureux est celui dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert».

Mon ami, quoique tu me sois inconnu, je désire te faire une question: Dis-moi, est-il rien qui pût te rendre aussi véritablement heureux que de savoir, d'une manière certaine, que tes péchés te sont pardonnés? que d'entendre ces paroles: «Tes péchés te sont pardonnés?». Oui, TES PECHES; tous tes péchés, péchés du coeur et péchés de pratique, ils te sont tous pardonnés. Est-il possible qu'un tel bonheur devienne ton partage? En comparaison de l'éternité, tu n'as que quelques heures à vivre, et à la fin de ces quelques heures, qu'as-tu à attendre? Bientôt, oui bientôt, tu seras ou dans la gloire ou dans l'enfer. Quelle pensée! et rien n'est plus sûr. Marches-tu dans la voie du péché? Arrête, un seul pas de plus, et tu peux être perdu!

Qu'a donc fait cet homme pour que Jésus lui adresse ces étonnantes paroles: «Tes péchés te sont pardonnés?». Voyons-le en Marc 2: 1-12. Chose étrange! il n'a rien fait; il était trop malade pour faire quoi que ce soit; il ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Quatre personnes le portaient et descendent par le toit le petit lit sur lequel le paralytique est couché. Quel tableau de l'état de l'homme malade du péché; affaibli au point de ne pouvoir rien faire; paralysé par le péché; si malade qu'il ne peut ni marcher, ni se tenir debout. Cela est vrai de toi, de moi, de nous tous. «Car tous ont péché». «Il n'y a point de différence».

Chacun de nos membres est paralysé; chacune de nos pensées est souillée par le péché.

Ceux qui le portent *le descendent* aux pieds du Fils de Dieu. As-tu ainsi été descendu aux pieds de Jésus? Tout pécheur sauvé par grâce a été amené bien bas — bas — bas — et cela plus d'une fois, et souvent lorsqu'il se croit abaissé, il faut que son *moi* soit abaissé encore plus.

Il y en a qui sont amenés tout d'un coup à descendre aux pieds de Jésus comme des pêcheurs complètement perdus, et qui sont sauvés tout d'un coup; tandis qu'il faut parfois des années pour abattre l'orgueilleuse propre justice des autres. C'est un bonheur infini que d'être amené bien bas, que d'être vraiment abaissé aux pieds de Jésus, dans le sentiment profond de ses péchés et de sa misère, et d'entendre ensuite ces premières paroles du Fils de Dieu: «Tes péchés te sont pardonnés». Cher lecteur, as-tu été amené à Jésus, comme un pécheur perdu, sans ressource, méritant l'enfer? Dis-moi, as-tu été amené à Lui? Ecoute, regarde à Jésus. Il ne pose aucune condition à cet homme sans force: il ne lui dit pas: Si tu étais un peu moins malade, ou si seulement tu voulais un peu marcher; ou, si tu veux me promettre ceci ou cela. Non, cela n'aurait pas ressemblé à Jésus; cela n'aurait pas été la grâce. Quelles fausses idées les hommes se font de toi, Sauveur précieux, plein de grâce et de pardon! D'abord, Jésus lui pardonne, puis il lui donne la force de marcher. De même à présent, Il pardonne premièrement, ensuite Il donne la force de marcher dans la sainteté devant Dieu. N'est-ce pas là précisément, ce dont un pécheur a besoin? Avant tout, être pardonné et sauvé, puis, cela étant fait, il reçoit, par le Saint Esprit, la force divine pour vivre comme un enfant de Dieu et marcher saintement.

Regarde encore à Jésus: quelles sont ces blessures en ses mains, à ses pieds et à son côté? Elles nous disent qu'il a été mort et qu'il est vivant. «Sans effusion de sang, il n'y point de rémission des péchés». Le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché. Tout est accompli. Lecteur, crois-tu cela?

Examen de soi-même

Les préceptes sont toujours en rapport avec la relation de ceux à qui ils s'adressent. Je ne dis pas à mon serviteur de se conduire comme mon enfant; ni à mon enfant, de se conduire comme mon serviteur. Un chrétien n'est jamais appelé à s'examiner lui-même pour savoir s'il est, oui ou non, un enfant de Dieu. Il est exhorté à s'examiner lui-même, pour s'assurer s'il marche, oui ou non, comme un enfant de Dieu. Supposez que votre enfant se mette à s'examiner, pour voir s'il se conduit envers vous, son père, comme il le devrait — c'est là une recherche parfaitement juste et convenable. Mais supposez qu'il en vienne à examiner sa conduite pour découvrir ainsi s'il est, oui ou non, votre enfant — ce serait une monstruosité.

Extraits

J'ai été parfois, récemment, tellement pressé du désir ardent de déloger, que je craignais qu'il ne s'y mêlât peut-être quelque lassitude du travail pour le Seigneur; cependant ce désir était accompagné de celui d'achever tout ce que le Seigneur m'avait donné à faire. Tout annonce que la fin approche rapidement; quelle source ineffable de joie! Ce sera le repos parfait.

Le pardon des péchés

«Oh! qu'est heureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert!». Voilà ce qui est vraiment le bonheur; sans cela il n'y a point de bonheur. Avoir la pleine assurance que mes péchés sont tous pardonnés, c'est le seul fondement du vrai bonheur, être heureux sans cette assurance, c'est être heureux au bord d'un gouffre béant, dans lequel, d'un instant à l'autre, je puis être jeté pour jamais. Il est tout à fait impossible qu'un homme puisse jouir d'un solide bonheur, aussi longtemps qu'il n'a pas l'assurance divine que toute sa culpabilité a été annulée par le sang de la croix. L'incertitude à cet égard doit être une cause féconde d'angoisse morale, pour tous ceux qui ont été amenés à sentir le fardeau du péché. Si je suis dans le doute sur cette question: mes péchés ont-ils été tous portés par Jésus; ou bien, sont-ils encore sur ma conscience? je ne puis qu'être misérable.

Or, avant de développer le sujet du pardon, je désirerais poser à mon lecteur une question nette et catégorique: «Crois-tu donc, cher lecteur, que tu puisses avoir l'assurance claire et ferme que tes péchés sont pardonnés?». Je pose dès l'entrée cette question, parce que, de nos jours, plusieurs de ceux qui prétendent prêcher l'évangile du Christ, disent hardiment que personne ne peut avoir une telle assurance. Ils affirment qu'il y a de la présomption, de l'orgueil dans celui qui croit au pardon de ses péchés, et ils considèrent comme une grande preuve d'humilité, le doute habituel sur ce point important. En d'autres termes, c'est de la présomption de croire ce que Dieu dit, et c'est de l'humilité d'en douter. Voilà qui est étrange en présence de passages tels que ceux-ci: «Il est ainsi écrit; et ainsi il fallait que le Christ souffrit et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la *rémission des péchés* fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem» (Luc 24: 46, 47). «En qui *nous avons* la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce» (Ephésiens 1: 7; Colossiens 1: 14).

Ici, nous avons la rémission ou le pardon des péchés, prêchée au nom de Jésus et possédée par ceux qui croient cette prédication. Comme faisant partie des «nations», les Ephésiens et les Colossiens reçurent un message qui leur annonçait le pardon des péchés au nom de Jésus. Ils crurent ce message et entrèrent en possession du pardon de leurs péchés. Etait-ce de la présomption? ou eût-ce été de leur part de la piété et de l'humilité de douter de ce pardon? Il est vrai qu'ils avaient été de grands pécheurs, «morts dans leurs fautes et dans leurs péchés — enfants de colère — éloignés et étrangers — ennemis par leurs mauvaises oeuvres». Quelques-uns d'entre eux avaient, sans doute, fléchi les genoux devant la déesse Diane. Ils avaient vécu dans une idolâtrie grossière, et avaient eu des moeurs corrompues. Mais ensuite «le pardon des péchés» leur avait été annoncé au nom de Jésus. Cette prédication était-elle vraie ou non? Etait-elle pour eux ou non? Etait-elle un songe — une ombre — une illusion? Ne signifiait-elle rien? Est-ce qu'il n'y avait, dans cette prédication, rien de sûr, rien de positif, rien de solide?

Ces questions sont claires et exigent une réponse claire de la part de ceux qui affirment, que personne ne peut connaître avec certitude si ses péchés sont pardonnés ou non. Si personne ne peut le savoir maintenant, comment quelqu'un aurait-il pu le savoir aux temps apostoliques? Et si, au premier siècle, on pouvait avoir cette connaissance, pourquoi ne pourrait-on pas l'avoir aujourd'hui, au dix-neuvième siècle? «David aussi exprime la béatitude de l'homme à qui Dieu compte la justice sans oeuvres, disant: Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts; bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'aura pas compté le péché» (Romains 4: 6-8). Ezéchias pouvait dire: «Tu *as jeté tous mes péchés* derrière ton dos» (Esaïe 38: 17). Et Jésus dit au paralytique: «Aie bon courage, mon enfant, *tes péchés te sont pardonnés*» (Matthieu 9: 2).

Ainsi, à toutes les époques, le pardon des péchés a été connu avec toute la certitude que la parole de Dieu peut donner. Un seul des cas mentionnés plus haut suffit pour renverser l'enseignement de ceux qui affirment, que *personne* ne peut savoir si ses péchés sont pardonnés. Si je trouve dans l'Ecriture une seule personne qui ait connu cette précieuse bénédiction, c'est bien assez pour moi. Or quand j'ouvre ma Bible, je trouve des hommes qui ont été coupables de toute espèce de péchés, et qui ont été amenés à la connaissance du pardon; et par conséquent j'en conclus qu'il est maintenant possible au plus vil des pécheurs de connaître, avec une certitude divine, que ses péchés sont pardonnés. Etait-ce de la présomption chez Abraham, chez David, chez Ezéchias, chez le paralytique, et tant d'autres, de croire au

pardon des péchés? Eût-ce été chez eux un signe d'humilité et de vraie piété, d'en douter? On dira peut-être que tous ces cas étaient des cas, extraordinaires et spéciaux. Soit, il importe fort peu pour la question que nous examinons, que ces cas fussent ordinaires ou extraordinaires. Une chose est claire: ils démentent formellement l'assertion, que *personne* ne peut savoir si ses péchés sont pardonnés. La parole de Dieu m'apprend qu'un grand nombre d'hommes, sujets aux mêmes passions, aux mêmes infirmités, aux mêmes chutes et aux mêmes péchés que l'écrivain et le lecteur, ont connu le pardon des péchés et s'en sont réjouis, et par conséquent ceux qui soutiennent qu'on ne peut arriver à aucune certitude sur cette importante question, n'ont aucun fondement scripturaire pour appuyer leur opinion.

Mais est-il bien vrai que les cas rapportés dans l'Écriture soient si spéciaux, si extraordinaires, que nous ne puissions en tirer aucune conséquence légitime pour nous? Non, certainement. Si un cas peut être regardé comme extraordinaire, c'est assurément celui d'Abraham, et cependant nous lisons à son sujet: «Or que cela lui a été compté n'a pas été écrit pour lui seulement, *mais aussi pour nous*, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses et a été, ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 24, 25). «Abraham crut au Seigneur et cela lui fut compté pour justice» (Genèse 15: 6). Et le Saint Esprit déclare que la justice sera aussi imputée à nous, si nous croyons. «Sachez donc, hommes frères, que par lui vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié par lui» (Actes des Apôtres 13: 38, 39). «Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, *quiconque croit en lui*, reçoit la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 10: 43).

Or je demande ce que les apôtres, Pierre et Paul, voulaient dire, lorsqu'ils prêchaient sans restriction le pardon des péchés à ceux qui les écoutaient? Voulaient-ils réellement présenter à leurs auditeurs l'idée que personne ne peut être sûr de posséder le pardon de ses péchés? Quand, dans la synagogue d'Antioche, Paul dit à son auditoire: «Nous vous annonçons de *bonnes nouvelles*», nourrissait-il la pensée que personne ne peut être assuré du pardon des péchés? Comment l'évangile pourrait-il être appelé une «bonne nouvelle», s'il n'a pour effet que de laisser l'âme dans le doute et l'anxiété? S'il est vrai que personne ne peut jouir de l'assurance du pardon, il faut alors que la prédication apostolique signifie précisément l'opposé de ce qu'elle exprime. Est-ce que les apôtres ont jamais dit: «Sachez, hommes frères, que personne dans cette vie ne peut savoir si ses péchés sont pardonnés, ou non? Est-ce qu'il y a quelque chose de pareil dans la prédication et l'enseignement apostolique? Partout, au contraire, les apôtres n'annoncent-ils pas, de la manière la plus claire, la rémission des péchés comme le résultat nécessaire de la foi en un Sauveur crucifié et ressuscité? Est-ce qu'il y a dans cet enseignement la plus légère allusion à cette pensée, sur laquelle quelques docteurs modernes insistent tant, savoir, que c'est une présomption dangereuse de croire au pardon entier de tous nos péchés et qu'une âme humble et pieuse doit vivre dans un doute perpétuel à cet égard? N'y a-t-il donc aucune possibilité pour nous, de jouir jamais, dans ce monde, de la consolante assurance de notre éternelle sécurité en Christ? Ne pouvons-nous pas compter sur la Parole de Dieu, ou nous confier pour nos âmes au sacrifice de Christ? Serait-il bien possible que le seul effet de l'évangile de Dieu fût de laisser l'âme dans une perplexité sans espérance? Christ a ôté le péché; mais je ne peux pas le savoir! Dieu a parlé; mais je ne peux pas être sûr! Le Saint Esprit est descendu; mais je ne peux pas me reposer sur son témoignage! C'est de la piété et de l'humilité que de douter de la Parole de Dieu, de déshonorer l'expiation de Christ et de refuser de croire du coeur au témoignage du Saint Esprit! Hélas! Hélas! si c'est là l'évangile, alors, adieu la joie et la paix en croyant! Si c'est là le Christianisme, alors c'est en vain que «l'orient d'en haut nous a visités pour nous donner la connaissance du salut dans la rémission de nos péchés» (Luc 1). Si personne ne peut avoir cette «connaissance du salut», alors dans quel but a-t-elle été donnée?

Je prie mon lecteur de ne pas perdre de vue la question qui est devant nous: il ne s'agit point de savoir si une personne peut se tromper elle-même, ou tromper les autres. Ceci serait immédiatement accordé. Hélas! oui, des milliers se sont trompés eux-mêmes, et des milliers ont trompé les autres. Mais est-ce là une raison pour que je ne puisse pas avoir la certitude absolue que ce que Dieu a dit est vrai, et que l'oeuvre de Christ a ôté tous mes péchés? Les hommes se trompent eux-mêmes, et pour cela je craindrais de me confier en Christ! Les hommes se sont trompés les uns les autres, et par conséquent je craindrais que la parole de Dieu ne me trompât! Voilà réellement à quoi tout cela se réduit, quand on appelle les choses simplement par leurs noms. Et n'est-il pas bien nécessaire de nos jours, de dépouiller certaines

propositions des enveloppes que leur donne une religiosité légale et charnelle, afin que nous puissions voir ce que sont ces propositions? Et quand des hommes se présentent comme les prédicateurs déclarés et autorisés d'un Christianisme sain et éclairé, ne nous convient-il pas d'examiner si ce qu'ils enseignent est conforme aux Saintes Ecritures, seules infaillibles? Oui, cela nous convient; et s'ils nous disent que nous ne pouvons jamais être sûrs du salut, que c'est de la présomption de le croire, et que tout ce à quoi nous pouvons arriver dans cette vie, c'est à une faible et vague espérance que, par la miséricorde de Dieu, nous irons au ciel quand nous mourrons, nous devons expressément rejeter un tel enseignement, comme étant en opposition directe à la Parole de Dieu. Une fausse théologie me dit que je ne puis jamais être sûr de mon salut, la Parole de Dieu me dit le contraire. Qui dois-je croire? La première me remplit de tristes doutes et de craintes; la dernière me donne une certitude divine. Celle-là me rejette sur mes propres efforts; celle-ci sur une oeuvre accomplie. Laquelle écouterai-je? L'idée que personne ne peut être assuré de son salut a-t-elle le moindre fondement dans l'Ecriture? J'affirme hardiment, au contraire, que, partout, la Bible place devant nous, de la manière la plus claire, le privilège qu'a le croyant de jouir de l'assurance la plus parfaite de son pardon et de son acceptation en Christ.

Et je le demande, n'est-il pas légitime qu'une âme, qui se confie en la fidèle Parole de Dieu et en l'oeuvre accomplie de Christ, jouisse de l'assurance la plus entière?

Il est vrai que c'est par la foi que l'on peut avoir une telle assurance, et que cette foi est produite dans le coeur par le Saint Esprit. Mais ceci ne touche en rien notre question. Ce que je désire, c'est que mon lecteur n'abandonne l'étude de ces pages qu'en étant bien fermement convaincu de la possibilité de posséder dès à présent l'assurance d'une sécurité telle que Christ lui-même la peut procurer. Si quelque pécheur a jamais joui de cette assurance, pourquoi mon lecteur n'en jouirait-il pas maintenant? L'oeuvre de Christ n'est-elle pas achevée? La Parole de Dieu n'est-elle pas vraie? Oui, certainement. Alors si je me repose simplement là-dessus, je suis pardonné, justifié et accepté. Tous mes péchés étaient mis sur Jésus quand il fut cloué à la croix. Jéhovah les avait fait venir tous sur lui. Il les a portés et les a ôtés; et maintenant, Christ est en haut, dans les cieux, sans ces péchés. C'est assez pour moi. Si Celui qui s'est chargé de toute ma culpabilité est maintenant à la droite de la majesté dans les cieux, alors, évidemment, il n'y a rien contre moi. Tout ce que la justice divine avait contre moi a été placé sur Celui qui a porté le péché, lequel a souffert la colère d'un Dieu qui hait le péché, afin que je puisse être gratuitement et pour toujours pardonné et accepté dans un Sauveur ressuscité et glorifié.

Ce sont là de bonnes nouvelles. Est-ce que mon lecteur les croit? Dis, bien-aimé, crois-tu de coeur en un Christ mort et ressuscité? Es-tu venu à lui, comme un pécheur perdu, et ton coeur se confie-t-il en lui? Crois-tu qu'il «est mort pour nos péchés selon les Ecritures, et qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Ecritures?». Si tu crois, tu es sauvé, justifié, accepté et accompli en Christ. Il est vrai qu'en toi-même, tu es une pauvre faible créature, ayant une méchante nature contre laquelle il faut incessamment lutter; mais Christ est ta vie; il est ta sagesse, ta justice, ta sanctification, ta rédemption, ton tout. Il est toujours vivant pour toi dans les cieux. Il est mort pour te purifier; il vit pour te garder dans la pureté. Tu as été rendu net autant que sa mort peut nettoyer et tu es gardé net autant que sa vie peut te conserver tel. Il s'est rendu responsable pour toi. Aux yeux de Dieu, tu es ce que Christ t'a fait être. Il te voit en Christ et comme Christ. Ainsi donc, je t'en supplie, ne reste plus dans les parvis glacés du légalisme, de la religiosité et de la fausse théologie, dans lesquels, pendant des siècles, ont retenti les soupirs et les gémissements de pauvres âmes angoissées au sujet du péché et mal enseignées; vois la perfection de ta portion et de ta position dans un Christ ressuscité et victorieux, réjouis-toi en lui tout le long de tes jours et vis dans l'espérance d'être avec lui pour toujours dans les demeures de la gloire céleste.

Ayant ainsi cherché à établir le fait, que nous pouvons savoir que nos péchés sont pardonnés et que cette connaissance repose sur une autorité divine, nous considérerons maintenant, sous la dépendance de l'enseignement du Saint Esprit, le sujet du pardon des péchés, tel qu'il est révélé dans la Parole de Dieu, et nous le présenterons sous les trois chefs suivants 1° le *fondement* sur lequel Dieu pardonne les péchés; 2° *l'étendue* de ce pardon; 3° la *manière* dont Dieu pardonne. La considération du sujet sous ces trois points de vue, servira, je l'espère, à nous en donner une idée claire et complète. Mieux nous comprendrons quel est le fondement du pardon divin, mieux aussi nous en apprécierons l'étendue, et admirerons la manière dont Dieu pardonne.

Considérons d'abord:

Le fondement du pardon divin

Il est de la dernière importance qu'une âme inquiète au sujet du péché comprenne bien ce point-ci, car il est impossible qu'une conscience divinement réveillée puisse trouver le repos, si elle ne voit pas clairement quel est le fondement du pardon. On peut avoir certaines pensées vagues au sujet de la miséricorde et de la bonté de Dieu, de sa disposition à recevoir les pécheurs et à pardonner leurs péchés; on peut savoir qu'il est lent à la colère et abondant en grâce. Une âme convaincue de péché peut savoir tout cela, mais jusqu'à ce qu'elle soit amenée à comprendre comment Dieu peut être juste et cependant justifier le pécheur — comment il peut être à la fois un Dieu juste et Sauveur — comment il a été glorifié au sujet du péché — comment tous les attributs divins ont été mis en harmonie, — jusqu'à ce, dis-je, qu'une âme ait compris ces choses, elle doit être étrangère à la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Une conscience, sur laquelle la lumière de la vérité divine a lui pour la convaincre de péché, sent et reconnaît que le péché ne peut jamais entrer en la présence de Dieu, et qu'il ne peut être rencontré que par le juste jugement d'un Dieu qui hait le péché. Et voilà pourquoi il ne peut y avoir qu'angoisse, jusqu'à ce qu'on connaisse et qu'on croie la manière dont Dieu a agi au sujet du péché. Car le péché est une réalité, la sainteté de Dieu est une réalité, la conscience est une réalité, le jugement à venir est une réalité. Toutes ces choses doivent être sérieusement considérées: la justice doit être satisfaite, la conscience purifiée, et Satan réduit au silence. Comment tout cela peut-il se faire? Uniquement par la croix de Jésus!

Ici donc, nous avons le vrai fondement du pardon divin. La précieuse expiation de Christ forme la base du seul terrain, sur lequel un Dieu juste et un pécheur justifié peuvent entrer dans une douce communion. Dans l'expiation, je vois le péché condamné, la justice satisfaite, la loi glorifiée, le pécheur sauvé, l'adversaire confondu. La création n'a jamais produit une chose semblable. La création manifeste la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, mais tout ce qu'il y a de plus beau en elle n'offre rien de comparable à la «grâce régnant par la justice» — rien de semblable à la glorieuse alliance de «la justice et la paix, de la miséricorde et la vérité». Il était réservé au Calvaire de manifester cette merveille. C'est au Calvaire, c'est à la Croix que nous apprenons comment Dieu peut être juste et justifier le pécheur. Un Dieu juste a eu affaire avec le péché à la croix, afin qu'un Dieu qui justifie puisse avoir affaire avec le pécheur sur le fondement nouveau et éternel de la résurrection. Dieu ne pouvait pas tolérer le péché, ou passer sur un seul iota de péché, mais il pouvait l'ôter. Il a condamné le péché. Il a répandu sa juste colère sur le péché, afin qu'il pût répandre toute sa faveur sur le pécheur croyant.

Sur la croix de Jésus, ce grand fait est gravé
Les péchés sont jugés et le pécheur sauvé.

Témoignage précieux! Puisse tout pécheur inquiet le lire avec l'oeil de la foi! C'est un témoignage qui procure au coeur une paix solide. Dieu a été satisfait au sujet du péché. C'est assez pour moi. Ici, ma conscience troublée trouve un doux repos. J'ai vu mes péchés se dresser devant moi comme une sombre montagne et me menacer de la colère éternelle; mais le sang de Jésus les a tous effacés et Dieu ne les voit plus; ils sont ôtés, ôtés pour jamais, ils sont tombés comme du plomb dans les grandes eaux de l'oubli divin, et j'en suis délivré par Celui qui a été cloué à la croix pour mes péchés, et qui maintenant est sur le trône sans eux.

Tel est donc le fondement du pardon divin. Quel solide fondement! Qui peut y toucher? Qu'est-ce qui pourrait l'ébranler? La justice l'a établi, et la conscience troublée peut se reposer sur ce fondement. Il faut que Satan le reconnaisse. Dieu s'est révélé lui-même comme Celui qui justifie, et la foi marche dans la lumière et la puissance de cette révélation. Quand les gloires morales de la croix ont éclairé le pécheur, il voit et il sait, il croit et il reconnaît que Celui qui a jugé ses péchés dans la mort, l'a justifié dans la résurrection.

Lecteur inquiet: applique-toi, je t'en supplie, à bien saisir le vrai fondement sur lequel repose le pardon des péchés. Il n'y aurait aucun profit pour toi à considérer *l'étendue* de ce pardon, et la manière dont Dieu l'accorde, aussi longtemps que ta conscience troublée n'a pas été amenée à se reposer sur ce fondement

inébranlable. Raisonnons ensemble. Qu'est-ce qui t'empêche, dès cet instant même, de te reposer sur le fondement d'une rédemption accomplie? Ta conscience a-t-elle besoin de quelque chose de plus pour la satisfaire, que de ce qui a satisfait l'inflexible justice de Dieu! Dieu se révèle lui-même comme Celui qui justifie avec justice le pécheur qui croit en son Fils: ce fondement n'est-il pas assez fort pour toi, et ne peux-tu pas t'y tenir ferme comme un pécheur justifié? Que dis-tu, ami? Es-tu satisfait? Christ te suffit-il? Cherches-tu encore quelque chose en toi-même, dans tes oeuvres, tes pensées, tes sentiments? S'il en est ainsi, cesse toute recherche pareille, comme absolument vaine, car tu ne trouveras jamais rien, ou si tu trouvais quelque chose, ce ne serait qu'un obstacle, une perte, un empêchement. Christ est suffisant pour Dieu, qu'il soit suffisant pour toi aussi. Alors, et seulement alors, tu seras vraiment heureux.

Dieu veuille que, dès cet instant, tu te reposes sur le parfait sacrifice de Christ, comme sur le seul fondement du pardon divin, et que tu puisses avec intérêt comprendre ce que nous allons dire sur le second point de notre sujet.

L'étendue du pardon divin

Plusieurs ne sont pas au clair sur ce point. Ils ne voient pas la plénitude de l'expiation, et n'en saisissent pas l'application à tous leurs péchés; ils ne comprennent pas toute la force de ces paroles: «C'est lui qui pardonne *toutes* tes iniquités»; ils paraissent être sous l'impression que Christ n'a porté que quelques-uns de leurs péchés, ceux qui ont précédé leur conversion, et ils sont angoissés au sujet de leurs péchés de chaque jour, comme si ces péchés devaient être ôtés d'après un autre principe que leurs péchés d'autrefois. Ainsi ils sont, tous ensemble, très abattus et sérieusement embarrassés. Et il ne peut pas en être autrement, tant qu'ils ne comprennent pas que, dans la mort de Christ, ils ont tout ce qu'il leur faut pour le pardon complet de TOUS leurs péchés. Il est vrai que l'enfant de Dieu qui commet un péché doit s'approcher de son Père et le lui confesser. Mais que dit l'Apôtre au sujet de ceux qui confessent ainsi leurs péchés? «Dieu est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité». Fidèle et juste! Pourquoi ne dit-il pas plutôt: «plein de grâce et de miséricorde!». Parce que l'apôtre raisonne d'après cette vérité, savoir: que toute la question du péché a été traitée à fond et résolue par la mort de Christ, qui est maintenant dans le ciel comme un avocat juste. Sur aucun autre fondement que celui-là, Dieu ne pouvait être, «fidèle et juste», en rapport avec le pardon des péchés. Les péchés du croyant ont *tous* été expiés sur la croix. Si un seul de mes péchés n'était pas expié je serais éternellement perdu, car il est impossible qu'un seul péché puisse jamais entrer dans le sanctuaire de Dieu. De plus, si tous les péchés du croyant ne sont pas expiés par la mort de Christ, alors ils ne pourraient jamais être pardonnés, ni par la confession, ni par la prière, ni par le jeûne, ni par aucun autre moyen, — car la mort de Christ est le *seul* fondement sur lequel Dieu puisse, avec fidélité et justice, pardonner le péché; et nous savons qu'il ne pardonnera pas du tout, s'il ne peut le faire avec fidélité et justice; ce qui est à sa louange et pour notre plus grande joie.

Mais mon lecteur dira peut-être: «Quoi! voulez-vous dire que mes péchés *futurs* ont tous été expiés?». A quoi je réponds que tous nos péchés étaient futurs, quand Christ les a portés sur le bois maudit. Les péchés de tous les croyants des dix — huit derniers siècles étaient futurs quand Christ mourut pour eux. Si donc l'idée des péchés que nous pouvons commettre à l'avenir est une difficulté pour nous et nous arrête, celle des péchés passés n'est pas une moins grande difficulté. Mais, en vérité, tout cet embarras au sujet des péchés futurs provient en grande partie de l'habitude que nous avons de regarder la croix sous notre propre point de vue, au lieu de la considérer sous le point de vue de Dieu: nous la voyons de la terre au lieu de la voir du ciel. L'Écriture ne parle jamais de péchés futurs. Le passé, le présent, le futur ne sont que des choses humaines et terrestres. Devant Dieu tout est un présent éternel. Tous mes péchés étaient devant l'oeil de la justice infinie, à la croix, et tous furent mis sur la tête de Jésus, qui, par sa mort, posa le fondement éternel du pardon des péchés, afin que le croyant, — à quelque moment que ce soit de sa vie, à quelque étape que ce soit de sa carrière, depuis l'instant où les précieuses bonnes nouvelles de l'évangile frappèrent son oreille et où il les crut, jusqu'au jour où il entrera dans la gloire, — soit capable de dire avec clarté et décision, sans réserve, sans crainte et sans hésitation: «Tu as jeté *tous* mes péchés derrière ton dos». Et parler ainsi n'est que la réponse de la foi à la propre déclaration de Dieu qui dit: «Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités». «L'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous».

Prenons, comme exemple, le cas du brigand sur la croix. Quand, pécheur convaincu, il eut jeté le regard de la foi sur Celui qui était crucifié près de lui, ne fut-il pas dès cet instant rendu capable d'entrer dans le paradis de Dieu? Ne fut-il pas investi d'un titre divin pour passer de la croix d'un malfaiteur dans la présence de Dieu? Incontestablement. Y eut-il dès lors quelque chose de plus à faire pour lui et en lui, afin de le rendre propre à entrer au ciel? Nullement! Eh bien! supposons qu'au lieu de passer dans le ciel, il lui eût été permis de descendre de la croix. Supposons qu'on eût arraché les clous de ses mains et de ses pieds et qu'on l'eût laissé aller en liberté. Il aurait eu le péché dans sa nature, et par conséquent il aurait été exposé à pécher, en pensées, en paroles et en oeuvres. Mais pouvait-il perdre son titre, ce qui le rendait propre à habiter le ciel? Non, certainement! Car son titre était divin et éternel. Tous ses péchés avaient été portés par Jésus. Ce qui le qualifiait pour entrer au ciel dès le commencement, l'en avait qualifié une fois pour toutes et pour toujours, de sorte que s'il fût resté cinquante ans sur la terre, il aurait été, à tout instant, qualifié pour entrer dans le ciel.

Il est très vrai que, si le pécheur pardonné commet le péché, sa communion avec Dieu est interrompue et qu'elle ne peut être rétablie que par la confession sincère de son péché. «Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité». Mais si ma communion peut être interrompue, mon titre ne peut jamais être annulé. Tout a été accompli sur la croix. Tout péché, toute culpabilité a été expié par ce sacrifice précieux, incomparable, qui fait passer le croyant, d'une position de péché et de condamnation, dans une position de justification et de faveur parfaite. Il est transféré, d'une condition dans laquelle il n'avait pas la plus légère trace de justice, dans une condition dans laquelle il n'a et ne peut avoir la plus légère trace de culpabilité. Il est établi dans la grâce, il est sous la grâce, il respire l'atmosphère de la grâce: telle est sa seule et constante position aux yeux de Dieu et devant Dieu. S'il commet le péché — et qui ne pêche pas? — il doit le confesser. Et quoi ensuite? Pardon et purification, sur le fondement de la fidélité et de la justice de Dieu, qui ont été satisfaites en la croix de Christ. *Tout est fondé sur la croix: la fidélité et la justice de Dieu* — l'office de Christ comme avocat — notre confession — notre pardon entier — notre parfaite purification — la restauration de notre communion — tout repose sur la base solide du précieux sang de Christ.

Mon lecteur ne doit pas perdre de vue que nous ne nous occupons en ce moment que d'un seul point: l'étendue du pardon divin. Il y a d'autres points d'une grande importance en rapport avec notre sujet: ainsi l'unité du croyant avec Christ, son adoption dans la famille de Dieu, la demeure du Saint Esprit en lui, tout autant de choses qui impliquent nécessairement le pardon complet des péchés. Mais nous devons nous restreindre à la question que nous traitons, et après avoir essayé d'exposer le fondement et l'étendue du pardon des péchés, nous terminerons par quelques mots sur

La manière dont Dieu pardonne

Nous savons tous qu'il y a bien souvent plus de puissance dans la manière de faire un acte, que dans l'acte lui-même. On entend dire fréquemment: «On m'a fait une faveur, mais la manière dont on me l'a accordée en enlève, tout le prix». Or le Seigneur a sa manière de faire les choses. Non seulement il fait de grandes choses, mais il les fait de manière à nous convaincre que c'est son coeur qui agit. Non seulement les actes qu'il fait sont bons en eux-mêmes, mais la manière dont il les accomplit est des plus délicieuses.

Prenons un exemple, dans le chapitre 15 de Luc. Chacune des paraboles qu'il renferme nous montre la puissance et la beauté qu'il y a dans la manière dont le Seigneur fait les choses. Quand l'homme trouve sa brebis, que fait-il? Se plaint-il de toute sa fatigue, et se met-il à chasser sa brebis devant lui? Oh! non; ce n'est pas là ce qui lui conviendrait! Que fait-il donc? «Il la met sur ses épaules». Et comment? Se plaint-il du poids ou de la peine? Non, mais il est «bien joyeux». Il montre qu'il est content que sa brebis soit retrouvée, et c'est «bien joyeux» qu'il la porte sur ses propres épaules jusque dans le bercail! Quelle manière admirable de faire les choses!

Voyez ensuite le cas de la femme qui a perdu la drachme. «Elle allume la lampe — balaye la maison et cherche *diligemment*»: point de lenteur, point de mollesse, point d'indifférence. «Diligemment»; comme quelqu'un dont tout le coeur est à son travail. Il était manifeste que la femme désirait ardemment retrouver sa drachme.

Enfin, remarquez la manière dont le père reçoit l'enfant prodigue: «Comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et *courant* à lui se jeta à son cou.» Il n'envoie pas un mercenaire dire au vagabond qu'il peut venir quelque part hors de la maison, ou dans la cuisine, ou même dans sa chambre. Non! le père *lui-même court*. Il met de côté, pour ainsi dire, sa dignité de père, afin de manifester son affection paternelle. Il n'est pas satisfait amplement de recevoir le fils prodigue, il faut qu'il montre que tout son coeur est dans cette réception; il veut qu'on sache non seulement qu'il reçoit le fils égaré, mais comment et de quelle manière il le reçoit.

Il serait facile de citer d'autres passages qui montrent la manière dont Dieu pardonne, mais ceux que nous venons de rappeler suffiront, et je terminerai ces lignes en suppliant mon lecteur de ne pas oublier que le fondement sur lequel Dieu pardonne est aussi solide que le trône même de Dieu; que l'étendue de ce pardon est infinie et que la manière dont il est accordé est propre à rassurer le coeur le plus timide. Oh! dis-moi donc, cher lecteur, es-tu convaincu au sujet de cette grande question du pardon des péchés? Pourrais-tu douter plus longtemps de la bonne volonté de Dieu à pardonner? Pourrais-tu encore hésiter quand il t'ouvre son coeur, et te montre combien ses pensées sont pleines de grâce et de miséricorde? Il tient ses bras ouverts pour te recevoir. Il te montre la Croix où il a posé le fondement du pardon; il te dit que tout est accompli et te supplie de te reposer dès maintenant et pour jamais sur ce qu'il a fait pour toi! Que Dieu veuille te montrer ces choses dans toute leur clarté et leur plénitude, afin que non seulement tu croies au pardon des péchés, mais aussi que tu croies, que tous tes péchés sont pardonnés, et pardonnés pour jamais!

Le dévouement chrétien

S'il y a une chose qui soit importante aujourd'hui, c'est le dévouement chrétien: un dévouement qui est inséparable de la doctrine, comme de la présence et de la puissance de l'Esprit, un dévouement qui est fondé sur la vérité et qui est produit par la puissance de l'Esprit. Rien, je le répète, ne peut être plus important que ce dévouement, soit pour les saints eux-mêmes, soit pour le témoignage de Dieu.

Sans doute, nous ne pouvons attacher une trop grande importance à la doctrine, à une connaissance claire et vraie de la rédemption, à la présence et à la puissance vivante de l'Esprit envoyé du ciel, à la bienheureuse espérance de la venue de Christ, qui vient nous prendre auprès de Lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi, le voyant tel qu'il est, et lui étant faits semblables. Sans doute aussi, nous sentons de quel prix il est pour nous de savoir que si nous venons à mourir, nous serons présents avec Christ, que, ressuscités, nous ne serons pas seulement bénis par Lui, mais bénis *avec* Lui, et que présentement nous sommes unis à lui par le Saint Esprit, car toutes ces choses et beaucoup d'autres vérités qui s'y rattachent, si elles sont gardées, si nous les tenons ferme par la puissance du Saint Esprit, nous séparent du monde, nous abritent des raisonnements trompeurs de l'incrédulité qui nous entoure, et deviennent une source vivante de joie et d'espérance pour toute notre vie chrétienne. Mais l'expression de la puissance de ces choses dans le coeur se manifestera dans le *dévouement*.

Le christianisme a exercé une grande influence sur le monde, là où il est ouvertement rejeté, et là où on professe l'avoir reçu. La société reconnaît comme un devoir de venir en aide aux pauvres, et de suppléer à leurs besoins temporels; et là où la vérité est inconnue et où le christianisme est corrompu, cette corruption est grandement propagée par la manière dont, sur le faux principe du mérite, on insiste sur ce devoir et on s'y applique diligemment; là même où l'incrédulité prévaut, l'influence du christianisme demeure encore dans les habitudes, et l'homme devient l'objet de soins diligents, quoique souvent pervertis. — Le témoignage du vrai chrétien ne devrait certainement pas se trouver en défaut en un point, où le mensonge a imité les précieux effets de la vérité. Mais il y a des mobiles plus élevés que ceux qui gouvernent le monde appelé chrétien: et c'est de ces mobiles et du caractère du dévouement chrétien que je voudrais dire ici quelques mots.

J'admets, comme règle générale, que, à part le cas d'un appel spécial de la part de Dieu, les chrétiens doivent demeurer dans l'état dans lequel Dieu les a appelés. Mais cette position n'est que la sphère de leur vie pratique. Les mobiles et le caractère de celle-ci, il faut les chercher plus loin, — en *Christ*. «Pour moi, dit Paul, vivre c'est Christ» (Philippiens 1), car Christ est à la fois la vie et l'objet ou le mobile de la vie en nous, et Celui dont notre conduite tire son caractère.

Il y a dans la vie divine deux côtés infiniment précieux pour nous, tous les deux, et tous les deux accomplis par Christ et manifestés en Lui. L'un qui est Dieu lui-même; l'autre, qui est l'activité et la manifestation de la nature divine, qui est amour, le témoignage divin de cette nature. Ces deux côtés de la vie divine, on peut les contempler en Christ: sa communion avec son Père était parfaite; son désir de glorifier son Père était parfait également. Il pouvait dire de sa vie ici-bas qu'elle était: «à cause du Père» (διὰ τὸν πατέρα) (Jean 6: 57); mais il était en même temps, au prix du sacrifice de lui-même, la manifestation de l'amour divin envers les hommes: ces deux parties de la vie de Jésus sont inséparablement liées l'une avec l'autre. Son Père était sa joie et son objet, toujours; l'exercice de son amour et la manifestation de son Père, de la nature divine, étaient chez lui également constants et parfaits. Mais c'était là son dévouement, un dévouement qui s'alliait à un autre principe directeur de sa vie, savoir à une obéissance absolue à la volonté de son Père, la volonté de Celui-ci étant le mobile constant de son activité. L'amour pour le Père et l'obéissance au Père donnaient à son amour pour nous, sa forme et son caractère. Il en est de même lorsqu'il s'agit de *nous*, avec cette différence seulement que Lui-même est devant nous comme l'objet plus immédiat, sans que ceci cependant soit, en aucune manière, un obstacle à la manifestation par nous de la nature divine en amour. «Soyez donc, dit l'Écriture, imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 1, 2). Quelle plénitude et quelle grandeur de motif et de caractère sont manifestées dans ces paroles! Nous marchons sur les traces de Dieu, nous sommes des imitateurs de Dieu! Nous marchons dans l'amour, comme Christ

nous a aimés! L'amour divin, tel qu'il a été manifesté en Christ, est en exercice en nous, sans limites, pleinement! Il s'est donné Lui-même, Lui-même tout entier. «Il nous a aimés, et s'est livré Lui-même pour nous» (comparez Galates 2: 20; Ephésiens 5: 25); mais l'offrande était faite à Dieu; Dieu était l'objet et le mobile qui constituaient sa perfection. «Christ s'est donné comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur». C'est ainsi que nous sommes appelés à marcher (comparez 1 Jean 2: 6; Philippiens 2: 5-8): nous devons imiter Dieu, suivre Dieu en Celui en qui il s'est manifesté.

S'il y a du bonheur à se réjouir en Dieu qui est amour, il y a du bonheur aussi à le suivre dans l'amour qu'il a exercé. Mais manifesté en Christ comme homme, cet amour a Dieu pour objet. Il en est de même lorsqu'il s'agit de nous: l'amour qui descend de Dieu opérant dans l'homme, remonte toujours vers Dieu comme vers son juste et nécessaire objet; il ne peut jamais s'abaisser plus bas que la source d'où il procède, quel que soit d'ailleurs celui envers qui il s'exerce. Tout l'encens du gâteau était brûlé sur l'autel, quelque douce qu'en fût d'ailleurs l'odeur pour ceux qui étaient présents (Lévitique 2: 2, 16). C'est là ce qui constitue le caractère essentiel et l'excellence de l'amour divin; et son action en nous, en elle-même, ne reste pas au-dessous de son action en Christ: «Par ceci, nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous devons laisser nos vies pour nos frères» (1 Jean 3: 16). Pour nous, bien entendu, il n'est pas question d'une coupe de colère. Sur la croix, en tant que souffrant de la part de Dieu pour le péché, Christ a été seul; mais dans le sacrifice de soi-même que nous contemplons en Lui, nous sommes appelés à le manifester, comme ayant sa vie en nous, comme l'ayant lui-même en nous (comparez Galates 2: 20; 2 Corinthiens 4: 10, 11; 1 Jean 5: 11, 12, etc.).

Mais il vaut la peine de nous arrêter un moment sur ce point, avant d'en faire l'application pratique dans l'exhortation des frères.

Il va sans dire que toute idée de récompense, comme *motif* d'action ou comme mérite, détruit de fond en comble le vrai dévouement, parce qu'il n'y a pas d'amour dans cette idée, mais l'activité du moi, demandant comme Jacques et Jean une bonne place dans le royaume (Marc 10: 35 et suivants). L'Ecriture parle de *récompense*, mais elle en parle comme un encouragement pour nous au milieu des difficultés et des dangers, dans lesquels des mobiles plus élevés et plus vrais nous ont amenés. C'est ainsi qu'elle dit de Christ lui-même que, «à cause de la joie qui lui était proposée, il a souffert la croix, méprisant la honte» (Hébreux 12: 2), alors que nous savons très bien que le mobile de Christ, c'était *l'amour*. Pareillement nous lisons de Moïse, que «il regardait à la rémunération», et qu'il «tint ferme, comme voyant celui qui est invisible» (Hébreux 11: 26, 27), tandis que le mobile qui le portait en avant, c'était l'intérêt qu'il avait pour ses frères. La récompense est toujours présentée ainsi dans l'Ecriture, et de cette manière, elle est une grande bénédiction; et tout homme reçoit sa récompense selon son propre travail (comparez en particulier Galates 6: 7-9, 5; et aussi Luc 19: 12-27).

La source de tout vrai dévouement, c'est l'amour divin remplissant le coeur et opérant en lui selon l'expression de l'apôtre: «L'amour du Christ nous étroit» (2 Corinthiens 5: 14). La forme et le caractère qu'il prend, doivent se lire dans la vie de Christ, par conséquent, il faut avant tout que nous connaissions la grâce pour nous-mêmes, car c'est ainsi que nous apprenons à connaître l'amour. Nous apprenons ce qui est l'amour divin dans la rédemption divine, et cette rédemption nous place dans la justice divine devant Dieu. Toute prétention à quelque mérite ou à une justice propre est ainsi exclue, et la recherche de soi-même est détruite: «La grâce règne par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ» (Romains 5: 21). L'amour parfait et infini de Dieu est intervenu ainsi en notre faveur, «lorsque nous étions encore pécheurs» (Romains 5: 8); il s'est occupé de nos besoins, il nous a donné la vie éternelle, lorsque nous étions morts dans nos fautes et nos péchés; il nous a donné le pardon et la justice divine, lorsque nous étions coupables; il nous donne maintenant de jouir de l'amour divin, de jouir de Dieu par son Esprit qui habite en nous, et d'avoir assurance pour le jour du jugement, parce que comme Christ est, Lui le Juge, nous sommes, nous aussi, dans ce monde (1 Jean 4: 17). Je parle de tout cela ici au point de vue de l'amour divin qui y est manifesté. Sans justice, il était impossible pour Dieu de répandre sur nous les eaux de la grâce, mais Christ a satisfait pour nous aux exigences de la gloire de Dieu, et par Lui nos coeurs sont libres de jouir de l'amour de Dieu qui n'est plus entravé par rien dans son exercice; l'amour est manifesté à l'homme dans l'homme, car les anges même de Dieu apprennent quelles sont «les insondables richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous en Jésus Christ» (Ephésiens 2: 7). Le coeur est ainsi lié à Christ; nous sommes amenés à Dieu en Lui, et Dieu en Lui est amené à nous: rien ne nous sépare de son amour, et nos âmes élevées en haut sont

sanctifiées de cette manière. Nous bénissons et nous adorons Dieu qui s'est ainsi révélé, et notre joie — joie d'adoration — est en Christ.

Nous sommes donc approchés et nous avons communion avec Lui, nous sommes non seulement unis à Christ, mais nous avons conscience de notre union avec Lui par le Saint Esprit, et l'amour divin se répand dans nos coeurs et par nos coeurs; nous sommes animés par Lui de l'amour même dont nous jouissons. Selon l'expression de Jean: «Dieu» réellement «demeure en nous»; et selon celle de Paul: «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs» (1 Jean 4: 12; Romains 5: 5). L'amour se répand ainsi comme il l'a fait en Christ; ses objets et ses motifs sont les mêmes qu'il a eus Lui-même, sauf que Lui-même est toujours devant nous comme Celui qui est la révélation de l'amour, qui est ainsi, «l'amour de Dieu en Jésus Christ, notre Seigneur» (Romains 8: 39), — Dieu, mais Dieu révélé en Christ en qui nous avons connu l'amour.

Tout vrai dévouement a donc Christ pour premier et grand objet; ensuite les «siens qui sont dans le monde», et après «notre prochain»; en premier lieu leurs âmes, ensuite leur corps et tous leurs besoins. La vie d'amour et de vérité du Sauveur gouverne et dirige notre vie, mais sa mort gouverne et dirige le coeur: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous; — l'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui, pour eux, est mort et ressuscité» (1 Jean 3: 16; 2 Corinthiens 5: 14, 15).

Il est important de remarquer que, comme la rédemption et la justice divine sont ce par quoi la grâce règne et l'amour est connu, et qu'ainsi toute idée de mérite et de propre justice est exclue, ainsi c'est une nouvelle vie en nous, — qui jouit de l'amour de Dieu et à qui cet amour est précieux, — qui seule, parce qu'elle est de la même nature, moralement, est capable aussi de jouir de la bénédiction qui est en Lui, et en laquelle son amour divin opère envers les autres: ce n'est pas la bienveillance de l'homme naturel, mais l'activité de l'amour divin dans l'homme nouveau. La vérité de l'amour est ainsi mise à l'épreuve, parce que, pour cette nature, Christ a nécessairement la première place; et l'amour opère selon cette appréciation du bien et du mal que l'homme nouveau seul possède et dont Christ est la mesure et le motif. «Car, dit Paul, selon leur pouvoir, et au delà de leur pouvoir, ils ont agi spontanément..., non seulement comme nous l'avions espéré (dans l'exercice pratique de l'amour), mais ils se sont donnés premièrement eux-mêmes au Seigneur et puis à vous par la volonté de Dieu» (2 Corinthiens 8: 3-5).

Mais il n'y a pas seulement une nouvelle nature, mais nos corps sont «les temples du Saint Esprit» (1 Corinthiens 6: 19), et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné (Romains 5: 5); et de même qu'il jaillit en nous comme une fontaine jusque dans la vie éternelle, des fleuves d'eaux vives découlent aussi de nous par le Saint Esprit que nous avons reçu (Jean 4: 14; 7: 37-39).

Tout vrai dévouement donc est le résultat de l'action de l'amour divin dans les rachetés, par le Saint Esprit qui leur a été donné.

On peut trouver dans le monde un zèle qui parcourt le ciel et la terre; mais ce zèle sert des préjugés, ou il est l'oeuvre de Satan. La bienveillance naturelle peut se revêtir d'un titre plus beau, tout en s'irritant lorsqu'elle n'est pas acceptée pour elle-même. Il peut y avoir chez d'autres un sentiment légal d'obligation, et une activité légale qui, par la grâce, peut mener plus loin, mais qui par elle-même est le résultat de la pression que ce sentiment légal exerce sur la conscience, et non pas l'activité de l'amour. L'activité de l'amour ne détruit pas le sentiment de ce devoir dans le chrétien, mais elle change le caractère tout entier de son oeuvre. «Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté» (2 Corinthiens 3: 17). En Dieu, l'amour est actif mais souverain; dans le chrétien, il est actif, mais un devoir, à cause de la grâce. Il faut que l'amour soit libre pour qu'il ait le caractère divin, pour qu'il soit amour; mais nous le devons tout entier et plus que tout entier à Celui qui nous a aimés. L'Esprit qui habite en nous est un Esprit d'adoption, et par conséquent de liberté à l'égard de Dieu; mais il attache le coeur à Dieu, selon cette expression de Paul: «L'amour de Christ nous étreint». Tout sentiment juste dans une créature doit avoir un objet, et pour que le sentiment soit juste, il faut que cet objet soit Dieu, et Dieu révélé en Christ comme le «Père», car c'est de cette manière que Dieu possède nos âmes. C'est pourquoi Paul, en parlant de lui-même, dit: «Je suis crucifié avec Christ, et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré Lui-même pour moi» (Galates 2: 20). La vie de Paul était une vie divine: «Christ vivait en lui», mais cette vie était une vie de foi, une vie vivant tout entière par un objet; et cet objet était Christ, — Christ

connu comme le Fils de Dieu qui aimait Paul et s'était livré lui-même pour lui. Tel est le caractère pratique du dévouement chrétien et le mobile qui le gouverne: le chrétien vit pour Christ. Nous vivons «à cause du Christ» (Jean 14: 19; 6: 57). Christ est l'objet et la raison d'être de notre vie (tout, en dehors de cela, est la sphère de la mort), mais dans la puissance du sentiment qu'il s'est livré Lui-même pour nous. «L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci que si un est mort, tous sont donc morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui, pour eux, est mort et a été ressuscité» (2 Corinthiens 5: 14, 15). Telle est la vie du chrétien; il peut trouver en Christ un motif à ses devoirs de toute sorte mais la raison d'être et le but de sa vie sont là. Nous ne sommes pas à nous-mêmes, car nous avons été rachetés à prix, et nous devons glorifier Dieu dans nos corps (1 Corinthiens 6: 20).

Au lieu d'être placé sous une loi combattant ou arrêtant une volonté qui cherche sa propre satisfaction, le chrétien, heureux et pénétré de reconnaissance, est rempli du sentiment qu'il se doit à l'amour du Fils de Dieu; son coeur saisit cet amour et en connaît l'objet dans une vie qui découle de Christ et de la puissance du Saint Esprit. C'est une loi de liberté qui règne ainsi; le coeur ne peut avoir d'autres objets de service que ceux que la vie de Dieu peut avoir, et que le Saint Esprit peut lui présenter; et le service auquel il se dévoue, est le libre exercice d'un coeur heureux. La chair ne peut pas avoir la même pensée que le nouvel homme et le Saint Esprit; ses objets sont autres, et elle cherche à entraver la vie de Dieu en nous. Mais la vie de Dieu se meut dans la sphère, dans laquelle Christ vit; elle aime les frères, car Christ les aime; elle aime tous les saints, car Christ fait ainsi; elle cherche tous ceux pour lesquels Christ mourut, sachant bien que la grâce seule peut les amener; elle «endure toutes choses pour l'amour des élus, afin qu'ils obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus, avec la gloire éternelle» (2 Timothée 2: 10); elle cherche à «présenter tout homme parfait en Christ» (Colossiens 1: 28); elle voudrait voir les saints croître jusqu'à Celui qui est le Chef sur toutes choses» et les voir marcher «d'une manière digne du Seigneur» (Ephésiens 4: 11-16; Colossiens 1: 9 et suivants); elle cherche à présenter l'assemblée comme une vierge chaste à Christ (2 Corinthiens 11: 2); elle persévère dans son amour, lors même qu'aimant beaucoup plus, elle soit moins aimée; elle est prête à endurer les souffrances comme un bon soldat en Jésus Christ (2 Corinthiens 12: 15; 2 Timothée 2: 3, 9, 10; Philippiens 2: 17).

La vie d'un homme est considérée par les motifs qui la gouvernent, et doit être jugée d'après ces motifs: l'homme de plaisir dissipe ses biens, l'homme ambitieux sacrifie tout à la position qu'il poursuit; ils jugent de toutes choses, l'un et l'autre, d'après le plaisir ou la puissance qu'ils en retirent; l'avare les taxe de folie, et mesure la valeur des choses d'après les richesses qu'elles peuvent lui donner. Le chrétien juge de tout par Christ: si quelque chose fait obstacle à sa gloire, en lui ou en un autre, il rejette cette chose et s'en sépare, non comme faisant un sacrifice, mais comme se débarrassant d'un obstacle; il estime tout comme une perte, comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus Christ notre Seigneur; et rejeter de telles choses devant une autre d'un si grand prix n'est pas un sacrifice bien pénible! Le *moi* a disparu; «ce qui m'était un gain» a fait place à de meilleures choses. Quelle délivrance pour nous! une délivrance d'un prix infini pour nous et qui nous élève moralement. Christ s'est donné lui-même; et nous, nous avons le privilège de nous oublier nous-mêmes et de vivre pour Christ. Notre service d'amour aura sa récompense, mais l'amour trouve sa propre joie à servir dans l'amour. Le *moi* aime à être servi; l'amour trouve son bonheur à servir; et Christ accomplit ainsi pour nous maintenant, pendant, que nous sommes sur la terre, le service de son amour; et il fera ainsi encore pour nous quand nous serons dans la gloire (Jean 13: 1-17; Ephésiens 5: 26, 29; Hébreux 2: 17, 18; 7: 26 à 8: 3; Luc 12: 37). Et nous, si Dieu nous en accorde le privilège, n'imiterons-nous pas et ne servirons-nous pas Celui qui nous a ainsi aimés? Ne nous donnerons-nous pas nous-mêmes à Lui? Vivre pour Dieu, intérieurement, est le seul moyen de vivre pour Lui, extérieurement. Toute activité extérieure, qui a une autre source ou qui est gouvernée par un autre motif, est charnelle, et est même un danger pour l'âme, en ce qu'elle tend à nous amener à nous passer de Christ et en ce qu'elle donne une place au *moi*. Le dévouement chrétien est autre chose: il a Christ pour objet, et fait que nous recherchons d'être avec Lui. Une grande activité, sans beaucoup de communion, est dangereuse; mais quand le coeur est près de Christ, il vit pour Lui.

La forme du dévouement et de l'activité extérieure est gouvernée par la volonté de Dieu et la compétence à servir; car le dévouement est humble, saint, faisant la volonté du Maître, mais l'esprit de dévouement sans partage à Christ, est le vrai partage de tout chrétien. Nous avons besoin de sagesse: Dieu

la donne libéralement. Christ est notre vraie sagesse. Nous avons besoin de puissance: nous la trouvons dans la dépendance de Celui qui nous fortifie. La dépendance, aussi bien que l'humilité, caractérisent le dévouement, comme elles ont orné la vie de Christ. Le dévouement s'attend au Seigneur et compte sur Lui; il a du courage et de la confiance dans le sentier de la volonté de Dieu, parce qu'il s'appuie sur la puissance divine en Christ. *Lui* peut toutes choses. C'est pourquoi le dévouement est aussi patient, et accomplit son service selon la volonté et la parole de Dieu, car, alors, Dieu peut intervenir et il fait tout ce qui est bon.

Il y a un autre côté de ce sujet, dont nous devons dire quelques mots. Le service dévoué d'un coeur non partagé est en lui-même joie et bénédiction sans mélange; mais nous sommes placés dans un monde, où ce service trouvera de l'opposition et où il sera rejeté, et le coeur voudrait naturellement sauver le moi, comme nous le voyons en Pierre, quand le Seigneur le traita d'adversaire (Matthieu 16: 21-26). La chair recule instinctivement devant le fait et devant l'effet du dévouement à Christ, parce que celui qui se dévoue, se renonce lui-même et attire sur lui le mépris, l'oubli et l'opposition. Il faut que nous chargions notre croix pour suivre Christ et que nous ne retournions pas en arrière pour prendre congé des nôtres qui sont restés à la maison, car tant que nous parlons de prendre congé de ceux qui sont dans notre maison (voyez Luc 9: 61-67), cette maison est encore notre «chez nous» et nous ne serons tout au plus que des «Jean dits Marc» dans l'oeuvre (voyez Actes des Apôtres 15: 37-39). Celui qui dit à Jésus: «Permetts-moi *premièrement*», ne donne pas à Christ la *première* place: son dévouement n'est pas sans partage, son oeil n'est pas simple. Mais que le coeur a de peine à ne pas se rechercher lui-même, à ne pas s'épargner, à ne pas avoir d'indulgence pour lui-même. Cependant tout cela n'est pas le dévouement à Christ, mais tout le contraire.

C'est Pourquoi, si nous devons vivre pour Christ, nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts, et pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus, notre Seigneur (Romains 6: 1-14; 2 Corinthiens 4: 10; 5: 14-15; Colossiens 3: 3 et suivants); mais si nous permettons à la chair d'agir, si nous tolérons son activité dans le sens pratique, elle sera de fait pour nous un obstacle continu, et le mépris et l'opposition que nous rencontrerons, deviendront pour nous un fardeau, non une gloire. Il faut donc «que nous portions», comme Paul, «toujours partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie, aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10), et qu'ainsi «la sentence de mort» soit accomplie en nous (2 Corinthiens 1: 9). Le Seigneur vient ici à notre secours, au milieu de nos difficultés et de nos épreuves, et «nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés (Romains 8: 37, 38): rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus Christ, notre Seigneur. Mais quand il s'agit du gouvernement de notre propre coeur, nous ferons l'expérience que ce: «portant toujours partout dans le corps la mort de Jésus», est une chose très difficile et qui met à l'épreuve l'état intérieur de l'âme; et cependant il n'y a de liberté et de puissance dans le service, que dans la mesure dans laquelle nous réalisons cette mort constante, la puissance se liant à la conscience de la grâce. C'est la puissance du sentiment que nous avons qu'il est mort et qu'il s'est livré pour nous, qui, par la grâce, nous amène à nous tenir nous-mêmes pour morts à tout, excepté à Lui. Le chemin peut être comparativement facile; et tel est le service extérieur, quand l'opposition du moi et de la puissance de Satan ne pèse pas sur l'âme. Mais si la mort de Christ doit s'accomplir incessamment en nous, contre notre moi mis à découvert par la croix, il faut nécessairement que Christ soit tout dans nos affections. La vraie puissance et la vraie qualité de l'oeuvre, les opérations de l'Esprit de Dieu par nous, trouvent là leur mesure.

Tel est le seul chemin de dévouement devant Dieu, la seule voie pour être rempli de la puissance de Dieu et de la pensée de Christ dans le service qui nous occupe. La vie n'est que là. Tout le reste dans notre vie, pour ne rien dire de la perdition et du jugement, *périt* quand nous exhalons le dernier soupir, comme appartenant au premier Adam et à la scène dans laquelle il se meut, et non pas au second homme, le dernier Adam. La vie que nous vivons par Christ, elle seule, restera comme vie.

Les motifs gouvernants et le caractère de la vie chrétienne sont *la croix*, et *Christ dans la gloire*. L'amour de Christ nous étreint, dans la croix, pour que nous nous donnions tout entiers à Lui, qui nous a ainsi aimés, qui s'est *livré Lui-même* pour nous. Christ, dans la gloire, nous fait courir vers le but, afin que nous gagnions Christ et que nous lui soyons semblables, et devient la source et la puissance d'espérance pour notre sentier. Quelle puissance et quelle persuasion dans la croix, si nous l'avons jamais comprise! Mais quel abaissement! Combien petits nous nous trouvons devant un tel amour! De quel sentiment de l'amour de Christ ne sommes-nous pas remplis! L'amour de Christ prend possession de notre coeur; il nous étreint.

Nous désirons vivre pour Celui qui s'est livré Lui-même pour nous. La perfection de l'offrande, l'absolu et la perfection de l'acte, par lequel elle a été offerte, en même temps que l'amour envers nous dont elle est l'expression, tout cela a de la puissance sur nos âmes: «Par l'Esprit éternel, il s'est offert Lui-même sans tache à Dieu» (Hébreux 9: 14). Le sentiment que nous ne sommes pas à nous-mêmes rend plus profonde en nous la conscience des droits que Christ a sur nous; et toute pensée de mérite dans notre dévouement disparaît. Telles sont les voies sages et sanctifiantes de notre Dieu! D'un autre côté, combien la pensée de «gagner Christ» fait de tout ce qui nous entoure, «une perte» et «des ordures», à cause de l'excellence de la connaissance de sa personne! Lui plaire, le posséder, être avec Lui et semblable à Lui pour toujours, qu'y a-t-il de comparable à cela? Tout ce que nous faisons, par le motif qui en est la source, est revêtu de la valeur de Christ. Le coeur s'élargit, car tous ceux que Christ aime, nous sont chers, et le coeur est gardé en même temps de tout relâchement, de tout ce qui ne serait que la licence des sentiments naturels, car nous sommes liés fermement à Christ. Ce qui n'est pas sa gloire est impossible. Le péché est pratiquement exclu du coeur par la puissance des affections divines, parce que Lui remplit le coeur; il est l'objet de la nouvelle nature en nous, et elle ne vit pratiquement que les yeux fixés sur Lui.

Ce que nous venons de dire s'applique à tout dans notre vie, parce que nous devons faire en toutes choses ce qui plaît à Christ. La toilette, les manières de faire du monde, la mondanité sous toutes ses formes disparaissent, car elles ne peuvent pas ressembler ou être agréables à Celui que le monde a rejeté, parce qu'il rendait témoignage que ses oeuvres étaient mauvaises. Le courant et le caractère des pensées ne sont pas mondains et n'ont pas le monde en vue, si ce n'est pour lui faire du bien, s'il est possible. Le chrétien est appelé à être l'épître de Christ (2 Corinthiens 3). Quand Christ possède le coeur, les motifs, les pensées, les relations du monde n'y entrent pas; mais Christ, animant et dirigeant tout au dedans, et le coeur rapportant tout à Christ, le caractère de Christ lui-même est ainsi reproduit devant le monde. Le chrétien est gardé du mal par la pratique du bien qui est en Christ, dans la pratique de l'amour de Dieu. Son coeur est lié à Dieu, et la plénitude de Dieu se répand dans la mesure, dans laquelle le vase la contient. L'amour de Dieu, versé ainsi dans le coeur, est actif. «Christ s'est purifié pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes oeuvres» (Tite 2: 14). L'amour de Christ a été actif: il l'est en nous. Il est dirigé par la pensée de Christ. Il aime les frères comme Christ a fait, c'est-à-dire en ayant sa source en lui-même et non pas dans ses objets; il sent toutes leurs douleurs et leurs infirmités, tout en restant au-dessus d'elles toutes pour les porter, les supporter, et trouver en elles l'occasion d'un saint exercice; il est à la fois plein de tendresse, et ferme et conséquent dans le chemin de Dieu, car tel a été l'amour de Christ. Il est en même temps obéissant, quels que soient d'ailleurs son dévouement et son activité, car une créature ne peut pas avoir une volonté juste, car la justice dans une créature, c'est l'*obéissance*. Adam est tombé en ayant une volonté indépendante de Dieu. Christ vint pour faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé; et dans son plus glorieux dévouement, sa voie a toujours été celle de l'obéissance: «Le chef de ce monde vient, et il n'a rien en moi; mais afin que le monde sache que j'aime le Père; et comme le Père m'a dit, ainsi je fais» (Jean 14: 30, 31). L'amour et l'obéissance guident ainsi le dévouement et nous gardent dans la paix et l'humilité.

En résumé donc, le vrai dévouement, c'est le dévouement sans partage à Christ; Christ est le seul objet de la vie et des pensées, quels que soient d'ailleurs les devoirs dans lesquels ce motif nous appelle à être fidèles; cette vie ne se conforme pas au monde qui a rejeté Christ; elle se développe dans une joyeuse et céleste espérance, qui se lie à Christ dans la gloire, à Christ qui viendra et nous prendra auprès de Lui, nous rendant semblables à Lui. Nous sommes comme des hommes qui attendent du ciel leur Seigneur; son amour nous étreint et nous occupe de ce qui l'occupe et l'intéresse, Lui. Christ crucifié, et Christ dans la gloire, comme notre espérance, sont les deux centres autour desquels tourne notre vie tout entière.

Quelle différence il y a entre cette vie de dévouement et la bonté naturelle d'un homme! «Que votre lumière luise ainsi devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Matthieu 5: 16). Le Seigneur ne dit pas à ses disciples de faire luire leurs bonnes oeuvres devant les hommes; il dit expressément le contraire ailleurs; mais il veut que le témoignage qu'ils lui rendront soit si clair et positif, que les hommes sachent à quoi attribuer leurs bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient leur Père qui est dans les cieux.

Puissions-nous donc, par la grâce, nous chrétiens, être dévoués, dévoués sans partage, dans toutes nos voies, de coeur et d'âme, à Celui qui nous a aimés, et qui s'est livré Lui-même pour nous!

Pensées

1^{ère} série

On voit des chrétiens disposés à un grand dévouement, qui n'a pas toujours ou uniquement pour source l'amour de Dieu: c'est parfois, ou en quelque mesure, le produit d'un coeur naturellement affectueux; il n'est pas exempt de recherche de sa propre satisfaction et, par conséquent, de propre justice. Voici, je crois, une pierre de touche pour en discerner la nature. — Vous vous dévouez, je suppose, avec beaucoup de zèle, à une tâche souvent pénible, difficile, répugnante même. Vous êtes d'abord très heureux de pouvoir le faire, et vous continuez à l'être, tant que ceux, au soulagement, au bien-être ou au profit desquels vous travaillez, savent apprécier les peines que vous prenez et vous en témoignent leur gratitude. — Mais, s'il n'en est pas ou s'il n'en est plus ainsi, si, au lieu de reconnaissance, vous rencontrez l'indifférence, la froideur, qu'est devenu votre bonheur? Hélas! il a disparu — et ne voyant plus que le côté fatigant et rebutant de la tâche que vous vous êtes imposée, vous perdez, à la fois, le courage et la joie avec lesquels vous l'aviez entreprise. — Qu'est-ce que cela prouve, sinon que vous vous cherchiez vous-même dans ce dévouement; que vous aviez en vue de plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu? Le seul moyen donc de n'avoir jamais de mécomptes dans cette voie, c'est, comme on l'a vu dans l'article qui précède, de marcher sur les traces du Sauveur, c'est de servir le Seigneur et non pas les hommes, ou, en servant les hommes, d'avoir toujours à coeur le service de Celui qui s'est donné pour nous. Ainsi l'on est toujours heureux et jamais désappointé, dans le sentier du dévouement.

* * *

2^{ème} série

Ce qui est à moi est à moi: c'est l'expression de l'égoïsme.

Ce qui est à toi est à toi: c'est l'expression de la stricte justice.

Ce qui est à toi est à moi: c'est l'injustice ou le communisme mondain.

Ce qui est à moi est à toi: c'est ce que dit l'amour de Dieu en Christ, aux pauvres pécheurs pour les attirer à Lui; c'est, chez les croyants, la manifestation de l'amour de Dieu, répandu dans leurs coeurs par le Saint Esprit (Actes des Apôtres 4: 32; 3: 6; 1 Jean 3: 16-18).

* * *

3^{ème} série

Le vrai progrès chrétien est caractérisé par notre appréciation des grandes vérités, des vérités essentielles — savoir des vérités en rapport avec la personne de Christ: «afin que je le connaisse».

* * *

La communion des saints ne procède pas d'un accord mutuel entr'eux, mais de leur union de coeur au sujet de Dieu ou de leur union en Christ.

* * *

Honorer Dieu et garder une conscience sans tache sont d'un plus grand prix que des relations avec des hommes pieux: je n'entends pas par là la communion des saints, qui ne peut jamais se trouver en dehors de l'honneur de Dieu et d'une conscience pure.

* * *

1 Pierre 4: 7. — «Mais la fin de toutes choses est proche; soyez donc sobres, et veillez pour prier». — Priez sans cesse, et ne vous laissez pas décourager par les difficultés du chemin; car tout ce qui est dans le chemin n'est que pures circonstances; or Dieu est au-dessus de toutes les circonstances, et la *foi* sait que Dieu est un «secours fort aisé à trouver». «Soyons sobres et rejetons les oeuvres des ténèbres», car «nous sommes des enfants de lumière», et «c'est dans sa lumière que nous voyons la lumière». «Soyons sobres et

veillons pour la prière»; car le Maître vient, et regarde à la fidélité dans le service. «Soyons sobres, car la nuit est fort avancée... et le jour est prêt à paraître». Rappelons-nous les paroles de Jésus: «Voici, je viens promptement». Puissent nos coeurs répondre: «Amen! viens, Seigneur Jésus! »

* * *

Psaume 27: 1

«L'Eternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurai-je peur? L'Eternel, est la force de ma vie, de qui aurai-je frayeur?»

En lisant les Psaumes, tout lecteur sérieux peut remarquer que, dans l'admirable variété de sentiments qu'ils expriment, chacun d'eux présente un état d'âme particulier, ou tout au moins des circonstances particulières, bien que relatives au même sujet. De là vient que cette lecture procure à beaucoup de chrétiens de l'édification, parce que, sous plus d'un rapport, ils y trouvent l'expression des sentiments qui les préoccupent. En d'autres cas, lorsque l'absence des sentiments que le cœur désire exprimer est sentie, les Psaumes formulent des sentiments analogues à l'état spirituel de l'âme, et dont l'Esprit de Dieu se sert pour aider le cœur à s'épancher devant le Seigneur. Sans doute que, sous ce rapport, l'état spirituel de l'un n'étant pas celui de l'autre, il s'ensuit fréquemment, que l'un reçoit du bien de tel Psaume, et non pas l'autre. Supposons, par exemple, qu'un des lecteurs soit en chute, il ne trouvera certes pas dans le Psaume qui est devant nous l'édification qu'il puisera au Psaume 51, parce que ce dernier est relatif à l'état de son âme plutôt que le premier, car, dans le cas supposé, le cœur a besoin d'exprimer à Dieu sa douleur intérieure, ses amers regrets; de lui faire, en un mot, l'humble confession de son péché. Cette différence n'a absolument rien de surprenant, car ce qu'une âme fidèle, qui vit près du Seigneur, a à dire à Dieu, diffère, du tout au tout, du langage d'une âme en chute et même repentante.

Le Psaume que nous méditons exprime la confiance absolue du fidèle, au sein même de l'épreuve; sa position est celle de témoignage au milieu des méchants, ses ennemis; mais la foi a saisi ce que Dieu est pour le fidèle, dans cette position, et c'est ce qui est célébré au commencement de ce Psaume. Or, dans les exercices nombreux et variés que l'âme rencontre et à travers lesquels elle est appelée à passer, il peut arriver que, de prime abord, elle éprouve un état de souffrance morale qui, quelquefois, n'est pas dès le début comprise de tous ceux qui en font l'expérience: on ne se rend compte ni de la cause qui la produit, ni du but qu'elle doit avoir. Ces quelques lignes donc sont écrites dans l'intention, d'aider ceux qui en auraient besoin à comprendre à quoi tient cet état de souffrance. Mais comme base à ces observations posons tout d'abord cette vérité: «toutes choses ensemble travaillent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos arrêté».

Dans l'expérience de la vie chrétienne ou de la foi, les épreuves, les tentations, tout ce qui exerce l'âme — servent à rendre évident l'état spirituel où l'on se trouve; ainsi, l'état de l'âme est manifesté, d'abord à soi-même, puis aussi quelquefois à d'autres; mais c'est là précisément *la cause* de la souffrance mentionnée plus haut, souffrance dont l'intensité varie selon le degré de communion dont nous jouissons avec Dieu. Quelquefois, hélas! l'épreuve montre qu'il n'y avait rien de pareil en notre cœur; alors nécessairement la souffrance n'est pas mêlée à un certain degré de jouissance, mais c'est la souffrance avec toute son amertume: nos infidélités, notre insouciance pour ce qui regarde la gloire de Christ, sont les seules pensées qui préoccupent le cœur. Mais de même que l'or, jeté par l'orfèvre dans le creuset, montre d'abord la crasse qui en dérobaient l'éclat, de même aussi en est-il de nous, lorsque Dieu nous jette dans le creuset de la souffrance, et c'est ici que *son but* envers nous se découvre: Il veut produire par la souffrance que nous rencontrons et, fondée sur le jugement de nous-mêmes, cette beauté morale qui ne paraissait pas auparavant, éclipsée qu'elle était par des éléments qui nécessitent la discipline de Dieu.

Dans le Psaume que nous méditons, l'état d'âme du fidèle est décidément heureux; il a devant lui la tentation — Satan et beaucoup d'ennemis, — mais il y entre avec la connaissance de Dieu et le courage que donne la foi. — Il ne s'agit pas pour lui de savoir s'il peut compter sur Dieu, car il sait que Dieu est pour lui, c'est même ce qui fait sa joie et sa confiance. Voici donc dans quel ordre sont placées les bénédictions de ce remarquable cantique. D'abord, c'est la lumière qui est mentionnée: «L'Eternel est ma lumière», la raison peut en être facilement saisie. Dans le combat où l'âme se trouve engagée, il peut arriver qu'elle ait à traverser certaine phase de la lutte, où il semble que toute lumière disparaît; Satan cherche même à ébranler une conviction bien établie, on ne sait que faire, ni de quel côté se tourner: on ne comprend plus rien ni à son état ni à la position où l'on est. C'est donc pour répondre à ce besoin si impérieux de l'âme, dans ces circonstances critiques, que Dieu se révèle comme étant *la lumière*, car c'est comme tel qu'Il garde

l'âme dans le vrai, et qu'il rend ainsi le fidèle capable de triompher des ténèbres dans lesquelles Satan cherchait à l'envelopper.

Remarquons aussi, que de tels assauts, l'ennemi les livre indifféremment à tous les saints, qu'ils soient fidèles ou infidèles à la profession qu'ils font de la vérité. Dans le premier cas (et tel est celui du fidèle de ce Psaume), l'âme est dans une heureuse communion avec Dieu, à l'extérieur même: elle n'a pas à rougir devant ses ennemis: *il lève la tête* (verset 6) sans craindre aucun reproche. Satan cherche bien à plonger son âme dans les ténèbres, mais il ne réussit pas à l'accabler. Même en traversant la vallée de l'ombre de la mort, le croyant s'écrie: «Je ne craindrai aucun mal, car Tu es avec moi». Ainsi s'avance le fidèle vers le tabernacle de son Dieu, où de nombreux motifs l'appellent à offrir «des sacrifices de cris de réjouissance» etc.

Dans le second cas, l'état de l'âme étant l'opposé du premier, on comprend qu'ici l'ennemi paraisse remporter quelque avantage; observons donc, avant d'aller plus loin, que, dans le premier cas, la lutte a le caractère d'épreuve de foi, c'est une conséquence de l'état de fidélité dans lequel on se trouve; tandis que, dans le second, c'est la discipline, employée de Dieu, pour rendre son enfant, «participant de sa sainteté». Toutefois, il ne faut pas s'étonner si, dans ce cas, l'exercice par où passe le cœur n'amène pas tout d'abord la jouissance qu'il aimerait à trouver, car notre état, comme aussi nos circonstances, peut avoir, aux yeux de Dieu, un tel caractère mauvais, que l'ennemi s'en sert pour garrotter l'âme sous le poids de la souffrance. Ici évidemment, il n'est pas question de jouissance, car elle est momentanément bannie, l'âme alors est comme dans la fournaise, l'amertume de sa position est tout ce qui la remplit; on pense que Dieu cache sa face, tout est obscurité, on n'entrevoit plus la possibilité de la délivrance que l'on désire si ardemment. Or grâce à Dieu qui est au-dessus de tous les raisonnements de l'incrédulité, car quelle que soit l'extrémité où l'on se trouve, on peut avoir une telle confiance en Dieu, que (bien qu'on n'en jouisse pas) Dieu n'en est pas moins notre lumière — notre délivrance — et la force de notre vie. Seulement notons bien, que si Dieu trouve nécessaire de nous faire passer par là, c'est afin que nous sentions toute la valeur des choses dont l'âme est privée — des choses dont la culture a été négligée dans notre vie journalière: la confiance en Dieu, — la certitude de son amour, — une entière dépendance de Lui: enfin tout ce qui a rapport à nos relations avec Dieu et à nos privilèges en Christ. Toutefois, l'ardeur de la fournaise ne produira autre chose qu'une délivrance plus complète et mieux sentie: nous y aurons fait l'expérience que *Dieu est pour nous*, et non pas contre nous, bien que les apparences aient semblé montrer le contraire.

Quant à ceux qui rencontrent un exercice d'âme ou un combat quelconque, et qui y entrent avec la certitude qu'exprime le verset 1^{er} de notre Psaume, ils n'ont pas, on le comprend, une pareille expérience à faire, bien que la fournaise soit toujours la fournaise; mais il y a pour eux moins d'agitation, moins de souffrance, car ils savent que, quoi qu'il advienne, Dieu est leur lumière, leur délivrance et leur force! Tel a été le cas de notre adorable Sauveur, envisagé dans son témoignage et sa position au milieu des Juifs; sous ce rapport on voit dans ce Psaume, d'une manière prophétique, l'expression de sa ferme confiance et de son espérance en l'Eternel. Dans ce cas, on peut y voir, avec assez de probabilité, Jésus, lui le fidèle par excellence, se rendant à Gethsémané en chantant en esprit ce psaume. Effectivement, Il savait ce qu'il allait rencontrer dans ce lieu d'oraison, où d'ordinaire il se rendait avec ses disciples (Luc 22: 39). Cette fois-ci, l'ennemi le plus redoutable qui se puisse être, Satan, le prince de la mort, l'y attendait, cherchant à l'effrayer par les terreurs de la mort dont il entourait son âme; au dehors, des ennemis cruels s'avançaient pour se jeter sur lui «afin de manger sa chair»; mais «ils bronchent et ils tombent», à la voix de Celui qui ne cherchait pas à garantir sa vie et qui pourtant demeura ferme, son cœur étant bien appuyé sur l'Eternel. Aussi goûta-t-il alors la douceur de la bénédiction qui ressort de la certitude de la foi, exprimée au commencement du Psaume: c'était aussi pour Lui du miel décollant sur son chemin (1 Samuel 14: 27).

Deux choses résument cet excellent Psaume: 1° la pleine confiance du fidèle en l'Eternel, en face de ses ennemis; 2° la détresse qui le porte à crier à l'Eternel. Les six premiers versets sont relatifs à la confiance du fidèle, et les suivants à sa détresse. Néanmoins tout est bien pour son âme, car Dieu est sa lumière et quelles que soient l'étroitesse et la difficulté du chemin que foule la plante de son pied, l'Eternel est sa délivrance! Porte-t-il ses regards en avant, c'est-à-dire, au delà de ses circonstances, il a la perspective d'habiter la maison de l'Eternel, de visiter soigneusement son palais, et par-dessus tout, l'inestimable privilège de contempler la face ravissante de l'Eternel. Tout ce qui révèle à l'âme Dieu et les richesses de

gloire que le fidèle a en perspective, fait sa joie, sa force et son repos, dans le présent comme dans l'avenir, alors que tout combat aura cessé; car il n'y a rien de plus vrai, ni par conséquent de plus sûr pour l'âme, que ce qu'embrasse la foi, avec une ferme assurance que jamais Dieu ne fera défaut à ses promesses.

Sans doute, Dieu permettra peut-être que, d'un bout à l'autre, le chemin soit parsemé de difficultés, — qu'en certains cas l'on soit même chargé au delà de ses forces, ainsi que l'exprime Paul (2 Corinthiens 1: 8, 9); mais malgré tout on est délivré, comme l'apôtre en fit l'heureuse expérience, selon cette fidélité de laquelle Dieu ne peut se départir.

Remarquons encore, dans ce qui a rapport à l'expérience de l'âme sur le chemin de la foi, qu'à part la joie anticipée d'habiter la maison de l'Eternel à toujours (Psaumes 23: 6), il y a encore ceci *d'actuel* et de profondément précieux quant à l'effet que produisent les difficultés — la détresse même, c'est d'avoir Dieu près de soi: — «Je serai avec lui dans la détresse». Il va sans dire que, pour en jouir, il faut y croire; mais il ressort de ce fait cette consolation que, déjà dans ce monde de misères et de luttes, le Dieu avec lequel nous nous réjouissons, d'habiter, est *avec nous*, toujours plein d'amour, de bonté, et de compassions, et sachant bien de quoi nous sommes faits. Ainsi, si la perspective de la possession de la gloire a la puissance d'attirer le coeur en haut, il est, d'un autre côté, important de ne pas méconnaître ce qu'il y a de particulièrement précieux dans les afflictions et tous les autres genres de difficultés que nous traversons durant notre pèlerinage: *Avoir Dieu avec soi!* Moïse n'appréciait-il pas à sa juste valeur cette présence divine, lorsqu'il dit à Dieu: «Si tu ne viens avec nous, ne nous fais point monter d'ici» (Exode 30: 15, 16)? Au reste, les exemples que nous fournit l'Ecriture, relativement à la manière dont Dieu s'identifie avec les siens dans leurs épreuves, sont assez nombreux. On se rappelle ceux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et comment, dans toutes leurs angoisses, Dieu était non seulement *pour eux*, mais encore *avec eux*; et de la même manière pour et avec tous ceux qui les ont suivis dans la même voie. On se souvient pareillement de ces paroles de Jésus: «Vous me laisserez seul, mais je ne suis pas seul, car le Père est avec moi» (Jean 16: 32). Et ailleurs nous lisons: «Et la nuit suivante, le Seigneur *se tint près de lui* (Paul), et dit: Aie bon courage, car comme tu as rendu témoignage à Jérusalem des choses qui me regardent, ainsi il faut aussi que tu me rendes témoignage à Rome» (Actes des Apôtres 23: 11).

Telle est donc la manière dont Dieu se plaît à agir envers ses bien-aimés et à les fortifier dans leurs épreuves; aussi, les paroles qui terminent ce Psaume sont-elles tout particulièrement en rapport avec le sujet qui nous occupe: «Attends-toi à l'Eternel, demeure ferme, et il fortifiera ton coeur. Attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Loué soit notre Dieu, de ce qu'en tout temps et en toutes circonstances ses sympathies nous sont acquises et son secours puissant, assuré.

Guilgal - Josué 5

Si les récits du livre de Josué sont considérés comme types de la position de l'Eglise, telle qu'elle est présentée dans l'Épître aux Ephésiens, où les croyants sont assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, et conséquemment, afin de les amener à la jouissance pratique de cette position, montrés dans le combat «contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes», si, dis-je, ce qui est dit en Josué est un type de cette position, on verra quelle place importante Guilgal occupe en rapport avec ce point de vue.

Les enfants d'Israël n'étaient ni en Egypte, type du monde ou de l'état de nature, ni dans le désert, figure frappante de la vie d'épreuve du croyant dans son passage au travers de ce monde; ils n'étaient pas non plus tranquillement établis en Canaan, figure du repos céleste. Ils entrent dans le pays, sous la conduite de Josué, et non de Moïse (car la loi ne peut pas mettre en possession de l'héritage), et ils vont commencer ces combats sans lesquels ils ne pouvaient posséder le pays ni en jouir. Car il faut remarquer que, dans le livre de Josué, ce qui est en vue, ce n'est pas tant le repos de Canaan que les combats du peuple, «les guerres de l'Eternel» qui étaient la condition nécessaire de la possession de l'héritage.

Dieu, dans sa souveraine grâce, avait visité Israël en Egypte, il avait brisé le joug de l'esclavage sous lequel le peuple gémissait, et par le sang de la pâque, il l'avait séparé pour toujours de l'Egypte et de son jugement. Ceci est le type de la rédemption d'un état de péché et du jugement de Dieu contre le péché, par la foi au sang de Christ, car il est dit que «Christ *notre pâque*, a été sacrifié pour nous». De sorte qu'au début de notre course et avant même que nous ayons fait un seul pas dans notre pèlerinage céleste, la confiance dans le sang de Christ nous donne une entière et absolue sécurité contre le jugement de nos péchés — jugement qui fondra sur le monde à cause du péché. Vient ensuite «le salut du Seigneur», comme cela est exprimé dans le passage du peuple au travers de la Mer Rouge, et l'entière destruction des ennemis d'Israël dans les eaux, de sorte que la mer est placée comme une barrière infranchissable entre le peuple de Dieu et l'Egypte. Pour nous, ceci est le passage, de nos âmes par la foi, au travers de la mort, dans la personne du Seigneur Jésus Christ, de sorte que sa mort et sa résurrection sont placées par Dieu lui-même entre nous et toute la puissance de l'ennemi, en témoignage de notre éternelle délivrance, du caractère de cette délivrance, aussi bien que de la séparation finale d'un monde qui demeure dans le mal: — «Ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts» (Colossiens 2: 12). Israël marche ensuite dans le désert, figure de l'affliction et des tentations que les enfants de Dieu trouvent dans ce monde, en le traversant comme étrangers et pèlerins.

Sous Josué une nouvelle scène s'ouvre: c'est le passage du Jourdain, effectué pour Israël par l'arche de l'alliance, descendant au milieu du fleuve, «quand il regorge par-dessus tous ses bords, de sorte que tout le peuple passa vis-à-vis de Jéricho». Tableau merveilleux et béni de Christ dans sa mort, détruisant tout le pouvoir de la mort, en faisant même l'alliée du peuple de Dieu et le moyen de son entrée dans l'héritage céleste, maintenant par la foi, et finalement en réalité.

Il fallait que le Jourdain fût traversé avant que Canaan pût être possédé par Israël, à qui Dieu l'avait donné. Et il faut aussi dans le chrétien, non seulement la foi qui l'associe à la puissance de la mort de Christ, comme seul fondement de sa justification devant Dieu, comme gage et garantie d'une rédemption éternelle; mais encore, il faut qu'il entre, par la puissance de l'Esprit, dans cette mort et cette résurrection, comme étant le moyen de l'introduire dans sa position céleste et comme la seule puissance par laquelle cette position puisse être réalisée. «Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, dit l'apôtre, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu. Affectionnez-vous aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre». Ceci, il est bon de le rappeler, n'est pas simplement saisir, par la foi, la mort de Christ, comme la puissance de la rédemption et le fondement de la paix et de la sûreté: c'est une exhortation à entrer pratiquement et comme y participant, dans la mort et la résurrection de Christ, afin que les affections soient placées sur les propres objets de la vie et de la position célestes, dans laquelle nous avons été introduits par Christ.

Mais le Jourdain étant ainsi traversé, quelle est la première chose que nous rencontrons en Canaan? C'est Guilgal où, par le moyen de la circoncision du peuple, le Seigneur pouvait dire: «Aujourd'hui, j'ai roulé de dessus vous l'opprobre de l'Egypte». A Guilgal Israël est délivré de tout signe de l'Egypte et de son esclavage, pour entrer dans son héritage comme peuple racheté de l'Eternel. Ce que nous apprenons ici, c'est que toute trace de mondanité est un opprobre pour ceux qui sont appelés à être un peuple céleste. Au reste, la circoncision, dans son application spirituelle, est parfaitement claire. L'Apôtre dit: «Nous sommes la circoncision, nous qui servons Dieu en Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair» (Philippiens 3: 3). Ceci est en rapport avec être mort et ressuscité avec Christ, comme ce qui suit ce verset nous le montre bien: l'apôtre, dans ce troisième chapitre aux Philippiens, montre jusqu'où s'étend «la confiance dans la chair», et ce qu'elle comprend; ensuite il dit qu'il regarde toutes les choses, dans lesquelles la chair se confie, comme «une perte, et comme des ordures, à cause de l'excellence de la connaissance» d'un Christ mort et ressuscité. La chair ne peut rien avoir à faire avec cette vie céleste, dans laquelle Christ nous a introduits; elle s'attache aux choses de ce monde et ne peut pas s'élever plus haut; aussi n'a-t-elle rien à attendre que la mortification, dont la circoncision est l'expression typique.

Aussi longtemps qu'Israël erra dans le désert, il ne fut pas circoncis. Et en vérité, ce n'est pas dans les peines et les épreuves d'une vie de pèlerinage, ni dans la grâce déployée en une telle vie, que nous puissions la force nécessaire pour mettre de côté ce qui nous attache au monde. Une telle vie peut bien être le résultat de la rédemption; il faut que nous traversions ce monde et que nous y soyons fidèles, mais cette vie dans le désert laisse toujours sur nous les traces de l'Egypte, elle ne s'élève pas jusqu'à la sphère qui est propre à la vie céleste, dans laquelle la rédemption nous amène. La puissance qui nous dépouille des traces de l'Egypte se réalise en entrant pratiquement, par l'Esprit de Dieu, dans cette vérité, savoir: que nous sommes morts et ressuscités avec Christ. En Colossiens 3: 1, nous avons cette exhortation: «Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut», etc.; or cette exhortation est fondée sur l'exposé du chapitre second, dans lequel nous apprenons quelle est la vraie force de la *circoncision*: «Vous êtes accomplis en lui qui est le chef de toute principauté et autorité, en qui aussi vous avez été *circoncis* d'une circoncision faite sans main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi dans l'opération de Dieu» etc. (Colossiens 2: 12, 13). «Si donc vous êtes ressuscités avec Christ», est évidemment la conséquence immédiate de ceci. De plus, l'exhortation: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre», est fondée sur ce qui est dit: «que nous sommes morts et que notre vie est cachée avec Christ en Dieu». Voilà notre Guilgal, à nous. Toute jouissance, de notre portion en Christ, et toute puissance spirituelle pour surmonter nos ennemis, en dépendent.

Mais ce n'est pas tout ce que Guilgal nous présente. C'était là qu'on célébra la pâque — «dans les campagnes de Jéricho». Instituée en Egypte, la pâque était le symbole de la délivrance du jugement qui entourait le peuple; là, on la mangea à la hâte, les reins ceints, et prêts à quitter le jour même le pays de l'esclavage, où l'on ne devait jamais rentrer. Mais dans les campagnes de Jéricho, la pâque était la table de Dieu préparée pour son peuple à la vue de ses ennemis. Elle était, à la fois, pour Israël la commémoration de sa délivrance de l'Egypte et de toute la miséricorde, la puissance et la bonté que Dieu avait déployées pour son peuple à la mer Rouge, au désert pendant quarante ans, et qui maintenant l'établissaient en Canaan. Ainsi cette pâque réunissait la rédemption de l'Egypte et le repos de Canaan. Pour nous, nos coeurs sont ramenés jusqu'à la croix pour y voir l'union inséparable de la rédemption et de la gloire céleste, pour apprendre comment cette mort merveilleuse de Christ, dans laquelle nous trouvons d'abord la délivrance de la colère et de la condamnation, est encore le fondement de toutes les autres grâces de Dieu, qui nous a fait «vivre ensemble avec le Christ, nous a ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble, dans les lieux célestes dans le Christ».

«Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays» et la manne, le pain du désert, cessa. Avant qu'une seule ville fût prise, et lorsqu'en apparence l'ennemi était encore dans toute sa force, le peuple de Dieu mangeait tranquillement du fruit du pays de Canaan. Ainsi, quand l'âme jouit de la puissance de sa position et de sa portion célestes, Christ devient pour elle une nourriture d'un caractère différent que quand elle le considère dans sa marche sur la terre. Comme incarné, comme «pain qui est descendu du ciel», Christ est pour l'âme celui qu'elle est appelée à suivre dans sa course de soumission et

de perfection divine, en tant qu'homme sur la terre. Au milieu des épreuves et des difficultés du chemin, c'est pour l'âme un appui et une force que de voir de quelle manière Christ, comme homme, a passé par toutes les peines et toutes les circonstances, que peut rencontrer le croyant dans sa marche de fidélité au Seigneur ici-bas. Mais comme «ressuscités avec Christ», un Christ ressuscité et glorifié dans les cieux devient l'aliment indispensable de ceux qui sont ressuscités et glorifiés avec lui. Il faut que nous le connaissions dans son caractère propre de Christ céleste, dans les cieux, et comme nous ayant aussi amenés là où il est. «Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu».

En Egypte, la vue d'Israël ne s'étendait pas au delà de la délivrance du jugement, lors de la pâque. A la mer Rouge, son horizon fut élargi, et un chant de triomphe s'éleva de ses bords, quand Israël vit le salut du Seigneur. Dans le désert, il vit plus loin encore, car il y apprit quelles sont les ressources inépuisables de la grâce et de la patiente bonté de son Dieu. Mais à Guilgal, quand les Israélites eurent passé le Jourdain et que leurs pieds pressèrent la terre promise, toutes ces merveilles étaient réunies comme en un seul grand panorama, lorsque «ils célébrèrent la pâque et mangèrent du blé du pays». Quand nous parlons d'être dans les lieux célestes et de nous nourrir d'un Christ céleste, ce n'est pas que nous perdions de vue la croix, ou que nous estimions à la légère le pain qui est descendu du ciel. Non, car c'est en partant de la croix et de la croix seulement, que l'on peut connaître le prix infini et la vraie signification de ce que Christ a fait pour nous et le caractère, sous lequel il nous a été présenté.

Mais autre chose encore caractérise Guilgal. Les douze pierres, qui avaient été prises du milieu du Jourdain, où les pieds des sacrificateurs s'étaient arrêtés avec l'arche, furent dressées à Guilgal. Car le peuple était introduit dans le pays et le mémorial de son passage au travers du Jourdain fut élevé avant que la circoncision eût lieu. Mais si le droit d'Israël à posséder le pays était ainsi établi par la puissance divine, il ne pouvait en jouir, cependant, qu'autant qu'il en prendrait possession de fait et en chasserait, par la puissance victorieuse de Dieu, les ennemis qui l'occupaient encore. C'est une vérité divine que chaque croyant est mort et ressuscité avec Christ, par la foi en celui qui «a annulé la mort et fait luire la vie et l'immortalité par l'évangile»; mais la réalisation de cette vérité, par la puissance du Saint Esprit, est une chose toute différente. L'entrée du coeur avec joie dans la position à laquelle la mort de Christ nous donne droit, est inséparable de l'application de cette mort, par la puissance du Saint Esprit, à la mortification de la chair et de tout ce qui est contraire à la vie céleste. Et ceci non plus ne peut pas être séparé des combats avec les ennemis spirituels, dont les guerres de Josué ne sont qu'un type. Guilgal doit être notre camp, comme il était celui d'Israël, le camp «où nous prenons l'armure complète de Dieu»; Dieu était là dans toute sa force contre les ennemis du peuple. Et l'apôtre s'exprime ainsi en parlant de l'armure de Dieu: «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force», et il termine son exhortation par ces paroles: «Priant par toutes sortes de prières et de supplications en tout temps par l'Esprit et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints». La prière est la reconnaissance de notre dépendance et de notre faiblesse, mais elle est aussi le moyen direct d'amener jusqu'à nous la force de Dieu.

Mais ce qui donne à Guilgal son caractère propre et pratique, c'est la circoncision du peuple, par laquelle l'opprobre de l'Egypte disparaissait. «Et l'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre de l'Egypte. Et ce lieu-là a été nommé Guilgal jusqu'à ce jour». La circoncision enlevait de dessus le peuple la dernière trace de l'esclavage dont il avait été délivré. Maintenant il est manifeste que les Israélites ne sont plus les esclaves de l'Egypte, mais les citoyens de Canaan, portant dans leurs propres personnes la marque et le sceau de la séparation pour le Seigneur. Ce qui convient à une position céleste, c'est précisément ce qui nous sépare de tout ce qui nous caractérise comme appartenant à ce monde. Cela ne consiste pas à rejeter toutes les affections et les obligations naturelles, sous prétexte que le coeur est occupé de choses plus excellentes. Ce n'est pas de l'ascétisme, mais c'est le dépouillement des habitudes et des goûts, qui nous rattachent moralement au monde, pour que nous soyons sous la puissante influence des objets qui conviennent à la vie céleste, comme ressuscités avec Christ et appartenant à une sphère où il est lui-même.

Guilgal est le lieu de la jouissance d'une rédemption accomplie, où l'on se nourrit d'un Christ céleste; c'est le lieu du témoignage de la puissance de la mort et de la résurrection de Christ, comme nous introduisant dans les lieux célestes, aussi bien que le lieu de la force pour les combats spirituels. Le camp

était à Guilgal, où Josué et tout Israël revenaient après leurs conquêtes en Canaan. Ainsi, quelles que soient les victoires spirituelles que nous remportons, elles cesseraient bientôt, et seraient remplacées par la défaite et l'effroi, s'il n'y a pas une constante et habituelle mortification de la chair.

La conséquence de l'abandon de Guilgal par Israël peut se voir, en considérant l'état du peuple dans le livre des Juges, où il est dit: «L'ange de l'Eternel vint de Guilgal à Bokim» — (Juges 2: 1) — le lieu des pleurs. Et l'Eglise n'a que trop fidèlement suivi l'exemple d'Israël à cet égard! La jouissance de Canaan, remplacée par l'asservissement aux Cananéens! Le lieu de la victoire et de la joie délaissé pour le lieu de la défaite et des larmes! Il n'est pas dit dans l'histoire que le Seigneur et sa force fussent liés à Guilgal, mais ce qui est évident, c'est que l'abandon de ce lieu a eu pour résultat la perte de la présence du Seigneur et de sa force, et l'infidélité du peuple. Et si l'on demande comment il se fait que les vérités célestes ont si peu de force pour produire une vie céleste en ceux qui les professent, et pourquoi elles sont si peu accompagnées de puissance spirituelle et de séparation du monde, on peut répondre: c'est parce qu'on s'est éloigné de Guilgal! Il nous est impossible, en effet, de vivre d'une vie céleste, ou de jouir de la position céleste dans laquelle la grâce nous a placés, si nous négligeons de «mortifier nos membres qui sont sur la terre». Le Seigneur Jésus a transformé la mort en un instrument, par lequel nous pouvons nous affranchir des prétentions de la chair et de tout ce qui est un empêchement à notre vie céleste. Comme il est dit: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus». C'est ainsi qu'en pratique il faut faire face aux prétentions de la chair, les mettre de côté si je suis mort au péché, je ne dois plus vivre dans le péché. Si je suis mort au monde, le monde sera mort pour moi. Tout ce que le monde présente, et présente avec trop de succès à celui qui «est encore vivant dans le monde», devient sans puissance sur celui qui comprend et s'applique la mort de Christ de manière à se tenir lui-même pour mort. C'est là une oeuvre de chaque jour, qui se fait sans éclat et ne procure point de crédit. La mortification de la chair n'est pas l'activité extérieure, ni le déploiement de l'énergie spirituelle. Mais elle est à la base de toute vraie force spirituelle, une condition *sine qua non* de tout service réel pour Christ et de toute jouissance possible de notre position comme ressuscités avec Lui.

Le chrétien, en vertu de son association avec Christ, a, si je puis parler ainsi, deux vies distinctes. Il y a la vie de fidélité ici-bas, au milieu des scènes et des circonstances difficiles de ce monde, dans lequel il est appelé à marcher comme Christ a marché. Dans cette vie il peut faire les mêmes choses que les autres hommes, mais il les fait par un motif et dans un but entièrement différents. Sans doute, c'est la vie céleste qui donne à notre vie de fidélité dans ce monde son véritable caractère, car le Seigneur Jésus était toujours un homme céleste dans tous les actes de son séjour sur la terre. De plus, la vie dont nous parlons a une relation nécessaire avec le monde, et c'est au milieu des circonstances qui caractérisent ce monde, que cette vie est appelée à manifester ses énergies. Mais il y a une autre vie qui est spécialement et essentiellement céleste: céleste dans sa source et dans son origine, elle n'a rien de ce monde: les sources de ses jouissances, ses ressources, ses objets, sa sphère et sa fin, tout est céleste; rien de ce monde n'entre dans cette vie. «Car vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu». Or il y a mille choses dans lesquelles le coeur peut être engagé, choses qui ne sont pas exactement les convoitises de la chair, et qui, si elles ne nuisent pas extérieurement à la fidélité de notre marche, empêchent complètement la réalisation de cette vie céleste, à laquelle nous avons été appelés et dans la sphère de laquelle nous avons été introduits par la mort et la résurrection de Christ.

Si donc, par la puissance de l'Esprit, nous avons passé par la mort pour avoir notre vie dans les cieux, ayant le Jourdain pour frontière et Canaan pour demeure, n'oublions pas que nos combats sont «dans les lieux célestes». Guilgal était le camp d'Israël, et si la circoncision donna le nom et la vraie signification à Guilgal, là aussi étaient groupées ensemble les pierres du mémorial tirées du milieu du Jourdain; là, dans les campagnes de Jéricho, on mangeait la pâque et le blé du pays, et là, se trouvait la présence merveilleuse du «Chef de l'armée de l'Eternel».

Les fêtes juives - Lévitique 23

Je crois que les fêtes que ce chapitre nous présente doivent être considérées comme n'ayant absolument en vue que la terre. D'autres portions des Ecritures peuvent élever nos regards plus haut, dans le ciel, vers des résultats de ce qui est enseigné ici; mais comme ordonnées aux Juifs, les fêtes dont nous allons nous occuper ne peuvent, historiquement, être rapportées qu'à la terre. Ceci n'empêche pas que ces fêtes ne soient pour nous d'une importance infinie, car, quels que soient d'ailleurs les résultats célestes et glorieux dont nous parlons, la plupart des événements qui sont les fondements et les objets de notre foi, se sont accomplis historiquement sur la terre. Le Seigneur a été offert en sacrifice sur la terre, le Saint Esprit est descendu sur les disciples sur la terre; l'Eglise, quoique sa gloire ne soit pas terrestre, a été formée par les souffrances sur la terre, et elle-même, elle attend que la création soit délivrée de la servitude de la corruption. Le caractère et la valeur de ce qui a été fait sur la terre, de ce en quoi l'Eglise trouve sa part, nous sont présentés avec tous les détails nécessaires dans le chapitre que nous avons devant nous.

Il y a sept fêtes: le Sabbat; la Pâque; les pains sans levain; la Pentecôte ou les premiers fruits; la fête des trompettes; celle de l'expiation; et enfin celle des tabernacles.

La première fête a un caractère particulier. Avant même que nous apprenions ce qui a amené ou précédé le repos, la grande vérité qu'il «reste *un Repos*», est établie et mise en évidence. C'était là la vérité première, et qui imprimait son cachet sur toutes choses. — Entre les trois fêtes qui suivent et les trois dernières qui viennent après, il y a un intervalle long et significatif, qui s'étend jusqu'au septième mois; alors seulement la trompette retentit, pour la première des trois dernières fêtes; et nous ne trouvons au sujet de ce long intervalle, qu'une seule remarque dont nous dirons un mot plus loin.

Nous rencontrons un arrangement du même genre dans les sept paraboles du chapitre 13 de l'Evangile de Matthieu, qui nous donnent l'histoire prophétique du royaume des cieux. Le chapitre 23 du Lévitique nous montre, au contraire, les voies terrestres de Dieu en grâce envers Israël, et dans bien des cas, nous le savons, par la grâce d'adoption envers nous aussi. D'un côté, nous trouvons le récit de ce qui a préparé le *repos*, précédé par l'établissement de ce repos, qui est le repos de Dieu en type; de l'autre, les effets et la nature du *travail* nous sont présentés, après que nous avons pu apprendre quels sont les traits caractéristiques de *l'ouvrier*, et quels sont, en principe, et la manière de la réception et les résultats de son travail.

Le repos de Dieu est ce qui distingue l'homme de l'animal, ce qui fait que l'homme n'est pas comme l'animal, dont toutes les espérances et tout le travail trouvent leur terme ici-bas, dans ce qui périt, pour ne prendre les choses qu'au point de vue le plus favorable. «La promesse nous est laissée, dit l'Ecriture, d'entrer dans son repos», — le repos de Dieu (Hébreux 4). La part de bonheur et de communion, dans lesquels Dieu, jouissant de ses oeuvres de création et de rédemption, a trouvé sa satisfaction, il nous la fait partager dans les richesses de sa grâce; par son travail, il nous fait participer à ce qui fait sa joie et ses délices, qu'il s'agisse de communion céleste ou de bénédiction terrestre. Les pensées et les aspirations de la créature renouvelée sont amenées à trouver leur source et leur fin dans ce repos de Dieu, maintenant en espérance. Dieu et l'homme sont amenés à l'unité ou à la communion d'une même félicité, la créature (c'est-à-dire, nous) étant, par le Saint Esprit, rendue capable de jouir de cette communion. La création elle-même est également bénie et en repos. La foi, la patience et la lutte y sont maintenant nécessairement liées, et donnent ainsi un caractère complexe à la pensée du fidèle, car si le repos est assuré et certain pour lui; si le repos lui appartient, la lutte est là, dans le présent; il y est assujetti et doit passer par ce chemin. *Le Sabbat*, c'est-à-dire le septième jour, était donc la première grande fête caractéristique et répétée. — Le Sabbat était au septième jour, parce que le repos venait après le travail, et que ni la chair, ni la loi, ne connaissaient de repos qu'à la fin du travail, et que le repos du monde et de la terre, le repos de la création, ne devait arriver, qu'après que la peine et le travail, introduits par le péché, auraient pris fin et seraient passés. Ce septième jour figurait le repos de Dieu après la création (comparez Genèse 2: 1-3); et quand le travail eût été imposé à l'homme, ce jour devint, pour celui-ci (l'homme dans la chair et ayant son héritage sur la terre) le gage et le type du repos qui restait pour le monde et pour lui.

Mais les saints n'ont rien dans le monde; ils sont morts au monde: la résurrection est pour eux le commencement, en même temps que la substance et la fin de leur espérance et de leur vie. Le premier jour

de la semaine, auquel Jésus ressuscita d'entre les morts, est pour eux, dans leur culte, le vivant témoignage (aussi bien que le mémorial de ce qui leur a valu le repos), du repos qui demeure pour eux, dont ils jouissent maintenant en esprit; et dont ils sortent pour aller travailler, encore un peu de temps, dans le monde, au milieu duquel ils sont appelés à vivre pour le moment. Ce jour n'est pas pour eux le repos de la création et un repos terrestre, mais la rédemption, la résurrection, et l'espérance d'un repos dans le ciel; c'est pourquoi ils le célèbrent, non pas au jour où Dieu se reposa lors de la création, mais au jour où Jésus, le commencement de la bénédiction et de la gloire, comme chef de l'Assemblée, le premier-né d'entre les morts, ressuscita et, pour ce qui est de l'oeuvre de la rédemption, se reposa. Cette oeuvre, en effet, était achevée, et, sous ce rapport, Jésus se repose, continuant seulement d'agir incessamment encore pour la bénédiction éternelle et le service des siens, qui, dans ces choses, se réjouissent et sont en communion avec Lui, comme avec leur souverain sacrificateur, Celui qui conduit leurs louanges, sans qu'ils s'en reposent jamais, — en puissance de vie maintenant, en esprit; plus tard dans le corps.

Le Sabbat représente donc le repos millénial tout entier; le repos céleste, ou la résurrection, et le repos terrestre ou repos pour la chair. Toutefois, sauf quant au principe général, le chapitre qui nous occupe ne parle que du repos terrestre, le repos de la création. La loi conservait le type de ce repos, tout en prouvant que, sous son régime, l'homme ne pouvait y arriver; c'est pourquoi, quand le Seigneur fut accusé de violer le Sabbat, il répondit: «Mon Père *travaille* jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5: 17): le Père et le Fils intervenaient en grâce pour amener ce bonheur que la loi ne pouvait produire, auquel l'homme, dans son impuissance, ne pouvait atteindre; Dieu, dans sa souveraineté, et dans la gloire de la rédemption, comme Père et Fils, intervenait; il «travaillait» Lui-même, sans se reposer, car il était venu en grâce, là où l'homme dans sa misère ne trouvait pas de repos. *Jusqu'à maintenant*, le Père et le Fils «travaillaient», car l'homme n'était pas encore délivré.

Mais passons maintenant aux autres fêtes. Il y avait trois grandes fêtes principales: la Pâque, la Pentecôte, et les Tabernacles, ayant chacune son caractère particulier et distinct; c'étaient les fêtes, à l'occasion desquelles tous les mâles devaient se rassembler dans le lieu que l'Eternel s'était choisi pour y faire habiter son nom (Exode 23: 17; Deutéronome 16: 16); mais suivons, dans notre examen, l'ordre dans lequel les fêtes se présentent à nous dans le chapitre qui nous occupe. Le chapitre est divisé en un certain nombre d'ordonnances distinctes, commençant chacune par ces paroles: «l'Eternel parla aussi à Moïse, en disant». — Le premier paragraphe ou la première ordonnance finit au verset 8, et réunit dans une série, formant un seul tout, le *Sabbat*, la *Pâque* et la *Fête des pains sans levain*. Bien qu'au verset 4, la Pâque soit distinguée des deux autres fêtes que je viens de nommer comme étant historiquement la première des six fêtes annuelles, les autres fêtes sont, moralement, liées et identifiées avec elle, car ce n'est que par la Pâque que l'on obtient le repos. Il peut, y avoir d'autres choses qui contribuent au repos, mais on le possède par la Pâque; et, en principe, ceci est aussi vrai pour l'Eglise, que lorsqu'il s'agit du repos terrestre: — «qui nous a rendus capables de participer à l'héritage», dit l'Ecriture (Colossiens 1: 12). Ce principe est d'une grande importance. *La pâque de Dieu* est l'unique et seul fondement de repos et de sécurité, de la valeur duquel les enfants et le peuple de Dieu peuvent se nourrir dans leurs maisons, pendant qu'ils sont abrités par le sang qui couvre les linteaux de leurs portes. L'ange destructeur voit le sang et, ne pouvant entrer, il passe outre. Dans les maisons des Israélites, tout est paix, quoique le jugement les environne, et que l'épreuve et la lutte les attendent: ainsi, l'Eglise est en repos, dans la sécurité où la place la foi en l'Agneau pascal, mangé à l'intérieur des portes teintes de sang. Ceci n'est pas l'oeuvre de l'Esprit de Dieu, sauf en ce que l'Esprit en rend témoignage au-dedans de nous, et pour nous. L'oeuvre de l'Esprit découvre le péché, nous mène à la lutte, provoque en nous ces exercices qui mettent au jour les fautes et les manquements de nos coeurs; mais l'oeuvre de l'Esprit n'est jamais la garantie ou le fondement de notre paix. Quand l'Ennemi nous attaque, l'Esprit peut être le moyen de prouver que la paix que nous possédons n'est pas une *fausse* paix; mais l'oeuvre de l'Esprit ne peut *jamais* être le fondement véritable de notre paix, car cette oeuvre est toujours liée en nous à beaucoup d'imperfection; et, il faut la perfection quelque part, pour qu'il y ait un fondement de paix devant un Dieu parfait. «Par une seule *offrande*, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). «Il a fait la paix par le sang de sa croix» (Colossiens 1: 20). Rien ne peut être mêlé à cela; rien en nous ne peut s'élever à la mesure de sainteté dont ce sang est l'expression, ni ne peut par conséquent faire la paix comme ce sang l'a faite. Il est la revendication même de la parfaite sainteté en face de tout le péché, et par suite la paix *parfaite* du croyant en face de tout le péché, car ce qui seul pouvait réellement mesurer toute l'étendue du péché, abolit le péché et en purifie

ceux qui marchent dans la lumière. «Car aussi notre Pâque, Christ, a été sacrifié pour nous» (1 Corinthiens 5: 7). Christ, sacrifié pour nous, est donc bien positivement l'antitype de l'agneau qui était immolé. De plus, c'est sous ce caractère que Christ, quant à son oeuvre et à la valeur de cette oeuvre, occupe maintenant le trône, ainsi que nous l'apprennent Hébreux 1: 3; Philippiens 2: 9, 10; Apocalypse 5: 9.

La Fête des pains sans levain se rattachait à la Pâque elle venait nécessairement après celle-ci. Ayant été acceptés en vertu du sang, nous saisissons la perfection sans levain de Christ, et nous nous en nourrissons. La foi nous le fait connaître, comme n'ayant en Lui aucun «levain de malice ou de méchanceté», et par l'esprit de sa sainteté qui habite dans notre nouvelle nature, nous avons communion avec Lui, nous jouissons de Lui, et faisons de Lui notre nourriture. La fête des pains sans levain nous présente donc le sacrifice sans tare et la perfection sans levain de Christ, auxquels nous avons part; ces choses qui sont le fondement assuré du repos, de ce repos qui reste pour le peuple de Dieu. Voilà ce que Christ était dans le monde, — et en figure nous apprenons à le connaître ainsi ici.

Du verset 9 au verset 23, il y a un nouveau commandement. — Nous y trouvons la relation de Christ ressuscité et présenté à Dieu en résurrection, avec l'Eglise; — c'est-à-dire proprement, la relation du résidu Juif avec Lui: l'adoption des nations est une chose différente; quoique pleinement révélée dans l'Ecriture; en sorte que, en résultat final, il n'y aura ni Juif ni Gentil. Mais l'enseignement du passage que nous avons ici devant nous ne va pas au-delà de la résurrection.

Le matin, après le Sabbat, la *gerbe des premiers fruits* était tournoyée devant l'Eternel (versets 10-14). Au premier jour de la semaine, le Seigneur Jésus, n'ayant pas vu la corruption, ressuscita d'entre les morts, et devint ainsi les prémices de ceux qui dorment; comme dans la Pâque, l'accomplissement littéral du type, selon la propre déclaration des Ecritures. On offrait le même jour à l'Eternel un agneau pour l'holocauste et une offrande de gâteau; et, à ce propos, je suis obligé de faire ici au sujet des sacrifices une courte digression, dont nous verrons l'utilité dans la seconde partie de l'ordonnance dont nous nous occupons dans ce moment. Nous lisons en effet, au verset 19, qu'avec les premiers fruits de la Fête des semaines, un sacrifice pour le péché et un sacrifice de prospérité étaient offerts (verset 17); il n'en *était pas* de même à l'égard de la *gerbe* des premiers fruits, type de la résurrection de Christ, sur laquelle repose l'acceptation de l'Eglise et des Juifs, ainsi qu'il est dit au verset 11: «afin qu'elle soit agréée pour vous».

Les sacrifices dont nous entretient le livre du Lévitique, sont dans l'ordre dans lequel ils nous sont donnés: l'holocauste, l'offrande du gâteau, le sacrifice de prospérité, le sacrifice pour le péché et le sacrifice pour le délit. Les deux premiers représentent Christ, s'offrant Lui-même à Dieu sans tache et parfait; le troisième est la figure de la communion de l'adorateur avec le sacrifice, et avec Dieu par le sacrifice; les deux derniers sont l'expression du besoin de l'adorateur comme pécheur responsable devant Dieu, cette responsabilité étant portée pour lui par la victime à lui substituée, et qui sous le poids du péché et de la responsabilité dont elle s'est chargée, est traitée comme le pécheur lui-même devait l'être. Ces différents traits donnent un caractère très distinct à chacun de ces sacrifices, et trouvent tous leur révélation dans la mort et le sacrifice de Jésus.

L'holocauste était donc la figure de l'abandon complet de la vie, duquel tout dépendait; et cela non pas par suite d'une transgression imputée, mais l'offrande de Lui-même, offrande non imposée mais absolument volontaire, comme nous pouvons lire au chapitre 10 de l'Evangile de Jean: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser et le pouvoir de la reprendre; j'ai reçu ce commandement de mon Père» (versets 17, 18). La vie entière de Jésus était l'expression de ce principe, dont sa mort fut le plein accomplissement et la pleine manifestation et le sceau: «*Il se donna Lui-même* pour nous!». C'est de cette offrande de Lui-même que l'évangile de Jean, qui présente Christ spécialement comme le Fils de Dieu, rend particulièrement témoignage. Je ne parle que de ce qui se rapporte au sujet que nous traitons. Jean ne fait pas mention du jardin de Gethsémané, mais il dit: «Levez-vous, partons d'ici». Et puis: «C'est moi»; — et «ils reculèrent et tombèrent par terre». — «Si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci, afin que la parole qu'il avait dite, fut accomplie: Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés», même ceux-là qui l'abandonnèrent et s'enfuirent. Jean ne rapporte pas le: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?». — Il ne dit pas simplement que Jésus: «*expira*» mais qu'il «*remit son esprit*» (comparez Matthieu 27: 50; Marc 15: 37; Luc 23: 46; Jean 18: 30). N'est-ce pas là l'holocauste offert à l'entrée du

tabernacle d'assignation de l'offrande de la victime elle-même, de sa propre et libre volonté, jusqu'à la dernière limite? Il était toujours vrai, en principe, que la «viande» de Jésus était «de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé» (Jean 4: 34); mais jamais davantage que lorsque notre bien-aimé Maître et Seigneur, le libre Seigneur de toutes choses, rendit son âme au Père. Ce sacrifice était une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel. La même chose n'est pas dite du *sacrifice pour le péché* comme tel; on confessait les péchés sur le *sacrifice pour le péché*; il était brûlé hors du camp comme une chose souillée; la victime substituée portait les péchés sur sa tête et dans son corps, fait péché pour le pécheur, souillé et traité comme tel. Seulement, afin de faire ressortir le lien qui unit cette offrande et l'holocauste, car toutes les deux figurent Christ, la graisse était brûlée sur l'autel (*), et était d'agréable odeur à l'Eternel; mais le sacrifice lui-même, dans son caractère propre, n'était pas une offrande faite par feu d'agréable odeur à l'Eternel. Le *sacrifice du gâteau* avait le même caractère général que l'holocauste, en ce qu'il était comme celui-ci une offrande volontaire faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel; l'holocauste étant, ce me semble, l'offrande complète de la vie; l'offrande du gâteau, celle des facultés naturelles du Seigneur comme homme, facultés qui, étant toutes parfaites comme sa volonté, faisaient de Jésus comme homme, de toute manière, une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel. Le *sacrifice de prospérité* était par la graisse brûlée sur l'autel, une offrande faite par feu, d'agréable odeur à l'Eternel: Ceux qui l'offraient en mangeaient la chair, et puisqu'il était la communion des adorateurs, et que ceux-ci avaient en eux du péché, ils devaient offrir en même temps des pains levés (voyez Lévitique 8: 11 et suivants).

(*) Excepté dans le cas de la génisse rousse, qui était toute entière un sacrifice pour le péché.

Avec l'offrande de la gerbe des premiers fruits, il n'y avait donc pas de sacrifice pour le péché, ni de sacrifice de prospérité; le témoignage de la perfection du dévouement de lui-même, dans lequel Christ s'est offert lui-même dans sa vie et dans sa mort, son offrande parfaite de lui-même accompagnait seule le tournoiement de l'offrande devant Dieu figurant la présentation à Dieu de celui qui était ressuscité sans avoir vu la corruption (comparez Jean 14: 30; Actes des Apôtres 2: 24-32; Romains 6: 4). Il ne pouvait être question ici de levain; la semence semée et la première gerbe élevée en étaient également absolument exempts par leur nature. — C'est à ce fait que se rattache l'Assemblée; c'est sur ce fait qu'elle est fondée, comme toute espérance, sur la résurrection. Le péché et la mort étant entrés dans le monde, la résurrection est le seul chemin pour en sortir. Jésus seul pouvait présenter à Dieu une offrande pure et sans tache, qui délivrât l'homme du péché et de la mort. La résurrection fut le témoignage et la puissance de l'acceptation de l'Assemblée, car Jésus, comme son représentant, avait porté ses péchés dans son corps sur le bois, et les avait ôtés; ils n'étaient plus; ils étaient pardonnés. Jésus ressuscita quitte de ces péchés. «Il a été livré pour nos offenses, et a été ressuscité pour notre justification» (Romains 4: 25); par conséquent nous avons la paix. La résurrection fut aussi le commencement, la source et le caractère de la vie de l'Eglise, comme elle fut la puissance dans laquelle Jésus accomplit tout ce qui assurait au Juif «les gratuités immuables de David» (Esaïe 55: 3), et, par une sacrificature perpétuelle, assurait la gloire à l'Eglise, — au pécheur appelé par grâce. L'Eglise est ressuscitée avec Christ, toutes ses transgressions ayant été pardonnées.

Mais en relation avec la résurrection et l'élévation de Christ, nous trouvons la communication de la puissance nécessaire pour jouir de ces choses et de toutes leurs conséquences, savoir (*) le don du Saint Esprit, qui correspond au don de la loi après la rédemption hors de l'Egypte. C'est pourquoi, le matin après le septième sabbat qui suivait l'offrande des premiers fruits (le cinquantième jour ou jour de la Pentecôte), on célébrait la fête associée à celle de la gerbe tournoyée; — on offrait un nouveau sacrifice de gâteau; — c'était la fête des premiers fruits. «Vous apporterez de vos demeures deux pains pour en faire une offrande tournoyée; ils seront de deux dixièmes, et de fine farine, pétris avec du levain, ce sont les premiers fruits à l'Eternel» (verset 17). Ces pains-là devaient donc être pétris avec du levain; et le sens de cette partie de l'ordonnance nous est expliqué dans la première épître aux Corinthiens, chapitre 5, verset 8. C'est pourquoi faisons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité, Philippiens 3: 20, et le lieu de sa communion (Ephésiens 2: 6 et même toute l'épître). — Je dis que l'ascension de Christ était «nécessaire», tant à cause de la révélation du mystère, qu'à cause des paroles du Seigneur (Jean 20: 17), qui ne veut être reconnu et adoré du Juif, comme ressuscité, avant qu'il soit entré dans la gloire par son ascension, le ciel le recevant, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses (comp. Actes des Apôtres 3: 21). C'est pourquoi Pierre, en

parlant du don du Saint Esprit, présenté ici en type, dit: «Etant donc exalté par la droite de Dieu, *Il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez*» (Actes des Apôtres 2: 33). Mais les fêtes, dont le Lévitique nous entretient, étant en elles-mêmes l'expression de ce qui se réalise sur la terre, comme se rapportant aux Juifs (quoique les Gentils pussent être introduits), elles ne pénètrent pas au-delà du voile, bien que le tournoiement de l'offrande devant l'Eternel figure, dans un sens général, la présentation à Dieu, nécessaire pour tous.

(*) Je dis: «toutes leurs conséquences», par la raison que, quoique le type, tel que nous le trouvons ici, ne s'étende pas jusque dans les lieux célestes, de fait, comme nous le savons, l'ascension de Christ était nécessaire, pour que l'Eglise reçut le don du Saint Esprit — pour que les Gentils fussent amenés — pour constituer pour l'Eglise le fondement de la connaissance de la justice (Jean 16: 10), — le caractère de sa vie (Colossiens 1: 27).

Dans les directions données au sujet de l'offrande du gâteau, nous lisons d'abord: «Quelque gâteau que vous offriez à l'Eternel, il ne sera point fait avec du levain, car vous ne ferez point fumer de levain, ni de miel, dans aucune offrande faite par feu à l'Eternel». Et puis, relativement à l'oblation des premiers fruits, le verset suivant nous dit: «Vous pourrez bien les offrir à l'Eternel dans l'offrande des prémices, mais ils ne seront point mis sur l'autel pour être une oblation de bonne odeur» (voyez Lévitique 2: 11, 12). L'accomplissement historique de cette fête des premiers fruits ou de la Pentecôte, qui faisait partie de celle de la gerbe de résurrection, est trop bien connue, pour que nous ayons besoin d'en faire l'application (voyez Actes des Apôtres 2: 1 et suivants). C'est au «jour de la Pentecôte», que l'Eglise fut, pour la première fois, formellement rassemblée; et quoique les opérations de l'Esprit aient continué ce rassemblement jusqu'à nos jours, elles portent toujours le même caractère. «Il nous a de sa propre volonté engendrés par la parole de la vérité, pour que nous soyons comme une sorte de *prémices de ses créatures*» (Jacques 1: 18).

Ainsi, de même que Christ sacrifié nous a été présenté en figure dans la Pâque, Christ ressuscité et élevé sans souillure, devant Dieu dans la gloire, dans la gerbe des premiers fruits, accompagnée d'un holocauste et d'un sacrifice de gâteau sans levain, ainsi nous avons trouvé maintenant, en relation avec ce qui précède et comme conséquence, l'action vivifiante du Saint Esprit qui nous rassemble, mais les prémices de la nouvelle créature formées ainsi, mêlées avec du levain. Dans l'oeuvre que le Saint Esprit produit, il reste autre chose que lui-même: il y a du levain, et par conséquent, quoique offerte à l'Eternel, l'offrande ne pouvait être brûlée sur l'autel en agréable odeur. Telle est la différence essentielle entre l'Eglise et Christ. Christ est parfait de toute manière, et dans son sacrifice, une odeur agréable, faite par feu, beauté et perfection sans mélange, propre à être présenté à Dieu, selon la sainteté de son jugement; l'Eglise aussi, par l'opération du Saint Esprit, est offerte à Dieu; mais quelle que soit l'étendue des bénédictions dont elle est comblée, elle renferme encore du levain «le levain de malice et de méchanceté», et par suite, elle ne peut être offerte en agréable odeur en offrande faite par feu à l'Eternel. Tel est donc, maintenant encore, le caractère de l'Eglise, présentée en elle-même à Dieu. Les fruits de l'Esprit en elle peuvent être agréables à Dieu, et lui sont agréables sans doute, un parfum de bonne odeur; la chair peut être soumise et mortifiée, et ces fruits bénis, contre lesquels il n'y a pas de loi, peuvent être agréés de Dieu, comme le résultat en nous et pour sa gloire, de la semence de sa grâce, et cela d'autant plus qu'ils sont produits dans un pareil terrain; toutefois, étant offerts à Dieu en eux-mêmes, ils sont mélangés de levain. Mais Dieu, dans l'ordonnance, pourvoyait d'une manière remarquable à cette infirmité, il ordonne un sacrifice pour le péché, offert et tournoyé avec les pains levés (versets 19, 20); et comme l'offrande de Christ était présentée dans sa pureté propre, et pouvait être un parfum de bonne odeur, ainsi aussi les pains levés étaient acceptés en vertu de ce qui les accompagnait, c'est-à-dire du sacrifice pour le péché, qui subvenait pour ainsi dire, et suppléait à la présence du levain. Un sacrifice de prospérité accompagnait aussi l'offrande, parce que la joie et la communion de l'Eglise par l'Esprit y sont associées.

Toute la dispensation actuelle porte le caractère de cette fête; la Pâque et les Pains sans levain se rattachent au repos; la Gerbe des prémices aux offrandes parfaites qui l'accompagnent; les Pains levés qui la suivent, au sacrifice pour le péché qu'ils rendaient nécessaire, et au sacrifice de communion qui en était le résultat et qui était encore caractérisé par le levain qui était là (voyez Lévitique 7: 3). L'oeuvre de Christ pour le repos, et le rassemblement et l'état de l'Eglise auxquels répond le sacrifice pour le péché, sont mis ainsi clairement et distinctement en évidence; et la dispensation dans laquelle nous nous trouvons placés ne va pas au-delà de ces choses.

Nous trouvons au verset 22 une allusion à *la moisson*, mais ce sujet n'est pas traité pour le moment. «La moisson» embrassait des choses célestes, le froment (puisque Christ lui-même a été rejeté, ressuscité et glorifié) qui devait être recueilli dans son grenier. Sa position dépassait les choses terrestres, car Christ, lui, était sorti des choses terrestres pour aller dans le ciel.

La condition toute entière et les circonstances dans lesquelles l'Eglise se trouve, quoiqu'elle soit sous l'action de l'Esprit de Dieu manifestée sur la terre, n'appartenaient pas aux choses célestes; c'était toujours le pain levé. La moisson se rattachait proprement à la gerbe tournoyée, à la résurrection, et elle est passée sous silence, parce que l'Eglise ressuscitée sera associée à Christ dans la gloire céleste. Toutefois il est fait allusion à la moisson, non par le moyen d'une fête, ou d'une partie d'une fête, mais par un fait qui s'y rattache. La moisson ne dépouillait pas, et, selon le dessein de Dieu, ne devait pas dépouiller entièrement le champ. Les bouts du champs n'étaient, ne devaient pas être moissonnés; les épis qui restaient ne devaient pas être glanés: il restait dans le champ, après la moisson, des épis qui, quoique n'étant pas recueillis dans le grenier, étaient cependant du froment; et il n'est question ici que de cela, et il n'est fait aucune mention de l'ivraie.

Après ces choses, nous sommes ramenés au cours des choses terrestres. Bien des mois s'étaient écoulés depuis que Dieu avait commencé à travailler, et bien des mois devaient s'écouler encore, après, la période non mentionnée des choses célestes, avant que le temps fut là de revenir aux conseils divins qui se rapportaient proprement à la terre (*). Les premiers fruits caractérisent toute l'époque, et quant à la moisson il n'en est question qu'en passant pour dire qu'elle ne dépouillait pas entièrement le champ.

(*) Je suppose d'après cela que, strictement parlant, le passage se rapporte aux Juifs, quoique d'autres portions de l'Ecriture nous montrent l'introduction des Gentils dans la bénédiction et les circonstances qui s'y rattachent.

Le verset 23 amène, comme accompagnant le commencement du septième mois, une sainte convocation, *un mémorial de jubilation*, un jour de joie et de repos. On s'y souvenait de l'Eternel. C'était le caractère de la fête: — c'était un mémorial. La fête se célébrait quand la lune commençait de nouveau à recevoir la lumière du soleil, quoique faiblement encore et ayant été jusqu'ici obscurcie. Quand les autres pensées ont passé, le mémorial du Seigneur prend de la puissance. Les trompettes se faisaient entendre à d'autres époques, comme mémorial devant le Seigneur; mais cette fête-ci était elle-même la fête de mémorial: les trompettes caractérisaient l'objet même de la fête; seulement, celle-ci avait lieu à la réapparition de la lune et non pas à celle du soleil de justice. Jusqu'au temps figuré par cette fête, la lune avait été éclipsée par la lumière spirituelle au moins du soleil de justice, maintenant elle reparait éclairée par le soleil de justice lui-même, dont elle reflète les rayons, toute oubliée qu'elle eût été, au moins par l'homme dans son orgueil.

La trompette se faisait entendre à la nouvelle lune, au jour solennel de la fête (Psaumes 81: 3; Esaïe 60): car si une femme pouvait oublier son enfant qu'elle allaite, en sorte qu'elle n'ait point pitié du fruit de son ventre, encore que les hommes l'oubliaient, Sion était gravée sur les paumes des mains de Celui qui ne se lasse point et ne se travaille point, et dont il n'est pas possible de sonder l'intelligence (Esaïe 49: 15, 16; 40: 28). — «Car s'il a parlé de lui, il n'a pas manqué de s'en souvenir avec tendresse» (Jérémie 31: 20). — «Ses serviteurs se sont affectionnés à ses pierres» (Psaumes 101: 14). L'appel était public et retentissant, quoiqu'il se fit pendant la nouvelle lune; — et quand la trompette se faisait entendre, elle réclamait l'attention des îles, de tous les habitants du monde, de tous ceux qui demeuraient sur la terre (comparez Esaïe 18: 3, 4 et suivants).

L'appel général et public étant fait, *le jour des propitiations* arrive pour Israël, où chacun de ceux du peuple est appelé à passer par une humiliation personnelle, qui, dans son caractère, était une mise à part pour Dieu. C'était un jour auquel les Israélites devaient affliger leurs âmes, et s'abstenir de toute occupation mondaine: «Vous ne ferez aucune oeuvre». Toute âme qui ne s'affligeait pas devait être retranchée, et il en sera ainsi, en effet, quand ce jour viendra pour Israël; Joël nous le montre (Joël 2); Sophonie nous en fait connaître le caractère (Sophonie 3: 12); l'affliction elle-même nous est décrite par Zacharie (Zacharie 12); Esaïe enfin au chapitre 53, nous montre Israël, reconnaissant hautement la valeur de l'oeuvre qui a fait la paix pour ceux qui menaient deuil (*).

(*) Je n'ai pas besoin de dire que la valeur de cette oeuvre est applicable à l'Eglise; mais confessée hautement par le résidu Juif au dernier jour.

Ces deux fêtes des trompettes et des propitiations sont encore à venir; ce sont des ordonnances pour Israël, dont l'accomplissement anti-typique aura lieu plus tard, après que la période accordée d'une manière spéciale à l'Eglise, rassemblée par l'Esprit comme un pain levé des premiers fruits tournoyé devant l'Eternel, sera écoulée.

Le jour du retentissement de la trompette et le jour de l'expiation, — ce jour d'humiliation et d'affliction pour Israël, — sont suivis, après l'intervalle parfait de deux fois sept jours, par la sainte convocation de *la Fête des Tabernacles*, à laquelle tous les enfants d'Israël devaient se présenter: — c'était «la grande assemblée». Quelques détails remarquables se rattachent à cette fête. Pour autant que je sache, elle seule est appelée une assemblée solennelle, sauf une seule fois, probablement dans le même but, la fête de la Pâque, au chapitre 16, verset 8 du Deutéronome. La fête des Tabernacles était la dernière grande fête de l'année. Ce fut à l'occasion de cette fête qu'eût lieu la dédicace du temple de Salomon, lorsque «le roi, tournant son visage, bénit toute l'assemblée d'Israël», après que le Dieu d'Israël eut accompli de sa main, ce qu'il avait dit de sa bouche à David, et que la gloire de l'Eternel eut rempli la maison de Dieu. Ce fut à l'occasion de cette fête que les enfants d'Israël furent rassemblés sous Néhémie, après qu'ils eurent été ramenés dans leur pays après la captivité de Babylone. Ce fut encore à la même occasion que les frères de Jésus l'engagèrent à se montrer *au monde*; mais son temps n'était pas encore venu, quoique leur temps fut toujours prêt et il ne monta pas alors à la fête (Jean 7). C'était le rassemblement final de toute la congrégation d'Israël.

Un autre détail remarquable, dans la fête des Tabernacles, c'est qu'il y avait un huitième jour, ou, comme nous dirions, un premier jour de la semaine, ce qui n'avait pas lieu aux autres fêtes. Il en est fait mention au verset 39, après la récapitulation des fêtes que nous venons de passer en revue; et il est dit, pour que nous le remarquions, que la fête devait être célébrée après qu'on avait recueilli le fruit du pays. De plus, tous ceux qui seraient nés d'entre les Israélites devaient demeurer dans des tentes, en témoignage de ce qu'ils avaient été appelés à demeurer comme des pèlerins dans des tentes, à l'ombre du Seigneur, dans une terre déserte et sans abri. C'était la fête de la rentrée de la récolte; et «le huitième jour» est, comme nous l'avons vu, le premier jour de la semaine, le jour de la résurrection. Les Israélites devaient se réjouir devant l'Eternel pendant sept jours; c'était la part qui leur revenait dans leur repos; mais le huitième jour était le jour de l'assemblée solennelle, «la grande journée de la Fête». L'introduction de l'Eglise ressuscitée, sa relation particulière avec le repos qui reste pour le peuple de Dieu, se lie, sans doute, à ce jour-là. Ce que le Seigneur dit à l'occasion de «la grande journée de la fête», établit et confirme ce que nous avançons. «En la dernière journée, la grande journée de la fête», à laquelle, quoique présent en type, Jésus n'avait pas voulu se montrer au monde, Il cria, disant: «Si *quelqu'un* a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui)» (Jean 7: 37, 38).

Ce passage nous présente, en premier lieu, l'admission des nations: «Si *quelqu'un* a soif»; puis le don du Saint Esprit, ce témoin des choses célestes, duquel découlent les eaux rafraîchissantes de la divine connaissance et de la grâce; ce témoin de ce qui a été établi, lorsque Jésus, en montant au ciel, a été glorifié, et dont le Saint Esprit, venant du ciel, rend témoignage. Il y a sans doute ici, dans les paroles du Seigneur, une allusion au rocher du désert. C'était lorsqu'Israël, sorti du désert, serait entré dans le pays, qu'il devait célébrer la fête des Tabernacles. Jésus n'était pas encore manifesté au monde, et ne devait pas l'être avant d'être glorifié. En attendant, les saints altérés se trouvaient dans le désert, «dans une terre déserte et aride, où il n'y avait point d'eau», attendant de voir la gloire qui leur apporterait le repos, — ce premier jour de la semaine nouvelle et éternelle, alors que Jésus apparaîtrait. Mais, de chacun d'eux découleraient des fleuves d'eau vive; l'âme de chacun d'eux, par le Saint Esprit demeurant en lui, deviendrait le moyen d'une bénédiction sans bornes; chacun de ceux qui autrefois étaient altérés, serait une source de bénédiction pour d'autres. Ce n'est pas seulement que le croyant serait né du Saint Esprit, ou que le Saint Esprit demeurerait en lui, comme une source jaillissant en vie éternelle, mais de son âme découlerait un fleuve de choses spirituelles et célestes, toutes les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ. «De son ventre», dit l'Ecriture; parce que pour celui qui croyait, ce n'était pas seulement un don qui lui était fait, ce qui est la forme la moins importante de la présence du Saint Esprit, car là même où le don existait, Jésus pouvait toujours dire «Je ne vous connais pas» (comparez Nombres 24: 1-4; Matthieu 7: 22, 23; 1 Corinthiens 13: 1-3); mais que les affections de l'âme étant divinement renouvelées,

l'homme, qui aurait reçu l'Esprit, serait rendu capable, par la puissance de cet Esprit, de posséder et de communiquer ces joies célestes, d'en jouir, de les faire connaître, en attendant qu'elles soient réalisées à la huitième et grande journée de la fête, quand Jésus, après s'être caché pendant si longtemps, et avoir fait les choses comme en secret, serait manifesté au monde. La scène dont nous parlons embrasse, par conséquent, ce que nous nommons habituellement l'Eglise des nations, l'Eglise glorifiée, et dont le Seigneur avait dit que l'Esprit qui y habite dans sa bénédiction toute puissante, dans chaque âme *individuellement*, serait le signe dans le désert, non seulement comme un rocher d'où découleraient pour tous des fleuves d'eau vive, mais en ce que ces fleuves découleraient du ventre de celui qui croirait. La portée du huitième jour de la fête apparaît ainsi bien clairement.

La fête de la récolte se rapportait proprement à Israël, le peuple de Dieu, ramené du milieu de tous les peuples, hors du désert, au lieu du repos de Dieu, pour s'y réjouir. Mais cette fête nous ouvre une autre perspective, vaguement accusée encore, dans laquelle Israël et le monde auront sans doute leur part de bénédiction, mais (le regard du croyant rempli du Saint Esprit saura le discerner) dans laquelle les bénédictions découleront de sources plus élevées, quoique les plaines inférieures puissent être arrosées par elles, de sources intarissables, infinies, alimentées par le ciel même, lorsque, en réponse aux désirs ainsi formés de ses rachetés, le Seigneur répandra de sa plénitude: et «l'Eternel répondra aux cieus, et les cieus répondront à la terre, et la terre répondra au froment, au bon vin et à l'huile, et eux répondront à Jizréhel». Dieu «la sèmera pour *Lui* en la terre, et fera miséricorde à Lo-Ruhama, et il dira à Lo-Hammi: Tu es mon peuple; et il Lui dira: mon Dieu!» (Osée 2: 21-23). Alors les montagnes, recevant la pluie des bénédictions d'en haut, distribueront ces richesses par les vallées que le Seigneur aura formées et les plaines inférieures seront arrosées par la bonté et la gratuité que par elles-mêmes, dans leur position basse et éloignée, elles n'auraient jamais pu atteindre ou amener jusqu'à elles. Bienheureux sera ce jour-là: — un jour d'union et de joie sans obstacle! Toute cette création longtemps divisée, cette création, qui n'a jamais été véritablement unie dans la gloire, mais seulement dans la misère apportée par celui qui a souillé les cieus et qui a trompé et perdu l'homme sur la terre, sera réunie dans toutes ses parties en un tout complet, dans une bénédiction commune, bien coordonnée, en même temps que appropriée, à chaque partie: et cela en relation avec une autre plénitude plus élevée, la plénitude infinie de Celui qui, étant le Seigneur venu des cieus, est descendu dans les parties les plus basses de la terre et est remonté là où il était auparavant, afin qu'il remplit toutes choses. Toutes choses, tant celles qui sont dans les cieus que celles qui sont sur la terre, seront réunies en un, sous la primauté de Celui en qui nous avons ainsi été faits héritiers, et en qui nous serons à la louange de sa gloire; et dans une union parfaite, réfléchissant diversement sa gloire, nous contribuerons à la perfection du témoignage rendu à l'amour de Celui à qui toute cette gloire appartient. Toute la glorieuse excellence et tout le fruit du sang de l'Agneau, par lequel toutes ces choses auront été accomplies, seront mis en évidence, et seront exaltés par les rachetés émerveillés et remplis d'une éternelle gratitude. Ce sang nous a lavés et nous a sauvés pour que nous eussions communion avec le Très-Haut; il a purifié l'héritage qui était souillé — et a amené le repos de Dieu maintenant accompli dans l'amour et dans la paix.

Les deux brigands sur la croix

«Et l'un des malfaiteurs qui étaient pendus, l'outrageait, disant: «Si tu es le Christ sauve-toi toi-même et nous aussi». Mais l'autre, répondant, le reprit, disant: «Ne crains-tu donc pas Dieu, toi, car tu es dans la même condamnation? Et pour nous, *nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises; mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire*». Et il disait à Jésus: «*Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume*». Et Jésus lui dit: «*En vérité, je te dis qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis*» (Luc 23: 39-43).

Mon cher lecteur, arrêtez-vous un moment et réfléchissez à l'histoire des deux malfaiteurs qui est placée ici devant vous. — Que m'importe ce récit, me répondrez-vous peut-être, je n'ai jamais volé, ni tué; j'ai été toujours un honnête homme, un homme droit et comme il faut; je n'ai jamais fait tort à mon prochain, ni fait souffrir personne; ma réputation est intacte sous tous les rapports. — Il est possible que tout cela soit vrai; cependant arrêtez-vous et réfléchissez; il en vaut la peine. — Où se trouve en ce moment l'un de ces brigands dont l'évangile nous entretient ici? — Dans le paradis. — Et l'autre? — En enfer. — Et ne serait-ce pas un bonheur pour vous que de pouvoir être sûr de rencontrer celui qui est dans le paradis, quand même il a été un malfaiteur?

Ne désirez-vous pas, n'espérez-vous pas aller aussi dans le paradis? S'il en est ainsi, dites-vous bien que vous n'y entrerez qu'aux mêmes conditions auxquelles le brigand mourant fut admis, et préparez-vous à avoir pour compagnons des gens dont un grand nombre ont été voleurs, fornicateurs, adultères, meurtriers (comparez 1 Corinthiens 6: 10, 11).

Vous seriez indigné de vous trouver ici-bas en pareille compagnie, parce que vous craindriez de ternir ainsi votre bonne renommée, et parce que vous vous croyez meilleur et plus saint que tous ces gens-là. Mais rappelez-vous que beaucoup d'hommes et, de femmes qui ont été ici-bas de misérables pécheurs perdus, rejetés du monde, estimés comme les balayures et le rebut des hommes, resplendiront de toute la gloire de Jésus, quand Il reviendra sur la terre.

Dieu a-t-il donc deux manières de sauver les hommes, l'une pour le brigand et la femme adultère; et une autre pour l'homme honnête et respectable tel que vous êtes? — Non — la Parole de Dieu dit: «il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (Actes des Apôtres 4: 12); et ce nom, c'est celui de *Jésus Christ!* Ou bien y a-t-il deux chemins pour arriver au paradis, l'un que le malfaiteur mourant a trouvé, et un autre, tout différent, dans lequel vous marchez? Non, — le Seigneur Jésus dit qu'il n'y a qu'*une seule* porte étroite et *un seul* chemin étroit qui mènent à la vie éternelle; et puis une autre large voie qui mène à la perdition. Dieu ne reconnaît, dans tout le monde, que deux classes d'hommes, ceux qui sont sauvés et ceux qui sont perdus, tout comme il y avait aux côtés de Jésus deux hommes qui mouraient, l'un qui fut sauvé, l'autre qui périt. — Lequel de ces deux hommes êtes-vous? Avec lequel vous rangez-vous? Car, au jugement, vous vous trouverez, nécessairement, avec l'un ou avec l'autre, avec celui qui est sauvé et bienheureux dans le paradis, ou bien avec l'autre qui a outragé Jésus, et qui sera jeté dans l'étang de feu. Quel avantage avez-vous donc devant Dieu de votre honneur et de votre bonne réputation, si bientôt un homme qui est un voleur doit être votre compagnon dans le ciel ou dans l'enfer?

Il vaut la peine de rechercher ce qui distinguait les deux malfaiteurs. Tous les deux, ils avaient fait le mal; ils ne différaient pas l'un de l'autre quant à leurs péchés; et en effet celui qui fut sauvé dit à son compagnon: pour nous... nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises. Quant à leur culpabilité donc, la condition de l'un de ces hommes n'était pas meilleure que celle de l'autre. L'un ne pouvait pas dire à l'autre: «Je ne mérite pas la mort, mais toi tu la mérites», car celui-là même qui a été sauvé reconnaissait qu'il était, aussi bien que son compagnon, — «*justement*» condamné. Il n'y avait pas non plus de différence dans les circonstances extérieures, dans lesquelles ils se trouvaient placés; ils étaient tous deux dans la même misère et les mêmes souffrances: la mort était devant leurs yeux à tous les deux: leurs vies s'évanouissaient dans la même agonie, sur la croix. — Qu'est-ce qui les distinguait donc l'un de l'autre? Le voici: l'un confessait qu'il était un pécheur, recevant le juste châtiment de ses crimes; il avait foi

en Jésus; l'autre était indifférent à son état de péché, et ne croyait pas que Jésus eût le pouvoir de le sauver.

Maintenant, cher lecteur, — comme vous êtes destiné à vous trouver pendant toute l'éternité avec l'un de ces deux hommes, dites-moi, auquel des deux vous ressemblez le plus? L'un, vous le voyez, se joignit à ceux qui entouraient la croix et se moquaient de Jésus, disant: «Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi». Il doutait que Jésus eût le pouvoir de sauver. Ce n'est pas qu'il ne désirât d'être sauvé: il n'aimait ni le jugement ni la colère qui l'attendaient; il eût bien voulu échapper aux douleurs qu'il endurait sur la croix, et aux tourments futurs de l'étang de feu et de soufre. Mais il ne savait pas se confier en Christ comme son Sauveur, et il dit: «Si tu es le Christ».

Vous aussi, cher lecteur, sans doute vous souhaitez de ne pas aller en enfer; plus d'une fois, je suppose, vous avez pensé avec terreur à la mort et au jugement: peut-être aussi avez-vous entendu parler de Jésus, et votre pensée s'est-elle arrêtée sur Lui; mais n'y avez-vous pas toujours mêlé un: «si?». — Vous vous êtes dit: Christ me sauvera, *si* ma conduite devient meilleure; j'irai au ciel, *si* je ne fais jamais de mal à personne, et *si* je remplis mon devoir; Dieu me fera peut-être miséricorde, *si* je le prie assez; mes péchés me seront pardonnés par Jésus, *si* je mène une vie juste et pieuse; je puis espérer d'être heureux, *si* je sers Dieu et Lui obéis. Eh bien; c'est ce petit mot de «*si*» qui était dans la pensée du brigand et qui était la preuve qu'il ne croyait pas en Jésus; et user de ce petit mot de *si*, c'était «outrager» Jésus. Il n'y a pas de *si* dans le sujet qui nous occupe. Jésus est le Christ, Celui que le Père a envoyé pour mourir pour (ou à la place) des pécheurs; et quiconque croit CELA, est sauvé, sans aucun *si*. Le salut ne dépend ni de la conduite ni de la vie d'un homme, car s'il en était ainsi, comment jamais un brigand aurait-il pu être sauvé? Considérez donc, que vous doutez ou de la *puissance*, ou de la *volonté* de Dieu pour sauver. Mais pouvez-vous mettre en doute la puissance de Dieu? Ne pensez-vous pas que le sang du propre Fils de Dieu ait assez de valeur pour la rédemption des pécheurs? Croyez-vous qu'il y aurait un sacrifice pour le péché plus efficace que celui là? Vous ne pouvez pas ne pas reconnaître que Dieu a le *pouvoir* de sauver. — C'est donc, de sa *volonté* que vous doutez! Et comment? Lorsqu'il a déclaré qu'il *ne veut pas* la mort du pécheur? Oseriez-vous admettre pour un seul moment que Dieu ne soit pas disposé et prêt à recevoir tous ceux qui viennent à Lui par Jésus Christ? Ce fut l'amour de Dieu qui donna Jésus Christ pour les pauvres pécheurs. Ce fut parce qu'il les aimait qu'il n'épargna pas son propre Fils. Ah! ne doutez donc pas du désir de Dieu de vous sauver, mais croyez au contraire, qu'il a Lui-même ouvert le chemin, en son propre Fils, «afin que *quiconque* croit en Lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16).

Quant à l'autre malfaiteur, il reprenait celui qui outrageait Jésus et lui disait: «ne crains-tu donc pas Dieu, toi, car tu es dans la même condamnation». Il ne lui dit pas: «ne crains-tu pas l'enfer? ou le châtement?» — mais: «ne CRAINS-tu donc pas *Dieu*?». — «La crainte de l'Eternel est le commencement de la sagesse» (Proverbes 9: 10). — Personne dans le monde n'a par lui-même la crainte de Dieu. L'Ecriture dit que «les hommes n'ont pas la crainte de Dieu devant leurs yeux» (Psaumes 36: 1). — Vous vous figurez peut-être que vous craignez Dieu, mais vous n'avez d'autre crainte que celle de l'enfer et des tourments éternels. S'il n'y avait pas de châtement dans un autre monde pour le péché et l'iniquité, vous n'auriez point de crainte. Si *vraiment* vous craigniez Dieu, vous ne feriez certainement pas ce que vous savez qui déplaît à Dieu, et vous le serviriez «avec révérence et avec crainte» (Hébreux 12: 28); et si vous craigniez réellement Dieu, vous n'auriez pas peur de l'enfer, car la première chose que ferait une personne qui aurait véritablement la crainte de Dieu, ce serait de croire à sa parole, ce serait de croire que Dieu dit la vérité, quand il dit qu'il «a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16). Doubter de la parole de Dieu, ne pas la croire, est une preuve évidente qu'on ne craint pas Dieu, de même que rien ne prouverait mieux que vous ne respectez ni ne craignez un homme sur la terre, que si vous méprisiez ou mettiez en doute les paroles qu'il prononce.

Le pauvre malfaiteur à l'agonie était si rempli de pensées de Dieu et de la crainte de Dieu, qu'il semble oublier la position terrible dans laquelle il se trouve, et perdre de vue ses crimes et sa misère, et les souffrances au milieu desquelles il va mourir, et même il reprend son compagnon. Oui, en vérité, un voleur mourant peut reprendre son compagnon de péché (tout en n'étant ni moins coupable, ni moins pécheur que lui); oui, il peut faire ainsi, parce que le sentiment de la présence de Dieu remplit son âme, et que la crainte de Dieu domine toutes les autres pensées, tous les autres sentiments, toutes les autres craintes. Il n'essaie pas de dissimuler sa propre culpabilité, ou de pallier ses crimes. Il ne s'excuse pas d'avoir fait le

mal, en disant que ce ne fut pas sa faute, que la tentation dans laquelle il s'est trouvé était grande. Il ne demande pas à Dieu de le traiter avec indulgence à cause de cela. Non, — il reconnaît que lui-même et son compagnon sont *justement* condamnés: «pour nous, nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises» (verset 41). — Vous peut-être, lecteur, quand vous avez eu conscience d'avoir péché, vous vous êtes excusés, vous avez pensé en vous-même: «après tout, le péché n'est pas si grand; je ne suis ni aussi coupable, ni aussi mauvais que plusieurs de ceux que je vois autour de moi: je n'ai commis qu'un bien petit péché, et Dieu est un Dieu de miséricorde; je tâcherai de mieux faire à l'avenir, et j'ose dire que Dieu me pardonnera». Or, en pensant et en parlant ainsi, vous montrez que vous ignorez entièrement ce qu'est votre méchant coeur corrompu et ce qu'est la sainteté de Dieu. Le malfaiteur expirant n'essaie pas de se justifier; au contraire, il reconnaît qu'il est un pécheur coupable et justement condamné. Il ne cherche pas non plus à transiger avec Dieu, en promettant de mieux vivre dorénavant, si Dieu voulait lui pardonner. Comment l'eut-il pu, en effet? Il n'avait plus qu'une ou deux heures à vivre, — il était cloué à la croix par les mains et par les pieds. Il n'eut servi de rien à un homme mourant, de prendre des résolutions qu'il n'aurait jamais eu le temps d'accomplir. Il se sentait et se confessait pécheur; il ne cherchait pas à se justifier, mais il en appelle à Jésus comme le Seigneur, à Lui qui «n'avait rien fait qui ne se dût faire», qui mourait à ses côtés, «le Juste pour les injustes» — et le paradis lui fut ouvert!

Et vous, si vous voulez être sauvé, il faut faire comme fit ce malfaiteur. Il faut reconnaître que vous êtes un pécheur perdu, justement condamné, «par nature un enfant de colère» (Ephésiens 2: 3). Il ne faut pas chercher un abri dans la pensée que vous êtes meilleur que d'autres; il ne faut pas vous imaginer que de bonnes résolutions vous sauveront; mais il faut confesser à Dieu que votre «coeur est rusé, désespérément malin par dessus toutes choses» (Jérémie 17: 9), et regarder à *Jésus*, qui est mort tout exprès pour de pareils pécheurs hors d'état de se sauver eux-mêmes, et qui n'ont en eux-mêmes *rien* de bon sur quoi ils puissent s'appuyer. Je sais que bien des hommes disent, avec légèreté et indifférence: «nous sommes tous pécheurs», comme si c'était une chose naturelle et de peu de conséquence. Mais songez qu'en vous reconnaissant pécheur, vous reconnaissiez que vous êtes justement condamné, que si Dieu venait à vous dans ce moment avec ce que vous méritez, l'enfer et ses tourments éternels seraient inévitablement votre part: — vous prononcez vous-même votre propre condamnation. Songez encore que si vous en demeurez là, cet aveu que vous faites que vous êtes un pécheur, ne fait qu'augmenter votre culpabilité, et justifierait pleinement la justice de Dieu, si à cause de vos péchés, elle vous frappait maintenant d'un châtement éternel. — Mais le malfaiteur ne s'arrêta pas là: le sentiment profond qu'il était un pécheur justement condamné, tourmentait son âme; mais il voyait sous cette même condamnation, qu'il reconnaissait avoir justement méritée, Celui qui n'avait rien fait qui ne se dût faire, Jésus, qui, quoiqu'il fut juste, était mis au rang des transgresseurs, — qui, quoique innocent, était fait péché, — Jésus, à qui il pouvait regarder comme à son substitut devant Dieu, qui portait ses péchés, et mourait sous la malédiction que lui-même avait encourue. Il ne dit pas: «Sauve-toi, toi-même et nous aussi». — Non, car il savait que c'était parce que Jésus ne se sauvait pas Lui-même qu'il le sauvait, lui, pauvre brigand expirant. Il voyait que Dieu n'épargnait pas même son propre Fils, mais le livrait pour nous, et par conséquent, tout pécheur qu'il était, il pouvait se confier entièrement dans l'amour de Dieu pour être sauvé. Et regardant au travers des souffrances de Christ vers ce qui était le but de ses souffrances et de sa mort, le malfaiteur ne pensait qu'à la gloire. Ses péchés n'oppressaient plus sa conscience, car à ses côtés se trouvait une victime qui les portait; il n'avait plus à craindre la justice de Dieu: *le sang de Jésus* coulait pour satisfaire cette justice; tout pécheur qu'il était, il pouvait sans crainte se tenir devant le trône de Dieu, parce que Dieu Lui-même avait fourni la rançon pour tous ses péchés dans la mort de son propre Fils.

Tous avaient abandonné «l'homme de douleurs»; et ceux qui l'entouraient l'accablaient de mépris. Seul, un malfaiteur qui se mourait, un misérable brigand à l'agonie, osait prendre la défense de Jésus contre tous. Le souverain sacrificateur avait déclaré que Jésus était un blasphémateur; les anciens l'avaient jugé digne de mort; le peuple lui avait préféré un voleur et un assassin; Hérode et ses soldats s'étaient moqués de lui; Pilate et les Romains l'avaient crucifié; Pierre l'avait renié, ses disciples l'avaient abandonné, — seul, le brigand sur la croix leur donnait un démenti, et disait: «cet homme n'a rien fait qui ne se dût faire», et il reconnaissait Jésus comme le Seigneur, quand tout le monde l'avait rejeté et le traitait comme le dernier des malfaiteurs.

On dit volontiers qu'il faut à un pécheur des preuves manifestes de son salut, qu'il faut qu'il sente qu'il est sauvé; — *mais la foi simple en Jésus, la foi au témoignage que Dieu rend à l'égard de son Fils, est le seul véritable fondement de la paix et du salut.* Quelle preuve évidente le brigand avait-il que Jésus fut le Seigneur? Tout semblait le contredire. La couronne d'épines n'accusait guère la dignité royale; l'abandon et la mort sur une croix n'annonçaient pas davantage le Seigneur; et cependant, en dépit de toutes ces apparences contraires, le brigand confesse Jésus comme le Seigneur et comme étant celui qui plus tard «viendra dans son règne». Et cette foi simple, Dieu la lui compta pour justice (comparez Romains 3: 5); par elle il fut tenu pour juste. Le brigand ne possédait pas de justice par lui-même, car il recevait la juste punition de ses forfaits, mais il croyait en Jésus et *cela* Dieu le lui compte pour justice, et cela le rendait digne du paradis. Vous aussi, cher lecteur, vous n'avez pas de justice par vous-même. Dieu ne trouve pas, et ne s'attend pas à trouver en vous aucune justice, car il dit: «il n'y a point de juste, non pas même un seul» (Romains 3: 10); mais si vous croyez, si vous acceptez Jésus comme étant vraiment votre Sauveur, Dieu vous comptera cela pour justice; et cela vous rendra digne du ciel.

De plus, le malfaiteur ne se confiait pas aux opinions des hommes. Vous dites peut-être et bien d'autres avec vous, que les uns ont une opinion quant au salut, que les autres en ont une autre, et que vous ne savez de quel côté est la vérité, et peut-être osez-vous ajouter que tous ont raison à leur manière (comparez Matthieu 16: 13-17; Jean 6: 67-69). Mais croire véritablement, c'est pouvoir dire: «je sais que cette chose est vraie; et quiconque ne la croit pas, se trompe, qu'il soit ce qu'il voudra». — C'est ici la vérité de Dieu; et que les hommes disent ce qui leur plaît, et qu'ils cherchent à corrompre la vérité, c'est ici la vérité de Dieu, et il faut qu'elle demeure; oui, «que Dieu soit vrai et tout homme menteur» (Romains 3: 4)! Le brigand défendit hardiment Jésus, malgré toutes les opinions des hommes, et le confessa hautement comme étant le Seigneur, malgré la mort ignominieuse que Jésus souffrait. C'est pourquoi le Seigneur aussi confessa le malfaiteur comme étant digne d'être avec lui dans le paradis. Il ne dit pas: «tu es trop hardi: tu as trop de présomption, tu as été un trop grand pécheur pour que je te sauve: il faut attendre et voir si ta vie sera meilleure». Non, — Jésus lui dit: «En vérité je te dis, qu'aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis» (verset 43)! Telle est la promptitude avec laquelle Dieu répond à la foi. Le Fils de Dieu «est venu au monde pour sauver les pécheurs» (1 Timothée 1: 15); et il y avait ici un pécheur à sauver. Et lorsque les soldats vinrent pour rompre les jambes des deux malfaiteurs, ils trouvèrent que Jésus était déjà mort. Il avait exhalé son âme dans la mort, afin que ce misérable brigand, perdu, eût la vie éternelle. Et au milieu de l'agonie horrible d'une mort comme la sienne, alors que tous l'avaient quitté, alors que Dieu Lui-même l'avait abandonné, ce dût être une grande douceur pour Jésus, que l'un de ces brigands, qui se mouraient à ses côtés, le confessât devant les hommes. Les anges avaient servi Jésus lorsqu'il avait eu faim dans le désert; un ange avait été envoyé pour le fortifier dans les angoisses du jardin de Gethsémani; — mais ce fut un voleur mourant qui eût le privilège et la gloire de Lui dire une parole de consolation à sa mort. Jésus mourait pour l'homme; il souffrait à la place de l'homme; c'est pourquoi il fut donné à un homme pécheur et perdu, de rafraîchir son âme dans la cruelle agonie de la croix.

Lecteur, «il y a de la joie au ciel pour un pécheur qui se repent» (Luc 15: 7). Vous pouvez être une source de joie pour Dieu Lui-même, un témoin pour la gloire de sa grâce. Acceptez sa grâce; croyez qu'il est amour; ayez foi dans le sang de Jésus; confessez son nom comme étant le seul précieux; confessez-le devant les hommes; et votre nom sera confessé par le Seigneur Lui-même, devant les anges de Dieu, pour la joie du ciel.

Comment un pécheur peut-il être justifié?

Il est évident que cela est impossible aux hommes; car, avec toute sa science tant vantée, l'homme n'aurait pas pu imaginer un moyen par lequel il eût pu être justifié. Prenez pour exemple un prisonnier, amené devant le tribunal, et véritablement coupable du crime dont il est accusé. Le juge peut bien lui accorder son *pardon*; mais peut-il dire au coupable: «Vous pouvez vous retirer justifié, dès ce moment nul ne pourra vous accuser de quoi que ce soit? »

Il n'y a que Dieu *seul* qui puisse justifier le coupable et être juste en le justifiant. L'épître aux Romains, depuis le 1^{er} jusqu'au 8^e chapitre, expose le plan merveilleux de Dieu pour justifier le pécheur.

Tous sont coupables, Juifs et Gentils, religieux et profanes; il n'y a pas de différence, car tous ont péché. C'est Dieu qui le dit. La conscience le dit. Vous savez et je sais qu'il en est ainsi. Tous sont coupables. «Oui dites-vous, c'est là précisément ce qui m'inquiète. Je sais, que je suis un pécheur, comment donc puis-je être justifié, de telle sorte que rien ne puisse plus m'être imputé? »

Voyons d'abord comment vous *ne pouvez pas* être justifié. Ensuite nous verrons quel est l'unique plan de Dieu pour justifier le pécheur. «Nulle chair ne sera justifiée devant Lui par les oeuvres de la loi» (Romains 3: 20). Devant les *hommes*, le croyant est justifié par les oeuvres, comme il est dit en Jacques 2: 24; mais *devant Dieu*, il est absolument impossible d'être justifié par des oeuvres de loi; elles nous laissent toujours coupables. «Sachant que l'homme n'est pas justifié sur le principe des oeuvres de loi...; car sur le principe des oeuvres de loi, nulle chair ne sera justifiée». «Car si la justice est par la loi, Christ est donc mort pour rien» (Galates 2: 16-21): «Car tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction; car IL EST ECRIT: «Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. Or que par la loi personne ne soit justifié devant Dieu, cela est évident» etc. Nous avons transgressé la loi, elle ne peut que nous maudire. Nous ne pouvons pas même, par tous nos efforts pour garder la loi, obtenir le *pardon*, combien moins être *justifiés*. Que si vous dites: «Faisons de notre mieux pour aimer Dieu et garder ses commandements, puis espérons qu'Il nous pardonnera et nous justifiera», où, vous demanderai-je, Dieu a-t-il dit que nous eussions à faire de notre mieux, et où est l'homme qui le fasse? Non, par le moyen des oeuvres, nul ne sera justifié: Dieu l'a dit, et il est dur de combattre contre Dieu.

Voyons maintenant quelle est l'unique voie par laquelle Dieu justifie l'impie. *C'est Christ qui est mort!* Réponse admirable pour tous mes péchés! «Etant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang, etc., lequel a été livré pour nos offenses et a été ressuscité pour notre justification. Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ». «*C'est Dieu qui justifie*» (Romains 3: 19-28; 5: 1; 8: 31-34).

Cher lecteur, que vos pensées se portent et demeurent sur la croix de Christ. Bienheureux sont les yeux qui voient et les oreilles qui entendent le témoignage de Dieu concernant la mort de Jésus, qui est la propitiation pour nos péchés. «Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. Beaucoup plutôt donc, ayant été maintenant justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui» (Romains 5: 8). Ce que l'homme n'aurait jamais pu faire, Dieu l'a fait. Il a mis nos péchés sur Jésus, par le sang expiatoire duquel ils ont été effacés. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et *celui qui croit* est justifié de toutes choses. Ainsi Dieu est juste non seulement en pardonnant les péchés du croyant, mais encore Il est *juste*, en justifiant celui qui croit. Celui-ci, quoique ci-devant coupable, est maintenant justifié par la mort de Jésus, et justifié de telle sorte que nulle accusation ne peut désormais être élevée contre lui. Pensez à cela, mon frère en la foi; Dieu vous a *si parfaitement justifié* par le sang de Jésus, que rien ne peut plus être mis à votre charge, vu que Jésus a pris sur lui *tout*, oui tout ce qui était contre vous. N'y a-t-il pas là suffisamment de quoi vous donner la paix? Oui, la paix de Dieu est à vous; elle est vôtre pour toujours.

Cantique

C'est dans le ciel, où la gloire est promise,
Que nos désirs le cherchent par la foi;
Viens, ô Seigneur! enlever ton Eglise,
Introduis-la près du Père avec toi.

C'est là, Seigneur, que tout est allégresse,
Chants de triomphe, ineffables plaisirs;
Là, plus de deuil, plus de maux, de tristesse,
Là, plus d'ennuis, de langueurs, de soupirs.

Là, près de Toi, nous n'aurons plus d'orage,
Là, nous serons abrités à jamais;
Un calme entier sera notre partage,
Nous jouirons de l'éternelle paix.

Avec la foi, cessera l'espérance,
Mais dans nos coeurs dominera l'amour;
L'affreux péché n'aura plus de puissance:
Tout sera beau dans ton heureux séjour.

Seigneur Jésus! nous aimons à t'attendre,
En haut, vers toi, nous élevons les yeux.
O Rédempteur! lève-toi, viens nous prendre,
Et nous ravir avec toi dans les cieus.

Pensées sur le chapitre 4 de l'Apocalypse

Les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse sont bien propres à nous faire comprendre le caractère et la position célestes des saints dans le temps présent, par la manière dont ils nous décrivent la position que ces saints occuperont, au temps où Dieu exécutera ses jugements. L'Eglise n'est pas mentionnée comme telle, avant qu'elle apparaisse comme «l'Epouse» à la fin du livre.

Le sujet de ce livre de l'Apocalypse n'est pas la grâce, mais le jugement, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, la grâce de Dieu s'y montre dans la patience dont il use dans l'exécution du jugement. Tout, dans ce livre, est proprement jugement, même ce qui concerne les églises, car le Fils de l'homme marche au milieu d'elles, prenant connaissance de leur conduite: se promenant au milieu du corps nombreux de ceux qui font profession de christianisme, jugeant ses voies et ses oeuvres (tandis que ceux qui sont vainqueurs reçoivent la bénédiction promise), il finit par le vomir de sa bouche, dans son dernier état (chapitre 3: 16), et puis il s'occupe des jugements qui vont fondre sur le monde.

La division de tout le livre en trois parties distinctes est indiquée par le Saint Esprit lui-même. La première comprend «les choses que tu as vues», la gloire et la manifestation de Christ lui-même; la seconde, «les choses qui sont», c'est-à-dire les églises; la troisième, «les choses qui doivent arriver après celles-ci», c'est-à-dire les choses qui n'appartiennent pas à la position de l'Eglise dans son témoignage ici-bas, comme corps professant, mais ce qui concerne l'état de choses qui suivra, quand ce qui aura un caractère corporatif aura été vomi de la bouche du Seigneur (chapitre 1: 19; comparez 4: 1).

«Les choses que tu as vues», c'est donc la gloire de Christ. «Les choses qui sont», c'est la condition de l'Eglise, non pas seulement dans des églises locales, mais comme grand tout: car le Fils de Dieu dit à Thyatire «de tenir ferme jusqu'à ce qu'il vienne» (chapitre 3: 25), et à Philadelphie il promet de la garder «de l'heure de la tentation qui va arriver sur tout le monde habitable», montrant clairement ainsi que l'Esprit ne s'adresse pas seulement à une assemblée locale, mais qu'il embrasse l'Eglise tout entière, envisagée au point de vue du jugement, depuis le temps de l'abandon de son premier amour jusqu'à celui où elle est entièrement rejetée. Ce qui occupe Christ, c'est l'Eglise, jusqu'à ce que commence une dispensation tout à fait nouvelle.

Un autre trait digne de remarque se rattache aux «choses qui sont», savoir que l'Eglise est un témoin pour Dieu. Dans la première église déjà, dans Ephèse, ce témoignage a fait défaut; dans la dernière, dans Laodicée, l'Eglise a entièrement perdu son caractère de témoin, et Christ Lui-même, dans le sens le plus étendu et le plus complet, se présente pour prendre possession de l'héritage et reçoit le caractère que l'Eglise aurait dû conserver; il est «l'Amen, le Témoin fidèle et véritable».

Ensuite, comme ayant revêtu ce caractère, Christ prend de nouveau entre ses mains le gouvernement de ce monde: la position dans laquelle il apparaît ainsi est tout à fait différente de celle, dans laquelle nous l'avons vu marchant comme juge au milieu des églises sur la terre, et prononçant le jugement contre tout ce qui aurait dû rendre de Lui un fidèle témoignage. Le prophète voit Christ désormais dans le ciel; il en a fini avec l'Eglise sur la terre. Christ n'apparaît, pas comme «Chef du corps», mais comme «l'Agneau qui a été immolé»: Celui qui a été rejeté sur la terre est sur le trône dans le ciel, d'où les jugements doivent procéder. C'est un moment bien solennel. Nous voyons comment le monde passe sous le regard de Dieu et avec quelle patience il l'a supporté.

Il y a, relativement aux voies de Dieu envers l'homme comme homme, après la chute, trois grandes époques principales à distinguer: la période qui a précédé la venue de Christ; la période actuelle; et puis le temps qui s'écoulera après la seconde venue de Christ. On peut envisager les choses aussi autrement et distinguer plusieurs époques durant lesquelles Dieu, avec une constante et infatigable patience, mettrait l'homme à l'épreuve, pour voir si ce qui est bon pouvait être obtenu de lui, avant que Christ fût rejeté. Dieu savait à l'avance quel serait le résultat de cette épreuve, mais il y soumettait l'homme, il avait planté une vigne: La vigne, produisit des raisins sauvages, sa haie fut renversée, et un sanglier de la forêt la dévora; à la fin Dieu dit: J'ai encore un fils, mon bien-aimé; ils auront du respect pour mon fils! Mais les cultivateurs dirent: C'est ici l'héritier; venez, tuons-le (Matthieu 21: 3 et suivants; Marc 12: 1 et suivants; Luc 20: 9 et suivants). Alors le monde fut, en un certain sens, jugé, non pas que le jugement fût exécuté, mais

l'instruction du procès, l'épreuve était terminée: Satan, le prince de ce monde, est jeté dehors (Jean 12: 31). Ceci s'accomplit quand le vrai et légitime prince, le Fils de Celui à qui la vigne appartenait, fut rejeté; le monde fut jugé alors quant à son caractère et à ses voies: Il est sous la condamnation; c'est pourquoi nous sommes exhortés à ne pas nous conformer à ce présent siècle, Dieu rendant ainsi moralement le témoignage le plus clair contre Lui. «La figure de ce monde passe». «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». L'amitié du monde est inimitié contre Dieu» (1 Corinthiens 7: 7, 31; 1 Jean 2: 15; Jacques 4: 4). Le monde ayant rejeté le Fils de Dieu, Dieu prononce contre lui la sentence de réjection: le Fils quitte le monde, et le monde ne le voit plus; Satan est démontré «le chef du monde». Le Saint Esprit vient pour convaincre le monde de péché, parce qu'il n'a pas cru; de justice, parce que Christ l'a laissé pour s'en aller au Père; de jugement, parce que le témoignage de jugement contre le prince de ce monde est rendu. Le monde est convaincu de justice par ces deux choses: savoir que le Fils de Dieu a été rejeté et est monté à la droite du Père et puis que le monde ne le voit plus; et le Saint Esprit est donné à l'Eglise qui est le vase du témoignage de l'homme glorifié, jusqu'à ce qu'il revienne. Les saints sont rassemblés par le Saint Esprit, hors du monde, pour s'en aller au-devant de l'Epoux.

Quelle paix ne donne pas à nos âmes la vue du pouvoir de Christ sur toute la création, quand nous voyons ce pouvoir lié à l'anéantissement de la puissance de Satan. Ce pouvoir de Christ, devant un Satan lié, sera pleinement manifesté dans le siècle à venir, et les miracles que les disciples opéraient étaient un signe de cette puissance du Fils de l'homme, qui sera connue dans le monde qui est encore à venir: «Voici, je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi, et rien ne vous nuira; toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux» (Luc 10: 19, 20).

La terre fut rejetée quand l'Homme rejeté prit dans le ciel la place qui lui appartient. Les Juifs furent les instruments immédiats de cette réjection; mais l'homme, le premier Adam, fut entièrement mis de côté par cet acte, et le Juif dut être amené à reconnaître que, dans la chair, il n'y a point de bien et que la grâce céleste se rattachait entièrement au nouvel homme. «Il est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplisse toutes choses» (Ephésiens 4). Il descendit ici-bas en grâce comme le dernier Adam, afin d'introduire la gloire; et ainsi quand, l'Eglise est formée, l'Homme céleste prend sa vraie place dans le ciel, et l'homme terrestre est jugé. Toutes choses sont faites nouvelles: «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création»; nous ne connaissons plus Christ «selon la chair» (2 Corinthiens 5: 17). C'est comme chef de la nouvelle création que nous lui sommes unis. Le premier homme est de la terre, poussière; le second homme est le Seigneur, venu du ciel»; le second homme est monté, «mais qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre» (1 Corinthiens 15: 47; Ephésiens 4: 9). Il est monté comme le second Homme, afin d'entrer dans sa gloire auprès du Père, et comme résultat de tout ce travail de Dieu, l'Eglise est envisagée comme morte et ressuscitée avec Christ, assise dans les lieux célestes dans le Christ Jésus (Ephésiens 2: 6). Ceux qui sont de Christ sont appelés à manifester ce nouvel Homme par la puissance du Saint Esprit ici-bas, et l'Eglise devient ainsi le témoin vivant de la réjection de Christ sur la terre et de sa réception dans le ciel.

L'Eglise étant placée dans cette position, le Seigneur est avec elle et s'occupe d'elle, comme telle, aussi longtemps que, en quelque manière, il peut la regarder comme son témoin sur la terre: ensuite, ainsi que nous l'avons dit, il prend Lui-même la place de «l'Amen, le Témoin fidèle et véritable».

En ayant fini ainsi avec «les choses qui sont», nous voyons que pour être associé aux pensées de Dieu et à ses voies, le prophète doit être élevé au ciel. «Voici, une porte fut ouverte dans le ciel», et Jean voit l'Agneau sur le trône, et ceux qui ont été fidèles sur la terre, sont là avec Lui. Le caractère du trône lui-même, c'est que ce trône va revendiquer les droits de l'Agneau rejeté et que le jugement va être exécuté. Une voix me dit: «Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci; et sur-le-champ, je fus en Esprit». Quand il est en Esprit, le prophète n'est pas appelé à regarder autour de lui sur la terre, mais à monter dans le ciel.

Au trône se lie la manifestation de la puissance et de la majesté. Il en fut ainsi au Sinaï, où le jugement accompagnait le don de la loi; Moïse dut mettre des barrières tout autour du mont: «Celui qui touchera la montagne, sera lapidé ou transpercé d'un dard» (Exode 19). Plus tard, le trône de Jéhovah fut établi de nouveau à Jérusalem, et il fut entouré de la manifestation de la gloire de Celui qui était assis entre les

chérubins au-dessus du propitiatoire. Après l'érection du veau d'or, en vertu de l'intercession de Moïse, nous voyons Dieu pardonner les péchés, quoique ne tenant pas le pécheur pour innocent. «Je ferai passer toute ma bonté devant toi» (Exode 33). Tels furent toujours les principes du gouvernement de Dieu à l'égard d'un peuple terrestre. — Il y a un autre trône, maintenant: «le trône de grâce» (Hébreux 4), non pas que nous n'ayons pas une place plus élevée que celle qui nous est faite devant ce trône, car nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ; mais c'est pour nous un immense privilège d'avoir pleine liberté d'approcher de ce trône, «afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions grâce...» pendant que nous traversons ce monde dans la faiblesse, dans l'épreuve, l'infirmité et la perplexité: auprès de ce trône nous trouvons la puissance de Dieu pour nous dans tout ce dont nous avons besoin comme direction et comme secours.

Le trône que le prophète voit ici dans le ciel n'est ni l'un ni l'autre des trônes dont nous venons de parler, mais un nouveau trône placé dans le ciel et d'où procède l'exécution du jugement. En un sens, sans doute, tous ces trônes sont un, parce qu'ils sont tous le trône de Dieu; mais le trône qui apparaît ici dans le ciel est si différent du trône de grâce, que l'effet de la prière devant ce trône est le jugement, comme nous pouvons voir au chapitre 8, où les prières des saints étaient présentées et l'encens montant, le feu et le jugement descendirent sur la terre: «et il y eut des voix et des tonnerres et des éclairs et un tremblement de terre». Au lieu du trône de grâce, où nous trouvons «grâce pour avoir du secours au moment opportun» (Hébreux 4), nous voyons ici qu'en réponse aux prières des saints, l'encensoir est jeté sur la terre et y apporte le jugement.

Ce n'est ni «l'Agneau», ni «la Parole de Dieu qui exécutent le jugement, mais nous voyons le trône avant que le Christ sorte du ciel; nous nous trouvons placés dans l'intervalle de temps qui sépare le moment où il en a fini avec les églises sur la terre (car il ne reste plus rien dans l'Eglise à juger) et le moment où il reviendra de nouveau sur la terre comme le Témoin fidèle et véritable. Le trône, ici, est dressé pour l'introduction du Fils unique dans le monde pour le jugement, et le chapitre tout entier est l'expression des relations de Dieu avec la création. Dieu apparaît comme Créateur. S'il vient pour le jugement, tout doit être mis à sa place devant Lui. Dieu n'est pas là pour rendre l'homme capable de marcher contre le courant du mal, mais pour changer le courant lui-même: la création doit être remise en ordre, et toutes les gloires appartiennent à Christ. Quant à Israël, Christ est Roi d'Israël. Lorsqu'il naît dans le monde, il est Jéhovah-Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés. Osée signifiant Sauveur; Jah, Jéhovah, Jésus signifie Jah-Osée, Jéhovah le Sauveur. Il est Seigneur sur toute la création: «toutes choses ont été créées par lui...»; et il est aussi Roi des nations.

Comme Fils de David, donc, Israël lui appartient comme Fils de l'homme, le monde, tout est à lui; comme Fils de Dieu, il a (Colossiens 2) son propre droit personnel à toute gloire comme Créateur et Chef, sur toutes choses, de l'Eglise qui est son corps.

Ici, au chapitre 4 de l'Apocalypse, je le répète, il s'agit des relations de Dieu avec la création: quand Dieu établit ces relations, il donna l'arc-en-ciel comme signe de son alliance et gage de sa fidélité; et quand il va exécuter des jugements contre la terre, il s'entoure Lui-même de ce signe de sa fidélité à l'égard de son alliance avec la création (verset 3).

Et il y avait «autour du trône, vingt-quatre trônes, et sur les trônes vingt-quatre anciens assis, vêtus de vêtements blancs, et sur leurs têtes des couronnes d'or». Ces vingt-quatre anciens représentent les saints dans leur caractère céleste, mais non pas comme l'Eglise, le corps de Christ. Ils sont «rois et sacrificateurs»; le chapitre 4 nous les montre comme *rois*, le chapitre 5, comme *sacrificateurs*. Quand le moment est venu où Dieu va s'occuper de la création, les saints sont vus assis sur le trône avec Lui. Quelle place glorieuse il nous a faite! Nous sommes «une sacrifice royale» (1 Pierre 2: 9); nous n'appartenons pas à cette création, mais nous sommes «comme une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18). La gloire et le profit en reviennent tout entiers à Dieu; quoique la bénédiction soit à nous. Nous avons la gloire toute particulière d'être: «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17; Galates 4: 7); mais il y a plus, nous devons être son «Epouse». L'épître aux Colossiens, chapitre 1, nous montre cette double gloire du Christ qui est «premier-né de toute la création», comme l'héritier des domaines de Dieu et, à côté de cela, «le premier-né d'entre les morts». Il est le Chef de la nouvelle création. Il est ressuscité d'entre les morts dans la puissance de cette vie que la mort ne pouvait pas retenir; l'épître aux Ephésiens nous montre

quelque chose de plus: «Et il l'a donné pour être Chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps». Toutes choses sont à Lui, et il est Chef sur toutes choses à l'Eglise; non pas Chef sur le corps, bien qu'il juge le corps; car l'Ecriture ajoute que l'Eglise est «la plénitude de Celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 22, 23). Le Chef ou la Tête, sans le corps, serait incomplet et l'Eglise le rend complet. Nous sommes unis à Lui; nous ne sommes pas de la vieille création, mais de la nouvelle, quoique nous soyons encore dans le corps et que nous ayons à porter ce corps avec nous dans la servitude de la corruption. Nous faisons partie de la nouvelle création comme étant un avec Lui qui remplit tout en tous; tandis que, envisagés individuellement, nous avons le caractère de «rois et de sacrificateurs». Tous les saints qui seront ressuscités, sont assis ici autour du trône de Dieu, autour du trône d'où sortent «des éclairs, et des voix et des tonnerres».

Quelle position glorieuse pour nous! «Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges» (1 Corinthiens 6: 3)? Ne pensez pas que cette gloire soit trop haute pour vous; il en est pour vous de plus élevées encore. — Vous êtes appelés à manifester sur la terre le caractère du ciel dans la vie de tous les jours. Quand Jésus était sur la terre, l'homme humble et obéissant, Celui que Dieu avait «envoyé dans le monde», il apporta ici-bas les principes de l'esprit du ciel dans toutes ses voies et toutes ses paroles: il était «le Fils de l'homme qui est dans le ciel», et il dit de ses disciples: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 16; 15: 19). Cette vérité condamne tout principe de conduite qui ne nous associe pas à Celui que le monde a rejeté. Le monde hait ce qui est céleste et ne peut pas supporter le témoignage de ce qu'a accompli ce qui est céleste. Nous sommes appelés à n'être rien dans le monde; nous devons savoir être méprisés et trouver en Christ notre céleste part, en sorte que nous n'ayons plus aucune ambition d'être quelque chose là où Lui n'a rien été. «Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre» (Jean 5: 44)? Nous sommes appelés à manifester l'esprit et le caractère du Christ céleste.

«Et il y avait sept flambeaux de feu brillant devant le trône etc. (versets 3, 4). La figure que nous trouvons ici est empruntée au temple. — Tout est jugement ici; une septuple perfection, mais un septuple jugement. Les sept lampes ne sont pas ici, comme dans Zacharie 4, «les yeux de l'Eternel qui vont çà et là par toute la terre», mais un feu brûlant qui consume tout ce qui ne convient pas à la présence de ce trône céleste. Ce jugement du ciel est une chose solennelle. Notre position repose tout entière sur la grâce. Nous demeurons en Lui et Lui en nous. Les révélations que l'Esprit de Dieu nous apporte le concernent Lui, comme notre Dieu, et le ciel comme notre demeure. «L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit...» Etienne rempli du Saint Esprit, et ayant les yeux arrêtés sur le ciel, vit le trône, et Jésus à la droite de Dieu. Mais ici tout est bien différent: l'Esprit lui-même est comme des «lampes de feu brûlant». Que fera la terre quand le ciel aura ce caractère de jugement, lorsqu'il n'y aura ni trône de grâce, ni patience, mais que tout sera jugement?

«Et au milieu du trône et autour du trône quatre animaux pleins d'yeux, derrière et devant» (verset 6). Les quatre animaux sont les figures symboliques de ceux qui sont à la tête du pouvoir judiciaire de Dieu. Dieu peut donner cette place aux anges ou aux saints. L'Ecriture fait souvent mention des chérubins que nous retrouvons ici sous le nom d'animaux. Au chapitre 3 de la Genèse, nous les voyons placés à l'entrée du jardin d'Eden pour garder le chemin de l'arbre de vie. Dans le prophète Ezéchiel, ils sont associés au jugement: quand la gloire de Jéhovah s'est élevée de dessus le chérubin, au chapitre 9, le jugement tombe sur tous ceux qui n'ont pas la marque Thau. Nous les retrouvons au dedans du voile dans le tabernacle, comme le symbole du pouvoir judiciaire de Dieu, car ils avaient les yeux tournés vers l'arche, le trône de la puissance de Dieu (Exode 25: 20); Dieu gouvernait Israël et usait du même pouvoir dans la création tout à l'entour. Plus tard, quand Salomon eut bâti le temple, les chérubins ne regardent plus vers l'arche, mais leurs ailes touchent les deux murailles opposées de la maison, et leurs regards sont tournés en avant vers le dehors (2 Chroniques 3: 11-13); c'est là une figure du règne de Christ comme vrai Salomon, alors que toute sa puissance judiciaire promènera ses regards au dehors pour bénir; son règne s'étendra par-dessus toute la terre, quoique spécialement sur Israël (comparez Psaumes 72): «par moi, règnent les rois; et par moi, les princes décernent la justice» (Proverbes 8: 15).

Les «quatre animaux» représentent les quatre classes de la création que nous trouvons dans la Genèse: le premier animal était semblable à un lion, type des bêtes sauvages; le second était semblable à un veau, type des bêtes des champs; le troisième avait la face d'un homme, et était la figure des hommes; le quatrième était semblable à un aigle volant, type des oiseaux de l'air; en sorte que les symboles du pouvoir

et du jugement de Dieu nous sont présentés ici en connexion avec la création sur la terre, quels que soient d'ailleurs les instruments dont Dieu se sert, Nebucadnetzar, les anges ou les saints.

«Et ils sont pleins d'yeux devant et derrière». N'est-ce pas là une figure bien claire de l'intelligence intuitive et secrète? — ils voient tout, devant et derrière: rien n'échappe à l'oeil et à la puissance de Dieu. Là où le regard de l'homme ne peut pas pénétrer, Dieu voit tout: toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de Celui avec qui nous avons affaire» (Hébreux 4).

«Et les quatre animaux avaient chacun six ailes tout à l'entour», comme dans Ezéchiel, afin que nous comprenions la rapidité de l'exécution des conseils et des desseins de Dieu, et l'empressement de ceux qu'il envoie, dans leur service.

«Et ils ne cessent point, ni jour, ni nuit, disant: Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-puissant, qui étais, qui es, et qui viens» (verset 8). Les quatre animaux ne rendent pas proprement culte ici, comme au chapitre 18 : ils célèbrent Dieu dans son pouvoir et sa gloire. Les anciens, dont les affections sont réveillées par la gloire du Seigneur, se prosternent et adorent; mais à côté de cela, il y a la célébration, la célébration publique du pouvoir. La création sera la célébration perpétuelle de la sainteté, et de la sagesse, et de la puissance du Seigneur Dieu Tout-Puissant. Tout ce que l'arc-en-ciel embrasse, dans le ciel et sur la terre, proclame la puissance créatrice de Dieu; le soleil et les étoiles diront sa puissance et sa gloire; «toute créature sur la terre et sous la terre etc....» Toute la création muette aura une voix qui célébrera à perpétuité la puissance et la gloire éternelles de Dieu. «Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles; toutefois leur voix est ouïe» (Psaumes 19: 3). Quand Dieu établira le règne de sa puissance dans la personne du Seigneur Jésus, la création étant délivrée de la servitude de la corruption, pour jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu, son gouvernement, aussi bien que sa grâce, montrera qu'il est un Dieu saint. Il n'y aura point de péché là, ni de souillure; au jour des propitiations (Lévitique 16), le tabernacle et tous les vaisseaux du service étaient aspergés de sang.

Le chapitre qui nous occupe anticipe ce qui sera et que nous retrouvons au chapitre suivant en relation avec la Rédemption. Il est un tableau de la puissance de Dieu en création, comme le chapitre 5 l'est en rédemption, et cela, l'un comme l'autre, avant la révélation des jugements qui introduiront la gloire.

Nous ne trouvons rien au sujet du Père ici, mais les noms de Dieu sont ceux qu'il prend dans l'Ancien Testament, comme Tout-Puissant et Seigneur en relation avec Israël: «Jéhovah qui était, qui est, et qui vient», le Tout-Puissant connu d'Abraham (comparez Exode 3; 6). Il n'est pas question du tout du caractère de Dieu comme Père et de sa relation comme tel avec les enfants, pas davantage de Jésus comme Chef à l'égard des membres de son corps, mais de Dieu publiquement célébré. Quand il s'agit du Père, c'est de la maison et d'une place dans la maison que l'Ecriture nous parle, non pas de trônes; nous sommes chez nous auprès du Père, dans sa maison, nous trouvons notre joie dans le Père. «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père...; je vais vous préparer une place; et... je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi» (Jean 14: 2, 3). Mais ici il s'agit de la majesté de Dieu; la voix de la création et de la providence célèbre, à travers l'éternité, «Celui qui était, qui est, et qui sera».

Deux faits caractéristiques se lient à la position des saints célestes. D'abord, lorsque le trône est dressé, ils sont assis au milieu même des jugements dans un repos calme et paisible. Les éclairs et les tonnerres n'ébranlent ni leurs couronnes sur leurs têtes, ni leurs coeurs au dedans d'eux. Tout est paix pour eux! Quel témoignage précieux de la place qui nous appartient! Veuille le Seigneur que nous sachions la prendre et élever nos coeurs à la hauteur des pensées de Dieu à notre égard. Que ses voies envers nous apparaissent merveilleuses, quand nous pensons à la paix parfaite dont la grâce nous a appelés à jouir, même en présence des signes du jugement de Dieu, et à la puissance rédemptrice qui nous a rendus capables de nous tenir dans une semblable position! En second lieu, quand Dieu apparaît dans sa majesté, sa présence ne produit pas de crainte. Les saints célestes sont là dans sa sainteté, placés dans la lumière, non pas en esprit seulement, mais de fait. Ils sont rendus «participants de sa sainteté», et quand ils entendent les quatre animaux qui ne cessent ni jour ni nuit, disant: «Saint, saint, saint, Seigneur Dieu Tout-Puissant», l'adoration et non la crainte s'élève de leurs coeurs. Et quand les animaux rendent «gloire et honneur et actions de grâces à Celui qui est assis sur le trône», ils ne restent pas assis sur leurs trônes, mais ils tombent sur leurs faces devant «Celui qui est assis sur le trône, et se prosternent devant Celui qui vit aux siècles des siècles» (versets 9, 10). Ils sont si remplis du sentiment de la gloire de Celui qui est assis sur le trône, qu'ils

abandonnent leur position de gloire personnelle, et qu'ils n'en usent que pour célébrer cette gloire qu'ils ont à reconnaître.

Les saints dans la gloire sont heureux qu'il y ait quelque chose qui soit au-dessus d'eux; ils pourront se dépouiller de la gloire, afin que le Seigneur l'ait tout entière. Quel contraste entre cette scène et l'esprit d'incrédulité dans le coeur qui se glorifie lui-même! L'orgueil du coeur naturel ne peut pas supporter qu'il y ait quelque chose qui soit plus élevé que lui; mais les saints dans la gloire se réjouissent de ce que Christ ait toute la gloire. Ils peuvent trouver leur joie dans le caractère et l'exaltation de Dieu, ils se réjouissent de la manifestation de sa gloire, et de sa gloire intrinsèque: «Tu es digne, Seigneur» (verset 11). Quel sentiment de la louange, qui appartient à Dieu! Quelque faibles et infirmes que soient les saints, c'est ce sentiment-là qui est, pour ainsi dire, le premier instinct de leur vie! Tel était le brigand sur la croix: il avait discerné le vrai caractère de Dieu. «Celui-ci, dit-il, n'a rien fait qui ne se dût faire» (Luc 23); et ayant reconnu ainsi la gloire de Dieu, il sentit le besoin de la partager, et Jésus lui répondit: «En vérité, je te dis, qu'aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis». Au lieu de vouloir accabler Celui que Dieu allait élever, il y avait de la joie dans le coeur du pauvre brigand, à la pensée de trouver quelque chose qui fût au-dessus de lui: tel était le premier mouvement de la vie en lui. N'aurons-nous pas de la joie à voir la gloire de Christ, et l'excellence du ciel? Ne serons-nous pas heureux de voir un Paul, un Pierre, dans une place plus élevée que nous? Tel est l'esprit du ciel; ici-bas, l'homme mettrait volontiers Dieu sous ses pieds, si Dieu s'opposait à la tendance naturelle de son coeur mauvais. La célébration de la puissance de Dieu produit le culte et l'adoration: «Les vingt-quatre anciens jettent leurs couronnes devant le trône, disant: Tu es digne, Seigneur...».

Une autre remarque à faire ici, c'est que, à cet esprit d'adoration, est liée une vraie intelligence de ce qui la produit. «Tu es digne, Seigneur, *car* tu as créé...» C'est ainsi que, dans le chapitre 2 de l'épître aux Hébreux, nous lisons: «Il était convenable pour Lui...». Quelle chose extraordinaire que d'être capable de dire qu'il était convenable pour Dieu de traiter son Fils ainsi. On sent que les choses qui sont convenables pour Dieu sont familières à celui qui vient de parler si puissamment de la gloire de Christ. Nous l'entendons plus loin encore une fois, disant: «Un tel souverain sacrificateur était convenable pour nous» (Hébreux 7: 26): nous faisons partie d'un peuple céleste en connexion avec Lui qui a été élevé plus haut que les cieux, et nous avons besoin d'avoir là un sacrificateur pour nous. Une âme dépouillée d'elle-même commence à comprendre et à aimer la gloire de Dieu; elle n'est pas molle et indifférente, mais elle a la connaissance et l'intelligence, et c'est là la vie. Nous retrouvons cette intelligence dans le chapitre suivant: «Tu es digne..., *car* tu as été immolé et tu nous as achetés pour Dieu par ton sang».

Comme cet anéantissement complet du coeur devant Dieu, et cette bienheureuse intelligence des caractères de Dieu, délivrent l'homme le plus pauvre et le plus vil de ce monde des misérables oripeaux de sa corruption. L'égoïsme de l'homme l'enfermerait dans l'étroitesse de son esprit, au lieu de l'élever jusqu'à Dieu.

Ne sommes-nous pas heureux d'avoir des couronnes à déposer aux pieds du Seigneur? «C'est à cause de ta volonté qu'elles existent et qu'elles furent créées!». Le bon plaisir de Dieu et la volonté de Dieu sont la source de toutes choses. Si nous avons pris la position qui nous convient devant Dieu, nous serons soumis à sa volonté; si nous sommes loin de lui, nous n'aimerons pas que son bon plaisir s'accomplisse: cependant ce bon plaisir de sa volonté est la seule source de bénédiction. Puissions-nous connaître Dieu ainsi, et nous pouvons dire que, en Jésus et par Jésus, nous connaissons son amour, et par le bon plaisir de sa volonté, nous avons été faits ses enfants (comparez Ephésiens 1: 5). Quand le Seigneur Jésus naquit, il devint le lien entre Dieu et de pauvres pécheurs, car il était le don de l'amour de Dieu dans sa «bonne volonté envers les hommes:» en Lui, mort et ressuscité, nous sommes, par l'Esprit, amenés à Dieu. Que Dieu nous donne d'apprécier dignement Jésus! Si Lui demeure dans nos coeurs, tout sera simple; tout sera paix, tout sera amour.

Pourquoi je suis sûr d'être sauvé?

Vous m'avez demandé dans votre dernière lettre, comment je pouvais être sûr que j'étais sauvé pour l'éternité. — Je viens répondre à votre question en vous disant que c'est simplement parce que «je crois Dieu» (Actes des Apôtres 27: 25), c'est-à-dire, parce que je crois chacune des paroles que Dieu a prononcées, tant au sujet de l'état de chute et de mort dans lequel je me trouvais par nature, qu'au sujet de la vérité de «l'évangile de la gloire du Christ» (2 Corinthiens 2: 4).

Par la foi je comprends (voyez Hébreux 2: 2) que Jésus Christ est venu dans le monde pour *chercher* et pour *sauver* des pécheurs tels que moi, et en conséquence, je ne méprise pas l'offre de la vie éternelle que Dieu me fait par Christ, mais je regarde en dehors de moi-même vers Lui, pour toutes choses, et je trouve qu'en Christ Dieu a répondu à tous mes besoins.

De même qu'un homme qui a faim, sait parfaitement quand ses besoins sont satisfaits, ainsi je *sais* (d'après l'autorité de la Parole de Dieu «qui ne peut mentir» (Tite 1: 2), que Christ a vidé la question tout entière de ma culpabilité, lorsque, d'après le commandement du Père (voyez Jean 10: 18), «Il fut manifesté une fois pour l'abolition du péché» (avec sa racine, ses branches, ses fruits), «par le sacrifice de Lui-même» (Hébreux 9: 26), et qu'il put dire; «Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai *achevé* l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (Jean 17: 4).

Et Christ n'est pas mort en vain! Car maintenant je sais n'avoir rien, n'être rien, ne savoir rien, ne m'inquiéter de rien, en dehors de Christ ressuscité d'entre les morts, et assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux, dans la plénitude de la paix, après qu'il a remporté la victoire sur tous ses ennemis et tous nos ennemis.

Etre occupé de Christ dans le ciel est «justice, paix et joie dans l'Esprit saint» (Romains 14: 17); car en Christ je trouve pour moi la justice, la paix, la joie, simplement en détournant mes regards de moi-même et en les portant sur Lui comme mon tout.

Etre occupé d'un Seigneur qui est vivant et qui aime, c'est la vie de la foi, dans son sens le plus strict; c'est en même temps une source éternelle de bonheur, et la seule puissance de sainteté de vie.

La résurrection renferme tout pour celui qui croit; car le croyant n'existe réellement et véritablement devant Dieu que dans un Christ ressuscité.

C'est la résurrection de Christ qui démontre que Dieu a été parfaitement satisfait par le prix payé pour notre rédemption: «Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père» (Romains 6: 4). — Je le répète, la résurrection renferme tout pour le croyant; et nous en serons persuadés, si nous nous souvenons que le péché dominait sur nous tous, — par nature, — et que ses gages sont la mort! — Si le péché, qui était notre maître, nous avait payé nos gages, il nous eût livrés à une mort éternelle; mais le Fils béni du Père est venu, et a reçu ces gages pour nous, parce que Lui seul avait le pouvoir de reprendre sa vie, après qu'il l'avait laissée (voyez Jean 10: 17, 18). Si ce pouvoir ne lui eût pas appartenu, et n'eût pas été exercé par Lui, nous n'aurions pu obtenir le pardon, nous n'aurions jamais eu devant Dieu l'existence positive que nous possédons maintenant, dans la personne glorifiée de Christ, le Chef de cette création nouvelle, dont tous les chrétiens font partie.

Méditations sur la seconde venue de Christ (Darby J.N.)

publiées sur les années 1864 & 1865

1. Notes d'une méditation sur 1 Thessaloniens 1

Le sujet sur lequel je voudrais attirer votre attention, est la venue de Christ considérée comme l'espérance propre de l'Eglise, et je voudrais vous montrer qu'elle lui est toujours présentée comme telle, par l'Esprit de Dieu. Quand une fois il est établi comme fondement, que sa première venue est celle qui apporte la paix et le salut — même, avant cela, comme moyen d'éveiller la conscience — la seule chose qu'il était recommandé aux saints d'attendre et de désirer était la venue du Seigneur. Il est évident que la première chose que l'âme ait besoin de savoir, c'est la raison de son salut. Quand une fois elle est connue, le Seigneur Lui-même devient précieux au croyant, et nous verrons que, tant que l'Eglise fut en bon état, le coeur des saints était lié à Lui et attendait sa venue. Maintenant aussi nos coeurs devraient comprendre, comme nous voyons par les Ecritures que c'était le cas alors, que la venue de Christ n'est point quelque spéculation étonnante, ou l'idée exaltée de quelques-uns, mais qu'elle est, au contraire, présentée à l'Eglise comme une vérité élémentaire et fondamentale, qu'elle formait jadis une partie des habitudes et des sentiments des saints et se mêlait à chacune de leurs pensées. — Elle était, et est encore, la pierre centrale de tout ce qui soutient le coeur dans ce lien solitaire (en tant que nous y regardons en traversant le désert); et avec un coeur plein d'amour pour Dieu et un désir ardent de voir Christ, nous pouvons apprécier cette prière de l'Apôtre pour nous: «Or le Seigneur veuille diriger vos coeurs à l'amour de Dieu et à la patience du Christ». Nous n'avons pas longtemps à attendre, et il vaut la peine d'être patients! — Nous verrons aussi que les enseignements de l'Ecriture, à propos de la seconde venue de Christ, jettent une merveilleuse lumière sur la valeur de sa première venue. Car sa seconde venue pour les saints doit les consommer quant à leurs corps, et les amener ainsi dans le plein résultat de l'oeuvre du salut — cette oeuvre de vie que Christ a déjà fait comprendre à leurs âmes et qui est fondée sur le droit à la parfaite justice qu'Il leur a acquis sur la croix. Il vient pour les prendre à Lui, afin que là où Il est, ils y soient aussi, pour transformer leurs corps vils et les rendre conformes à son corps glorieux. Pour les saints, la résurrection est une résurrection de vie et non de jugement. C'est une élévation dans la gloire, par le pouvoir du Seigneur, pour ceux qui sont déjà vivifiés et justifiés. Quand des personnes, des chrétiens même, attendent un jugement et disent comme Marthe: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour...» elles oublient le jugement des vivants; ce dont elles parlent est le jugement de ce monde, — qui les surprend mangeant et buvant, en sorte qu'il leur survient une soudaine destruction, comme le travail à une femme qui est enceinte, et qu'ils n'échapperont point. Voilà ce que l'homme n'aime pas, il remet le jugement de Dieu à une époque vague et indéterminée, où il espère que tout ira bien, il pense qu'alors seulement son sort final sera décidé et il espère que ce sera pour son bonheur. Sans doute il y a un jugement, mais toutes les pensées de l'homme là-dessus sont erronées. Tout est décidé dès maintenant. Celui qui croit n'est pas jugé, et celui qui ne croit pas est déjà jugé. Si nous croyons les Ecritures, tout est aussi simple que possible: La première venue de Christ pour faire la volonté de son Père, a été si parfaite dans son efficacité, que ceux qui appartiennent à cette première venue, qui ont part à son efficacité par la foi, sont justifiés, purifiés, pardonnés en vertu de cette venue, et quand Il viendra une seconde fois, ce sera pour les introduire dans la gloire. Du moment que je comprends cette vérité, qu'Il vient pour prendre les croyants à Lui, du moment que je vois qu'Il vient une seconde fois pour nous placer dans la gloire, pour nous changer à sa propre ressemblance et nous avoir avec Lui, cela change tout pour moi, bien loin d'être une chose de peu d'importance. Je crois que la mort est l'événement le plus heureux qui puisse arriver au fidèle, mais ce n'est pas là ce que j'attends. J'attends de le voir, Lui. Il peut venir demain, aujourd'hui, maintenant. Ne pensez-vous pas que cela changerait tous vos plans? Si vous croyiez qu'Il va venir, cela n'apporterait-il pas une grande différence dans vos pensées? Vous savez qu'il en serait ainsi! Supposez qu'une femme attende le retour de son mari qui est en voyage, ne ferait-elle pas des efforts pour que tout soit bien en ordre?

Une autre chose que j'ai trouvée particulièrement bénie, c'est que cette attente nous lie si étroitement à Christ, que ma pensée n'est plus seulement d'aller au ciel et d'y être heureux. Sans doute nous y serons parfaitement heureux. — Sa divine présence répandra autour de nous une bénédiction réelle et infinie. Mais je pense aussi, qu'il va venir Quelqu'un que je connais, qui m'aime, qui s'est donné Lui-même pour

moi et que j'ai appris à aimer! Je serai avec Lui pour toujours. Ainsi Christ devient personnellement plus en vue, Il devient plus particulièrement l'objet de nos pensées. Rien n'est plus puissant que cela. Rien n'est plus puissant que l'Écriture pour toutes choses. Elle agit sur l'âme avec le pouvoir de la lumière divine — elle révèle Christ, place le jugement du coeur en sa présence. Elle juge chacune des pensées du coeur et montre ce qu'elles sont en vérité.

Il y a trois positions dans lesquelles Christ nous est présenté dans les Écritures:

1. Sur la croix à sa première venue;
2. Assis à la droite de Dieu;
3. Venant une seconde fois.

Dans la première, il a posé le fondement de ce que nous possédons en Lui. Ce fondement est la croix, et maintenant qu'Il est assis à la droite de Dieu, Il nous a envoyé le Saint Esprit, le Consolateur, pendant que nous attendons son retour, lequel donne à ceux, dans lesquels Il demeure, une pleine certitude de foi quant à l'efficacité de l'oeuvre de Christ et de leur propre rédemption; l'amour de Dieu et leur propre adoption les amenant ainsi à désirer ardemment sa seconde venue.

Ayant ainsi donné une idée de la place que la seconde venue de Christ occupe dans les Écritures, je citerai quelques passages de différentes portions de la Parole, sans entrer maintenant dans beaucoup d'explications, pour montrer que cette venue est la grande vérité de l'espérance scripturaire, et que toutes les pensées, les espérances, tous les sentiments et les intérêts des enfants de Dieu sont étroitement liés à cette vérité. Que non seulement cette idée n'est pas fausse, mais qu'elle n'est même ni rare, ni étrange, — qu'elle fait partie, au contraire, de toute la structure du Christianisme.

1 Thessaloniens 1: 9, 10: «Car eux-mêmes racontent de nous quel accès nous avons eu auprès de vous, et comment vous avez été convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai; et pour attendre des cieux son Fils, Jésus, qu'il a ressuscité des morts, et qui nous délivre de la colère à venir». Ici, nous voyons que le monde parlait de cette attente des chrétiens, tant cette attente était sûre et tant était grande l'influence qu'elle exerçait sur leur conduite. Eux — les disciples — attendaient le Fils de Dieu du ciel, et cette attente formait une partie de ce à quoi les païens étaient convertis; une attente actuelle et si vive du Fils de Dieu venant du ciel, que le monde lui-même s'en apercevait.

1 Thessaloniens 3: 18, 19: «Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire?». Qu'il est beau de voir ici l'affection de Paul pour les saints! mais quel était le moment que son coeur attendait, comme celui où toutes ses affections seraient satisfaites? La venue de Christ. De même, quant à ce qui regarde la sainteté, nous voyons au chapitre 3: 12, 13: «Et le Seigneur vous fasse croître et abonder de plus en plus en amour les uns envers les autres et envers tous, comme nous abondons aussi en amour envers vous; pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père, à la venue de notre Seigneur Jésus Christ, avec tous ses saints». — La venue de Christ, sa venue avec tous ses saints était si présente à son esprit, qu'il pense à l'état de perfection dans lequel les Thessaloniens devaient être trouvés à ce moment là, comme à ce que son coeur désirait surtout pour eux.

Et dans le chapitre 4: 13-18: «Or, frères, nous ne voulons pas que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez point attristés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut, et qu'Il est ressuscité; de même aussi ceux qui dorment en Jésus, Dieu les amènera avec Lui. Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous, les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur Lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants, qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles». Nous voyons que, bien loin que la venue du Seigneur fût alors une doctrine étrange, Paul, tout en n'ayant pas l'idée que les chrétiens pussent mourir sans aller au ciel, ne leur présente pourtant point cette pensée comme sujet de consolation, mais bien celle qu'ils reviendraient avec Jésus. La mort ne pouvait pas les priver de cela — Dieu voulait les avoir avec Lui. Remarquez d'abord, chers amis, cette pleine assurance au sujet des saints vivants

comme de ceux qui sont morts. Comment peut-on continuer à dire qu'il est impossible de rien savoir à cet endroit, de ce côté-ci du tombeau. L'Apôtre parle de ce qui se passe des deux côtés.

La première venue de Christ a si bien accompli l'oeuvre de la rédemption et de l'abolition du péché, que sa seconde venue n'est plus, pour les saints vivants, comme pour ceux qui sont morts, que gloire et réunion avec Lui. Voyez combien cette venue du Seigneur était alors présente à l'esprit des saints. Si j'allais consoler les amis d'un fidèle qui vient de mourir, en leur disant que Dieu l'amènera avec Jésus quand Celui-ci reviendra, que penseraient-ils de moi? Que je suis fou! Et pourtant telle est la consolation que Paul donne aux Thessaloniens — il ne leur en donne aucune autre, quoiqu'il enseigne clairement ailleurs, que l'âme d'un saint va au ciel quand il meurt. — Ces exemples montrent combien la venue du Seigneur se mêlait à chaque pensée, à chaque sentiment du christianisme alors; — de même aussi ce souhait de l'Apôtre pour les chrétiens, au chapitre 5: 23: «Or, le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement; et que votre esprit, et l'âme, et le corps, soient conservés absolument sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ». Mais le monde rejette cette doctrine, l'église se mondane et n'y attache plus de valeur; il n'en était pas ainsi pour les premiers disciples — leurs coeurs étaient attachés à leur Maître, ils désiraient de Le voir, de devenir semblables à Lui. L'attitude constante de leurs âmes était d'attendre du ciel le Fils de Dieu.

J'ai parcouru avec vous ces passages, non seulement pour prouver que la doctrine est scripturaire, mais encore pour vous montrer comme elle se lie à toute la vie du chrétien. Nous retournerons en arrière maintenant, pour examiner le témoignage constant que rend l'Écriture à la vérité de cette doctrine, et les différents points de vue sous lesquels elle nous la présente.

D'abord, au chapitre 24 de Matthieu 30, 31: «Et alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel. Alors aussi toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande gloire. Et il enverra ses anges avec un grand son de trompette: et ils assembleront ses élus, des quatre vents, depuis l'un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout».

Lorsque les disciples lui demandent quand ces choses arriveront, Il leur dit de veiller, et au verset 44: «C'est pourquoi, vous aussi, tenez-vous prêts; car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas». Mais le Seigneur va plus loin dans les paraboles suivantes qui s'appliquent aux chrétiens. Le caractère du mauvais serviteur ici donné, consiste en ce qu'il dit dans son coeur: «Mon maître tarde à venir», et c'est pourquoi il se met à manger et à boire avec les ivrognes. Ils perdent de vue l'attente de l'Église, et tombent bien bas dans le pouvoir hiérarchique et dans le monde, dans les plaisirs et le confort. Mais l'époux tardait à venir, et l'église perdit l'attente constante de Christ et les fruits bénis que cette attente produit dans les âmes.

Matthieu 25: 1: «Alors le royaume de Dieu sera fait semblable à dix vierges qui, ayant pris leurs lampes, sortirent à la rencontre de l'époux». Voilà l'essence de la vocation de l'église. — Ils sortirent, mais comme l'époux tardait à venir, ils s'endormirent tous, les saints aussi bien que les professants, sans exception; ils perdirent tous le sentiment de ce pourquoi ils étaient sortis et cessèrent de veiller. Et qu'est-ce qui vint les arracher à l'état de sommeil dans lequel ils étaient tombés? Verset 6: «Or au milieu de la nuit il se fit un cri: Voici, l'époux vient, sortez à sa rencontre». Ils durent être appelés encore une fois à sortir; ils étaient rentrés dans le monde, ils avaient cherché une place où ils pussent dormir plus commodément; c'est précisément là que se trouve maintenant l'église professante, mangeant et buvant avec les ivrognes, et ce cri, je le crois, se fait de nouveau entendre: «Voici, l'époux vient!».

Ce qui fit que l'église perdit le sentiment du fait pour lequel elle avait été appelée à sortir, c'est qu'elle dit précisément ce que le monde, ce que les chrétiens même disent maintenant: «Le Seigneur *tarde* à venir». Ils ne disent pas qu'Il ne viendra pas, mais qu'Il tarde à venir: nous n'avons donc pas à l'attendre.

Je laisserai de côté l'Évangile de Marc, non qu'il n'y ait là aussi plusieurs passages importants, mais parce que, en général, ces passages sont les mêmes que ceux de Matthieu. Nous passerons donc au chapitre 12 de Luc 35-38: «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et vous-mêmes, soyez semblables à des serviteurs qui attendent leur Seigneur, quand il s'en reviendra des noces, afin que quand il viendra, et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avancant, il les servira. Et s'il

vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces esclaves-là». Remarquez ici que l'attente de la venue de Christ, est ce qui caractérise le chrétien, d'après la pensée de Christ. Les hommes parlent de la mort, mais la mort n'est pas «mon Seigneur».

Nous trouvons la même vérité présentée avec force aux hommes, au chapitre 17: 22-37, où l'exhortation est relative non pas au péché, mais à cette mauvaise pensée: que le monde pourrait ne jamais finir. Aussitôt que Noé fut entré dans l'arche, le déluge vint et les fit tous périr. Aussitôt que l'Eglise sera enlevée, Satan ayant rempli de mensonges le coeur des hommes, le jugement aura lieu. Et comme dans les jours de Noé et de Lot, ils mangeaient, ils buvaient, ils achetaient, ils vendaient, ils plantaient et bâtissaient, ils en sera de même au jour où le Fils de l'homme sera *révélé*. Remarquez ici qu'il est impossible d'appliquer cela au grand trône blanc. — Quand le Seigneur siégera sur le grand trône blanc, les cieux et la terre auront passé; il y a une destruction totale de toutes choses, les hommes ne pourront donc pas alors manger et boire, planter et bâtir.

Voyez maintenant au chapitre 21: 26-36. On applique généralement à la destruction de Jérusalem ce qui est dit au verset 21 de ce chapitre: «Alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient aux montagnes; et que ceux qui sont au milieu de Jérusalem s'en retirent; et que ceux qui sont aux champs n'entrent pas en elle». Mais, après cela, Jérusalem est foulée par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis (le temps qui s'écoule maintenant jusqu'au moment où l'iniquité de la dernière bête sera à son comble), puis viennent les signes, et le Fils de l'homme est révélé.

Jean 14: 1-3: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père: s'il en était autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place. Et quand je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi». Telle est la promesse qui nous est laissée, la consolation que Jésus donne à ses disciples au moment de les quitter: Il reviendra pour les prendre à Lui.

Actes des Apôtres 1: 9-11. «Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent: Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». Ceci aussi, quoique ce soit Christ venant dans les nuées, n'est pas le grand trône blanc, — mais ce qui est frappant ici, c'est qu'ils perdent Christ; et quelle est la parole que leur adressent les anges: «Pourquoi regardez-vous vers le ciel? — Il en reviendra de la même manière». Ce que les anges leur présentent pour les consoler, au moment où Jésus les quitte, c'est qu'il reviendra et ce que l'Ecriture présente aux coeurs des saints pour les consoler et les fortifier, c'est qu'il va revenir.

Ce qui est réservé aux hommes, c'est de mourir une fois, et après cela d'être jugés. Voilà le sort de la semence du premier Adam — mais comme c'est là le partage de l'homme, ainsi Christ a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs; et à ceux qui l'attendent, Il apparaîtra une seconde fois sans péché et pour le salut (Hébreux 9: 27, 28), et Christ attend seulement que la plénitude des Gentils soit entrée.

Nous ne devons pas même tous mourir. — «Nous ne mourrons pas tous» (1 Corinthiens 15: 51; Romains 11: 25): «Car, je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux, c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée». Quand l'Eglise est complètement formée, que son dernier membre y est introduit, quand la plénitude des Gentils est entrée, alors Israël sera sauvé comme nation, et le Libérateur viendra de Sion. Christ apparaîtra pour leur délivrance.

Voyez encore 1 Corinthiens 1: 6, 7: «Selon que le témoignage du Christ a été confirmé au milieu de vous, — de sorte que vous ne manquez d'aucun don, pendant que vous attendez la manifestation de notre Seigneur Jésus Christ».

Toutes les promesses des prophètes seront accomplies à cette venue. Voyez Actes des Apôtres 3: 19-21: «Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés: en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ qui vous a été préordonné; et lequel il faut que le ciel reçoive, jusqu'aux temps du rétablissement de toutes les choses

dont Dieu a parlé de tout temps par la bouche de ses saints prophètes». — Christ leur avait été prêché auparavant, mais c'est le même Jésus dont on leur avait parlé; nous ne pouvons pas appliquer cela au Saint Esprit, puisque, c'est le Saint Esprit, alors descendu du ciel, qui parlait par la bouche de Pierre et déclarait qu'Il viendrait, Celui que les cieux avaient reçu. Au chapitre 17: 30, 31, l'apôtre témoigne que «Dieu, passant par-dessus les temps de l'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se repentent; parce qu'il a établi un jour, auquel il doit juger, en justice, le monde habitable, par l'homme qu'il a destiné pour cela; de quoi il a donné une preuve certaine à tous, en l'ayant ressuscité d'entre les morts».

La résurrection distincte des saints aura lieu à sa venue. 1 Corinthiens 15: 23: «Mais chacun dans son propre rang, Christ, les prémices, puis ceux qui sont de Christ à sa venue».

Les épîtres aux Ephésiens et aux Galates sont les seuls livres du Nouveau Testament, dans lesquels vous ne trouviez rien sur la venue du Seigneur. Les Galates s'étaient éloignés du fondement de la foi, l'absolue justification par la foi en Christ et Paul était obligé de revenir avec eux aux premiers principes de la justification.

L'Épître aux Ephésiens est à l'extrême opposé: là vous voyez l'Eglise en Christ dans le ciel — il ne peut donc pas être question de la venue de Christ pour la prendre à Lui, puisqu'elle est envisagée comme déjà unie à Lui là-haut. Mais nous voyons qu'il en est constamment parlé dans les autres épîtres. C'est un sujet présenté continuellement aux Chrétiens pour produire un effet pratique et immédiat.

Philippiens 3: 19-21: «Desquels la fin est la perdition, le dieu desquels est leur ventre, et desquels la gloire est dans leur honte, lesquels ont leurs pensées aux choses terrestres. Car notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses».

Colossiens 3: 1-4: «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut, et non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui en gloire».

C'est le sujet principal des deux épîtres aux Thessaloniens. Dans la première, sauf l'exhortation du chapitre 5, c'est la bénédiction que cette venue apportera aux saints. Dans la seconde épître, c'est le caractère judiciaire, quoique la gloire des saints y soit comprise aussi, car quand Il exécutera le jugement sur les vivants, nous paraîtrons avec Lui en gloire.

1 Timothée 6: 14: «...De garder ce commandement, sans tache et irrépréhensible, jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ». L'apôtre exhorte Timothée à continuer à être fidèle et diligent, en attendant l'apparition. Si la parole de Dieu veut parler de joie aux saints, elle leur parle de la venue de Christ. Si elle parle de responsabilité au monde ou aux saints, c'est encore et toujours la venue de Christ qui est présentée. Pourquoi aurait-il été dit à Timothée de garder les commandements jusqu'à la venue de notre Seigneur, si cette attente n'était pas une chose actuelle et pratique? — et alors quelle influence puissante cette attente exerce sur la conscience: ce n'est pas le mobile le plus élevé, mais c'en est un dont nous avons tous besoin. Et si, par Sa grâce, le Seigneur a retardé sa venue, ne voulant pas qu'aucun périsse, ceux qui ont marché dans cette attente, n'auront pas perdu le fruit de leur fidélité — elle trouvera sa récompense en ce jour-là.

2 Timothée 4: 8: «Désormais, m'est réservée la couronne de justice, que le Seigneur, juste juge, me rendra dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition». «Qui aiment». Aimez-vous, pouvez-vous aimer ce qui mettra un terme à tout ce qui est agréable dans ce monde? Ce grand fait sollicite le coeur. Comme cela montre un esprit totalement opposé à celui du monde!

Hébreux 2: 5, 6: «Car ce n'est pas aux anges qu'il a assujetti le monde habitable à venir, duquel nous parlons; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant: Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites?». Christ est maintenant à la droite de Dieu, jusqu'à ce que Dieu mette toutes choses sous ses pieds.

Chapitre 9: 24: «Car le Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de mains, copies des vrais; mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu». Il y eut un temps d'épreuve avant que l'homme fût chassé du paradis; depuis lors l'homme a été éprouvé de toute manière pour le ramener à Dieu: la loi, les prophètes, l'envoi du Fils de Dieu, tout a été vain jusqu'à la mort de Christ! — Ce que l'homme découvre maintenant, c'est qu'il est perdu; mais que, alors que le péché de l'homme était à son comble, l'oeuvre de Dieu commença, et qu'il y a rédemption par la croix sur laquelle l'homme crucifia le Seigneur. Le péché était à son comble alors, mais Il est apparu pour abolir le péché par le sacrifice de Lui-même. Cette oeuvre est complète, et ceux qui, par grâce, croient et y ont part, attendent ce même Sauveur qui viendra pour leur délivrance finale.

Jacques 1: 8: «Vous donc aussi, usez de patience; affermissez vos coeurs, car la venue du Seigneur est proche». Ici encore, nous voyons qu'elle est présentée comme un motif actuel de patience, comme devant être attendue dans la vie de chaque jour, pour soutenir l'âme dans la patience; mais aussi, comme ce qui doit changer complètement l'état du monde.

Dans la première épître de Pierre, nous avons un témoignage remarquable de l'ordre des voies de Dieu à cet égard: D'abord les prophètes, qui apprenaient, en étudiant leurs propres prophéties, que ce dont ils rendaient témoignage ne devait pas être accompli de leur temps, ensuite l'Évangile, mais qui n'était pas l'accomplissement. Là, les choses sont annoncées par l'Esprit Saint envoyé du ciel. Il est recommandé aux saints d'être sobres et d'espérer parfaitement dans la grâce qui leur *sera apportée* à la révélation de Jésus Christ, que nous aimons, quoique ne l'ayant pas vu. Le moment où les saints reçoivent ce qui leur est promis, c'est celui de la révélation de Christ (1 Pierre 1: 10-13).

Dans la seconde épître de Pierre, vous pouvez remarquer, qu'il regarde le mépris de cette promesse, le doute à cet égard, — parce que le monde continue à être ce qu'il a été, — comme ce qui caractérise les moqueurs des derniers temps.

Dans la première épître de Jean, elle est mentionnée au chapitre 2: 28, comme sujet d'exhortation pour la conscience; — mais dans le troisième chapitre 1-3, elle est présentée au coeur et pour la marche des saints: «Nous sommes maintenant enfants de Dieu,- ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que quand Il sera manifesté, nous Lui serons semblables, car nous Le verrons, tel qu'Il est: et quiconque a cette espérance en Lui, se purifie comme Lui est pur». Notre espérance bénie et assurée est d'être semblables à Christ Lui-même. Nous le serons quand Il apparaîtra. L'effet présent de cette espérance spéciale — est que le saint se purifie comme Lui est pur, cherche à être, autant que possible, semblable à Lui, dès maintenant déjà; il fait, de sa part avec Lui à son apparition, le grand motif et la règle de sa marche.

Jude 14, 15: «Or Enoch aussi, le septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant: «Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades». L'épître est frappante en ce qu'elle montre le déclin de l'église, dans laquelle de faux frères se glissaient subrepticement, — ce qui indiquait l'état de l'église professante dans les derniers jours — et l'objet du jugement du Seigneur quand Il apparaîtrait.

Tout le livre de l'Apocalypse a rapport à cela; c'est un récit des jugements préparatoires de Dieu, jusqu'au chapitre 19, où le Seigneur sort pour exécuter le jugement. Il a accompli l'oeuvre du salut et Il est assis à la droite de Dieu, puis Il vient pour rétablir toutes choses. C'est ce qui donne une si grande importance à sa venue, à côté de la juste manifestation de sa propre gloire de Fils éternel de Dieu, comme homme, centre de toutes choses. — C'est là ce qui seul complète les conseils et les plans de Dieu. La gloire est fondée sur Sa première venue. Cette première venue, moralement parlant, surpasse toute gloire. C'est la parfaite manifestation de ce que Dieu est, quand le péché est entré, mais ce n'est qu'à Sa seconde venue, que le résultat actuel sera manifesté. Il vient pour prendre à Lui l'Église, le témoin de sa souveraine grâce, pour ordonner et s'assujettir le monde en puissance et en faire son royaume béni, et pour déployer ainsi le gouvernement de Dieu. Rien de tout cela ne peut avoir lieu jusqu'à ce qu'Il vienne. Nous jouissons de la pleine révélation de Celui, duquel découle toute bénédiction, et nous en jouissons ici-bas dans une nature qui y est appropriée et qui en procède, mais nous en attendons les résultats pour nous-mêmes et pour le monde qui est sous la servitude de la corruption. Nous aimons son apparition. En est-il ainsi de vous? Etes-vous liés au monde qu'Il détruira quand Il viendra, ou à Celui, qui apporte la plénitude de la bénédiction, quoique avec le jugement sur ce qui l'empêchait? S'Il venait maintenant, serait-ce pour vous la joie et le bonheur que vous attendriez, ou cette idée alarme-t-elle et éprouve-t-elle vos coeurs?

Que le Seigneur vous donne de répondre à cette question devant Lui. J'ai cherché à vous montrer, ce soir, que cette venue de Christ est le sujet constant des Ecritures, et qu'elle entraine, comme attente actuelle, dans tout l'ensemble des pensées habituelles de ceux qui étaient enseignés par les Apôtres, par l'Esprit de Dieu Lui-même; — que la perte de cette espérance est le signe du déclin de l'Eglise et de sa chute dans la mondanité et dans le monde. Je laisse à l'Esprit de Dieu d'appliquer cet enseignement divin à toutes nos consciences. Pour attendre véritablement Christ, nous devons avoir la conscience purifiée par Sa première venue et le coeur fixé sur «Celui qui vient!».

2. Méditation sur Ephésiens 1 (*)

(*) Ces méditations sur la seconde venue de Christ ont été prêchées par J.N. Darby à Toronto (Canada), en mars, avril et mai 1863. Elles ont été publiées en anglais, d'après des notes prises par un auditeur. Nous avons donné une traduction de la première, dans notre N° 17, ci-dessus page 321 [\[voir paragraphe précédent\]](#). Voici la seconde qui, si le Seigneur nous l'accorde, sera suivie de temps en temps des suivantes. Il y en a sept en tout.

J'ai fait remarquer, mercredi soir, que les deux seules épîtres, dans lesquelles la seconde venue du Seigneur n'est pas mentionnée, sont celle aux Galates et celle aux Ephésiens; il paraîtra donc étrange que j'aie choisi aujourd'hui le chapitre que nous venons de lire; je l'ai fait parce qu'il contient une vue générale de tout le conseil et du plan de Dieu qui seront accomplis à la seconde venue de notre Seigneur; j'aurai encore recours à d'autres passages dans le même but, désirant prouver, par l'Ecriture, tout ce que j'énonce. Ce chapitre ne parle point de la venue même de Christ, mais du but de Dieu qui trouvera alors son accomplissement: il indique aussi la manière dont l'Eglise de Dieu (les vrais chrétiens amenés à Christ par le Saint Esprit descendu du ciel) aura part à la venue du Seigneur, et quelle est la place de cette Eglise dans le grand plan de Dieu, qui a nécessairement pour centre l'exaltation du Fils, «le resplendissement de la gloire de Dieu». Il a été abaissé afin d'être élevé. Voici, bien-aimés, la manière dont Dieu a agi envers nous: Il nous a amenés à Lui parfaitement, ayant égard à toute la valeur de l'oeuvre de Christ; en faisant cela, Il nous a donné une place avec Christ et nous a rendus semblables à Lui; puis, nous ayant ainsi rapprochés de soi, Il nous découvre tous ses plans. Nous sommes non seulement sauvés, mais encore nous sommes les enfants de Dieu: «Toutes choses sont à vous et vous êtes à Christ et Christ est à Dieu». Après nous avoir ainsi amenés à Lui, Dieu nous traite en amis; tel est en effet le nom qu'Il donne à Abraham et que Christ donne à ses disciples: «Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire?». Dieu ne dit pas seulement à Abraham qu'il a trouvé grâce devant Lui, Abraham le savait bien; Il ne lui annonce pas seulement les promesses qui lui appartiennent ainsi qu'à sa postérité; mais, preuve spéciale de son amitié, Dieu lui découvre aussi les choses qui concernent le monde. Si j'ai affaire à une personne de ma connaissance, qui m'est plus ou moins indifférente, je l'entretiens, en termes convenables, des choses qui nous occupent; mais à un ami, je lui ouvre mon coeur. C'est ainsi que Dieu agit avec ses enfants. Christ disait à ses disciples: «Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait, mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai oui de mon Père».

En abandonnant son attente de la venue de Christ, l'Eglise prouve d'une manière frappante, combien elle a oublié son identité avec Lui. Or d'où vient cet oubli, si ce n'est que les coeurs de tant de chrétiens ne se sont point pénétrés de la pensée que Dieu nous a tellement rapprochés de Lui, qu'Il nous considère comme de sa propre famille? «Fils et filles», telle est l'expression biblique; mais fils et filles adultes, ce qu'ils n'étaient pas sous la loi; c'est pourquoi il est dit: «Aussi longtemps que l'héritier est en bas âge, il ne diffère en rien d'un esclave, quoiqu'il soit seigneur de tout; mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils, né de femme, né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs, criant: Abba, Père!». Et puisque vous avez l'Esprit, puisque vous avez l'onction du Saint, vous savez toutes choses, ayant la conscience d'être enfants de Dieu, enfants adultes qui possèdent la confiance du Père.

Le même Esprit, qui est l'Esprit d'adoption, nous révèle toutes les choses qui nous ont été données de Dieu, comme il est écrit: «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a point oui, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment» (Esaïe 64: 4). On s'arrête ordinairement à ces paroles, tandis que l'apôtre continue et ajoute, afin de montrer la différence entre cette position et la nôtre: «mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit, car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu; — or pour nous, nous avons reçu non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de

Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données par Dieu». N'est-il pas surprenant que l'on cite ce passage, qui déclare que le cœur de l'homme n'a point conçu les choses préparées par Dieu pour ceux qui l'aiment, et qu'on omette la déclaration qui vient immédiatement après, et qui met en contraste la position des Chrétiens avec celle des Juifs, en disant que Dieu nous a révélé ces choses, par le moyen de son Esprit, pour nous les faire comprendre? Et quand le Seigneur nous a placés si près de Lui, qu'à nous, pauvres créatures que nous sommes, il nous confie en un certain sens la gloire même de Christ, en nous communiquant toutes ses pensées à l'égard de Christ, n'est-ce pas bien triste que nous disions: «Nous ne saurions prétendre à de telles choses?». C'est là non seulement de l'ingratitude, mais un grand mépris de l'amour que Dieu nous a témoigné. Qu'un enfant dise: «Je ne prétends pas à la confiance de mon père, je n'en ai aucun besoin, et je désire simplement lui obéir», je répondrais à cet enfant: «Malheureux, tu ignores entièrement la position d'un enfant!».

Ce que je viens de dire, l'apôtre en parle au commencement de ce chapitre; il parle de la place que nous occupons devant Dieu: «afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter à lui, par Jésus Christ selon le bon plaisir de sa volonté, à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé, en qui nous avons la rédemption, par son sang, la rémission des péchés».

Vous êtes placés devant Dieu, en justice et en sainteté: «saints et irréprochables devant Lui en amour». Ayant l'adoption, vous êtes introduits dans la position d'enfants, vous avez la rémission de vos péchés et vous êtes acceptés dans le Bien-aimé. Telle est désormais votre place; pour le chrétien, il n'y en a pas d'autre. Maintenant, dit le Seigneur, vous ayant mis à cette place, je vais vous dire quel est mon plan touchant la gloire de Christ et votre gloire avec Lui. L'apôtre dit: «laquelle (c'est-à-dire sa grâce) il a fait abonder envers nous en toute sagesse et intelligence; nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, lequel il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps». Dieu ne nous a pas seulement accordé ce salut, de sorte que nous savons maintenant quelle est notre relation avec Lui, mais, une fois dans cette relation, Il nous a encore découvert son plan: «de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en Lui». Remarquez comment nous sommes en rapport avec ce plan de Dieu: «en lui, en qui nous aussi nous avons été faits héritiers». Nous sommes héritiers, comme l'apôtre le dit aux Romains, «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ». Dieu dit: Je m'en vais donner toutes choses à Christ, je m'en vais rassembler en un toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre, en Lui; et vous êtes cohéritiers avec Lui. Telle est la manière dont ce chapitre nous présente la pensée et le plan de Dieu.

Considérons maintenant différents passages qui nous indiquent comment Dieu accomplira ses desseins et comment il nous prendra pour nous mettre en possession de l'héritage, car c'est là ce que nous attendons: nous n'attendons pas d'être faits héritiers, mais nous attendons l'héritage. Nous n'attendons pas de devenir enfants — nous sommes enfants de Dieu par la foi en Jésus Christ — mais nous attendons de posséder ce qui nous appartient comme enfants. Pauvres vases de terre que nous sommes ici-bas dans le désert, voilà ce que nous attendons! Il nous a donné «le Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de notre héritage jusqu'à la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire». La gloire de sa grâce, nous l'avons, c'est la rédemption; mais la gloire que nous n'avons pas encore, celle-là nous l'attendons. Voici l'ordre général de la prière de l'apôtre: notre appel, notre proximité de Dieu; notre héritage, c'est-à-dire, toutes les choses dont nous sommes héritiers avec Christ; ensuite la puissance qui nous fait participer à l'héritage; la même puissance qui a ressuscité Christ d'entre les morts, a ressuscité chaque croyant de son état de mort dans le péché pour le mettre avec Christ dans la même place que Lui. Enfin cette puissance les ayant réunis en un, l'apôtre nous montre la place à laquelle Christ a été élevé: «à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité et puissance et domination et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'église qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Cela nous fait entrevoir quelque peu la manière dont Dieu accomplit son plan, et j'ai lu ce chapitre afin de montrer quel est ce plan de Dieu: «pour l'administration de la plénitude des temps, de réunir en un toutes choses dans le Christ, tant les choses qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre, en Lui», — sous Christ comme chef. Or quand Christ prendra cette place, *comme homme*, (il va sans dire qu'il est, *comme Dieu*, au-dessus de toutes choses),

nous prendrons avec Lui possession de l'héritage. Nous sommes cohéritiers: «en qui nous aussi nous avons été faits héritiers», et dans l'épître aux Romains: «si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, et cohéritiers de Christ». Voilà un fait que beaucoup de chrétiens perdent malheureusement de vue, n'ayant plus la conscience de la manière dont ils ont été mis par Dieu dans la même position que Christ, devenu homme, afin de nous mettre dans la même position que Lui: «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée». Si Christ est fils, nous le sommes aussi. Il est notre vie, notre justice et nous partageons sa gloire, fruit de la justice. Lorsqu'il fut transfiguré, Moïse et Elie apparurent dans la même gloire que Lui, s'entretenant familièrement avec Lui. Nous devrions considérer que le Seigneur est descendu parmi nous dans l'humiliation et la pauvreté, afin que nos cœurs puissent se rapprocher de Lui assez pour comprendre tout cela.

Ayant maintenant connaissance du plan de Dieu, examinons quelques passages qui nous montreront comment Il l'exécute. Au Psaume 2, nous voyons de quelle manière le Seigneur fut premièrement présenté sur la terre pour avoir la domination terrestre et fut rejeté (les mêmes paroles sont citées dans le Nouveau Testament, mais sans parler de notre participation à l'héritage; nous verrons tout à l'heure comment ces deux faits se relient ensemble): «Pourquoi s'agitent en tumulte les nations, et les peuples méditent-ils une chose vaine? pourquoi se soulèvent les rois de la terre et les princes consultent-ils ensemble contre Jéhovah et contre son oint?». Ce passage est cité par Pierre en parlant de Hérode et de Pilate. «Celui qui siège dans les cieus s'en rira, le Seigneur se raillera d'eux», — c'est-à-dire que Christ Lui-même se raillera d'eux. «Alors il leur parlera dans sa colère et, dans son courroux, il les fera trembler! Cela n'est pas encore arrivé. «C'est moi qui ai sacré mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté», — en dépit du rejet des hommes. — «Je raconterai le décret; Jéhovah m'a dit: Tu es mon Fils, c'est moi qui t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta propriété les bouts de la terre; tu les briseras avec un sceptre de fer, tels qu'un vase de potier tu les mettras en pièces». Il va sans dire que ces jugements n'ont pas encore eu lieu. Maintenant, pour confirmer ce que j'ai dit plus haut, j'ouvre l'Apocalypse à la fin du chapitre 2, qui montre comment nous sommes unis à Christ. «Celui qui vaincra et qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations, et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vaisseaux d'un potier, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père». Je rappelle ce passage, afin de montrer que, même en ces choses, les saints sont unis à Christ, quoiqu'il y en ait de plus bénies pour eux. Il est dit ensuite: «Et je lui donnerai l'étoile du matin», Christ lui-même, autrement précieux que tout le reste. Cependant les saints sont associés à toute sa gloire: Il reçoit les nations pour héritage et les met en pièces; si vous êtes fidèles, vous les briserez aussi avec Lui. Il est singulier de voir combien l'église de Dieu a perdu le sentiment de ce qui la concerne, et j'ai recours à ces passages, afin de prouver que les saints sont associés à Christ, même dans les jugements. «Ne savez-vous pas, dit Paul aux Corinthiens, que les saints jugeront le monde?». Il leur demande si, en conséquence, ils ne sont pas dignes aussi de juger les affaires les plus petites, tels que des procès entr'eux. «Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges?». Il fallait leur dire cela, parce qu'ils avaient une fausse idée de la position, dans laquelle Christ a placé les saints, ne comprenant pas toute la portée de leur association avec Christ. J'ai parlé de l'association avec Christ dans le jugement, afin de confirmer ce que je disais, en général, touchant notre association avec Lui. Remarquez que le Psaume 2 parle de la venue et du rejet de Christ; Pierre le cite dans ce sens, et Paul aussi: «Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré». Christ rejeté se raille ici de toute l'agitation des nations; il est dit que le temps viendra où Il siégera dans Sion en dépit d'elles, et où les bouts de la terre Lui seront donnés en héritage. Tout cela néanmoins ne Le représente pas à la place qu'Il occupe dans le Nouveau Testament. Dans le Psaume, Christ se trouve simplement en connexion avec le sort des Juifs et le jugement des nations au temps de la fin. Lors de sa première venue, Il fut rejeté comme le Christ, le Messie, l'Oint; aussi lisons-nous que Christ ordonne expressément à ses disciples de ne plus dire qu'Il est le Christ, parce qu'Il doit être rejeté, car «il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup». Comme s'Il avait dit: «Ce n'est point maintenant que je dois prendre ma place comme Roi de Sion; au contraire, je viens pour être le Fils de l'homme, souffrant, afin d'être plus tard exalté dans la gloire». Ouvrez maintenant le Psaume 8: «Jéhovah, notre Seigneur, que ton nom est grand dans toute la terre, qui porte ta gloire par-dessus les cieus! Par la bouche des petits enfants, même de ceux qui sont à la mamelle, tu fondes ta louange, à cause de tes adversaires, pour réduire au silence l'ennemi et le vindicatif». Cela, vous le savez, fut accompli lorsque Jésus entra à Jérusalem monté sur un ânon. «Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui et le fils de l'homme que tu le visites? Car tu l'as fait de peu inférieur

aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur; tu l'as fait régner sur les oeuvres de tes mains, tu as mis toutes choses sous ses pieds». Ce passage montre que le Seigneur, rejeté comme Christ, prend la position de Fils de l'homme, dans laquelle toutes choses seront mises sous ses pieds. Vous verrez dans le Nouveau Testament comment l'apôtre explique ce passage. Les Psaumes 2 et 8 montrent Christ venant au milieu des Juifs, rejeté par eux et, à la fin, prenant sa place au-dessus de ses adversaires, en dépit de leur révolte. Toutefois, comme conséquence immédiate de son rejet, Christ prend la position de Fils de l'homme, qu'il s'attribue constamment dans les Evangiles. Vous trouverez le Psaume 8 cité au premier chapitre des Ephésiens: «Il a assujetti toutes choses sous ses pieds» et, par conséquent, «Il l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'église qui est son corps». L'église est son corps, complément de la tête, c'est pourquoi elle est nommée «la plénitude de celui qui remplit tout en tous». Christ, quoiqu'un homme, est une personne divine et remplit toutes choses, mais c'est l'église qui le complète comme Fils de l'homme; elle achève ainsi ce qui est nommé le Christ mystique, dont Il est la tête et dont le corps est formé par tous les membres de l'église. C'est pourquoi l'église est aussi intimement unie avec Christ que le corps d'un homme avec lui-même, comparaison employée au chapitre 5 des Ephésiens: «Personne n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la chérit, comme aussi Christ l'assemblée. Car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». Et puisque dans ce corps, il n'y a qu'un seul esprit, l'église est associée avec Christ, comme étant chef sur toutes choses. Nous voyons Christ, le Fils de l'homme, établi, dans les conseils de Dieu, au-dessus de toutes choses dans les cieux et sur la terre; et nous, unis à Lui, sauvés par Lui, nous ses frères, ses cohéritiers et membres de son corps, nous sommes complètement identifiés avec Lui. Vous voyez ainsi le rapport qu'il y a entre l'église et la gloire de Christ, lors de sa seconde venue.

On trouve la même chose dans le chapitre 2 des Hébreux, où l'apôtre, citant le Psaume 8, indique en même temps jusqu'à quel point il se trouve accompli: «Mais quelqu'un a rendu quelque part ce témoignage, disant: Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le fils de l'homme que tu le visites? Tu l'as fait un peu moindre que les anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu as assujetti toutes choses, sous ses pieds. Car en ce qu'il lui a assujetti toutes choses, il n'a rien laissé qui ne lui soit assujetti; mais maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties; mais nous voyons Jésus qui a été fait un peu moindre que les anges, à cause de la passion de la mort, couronné de gloire et d'honneur». Faites bien attention à ce qui est dit ici: Dieu se propose d'assujettir toutes choses à Christ, sans rien laisser qui ne lui soit assujetti. De fait, c'est lui qui a créé toutes choses et, par conséquent, Il en est aussi héritier. Mais voici le point important: les choses qu'Il a créées comme Dieu, Il les hérite comme homme, afin que nous les héritions avec Lui. Le temps où cela doit avoir lieu, n'est pas encore venu; nous ne voyons pas que toutes choses Lui soient assujetties; mais nous voyons Jésus, qui a été fait un peu moindre que les anges, couronné de gloire et d'honneur. Une moitié du passage est accomplie, l'autre ne l'est point encore — nous ne voyons pas que toutes choses soient assujetties à Christ. Voilà ce que l'apôtre indique; nous en trouvons l'explication au Psaume 110, cité aussi dans l'épître aux Hébreux et que le Seigneur Lui-même mentionne en discutant avec les Pharisiens sur ce sujet: «Jéhovah a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied».

C'est pourquoi l'apôtre dit au chapitre 10 des Hébreux: «Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés», c'est-à-dire: qu'il a rendu parfaite l'oeuvre de leur rédemption — «attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds». J'aurai l'occasion de revenir à cela. Mais quelle précieuse assurance pour les saints, que de savoir Christ assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds! Ils ne le sont pas encore; s'ils l'étaient, le Seigneur ne laisserait point aller le monde comme il va. Jusque-là Dieu s'occupe de rassembler les cohéritiers de Christ et, dans ce but, Il Lui dit: «Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que tes ennemis soient mis pour ton marchepied». Quand cela arrivera-t-il? «Ce jour et cette heure-là, personne ne les connaît, pas même le Fils». Mais il est dit au Fils: assieds-toi à ma droite jusqu'au jour où cela arrivera. Voilà donc le plan de Dieu aussi clairement révélé que possible. Nous voyons Jésus, après avoir expié nos péchés, «assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux», et par le moyen de l'Evangile, rassemblant ses cohéritiers. Or, nous sommes associés avec Lui, tandis qu'Il est à la droite de Dieu, étant unis à Lui par le même Esprit.

Un autre endroit de l'Ecriture, le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, nous fait savoir comment nous entrons dans cette place de gloire lors de la résurrection, toutes choses étant assujetties à Christ. «Comme dans Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront vivifiés, mais chacun

en son propre rang: Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ, à sa venue» — ses cohéritiers, personne autre. — «Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté et toute autorité et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds. L'ennemi qui sera détruit le dernier, c'est la mort, car il a assujetti toutes choses sous ses pieds». Or quand il dit que toutes choses lui sont assujetties, il est évident que celui qui lui a assujetti toutes choses est excepté». C'est-à-dire que Dieu le Père ne lui est pas assujetti; mais cette exception même prouve que tout le reste sera assujetti à Christ. Cependant nous ne voyons pas cela aujourd'hui; croyez-vous que l'oppression, la méchanceté, les horreurs, en un mot, qui remplissent l'histoire du monde, se verraient encore de nos jours, si toutes choses étaient assujetties à Christ? C'est Satan, et non pas Christ, qui est maintenant le prince et le dieu de ce monde. Il est étrange que tant de personnes s'imaginent que la croix a mis fin à tout cela; c'est bien le contraire qui est arrivé. La croix a démontré d'une manière terrible que Satan est le prince et le dieu de ce monde. «Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi», a dit le Sauveur. Avant le rejet de Christ, Satan n'a jamais été appelé le prince de ce monde. Jéhovah était sur la terre; dans le temple — la Schekinah de gloire. Mais après que Dieu fut entré dans ce monde en la personne de Christ, et qu'il eut été rejeté, Satan est devenu le prince de ce monde. C'est dans ce sens que l'apôtre dit: «chez lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé l'entendement des incrédules». Quand le Seigneur viendra, c'est Lui qui sera le prince de ce monde; Satan l'est jusqu'alors. Au chapitre 19 de Luc, le Seigneur parle d'aller en un pays éloigné, afin de prendre le royaume, puis de revenir et d'exécuter le jugement: «Et comme ils entendaient ces choses, il ajouta et leur dit une parabole, parce qu'il était près de Jérusalem, et qu'ils pensaient qu'à l'instant le royaume de Dieu allait paraître». Ils attendaient ce royaume, pensant qu'au lieu d'être rejeté, Christ le recevrait immédiatement sur la terre, et qu'ils en jouiraient avec Lui. «Il dit donc: Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume et revenir. Et ayant appelé dix de ses propres esclaves, il leur donna dix mines et leur dit: Trafiquez jusqu'à ce que je vienne». Voilà le service des chrétiens, tandis que le Seigneur est absent; Il est parti afin de recevoir le royaume, et n'est pas encore revenu. A son retour Il juge ses serviteurs: «Et il arriva, à son retour, après qu'il eut reçu le royaume, qu'il commanda qu'on lui amenât ces esclaves auxquels il avait donné l'argent, afin qu'il sût combien chacun aurait gagné par son trafic». Après avoir pris connaissance de leur travail, il ajoute: «Mais ceux-là, mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, amenez-les ici et tuez-les devant moi». Cela se passe après qu'il a reçu le royaume et qu'il est revenu; Il ne juge pas pendant son absence. Il est dit: «Le Père a remis tout jugement au Fils; afin que tous les hommes honorent le Fils comme ils honorent le Père». Mais si Christ commençait à juger maintenant, Il devrait mettre terme au temps de la grâce et au rassemblement de l'Eglise. Le Père juge les saints par le moyen de la discipline. — «Si vous invoquez le Père qui, sans avoir égard aux personnes, juge selon l'oeuvre de chacun». Mais quant au jugement définitif, il est dit dans l'évangile de Jean: «Le Père ne juge personne, mais Il a remis tout jugement au Fils». Lorsque le Fils reviendra, Il s'occupera de ses ennemis et les jugera; Il mettra terme à la méchanceté que nous voyons dans ce monde. Mais jusqu'à cette époque, nous devons veiller fidèlement, et trafiquer avec les talents, c'est-à-dire les dons spirituels qu'Il nous a confiés.

Vous trouverez tout cela présenté d'une manière remarquable dans le premier chapitre de l'épître aux Colossiens; je désire m'y arrêter quelque peu, afin que nous arrivions à une idée, aussi complète que possible, des pensées et des conseils de Dieu qui me paraissent être clairement énoncés dans l'écriture. Je commencerai au verset 12, qui nous montre, nous tous qui croyons, «rendant grâce au Père qui nous a rendus capables» — nous sommes capables, la chose est faite; nulle part dans l'écriture il n'est parlé de devenir capables; il est bien parlé de devenir conformes à Christ en toutes choses, mais cela est différent — «rendant grâce au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière, qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés, — qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création; car par Lui» — c'est la raison pour laquelle Il est au-dessus de toutes choses — «car par Lui ont été créées toutes choses, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou dominations, ou principautés, ou autorités; toutes choses ont été créées par lui et pour lui». Elles Lui seront toutes assujetties, mais non pas dans leur état actuel de perversité. «Nous ne voyons pas encore que toutes choses Lui soient assujetties». Or, comment les prend-Il en son pouvoir? c'est comme homme: — «qu'il a établi héritier de toutes choses» — (Hébreux 1: 2). Nous sommes ses cohéritiers. «Et lui est avant toutes choses et toutes choses subsistent par lui» — à cause de sa divinité —

«et il est la tête du corps de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, Lui, le premier rang». Christ est à la fois le chef de toutes choses et le chef ou la tête de l'Eglise, comme nous l'avons lu dans le chapitre 1 des Ephésiens. «Car toute la plénitude s'est plue à habiter en lui, et à réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux. Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis en votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a maintenant réconciliés dans le corps de sa chair par la mort». Il n'est jamais dit en parlant des saints: «Il réconciliera», mais «Il a réconcilié». Toutefois la réconciliation de toutes choses dans le ciel et sur la terre est future, parce que Satan n'est pas encore lié; et à cause de cela la chrétienté elle-même s'est corrompue d'une manière affreuse, tellement qu'il n'y a dans tout l'univers rien de plus corrompu qu'elle. L'apôtre dit: «à réconcilier par lui toutes choses avec lui-même, tant les choses qui sont sur la terre que celles qui sont dans les cieux», ou bien, comme dans l'épître aux Ephésiens: «de réunir en un toutes choses dans le Christ»; mais il ne dit pas que cela soit maintenant. Il ne parle pas non plus des choses qui sont sous la terre; lorsqu'il parle de sujétion, il dit bien: «Afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux». Pour ces derniers il n'emploie pas le mot «réconcilier», mais «ployer»; «mais vous, dit-il, Il vous a réconciliés». Voilà donc Christ à la fois chef ou tête de l'Eglise et chef de toutes choses; voilà aussi la double réconciliation: la réconciliation et la rédemption actuelle de l'Eglise par la grâce, puis la réconciliation de toutes choses dans le ciel et sur la terre. Toutes choses ne sont pas encore mises sous ses pieds, mais, par la foi, nous voyons Christ assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marchepied. Lorsque ce temps arrivera, Christ entrera en possession de l'héritage, dans le caractère attribué à Dieu par Melchisédec quand il vint pour bénir Abraham: «Le Dieu très-haut, possesseur des cieux et de la terre», et lorsque Christ deviendra, dans toute l'étendue du mot, Roi et Sacrificateur, sur son trône, alors Dieu aura ce titre-là.

Tandis qu'il nous est démontré que Christ réconciliera toutes choses dans les cieux et sur la terre et qu'il réunira en un toutes les choses qui sont aux cieux et sur la terre, nous voyons aussi, dans plusieurs des passages que j'ai cités, que l'Eglise, soit les saints dont elle se compose, sont cohéritiers avec lui. J'ai cherché à montrer que l'Eglise de Dieu, tous les saints que Dieu rassemble aujourd'hui par sa grâce, sont associés avec Christ comme centre des bénédictions, afin d'être élevés à la même place que Lui au-dessus de toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre. L'Ecriture nous apprend que cela n'arrivera qu'au temps où Christ recevra le royaume et qu'Il reviendra, lors de l'administration de la plénitude des temps. A cette époque, toutes choses entreront dans un état d'ordre et de bénédiction sous l'autorité de Christ. Quand Dieu le Père aura assujéti toutes choses sous ses pieds, Il y introduira l'ordre, puis Il remettra le royaume à son Père. Mais pendant l'administration de la plénitude des temps, ce sera l'Eglise qui formera le centre des lieux célestes, tandis que les Juifs seront le centre de la terre. Cela nous amène aux deux sujets qui, dans l'Ecriture, occupent la première place après la rédemption personnelle.

C'est dans l'Eglise que Dieu déploie sa grâce souveraine en faisant participer les membres de l'Eglise à la gloire de Christ. C'est au milieu des Juifs, comme centre de son action, que Dieu donne à connaître comment Il gouverne ce monde. L'Ecriture parle de l'Eglise de Dieu comme de ceux qui sont associés à Christ, héritiers de la gloire de Christ; chose merveilleuse! Des créatures aussi misérables que nous, participeront à la même gloire que Christ, auront la même place que Lui! L'oeuvre de la réconciliation embrassera toutes choses dans le ciel et sur la terre; ce monde ne restera point à toujours le théâtre des exploits de Satan; une fois le fils de David y aura aussi sa place en gloire et en domination; alors le monde sera changé: «on ne nuira et on ne fera aucun dommage dans toute la montagne de ma sainteté». Le temps vient, où Christ sera le Prince de la paix; mais Il a déclaré positivement que cela n'a pas encore lieu: «Pensez-vous que je sois venu donner la paix sur la terre? Non, vous dis-je, mais plutôt la division. Car désormais ils seront cinq dans une maison, divisés, trois contre deux et deux contre trois. Le père sera divisé contre le fils et le fils contre le père; la mère contre la fille et la fille contre la mère; la belle-mère contre sa belle-fille, et la belle-fille contre sa belle-mère». Nous sommes donc au temps où l'apparition de la lumière réveille les passions des hommes qui continueront à se révolter contre elle, jusqu'à ce que la seconde venue de Christ les soumette et les détruise. Les chrétiens doivent par conséquent charger leur croix et suivre Jésus. Pensez-vous donc que si Christ régnait aujourd'hui, ses disciples n'auraient qu'une croix pour tout partage? Non, mais une couronne. Christ viendra «pour être glorifié dans ses saints», et quelle gloire sera la leur, quand Il aura le royaume! Alors l'Eglise de Dieu sera le centre de toutes choses

dans les lieux célestes, et les Juifs seront le centre de toutes choses sur la terre, Christ étant le chef. C'est ce qui est dit dans le chapitre 1 des Ephésiens: «Afin que vous sachiez quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts; et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté et autorité et puissance et domination et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps». C'est cette même puissance qui ressuscite les saints; aussi est-il dit plus loin au chapitre 2, en parlant de la résurrection comme d'une chose déjà acquise spirituellement: «il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus».

Dieu nous faisant asseoir au-dessus des anges, et des principautés et des puissances du siècle à venir, montrant les immenses richesses de sa grâce, dans la position qu'il nous a donnée, par sa bonté envers nous: telle est la vérité que je désirais vous enseigner par divers passages de l'Ecriture. Les anges apprendront à connaître les immenses richesses de la grâce de Dieu, par notre participation à la gloire de Christ; de sorte qu'en voyant Marie Madeleine, le brigand, la pécheresse et chacun de nous dans une même gloire avec Christ, ils pourront admirer les immenses richesses de la grâce de Dieu. En nous appropriant ces choses déjà maintenant par la foi, instruits par l'Esprit de Dieu, nous pouvons trouver notre position actuelle très profitable quant à la discipline, à l'exercice et à l'éducation spirituelle; mais nous n'en jouirons pleinement que dans l'avenir, lorsque la bonté de Dieu envers nous sera révélée aux anges.

Je vais essayer maintenant de vous montrer comment le Seigneur nous associe ainsi avec Lui-même. Voyez d'abord le passage du chapitre 17 de Jean, où le Seigneur déclare positivement que les saints partagent sa gloire et l'amour du Père, passage admirable en ce qu'il découvre l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance: «Or je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé». Ces paroles se rapportent au temps actuel, ou du moins à ce qui devrait être actuellement; le reste concerne l'avenir: «Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un; moi en eux et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Le Seigneur parle ici de la gloire que Dieu lui a donnée comme homme, car sa gloire comme être divin est éternelle; puis il ne dit pas: «afin que le monde *croie*», mais: «afin que le monde *connaisse* que tu m'as envoyé». En parlant du temps actuel, le Seigneur emploie le mot *croire*, parce que les saints devraient être un, témoignant ainsi qu'il y a en l'Esprit de Dieu une puissance qui surmonte toutes les différences terrestres; mais en parlant de l'avenir, le Seigneur emploie le mot «*connaître*». Le monde connaîtra pour sa propre condamnation que c'est Dieu qui a envoyé Jésus; ils le connaîtront pour leur condamnation, tous les hommes rebelles, en voyant arriver dans la gloire, avec Christ, ceux dont ils étaient accoutumés à se railler ici-bas! Cet amour de Dieu pour nous, nos coeurs devraient le connaître et l'apprécier et s'y confier, quoiqu'il soit insondable; le temps approche où le monde aussi connaîtra cet amour. «Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que tu m'as envoyé; et je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux». Ce dont nous jouissons maintenant, c'est d'avoir ainsi en nous-mêmes l'amour dont Christ est aimé; cet amour insondable, nous devons le posséder, le connaître, Christ étant en nous. Je n'ai pas besoin d'attendre que le monde voie que je suis avec Christ dans la gloire, pour connaître cet amour; car le Père m'aime, dès maintenant, comme il a aimé Christ. En lisant le chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, vous y trouverez cette même vérité en rapport avec la résurrection.

J'insiste sur ces deux points importants que l'Ecriture nous enseigne: 1) que nous serons rendus parfaitement semblables à Christ, sauf qu'il est divin; 2) que cela aura lieu lors de notre résurrection; c'est alors que nous apparaîtrons avec Lui. Déjà maintenant nous ne sommes pas de ce monde; mais il est dit que le monde saura, seulement alors, que nous avons été aimés comme Christ a été aimé, quand il nous verra dans la même gloire que Lui. Lorsque le Seigneur nous aura pris pour être avec Lui et nous introduire dans sa gloire, alors il apparaîtra au monde et nous apparaîtrons avec Lui dans la même gloire. Il est dit au verset 47 du chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens. «Le premier homme est de la terre,

poussière; le second homme est le Seigneur venu du ciel. Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière; et tel le céleste, tels aussi les célestes», (c'est-à-dire, tels que Christ, sauf sa divinité); «et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». Nous ne serons pas seulement dans le ciel, mais exactement tels que Christ. Voilà qui est aussi clair que possible; puis l'apôtre ajoute, quant à la gloire future: «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. Or je dis ceci, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu et que la corruption n'hérite pas non plus de l'incorruptibilité», comme il est dit plus haut: «le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire».

Examinons maintenant quelques-uns des passages qui montrent comment Christ nous reçoit auprès de Lui. J'ai soin de me fonder en tout point sur l'Écriture, afin que nous soyons bien assurés des choses que Christ nous communique. Voici ce qu'il dit: «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, s'il en était autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place; et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous y soyez aussi». Christ est allé dans la maison de son Père; mais il reviendra et nous prendra auprès de Lui. Il est monté avec un corps glorieux, n'ayant point encore toutes choses sous ses pieds, mais couronné de gloire et d'honneur; et il dit à ses disciples d'attendre et de trafiquer jusqu'à son retour. Or maintenant, avant son retour, nous savons d'avance ce qu'il fera de nous qui sommes dans la même gloire que lui: «Je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi». Au chapitre précédent: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi». C'était comme s'il avait dit: Je ne puis rester maintenant avec vous comme Roi et comme Messie; mais je vous lave, afin de vous rendre capables de régner avec moi, lorsque je reviendrai; je suis donc encore votre serviteur en intercédant pour vous, et par le moyen de mon intercession toute puissante, je vous laverai journellement, car pour avoir part avec moi à mon royaume, il faut que vous soyez rendus semblables à moi.

La même chose est, pour ainsi dire, publiquement annoncée dans le chapitre 4 de la 1^e épître aux Thessaloniens «Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec Lui. Car nous vous disons ceci, par la parole du Seigneur, que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis». L'apôtre attendait constamment la venue du Seigneur. On a osé dire qu'il se trompait en croyant que le Seigneur arriverait de son vivant; c'est tout le contraire, puisque l'époque précise de l'avènement de Christ n'avait jamais été révélée, et que Paul ne prétendait point la connaître; mais il savait que le temps était arrivé où nous devons, à toute heure, attendre le Seigneur, au lieu de dire: Mon Maître tarde à venir, et de nous mettre à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire avec les ivrognes. C'est pour cela que Paul se met du nombre des vivants qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur. Aussi sa vie était-elle conforme à cette attente et sera-t-il récompensé à la venue du Seigneur; tandis que ceux qui, repoussant de leur esprit l'arrivée de Christ et ne l'attendant pas, suivent leurs convoitises, recueilleront, eux aussi, les fruits de leurs oeuvres. Paul apprit plus tard, par révélation, qu'il mourrait bientôt, Pierre aussi, qu'il devrait bientôt quitter cette tente; mais l'époque de la venue du Seigneur n'avait été révélée ni à l'un ni à l'autre. Aussi Paul disait-il: «Nous ne dormons pas tous, mais nous serons tous transmués», Christ ayant vaincu la mort. Nous pouvons tous mourir avant l'arrivée de Christ, et cependant nous pouvons dire: «Nous les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur». Il est dit de celui qui croit que le Seigneur tarde à venir, qu'il bat ses camarades et s'enivre; il est dit aussi que les vierges sages et les vierges folles s'endormirent toutes pendant que l'époux tardait à venir; l'Église a perdu le sentiment de l'attente journalière du Seigneur. Même les serviteurs sages durent être réveillés, et ce fut une grâce de les éveiller à temps, car pour son peuple Christ est toujours fidèle. Mais c'est l'attente qui caractérise les serviteurs fidèles. L'Église de Philadelphie attendait la venue de Christ; cela est nommé «la Parole de sa patience»: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience».

Continuons le passage de l'épître aux Thessaloniens: «Nous les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons pas ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement et une voix d'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel et les morts en Christ ressusciteront premièrement». Il ne s'agit ici que des saints; le cri de commandement, la voix de l'archange et la trompette de Dieu ne s'adressent pas à tout le monde pour ressusciter les justes et les méchants. Le

«cri de commandement» est un terme militaire, employé pour rappeler les soldats dans leurs rangs, après qu'ils s'étaient débandés. Seuls, les morts en Christ entendent ce rappel, ils forment ses bataillons. «Les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolerez-vous donc l'un l'autre par ces paroles». Le Seigneur avait dit qu'il viendrait et nous prendrait à Lui; l'apôtre, instruit par une révélation, nous explique comment cela aura lieu. Le passage de 1 Corinthiens que nous avons lu, raconte le même événement: «Mais chacun dans son propre rang, Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ, à sa venue». Le point important, le voici: Cette résurrection n'est pas une résurrection des morts, mais une résurrection *d'entre les morts*. La résurrection de Christ n'était pas une résurrection des morts, mais d'entre les morts. Il a été pris d'entre les morts, parce que le Père avait ses délices en lui; et nous sommes pris, comme Lui, d'entre les morts, parce qu'Il a ses délices en nous. C'est pourquoi le Seigneur viendra (il n'est pas dit *apparaîtra*) et nous appellera pour être toujours auprès de Lui et partager cette gloire à laquelle il est fait allusion dans ces mots: «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». Ce n'est donc pas la mort que nous avons à attendre (quoiqu'elle puisse arriver, et que ce soit une chose bénie de mourir), comme il est dit au chapitre 5 de 2 Corinthiens: «Non pas que nous désirions d'être dépouillés, mais nous désirons d'être revêtus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par la vie». Afin de montrer pleinement sa puissance sur la mort, Christ prend à soi des hommes mortels — morts, il les ressuscite — vivants, il les transforme en gloire. D'abord il ressuscite les morts, puis il transforme les vivants; tous vont alors à la rencontre du Seigneur en l'air. Il nous a prédestinés «à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères»; nous avons lu: «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée». Telle est notre part aux choses célestes. Si vous ouvrez le chapitre 3 de l'épître aux Colossiens, vous verrez que lorsque Christ apparaîtra, nous apparaîtrons avec lui dans la même gloire. Après être venu et nous avoir pris auprès de lui, il vient se manifester au monde et nous apparaissions avec Lui. L'apôtre nous identifie complètement avec Christ: «Si vous êtes morts avec Christ» (2: 20), puis au chapitre 3: «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu. Pensez aux choses qui sont en haut et non pas à celles qui sont sur la terre, car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». Christ est caché en Dieu, Christ est votre vie, par conséquent votre vie est cachée en Dieu. «Quand le Christ qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire». Nous ne saurions, en aucune façon, être séparés de Christ; nous sommes cachés en Dieu avec Lui, manifestés avec Lui, glorieux avec Lui, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. La même vérité est présentée un peu différemment dans la 1^e épître de Jean: «Voyez quel amour le Père nous a accordé, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Nous avons le même titre que Christ, «c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Jésus disait: «Je m'en vais vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu», c'est-à-dire, j'ai accompli l'oeuvre de votre rédemption, et la suite en est, que je vous ai mis à la même place que moi. «Je déclarerai ton nom à mes frères, je chanterai tes louanges au milieu de l'assemblée». «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu», voilà pour le présent, «et ce que nous serons, n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est».

Quant à notre apparition avec Christ, je citerai l'Apocalypse; mais voyez auparavant le chapitre 14 de Zacharie; il y est dit que le Seigneur viendra et que tous ses saints seront avec lui et qu'en ce jour-là ses pieds seront debout sur la montagne des Oliviers. C'est à cela que l'ange fait allusion, en disant aux disciples après l'ascension: «Pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». L'apôtre Jude dit au verset 14: «Or Enoch aussi, septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant: Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous». Là, les saints se trouvent associés avec Christ pour l'exécution du jugement. Quelle position est la nôtre! L'Écriture est si explicite sur ce point, qu'il n'y a pas moyen de la comprendre autrement. La même vérité est aussi exposée dans le chapitre 1 de la 2^e épître aux Thessaloniciens. Les Thessaloniciens souffraient d'affreuses persécutions et l'apôtre leur disait: «Nous nous glorifions de vous dans les assemblées de Dieu, au sujet de votre patience et de votre foi dans toutes vos persécutions et dans les afflictions que vous soutenez, qui sont une démonstration du juste jugement de Dieu, pour que vous soyez estimés dignes du royaume de Dieu pour lequel aussi vous souffrez, puisque c'est une chose juste devant Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui

vous affligent, et qu'il vous donne, à vous qui êtes affligés, du repos avec nous dans la révélation du Seigneur Jésus, du ciel, avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et contre ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus Christ, lesquels seront punis d'une perdition éternelle loin de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force, quand il viendra pour être, en ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru». Ce sont là ces saintes myriades dont nous avons parlé plus haut. Elles se trouvent clairement dépeintes dans l'Apocalypse, chapitre 17. Tous les rois de la terre, au lieu de bénir Christ et de se joindre à lui, s'avancent, ligués avec la Bête, en bataille contre lui: «Ceux-ci combattront contre l'Agneau; mais l'Agneau les vaincra; car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui, sont appelés et élus et fidèles». D'autres passages nous apprennent que Christ aura des anges avec Lui, mais il n'en est pas question ici. Les anges peuvent bien être nommés «fidèles» et «élus», puisque l'Ecriture parle des anges «élus»; mais ceux qui sont ici avec Christ sont «appelés»; or les saints seuls sont «appelés par la grâce de Dieu».

Ouvrez maintenant le chapitre 19: «Et je vis le ciel ouvert, et voici un cheval blanc; et celui qui était monté dessus, appelé fidèle et véritable; il juge et combat en justice». Nous avons vu partout, que Christ viendra pour juger les méchants de la terre, car il y aura un jugement des vivants aussi bien que des morts: «Comme dans les jours avant le déluge, on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous, il en sera de même aussi de la venue du Fils de l'homme». — «Ses yeux étaient comme une flamme de feu; et sur sa tête il y avait plusieurs diadèmes; et il portait un nom écrit que nul n'a connu que lui seul. Et il était vêtu d'une robe teinte dans le sang; et son nom s'appelle la Parole de Dieu. Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de fin lin blanc et pur», qui est, suivant un autre passage, la justice des saints.

Je termine ici mes citations. Nous avons vu la dernière fois que la venue du Seigneur est, dans l'Ecriture, présentée à l'Eglise comme l'objet constant de son espérance, que cette venue se rattache à toutes les pensées et à tous les sentiments des saints, qu'ils sont considérés comme étant convertis pour attendre le Fils de Dieu, que toutes les autres doctrines, renfermées dans l'Ecriture, se rattachent à cette venue, que le signe distinctif d'une église en décadence, c'est la pensée que le Seigneur tarde à venir, et que le cri qui la réveille est celui-ci: «Voici, l'époux vient». Aujourd'hui, nous avons vu que le Seigneur nous révèle avec sagesse et prudence son plan: «de rassembler toutes choses dans le Christ, tant celles qui sont dans les cieux que celles qui sont sur la terre», les réconciliant toutes en Christ, non point seulement pour leur propre bien, mais pour la gloire de Christ. Dieu, dans ce but, nous a associés avec Christ comme chef de toutes choses, de sorte qu'étant associés avec lui comme héritiers de Dieu, nous partageons l'héritage avec lui. Lorsque Christ prendra l'héritage, nous le prendrons avec Lui, lorsqu'il apparaîtra, nous apparaîtrons avec Lui. Ayant été présenté à ce monde au milieu des Juifs, suivant la promesse de Dieu, et rejeté, Il a pris une autre place, celle de Fils de l'homme, qu'Il prendra dans sa résurrection et dans sa gloire; Il nous ressuscitera pour l'avoir avec Lui, au temps déterminé. Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties, mais nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur et nous attendons avec Lui, que ses ennemis soient mis pour son marchepied. Ce moment-là, personne ne le connaît, Dieu ne l'a point révélé; mais alors Christ commencera par rassembler son corps: Il nous prendra pour aller à sa rencontre en l'air: morts, Il nous ressuscitera; vivants, Il nous transformera; Il nous prendra dans la maison de son Père, car c'est là notre place, et Il aura tout préparé pour nous y recevoir. Il ne peut entrer en possession de l'héritage sans avoir avec Lui ses cohéritiers, son corps, son épouse. Dans l'Apocalypse, vous avez d'abord les noces de l'Agneau, ensuite vous le voyez arriver avec ses armées; ce sont elles qui sont l'épouse, car il faut à l'Agneau une associée qui partage son héritage. Il n'a pas encore pris en main le pouvoir et le règne; mais après nous avoir élevés à Lui, Il apparaîtra et nous apparaîtrons avec Lui; nous l'accompagnerons quand Il exécutera ses jugements sur le monde et qu'Il le brisera en pièces comme un vaisseau de terre. Mais la part bénie de notre héritage sera d'être avec Lui. Quand Il apparaîtra, le monde nous verra avec Lui et nous porterons l'image de celui qui est céleste, de même que nous avons porté l'image de celui qui est poussière. Toutefois maintenant, pendant que Christ est assis à la droite de Dieu, Il a envoyé le Saint Esprit, afin de rassembler ses héritiers, et ce n'est que par la puissance de l'Esprit, que nous sommes capables de le suivre ici-bas; aujourd'hui son peuple doit porter la croix — demain, il aura le royaume et la gloire. Lorsque Christ reviendra, ce ne sera point pour notre jugement: «Et comme il est réservé aux hommes de

mourir une fois et après cela d'être jugés; ainsi le Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». Maintenant je vous demanderai: avec qui êtes-vous associés? l'êtes-vous avec Christ rejeté du monde et assis à la droite de Dieu? Êtes-vous, par le Saint Esprit, associés en esprit avec Christ? ou bien l'êtes-vous avec ce monde qu'Il va venir juger, accompagné de tous ses saints? Pendant l'absence de Christ, qui est allé recevoir un royaume et une gloire bien supérieurs à ceux de cette terre, dont il a été rejeté, et qui vous a dit de trafiquer jusqu'à son retour, avec qui êtes-vous associés? Obligés de traverser ce monde qui a rejeté Christ, croyez-vous réellement que Satan en est le prince et le dieu, et vivez-vous selon cette pensée? Croyez-vous que Christ est assis à la droite de Dieu et qu'Il reviendra pour vous prendre auprès de Lui, pour vous faire partager, dans la maison de son Père, les bénédictions dont Il est béni, pour être témoins de la gloire de son Père, et partager son amour?

Y a-t-il dans nos cœurs quelque chose qui ressemble à la confiance d'un enfant en son père, quelque chose qui témoigne que nous sommes enfants par adoption? Y a-t-il en nous quelque chose qui nous identifie avec ceux qui sont les héritiers de cette bénédiction et de cette gloire? Pouvons-nous dire que le monde ne nous connaît pas, de même qu'il n'a pas connu Christ? Est-ce que nous Lui ressemblons dans notre position ici-bas? Lorsque Christ était sur cette terre, on ne voyait en Lui aucune beauté qui le fit désirer. Sont-ce les choses qu'on voit, ou celles qu'on ne voit pas, qui ont empire sur nos cœurs? Christ, qu'on ne voit pas, habite-t-il en nos cœurs par la foi de manière à être notre portion? S'il en est ainsi, quand il apparaîtra, nous apparaîtrons aussi avec Lui en gloire et, mieux encore, nous serons toujours avec Lui. Que le Seigneur nous donne de pouvoir l'attendre et dire toujours: «Oui, Seigneur Jésus, viens!». Que notre part, notre trésor, notre cœur soient identifiés avec Lui. Encore un peu, très peu de temps, et Celui qui doit venir, viendra et Il ne tardera pas.

3. Méditation sur Apocalypse 12

Le sujet dont je veux parler ce soir, et dont ce chapitre contient allégoriquement l'idée, est d'abord le rassemblement de l'Eglise de Dieu, des saints célestes, pour être avec Christ; ensuite les promesses que nous avons et la certitude infaillible de la restauration des Juifs, comme nation sur la terre. Ces deux sujets se lient à la manifestation de divers jugements sur ce monde, avec cette différence, que l'enlèvement des saints les met hors de l'atteinte de ces jugements, tandis que les Juifs — restant, ainsi que des Gentils, sur la terre, — devront les traverser, comme à Sodome, Lot échappa à travers le feu, tandis qu'Abraham considérait d'en haut les jugements qui fondaient sur les cités de la plaine; — comme Noé aussi fut sauvé à travers le déluge, tandis qu'Enoch fut enlevé au ciel. Il est parlé de ces deux derniers faits comme étant analogues à ce qui arrivera lors de la venue du Fils de l'homme. Nous avons là les deux choses dont j'ai parlé: Une classe de personnes mises hors de l'atteinte des jugements à venir et ainsi épargnées; l'autre classe conservée à travers ces mêmes jugements. J'ai dit que cette dernière classe se compose de Juifs et de certains Gentils, mais, sans entrer maintenant dans des détails à ce sujet, je désire seulement présenter la pensée générale. Nous avons vu l'autre jour que l'Eglise forme le centre de la gloire céleste, naturellement sous Christ qui est le centre de toutes choses — et que les Juifs sont le centre de la domination et des bénédictions terrestres; voilà ce qui fait l'importance des deux points que je désire traiter aujourd'hui: 1° L'enlèvement des saints, aux derniers jours, pour être avec le Seigneur lui-même dans le ciel, et leur participation à sa gloire et à sa bénédiction. 2° Les Juifs introduits dans la bénédiction avec cette terre, sous le gouvernement de Christ et ne régnant pas avec Lui, quoiqu'ils soient une grande nation sur la terre. Ces deux faits forment les deux grands centres des voies de Dieu.

Dans le chapitre que nous venons de lire, nous avons d'abord Christ et l'Eglise personnifiés dans l'enfant mâle, puis, dans la femme qui fuit la persécution pendant 1260 jours, le résidu juif — ceux qui, épargnés dans le temps du jugement, ne sont pas encore introduits dans la gloire. C'est ainsi que vous trouvez, dans ce chapitre, les deux sujets dont j'ai parlé. J'ajoute que la considération de la bénédiction de l'Eglise nous conduira nécessairement à démontrer que ce qu'on nomme *une résurrection générale, commune à tout le monde*, est une chose entièrement inconnue à l'Ecriture. J'établis dès maintenant cette vérité. Je ne nie point que c'était une notion entretenue parmi les Juifs, au moins par les Pharisiens, qu'en tout cas tous les Juifs, ressusciteraient ensemble — quant aux Gentils, ils les considéraient comme des chiens; mais notre Seigneur redressa cette erreur. Une vue juste là-dessus est nécessairement liée à l'intelligence de

l'enlèvement de l'Eglise au ciel, puisque, pour être enlevés, les saints qui sont morts devront ressusciter. En disant *saints*, j'entends tous les saints, ceux de l'Ancien Testament, aussi bien que ceux du Nouveau.

Je veux mentionner un autre point pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec ces sujets-là; c'est que maintenant, pendant que Christ est assis à la droite de Dieu dans le ciel et pendant que Dieu rassemble les cohéritiers de Christ pour régner avec Lui, lorsqu'Il prendra l'héritage, Dieu ne s'occupe pas de ce monde comme Il s'en occupera plus tard, quoiqu'Il le gouverne d'une manière providentielle. Dieu seul connaît le moment où Christ prendra son héritage; alors, lorsqu'Il aura mis les ennemis de Christ pour son marchepied, Christ quittera le trône de son Père, pour s'asseoir sur son propre trône. Mais pendant que Christ est assis sur le trône de son Père, le Saint Esprit, ayant été envoyé après l'ascension de Christ, rassemble hors du monde un peuple pour son Nom, peuple qui soit héritier de Dieu et cohéritier de Christ. Ce laps de temps, cette parenthèse dans les voies de Dieu, est indiqué très clairement à la fin du chapitre 9 de Daniel, et j'y fais allusion, parce que, sans cela, nous ne comprendrions jamais les voies de Dieu envers l'humanité. A la fin du chapitre 9 de Daniel, l'Esprit de Dieu montre qu'un certain laps de temps doit s'écouler, avant que Jérusalem entre dans sa pleine bénédiction; c'est là cette parenthèse à laquelle je fais allusion. Il est dit au verset 24: «Il y a soixante et dix semaines déterminées sur ton peuple, et sur ta sainte ville, pour abolir l'infidélité, consumer le péché, faire propitiation pour l'iniquité, pour amener la justice éternelle, pour sceller la vision et la prophétie et pour oindre le Saint des Saints. Sache donc et entends, que depuis la sortie de la parole, portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtisse Jérusalem, jusqu'au Christ le Conducteur (Messie, le Prince), il y a sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et la brèche seront rebâties, et cela en un temps d'angoisse». Ceci a eu lieu; vous savez que cela a duré 46 ans: «Et, après ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché», — les soixante-deux semaines et les sept, en faisant soixante-neuf — «mais non pas pour lui», ou plutôt, au lieu de cela, prenons la leçon marginale qui est, sans contredit, le vrai sens: «Et il n'aura rien!» Le Christ n'a point eu le royaume; il a été retranché et n'a rien eu; au ciel, il a bien eu toute la gloire, mais il n'a pas encore reçu le royaume: «Et le peuple du Conducteur (Prince) qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre». Presque tout le monde sait que cette prophétie fut accomplie par la venue de Titus et la destruction de la ville, jusqu'à ne laisser aucune pierre debout.

Mais il reste encore une semaine. Nous n'en avons eu que soixante-neuf; et ici, sans entrer dans les détails, je veux vous faire remarquer un grand principe: Nous avons donc soixante-neuf semaines, puis un laps de temps. Le Messie arrive, il est rejeté, retranché, ne reçoit pas le royaume, n'a rien, — il a la croix, il est vrai, mais c'est tout. Il monte au ciel et c'est pourquoi nos coeurs doivent le suivre en haut, là où Il est,

Puis vient le temps de la fin: «Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine». Or souvenez-vous de ce qui est dit avant, que: «jusqu'à la fin de la guerre, les désolations sont déterminées», — quant à l'époque tout est laissé dans le vague. Ces désolations doivent continuer, on ne sait combien de temps, après la désolation de Jérusalem, le Messie s'en étant allé et n'ayant rien eu.

«Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans la semaine, et à la moitié de cette, semaine il fera cesser le sacrifice et l'oblation (*); puis pour le débordement des abominations» (les abominations signifient *idolâtrie*, dans l'Ancien Testament) «il le rendra désolé même jusqu'à la consommation, et celle-ci déterminée sera répandue sur le désolé». Là donc nous avons le fait simple, mais important pour l'interprétation de la prophétie, qu'il y avait un terme de 70 semaines, déterminé sur la sainte cité — sur les nations aussi, mais spécialement sur les Juifs — jusqu'à ce que toute la prophétie qui les concerne fût accomplie. Mais après les 69 semaines, le Messie arrive et il est retranché (ceci est accompli) il n'a rien, puis viennent des guerres, la cité est détruite, alors les temps des Gentils continuent leur cours et, suivant le 11e aux Romains, un aveuglement partiel arrive à Israël jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Dans l'Evangile de Luc, notre Seigneur aussi, après avoir parlé de la destruction de Jérusalem par Titus, ajoute que cette ville sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Ceci a encore lieu maintenant; Jérusalem est encore foulée aux pieds, Christ n'a pas encore pris en main sa grande puissance et son royaume, dont il est parlé dans un des chapitres suivants de l'Apocalypse. Jérusalem est encore désolée et les temps des Gentils ont encore leur cours, quoique, je n'en doute pas, ils s'approchent de leur fin; et Christ est assis à la droite de Dieu le Père, selon cette parole: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds». Mais tandis qu'il est assis là, le Saint Esprit est descendu du ciel, afin de déclarer que, si l'homme l'a rejeté, le ciel l'a

accepté et que, la rédemption ayant été accomplie, ainsi que la Grâce qui apporte le salut, il est assis là, afin d'associer à Lui-même les cohéritiers dont nous venons de parler. Mais pendant ce temps les Juifs sont mis de côté, «les temps des Gentils» ont leur cours, et rien n'est accompli, parce qu'il est occupé à rassembler les saints célestes. Or, ces saints célestes, comme nous l'avons vu dernièrement, sont complètement identifiés avec Christ lui-même; il n'a pas honte de les appeler ses frères; il est le premier-né d'entre plusieurs frères qui seront rendus conformes à l'image du Fils de Dieu et sont «membres de son corps, de sa chair et de ses os». «Car, est-il dit, personne n'a jamais eu en haine sa propre chair. mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'assemblée. Car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». Les saints sont aussi l'Epouse de Christ. Telle la place d'Eve vis-à-vis d'Adam, telle aussi celle de l'Eglise de Dieu vis-à-vis de Christ; et ce dont il est occupé maintenant, c'est de rassembler les saints pour qu'ils remplissent cette place. Ce n'est pas l'accomplissement des voies de Dieu relativement à la terre, mais c'est le rassemblement des saints pour le ciel; et pendant qu'il rassemble les saints pour le ciel, Christ est assis à la droite de Dieu. «Il est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour son marchepied». L'Apôtre exprime cela dans le chapitre 2 des Hébreux, en citant le Psaume 8. «Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties, mais nous voyons Jésus, qui a été un peu moindre que les anges, à cause de la souffrance de la mort, couronné de gloire et d'honneur». Il y a une fort belle pensée qui se rapporte à cela, mais je ne puis m'y arrêter maintenant, c'est que si vous cherchez l'Eglise dans l'Ancien Testament, vous ne trouvez que Christ; mais lorsque vous trouvez la bénédiction et la gloire de Christ, l'Eglise y participe. Il s'ensuit que l'Eglise doit, être enlevée au ciel avant l'accomplissement des prophéties de Dieu, parce que Dieu ne peut pas commencer ses voies avec les Gentils, dans la dernière semaine, avant que le rassemblement des saints pour être cohéritiers de Christ ne soit achevé. Jusqu'à ce qu'il ait ses cohéritiers, Christ ne peut pas entrer en possession de l'héritage; c'est pourquoi toutes ces voies de Dieu (ou de Christ, si vous voulez, qui est la puissance de Dieu; nous ne parlons naturellement pas de la providence de Dieu, car pas un moineau ne tombe à terre sans sa permission) envers le monde, par les Juifs, sont suspendues jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée. Mais, dans la prophétie jusqu'à la fin de l'Apocalypse, vous ne trouverez jamais l'Eglise révélée, excepté en connexion avec Christ. En voici quelques preuves: par exemple, je n'ai aucun doute que le fils mâle de notre chapitre ne se rapporte à l'Eglise aussi bien qu'à Christ. Mais c'est Christ qui est principalement représenté, car l'Eglise ne serait rien sans Christ; ce serait un corps sans tête. C'est Christ qui a été enlevé (verset 5), mais l'Eglise y est comprise, car dès que Christ commence à agir publiquement, même lorsqu'il s'agit de précipiter Satan, il faut qu'Il ait son corps, son Epouse avec Lui; il faut qu'Il ait ses frères, ses cohéritiers. Si vous examinez ce que nous avons ici, vous verrez que l'Eglise y est certainement aussi comprise. Nous lisons: «Et elle enfanta un fils mâle qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer; et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône»; le fils mâle doit paître toutes les nations avec une verge de fer, mais il y a une interruption. De même que nous avons vu que Christ — venu sur cette terre — fut retranché et n'eut rien, de même aussi nous avons l'autre côté du tableau. Il n'a rien reçu, mais il a été enlevé vers Dieu et vers son trône et il est assis à la droite de la Majesté, dans les cieus. Cette position n'appartient personnellement qu'à Christ, mais lorsqu'il s'agit de paître les nations avec une verge de fer, les saints sont associés avec Lui. Le Psaume 2 dit: «Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession les bouts de la terre; tu les briseras avec une verge de fer, tu les mettras en pièces comme un vaisseau de potier». Cela n'a pas encore été demandé. Il a prié pour les saints, non pas pour le monde: «Je prie pour eux; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés» Il fera des demandes pour le monde seulement lorsqu'Il en demandera la domination, et il va sans dire qu'elle lui sera donnée; c'est dans les conseils de Dieu. Il prendra le jugement dans sa main, la verge de fer, mais alors les saints aussi jugeront le monde; cela est positivement révélé: «Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?». Or, cela n'est pas dit seulement d'une manière générale, mais en détail, surtout en ce qui concerne la verge de fer. A la fin du chapitre 2 de l'Apocalypse, nous voyons que cette verge est donnée à l'Eglise tout comme à Christ: «Celui qui vaincra et qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations: et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases d'un potier, selon ce que moi aussi j'ai reçu de mon Père». La même chose est dite dans le 7^e chapitre de Daniel: «Jusqu'à ce que l'Ancien des jours vint, et que le jugement fût donné aux saints du Souverain», — les saints qui seront dans les lieux célestes avec Christ, lorsqu'Il arrivera, le jugement signifiant ici le jugement. Ce n'est pas la portion la plus bénie; celle-ci consiste à être avec Lui. Cependant il est vrai que c'est une partie des choses que nous avons à attendre. Il est dit de même au chapitre 20 de l'Apocalypse qui parle de ce temps-là: «Et

je vis des trônes; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné». Il est triste de voir combien les saints ont perdu le sentiment de cette bénédiction et de cette gloire, de leur identification avec Christ, de leur position de cohéritiers, de membres de son corps, son Epouse; l'Eglise a perdu le sentiment de tout cela. On dit communément qu'il est suffisant d'être assis au pied de la croix. Or je considère bien comme une bénédiction de voir une personne venir au pied de la croix; mais c'est affreux d'en rester là, parce que c'est comme si une telle personne disait qu'elle ne reconnaît pas que tout est accompli. C'est un manque de hardiesse «pour entrer dans les lieux saints... à travers le voile, c'est-à-dire la chair de Christ». C'est comme si l'on disait qu'on est indigne de traverser le voile déchiré, pour être sacrificateur dans le lieu saint. On dit: Non, il faut que je reste en dehors. A mon avis, c'est là une bien triste position; il faut bien venir vers la croix pour entrer, cela est parfaitement sûr; on ne saurait entrer par un autre chemin. Mais toujours rester dehors, toujours dire: Je reste au pied de la croix, ne sachant pas si j'ai le droit d'entrer ou non, c'est là une grande faute. Si vous dites que vous ne pouvez pas affirmer que vous êtes sauvé, comment pouvez-vous donc vous appeler chrétien? Il va sans dire que les chrétiens sont sauvés, pourquoi donc prenez-vous le nom de chrétien, tandis que vous êtes incapable de dire si vous êtes sauvé ou non?

(*) Depuis ici nous donnons la version textuelle de l'auteur.

Dans le chapitre de l'Apocalypse que nous venons de lire, il est positivement révélé que tout ce qui concerne les épreuves des saints et les accusations contre eux est terminé avant le temps où commencera l'épreuve du peuple Juif, pendant la dernière demi-semaine de Daniel.

Dans les six premiers versets de ce chapitre, vous trouvez ceux que concernent ces derniers jours. D'abord vous avez la femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Ceci, je n'en doute pas, est le peuple Juif, parce que Christ n'est pas né de l'Eglise, mais que, considéré comme glorieux et régnant dans ce monde, il était né des Juifs: «desquels, pour ce qui regarde la chair, est sorti le Christ». L'idée que Christ est né de l'Eglise n'a aucun sens. «Etre revêtu du soleil» signifie être revêtu de la suprême autorité. Elle a la lune sous ses pieds, c'est-à-dire la représentation de tout son état précédent. «Et sur sa tête une couronne de douze étoiles». Ce nombre douze indique toujours la puissance de l'administration de Dieu parmi les hommes. Vous avez les douze apôtres assis sur douze trônes; la cité bâtie sur douze fondements et ayant douze portes, etc., ce nombre étant usité pour exprimer la puissance administrative de Dieu sur l'homme. Christ devait donc naître, et la femme «étant enceinte, criait étant en travail d'enfant et en grand tourment pour enfanter». Et dans le chapitre 9 d'Esaië les Juifs disent: «Un fils nous est né»; l'Eglise ne peut pas dire cela du tout. Nous pouvons dire que, nous croyons qu'il est le Fils de Dieu, mais nous ne disons pas qu'il nous est né; pour ce qui concerne la chair, il était né en Israël. Puis nous en venons à la puissance qui s'oppose, — le pouvoir de Satan qui s'exerce par l'Empire romain. «Et il parut un autre signe dans le ciel; et voici, un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes dix diadèmes; et sa queue entraîne la troisième partie des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre. Et le dragon se tenait devant la femme qui allait enfanter, afin que lorsqu'elle aurait enfanté, il dévorât son enfant». C'est là la puissance de Satan résistant à Christ et cherchant à mettre fin à son autorité. Naturellement, il ne le pouvait pas mais pendant un temps il avait l'air de l'avoir fait. Et elle enfanta un fils mâle, qui doit paître toutes les nations avec une verge de fer», — Christ évidemment. — Et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône». Il ne reçut pas le pouvoir, il ne reçut rien, mais il fut enlevé, vers Dieu. Maintenant ayant vu qui sont les personnes en scène, vous apprenez ce que devient la femme. «Et la femme s'enfuit dans le désert, où elle a un lieu préparé par Dieu, afin qu'on la nourrisse là, 1260 jours». Vous voyez maintenant pourquoi j'ai parlé d'une interruption toujours signalée par la prophétie, quoique sans indication de date, comme existant dans les voies de Dieu envers ce monde, entre le temps où Christ est enlevé, et celui où il enlève l'Eglise pour la réunir à Lui-même. Je l'ai déjà dit, cela n'est point simplement une doctrine humaine, mais il est positivement révélé comme un plan de Dieu, dans le chapitre 9 de Daniel — que le Messie serait manifesté, retranché et n'aurait rien — qu'un aveuglement partiel frapperait Israël jusqu'à ce que les temps des Gentils fussent accomplis, et qu'alors les Juifs seraient amenés à la repentance, comme Jésus Christ le dit dans l'Evangile de Matthieu: «Maintenant vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Nous venons de voir l'Eglise unie à Christ, enlevée vers Dieu et la femme qui s'est enfuie dans le désert; viennent ensuite des événements qui ne concernent point l'Eglise, mais Israël et le monde. «Et il y eut un combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, ainsi que ses anges; et ils ne

furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel». Toute la puissance de Satan sera mise dehors du ciel: ce qui est en contraste direct avec le résultat de la vie militante de l'Eglise ici-bas: «Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de la méchanceté qui sont dans les lieux célestes». Voilà notre lutte comme conséquence de notre privilège d'être assis dans les lieux célestes avec Christ. Le résultat de ce combat spirituel est le rejet de la puissance de Satan. Dans la prophétie que nous étudions, tout cela est terminé; puis vous voyez la joie qui en résulte parmi les habitants du ciel, les saints célestes: «Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, appelé Diable et Satan, qui séduit le monde habitable tout entier; il fut, dis-je, précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'ouïs une grande voix dans le ciel, disant: Maintenant est venu le salut, la puissance, le royaume de notre Dieu, et le pouvoir de son Christ, car l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit, a été précipité. Et ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau et à cause de la parole de leur témoignage; et ils n'ont point aimé leur vie, même jusqu'à la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, cieus, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer! Ici nous voyons que, lorsque tout le peuple céleste, c'est-à-dire l'Eglise de Dieu (parce que notre conversation est dans les cieus et que nous sommes un avec Christ dans le ciel) est appelée à se réjouir de ce que l'accusateur des frères est rejeté et qu'ils l'ont vaincu, c'est à ce moment même que Satan descend sur la terre, avec «une grande fureur, sachant qu'il a peu de temps». Voilà donc à la fois des réjouissances dans le ciel et de terribles lamentations sur la terre. Cela dessine nettement le contraste entre ceux qui sont dans les cieus et ceux qui habitent sur la terre, lesquels dans toute l'Apocalypse se trouvent en contraste avec les héritiers des cieus, dont le droit de bourgeoisie est dans les cieus. «C'est pourquoi réjouissez-vous, cieus, et vous qui y habitez. Malheur aux habitants de la terre et de la mer, car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps».

«Or quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté le mâle». Ici nous voyons clairement que la femme ne représente pas l'Eglise de Dieu, puisque l'Eglise de Dieu est appelée à se réjouir de ce que ses afflictions et de ce que les accusations qu'on portait contre elle sont terminées. Elle est appelée à se réjouir, parce qu'elle a vaincu par le sang de l'Agneau et par son propre témoignage. Mais la femme est dans une position bien différente, puisque toute la fureur de Satan se dirige maintenant contre elle. L'Eglise de Dieu a été mise hors d'atteinte et la fureur de Satan s'adresse à un autre objet qui est le peuple Juif. C'est, pour ce dernier, le temps de la grande tribulation dont il est parlé ailleurs. Christ disait aux Juifs: «Je suis venu au nom de mon Père et vous ne m'avez pas reçu, si un autre vient en son propre nom, celui-là, vous le recevrez». Puisqu'ils ne voulaient pas accepter le vrai Christ, ils seraient obligés, d'en avoir un faux. J'ai lu ce chapitre de l'Apocalypse, afin de montrer que, tandis qu'une classe de personnes — ceux qui sont associés à Christ — sont enlevés vers Dieu, et qu'il y a parmi eux un triomphe et des réjouissances, lorsque Satan est précipité, c'est précisément le moment où la tribulation commence sur la terre: «Or quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il persécuta la femme qui avait enfanté le mâle. Et deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la face du serpent». Là, dans le désert, pendant le temps de la tribulation, Dieu a soin d'elle. Elle échappe à la tribulation, au moyen d'une grande puissance qui lui est donnée pour s'enfuir, puissance qui est ici figurée par les ailes d'un grand aigle; Dieu la met en sûreté, non point comme il le fit pour Abraham qui voyait la destruction de Sodome du haut de la montagne, mais comme Lot qui échappa par la fuite. Le peuple qui se réjouit dans le ciel est comme Abraham, tandis que la femme sur la terre est comme Lot, — sauvée par Dieu qui lui donne les grandes ailes d'un aigle, pour qu'elle s'échappe, pendant que toute la puissance et toute la fureur de Satan se déploient: «Et le serpent jeta de sa bouche de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin de la faire emporter par le fleuve. Et la terre aida la femme, car la terre ouvrit sa bouche, et engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa bouche». C'est-à-dire que des moyens providentiels seront employés pour sauver les Juifs des violentes persécutions auxquelles ils seront en butte: «Et le dragon fut irrité contre la femme, et s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, qui garde les commandements de Dieu et qui a le témoignage de Jésus».

Je ferai maintenant allusion à une prophétie plus littérale, qui nous aidera à comprendre cet intervalle dont nous avons parlé, ces temps des Gentils en tant qu'ils ont leur cours actuellement, car je ne doute point qu'ils n'aient commencé aux jours de Nebucadnetsar. Ouvrez le chapitre 8 d'Esaië, dans lequel il est

dit: «Sanctifiez le Seigneur des armées, lui-même», après avoir parlé des circonstances qui amènent ce témoignage béni, rendu à la divinité du Seigneur Jésus et de Jéhovah: «Et qu'il soit votre crainte et votre épouvantement; et Il vous sera pour sanctuaire; mais il sera une pierre d'achoppement et un rocher de trébuchement aux deux maisons d'Israël; en piège et en filets aux habitants de Jérusalem; et plusieurs d'entre eux trébucheront et tomberont, et seront froissés, et seront enlacés, et seront pris». Vous savez que le Seigneur se disait être Lui-même cette pierre d'achoppement et que «quiconque tomberait sur elle serait brisé». «Empaquette le témoignage, cache la loi parmi mes disciples. J'attendrai donc l'Eternel, qui cache sa face de la maison de Jacob, et je m'attendrai à Lui. Me voici, moi et les enfants que tu m'as donnés». Ces dernières paroles sont citées dans le chapitre 2 des Hébreux. Malgré que Dieu cache sa face loin de la maison de Jacob, Christ dit: «Je m'attendrai à l'Eternel», ou bien — comme dans les 70, — «j'ai mis ma confiance dans le Seigneur». Puis: «Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés». Ces derniers sont les disciples de Christ dans tous les âges. Enfin, au chapitre 9, vous avez la fin de tout cela: «Car tu as mis en pièces le joug dont il était chargé, et le bâton dont on lui battait ordinairement les épaules, et la verge de son exacteur, comme au jour de Madian; parce que tout choc de ceux qui se battent se fait avec tumulte, et que les vêtements sont vautrés dans le sang; mais ceci sera comme un embrasement, quand le feu dévore quelque chose. Car l'Enfant nous est né, le Fils nous a été donné; et l'empire a été posé sur son épaule; et on appellera son Nom, l'Admirable le Conseiller, le Dieu Fort et puissant, le Père d'éternité, le Prince de paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire (son gouvernement) et à la prospérité sur le trône de David, pour l'affermir et l'établir en jugement et en justice, dès maintenant et à toujours: la jalousie de l'Eternel des armées fera cela». Nous avons dans ce chapitre le fait de la venue de Christ et de ce qu'il est une pierre d'achoppement; puis Il dit: «Je m'attendrai au Seigneur qui cache sa face de la maison de Jacob». Ensuite vient une période de terribles calamités pour Israël: «Ils regarderont vers la terre et voilà la détresse et les ténèbres, et une effrayante angoisse, et il sera enfoncé dans l'obscurité». Que vient-il ensuite? Une terrible bataille; mais elle contient en elle-même le feu du jugement de Dieu. «Ceci sera comme un embrasement, lorsque le feu dévore quelque chose», symbole du jugement de Dieu. Puis il est dit: «Car l'enfant nous est né»; Christ est cet Enfant qui est né; mais quand Il reviendra, on dira de Lui — comme au chapitre 53 d'Esaië: «Nous avons estimé qu'étant, ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé». Je fais allusion à ce passage, parce qu'il contient la révélation de la venue de Christ et de son rejet, de sa confiance en l'Eternel, lequel cache sa face de la maison de Jacob, et du fait qu'à la fin il sort en puissance dans la terrible bataille du jugement de Dieu». «Il jugera et fera la guerre en justice». Puis il est dit: «Le Fils nous est né, l'Admirable, etc.» et Il est assis sur le trône de David pour donner la paix à la terre. Tout cela arrive après l'époque pendant laquelle Il a attendu. Il attend depuis son rejet, pendant que Dieu cache sa face de la maison de Jacob, comme Il le fait maintenant; mais cela n'aura pas toujours lieu. J'en parle, afin que nos âmes puissent avoir une idée générale de l'ensemble des voies de Dieu; c'est-à-dire que Christ vient, est rejeté et pris vers Dieu, puisqu'Il est assis sur le trône de son Père, avant de prendre en main son grand pouvoir et son royaume. En attendant, «les temps des Gentils» ont leur cours; Dieu a caché sa face loin de la maison de Jacob; et Jérusalem est foulée aux pieds des Gentils, jusqu'à ce que leurs temps soient accomplis. Pendant ce temps-là, pendant l'interruption des voies de Dieu pour ce qui concerne le gouvernement du monde, Christ, ayant envoyé le Saint Esprit, s'occupe de rassembler ses cohéritiers, afin qu'ils soient associés à Lui lorsqu'Il prendra en main sa grande puissance.

Considérons maintenant l'accomplissement de ces choses en rapport avec l'Eglise, c'est-à-dire quant à son enlèvement pour être réunie à Christ; puis, si le temps le permet, nous considérerons l'accomplissement de ces choses, par rapport aux Juifs. Je tâcherai de prouver que la résurrection des saints est une chose entièrement distincte, par sa nature, son époque et son caractère, de la résurrection des méchants, et que ces deux résurrections sont entièrement contraires; que la résurrection des saints est une faveur spéciale de Dieu, comme le fut celle de Christ Lui-même, parce qu'ils sont déjà sauvés, parce qu'ils ont la vie éternelle, parce qu'ils sont les délices de Dieu — non point en eux-mêmes, mais en Christ. Enfin les saints seront enlevés et considérés à part, comme n'appartenant pas au gouvernement de ce monde, sauf en ce qu'ils en sont les Rois, tandis que les méchants — quoiqu'il soit parfaitement vrai qu'ils ressusciteront, puisque Christ doit ressusciter tout le monde — ressusciteront non point parce qu'ils sont les délices de Dieu, mais précisément à cause du contraire; non parce qu'ils ont leur vie en Christ, car ils ne l'ont pas, mais ils ressusciteront pour le jugement, ce qui n'est pas autre chose que la condamnation. Que le

jugement des nations et de la terre soit pour leur condamnation, c'est une autre partie de notre sujet, sur laquelle je ne m'arrêterai pas pour le moment.

Je me propose de parcourir tous les passages qui parlent de la résurrection et de montrer que celle des saints est tout à fait distincte dans sa nature, son époque et son caractère, qu'elle est la conséquence de la rédemption, de sorte que nous pouvons l'attendre dès maintenant, puisque nous sommes sauvés; qu'elle aura lieu à l'arrivée de Christ, tandis que, lorsque les méchants ressusciteront, Christ ne viendra point du tout. Quand Il viendra, Il ressuscitera les saints seuls, pour qu'ils soient avec Lui dans la bénédiction et la gloire. Remarquez, chers amis, combien il est solennel et pratique pour nous tous, que cette distinction soit si clairement établie: que Christ lorsqu'Il arrivera prendra dans sa propre gloire ceux qui ont part à sa vie et à la rédemption, et que ceux qui sont rachetés et ont part à la vie éternelle apparaîtront avec Lui en gloire, tandis que ceux qui n'ont pas de repentance et qui n'ont pas reçu Christ dans leur cœur, seront ressuscités en leur temps, seulement pour le jugement; et que tandis que tous doivent comparaître devant Christ, dès qu'une personne a affaire au jugement, elle est infailliblement condamnée. C'est pourquoi nous trouvons ces mots familiers à nous tous: «N'entre pas en jugement avec ton serviteur, ô Eternel, car en ta présence aucune chair vivante ne sera justifiée». Chers amis, vous sentez combien tout ceci est important. Le sujet que nous considérons maintenant est ainsi directement appliqué à l'état de nos âmes. Il n'y a pas de jugement sans condamnation. Aucun homme avec lequel Dieu entre en jugement ne peut être sauvé, car la sentence a déjà été prononcée aussi clairement que Dieu peut la prononcer: «Il n'y a pas un juste, non pas même un seul». Je ne sais pas ce que le grand trône blanc peut dire de plus clair. Telle est la déclaration qui est mise devant nos consciences; mais avant le jour du jugement qui exécutera «cette colère à venir», Christ vient pour nous délivrer. Et dès que Christ est reçu dans le cœur, nous en sommes délivrés, et nous sommes à la même place que Lui, Il est notre justice, notre vie, notre tout.

Avant d'examiner les passages qui parlent de la résurrection, j'ajouterai en passant qu'en réalité le jugement de Dieu ne saurait être autre chose que la condamnation. Je parle du jugement sur les hommes, non pas sur les anges rebelles, quoique cela soit vrai aussi, relativement à ceux-ci. De Dieu nous avons fait un juge par le péché; Dieu n'aurait pas pu juger Adam s'il était resté tel que Dieu l'avait créé; car, s'Il jugeait les choses qu'Il a créées, Il se jugerait Lui-même. Il ne pouvait donc juger Adam à moins que celui-ci n'eût péché. Dieu avait fait Adam tel qu'il était et il vit que cela était très bien; et aussi longtemps qu'Adam est resté tel, Dieu ne pouvait pas le juger. Ce qui amena Adam en jugement, ce fut qu'il avait abandonné Dieu, écouté Satan, et s'était tourné vers le péché. Que peut donc être le jugement, si ce n'est la condamnation. Dieu peut nous en délivrer par le moyen de Christ; c'est autre chose; mais notre prière doit être: N'entre pas en jugement avec nous, car il n'y a point de juste, non pas même un seul. La résurrection des saints est le résultat et la puissance de la délivrance de Christ, tandis que l'autre résurrection est la juste exécution du jugement sur ceux qui ont roidi leur cou contre la miséricorde de Dieu en Christ, «amassant contre eux-mêmes, un trésor de colère, pour le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu». Maintenant, quant au caractère et à la nature de la résurrection des saints, ouvrez le chapitre 8 des Romains, au verset 11: «Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous», c'est-à-dire si *vous êtes* chrétiens, car «si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est pas de Christ», — «Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous». Cela n'est pas vrai pour les méchants. Les motifs de leur résurrection et ceux de la nôtre — si nous sommes des saints — sont tout à fait différents, car nous ressuscitons en vertu du Saint Esprit habitant en nous, c'est-à-dire parce que nous sommes déjà sauvés et scellés par l'Esprit de Dieu.

Voilà le principe; voyez maintenant comment le chapitre 5 de l'Evangile de Jean le met en évidence. Il n'est rien dit du temps, comparativement immatériel; mais ce passage est excessivement solennel et instructif par rapport au point que nous examinons. Christ dit dans le verset 21: «Car comme le Père réveille les morts, et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. Car aussi le Père ne juge personne; mais il a donné tout jugement au Fils». Ils vivifient tous les deux; mais le Père ne juge pas; tout jugement est remis entre les mains du Fils: «Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père», les méchants eux-mêmes, ils ne pourront s'empêcher de le faire: «Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle». Vous voyez qu'après avoir dit que le Père et le Fils vivifient, mais que le jugement est donné au Fils, Il nous présente l'alternative: Serai-je l'objet de cette puissance vivifiante en

Lui, ou bien serai-je l'objet du jugement? Voilà ce qu'Il nous demande ici: «Celui qui entend ma parole et qui croit à Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle». — Elle lui est donnée — «et il ne viendra pas en jugement, — mais il est passé de la mort à la vie». Christ a exercé sa puissance vivifiante, et Il ne la reniera pas, en amenant en jugement ceux sur lesquels Il l'a exercée: «En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et qu'elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu et l'ayant entendue, ils vivront». Il s'agit sans doute ici de la vivification spirituelle. «Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi Il a donné au Fils aussi d'avoir la vie en lui-même. Et Il lui a donné autorité aussi de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. Ne vous étonnez pas de cela; car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres, entendront sa voix: et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront mal fait, en résurrection de jugement». Il s'agit donc d'une résurrection de vie et d'une résurrection de jugement. Quel espace de temps peut séparer ces deux résurrections l'une de l'autre, c'est une question qui n'a rien à faire avec le fait qu'il y aura une résurrection de vie et une résurrection de jugement. Là où une vivification spirituelle a eu lieu, là où il y a la vie éternelle, on ne viendra pas en jugement, mais on a passé de la mort à la vie; mais alors, si le corps est mort, il faut qu'on soit ressuscité pour que cette vie soit complète, les corps devant être en harmonie avec l'état dans lequel ils vont entrer. En revanche, ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour le jugement.

Il est dit: «L'heure vient dans laquelle... etc...». Mais ceci ne signifie nullement que les deux résurrections arrivent au même moment. C'est comme si je disais: «L'heure de la grandeur de Napoléon», voulant parler de la période de sa grandeur, en contraste avec celle de sa décadence. De même, quand il est dit: «L'heure vient et elle est maintenant, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et l'ayant entendue, ils vivront», nous savons qu'elle a déjà duré plus de 1800 ans, depuis que Christ a prononcé ces paroles. Le vrai but du Seigneur était de mettre l'époque de sa vie en contraste avec celle qui allait suivre. C'est comme s'il disait qu'il y a un temps pour vivifier et un temps pour juger, par conséquent un temps aussi pour ressusciter. Ce passage montre deux caractères distincts de la puissance de Christ: vivifier et juger; ceux auxquels la vie spirituelle est donnée par grâce, ont part à la résurrection de vie; ceux auxquels elle n'est pas donnée ont part à la résurrection de jugement, c'est-à-dire: de condamnation. Voilà le grand principe qui s'y trouve, et je vais m'occuper d'autres passages qui développeront d'autres parties du même sujet.

Au chapitre 20 de Luc, les Sadducéens, s'appuyant sur la loi de Moïse, qui voulait que lorsqu'un homme était mort sans enfants, son frère épousât sa femme, supposent le cas où sept frères auraient eu la même femme l'un après l'autre, et demandent de qui celle-ci serait la femme lors de la résurrection; ils faisaient une querelle au Seigneur en l'éprouvant, et Celui-ci leur répondit: «Les fils de ce siècle se marient et sont donnés en mariage; mais ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts...». Or que signifie: être «estimés dignes d'avoir part à ce siècle et à la résurrection d'entre les morts?». Nous voyons que c'est une faveur spéciale. Pourvu que vous obteniez la résurrection d'entre les morts, vous serez «pareils aux anges»; cela ne peut pas signifier que si vous ressuscitez pour être condamnés vous deviendrez pareils aux anges. Mais Il est dit que, si vous obtenez la résurrection d'entre les morts, vous serez pareils aux anges. «Et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection». Il est impossible que cela soit dit de ceux qui ressuscitent pour la condamnation. Si vous ouvrez le chapitre 15 de la 1^{re} aux Corinthiens, vous y trouverez cela énoncé fort clairement: «Car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi, dans le Christ, tous seront vivifiés: mais chacun dans son propre rang», Puis voici l'ordre dans lequel la résurrection a lieu; voyons un peu si tout le monde y aura part à la fois: «Chacun dans son propre rang, Christ les prémices, puis ceux qui sont de Christ à son arrivée». Il n'y a rien de plus clair: «Ensuite la fin». Il vient donc un autre temps où d'autres ressusciteront. Mais ceux qui sont de Christ ressusciteront à son arrivée. Voilà ce que l'Écriture révèle touchant la résurrection; et le fait dont je parle est intimement uni au fondement même des vérités de la rédemption. Beaucoup de personnes sont rachetées sans connaître cela, je l'admets; mais il n'en est pas moins vrai que c'est l'effet de la rédemption; et vous pouvez voir la lumière qui est ainsi jetée sur le fait, que je ne viens pas en jugement, parce que j'ai passé de la mort à la vie (Jean 5), et ce que l'Église a perdu en perdant cela de vue. Au chapitre 3, verset 9, des Philippiens, l'Apôtre parle de cela comme de son espérance: «Et que je sois, trouvé en Lui, n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par le moyen de la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi; pour Le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection»; — vous voyez que c'est une chose présente — «et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort; si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». Maintenant quelle est la chose qui

a assez d'importance pour que l'Apôtre désire être rendu conforme à Christ, si en quelque manière il peut atteindre quelque chose de très spécial, qui est la résurrection d'entre les morts? Lorsque l'Apôtre se sert d'un pareil langage, est-il possible que tous les hommes, tant les méchants que les justes, soient confondus ensemble dans la résurrection, pour qu'il y ait ensuite une séparation entre les justes et les méchants? La vérité est que l'Apôtre invente un nouveau mot, qui n'appartient pas au grec classique, pour exprimer une résurrection d'entre les morts, afin d'établir une distinction entre la résurrection des justes et celle des saints, d'entre les morts. Je n'aime pas à m'occuper de critique, mais le fait est que, dans une quantité de passages, la force est perdue lorsqu'on traduit: «résurrection des morts» là où le grec dit: «résurrection d'entre les morts». C'était le caractère de la résurrection de Christ, lorsqu'Il fut déclaré Fils de Dieu en puissance en étant ressuscité d'entre les morts. Or nous serons semblables à Christ, en ce qu'Il nous ressuscitera d'entre les morts, parce que nous avons l'Esprit de Christ et la vie de la part de Christ. La raison pour laquelle j'insiste là-dessus est que cela touche à la racine même de la question de notre rédemption. Rien n'est plus absurde, pardonnez-moi cette expression, que l'idée d'un jugement général; non que nous ne devions pas être manifestés devant le tribunal de Christ, ce qui est vrai. Prenez Paul lui-même. Voici 1800 ans qu'il est absent du corps et présent avec le Seigneur; comptez-vous encore le juger après cela? Il est avec le Seigneur, parce qu'il avait qualité pour cela, et parler de jugement après est une absurdité. Cela montre seulement que l'Eglise de Dieu, c'est-à-dire les vrais saints, ont perdu le sentiment de leur rédemption, comme d'une chose qui est déjà accomplie. Si la mort de Christ a ôté mes péchés et m'a donné une place avec Lui-même, si, ayant reçu le Saint Esprit, je suis uni au Seigneur comme un seul esprit, dois-je, malgré cela, être encore jugé? En l'affirmant j'oublie ma vraie position.

Je m'en vais maintenant fournir des preuves: ouvrez de nouveau le 15^e chapitre de la 1^{re} aux Corinthiens. Après y avoir vu l'ordre de la première résurrection, l'Apôtre, afin de montrer que les saints seuls ressusciteront alors et personne autre, ajoute: «Ainsi aussi est la résurrection des morts: le corps est semé en corruption, il ressuscite en incorruptibilité; il est semé en déshonneur, il ressuscite en gloire». Comment peut-on appliquer cela à une résurrection générale? «Ressusciter en gloire», peut-on appliquer cela aux méchants? Il est impossible de lire un seul passage relatif à la première résurrection, sans voir — non pas que les autres ne ressusciteront pas, — mais que c'est distinctement et définitivement de la résurrection des saints qu'il est question, parce qu'ils sont rachetés et qu'ils ont la vie en Christ. Prenez encore le chapitre 4 de la 1^{re} aux Thessaloniens; je l'ai cité l'autre jour par rapport à la venue de Christ; et aujourd'hui nous y avons déjà vu «ceux qui sont de Christ à son arrivée». Il est dit au verset 16: «Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement» — nul autre. C'est en effet une vérité capitale du Nouveau Testament que, de même que Christ, par sa résurrection d'entre les morts, a été déclaré Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté, de même nous aussi, par la grâce, nous serons, — non pas comme Christ personnellement, mais comme ayant été adoptés — déclarés être les fils de Dieu en atteignant la résurrection du corps, lorsque le moment arrivera.

Mon seul but, en citant encore l'Apocalypse, est de montrer qu'il y aura mille ans, entre les deux résurrections. Mais, qu'il s'agisse de mille ans ou de mille jours, le point important est que ce sont deux choses totalement distinctes l'une de l'autre. La résurrection des saints consiste dans le fait que Dieu prend ceux dans lesquels Il a ses délices, qui sont déjà rachetés et vivifiés par l'Esprit, parce que son Esprit habite en eux; dans le fait, dis-je, que Dieu les prend pour être avec Christ dans la gloire. L'autre résurrection, qu'elle ait lieu cent jours ou cent années plus tard, est la résurrection pour le jugement, chose tout à fait différente.

Il y a encore un passage que je veux vous citer, afin de montrer comment la même vérité est partout affirmée; c'est le chapitre 14 de Jean: «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous y soyez aussi». Voilà comment Christ nous prendra; à sa venue, Il nous prendra pour que nous soyons avec Lui, là où Il est. Il y a un passage que l'on cite pour prouver la doctrine erronée d'une résurrection générale. On ne peut pas faire servir à cet usage un seul des passages qui parlent de la résurrection, mais on cite le chapitre 25 de Matthieu, dans lequel il est parlé de la séparation entre les brebis et les boucs. Or il n'y a pas là une seule syllabe sur la résurrection. Au chapitre 24, le Seigneur a parlé des voies de Dieu envers le peuple Juif, jusqu'à la venue du Christ; puis, en trois paraboles, il décrit ses voies envers les saints; ensuite il décrit ses

voies envers, les nations; enfin Il parle du temps où il vient en gloire, pour s'asseoir sur le trône de sa gloire, et pour rassembler devant Lui toutes les nations afin de les juger; et c'est là le jugement dont tant de personnes ont étrangement oublié l'existence. Elles ignorent qu'il y a un jugement des vivants aussi bien que des morts, et ce jugement des vivants sera terrible aussi.

Je m'occuperai maintenant du passage de l'Apocalypse qui parle des mille ans. Je viens de parler d'un autre passage, parce qu'on est disposé à croire que cette «première résurrection» est simplement l'exposition de quelques idées symboliques que nous avons trouvées dans l'Apocalypse. Mais, ainsi que je vous l'ai montré, il n'y a pas de passage dans l'Écriture, parlant de la résurrection qui n'enseigne, au fond, qu'il y a une première résurrection des saints. Ouvrons le chapitre 20 de l'Apocalypse. Remarquez d'abord que, dans les chapitres précédents, Babylone a été détruite; «dans laquelle fut trouvé le sang des prophètes et des saints». Ensuite nous trouvons le jugement des méchants, sur la terre; puis les noces des saints avec l'Agneau et leur arrivée avec Lui lorsqu'Il vient pour détruire la Bête: «Les armées qui étaient dans le ciel le suivaient»; lorsque Christ viendra, ses saints célestes viendront avec Lui, selon qu'il est dit: «Le Seigneur mon Dieu viendra, et tous ses saints avec Lui». «Voici le Seigneur avec ses saintes myriades». «Lorsque Christ qui est notre vie apparaîtra, alors nous apparaîtrons aussi avec Lui, en gloire». Ici, dans l'Apocalypse, on les voit figurément s'avancer revêtus de vêtements blancs qui sont la justice des saints. Je parle de cela, seulement pour montrer la place qu'ils occupent. Alors Christ arrive avec ses saints, comme Roi des rois, et Seigneur des seigneurs, et la Bête et le faux prophète sont pris et détruits. Satan est lié et Jean ajoute: «Et je vis des trônes; et ils étaient assis dessus, et le jugement leur fut donné; et je vis les âmes de ceux qui avaient été décapités pour le témoignage de Jésus, et pour la parole de Dieu, et ceux qui n'avaient pas rendu hommage à la Bête, ni à son image, et qui n'avaient pas reçu la marque sur leur front et sur leur main, et ils vécurent et régnèrent avec le Christ les mille ans». Nous voyons là les saints, ceux auxquels le jugement est donné et qui l'exécutent, assis sur des trônes et régnant avec Christ mille ans: «Mais le reste des morts ne revêcut pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis». C'est la première résurrection. Voyez comme tout cela montre la parfaite absurdité de ce que l'on nomme le millenium spirituel. C'est une triste et solennelle chose que de voir l'influence qu'une telle erreur exerce sur les esprits, — non point que le Saint Esprit n'y ait rien à faire, car il y sera — mais vous voyez avant tout cela que les noces de l'Agneau avec l'Église, l'épouse de Christ, sont arrivées. Tout ce qui concerne l'Église est achevé, et Christ arrive pour exécuter le jugement sur la Bête et le faux prophète, accompagné des armées de ses saints, l'Épouse s'étant préparée, et les noces de l'Agneau ayant eu lieu auparavant. Malgré cela, on veut encore considérer le millenium comme un état futur de l'Église ici-bas. J'admets qu'il y ait ici une figure; mais il est certain que si l'Épouse est en haut et que les noces de l'Agneau soient accomplies, il ne s'agit pas de l'état de l'Église ici-bas. Car nous lisons aussi que Satan doit être lié alors, tandis que ce qui nous caractérise ici-bas, c'est que nous avons à vaincre Satan. «Satan sera bientôt écrasé sous vos pieds». Notre place ici est de combattre, non point contre la chair et le sang, mais contre les méchancetés spirituelles dans les lieux célestes; tandis que lorsque l'Agneau arrive avec ses saints, Satan est lié et la période de mille ans commence.

Je désire vous faire remarquer la connexion qui existe entre le passage du chapitre 15 de la 1^{re} Épître aux Corinthiens, et le chapitre 25 d'Ésaïe, parce que le rapport entre ces deux choses — la résurrection des saints et la restauration d'Israël — ressortiront ainsi d'une manière fort claire. L'Apôtre dit que, «lorsque ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors la parole qui est écrite s'accomplira: La mort a été engloutie en victoire». Si vous ouvrez maintenant le chapitre 25 d'Ésaïe, vous verrez que cela arrive au temps que nous appelons le millenium, lorsque les Juifs, ayant été rétablis dans leur pays sur la terre, arrive cette ère de bénédiction parmi les nations, appelée communément millenium. Il est dit là: «Tu abaisseras la tempête éclatante des étrangers, comme le hâle est rabaisé dans un pays sec, le hâle, dis-je, par l'ombre d'une nuée; le branchage des terribles sera abattu. Et l'Éternel des armées fera à tous les peuples en cette montagne un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés, de choses grasses et moelleuses, de vins sans aucune lie, bien purifiés. Et il enlèvera en cette montagne l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples et la couverture qui est étendue sur toutes les nations. Il engloutira la mort en victoire». Cela arrive lorsque la résurrection a lieu, car il est dit dans les Corinthiens: «Alors la parole qui est écrite s'accomplira: La mort a été, engloutie en victoire». Il paraît ainsi que l'époque où cette résurrection aura lieu est aussi celle où le Seigneur rétablira Israël, lorsqu'Il l'établira en Sion et qu'Il ôtera le voile de dessus la face de toutes les nations. Il est dit: «Voici, n'est-ce pas de par

l'Eternel, que les peuples travaillent pour nourrir abondamment le feu, et que les nations se fatiguent très inutilement? Mais la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme les eaux comblent la mer» (Habakuk 2: 13, 14). Telle sera la condition de la terre au temps du millenium, — après que «les nations auront travaillé pour le feu et se seront fatiguées pour la vanité». — Il est dit de nouveau (Esaïe 26): «Est-il fait grâce au méchant? Il n'en apprend point la justice, mais il agira méchamment en la terre de la droiture, et il ne regardera point à la majesté de l'Eternel. Eternel, ta main est-elle haut élevée? ils ne l'aperçoivent point; mais ils l'apercevront et ils seront honteux à cause de leur jalousie contre ton peuple; et le feu dont tu punis tes ennemis les dévorera». Nous voyons ainsi que quoique la faveur soit montrée aux méchants, ils ne veulent pas apprendre la justice, mais «lorsque les jugements de Dieu sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprennent la justice» (verset 9).

J'ajoute ces quelques textes pour montrer que le millenium n'est pas spirituel. Chaque fois que Dieu parle de la terre comme étant pleine de la connaissance de la gloire de l'Eternel, c'est toujours en connexion avec le jugement. Vous trouvez dans les Nombres que, lorsque Dieu dit qu'Il veut détruire Israël, il est écrit ensuite: «Toute la terre sera remplie de la gloire du Seigneur», et vous avez la même chose dans le passage d'Habakuk que je viens de citer. Jamais vous ne trouvez l'idée de l'Evangile répandu et amenant toutes les nations à son obéissance. Dans le chapitre 11 des Romains, l'Apôtre dit: «Or, je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux; c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée; et ainsi tout Israël sera sauvé». C'est-à-dire qu'il traite leur attente, que l'Eglise professante ne sera pas retranchée, comme l'effet de leur propre sagesse. Dans un autre passage, il est déclaré que ce qui rassemble en bataille les rois de la terre, ce sont les trois esprits immondes qui sortent de la bouche du Dragon, de celle de la Bête et de celle du faux Prophète. Je n'entre pas actuellement dans les détails, mais il doit être évident pour vous que, lorsque ces trois esprits immondes sortent afin de réunir toute la terre pour la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant, il ne peut pas être question là du rassemblement des saints. C'est le rassemblement de la puissance de Satan.

Je crois avoir parcouru tous les passages du Nouveau Testament qui parlent de la résurrection; et il me semble que vous devez comprendre clairement que tous ces passages démontrent positivement que la résurrection des saints est entièrement distincte de celle des méchants, puisqu'elle est fondée sur leur rédemption et sur le fait qu'ils ont reçu la vie de la part de Christ, vie dont la puissance est démontrée par la résurrection de leurs corps; puis que cette résurrection de vie est complètement distincte de la résurrection de jugement, puisqu'un laps de temps de mille ans les sépare — et enfin que tandis que la première résurrection est le résultat de la rédemption, l'autre est le résultat du rejet de la rédemption. Je n'ai pas le temps d'entrer dans le sujet de la restauration des Juifs; mais permettez-moi d'employer encore quelques mots à ces solennelles vérités: avant que le jugement n'arrive, Christ est venu pour sauver. S'il entre en jugement, personne ne peut être sauvé; lorsqu'Il viendra en jugement, aucune chair vivante ne pourra être justifiée, parce qu'il n'y a pas de juste, non pas même un seul. Et, à cause de cela, le Seigneur a envoyé un parfait salut, afin que nous puissions échapper au jugement; un salut qui nous délivre de la colère à venir; il y a une colère à venir, mais il y a une délivrance de cette colère. Lorsque Dieu intervient de cette manière pour nous délivrer de la colère à venir, Il ne nous sauve pas seulement de la colère, mais Il nous donne une place avec son propre Fils; non seulement nos péchés nous sont pardonnés, mais encore nous sommes unis à Christ, un seul Esprit avec Lui, Christ étant le premier-né entre plusieurs frères qui sont membres de son corps, de sa chair et de ses os, de sorte qu'Il nourrit l'Eglise comme un homme nourrit et soigne sa propre chair, et Il dit: «Père, je veux que ceux que tu m'as donnés soient avec moi, là où moi, je suis»; de sorte que, lorsqu'Il apparaîtra, nous apparaîtrons aussi avec Lui, et que, s'Il est juge, les saints aussi seront assis avec Lui sur des trônes et le jugement leur sera donné, car, dit l'Apôtre: «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?».

Chers amis, est-ce là l'idée que vous avez de la rédemption? Vos âmes ont-elles cru que ce monde est un monde condamné? Je sais bien que le monde ne peut pas supporter d'entendre cela; mais il faudra bien qu'il le supporte, lorsqu'Il ressuscitera pour le jugement. Les âmes sont éprouvées individuellement, mais il n'est pas vrai que le monde soit dans un état d'épreuve. Christ est venu pour chercher et pour sauver ce qui est perdu; or un homme qui est perdu n'est pas dans un état d'épreuve. Lorsque nous sommes jugés, nous sommes jugés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. Quant à celui-ci, sa

condamnation est une chose résolue. Comment vos coeurs acceptent-ils que toute cette scène active, au milieu de laquelle vous vivez, est un monde condamné? que c'est ce même monde qui a dit: «Voici l'héritier; venez, tuons-le?» que ce monde a rejeté Christ et que Christ a dit: «Maintenant est le jugement de ce monde?» Il dit: «Le monde ne me verra plus», et «lorsque le Consolateur viendra, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement: de justice, parce que je vais vers mon Père et que vous ne me voyez plus»; mais parce que le monde est ainsi condamné, une rédemption nous est offerte, une nouvelle vie, un second Adam au lieu du premier, et toutes les promesses de Dieu sont en Lui; en Lui, oui, et en Lui, amen. Lorsque Adam pécha la promesse ne lui fut pas donnée, c'est à la semence de la femme que Dieu promit qu'elle briserait la tête du serpent. C'est-à-dire que la promesse fut donnée au second Adam et non point au premier. En Christ, nous n'avons pas seulement le pardon, mais la gloire. Nous sommes un avec Christ, l'Epouse de Christ, et nous avons notre place, non pas selon les mérites du premier Adam, mais selon les mérites du second. Saisissez-vous cette vérité bénie? Que le Seigneur vous donne de sentir plus profondément que vous ne l'avez encore fait, ce que c'est que d'être dans un monde qui a rejeté le Seigneur et de savoir, avec des coeurs joyeux, que vous lui avez rendu hommage et que vous l'avez reçu vous-mêmes comme votre Sauveur qui, dans son indicible amour, souffrit et mourut pour nous.

4. Méditation sur Romains 11

L'Ecriture traite deux grands sujets, outre notre salut individuel, savoir l'Eglise et le Gouvernement de ce monde; le dernier de ces sujets nous conduit immédiatement aux Juifs qui en sont le centre, de même que l'Eglise est le centre de la gloire céleste sous Christ, sous lequel, comme sous leur tête, toutes choses dans les cieux et sur la terre doivent être réunies en un. Ce gouvernement du monde doit s'étendre sur toute la terre, mais la nation royale, le siège et le centre de ce gouvernement, sera le peuple juif. C'est à Jérusalem, comme centre de l'adoration et du gouvernement, que se rendront toutes les nations, ainsi que cela a été ordonné dès le commencement, selon le passage remarquable de Deutéronome 32: 8: «Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël; car la portion de l'Eternel, c'est son peuple; et Jacob est le lot de son héritage». Voici la difficulté que ce sujet fait naître chez plusieurs personnes: Si ce peuple a été rejeté à cause de ses péchés — son idolâtrie, et le rejet de Jésus Christ — et si l'Eglise et le Royaume des cieux ont été établis, comment ce peuple sera-t-il restauré? ne se confondra-t-il pas plutôt avec la Chrétienté? Cette objection ne tient aucun compte ni des prophéties de l'Ancien Testament, ni des déclarations du Nouveau. Je citerai d'abord ce dernier pour répondre à l'objection; nous passerons ensuite aux témoignages positifs et directs de l'Ancien Testament, relativement à ce peuple élu de Dieu. Cette question est traitée dans le 11^e chapitre des Romains: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple? Qu'ainsi n'advienne... Dieu n'a point rejeté son peuple, lequel il a préconnu». Puis, le fait de leur rejet étant établi, l'Apôtre montre que ce châtement est la réconciliation du monde, et il ajoute: «Car si leur réjection est la réconciliation du monde, que sera leur réception, sinon une vie d'entre les morts! Or si quelques-unes des branches ont été arrachées, et si toi, qui étais un olivier sauvage, as été enté, au milieu d'elles, et es devenu coparticipant de la racine et de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas contre les branches; car si tu te glorifies, ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte. Tu diras donc: Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté. Bien! elles ont été arrachées par leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi: ne t'élève donc point par orgueil, mais crains (si en effet Dieu n'a pas épargné les branches qui sont telles selon la nature), qu'il ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu: sévérité sur ceux qui sont tombés; bonté envers toi, si tu persévères dans cette bonté; autrement toi aussi tu seras coupé. Et eux aussi, s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, car Dieu est puissant pour les enter de nouveau. Car si toi, tu as été coupé de l'olivier qui, selon la nature, était sauvage, et as été enté en dehors de la nature sur l'olivier franc». L'Apôtre met donc les Chrétiens Gentils en garde contre l'erreur même à laquelle je fais allusion, les assurant qu'ils sont en danger d'être retranchés à leur tour, comme nous le verrons mieux lorsque nous traiterons ce sujet. Au verset 25, il ajoute: «Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci: qu'un aveuglement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée; et ainsi tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit: Le libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob l'impiété». Ils sont partiellement mis à part jusqu'à ce que l'Eglise soit enlevée, et alors un Libérateur, Christ, sortira de Sion, après que toute l'Eglise aura été rassemblée, et détournera leur impiété. Cela n'arrivera pas au moyen de l'Evangile, tel qu'il est

prêché maintenant, car il ajoute: «Ils sont ennemis à l'égard de l'Evangile, à cause de vous», — les Gentils étant ainsi introduits: «mais ils sont bien-aimés selon l'élection, à cause des pères. Car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir». Ici nous avons les voies de Dieu à leur égard clairement exposées. Aveuglement partiel pour un temps, pendant lequel l'Eglise, la plénitude des Gentils, est appelée; à la fin de ce temps, leur Libérateur sort de Sion. Notre Evangile ne sera pas le moyen; ils sont, comme nation, ennemis à l'égard de cet Evangile, mais ils n'ont pas cessé d'être bien-aimés à cause des pères. C'est l'affaire, l'élection de Dieu; or quant à ses dons et à ses voies, Il ne change pas d'idée (*). Il est donc certain que Dieu maintient ses desseins, à leur égard comme peuple, et que ce n'est pas par l'Evangile comme il est prêché, maintenant, qu'ils seront appelés. Quant à cet Evangile, ils sont ennemis. De même aussi, à la fin du chapitre 24 de Matthieu, le Seigneur dit, en parlant du jugement qui va fondre sur eux, que leur maison restera déserte, jusqu'à ce qu'ils s'écrient, selon le Psaume 118: «Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Puis il poursuit leur histoire jusqu'à son arrivée, après laquelle Il rassemblera les élus d'entre eux, des quatre vents; et les Juifs ne devaient pas cesser d'exister, comme une race à part, jusqu'à ce que tout soit accompli (Deutéronome 32: 5-20). Ensuite, le Seigneur montre ses voies envers ses serviteurs dans l'intervalle, et puis envers les Gentils lorsqu'Il reviendra.

(*) Le verset 31 devrait être traduit ainsi: «De même aussi ceux-ci n'ont maintenant pas cru à votre miséricorde, afin qu'ils puissent être des objets de miséricorde». Les Gentils étaient clairement des objets des miséricordes; mais les Juifs avaient des promesses; mais ayant rejeté la grâce de l'Evangile, ils devinrent des objets de pure miséricorde, comme les Gentils. Cela excite l'admiration de l'Apôtre touchant les voies de Dieu.

Nous voyons ainsi distinctement ce que le Nouveau Testament, le Seigneur et l'Apôtre nous enseignent quant aux plans et aux voies de Dieu envers son peuple ancien et élu. Nous trouvons cela amplement confirmé, en comparant Deutéronome 32: 26, 27 et suivants. A la fin, le Seigneur jugera son peuple et se repentira en faveur de ses serviteurs; les nations seront appelées à se réjouir avec eux (*) et Jéhovah aura pitié de son pays et de son peuple. Je puis maintenant m'occuper des déclarations directes des prophètes; elles ne laissent aucun doute sur leur restauration et sur leur bénédiction, comme peuple, avec Jérusalem pour centre de leur domination et de leur gloire. Les passages eux-mêmes prouvent que ces prophéties n'ont jamais été accomplies; je veux cependant commencer par certaines considérations générales. Il est évident qu'à la première arrivée de Christ, Israël n'a pas été introduit, comme peuple, dans les bénédictions qui lui avaient été promises. Ce fut le temps de leur réjection; et les Gentils entés sur l'olivier des Juifs, le monde réconcilié et la réception des Juifs à nouveau sont mis en contraste avec leur réjection. Jérusalem fut détruite, non pas rebâtie. Le peuple dispersé, non pas rassemblé. Cependant on allègue quelquefois leur restauration après la captivité babylonienne, comme étant l'accomplissement des promesses. Mais celles-ci furent loin d'être accomplies. Les bénédictions promises aux Juifs doivent être réalisées sous la nouvelle alliance; mais alors la nouvelle alliance n'était pas établie. Elles auront leur réalisation sous le Messie, mais le Messie n'existait pas alors; les Juifs étaient encore sous la captivité, de sorte que Néhémie dit: «Voici, nous sommes aujourd'hui esclaves, même dans le pays que tu as donné à nos pères pour en manger le fruit et les biens; voici, nous y sommes esclaves; et il rapporte en abondance pour les rois que tu as établis sur nous, à cause de nos péchés, et qui dominant sur nos corps et sur nos têtes, à leur volonté; de sorte que nous sommes dans une grande angoisse». Lorsque le Christianisme fut introduit, non seulement Jérusalem fut détruite en jugement, mais les Gentils étaient alors en pleine gloire et en plein triomphe. Lorsque les Juifs seront rétablis selon la prophétie, ils seront jugés, puis soumis.

(*) L'Apôtre Paul cite ceci pour établir, comme principe, que Dieu bénira les Gentils. Mais il est évident que l'accomplissement en est encore futur; la plus petite attention à ce chapitre suffit pour rendre cela clair.

Je m'en vais maintenant citer les prophéties qui prédisent ce rétablissement du peuple Juif. Vous verrez qu'il est en connexion avec Christ, avec le jugement des Gentils, avec la nouvelle alliance, et même avec la première résurrection. Il y aura d'abord un résidu épargné pour devenir une grande nation. Je cite premièrement Esaïe qui nous fournit de très remarquables prophéties sur ce sujet. Après avoir décrit le mal universel et le jugement de cette nation, il termine ainsi son introduction prophétique (4: 2-6): «En ce temps-là le germe de l'Eternel sera plein de noblesse et de gloire, et le fruit de la terre plein de grandeur et d'excellence pour ceux qui seront réchappés d'Israël; et il arrivera que celui qui sera resté dans Sion, et qui sera demeuré de reste dans Jérusalem, seront tous marqués pour vivre. Quand le Seigneur aura lavé la souillure des filles de Sion, et qu'il aura essuyé le sang de Jérusalem du milieu d'elle, en esprit de jugement, et en esprit de consommation. Aussi l'Eternel créera sur toute l'étendue du mont de Sion, et sur ses

assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit; car la gloire se répandra partout. Et il y aura un tabernacle pour donner de l'ombre contre la chaleur, et pour servir de refuge et d'asile contre la tempête et la pluie». Ainsi la gloire sera restaurée en Sion, lorsque le Seigneur l'aura nettoyée de son péché par le jugement. Nous trouvons là deux causes de jugement: l'incrédulité d'Israël à l'égard de son premier appel, et son incapacité d'aller à la rencontre de la gloire du Seigneur, lorsqu'il apparaîtra. Le chapitre 6 parle du jugement que l'Eternel prononce en rapport avec la seconde de ces deux causes: «Engraisse le coeur de ce peuple, et rends ses oreilles pesantes, et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, et qu'il n'entende de ses oreilles, et que son coeur ne comprenne, et qu'il ne se convertisse, et qu'il ne recouvre la santé». Le prophète demande alors: «Jusques à quand?» Voici la réponse: «Jusqu'à ce que les villes aient été désolées, et qu'il n'y ait plus d'habitants, ni d'hommes dans les maisons, et que la terre soit mise en une entière désolation, et que l'Eternel ait dispersé au loin les hommes, et qu'il y aura eu un grand abandon au milieu du pays». Puis il ajoute: «Toutefois il y en aura en elle encore une dizaine, puis elle retournera et sera broutée; comme la fermeté des chênes et des rouvres consiste en ce qu'ils rejettent, ainsi la semence sainte sera sa fermeté». Rien ne pourrait dépeindre d'une manière plus frappante le long hiver de la désolation d'Israël; mais Dieu veut établir, par le résidu, un principe de restauration et de bénédiction. Paul le dit, Romains 11. Mais cela est cependant prophétisé d'une manière plus historique, dans les chapitres 8 et 9 d'Esaië, où la réjection de Christ est positivement annoncée dans les versets 14 à 18. Sa manifestation en gloire en faveur d'Israël, quoique en jugement, est annoncée au chapitre 9, versets 5-7. Les chapitres 11 et 12, qui terminent cette série, annoncent la restauration d'Israël, en terminant ainsi: «Habitante de Sion, égaie-toi, et te réjouis avec chant de triomphe: car le Saint d'Israël est grand au milieu de toi». Dans les chapitres 24 et 25, qui terminent la série suivante, le témoignage de Dieu continue jusqu'à la désolation totale de la terre. «La terre chancellera entièrement comme un homme ivre, et sera transportée comme une loge; et son péché s'appesantira sur elle, tellement qu'elle tombera, et ne se relèvera plus», C'est le jugement final et définitif de la terre comme centre de la puissance de l'homme. Le prophète ajoute: «Et il arrivera, en ce jour-là, que l'Eternel punira l'armée d'en haut en haut, et les rois de la terre sur la terre... alors la lune rougira et le soleil sera honteux, quand l'Eternel des armées régnera en la montagne de Sion et en Jérusalem; et ce ne sera que gloire en la présence de ses anciens». Ici donc, nous trouvons de nouveau le jugement sur la terre et le peuple Juif amené dans la jouissance de la présence et de la bénédiction de Jéhovah. Mais il y a plus que cela. Au chapitre 25, une bénédiction universelle arrive enfin sur tous les Gentils: «Et sur cette montagne l'Eternel des armées fera à tous les peuples un banquet de choses grasses, un banquet de vins purifiés, de choses grasses et moelleuses, de vins sans aucune lie, bien purifiés. Et il enlèvera en cette montagne l'enveloppe redoublée qu'on voit sur tous les peuples, et la couverture qui est étendue sur toutes les nations». Alors aussi déjà a eu lieu la résurrection: «Il engloutira la mort en victoire; et le Seigneur l'Eternel essuiera toute larme de dessus tout visage, et il ôtera l'opprobre de son peuple de dessus toute la terre; car l'Eternel a parlé». C'est en la montagne de Sion que se trouve la bénédiction et la puissance qui mettront de côté tout ce qui est hostile. Au chapitre 26, tout cela est célébré dans un chant prophétique. Au 27, la puissance de Satan est détruite et les voies de Dieu envers Israël passées en revue. En examinant ces chapitres qui terminent les deux séries (5-12, et 24-27), la première contenant les voies de Dieu avec Israël, dans sa terre; la seconde, ses voies avec les Gentils, j'ai omis un chapitre remarquable au milieu de la série sur les Gentils, auquel je reviens; c'est le chapitre 18, difficile dans ses expressions, mais très clair quant à son but. Des messagers sont envoyés par une grande puissance protectrice vers une nation dispersée et faible, une nation merveilleuse dès son origine. Le Seigneur convoque tous les habitants de la terre. Lui-même se tient en haut, dans sa demeure; les Juifs reviennent avec l'espoir d'une grande bénédiction terrestre. Au moment où cette bénédiction semble fleurir, ils sont coupés de nouveau, et les bêtes des champs, les Gentils, passeront l'été et l'hiver sur eux. Cependant, en ce temps-là, ce peuple est amené comme un présent à l'Eternel, et ensuite ils Lui apportent eux-mêmes un présent en la montagne de Sion. Nous apprenons ainsi leur retour par suite de quelque mouvement politique, leur désolation subséquente dans leur pays; cependant ils sont amenés au Seigneur, puis eux-mêmes apportent leur offrande à Jéhovah en Sion. Vous trouverez, au chapitre 29, d'une manière remarquable dans le 32, et pleinement dans le 34 et le 35, le témoignage rendu par l'Esprit à la restauration finale d'Israël. Vous pouvez comparer les chapitres 54, 62, 65, 66, pour y trouver des témoignages plus étendus sur la restauration de Jérusalem en gloire. Les prophéties d'Esaië ont le caractère d'une révélation générale des voies de Dieu, ayant les Juifs pour leur

centre, y compris leur faute en se séparant de Dieu et en rejetant Christ, Babylone leur verge pendant qu'ils sont méconnus et l'Assyrien pendant qu'ils sont reconnus.

Mais Jérémie vivait du temps où la maison d'Israël avait accompli sa faute et où Jérusalem allait être mise en captivité par Babylone. Par conséquent, lorsqu'il plaide avec eux touchant leurs péchés, il entre dans des détails spéciaux sur la restauration des Juifs et de Jérusalem, annonçant, comme les autres prophètes, le jugement des orgueilleux Gentils. Je vais maintenant m'occuper des prophéties de Jérémie. Le contenu des chapitres 30-34, est digne de toute votre attention; je n'en puis citer que les passages les plus frappants. Dans le chapitre 30, le prophète mentionne ce jour de la détresse de Jacob, à nulle autre pareille, dont le Seigneur parle en Matthieu 24: mais il déclare que Jacob en sera délivré — déclaration qui, vous le savez, n'a pas été accomplie lors de la première destruction de Jérusalem par Titus; il ajoute qu'en ce jour-là l'Eternel des armées brisera le joug de dessus son cou, et que les étrangers ne l'asserviront plus; il mentionne la complète désolation de Jérusalem, mais il déclare que Jacob sera ramené de la captivité, que la cité sera rebâtie sur ses propres fondements, et que le palais sera aussi en sa place; enfin il annonce le jugement définitif des adversaires, lorsqu'Israël sera de nouveau son peuple, et que cela aura lieu dans les derniers jours. Nous voyons au chapitre 31 que les deux familles deviendront son peuple. Cela prouve tout d'abord qu'il ne s'agit pas seulement du retour de Babylone; il déclare que son amour est un amour éternel. Jacob racheté (verset 11) viendra chanter sur la montagne de Sion. Au verset 31 tout cela est fondé sur l'établissement d'une nouvelle alliance; puis le chapitre se ferme par ces mots remarquables: «Ainsi a dit l'Eternel qui donne le soleil pour être la lumière du jour, et le règlement de la lune et des étoiles pour être la lumière de la nuit; qui fend la mer et les flots en bruint; duquel le nom est l'Eternel des armées: Si jamais ces règlements disparaissent de devant moi, dit l'Eternel, aussi la race d'Israël cessera d'être jamais une nation devant moi. Ainsi a dit l'Eternel: si les cieux se peuvent mesurer par-dessus, et les fondements de la terre sonder par-dessous, aussi rejetterai-je toute la race d'Israël, à cause de toutes les choses qu'ils ont faites, dit l'Eternel. Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, que cette ville sera rebâtie à l'Eternel, depuis la tour d'Hanameël, jusqu'à la porte du coin. Et encore le cordeau à mesurer sera tiré vis-à-vis d'elle, sur la colline de Gareb, et fera le tour vers Goath. Et toute la vallée de la voirie et des cendres, et tout le quartier jusqu'au torrent de Cédron, jusqu'au coin de la porte des chevaux vers l'orient, sera une sainteté à l'Eternel, et ne sera plus détruit, ni démolie à jamais». Au 32, il lui est commandé d'acheter un champ à Anathoth, et le chapitre se termine ainsi: le Seigneur déclare qu'il les rassemblera, et qu'ils seront son peuple, et qu'il sera leur Dieu: «Et je leur donnerai un même coeur, et un même chemin, afin qu'ils me craignent à jamais, pour leur bien et le bien de leurs enfants après eux. Et je traiterai avec eux une alliance éternelle, que je ne me retirerai point d'eux pour leur faire du bien; et je mettrai ma crainte dans leur coeur, afin qu'ils ne se retirent point de moi. Et je prendrai plaisir à leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays-ci solidement, de tout mon coeur et de toute mon âme. Car ainsi a dit l'Eternel: Comme j'ai fait venir tout ce grand mal sur ce peuple, ainsi je vais faire venir sur eux tout le bien que je prononce en leur faveur». L'occasion de la prophétie était ceci: «Voici, Hanameël, fils de Shallum, ton oncle, qui vient vers toi, pour te dire: Achète-toi mon champ qui est à Anathoth; car tu as le droit de retrait-lignager pour le racheter. Hanameël donc, mon oncle, vint à moi, selon la parole de l'Eternel, dans la cour de la prison, et me dit: Achète... ainsi j'achetai...». A la fin l'Eternel dit en rapport avec cela: «On achètera, dis-je, des champs à prix d'argent, on écrira des contrats... car je ferai retourner leurs captifs, dit l'Eternel».

Les promesses sont renouvelées au chapitre 33 et Dieu déclare qu'il ne manquera jamais à David d'homme assis sur le trône de la maison d'Israël: «Si vous pouvez abolir mon alliance touchant le jour, et mon alliance touchant la nuit, tellement que le jour et la nuit ne soient plus en leur temps, alors aussi mon alliance avec David, mon serviteur, sera abolie; tellement qu'il n'ait plus de fils régnant sur son trône; et avec les Lévités, mes sacrificateurs, faisant mon service. Car comme l'armée des cieux ne saurait être comptée, ni le sable de la mer mesuré, de même aussi, je multiplierai la postérité de David, mon serviteur, et les Lévités qui me servent. La parole de l'Eternel fut encore adressée à Jérémie, en disant: N'as-tu pas vu ce que ce peuple a prononcé, disant: L'Eternel a rejeté les deux familles qu'il avait élues? Ainsi ils ont méprisé mon peuple, tellement qu'à leur compte il ne sera plus une nation. Ainsi a dit l'Eternel: Si mon alliance n'est point avec le jour et la nuit, et si je n'ai point établi les ordonnances des cieux et de la terre, alors aussi je rejetterai la postérité de Jacob, et celle de David, mon serviteur, pour ne plus prendre de sa postérité des gens qui dominent sur la postérité de Abraham, d'Isaac et de Jacob; car je ferai retourner leurs captifs et j'aurai compassion d'eux». Rien de plus positif que ces promesses; le Seigneur se fonde sur

son immuable fidélité, mentionne tout le mal dont Israël s'est rendu coupable et déclare qu'il ne le rejettera pas pour cela, mais qu'il mettra sa loi dans leur coeur; puis il donne des détails locaux sur la réédification de Jérusalem; enfin il ajoute que, comme Il les a renversés et détruits, de même aussi il les rétablira. Il est donc impossible d'appliquer cela à d'autres qu'à eux.

Nous trouvons des détails sur leur restauration dans Ezéchiel. Au chapitre 20 il est dit, que les dix tribus seront ramenées d'entre les peuples et que, de même qu'aux jours de la sortie d'Egypte, les rebelles tombèrent dans le désert, de même aussi ils passeront sous la verge comme un troupeau compté par le berger, et que les rebelles n'entreront pas dans le pays (versets 34-38). Il n'en est pas ainsi des deux tribus; elles retourneront dans l'incrédulité, un résidu seulement étant fidèle «*les sages*» de Daniel. — «Et il arrivera dans toute la terre, dit l'Eternel, que deux parties seront retranchées en elle, et défaudront; mais la troisième partie y demeurera de reste; et j'amènerai la troisième partie au feu; je les affinerai comme on affine l'argent» (Zacharie 13: 8, 9). Je dois citer encore quelques passages d'Ezéchiel: Au chapitre 34, versets 11-22, Dieu juge les pasteurs. Il déclare qu'Il prendra le troupeau sous ses propres soins. Au verset 23, Il passe à un langage non figuré pour dire ce qu'Il fera aux derniers jours: «Je susciterai sur elles un pasteur qui les paîtra, mon serviteur David il les paîtra, et lui-même sera leur pasteur; et moi l'Eternel, je serai leur Dieu; et mon serviteur David sera prince au milieu d'elles; moi, l'Eternel, j'ai parlé. Et je traiterai avec elles une alliance de paix, et je détruirai dans le pays les mauvaises bêtes, et les brebis habiteront au désert sûrement et dormiront dans les forêts. Et je les comblerai de bénédictions et tous les environs aussi de mon coteau, et je ferai tomber la pluie en sa saison; ce seront des pluies de bénédiction. Et les arbres des champs produiront leur fruit, et la terre rapportera son revenu; et elles seront en sûreté dans leur terre, et sauront que je suis l'Eternel, quand j'aurai rompu les bois de leur joug et que je les aurai délivrées de la main de ceux qui les asservissaient. Et elles ne seront plus en proie aux nations, et les bêtes de la terre ne les dévoreront plus; mais elles habiteront sûrement, et il n'y aura personne qui les épouvante. Je leur susciterai une plante célèbre; elles ne mourront plus de faim dans le pays, et elles ne porteront plus l'opprobre des nations. Et ils sauront que moi, l'Eternel leur Dieu, suis avec eux et qu'eux, la maison d'Israël, sont mon peuple, dit le Seigneur, l'Eternel. Or, vous êtes mes brebis, vous hommes, les brebis de mon pâturage; et je suis votre Dieu, dit le Seigneur, l'Eternel». Au chapitre 36, nous trouvons le passage bien connu, dans lequel la nouvelle naissance est déclarée être l'oeuvre que Dieu accomplira en eux, afin qu'ils jouissent de leur pays devant Lui: «Je vous retirerai donc d'entre les nations, je vous rassemblerai de tout pays, et je vous ramènerai en votre terre; et je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés; je vous nettoierai de toutes vos souillures, et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau coeur, je mettrai au dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le coeur de pierre, et je vous donnerai un coeur de chair. Et je mettrai mon Esprit au dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances et les ferez. Et vous demeurerez au pays que j'ai donné à vos pères, et vous serez mon peuple et je serai votre Dieu. Je vous délivrerai de toutes vos souillures, j'appellerai le froment, je le multiplierai, et je ne vous enverrai plus la famine. Mais je multiplierai le fruit des arbres et le revenu des champs, afin que vous ne portiez plus l'opprobre de la famine entre les nations». Alors les nations sauront que cette restauration est l'oeuvre de Jéhovah. Ce dernier fait que nous trouvons plus d'une fois en Ezéchiel est un élément important dans le rétablissement d'Israël; et comme les autres il n'a jamais été accompli, surtout quant à la simultanéité de tous ces faits. Le chapitre 37 insiste sur un autre point. Les os desséchés d'Israël seront revêtus de chair, le peuple sera ramené à la vie et replacé dans son propre pays (verset 14). Mais lorsque cela arrivera, aux derniers jours, les dix tribus longtemps séparées seront de nouveau réunies pour toujours à Juda, sous une même tête (versets 19, 20). David (le bien-aimé), c'est-à-dire Christ, régnera sur eux; le Tabernacle de Dieu sera au milieu d'eux; Lui, Jéhovah, sera leur Dieu et eux seront son peuple. Alors les nations connaîtront que Jéhovah sanctifie Israël, lorsque son sanctuaire sera au milieu d'eux à jamais. Cette demeure de Jéhovah au milieu d'eux n'a jamais eu lieu depuis la captivité de Babylone — sauf par la présence de Christ qu'ils ont rejeté. Ezéchiel passe complètement par-dessus les temps des Gentils, et introduit de nouveau Jéhovah au milieu des Juifs, dans le pays. Le récit de l'invasion de Gog, dans les deux chapitres suivants, est en rapport avec cela. Après qu'ils ont été rétablis dans leur pays et tandis qu'ils paraissent extérieurement ramenés à la bénédiction, Gog arrive contre eux; Dieu plaide contre lui et se sanctifie Lui-même dans ce jugement. Gog tombe sur les montagnes d'Israël, et Dieu fait connaître son saint Nom au milieu d'Israël. Il ne leur permet plus de souiller son nom, et les nations connaîtront que Lui, Jéhovah, est le Saint en Israël. «Voici, cela est arrivé et a été

fait, dit le Seigneur, l'Eternel; c'est ici la journée dont j'ai parlé». Cette prophétie se termine par les paroles suivantes: «Et ils sauront que je suis l'Eternel leur Dieu, lorsqu'après les avoir transportés parmi les nations, je les aurai rassemblés en leur terre, et que je n'en aurai laissé demeurer là aucun de reste. Et je ne leur cacherai plus ma face, depuis que j'aurai répandu mon Esprit sur la maison d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel». Ainsi rien n'est plus clair que la révélation de la pleine restauration d'Israël dans les deux parties du royaume divisé, réunies en un sous Christ et sous la nouvelle alliance, en même temps que les Gentils sont jugés, et qu'ils apprennent que Jéhovah est au milieu d'Israël: Jérusalem est rebâtie et glorifiée, comme dans Esaïe 60.

Je veux cependant appuyer cela par quelques témoignages remarquables des petits prophètes. Il est dit, en Osée 3: 4, 5: «Car les enfants d'Israël demeureront plusieurs jours sans roi et sans prince, et sans sacrifice, sans statue, sans éphod et sans théraphim. Mais après cela, les enfants d'Israël retourneront et rechercheront l'Eternel leur Dieu, et David leur roi; ils révéreront l'Eternel et sa bonté aux derniers jours». Remarquez que c'est pour les derniers jours que la bénédiction de Jéhovah et David, si souvent nommés, est mentionnée; dans l'intervalle ils n'ont ni le vrai Dieu, ni de faux dieux, ni sacrifices, mais pas non plus d'images. Ils ont été et seront ainsi pendant longtemps. Aux derniers jours, il en sera autrement. Au chapitre 3 de Joël, nous trouvons de nouveau le jugement des Gentils, sommés de se réveiller et d'arriver, pour la grande journée de Dieu, à la vallée de Josaphat (Jugement de Dieu, verset 12). «Là, dit Jéhovah, je m'assiérai pour juger toutes les nations d'alentour»; puis la moisson, jugement qui sépare, et la vendange, jugement de pure vengeance. Il est dit des Juifs, versets 20 et 21: «Mais la Judée sera habitée éternellement, et Jérusalem d'âge en âge. Et je nettoierai leur sang que je n'avais point nettoyé; car l'Eternel habite en Sion».

Au chapitre 9 d'Amos, versets 14, 45, nous trouvons un fait qui n'a évidemment jamais été accompli et qui concerne des bénédictions temporelles dans la terre de Canaan: «Ils ne seront plus arrachés de leur terre, laquelle je leur ai donnée, dit l'Eternel, son Dieu». Cette parole de Dieu sera-t-elle accomplie? pour la foi ce n'est point une question.

En Michée, nous avons une magnifique description de ce que sera Israël, dans le monde, sous Christ, en ce jour-là. Ils ne seront pas ajoutés à l'Eglise un à un, disparaissant ainsi comme Juifs (verset 3), quoique bénis; ils seront rassemblés en tant qu'Israélites. Alors Christ sera leur force contre l'Assyrien, leur ennemi, lorsqu'il sera reconnu dans le pays. Alors, comme une rosée qui vient de l'Eternel dans le monde, ils seront la bénédiction de Dieu coulant librement, mais ils seront comme un lion au milieu des bêtes de la forêt, pour tous ceux qui s'opposent à eux et aux conseils de Dieu en eux (verset 7), tandis qu'ils sont nettoyés de tout mal et que les Gentils sont jugés, ce qui n'a jamais eu lieu (versets 9-15).

Dans le chapitre 3 de Sophonie, nous trouvons un autre passage plein d'instruction quant aux voies de Dieu avec son peuple: d'abord la longue patience pleine de grâce de Jéhovah, mais sans résultats (verset 7). Ainsi les justes doivent attendre jusqu'à ce que le jugement arrive; les jugements sur les nations les soumettront et introduiront la bénédiction. Israël sera un pauvre résidu affligé et sanctifié (versets 12, 13); mais la paix sera leur portion. Alors Sion, Israël et Jérusalem seront appelés à se réjouir de tout leur coeur; Jéhovah est au milieu d'eux, ils ne verront plus le mal, «il se reposera dans son amour». La bénédiction sera si grande que son amour sera satisfait et se reposera. Pensée bénie, encore plus vraie quant à nous, lorsque Jésus verra le travail de son âme, et sera satisfait. Alors tous ceux qui affligent Israël seront défaits, et ce peuple deviendra célèbre au milieu de tous les peuples de la terre (versets 14-20).

Tout le chapitre 10 de Zacharie décrit la restauration d'Israël aux derniers jours, en mentionnant les deux parties de ce peuple, Juda et Ephraïm. Le chapitre 11 parle du rejet de Christ. Dans le 12, toutes les nations assemblées contre Jérusalem seront jugées; elle devient pour eux une pierre pesante, de sorte que cela ne peut point s'appliquer à des événements passés; et nous trouvons un récit détaillé de la manière dont Dieu sauve son peuple: «En ce jour-là, je ferai que les conducteurs de Juda seront comme un foyer de feu parmi du bois, et comme un flambeau de feu parmi des gerbes, et ils dévoreront à droite et à gauche tous les peuples d'alentour; et Jérusalem sera encore habitée à sa place, savoir à Jérusalem. Et l'Eternel garantira les tabernacles de Juda avant toutes choses, afin que la gloire de la maison de David et la gloire des habitants de Jérusalem ne s'élève point par-dessus Juda». Alors il y a un deuil à cause du rejet de Christ, et ils regarderont vers Celui qu'ils ont percé. Au chapitre 13, verset 9, ils sont criblés, deux tiers d'entre eux

sont retranchés, et la troisième partie passe à travers le feu. Le chapitre 14 termine cette histoire frappante par le détail de toutes les choses qui arriveront. Le Seigneur arrive, ses pieds se posent sur la montagne des Oliviers; le soir, lorsqu'on attendra l'obscurité, il fera jour. Des eaux vives sortiront de Jérusalem; Jéhovah sera roi sur toute la terre. Lui seul sera connu. Jérusalem sera habitée en son lieu il n'y aura plus de destruction, mais Jérusalem sera habitée en sûreté.

Les témoignages que j'ai cités suffisent amplement pour montrer à chacun qui reçoit le témoignage de Dieu comme étant vrai, qu'Israël sera certainement restauré dans son propre pays, pour être béni sous Christ et sous la nouvelle alliance. Les circonstances du retour d'Israël et de celui de Juda sont présentées d'une manière différente. Les rebelles d'Israël sont retranchés hors du pays, dans lequel ils n'entrent pas, tandis que ceux de Juda sont retranchés dans le pays même; le résidu de ces derniers passe par le feu. Ceci renferme l'histoire de l'Antichrist et celle des Gentils, dont nous parlerons à propos des prophéties qui les concernent. Mais Israël et Juda seront réunis sous un même Chef; puis dans la série des événements qui introduiront la bénédiction, les Gentils se rassemblent contre Israël et sont jugés, après cela bénis en rapport avec le peuple d'Israël, ils lui seront subordonnés. Jéhovah est Roi sur toute la terre. Ces événements sont aussi indiqués comme devant avoir lieu dans la période de la résurrection. La paix règne et la malédiction est ôtée. Jérusalem n'est plus jamais détruite et Israël ne perd plus jamais sa bénédiction.

Tel est l'établissement final au gouvernement de Dieu dans ce monde. C'est Israël qui en est le centre, suivant le propos arrêté et l'appel immuable de Dieu. Pour le moment, ils rejettent l'Évangile, mais ils sont bien-aimés à cause des pères. Ils croiront lorsqu'ils verront. Nos bénédictions sont plus brillantes, parce que nous croyons sans avoir vu. C'est là ce qui rend importante l'intelligence des prophéties relatives aux Juifs. Elles nous sont précieuses, non seulement comme annonçant une partie de la gloire de Christ; mais une claire intelligence de leur application aux Juifs, nous empêche de les appliquer à l'Église; ce serait ôter à celle-ci son caractère céleste; elle est le témoin de la souveraine grâce qui lui donne une place avec Christ, là où il n'y avait point de promesse; Israël est le témoignage de la fidélité à ses promesses, de Dieu, Jéhovah, qui était et qui viendra.

En effet Israël sera le peuple royal, le centre du pouvoir et de la domination terrestre de Christ; mais il sera gouverné. Nous, par pure grâce, nous régnerons avec Lui, après avoir souffert avec Lui. L'Église a sa place avec Lui, Israël a sa propre bénédiction sous Lui, selon ses anciennes promesses.

5. Méditation sur Matthieu 13

La partie du sujet qui doit nous occuper ce soir, chers amis, en continuant nos recherches sur le retour de notre bien-aimé Seigneur, en présente le côté affligeant. Dans nos précédentes méditations, nous avons considéré les bénédictions et les joies des saints, fondées sur la sûre promesse de Christ lui-même, relativement à son retour; et nous avons vu que leur attente de voir cette promesse accomplie était en rapport intime avec chacune de leurs pensées et de leurs actions. Mais il est de la plus haute importance pour nous de considérer ce côté affligeant aussi soigneusement que l'autre, afin que l'homme voie la conséquence et l'effet de sa responsabilité.

La venue de Christ a un double aspect. Quand il s'agit de l'Église professante et aussi du monde en général, l'Écriture parle de son *apparition*; parce que ce sera alors que le résultat de leur responsabilité sera manifesté.

Mais quand il s'agit du corps de Christ, l'Église, l'Écriture parle plutôt de sa *venue* et de notre enlèvement auprès de Lui.

Autre chose est de reconnaître l'Église comme un corps responsable dans le monde — autre chose de la considérer comme une avec Christ. Quand nous tournons les yeux sur ce qui a été établi par Dieu comme système ici-bas, et que nous voyons sa chute, nous trouvons que cela doit être jugé relativement à cette chute, comme tout système établi par Dieu l'a été — chacun de ces systèmes ayant été établi, dans le principe, sur le pied de la responsabilité de l'homme. Quand il s'agit de l'homme nous ne trouvons jamais autre chose que chute. Parcourez les Écritures, qui nous donnent l'histoire de l'homme dès le commencement même de la création, et vous ne trouverez que manquements, d'un bout à l'autre. Adam faillit de la manière la plus signalée dans ce que Dieu lui avait confié; puis, quand la loi fut donnée, même

avant que Moïse descendît de la montagne, l'homme avait fait le veau d'or pour l'adorer. Lorsque Aaron et ses fils eurent été consacrés, au huitième jour, premier jour de leur service, deux d'entre eux offrirent un feu étranger: et comme conséquence, l'entrée libre et constante d'Aaron dans le lieu très-saint fut empêchée. Salomon, comme fils de David, avait reçu de Dieu gloire et richesses, mais son coeur fut détourné de Dieu par des femmes étrangères, il tomba dans l'idolâtrie et le royaume fut divisé. Dieu confie le pouvoir à Nebucadnetsar; il est la tête d'or parmi les Gentils: mais il s'enorgueillit et fait jeter les saints dans la fournaise; alors, figure des empires gentils, il perd la raison et les sens pendant sept ans et il mange l'herbe comme le boeuf. Il en est ainsi de toutes choses; il en est ainsi de l'Eglise et l'homme ne peut la rétablir. Après mon départ, dit Paul, il entrera parmi vous des loups redoutables; il y aura une apostasie et alors l'Antichrist sera pleinement révélé. L'Eglise elle-même, comme système confié à la responsabilité de l'homme a complètement failli.

Tout avait été établi dans le premier Adam, qui est tombé: tout sera rétabli dans le second Adam qui est parfait et qui a vaincu. Mais il est difficile de faire saisir aux saints la position entièrement nouvelle, dans laquelle tout est placé par la rédemption et par la résurrection de Christ. Le premier Adam tomba et fut chassé de l'Eden; le second Adam, l'homme parfait, est entré dans un meilleur paradis. Il en est ainsi de toutes choses. De la même manière, la loi que l'homme a violée sera écrite dans son coeur. Christ sera le vrai fils de David; Christ se lèvera pour régner sur les Gentils. Ainsi, quoique l'Eglise ait manqué, il sera cependant glorifié dans ses saints et rendu admirable dans tous ceux qui croient. L'Ecriture nous enseigne que l'homme a manqué à sa responsabilité dans quelque position que Dieu l'ait éprouvé, et que les plans de la grâce miséricordieuse de Dieu auront leur cours, jusqu'à ce que tout soit accompli en Christ.

Maintenant, si nous considérons cette responsabilité, nous avons sous les yeux deux sujets qui y sont impliqués. Le premier, c'est l'Eglise professante, et le second, le pouvoir sur la terre, représenté dans l'Ecriture par les Bêtes. Ces deux choses sont déclarées corrompues, ou en inimitié ouverte contre Dieu: ce qu'on appelle l'Eglise sera entièrement rejeté, — vomé de la bouche du Seigneur.

L'Ecriture ne nous enseigne nulle part, que nous remplirons le monde de bénédictions, mais elle nous dit précisément tout le contraire. Jusqu'à la moisson, aucun remède ne sera apporté au mal introduit par Satan, là où le christianisme avait été planté. Une pensée pareille est humiliante, mais elle ne doit pas nous décourager, car Christ est toujours fidèle. Pour ceux qui possèdent la grâce de Dieu, chers amis, elle devient l'occasion d'une marche toujours plus en accord avec cette grâce. Mais c'est une chose bien sérieuse, que l'objet placé au-devant de nous et vers lequel nous avons à regarder, soit le retranchement de l'église professante.

Géographiquement parlant, le christianisme, au sixième siècle, occupait une plus grande surface que de nos jours; le monde alors connu était plus au fait de l'Evangile que maintenant; quoi que l'homme puisse dire en parlant progrès et choses semblables, il n'en est pas moins constant qu'une grande partie de ce qui était alors le monde chrétien et avait entendu parler de Christ est maintenant envahi par le mahométisme ou le papisme; et là où il n'en est pas ainsi, combien l'infidélité et le puseysme n'ont-ils pas prévalu! Mais c'est cet objet même, qui réclame la sérieuse attention de ceux qui possèdent l'Esprit de Dieu. Il travaille certes, très spécialement de nos jours; et au milieu des flots envahissants du mal, nous avons le plus puissant motif pour nous pousser à l'énergie et à l'activité. C'est une chose bonne en tout temps, mais l'invasion du mal nous y appelle surtout comme aux jours de Noé, dans la conscience d'un prochain jugement. L'idée fautive de la conversion du monde pourra être un stimulant momentanément, mais elle détruit le sentiment solennel de ce que Dieu est et affaiblit l'autorité de la parole de Dieu, qui ne donne point d'espérance pareille. De plus, quand on découvre peu à peu que le mal va croissant et que le monde ne se convertit pas, la réaction qui s'opère alors tend à renverser la foi et à jeter les âmes dans l'incrédulité. Le mal que nous voyons à l'oeuvre maintenant, a été déclaré dès le commencement, et il poursuivra son cours — selon la déclaration de l'Ecriture, — jusqu'à ce que Dieu intervienne; il n'y aura pas de remède jusqu'à la moisson. Tel est l'enseignement évident de la parabole que je vous ai lue. C'est une similitude du royaume des cieux. Bien des personnes pensent que le royaume des cieux est la même chose que l'Eglise de Dieu; mais il n'en est aucunement ainsi, quoique ceux qui composent l'Eglise soient dans le royaume. Supposons un moment que Christ n'eût pas été rejeté; alors le royaume aurait été établi sur la terre. Il n'en pouvait être ainsi sans doute; mais cela nous montre la différence qu'il y a entre le royaume et l'Eglise.

Tel qu'il était, le royaume de Dieu était là dans la personne de Christ, le Roi. Seulement comme Christ était sur la terre, ce n'était pas le royaume des cieux. Christ fut rejeté; il ne pouvait donc pas alors en prendre extérieurement possession, mais il monta dans les lieux célestes. Ainsi la sphère du règne de Christ est dans le ciel. Les cieux règnent, et le royaume est toujours le royaume des cieux, puisque le Roi est dans le ciel; seulement, à la fin, il sera subdivisé, pour ainsi dire, en deux parties: la partie céleste, le royaume de notre Père, et la partie terrestre, le royaume du Fils de l'homme. Si nous entendons par «royaume des cieux» le gouvernement de Christ, le Roi qui est dans le ciel, cela est fort simple. Si Christ avait établi un royaume pendant qu'il était avec les Juifs, ce royaume n'eût pas été celui des cieux, parce que Christ n'était pas dans le ciel. De là vient qu'il est dit: «le royaume de Dieu est parmi vous», mais: «le royaume des cieux est proche».

L'Evangile est le seul moyen que nous ayons pour rassembler des âmes dans le royaume, et tels sont proprement les enfants du royaume; mais au dedans de ces limites, Satan travaille et sème de l'ivraie, et cette ivraie se trouve dans le royaume. Prenez le papisme, le mahométisme, toute espèce d'hérésies, vous avez de l'ivraie semée là où la bonne semence l'avait été. Le mot Eglise signifie simplement une assemblée; c'est une idée qui n'a rien à faire avec celle d'un royaume.

La parabole de ce chapitre que je n'ai pas lue, celle du Semeur, où nous voyons Christ semant la bonne semence, n'est pas une similitude du royaume des cieux. Un royaume est une sphère où quelqu'un gouverne comme roi, tandis qu'ici, Christ nous est simplement présenté comme semant la parole dans les coeurs des hommes. Cette parabole du Semeur ne décrit pas le royaume des cieux, ni même le royaume commencé par le Roi, pendant qu'il était sur la terre; mais elle est individuelle. Du moment que le Seigneur en vient à la parabole que nous avons lue et aux deux suivantes, nous avons une similitude du royaume des cieux. Elles décrivent le résultat extérieur, dans ce monde, du fait que Christ, le Roi, se trouve dans le ciel. Vous remarquerez qu'elles sont adressées à la multitude, tandis que les trois dernières paraboles, ainsi que l'explication de celle de l'ivraie et du froment, sont adressées aux disciples. Celles-ci montrent la pensée et le dessein de Dieu: ce que l'intelligence divine connaît et accomplit, et non pas seulement le résultat public dans le monde. La parabole de l'ivraie et du froment fait voir le résultat extérieur de l'Evangile, dans le monde. Dans la parabole suivante, ce résultat devient un grand arbre qui, dans l'Ecriture, signifie une grande puissance. Voilà ce que le christianisme, sorti d'une petite semence, est devenu dans le monde: un grand pouvoir politique, comme les royaumes de la terre. La parabole, que nous trouvons ensuite, le montre comme une doctrine qui corrompt une masse d'une mesure limitée; c'est un peu de levain qui pénètre toute la pâte.

Après cela le Seigneur entre dans la maison et explique, au verset 36, *la pensée de Dieu* sur ces choses: «Alors Jésus, ayant laissé les troupes, s'en alla à la maison, et ses disciples vinrent à lui, et lui dirent: Explique-nous la similitude de l'ivraie et du champ». Les serviteurs demandent s'ils doivent cueillir l'ivraie. Il leur est défendu de le faire. Notre part dans ce monde n'est pas le jugement ou le retranchement: nous n'avons pas à en arracher le mal par la persécution. Nous vous pu voir souvent qu'en faisant cela, le froment a été arraché. L'ivraie et le froment doivent croître ensemble dans le champ, c'est-à-dire dans le monde, jusqu'à la moisson. «Et il leur dit: non, de peur qu'il n'arrive qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez le blé en même temps. Laissez-les croître tous deux ensemble jusqu'à la moisson». Nous en tirons l'instruction, non seulement que le christianisme ne se répand pas de tous côtés, mais encore qu'il se corrompt là où, il se répand; et si nous regardons à l'état de la chrétienté, nous sommes obligés de convenir que tel est le cas. Nous voyons comment l'ivraie a été semée et a levé, comment de fausses doctrines se sont introduites, telles que le papisme et toutes sortes d'erreurs. Alors notre Seigneur, ayant renvoyé les troupes et étant entré dans la maison, expliqua la parabole à ses disciples.

Maintenant vous remarquerez que vous avez, dans ces paraboles, deux choses distinctes, comme je l'ai dit lors de l'explication de la première: le résultat extérieur et le développement du dessein de Dieu dans ce résultat. Ainsi, en ce qui concerne le grain de semence de moutarde, vous avez le résultat extérieur: il devient un grand arbre, ce qui, dans l'Ecriture, signifie simplement une grande puissance publique. Le roi d'Assyrie nous est représenté comme un grand arbre, Pharaon de même, et Nebucadnetsar était un grand arbre qui fut abattu, mais dont le tronc et les racines furent laissés dans la terre. Or le christianisme est devenu cela, c'est-à-dire une puissance dans le monde: le plus grand pouvoir qui s'y trouve. La figure que présente la parabole ne touche pas à la question de savoir, si c'était une chose bonne ou mauvaise mais

représente simplement le fait d'une grande puissance publique dans le monde. La petite semence de la vérité, semée dans le principe, prit racine et crut jusqu'à devenir un grand arbre. Ainsi aussi du levain qui agit au milieu d'une certaine sphère, représentée par trois mesures de farine et cela jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. Ainsi les doctrines du christianisme pénètrent toute la masse. Mais il n'est fait ici nulle mention de piété ou de sainteté; le christianisme étant représenté comme un objet public et extérieur, qui fait son chemin dans le monde. Cependant le Seigneur, après avoir renvoyé la multitude, prend un sujet entièrement nouveau et expose non plus l'effet extérieur, mais la pensée de Dieu dans les événements figurés dans ces paraboles. Il commence par expliquer la parabole de l'ivraie, verset 37: «Il leur répondit et dit: Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme; et le champ, c'est le monde».

Remarquez combien il est absurde de croire avec quelques-uns, qu'il soit ici question de l'Eglise. Le Fils de l'homme vient semer l'Evangile, la parole de Dieu, dans le monde et non dans l'Eglise, car l'Eglise l'a déjà reçue. Elle est composée de ceux qui, par profession ou en réalité, comme cela peut être le cas, ont déjà reçu la bonne semence. Ce n'est pas dans l'Eglise qu'il la sème, puisque ce serait répéter ce qui a déjà été fait auparavant, mais c'est dans le monde; «le champ, c'est dans le monde» et rien ne peut être plus insensé que d'appliquer ces paroles à l'Eglise ou de les mettre en rapport avec une question ecclésiastique quelconque. «Le champ, est-il dit, c'est le monde; la bonne semence, ce sont les enfants du royaume; et l'ivraie, ce sont les enfants du malin». Cela ne signifie pas que le froment soit gâté, ou perdu; le Seigneur recueillera le blé et l'assemblera dans son grenier, mais la récolte est gâtée.

Le christianisme, comme système extérieur dans le monde, s'est corrompu par la prédominance de tous genres d'erreurs et de mal. «L'ennemi qui l'a semée [l'ivraie], c'est le Diable; et la moisson, c'est la consommation du siècle» (et non «la fin du monde», expression tout à fait étrangère au Nouveau Testament, sauf dans des traductions erronées); et les moissonneurs sont les anges. Comme donc l'ivraie est cueillie et brûlée au feu, il en sera de même à la consommation de ce siècle-ci. «Le Fils de l'homme enverra ses anges; et ils cueilleront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et les jetteront dans la fournaise de feu: là seront les pleurs et les grincements de dents». C'est-à-dire que le mal opéré par Satan continuera, jusqu'à ce que le Seigneur exécute le juste jugement de ce monde. La corruption du christianisme — la récolte gâtée — non pas le froment, parce que Dieu en prend soin et l'assemble dans son grenier — mais la récolte, la chose extérieure et publique que Satan s'est efforcé de corrompre — iront leur train jusqu'à la moisson. Sur ce point, nous avons quelque chose de plus précis encore. La première chose qui aura lieu, nous dit le Seigneur, c'est que l'ivraie (ceux qui ont crû comme le fruit de principes corrompus, semés par Satan, là où l'Evangile avait été planté) sera cueillie et liée en faisceaux pour être brûlée. Puis le Seigneur assemble son blé dans son grenier; il prend ses saints avec Lui. C'est là tout ce que dit la parabole. L'explication va plus loin, elle nous donne la manifestation du résultat, quand Jésus Christ apparaîtra: «Alors, les justes resplendiront» — ils ont déjà été recueillis — ils «resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père», tandis que les méchants sont jetés dans la fournaise de feu, là où il y a des pleurs et des grincements de dents.

Nous avons donc, d'abord, l'ivraie croissant jusqu'à la moisson, puis le Fils de l'homme fait cueillir et jeter hors de son royaume tous les scandales et tous ceux qui commettent l'iniquité. Il y aurait beaucoup d'instruction à recevoir ici, mais je ne m'arrêterai qu'à l'idée générale. Ce point ou ce fait nous est pourtant clairement exposé, c'est que tandis que le Seigneur prend son blé dans son grenier, la récolte semée dans le monde est encore gâtée: pendant que les hommes dormaient, le Diable vient et détériore le plant en semant les faux principes du judaïsme, du légalisme et de l'immoralité, ou de l'antinomianisme, et de fausses doctrines relativement au Christ. Tout cela gâte la récolte, qui n'est jamais améliorée dans le monde jusqu'à ce que vienne le jugement.

Vous verrez aussi, en comparant d'autres passages, que l'Eglise, ayant une certaine responsabilité à elle confiée sur la terre, n'a pas accompli ce que cette responsabilité exigeait d'elle, et qu'ainsi elle attire un jugement sur elle. Dans le chapitre 11 de l'Epître aux Romains, vous trouverez ce principe clairement exposé. Quant aux faits, nous renverrons à d'autres passages. Là, après avoir parlé du retranchement des Juifs, l'Apôtre dit: «Ne te glorifie pas contre les branches; car si tu te glorifies, ce n'est pas toi qui portes la racine, mais c'est la racine qui te porte. Tu diras donc: Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté. Bien! elles ont été arrachées par leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi: ne t'élève donc point par orgueil, mais crains (si en effet Dieu n'a pas épargné les branches qui sont telles selon la nature) qu'il ne

t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu: la sévérité sur ceux qui sont tombés; la bonté envers toi, si tu persévères dans cette bonté; puisque autrement toi aussi, tu seras coupé... Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux: c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée». C'est précisément en étant sage à ses propres yeux, que l'Eglise professante est tombée. Elle a considéré les Juifs comme entièrement mis de côté, oubliant que «les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir»; que ses pensées ne changent jamais; que, bien qu'il puisse créer, puis détruire, il ne perd jamais de vue ses plans et ses conseils; et que Dieu ayant appelé les Juifs comme nation, il n'oubliera, ni ne changera jamais ses décrets à leur égard. Mais l'Eglise a été sage à ses propres yeux, en pensant que les Juifs sont mis de côté et que l'Eglise ne peut jamais l'être. Or, quant à ce qui regarde l'Eglise, considérée comme quelque chose d'extérieur dans le monde, nous voyons exactement accompli ce qui en est dit dans ce chapitre, savoir que, si elle ne persévère pas dans la bonté de Dieu, elle sera retranchée. C'est ce qui est spécialement enseigné dans ce passage, relativement à ceux qui, par la foi, avaient été entés, après que les branchés naturelles avaient été coupées, c'est-à-dire la chrétienté; ils sont placés sur ce terrain, savoir que, s'ils ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, ils seront retranchés comme les Juifs. La seule question qui reste à faire, c'est jusqu'où la longue patience de Dieu peut s'étendre sur eux. «Tu diras donc: Les branches ont été arrachées, afin que je fusse enté». C'est parfaitement vrai, répond l'Apôtre, mais «elles ont été arrachées par leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi: ne t'élève donc point par orgueil, mais crains (si Dieu n'a pas épargné les branches naturelles) qu'il ne t'épargne pas non plus. Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu» etc. Or je demande: Est-ce que l'église professante a persévéré dans la bonté de Dieu? Ne voyons-nous pas le papisme et le mahométisme dominant là où le christianisme avait été originellement planté? A-t-on donc persévéré dans la bonté de Dieu? Il n'est pas dit un mot d'une restauration à ce sujet. Cela ne ferait rien; ce qui est exigé, c'est de «persévérer». C'est tout comme si un homme qui aurait transgressé la loi, eût dit: «Je l'observerai à l'avenir». Ce n'était pas là répondre aux exigences de la loi; il n'aurait pas «persévéré dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire». Je demande encore: L'Eglise a-t-elle persévéré dans la bonté de Dieu? Ce que nous voyons actuellement dans la chrétienté, est-ce ce que Dieu avait établi dans son Eglise au commencement, ou quelque chose qui y ressemble? L'église protestante n'a-t-elle pas recouru à des cérémonies, à des sacrements, et à toute espèce de choses en dehors de Christ, en y cherchant le salut! Non, les soi-disant chrétiens n'ont pas persévéré dans la bonté de Dieu. C'est ce qui saute aux yeux de tout homme spirituel. Notre propre conscience l'atteste. Mais s'ils ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu, la chrétienté tout entière, dit l'Apôtre, sera retranchée, et les Juifs seront entés de nouveau. Il ne peut pas y avoir le moindre doute à cet égard: «Et eux aussi, s'ils ne persévèrent pas dans l'incrédulité, ils seront entés, car Dieu est puissant pour les enter de nouveau... Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux, c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée». Aussitôt que le Seigneur a assemblé la vraie Eglise de Dieu, et l'a enlevée au ciel, il rétablit Israël.

Venons-en maintenant aux témoignages positifs. Les passages que je viens de citer sont conditionnels; ils annoncent ce qui aura lieu, si les hommes ne persévèrent pas dans la bonté de Dieu. Nous allons voir s'ils y ont persévéré. Vous verrez que Jude le déclare de la manière la plus frappante, parce, qu'il résume l'histoire tout entière du christianisme, du commencement à la fin: «Jude, esclave de Jésus Christ, frère de Jacques, aux appelés, sanctifiés en Dieu le Père, et conservés en Jésus Christ», c'est-à-dire, aux vrais saints «Que la miséricorde, et la paix, et l'amour vous soient multipliés. Bien-aimés, quand j'usai de toute diligence pour vous écrire du salut qui nous est commun, j'ai été dans la nécessité de vous écrire, afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints». Ce qui revient à dire: J'aurais voulu vous écrire pour vous édifier dans la vérité, mais, à cause de l'invasion du mal, je suis obligé de vous exhorter à combattre avec ardeur pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints: «Car certains hommes se sont glissés parmi les fidèles, inscrits d'ancienneté à l'avance pour ce jugement, impies, qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution, et qui renient notre seul Maître et Seigneur, Jésus Christ». Nous voyons donc la cause de la déchéance — savoir que, déjà du temps de Jude, ces hommes s'étaient glissés clandestinement dans l'Eglise de Dieu et y introduisaient la corruption. Jude rappelle aux saints que la même chose était arrivée en Israël, après la sortie d'Egypte, et que c'était là ce qui les avait fait tomber dans le désert: ils n'étaient pas demeurés fidèles. Il leur rappelle aussi les anges qui n'ont pas gardé leur

origine, parce que le principe de l'apostasie les avait gagnés. Et remarquez de quelle manière il parle de ces gens qui s'étaient glissés, de cette ivraie que Satan avait semée. Voyez le verset 14: «Or Enoch aussi, septième homme après Adam, a prophétisé de ceux-ci, en disant: Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs oeuvres d'impiété qu'ils ont impiement commises et de toutes les paroles dures que les pécheurs impies ont proférées contre lui». C'est-à-dire que, sous l'inspiration de l'Esprit prophétique de Dieu, il voit le mal produit par ces individus: il voit aussi que ce mal va en croissant et en mûrissant pour le jugement, comme nous le verrons bientôt apparaître ailleurs: il dit aux saints que le mal a commencé, c'est pourquoi il les exhorte «à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints». Et le Seigneur exécute le jugement, parce que, au lieu de voir le monde se remplir des bénédictions de l'Evangile, l'Eglise s'est corrompue. Nous citerons d'autres passages qui vous montreront, de la manière la plus claire, que l'oeuvre de remplir le monde de bénédictions sera accomplie par Israël, et non par l'Eglise.

Mais ici, nous avons une prophétie remarquable, annonçant (comme il avait déjà été déclaré dans le 11^e aux Romains, que si les chrétiens professants ne persévéraient pas dans la bonté de Dieu, ils seraient retranchés) qu'ils ne persévèreraient pas dans la bonté de Dieu, et elle nous donne l'histoire de l'Eglise depuis le commencement jusqu'à la fin de son existence, alors que le Seigneur viendra avec les dix milliers de ses saints pour exercer le jugement. C'est là une déclaration aussi simple et aussi claire que possible, et vous verrez que tout le témoignage des Ecritures concourt, comme évidemment il devait concourir, à établir la même vérité.

Examinons maintenant d'autres passages, où cette vérité n'est pas présentée conditionnellement, ni sous une forme prophétique générale, mais où vous sont donnés des détails précis sur ce qui arrivera. Prenez la 2^e épître aux Thessaloniens, et vous y trouverez réunis les détails de ce train de mal, dont Jude nous a annoncé le commencement. Mais le fait général, nous le voyons aussi exposé dans les Philippiens, où l'Apôtre dit: «Je n'ai personne qui soit animé d'un même sentiment... parce que tous cherchent leur intérêt particulier, et non pas ce qui est de Jésus Christ». C'était là une période bien précoce dans l'histoire de l'Eglise, pour que les chrétiens fussent déjà dans un tel état de déclin et de déchéance, au point de ne plus chercher ce qui était de Jésus Christ, mais seulement leurs propres intérêts. C'est ce qui est encore bien clairement déclaré dans la 2^e épître aux Thessaloniens: «Or, nous vous prions, frères, par la venue de notre Seigneur Jésus Christ et par notre rassemblement auprès de lui, de ne pas vous laisser promptement ébranler de votre sentiment, ni troubler, ni par esprit, ni par parole, ni par lettre, comme si c'était par nous, comme si le jour du Seigneur était là» [et non pas: «comme si le jour de Christ était proche», ce qui n'est pas une traduction correcte]

L'expression «proche» à la fin de ce verset rend impossible l'intelligence du passage, le mot original veut dire «ici» ou «là», il est employé pour désigner des choses ou des personnes «présentes» en opposition avec d'autres «absentes» ou «à venir». Toute l'argumentation de l'Apôtre est basée sur ceci, c'est que les Thessaloniens s'imaginaient que le jour du Seigneur était «là», qu'il était déjà arrivé, et que la preuve en était les terribles persécutions et tribulations par lesquelles ils passaient. Les Thessaloniens pensaient que ce jour était, non pas proche, mais arrivé: c'est pourquoi l'Apôtre leur dit: «Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant», — c'est-à-dire un état de non persévérance dans la bonté de Dieu. Aussi, comme l'Apôtre avait déclaré, que ceux qui ne persévèreraient pas dans la bonté de Dieu seraient retranchés, nous avons ici la révélation positive ou la prophétie, annonçant qu'ils ne persévèreront pas dans la bonté de Dieu, qu'il y aura une apostasie, et que le jour du Seigneur ne peut venir que lorsque cette apostasie sera arrivée. En présence de cette révélation, il est clair que ce qu'on avait à attendre, c'était non pas que l'église professante persévérât dans la bonté de Dieu, mais précisément le contraire. L'Apôtre montre comment cette déchéance arrive et fait des progrès: «Que personne ne vous séduise en aucune manière, car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché ne soit révélé, le fils de perdition, lequel s'oppose et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération, de sorte que lui-même s'assiera au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu. Ne vous souvenez-vous pas que, quand j'étais encore auprès de vous, je vous disais ces choses? Et maintenant vous savez ce qui retient pour qu'il soit révélé en son propre temps. Car le mystère d'iniquité se met déjà en train». — En d'autres termes, le point important dont il s'agit ici, c'est que, quant à ses principes généraux, l'apostasie avait commencé dès

les jours de l'Apôtre. Même alors, l'ennemi était à l'oeuvre, semant l'ivraie; seulement c'était un mystère, cela se faisait secrètement, d'une manière clandestine. Il y avait le judaïsme et l'antinomianisme, faisant hautement profession de la grâce avec une conduite corrompue, et diverses autres, formes d'hérésie, telles que la dénégation de la réelle humanité du Christ etc., — elles sont toutes mentionnées dans l'Écriture, en sorte que nous n'avons nul besoin de recourir à l'histoire ecclésiastique pour les trouver. On nia l'humanité du Seigneur, tout aussi tôt que sa divinité. Nous croyons donc que ce mystère d'iniquité était déjà en train au temps de l'Apôtre, — et s'il fut alors entravé par un obstacle dans son développement, il ne devait pas être mis de côté. Le temps viendra où il sera mis de côté, alors que Babylone sera détruite, mais cela n'aura pas lieu par la Parole. Je m'arrêterai un moment sur ce sujet.

Dans le chapitre 17 de l'Apocalypse, vous verrez que ce sont les dix cornes de la Bête qui détruiront la grande prostituée et la brûleront au feu; après quoi les hommes seront livrés à de plus grands maux encore. Ils donneront le pouvoir à la Bête, puis viendra le jugement. Si nous revenons à notre passage de l'épître aux Thessaloniens, nous voyons que l'Apôtre dit: «Le mystère d'iniquité se met déjà en train; seulement celui qui retient maintenant, le fera jusqu'à ce qu'il soit ôté. Et alors sera révélé l'inique, lequel le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et anéantira par l'apparition de sa venue»; — ce qui nous apprend cette fort importante vérité, quant à ce qui concerne la responsabilité de l'Église, que ce qui agissait déjà pour la corrompre au temps de l'Apôtre, continuerait d'agir, jusqu'à ce que ce qui s'opposait à l'entier développement de l'iniquité fût ôté, et qu'alors l'inique serait révélé etc. C'est là, comme je l'ai dit, tout l'opposé d'une persévérance dans la bonté de Dieu. Il nous est annoncé, que ce qui opérait mystérieusement alors se développerait et mûrirait, jusqu'à la révélation visible de l'Homme de péché, que le Seigneur consumera et détruira: «Duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles, et signes et prodiges de mensonge, et en toute séduction d'injustice dans ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Et à cause de cela Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge». Telle est la dispensation réservée à l'Église professante. Ayant refusé de retenir la vérité, la vérité vraie de Dieu, Dieu leur enverra une énergie d'erreur pour croire au mensonge: «afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice». Le Seigneur vient donc et détruit le méchant, le mal étant évident et public.

C'est là pour nous un aspect bien solennel des voies de Dieu. Ce n'en est certes pas le côté beau et brillant; celui-ci, c'est la bénédiction qui sera le partage des saints à l'arrivée du Seigneur pour les rassembler tous ensemble auprès de Lui. L'Apôtre dit aux saints: Vous serez tous ravis à la rencontre du Seigneur en l'air, et par conséquent vous ne pouvez ni ne devez penser que le jour du Seigneur soit là, car ce jour ne vous, trouvera pas ici-bas. Ce jour est l'exécution du jugement sur les impies. C'est comme si une rébellion avait lieu à Toronto, et que la Reine fit savoir, qu'elle veut que tous ses sujets fidèles se rendent d'abord auprès d'elle à Montréal, avant que le jugement des rebelles ait lieu. Tant, que vous ne seriez pas à Montréal, il serait évident que le jour du jugement ne serait pas encore arrivé. C'est la raison pourquoi, quand il serait dit du Christ — «Voici, il est ici, ou voici, il est là», nous savons que cela ne peut pas nous concerner. Pour un Juif, c'est autre chose. Si vous disiez à un Juif qui attend le Messie: «Voici, il est ici, ou voici, il est là», ce pourrait être un piège pour lui; mais si c'est à nous qu'on le dit, nous n'avons autre chose à répondre, sinon: C'est impossible, car nous allons être enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air; nous ne le trouverons pas ici-bas et nous ne sommes pas encore là-haut. Aussi Paul conjure les Thessaloniens, par notre rassemblement auprès de Christ, à ne pas être troublés comme si le jour du Seigneur était venu.

Ainsi, dans le passage que j'ai cité, vous avez la déclaration positive, que ce qui avait commencé au temps de l'Apôtre irait en progressant jusqu'à ce que Christ vint exécuter le jugement, et vous trouverez une autre déclaration du même genre, bien claire et bien explicite, dans le chapitre 4 de la première Épître à Timothée: «Or l'Esprit dit expressément qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie et ayant leur propre conscience cautérisée». Puis, dans le chapitre 3 de la seconde Épître à Timothée, nous avons un tableau bien frappant et bien défini de ce que seront les derniers jours: «Or sache ceci, qu'aux derniers jours il surviendra des temps fâcheux» — non pas que la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel — c'est-à-dire un temps de bénédiction — mais que «dans les derniers jours il surviendra des temps fâcheux; car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, orgueilleux, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, profanes, sans affection naturelle, implacables, calomnieux,

incontinents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance». Tel est le caractère des derniers jours: il y aura une grande ostentation de piété, de culte superstitieux, mais une négation de la puissance de la piété. Ils ne persévéreront pas dans la bonté de Dieu, quand l'église professante des derniers jours, tout en conservant les formes de la piété, en reniera la puissance.

C'est une preuve remarquable du pouvoir de Satan que, en présence de tels passages, les hommes, sages à leurs propres yeux, entassent des raisonnements pour démontrer, qu'ils iront de progrès en progrès et finiront par remplir le monde tout entier de l'évangile. Qu'au moment même où les jugements sont imminents pour eux, les hommes se complaisent encore dans l'espérance de voir la terre remplie d'une bénédiction universelle, n'est-ce pas là la plus forte preuve possible de l'énergie de cette erreur, dont parle l'Apôtre? Ce n'est pas pourtant que Dieu ne travaille pas en grâce et ne fasse plus passer des hommes des ténèbres à la lumière. Il en était de même avant la destruction de Jérusalem: trois mille personnes furent converties en un jour. Si, aujourd'hui, trois mille âmes étaient converties, cela prouverait-il que le millénium est venu ou approche? non, mais plutôt que c'est le jugement qui va venir. C'est parce que le jugement était proche, qu'il en fut ainsi à Jérusalem — le Seigneur rassemblait ses saints avant le jugement, il ajoutait à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés. Et si, maintenant, il travaille, d'une manière toute spéciale, à attirer et à convertir les âmes, ce n'est pas parce que l'évangile doit remplir le monde, mais parce que le jugement va venir sur les églises professantes.

L'Apôtre montre que la déchéance ira en croissant, qu'elle ne sera point interrompue: «Les hommes méchants et les imposteurs, dit-il, iront en empirant, séduisant et étant séduits». Puis il indique au fidèle quelles sont ses ressources dans de telles circonstances: «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises, et que dès ton enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus», ce qui revient à dire: Tu ne peux te fier à l'Eglise, qui n'aura qu'une forme de piété, en en reniant la puissance, ta ressource doit être les saintes Ecritures de vérité.

Vous verrez encore comment ce mystère d'iniquité avait commencé d'agir dès les premiers commencements du christianisme, en cherchant le deuxième chapitre de la première épître de Jean, où ce sujet est aussi traité: «Jeunes enfants, c'est la dernière heure». Ne semble-t-il pas bien étonnant que l'Apôtre dise, de l'époque même où le christianisme commençait à se répandre, que c'était la dernière heure? La patience de Dieu a néanmoins continué à s'exercer depuis ce temps-là jusqu'à nos jours, car, devant Lui, un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour «Et comme vous avez entendu que l'Antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists». Ce n'est pas de l'Antichrist qu'il parle, mais il affirme qu'il y a déjà plusieurs antichrists, — que déjà le mystère d'iniquité, l'esprit du mal était en train: «Par cela nous savons que c'est la dernière heure». Nous avons vu que les derniers jours seront des temps fâcheux, et ici nous voyons que l'Apôtre connaît que c'est le dernier temps, parce qu'il y a beaucoup d'antichrists. Est-il donc possible que le dernier temps soit une période où le monde entier sera rempli de bénédictions, comme plusieurs le disent? Tout le témoignage des Ecritures est aussi clair que possible pour affirmer le contraire: «Par quoi nous savons que c'est la dernière heure; ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres, car, s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant pas tous des nôtres». Ils adoptent de faux principes, leur christianisme se corrompt, et ils vont de l'avant.

Prenez maintenant le chapitre 18 de Luc, que ce que je viens de dire me rappelle, et qui montre jusqu'à quel point l'église professante est loin de persévérer dans la bonté de Dieu. Voyez le verset 6: «Et le Seigneur dit: Ecoutez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit, quoiqu'il use de patience avant d'intervenir pour eux? Je vous dis que bientôt il leur fera justice. Mais quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il de la foi sur la terre?» Ce ne sera donc certes pas le monde rempli de l'évangile. Le Seigneur pose cette question: Y aura-t-il alors quelques individus attendant son arrivée et son intervention? Mais il ne dit pas qu'il y en aura. L'Eglise de Dieu ne sera plus là, et la question est de savoir, s'il y aura sur la terre quelqu'un qui attende que le Seigneur y descende pour intervenir avec justice et avec puissance.

Il convient peut-être maintenant d'en venir à quelques passages — qui reviennent souvent à l'esprit de plusieurs quand ils s'occupent de ce sujet — savoir ceux qui parlent de l'évangile comme devant être prêché à toutes les nations, et passages analogues. Je crois que cela aurait dû être fait, dès le commencement, par ceux à qui Dieu avait fait part de sa grâce. Mais ce n'est pas la question. La question, la voici: l'Eglise n'a-t-elle pas failli quant à ce dont elle était responsable? Il ne s'agit pas de savoir si les chrétiens auraient dû répandre l'évangile — il va sans dire qu'ils l'auraient dû. Au sixième siècle, le christianisme était généralement professé en Chine, et il en reste encore des vestiges. Les limites de la chrétienté sont aujourd'hui beaucoup plus resserrées que dans les premiers temps. Jadis elles embrassaient tout le nord de l'Afrique et presque toute l'Asie. Maintenant elles seraient à peu près restreintes à l'Europe, si ce n'est que, dans ces derniers siècles, elles se sont aussi étendues aux populations dispersées en Amérique. Examinons donc les passages qui parlent de la propagation de l'évangile. En voici un dans Matthieu 24: «Et parce que l'iniquité sera multipliée, l'amour de plusieurs sera refroidi. Mais qui persévéra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. Et cet évangile du royaume sera prêché dans toute la terre habitable, en témoignage à toutes les nations; et alors viendra» — non pas le millenium — mais «la fin». Il n'est rien dit ici des bénédictions remplissant le monde. Mais l'évangile du royaume sera prêché, en témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin — le jugement, la fin de ce siècle ou de cette dispensation. Pas un mot sur le monde rempli de bénédictions. Supposer cela, c'est être sages à nos propres yeux. Sans doute, il est écrit que «la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme les eaux comblent la mer», — mais il n'est pas dit qu'elle sera remplie de l'évangile — quoique des hommes, s'imaginant qu'ils ont le pouvoir d'accomplir cet oracle, l'expliquent comme si c'était l'évangile qui devait le faire.

Si vous lisez le chapitre 14 de l'Apocalypse, vous y verrez ce fait exprimé plus clairement encore, que la fin vient alors que l'évangile est envoyé en témoignage à toutes les nations. — Vous entendez souvent citer ce passage, pour montrer que l'évangile doit être prêché à toutes les nations, — ce qui, sans doute, est une vérité précieuse à sa place — mais pour juger si c'est bien de cela qu'il s'agit ici, il faut prendre le passage en entier, versets 6 et 7: «Et je vis un autre ange volant par le milieu du ciel, ayant l'évangile éternel, afin de l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, et à toute nation, et tribu, et langue et peuple, disant à haute voix: Craignez Dieu, et donnez-lui gloire, car l'heure de son jugement est venue», Il est presque incroyable de voir avec quel manque d'intelligence on lit fréquemment les Ecritures. Ceux qui assistent aux assemblées générales, où les orateurs parlent du haut des tribunes, doivent avoir entendu, des centaines de fois, ce passage cité, comme s'il signifiait que l'évangile doit être prêché à toutes les nations, c'est-à-dire pour remplir le monde de lumière et de bonheur, tandis qu'il suffit d'un moment d'examen pour faire voir que cette prédication de l'évangile n'est qu'un précurseur du jugement (*).

(*) De même, il n'y a guère d'assemblée de missions, où l'on ne cite, pour encourager à cette oeuvre excellente, Psaumes 2: 8, mais toujours sans ajouter le verset 9, qui est pourtant inséparable de ce qui précède. *Editeur*

Revenons aux passages qui disent que la connaissance de l'Eternel couvrira toute la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer. Mais avant cela, laissez-moi vous citer un passage en Esaïe 26, où vous verrez que cela est amené, non par l'évangile, mais par des jugements. Verset 9: «De nuit je t'ai désiré de mon âme, et dès le point du jour je te rechercherai de mon esprit, qui est au dedans de moi; car lorsque tes jugements (non pas l'évangile) sont en la terre, les habitants de la terre habitable apprennent la justice. La grâce (c'est-à-dire l'évangile) est-elle offerte au méchant? il n'en apprend point la justice». Il doit y avoir jugement; le temps de la moisson doit venir, comme dans la parabole de l'ivraie. «Il agira méchamment en la terre de la droiture, et il ne regardera point à la majesté de l'Eternel. Eternel! ta main est-elle haut élevée (quand il est sur le point de frapper)? ils ne l'aperçoivent point; mais ils l'apercevront, et ils seront honteux à cause de leur jalousie contre ton peuple; et le feu dont tu punis tes ennemis les dévorera».

Venons-en maintenant au passage d'Habakuk, constamment rappelé, comme annonçant que l'évangile se répandra de plus en plus, jusqu'à ce qu'il remplisse le monde. Pour le moment je ne le cite, tout comme les suivants, que dans un but négatif, soit pour faire voir qu'il n'annonce rien de semblable; Habakuk 2: 12-14: «Malheur à celui qui cimente la ville avec le sang, et qui fonde la ville sur l'iniquité. Voici, n'est-ce pas de par l'Eternel des armées que les peuples se travaillent pour le feu, et que les nations se fatiguent pour le néant? Car la terre sera remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, comme les eaux comblent la

mer». Les peuples travaillent tous dans le feu même, et se fatiguent pour la vanité, alors la gloire de Jéhovah vient et couvre la terre.

Cherchons encore, dans le livre des Nombres, un autre des trois seuls passages, dans lesquels il soit fait mention, de cette manière, de l'idée ou du fait dont je parle; dans le chapitre 14, nous verrons ce que le Seigneur entend par: remplir la terre de sa gloire. Quand le peuple eut péché contre l'Eternel et murmuré contre Moïse, Dieu dit qu'il voulait les détruire, et Moïse intercédait pour eux: «Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de la grâce, comme tu as pardonné à ce peuple, depuis l'Egypte jusqu'ici. Et l'Eternel dit: J'ai pardonné selon ta parole. Mais aussi certainement que je suis vivant, la gloire de l'Eternel remplira toute la terre. — Car quant à tous les hommes qui ont vu ma gloire, et les signes que j'ai faits en Egypte et au désert, qui m'ont déjà tenté par dix fois, et qui n'ont point obéi à ma voix; s'ils voient jamais le pays que j'avais juré à leurs pères de leur donner: tous ceux, dis-je, qui m'ont irrité par mépris, ne le verront point». Il est bien évident qu'il s'agit encore ici de jugement, et que la terre remplie de la gloire de Dieu n'a rien à faire avec l'évangile. Le Seigneur veut que toute la terre soit remplie de sa gloire, mais ce ne sera pas par le moyen de l'évangile que ce but sera atteint. Il envoie l'évangile et le présente aux hommes avec une patience et une bonté infinies, mais les hommes le rejettent, et alors vient le jugement.

La même expression se rencontre enfin dans un autre passage, que vous trouverez au chapitre 11 d'Esaië: «Mais il jugera avec justice les chétifs, et il reprendra avec droiture pour maintenir les débonnaires de la terre, et il frappera la terre de la verge de sa bouche, et du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant. Et la justice sera la ceinture de ses reins, et la fidélité la ceinture de ses flancs. Alors le loup demeurera avec l'agneau... On ne nuira et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté; parce que la terre aura été remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent». Voilà ce qui aura lieu alors que Dieu aura frappé la terre et fait mourir le méchant. «Et en ce jour-là, ajoute la prophétie, il arrivera que les nations rechercheront la racine d'Isaï, dressée pour être l'enseigne des peuples; et son séjour ne sera que gloire. Et il arrivera en ce jour-là que le Seigneur mettra encore sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Egypte etc.». C'est-à-dire que le Seigneur rassemble les Juifs et détruit le méchant; et c'est alors que la terre est remplie de la connaissance de Jéhovah. «Et les oppresseurs de Juda seront retranchés; Ephraïm ne sera plus jaloux de Juda, et Juda n'opprimera plus Ephraïm. Mais ils voleront sur le collet aux Philistins vers la mer; ils pilleront ensemble les enfants d'Orient», — et ce qui suit: cela montre qu'il doit y avoir une exécution de jugement sur la terre.

Prenons maintenant le chapitre 66 d'Esaië, où il est aussi parlé de la gloire de l'Eternel. En rappelant tous ces passages, si constamment cités pour chercher à prouver le contraire de ce qu'ils annoncent, il convient toujours de lire le contexte pour bien en saisir le sens et la portée. Ici, c'est, par le feu et par l'épée que la gloire de l'Eternel se manifeste. Verset 15 et suivants — «Car, voici, l'Eternel viendra avec le feu, et ses chariots seront comme la tempête, afin qu'il tourne sa colère en fureur, et sa menace en flamme de feu. Car l'Eternel exercera jugement contre toute chair par le feu et avec son épée; et le nombre de ceux qui seront mis à mort par l'Eternel sera grand... Mais pour moi, voyant leurs oeuvres et leurs pensées, le temps vient d'assembler toutes les nations et les langues; ils viendront et verront ma gloire». Ici, la gloire du Seigneur vient avec l'exécution du jugement; il n'est pas du tout question de l'évangile.

Vous remarquerez donc ces trois points. D'abord, vous avez vu que, après que le Seigneur eut semé la bonne semence, l'ennemi vint et sema le mal. Puis, vous avez entendu la déclaration conditionnelle, que si l'Eglise professante ne persévérerait pas dans la bonté de Dieu, elle serait, comme système extérieur, retranchée. Ensuite, vous avez ouï la déclaration que ce mal, qui avait commencé dès le temps des apôtres, continuerait jusqu'à la fin, le Seigneur seulement en retenant la manifestation publique jusqu'aux approches du jugement à la venue de Christ, la plénitude des Gentils étant entrée, et qu'alors le méchant serait détruit; vous avez vu aussi que, dans les derniers jours, il surviendrait des temps fâcheux, et que l'Antichrist paraîtrait. Nous avons encore montré que les passages, relatifs à la terre remplie de la connaissance de la gloire de l'Eternel, et les textes semblables, sont tous en rapport avec le jugement, et que quand la grâce est annoncée au méchant, comme dans l'évangile, il n'en apprend pas la justice.

Si vous revenez à l'Apocalypse, vous y trouverez quelques détails de plus sur la chute et la défection, et sur le caractère de ce mal qui est en train. Mais avant de faire des citations de l'Apocalypse, laissez-moi

vous faire observer que les deux grands caractères du mal depuis le commencement ont été la corruption et la violence. Avant le déluge, la terre était corrompue devant Dieu et remplie de violence. Et dans l'Apocalypse, «Babylone» est l'expression de la corruption, tandis que «la Bête» est l'expression de la violence. Je ne puis, ce soir, entrer dans les détails quant à cette partie du sujet, mais je désire vous montrer comment l'un de ces caractères du mal conduit à l'autre. Dans ce chapitre 17, «la grande prostituée» indique la puissance de la corruption. Au 15^e verset, il est dit: «Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations, et des langues», — ici, cela se rapporte à l'influence qu'a exercée sur les nations un christianisme corrompu. «Et les dix cornes que tu as vues et la Bête, — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu». Evidemment, ce n'est pas là l'évangile; c'est la violence mettant fin à la corruption. «Car Dieu a mis dans leurs coeurs d'accomplir sa pensée, et d'accomplir une seule pensée, et de donner leur royaume à la Bête». Ce n'est pas quand Babylone est détruite que le royaume est donné au Fils de l'homme. Alors il est donné à la Bête. L'effet de la destruction de toute cette influence corruptrice du christianisme extérieur, nominal, de l'affreuse corruption du système papal, qui était le centre de tout cela — de cette «mère des abominations de la terre», — l'effet, dis-je, de cette destruction, provoquée par la haine et le dégoût qu'éprouvent pour cette influence tous ceux qui sont en rapport avec elle et qui en sont fatigués, sera de mettre la puissance du monde entre les mains de la Bête. Il n'y a rien là du tout qui se rapporte à l'évangile. C'est la violence de l'homme refusant de se soumettre plus longtemps au pouvoir sacerdotal.

Quand on lit les Ecritures, en désirant simplement d'y trouver et d'y apprendre ce qu'elles enseignent, on ne peut qu'être profondément surpris de tous les systèmes que plusieurs en font sortir. Ils formulent quelque principe abstrait, puis en cherchant à le développer, ils en viennent à le trouver dans l'Ecriture comme ils s'y attendaient. En étudiant la Bible, ils commencent par formuler ce qu'elle devrait enseigner selon eux, au lieu de se contenter de recevoir seulement ce qu'elle dit. Prenez maintenant le chapitre 16, et vous trouverez de nouvelles lumières au sujet de l'époque où le jugement tombera sur Babylone, quoique nous ne puissions aujourd'hui nous occuper de ses divers détails. «Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits immondes, comme des grenouilles». Ce sont les puissances du mal. «Car ce sont des esprits de démons faisant des miracles, qui s'en vont vers les rois de toute la terre habitable, pour les assembler pour le combat de ce grand jour du Dieu Tout-Puissant. Voici, je viens comme un larron». C'est le Diable qui rassemble la monde entier pour cette grande bataille. On peut discuter sur ce que l'Esprit entend par le dragon, et la bête, et le faux prophète. Je n'ai pas de doute sur ce point et je puis dire, sans entrer dans des détails, que le dragon est la puissance de Satan, que la bête est l'empire romain, et que le faux prophète est le faux Messie au temps de la fin. Je n'insiste pas là-dessus, mais, quoi qu'il en soit, il est bien évident que les trois esprits impurs, qui rassemblent les nations pour la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant, ne sont pas l'évangile. C'est la bataille, dont il est dit dans Esaïe (9: 5) que «ce sera comme un embrasement, quand le feu dévore». Les nations sont rassemblées à Armagédon, et alors vient le jugement. La Bête et ses cornes détruisent Babylone, ce grand système de corruption, puis la Bête et les rois de la terre sont rassemblés par de mauvais esprits contre la puissance de Christ, après que Satan a été précipité du ciel.

Au chapitre 19 de l'Apocalypse, l'Apôtre voit le ciel ouvert, et il en sort, monté sur un cheval blanc, Celui qui a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit: Roi des rois et Seigneur des seigneurs; puis il est dit que la Bête, et les rois de la terre, et leurs armées sont assemblés pour livrer combat à Celui qui était monté sur le cheval, et à son armée; «et la Bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle et qui avait fait devant elle les miracles, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la Bête, et ceux qui avaient rendu hommage à son image; ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre. Et le reste fut tué par l'épée de Celui qui était monté sur le cheval». Nous voyons bien positivement dans ce passage qu'il y a une exécution de jugement. Et après cela, après le jugement exécuté — Satan est lié. Puis nous avons un passage, qui est la seule base que nous ayons pour affirmer qu'il doit y avoir un millenium — ou mille ans de bénédiction.

Nous avons vu des déclarations générales, affirmant que le monde sera rempli de la connaissance de la gloire du Seigneur, mais que cela aura lieu par le moyen du jugement. Mais le seul argument que nous ayons à l'appui des mille ans de durée de cette période de bénédiction — la seule preuve de ce trait particulier de la gloire à venir — c'est le chapitre 20 de l'Apocalypse qui nous la fournit. Nous avons

abondance de témoignages, attestant qu'il y aura un temps de bénédiction, mais ce caractère spécial de la bénédiction — sa durée ne se trouve mentionné qu'ici — savoir, après que le Christ est venu comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs, après qu'il a exercé le jugement et que Satan a été lié. Satan a tout corrompu; mais quand il est lié, il ne peut plus corrompre: alors commencent les mille ans, — et des trônes et le jugement sont donnés aux saints. Les saints jugeront le monde et les anges, car Dieu l'a révélé dans sa parole (1 Corinthiens 6: 2, 3). N'y a-t-il pas bien des chrétiens de profession qui, si vous leur disiez: «Ne savez-vous pas que vous jugerez les anges?» vous regarderaient comme un fou? Et pourtant c'était aux Corinthiens, qui étaient bien loin d'être d'excellents chrétiens, qui, au contraire, marchaient fort mal, que cela était dit. La portée de la connexion de l'Eglise avec Christ a été presque entièrement oubliée. Plusieurs parlent de leur espérance d'être sauvés et de vivre pieusement, mais la connexion de l'Eglise avec le second Adam a été pratiquement oubliée. La puissance de la rédemption et les grands privilèges qui s'y rattachent, sont perdus de vue.

Revenons un instant au chapitre 17 de l'Apocalypse, pour y voir comme les saints sont intimement associés à Christ dans ce jour. Nous lisons que la Bête et les rois de la terre combattront contre l'Agneau, et que l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois; «et ceux qui sont avec lui sont appelés, et élus et fidèles». Cela ne s'applique pas à des anges. Sans doute, il viendra avec les saints anges, mais les mots: «appelés, et élus et fidèles» s'appliquent aux saints, «vêtus de fin lin, blanc et pur», qui est «les justes des saints». Ainsi vêtus, ils viennent avec le Seigneur. Nous serons enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air, et quand il sera manifesté, nous serons aussi avec lui manifestés en gloire.

Il est un autre point que je veux vous indiquer, sans pouvoir, ici encore, entrer dans des détails, vu que tout ce que je puis faire, c'est de toucher aux grands principes, en rapport avec le sujet que nous étudions, et de passer rapidement sur chacun d'eux. Vous vous rappelez un passage de l'Histoire Sainte, au temps d'Elie, rapporté dans le premier livre des Rois. Dieu avait vu qu'il y avait sept mille hommes en Israël, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, bien qu'Elie s'imaginât qu'il était demeuré lui seul, et qu'ils cherchaient sa vie pour la lui ôter. Lorsqu'il agissait avec et sous l'autorité de Dieu, Elie avait soulevé la question de savoir si Baal était Dieu, ou si Jéhovah était Dieu, et il avait voulu la résoudre par une démonstration publique, en présence de tout le peuple. Il leur proposa de la prouver de cette manière: celui qui répondrait par le feu serait reconnu comme Dieu. En conséquence des sacrifices furent préparés, et les prêtres de Baal se mirent à crier depuis le matin jusqu'à midi: «Baal, exauce-nous!» Et Elie se moquait d'eux et disait: «Criez à haute voix, car il est dieu; mais il pense à quelque chose, ou il est après quelque affaire, ou il est en voyage; peut-être il dort, et il s'éveillera». Ils criaient donc à haute voix, et ils se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes jusqu'au soir, mais il n'y avait ni voix, ni réponse. Alors Elie bâtit un autel, et y mit le sacrifice sur le bois, et le fit couvrir d'eau, dont il remplit le conduit qui l'entourait, puis il invoqua l'Eternel; et le feu de l'Eternel tomba et consuma l'holocauste, le bois, les pierres, et toute l'eau qui était au conduit. Et tout le peuple voyant cela, tomba sur son visage, et dit c'est l'Eternel qui est Dieu; c'est l'Eternel qui est Dieu». Or nous voyons dans l'Apocalypse, que le faux prophète fait de grands miracles, en sorte que même il fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes. Tout cela n'est que mensonge, sans doute, mais il le fait de manière à séduire les hommes. Cela même que fit Elie pour prouver que Jéhovah était le vrai Dieu, le faux prophète ou le faux Messie semble aussi le faire — en faisant descendre le feu du ciel à la vue des hommes; que par là il parvienne à séduire les hommes, cela montre qu'ils sont livrés à l'énergie d'erreur pour croire le mensonge.

Cela se rapporte au gouvernement du monde, quant à ce qui concerne les Juifs. Si vous reprenez la 2^e épître aux Thessaloniens, vous verrez la même chose relativement à la chrétienté, en connexion avec l'apostasie: «Alors sera révélé l'inique... duquel la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles, et signes et prodiges de mensonge». «De mensonge» évidemment; néanmoins ce sont «des miracles, des signes et des prodiges», termes identiques, dans l'original, avec ceux employés par Pierre, parlant de «Jésus de Nazareth, homme approuvé de Dieu dans vous par les miracles; les prodiges et les signes etc.» (Actes des Apôtres 2: 22). C'est-à-dire que l'Antichrist fait les mêmes choses, mensongères, il est vrai, mais les mêmes choses, selon ce que l'homme peut en juger, que celles qui prouvaient que Jésus était le Christ, les mêmes choses qui démontraient que Jéhovah était le vrai Dieu. Par ce moyen il aveugle et égare les hommes et les amène à adorer le dragon et la bête, à reconnaître le faux Christ comme étant le véritable.

Impossible de concevoir quelque chose de plus redoutable et de plus solennel que ce fait, savoir que les hommes soient ainsi livrés à une énergie d'erreur pour croire le mensonge, et pour se soumettre au pouvoir de celui dont la venue est selon l'opération de Satan en toute sorte de miracles et signes et prodiges de mensonge; il n'est donc pas étonnant que l'apôtre exhorte les saints avec tant de force, en leur disant: «Sachez ceci, qu'aux derniers jours, il surviendra des temps fâcheux». Eh! bien, chers amis, plus vous sonderez les Ecritures, plus vous y trouverez ces grands principes clairement révélés. Mais l'église professante ne veut pas les voir, et cela se rattache à ce que j'ai signalé en commençant: savoir que tout ce qui, dans les grands plans de Dieu, a été confié à l'homme, est en chute. C'est pendant que les hommes dormaient, que l'ennemi est venu et a semé l'ivraie; puis nous avons l'expresse révélation que l'église, ne persévérant pas dans la bonté de Dieu, sera retranchée. C'est pourquoi, l'idée que l'église extérieure de Dieu, après être corrompue, sera de nouveau rétablie, est une complète illusion. Je dis: l'église extérieure de Dieu — car quant aux individus croyants, ce qui est révélé n'est qu'un motif à une plus grande fidélité de leur part. C'est tout une autre question. Pour ce qui concerne le devoir des individus, l'Ecriture donne d'amples directions là-dessus, même en parlant des derniers jours, où l'on aura une forme de piété en en reniant la puissance. «Evite de telles gens», dit l'Esprit. Il en sera des saints comme il en était d'Elie: il n'y aura jamais eu un temps où, individuellement, ils auront plus réellement conscience de la puissance de Christ, que le temps de la défection générale.

Ce n'est pourtant pas là ce dont il est question ici, il s'agit de la manifestation extérieure et de l'effet extérieur dans le monde. On se console par la pensée d'une église invisible, en oubliant qu'il est dit: «Vous êtes la lumière du monde». A quoi sert une lumière invisible? Il est dit encore: «Que votre lumière luise devant les hommes»; c'est-à-dire que votre profession de christianisme soit bien manifeste, — «en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est aux cieux». «Et maintenant, chers amis, retenez bien ceci, savoir que, durant ce temps du support de Dieu jusqu'à ce que le Seigneur vienne exécuter le jugement, une grande responsabilité est imposée à chacun de vous. Que chacun prenne garde à ce qu'il croit et comment il croit. Rappelez-vous bien que c'est par de fausses doctrines que Satan a corrompu l'Eglise par le judaïsme, par le culte des saints et par toute sorte d'erreurs. Le temps nous manquerait pour les énumérer, mais c'est par l'introduction de ces doctrines hérétiques et fausses que Satan est parvenu à corrompre le christianisme, à tel point que si vous vouliez contempler les plus sombres aspects du mal, c'est parmi les chrétiens que vous les trouveriez — naturellement j'entends les chrétiens de nom seulement, mais qui ne se glorifient pas moins de l'idée que leur christianisme est le seul vrai dans le monde.

Je n'ajoute plus que cette pensée: Combien il importe, à mesure que nous approchons davantage des scènes solennelles du jugement, que nous comprenions bien quelle est la destinée de l'Eglise, au lieu de nous imaginer que tout ira de mieux en mieux jusqu'à ce que le monde entier soit rempli de bénédiction. Combien il importe, que nous comprenions que ce mystère d'iniquité, déjà à l'oeuvre aux jours de l'Apôtre, doit continuer d'agir jusqu'à ce que Dieu lâche, pour ainsi dire, la bride, à toute la puissance du mal pour se porter à l'extrême; — que le mal est en activité jusqu'à ce que les saints soient enlevés à la rencontre du Seigneur en l'air, et qu'alors le pouvoir final de Satan commencera à opérer. C'est assurément une pensée bien sérieuse pour nous, si nous avons quelque sollicitude pour l'Eglise, de savoir comment nous nous sommes acquittés de notre responsabilité, lorsque la question est posée comme dans Jérémie (13: 20) — «Où est le troupeau qui t'avait été donné, ton magnifique troupeau? Que diras-tu quand il te punira?» Lisez les Actes, et voyez ce qu'est la chrétienté actuellement, et dites quel rapport il y a entre ces deux époques. Demandez-vous non seulement: «Y a-t-il la même doctrine? mais encore: où en est aujourd'hui la pratique?» Néanmoins le Seigneur est fidèle; et quand le jugement arrivera, le Seigneur, ayant acheté le champ, a acquis le trésor, et a su et saura le garder en sûreté jusqu'alors.

Nous reprendrons plus tard cette partie de notre sujet, qui rattache plus spécialement aux Juifs les dispensations de Dieu envers le monde. En définitive, que le Seigneur nous donne de garder ceci dans nos coeurs — savoir la différence qui existe entre ce qui est appelé l'église, la chose extérieure, et ce que l'Eglise devait et devrait réellement être — et examinons aussi ce que nous sommes moralement, s'il y a en nous quelques fruits en harmonie avec le travail du Fils de Dieu, et avec la descente du Saint Esprit comme Consolateur et Sanctificateur. Il est toujours bon, quand on fait des applications de ces vérités, de commencer par nous-mêmes. Voyons donc si, vraiment, nous aimons le Christ, si nous avons à coeur ses

intérêts et l'état dans lequel se trouve l'Eglise de Dieu, ou si nous cherchons à nous tromper nous-mêmes, en nous imaginant qu'elle est dans l'état voulu pour réformer le monde. Dès le temps où ces choses ont pénétré dans mon âme, j'ai toujours attendu et espéré que l'Esprit de Dieu agirait; et je bénis Dieu de ce qu'il opère tant de bien de nos jours. Je n'en suis pas moins convaincu, d'après ce que je vois dans les Ecritures, que c'est du jugement que cette opération de Dieu doit être suivie.

6. Méditation sur Daniel 2: 19, jusqu'à la fin

J'ai lu ce chapitre, parce qu'il contient une esquisse d'une partie de la prophétie, dont les détails sont contenus dans d'autres portions de l'Ecriture. Nous avons commencé par voir que l'Eglise, par la promesse immuable de Dieu, possède une espérance sûre et certaine d'être enlevée avant que Christ vienne juger le monde, afin d'être pour toujours avec Lui. Nous avons vu aussi que le désir et l'attente de son arrivée, lorsque le coeur est réellement à Christ, sont la brillante et joyeuse force des Chrétiens dans leur marche. Nous avons vu, la dernière fois, que ce qui est appelé l'Eglise, l'Eglise professante, considérée comme étant dans le monde, sera à la fin complètement rejetée de Dieu, sévèrement jugée à cause de sa corruption, vomie de la bouche de Christ. Quant aux voies de Dieu dans le monde, nous avons vu que les Juifs ont toujours été le centre de son gouvernement. Quant à son gouvernement providentiel, Il l'exerce toujours. Il fait tourner toutes choses au bien de ceux qui l'aiment; pas un passereau ne tombe à terre sans la volonté de Celui qui est notre Père. Mais lorsqu'il s'agit de son gouvernement direct, de ses voies immédiates relativement à la conduite des hommes ici-bas, et de la manifestation publique de son intervention sur la terre, alors les Juifs entrent en scène pour en être le point de départ. Mais les voies de Dieu, dans leur plein développement, s'étendent nécessairement aussi aux Gentils qui entourent les Juifs et qui les ont si longtemps opprimés. Par conséquent, les passages qui concernent les Juifs, se rapportent aussi aux Gentils, comme à ceux qui arrivent devant Dieu, lorsqu'Il prend en main ce gouvernement, dans lequel les Juifs ont la première et principale place sur la terre. Quelques-uns de ces passages, que je vais citer, ont donc déjà été produits au sujet des Juifs. Il nous faut auparavant distinguer deux classes de Gentils, auxquelles ils font allusion et auxquelles correspondent deux classes de prophéties. La première concerne les Gentils qui étaient ennemis des Juifs, lorsque Dieu était avec eux sur la terre et qu'il les reconnaissait, et ceux qui seront ennemis, lorsque Dieu connaîtra de nouveau son peuple sur la terre. La seconde concerne les Gentils qui oppriment les Juifs pendant le temps où Dieu a écrit sur eux «Lo-Ammi», c'est-à-dire: Pas mon peuple; depuis que les temps des Gentils ont commencé. Ces deux classes sont entièrement distinctes l'une de l'autre. Il y a certaines puissances, avec lesquelles Dieu entre en relations, qui sont en dehors d'Israël et qui sont ses ennemies, pendant que la présence de Dieu et son trône sont encore au milieu de ce peuple. Les représentants de ces puissances se retrouveront, dans les derniers jours, lorsque Dieu s'occupera de nouveau d'Israël. Mais après que les Juifs se furent tournés vers l'idolâtrie et quelle qu'ait été la patience de Dieu, se levant de bon matin et envoyant ses prophètes, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède, Il fut obligé de les abandonner au jugement. Alors il suscita Nebucadnetsar, et les temps des Gentils ont commencé, ils ont encore leur cours. L'empire a passé de Babylone à la Perse, de la Perse à la Grèce, et les Juifs étaient esclaves des Romains, des Gentils, lorsque Christ arriva. Leur état ecclésiastique leur était encore laissé, mais la puissance civile était dans les mains de leurs oppresseurs. Ces temps des Gentils continuent jusqu'à ce que Christ exécute le jugement; jusqu'à ce que ceux qui furent les oppresseurs du peuple de Dieu, pendant qu'Il ne reconnaissait pas ce peuple, soient détruits, et que ceux qui, en dehors de ces oppresseurs, sont aussi ennemis d'Israël, soient anéantis au moment où ils croiront qu'ils sont les maîtres; alors les Juifs sont délivrés. En un mot, l'Ecriture nous montre que les Juifs sont le centre des voies de Dieu sur la terre, et que, quant à ce qui concerne les Gentils, il y a deux classes de prophéties — l'une se rapportant aux ennemis du peuple de Dieu, pendant qu'Il le reconnaît; l'autre se rapportant aux oppresseurs d'Israël pendant qu'il est rejeté et que Dieu ne le reconnaît pas.

Le chapitre 32 du Deutéronome établit, à l'origine même de toute l'histoire du peuple d'Israël, le fondement prophétique de tout ce qui doit arriver. Le verset 8, montre que les Juifs sont le centre des voies de Dieu: «Quand le Souverain partageait les nations, quand Il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples selon le nombre des enfants d'Israël». Rapprochez cela du jugement général des Gentils. Le Prophète annonce d'abord qu'après sa mort Israël se corrompra; puis, au verset 21, il parle de la méchanceté dont nous voyons encore les fruits aujourd'hui. Au verset 26, il montre que la bonté de Dieu s'élèvera au-dessus de la méchanceté, de manière à ne pas détruire le peuple, et à montrer

qu'Il est Dieu. Ensuite il continue jusqu'au temps où Dieu se lèvera pour juger, nous amenant ainsi au sujet dont nous nous occupons. Lorsque Israël est amené au degré le plus bas possible, l'Eternel jugera son peuple, mais il se repentira en faveur de ses serviteurs (verset 35). Il est dit (verset 41) que sa main saisit le jugement en vengeance de ses ennemis, car les puissances des Gentils se trouveront être telles, ainsi que les Juifs apostats. «Ses flèches s'enivreront de sang, et son épée dévorera la chair». C'est cependant par ces moyens que seront introduites les bénédictions milléniales, où «les nations se réjouiront avec son peuple; car Il vengera le sang de ses serviteurs» — ce qui n'est pas encore accompli — «il se vengera de ses adversaires et (remarquez cette expression) il aura miséricorde de son pays et de son peuple». Voilà donc son peuple jugé, ses serviteurs vengés, ses adversaires châtiés, puis son pays et son peuple devenus les objets de sa miséricorde, et les Gentils se réjouissent avec eux. En un mot, le jugement, la destruction des adversaires du Seigneur — Gentils et Juifs apostats — la vengeance en faveur de ses serviteurs, la restauration d'Israël, et la bénédiction des nations avec Israël qui est seul son peuple. Avant de montrer la différence qui existe entre les ennemis d'Israël reconnu de Dieu, et ses oppresseurs lorsqu'il est rejeté, je vais m'occuper du témoignage général de Dieu sur le jugement des nations.

Ouvrez le 66 et dernier chapitre d'Esaië, au verset 15: «Car voici, l'Eternel viendra avec le feu, et ses chariots seront comme la tempête, afin qu'Il montre sa colère en fureur, et sa menace en flamme de feu. Car l'Eternel exercera jugement contre toute chair». Voilà le grand fait général du jugement des nations; du verset 6 au 14^e, vous voyez le rétablissement des Juifs; (verset 12): «Voici, je vais faire couler vers Jérusalem la paix comme un fleuve, et la gloire des nations comme un torrent débordé». Nous trouvons, au verset 17, les Juifs incrédules et, de là jusqu'au 24, la manifestation de la gloire de Jéhovah. Ceux qui échappent aux jugements qui accompagnent cette gloire, allant vers les nations leur annoncer l'apparition de cette gloire et ramenant à Jérusalem les Juifs dispersés. Nous avons ainsi le grand fait de l'arrivée du Seigneur pour juger toute chair; Il retranche tous ceux qu'Il trouve en rapports hostiles avec Israël.

Les Psaumes 9 et 10 célèbrent le jugement et la destruction des ennemis d'Israël dans son pays. Le psalmiste introduit ce sujet aux versets 4 et 5: «Car tu m'as fait droit et justice; tu t'es assis sur le trône, toi, juste juge; tu as réprimé fortement les nations; tu as fait périr le méchant, tu as effacé leur nom pour toujours et à perpétuité. Afin que je raconte toutes tes louanges dans les portes de la fille de Sion. Je me réjouirai de la délivrance que tu m'as donnée. Les nations ont été enfoncées dans la fosse qu'elles avaient faite; leur pied a été pris au filet qu'elles avaient caché. L'Eternel s'est fait connaître; il a fait jugement; le méchant est enlacé dans l'ouvrage de ses mains. Higaïon. Sélah. Les méchants retourneront vers le sépulcre toutes les nations qui oublient Dieu» (versets 14-17). «L'Eternel est roi à jamais et à perpétuité, les nations ont été exterminées *de dessus sa terre*» (Psaumes 10: 16). Ces deux Psaumes, après avoir parlé de la réjection du Christ, comme Roi en Sion, et du fait qu'il prend son caractère de Seigneur universel, comme Fils de l'Homme (Psaumes 8), servent d'introduction au témoignage tout entier des Psaumes: l'état et les sentiments du résidu d'Israël aux derniers jours, et le jugement que Dieu exécutera sur les Gentils. C'est à cause de cela que nous trouvons, dans les Psaumes, ces appels réitérés au jugement qui ont souvent achoppé les Chrétiens, lorsque, ces passages étaient invoqués par les ennemis du Christianisme. Ces Psaumes ne sont point l'expression de sentiments chrétiens; car nous laissons ce monde et nous allons au ciel. Nous n'avons, en aucun sens, à demander la destruction de nos ennemis pour passer dans la gloire. Israël, au contraire, ne peut pas avoir son repos sur la terre, avant que les méchants n'aient été détruits, et c'est pourquoi ils demandent ce juste jugement; c'est là la manière dont ils seront délivrés.

Je reviens à mon sujet. Ouvrons le chapitre 24 d'Esaië au verset 13 et suivants: «Car il arrivera au milieu de la terre, parmi les peuples, comme quand on secoue l'olivier, et quand on grappille, après avoir achevé de vendanger. Ceux-ci élèveront leur voix; ils se réjouiront de devers la mer, à cause de la majesté de l'Eternel. C'est pourquoi glorifiez l'Eternel dans les vallées, le Nom de l'Eternel, le Dieu d'Israël, dans les îles de la mer. Nous avons entendu du bout de la terre des cantiques disant que le Juste était plein de noblesse: mais j'ai dit: Maigre sur moi! maigre sur moi! malheur à moi! les perfides ont agi perfidement; et ils ont imité la mauvaise foi des perfides. La frayeur, la fosse et le piège sont sur toi, habitant du pays. Et il arrivera que celui qui s'enfuira à cause du bruit de la frayeur, tombera dans la fosse; et celui qui sera remonté hors de la fosse, sera attrapé au filet; car les bondes d'en haut sont ouvertes, et les fondements de la terre tremblent. La terre s'est entièrement brisée, la terre s'est entièrement écrasée, la terre s'est entièrement remuée de sa place. La terre chancellera entièrement comme un homme ivre...».

Voilà l'effet du terrible jugement de Dieu. Aux versets 21 et 22, nous voyons le jugement des puissances de méchanceté en haut; du prince de la puissance de l'air et de ses anges; et des rois de la terre, sur la terre; puis le Seigneur régnant glorieusement en Sion, en présence de ses anciens. Ouvrez maintenant le chapitre 25 de Jérémie au verset 15: «Car ainsi m'a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Prends de ma main la coupe de ce vin, de cette fureur-ci, et en fais boire à tous les peuples auxquels je t'envoie. Ils en boiront, et ils en seront troublés...». Le Prophète parle ainsi des diverses nations, puis, du verset 29 au verset 33, il déclare le jugement universel des Gentils, décrivant la terrible descente de Jéhovah pour les juger. Passons au chapitre 5 de Michée: «Et je ferai vengeance avec colère et avec fureur de toutes les nations qui ne m'auront point écouté». Mais alors aussi, Israël est béni et rétabli en puissance (versets 7, 8), par le moyen de Christ, qui « s'agrandira jusqu'aux bouts de la terre». «Et il se tiendra debout et gouvernera par la force de l'Eternel, avec la magnificence du Nom de l'Eternel son Dieu; et ils demeureront fermes; car en peu de temps, il s'agrandira jusqu'aux bouts de la terre. Et cet homme sera la paix, lorsque l'Assyrien sera entré, dans notre pays; et lorsqu'il aura mis le pied dans nos palais, alors nous élèverons contre lui sept pasteurs et huit chefs» (version anglaise). Ouvrez le chapitre 3 de Joël, versets 9-17: «Publiez ceci parmi les nations; préparez la guerre réveillez les hommes forts; que tous les gens de guerre s'approchent, et qu'ils montent. Forgez des épées de vos hoyaux, et des javelines de vos serpes, que le faible dise: Je suis fort. Amassez-vous, et venez, toutes nations d'alentour, et soyez assemblées; l'Eternel abattra là ses hommes forts. Que les nations se réveillent, et qu'elles montent à la vallée de Josaphat (vallée de jugement); car je serai assis là pour juger toutes les nations d'alentour. Mettez la faucille, car la moisson est mûre; venez, et descendez, car le pressoir est plein; les cuves regorgent, car leur malice est grande. Peuples, peuples, à la vallée du jugement, car la journée de l'Eternel est proche dans la vallée du jugement. Le soleil et la lune ont été obscurcis, et les étoiles ont retiré leur lueur. Et l'Eternel rugira de Sion, et fera ouïr sa voix de Jérusalem, et les cieus et la terre seront ébranlés, et l'Eternel sera un asile à son peuple, et la force des enfants d'Israël. Et vous saurez que je suis l'Eternel votre Dieu, qui habite en Sion, la montagne de ma sainteté; et Jérusalem ne sera que sainteté, et les étrangers n'y passeront plus». Ce qui augmente l'importance de ce passage, c'est que Jérusalem est ramenée à la bénédiction pour n'être plus jamais foulée aux pieds: «Les étrangers ne la traverseront plus», mais les Gentils qui ont coopéré à son affliction seront détruits pour toujours. Au temps de Nebucadnetsar, lorsque Jérusalem était troublée, et plus tard, lorsque Titus l'assiégea et la prit, les Gentils ne furent nullement détruits. Lorsque Cyrus renvoya un résidu à Jérusalem, celui-ci demeura captif; aujourd'hui encore les étrangers dominant dans cette ville. Nous trouvons de nouveau, dans les passages cités plus haut, toutes les nations rassemblées, les Gentils détruits, et les Juifs réhabilités.

Il est dit au chapitre 3 de Sophonie, du verset 3 jusqu'à la fin, que la résolution de Jéhovah est de rassembler toutes les nations. Elles seront dévorées par le feu de sa jalousie; et là encore, nous lisons qu'Israël ne sera plus jamais rejeté. Il les ramènera de leur captivité et en fera un sujet de louange parmi tous les peuples. Il chassera leur ennemi, et ils ne verront plus de mal. Jéhovah est au milieu de Jérusalem; Dieu se reposera dans son amour. Je veux citer encore un passage, avant de montrer la différence qui existe entre les deux classes des ennemis d'Israël. Aggée 2: 5-9: «C'est donc la parole de l'alliance que je traitai avec vous, quand vous sortîtes d'Egypte, et mon Esprit, demeurant au milieu de vous. Ne craignez point. Car ainsi a dit l'Eternel des armées: Encore une fois et dans peu j'ébranlerai les cieus et la terre, la mer et le sec; et j'ébranlerai toutes les nations; et le désiré de toutes les nations viendra; et je remplirai de gloire cette maison, a dit l'Eternel des armées. L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées. La dernière gloire de cette maison sera plus grande que celle de la première, a dit l'Eternel des armées, et je mettrai la paix en ce lieu-ci, dit l'Eternel des armées». L'apôtre cite ce passage dans l'épître aux Hébreux, en montrant que l'accomplissement n'en est pas encore arrivé: «Prenez garde que vous ne refusiez pas celui qui parle; car si ceux-là ne sont pas échappés qui ont refusé celui qui leur parlait, en oracles sur la terre, combien moins échapperions-nous si nous nous détournions de celui qui parle ainsi des cieus» (Hébreux 12: 25)? Il les exhorte à ne pas se reposer sur les choses terrestres et créées, — montrant que le temps de l'ébranlement universel de la première et passagère création est encore à venir, et que toute cette création serait ébranlée et passerait.

Passons maintenant l'Ecriture en revue, quant aux deux classes des ennemis d'Israël dont j'ai déjà parlé. L'Assyrien était le principal ennemi d'Israël pendant que ce peuple était encore reconnu de Dieu, avant la captivité de Babylone. Il y avait eu encore d'autres ennemis, tels que la Syrie; mais la Syrie succomba sous l'Assyrien. L'Egypte, alors, chercha à remplir la scène du monde; elle conquiert la Judée et affronta la

puissance de Babylone à Karkemisch, mais son pouvoir fut brisé et Nebucadnetsar devint la tête d'or sur toute la terre; alors les temps des Gentils commencèrent. Ils auront leur cours jusqu'à ce que le Seigneur prenne en main sa grande puissance, et qu'Il règne. Sans doute les Juifs, ou au moins un petit résidu d'entre eux revinrent de Babylone, afin que le Messie leur fût présenté. Mais ils avaient été si méchants et si idolâtres, que Dieu les avait livrés à la captivité; et, même de retour dans leur pays, ils furent soumis aux Gentils. La gloire de Dieu et son trône n'habitèrent plus au milieu d'eux: Après leur retour, ils n'eurent plus la Schechinah, ou la nuée qui manifestait la présence de Dieu. Ils n'avaient plus ni l'Arche, ni l'Urim et le Thummim. Les choses qui constituaient le témoignage de la présence de Dieu n'étaient plus là; elles ne revinrent jamais. Voilà les temps des Gentils. Les quatre bêtes constituaient les temps des Gentils. Quant à la terre, ceci était de la dernière importance. Le trône de Dieu a cessé d'être sur la terre; la prophétie est bien demeurée jusqu'à ce que, l'ordre extérieur ait été rétabli; mais il est remarquable que les prophètes, postérieurs à la captivité, n'ont jamais mis de côté le jugement prononcé en Osée: «Vous n'êtes pas mon peuple». Ils ne parlent jamais des Juifs comme étant le peuple de Dieu, sauf lorsqu'ils parlent de ce Jour futur où ils seront ramenés à la grâce divine. Enfin, lorsque Christ vint, il fut rejeté et s'assit sur le trône de son Père; la puissance et la gloire divines sont en haut, objet de la foi pour l'âme fidèle. Le peuple, que Dieu avait appelé et qui avait le trône de Dieu au milieu de lui, a été complètement retranché, quoique conservé. Le trône de Dieu avait ainsi cessé d'être sur la terre, au commencement de ces temps des Gentils; c'est pourquoi nous ne trouvons jamais, en Daniel, le Dieu de la terre, mais «le Dieu du ciel», parce qu'Il n'était pas ici-bas avec eux. Cet abandon temporaire en Dieu du gouvernement direct de la terre, avec Israël pour centre, son trône étant au milieu d'eux entre les Chérubins, et son retour pour le gouvernement de la terre, sont d'une immense importance. En Ezéchiël, nous trouvons ce jugement sur Jérusalem, Nebucadnetsar en étant l'instrument. Dieu arrive sur les Chérubins en voie de providence — ces roues si hautes qu'elles étaient terribles. — Il épargne les siens qu'Il a marqués, et abandonne le reste à la destruction. Il exécute le jugement, les laisse et va dans le ciel. La domination est laissée aux Gentils sous la direction de la Providence de Dieu et exposés au jugement final. Israël, avec le trône de Dieu au milieu de ce peuple, est mis de côté. Quatre grands empires se lèvent successivement: Babylone, la Perse, la Grèce et Rome. L'Empire romain, tout en dévastant le monde, ne réussit pas à soumettre toutes les nations à sa puissance; mais il continue la grande puissance du monde jusqu'au jugement, quoique sous une forme spéciale. Alors l'Assyrien revient sur la scène à la fin; c'est-à-dire, géographiquement, ce qui est maintenant la Turquie d'Asie et une partie de la Perse: mais, dans les derniers jours, l'Assyrie apparaîtra sur la scène dans la puissance russe, suivant le témoignage d'Ezéchiël 37, 38 (passage appliqué à cette puissance par l'ancien Lowth, il y a près de deux cents ans). Le monde, en rapport avec Israël et avec les derniers conseils de Dieu à l'égard de la terre, est divisé, en Europe occidentale, y compris le bassin de la Méditerranée, — l'Empire romain — et l'Europe orientale, ou la Russie; ces deux divisions ne sont jamais confondues dans l'Écriture. L'Assyrien fut la puissance qui combattait contre Israël, pendant que Dieu reconnaissait ce peuple; et l'autre fut la puissance qui l'opprimait et le tenait captif, lorsqu'il n'était pas reconnu.

Dans Esaïe et dans les prophètes qui précédèrent la captivité, nous trouvons toujours l'Assyrien; tandis que la Bête y est à peine mentionnée: une fois, comme Roi, pour compléter la scène, et même alors, je présume qu'il est un allié subordonné de la Bête. Tandis qu'en Daniel nous ne trouvons pas l'Assyrien, si ce n'est, peut-être obscurément, dans un chapitre — toutefois non pas comme tel (Assyrien). La même chose se retrouve en Zacharie, sauf que dans tous les deux toutes les nations se trouvent mentionnées d'une manière générale, amenées comme des gerbes sur l'aire, dès qu'elles s'élèvent contre Jérusalem. J'ai parlé jusqu'ici du jugement général; maintenant, après avoir signalé la différence qui existe entre les Bêtes et le pouvoir Assyrien du dernier jour, je m'en vais citer les passages qui s'appliquent à chacune de ces classes à part.

Ouvrez Daniel; vous y trouverez les Bêtes, mais non pas l'Assyrien; examinons d'abord le chapitre 2, du verset 19 à la fin: Nous y trouvons Nebucadnetsar, la tête d'or; l'Empire Perse indiqué par l'argent; le Grec, par l'airain; le Romain, par le fer; tandis que le fer mêlé avec l'argile représente l'état actuel des choses. Après que ces derniers ont été mélangés, une pierre est coupée sans mains, — oeuvre souveraine de Dieu — frappe la statue et le tout devient comme la paille d'une aire d'été, «et il ne fut plus trouvé aucun lieu pour eux». Puis, la pierre qui a frappé la statue «devient une grande montagne qui remplit toute la terre». Remarquez qu'il n'y a ici aucune trace d'une influence exercée sur les parties qui composaient primitivement la statue, de manière à produire en elles un changement de caractère. On s'imagine que le

Christianisme s'étendra et envahira ces contrées. Or la pierre ne grandît pas du tout avant qu'ils ne soient entièrement détruits. Il n'y a aucune influence exercée; aucune modification n'a lieu; il n'est parlé d'aucun changement. La petite pierre détruit tout avant de grandir; ce qui grandit, c'est la, pierre qui a détruit la statue. Nous avons ici l'arrivée du Royaume de Christ en jugement, et une destruction totale des Empires qui ont précédé l'action de la pierre, action qui s'est exercée sur le dernier Empire, et plus particulièrement sur les pieds de fer et d'argile, dernière forme de la statue, considérée au point de vue de sa distribution géographique et de son état, en partie fort, en partie faible. Le fait qui donne à la statue son caractère particulier, c'est que la pierre ne grandit pas avant d'avoir complètement détruit la statue et qu'après avoir terminé son oeuvre de jugement, elle devient une grande montagne. Ce n'est point là ce qui se passe maintenant. Christ est monté en haut, et Il attend en esprit de grâce, assis à la droite du trône de son Père, tandis que les saints, ses cohéritiers, l'Eglise, sont rassemblés hors de ce monde, jusqu'à ce que, au moment connu de Dieu seul, il se lève du trône de son Père pour prendre en main son grand pouvoir et son Royaume, ses ennemis étant alors mis sous ses pieds. Voici maintenant l'interprétation qui est parfaitement claire. Le pouvoir dans ce monde est confié à l'homme, dans la personne de Nebucadnetsar; trois Empires succèdent au sien; et, à la fin, quoique le dernier de ces Empires possède une force qui met en pièces et s'assujettit tout ce qui l'entoure, cependant sa dernière forme est caractérisée par un conflit de principes différents (les éléments Germains et Latins, je n'en doute pas) et elle est en partie forte, en partie faible; mais alors arrive la fin (verset 44): «Et au temps de ces Rois, le Dieu des cieux suscitera un Royaume qui ne sera jamais détruit, et ce Royaume ne sera point laissé à un autre peuple; mais il brisera et consumera tous ces Royaumes, et il sera établi éternellement».

7. Méditation sur Daniel 7

Nous avons vu, l'autre soir, une esquisse générale des voies de Dieu envers les Gentils, en rapport avec les Juifs, son peuple terrestre qu'Il a choisi; les Juifs étant le centre de toutes les voies de Dieu sur la terre. Lors de la restauration des Juifs le jugement des Gentils aura lieu, les nations étant divisées en deux classes: Les ennemis du peuple de Dieu pendant que Dieu le reconnaissait et que son trône était au milieu d'Israël; et ceux qui emmenèrent ce peuple captif et qui l'opprimèrent pendant que Dieu ne le reconnaissait pas. Le pouvoir de ces deux classes de Gentils sera annulé.

Il est évident que, pour ce qui concerne le monde, c'est un fait de toute importance, que Dieu en ôte son trône. Lorsque cela eut lieu, il cessa d'être le Dieu de la terre, quoiqu'il domine sur toutes choses d'une manière providentielle; mais Il n'exerce plus le gouvernement direct, comme lorsque son trône était au milieu d'Israël; aussi Daniel l'appelle-t-il «le Dieu du ciel», et Il ne reprend son nom de «Dieu de la terre», «Seigneur de toute la terre» (Zacharie 14), que lorsqu'Il reviendra pour juger ce monde. Le temps, pendant lequel Dieu abandonne son trône sur la terre, est appelé: «les temps des Gentils». Pendant ces temps-là, les Juifs qui ont été emmenés captifs par Nebucadnetsar ont cessé pour le moment d'être le peuple de Dieu; ils sont assujettis aux Gentils, dont les temps continuent jusqu'à ce que Dieu arrive pour exécuter la vengeance. Alors il les reprend à Lui, rejetant ceux qui les ont opprimés pendant qu'ils n'étaient pas reconnus; et ceux qui étaient leurs ennemis pendant le temps où ils étaient reconnus, ayant le trône de Dieu au milieu d'eux. Il est important pour nous de distinguer ces deux classes, parce que nous sommes dans les temps des Gentils; elles ne sont jamais confondues dans les prophéties. L'Assyrien, et finalement Gog, est le grand ennemi d'Israël, tant que le peuple est reconnu. Les quatre Bêtes ou les empires des Gentils sont leurs oppresseurs pendant qu'ils ne sont pas reconnus. Les prophètes jusqu'à la captivité, ainsi qu'Ezéchiel, parlent du premier; Daniel et Zacharie, des derniers; il faut ajouter à cela l'Apocalypse, lorsque nous arrivons au Nouveau Testament. Toute l'histoire du Nouveau Testament se passe sous la dernière Bête; le premier récit, le plus général et le plus complet touchant les quatre Bêtes, se trouve dans le chapitre 7 de Daniel.

Ce chapitre est divisé en plusieurs portions dont chacune commence par les mots: «Je vis dans les visions de la nuit». Nous avons d'abord (versets 1-6) l'existence des quatre grands Empires et une brève mention de trois d'entre eux. La seconde division (versets 7-12) contient une description spéciale de la quatrième Bête; puis un trône et le jugement. Dans la troisième division qui commence au verset 13, le Royaume est donné au Fils de l'homme. Après cela, depuis le verset 16, nous avons l'explication donnée par l'ange à Daniel. L'état des saints sous les Bêtes, surtout sous la dernière, et finalement sous le Fils de

l'homme, y est exposé. Ce sont des Bêtes, parce qu'elles ont perdu leur intelligence par rapport à Dieu — ne le reconnaissant pas, et faisant leur propre volonté autant que possible. La folie de Nebucadnetsar en fut un type. Ces quatre premiers grands Empires sont Babylone, le lion, la tête d'or; la Perse, l'ours, l'argent; la Grèce, le léopard, l'airain. Je ne m'arrête pas à ces Bêtes puisqu'elles sont passées. La quatrième Bête, décrite à part plus particulièrement, est l'Empire romain; elle est représentée comme fort terrible, puissante, déchirant et dévorant; elle ne se borne pas à conquérir, mais elle foule aux pieds tout ce qu'elle ne dévore pas (où l'Europe occidentale n'a-t-elle pas cherché à établir sa puissance?) et, chose plus importante encore, elle s'oppose directement à Dieu (versets 7, 8) — «Après cela, je regardais dans les visions de la nuit; et voici, la quatrième bête qui était épouvantable, affreuse et très forte; elle avait de grandes dents de fer; elle mangeait et brisait, elle foulait à ses pieds ce qui restait; elle était différente de toutes les bêtes qui avaient été avant elle et avait dix cornes. Je considérais ses cornes; et voici, une autre petite corne montait entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées par elle; et voici, il y avait en cette corne des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui disait de grandes choses». Vous remarquerez qu'il y a ici un pouvoir spécial (une corne, le symbole de la puissance, ou un royaume); devant lui trois des royaumes tombent. Nous avons là son caractère général; nous verrons les détails plus tard. Il a des yeux d'homme, — les yeux signifient ici l'intelligence, la perspicacité. — Sa bouche profère de grandes choses, disant: Qui est Seigneur sur nous? Ce n'est pas tout, «que ses lèvres soient avec lui», comme dit le Psaume 12: 4; mais il ne veut pas admettre de Dieu. «Je regardais jusqu'à ce que des trônes fussent placés; et que l'Ancien des jours s'assît; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine nette; son trône était des flammes de feu, ses roues un feu ardent. Un fleuve de feu sortait et se répandait de devant lui; mille milliers le servaient et dix mille millions assistaient devant lui; le jugement se tint, et les livres furent ouverts. Et je regardais, à cause de la voix des grandes paroles que cette corne proférait; je regardais donc jusqu'à ce que la bête fût tuée, et que son corps fût détruit et donné pour être brûlé au feu». Les trois premiers pouvoirs (Bêtes) perdirent leur domination, leur puissance fut détruite; mais ils continuèrent à subsister ensuite comme royaumes indépendants; tandis que lorsque l'Empire romain perdra sa domination, il sera entièrement détruit; c'est de celui-ci que nous allons nous occuper.

Il a une importance plus grande que tous les autres, quoique Babylone ait un caractère spécial. C'était l'Empire romain qui avait la puissance, lorsque Christ naquit, et qui prit part à sa réjection, par le moyen de Pilate; plus tard, il se joindra à l'Antichrist, lorsque celui-ci viendra. Le prophète regarde jusqu'au moment où des trônes sont placés, et que l'Ancien des jours s'assied. L'Empire romain subsistera alors et, quelle que soit sa forme ou sa destruction apparente, il n'est supplanté par aucune autre Bête jusqu'à ce que le jugement arrive. Des trônes donc sont placés et l'Ancien des jours s'assied, c'est un élément important dans l'histoire de la quatrième Bête, puisqu'il a pour conséquence la destruction totale de la Bête, dès qu'elle cesse d'être un empire.

En parlant du chapitre 2, j'ai attiré votre attention sur ce fait important, que le Fils de l'homme ne prend pas le royaume jusqu'à ce que le jugement soit exécuté. Vous en voyez ici la preuve. Il peut détruire et Il détruira la Bête, par sa puissance; mais son propre royaume ne sera établi qu'après cela; il ne saurait subsister à côté du mal. Telle est, au Psaume 94: 22, la question du Juif qui attend dans la souffrance. Ce n'est point à présent, mais après le jugement que le règne de Christ grandira. Il est assis à la droite de Dieu; mais Il vient de là, pour prendre le Royaume en gloire et en puissance. Actuellement, Il rassemble ses cohéritiers. Nous voyons ensuite ici, que ce sont les paroles de blasphème prononcées par la petite corne, qui sont la cause du jugement. On ne saurait mieux établir que la gloire et le règne de Christ suivent le jugement. J'insiste là-dessus, parce que cela touche à toutes les choses dont nous nous occupons, et détermine tout notre point de vue touchant la nature du règne de Christ; il n'y a point de changement dans le principe du péché chez le premier Adam, mais ce principe subsiste jusqu'à la fin. L'homme était sans loi au commencement; violant la Loi lorsqu'elle fut donnée; dans sa haine contre Dieu, il s'éleva contre le Seigneur lorsqu'Il fut fait chair et habita parmi nous; Satan ayant complètement corrompu l'Eglise, il est permis à sa puissance de se manifester dans les Bêtes; dans la dernière Bête, elle arrive à l'autorité, et conduit les rois de la terre à la guerre contre l'Agneau; l'homme sans loi, l'homme de péché est alors manifesté. Notre portion à nous est dans le Seigneur, et la puissance féconde de sa grâce envers nous ne cessera pas jusqu'à ce que nous Lui soyons semblables. Mais quoique les rois de la terre se rassemblent et que les princes consultent ensemble, cependant Dieu établira son Roi sur la sainte montagne de Sion. Ici,

cependant, Sa puissance paraît sous un aspect un peu différent; Il est considéré comme Fils de l'homme, ce qui indique une domination plus étendue que l'expression: «Fils de David», point de vue sous lequel le Psaume 2 l'envisage; mais là, même les Gentils Lui sont donnés en héritage, et Il les met en pièces comme un vase de potier. La différence est que, en Daniel, le royaume est donné et possédé comme une domination, tandis qu'au Psaume 2, il est établi par une puissance judiciaire.

Venons à l'interprétation donnée à Daniel, dans laquelle il est parlé de ce même jugement, — quelques autres vérités importantes y étant mises en lumière. Dans la prophétie rien n'avait été dit des saints célestes ou terrestres. Ici nous les trouvons tous les deux. Je ne dis pas l'Eglise, mais cependant les saints célestes; en effet, lorsqu'il s'agit de l'interprétation de la pensée de Dieu et non pas seulement des faits extérieurs, la connexité de ces faits avec les saints est le point principal (verset 17): «Les quatre grandes Bêtes sont quatre rois, qui s'élèveront sur la terre. Et les saints du Souverain recevront le Royaume, et obtiendront le Royaume, jusqu'au siècle et au siècle des siècles». Ce sont les saints, et non pas seulement le Fils de l'homme (verset 21): «J'avais regardé comment cette corne faisait la guerre contre les saints et les surmontait; jusqu'à ce que l'Ancien des jours fût venu, et que le jugement fût donné aux saints du Souverain, et que le temps vînt auquel les saints obtinssent le Royaume». Vous remarquerez ici d'abord — et cela est très important — que c'est l'Ancien des jours, Lui-même, qui arrive; car quoique Christ, comme homme, s'en soit allé pour recevoir le Royaume et revenir, cependant c'est le Fils de l'homme qui est l'Ancien des jours. Il est dit de même en Timothée, que le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs montrera Christ en gloire. Mais dans l'Apocalypse, Christ vient comme Roi des rois et Seigneur des Seigneurs — et j'ajouterai que, sous un autre rapport, les traits de l'Ancien des jours de Daniel se retrouvent chez le Fils de l'homme qui marche au milieu des chandeliers d'or. Là, Christ réunit distinctement en Lui les deux personnages — Fils sur sa propre maison, lequel a bâti toutes choses. Remarquons encore cette autre expression: «Les saints du Très-Haut» ou, comme dans la marge (version anglaise) «*des lieux célestes*», que nous retrouvons en Ephésiens comme l'habitation des saints. Cela est cependant en rapport immédiat avec le nom que Dieu prend, comme «*Possesseur des cieux et de la terre*». Ce n'est point ici l'Eglise, mais tous les saints, qui ont leur habitation dans les lieux célestes, en rapport avec le Royaume, quoique dans un état de gloire éternelle. Dieu a pris le nom de Dieu Tout-puissant, dans sa relation avec Abraham; de Jéhovah avec Israël; de Père, en grâce, avec nous. Ainsi Abraham devait être parfait, marchant devant le Dieu Tout-Puissant; Israël devait être parfait avec Jéhovah son Dieu. Nous sommes appelés à être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux est parfait. Nous sommes devant Dieu comme Christ; mais puisqu'Il est en nous, nous sommes appelés à manifester la nature divine; à être imitateurs de Dieu comme ses chers enfants, et à marcher dans l'amour comme Dieu nous a aimés. Mais le nom de Très-Haut est l'expression de la domination souveraine de Dieu, au-dessus de tout ce qui est appelé dieu; ainsi lorsque Abraham revenait de la défaite des rois — type de la délivrance d'Israël et de la victoire finale aux derniers jours — Melchisédec, figure de Christ comme Roi et comme sacrificateur; Sacrificateur sur son trône dans le monde à venir; roi de justice, roi de paix; Melchisédec arrive et bénit Abraham de la part du Dieu Très-Haut, Possesseur *du ciel et de la terre*, et bénit le Dieu Très-Haut de la part d'Abraham. Dans notre chapitre le nom donné aux saints est en rapport avec ce titre de Dieu, qui, en effet, s'applique à Dieu avec la seule différence d'être au singulier au lieu d'être au pluriel: les saints des lieux célestes doivent recevoir le Royaume. En attendant, la tribulation et l'épreuve sont la portion des saints qui sont sur la terre.

La petite corne qui blasphème, qui prononce de grandes choses, fait la guerre aux saints; voilà son caractère général; par conséquent les saints doivent être ici-bas. Elle ne peut que blasphémer ceux qui sont en haut. Je ne crois pas que cette petite corne soit l'Antichrist. La source des persécutions est toujours le pouvoir religieux traditionnel. L'Antichrist sera en association directe avec lui, et le poussera à la persécution. J'en parlerai plus tard; mais c'est ici la dernière puissance active du mal, dans l'Empire romain — ou la Bête sur laquelle sont les noms de blasphème.

Cette persécution continuera jusqu'à ce que la puissance de Dieu intervienne; cela est établi dans un verset très important: Il surmontait (eut le dessus), jusqu'à ce que l'Ancien des jours vînt (voyez verset 22). — Ici nous voyons que le Fils de l'homme est l'Ancien des jours, puisque nous savons que le Fils de l'homme doit venir. — Et ainsi un changement total a lieu: le jugement est donné aux saints des lieux hauts, et le temps est arrivé, auquel les saints obtiennent le Royaume (verset 22). Il n'est pas dit dans ce dernier cas: «les saints du Très-Haut» car c'est sur la terre et dans la bénédiction, que les saints terrestres posséderont

le Royaume, comme dans Matthieu 25. Mais le jugement n'est donné qu'aux saints du Très-Haut ou des lieux hauts. L'Ancien des jours arrive alors, le jugement est donné aux saints célestes (voyez Apocalypse 20: 4, où nous lisons que le jugement leur fut donné et qu'ils vécurent et régnèrent avec Christ mille ans), et les saints posséderont le Royaume. Quand les chrétiens apprendront-ils à connaître leur position? Christ n'est jamais appelé notre Roi, mais il est le Roi des nations, du monde. Nous régnerons avec Lui. Rien n'est si difficile que de faire accepter aux saints la position qu'ils ont en Christ, de leur faire comprendre qu'en Lui, par le moyen de son sang précieux, ils sont un *avec Lui*, dès maintenant, devant Dieu et dans son conseil: et qu'après avoir été enlevés vers Christ en l'air, ils viendront *avec Lui* lorsqu'Il descendra pour juger les nations. Je poursuis l'interprétation (verset 24): «Mais les dix cornes sont dix rois qui s'élèveront de ce royaume, et un autre s'élèvera après eux, qui sera différent des premiers, et il abattra trois rois. Il proférera des paroles contre le Très-Haut, et détruira les saints du Très-Haut et pensera pouvoir changer les temps et la loi; et ils seront livrés en sa main jusqu'à un temps, et des temps, et une moitié de temps». Le Très-Haut, mentionné la première fois ici, est Dieu Lui-même; «les temps et la loi» se rapportent entièrement aux Juifs; ce sont des termes qui signalent leurs statuts et leurs ordonnances. Ce sont ces temps et ces lois qui sont livrés entre les mains de l'autre roi. Dieu ne livre jamais ses saints entre les mains de leurs ennemis, quoiqu'Il puisse se servir de ces derniers comme d'une verge. Lorsque ce temps arrive, la Bête fait d'abord alliance avec Israël (Daniel 9: 27); puis, après s'être alliée avec lui, elle rompt cette alliance et fait cesser le sacrifice et l'oblation.

Tout l'ordre Juif, qui a été rétabli avec orgueil et avec pompe, sera complètement renversé, comme cela est dit en Esaïe 18: «Ils seront tous ensemble abandonnés aux oiseaux de proie... les oiseaux de proie seront sur eux tout le long de l'été, et toutes les bêtes du pays passeront l'hiver sur eux». Il seront dans une angoisse, telle qu'il n'y en a jamais eu une semblable sur la terre et qu'il n'y en aura plus. C'est la grande tribulation qui dure «un temps, des temps et la moitié d'un temps». Le verset 25, indique en peu de mots mais d'une manière précise, l'état de choses pendant lequel la petite corne persécute les saints de Dieu (*). Satan sera précipité du ciel, et sera alors descendu avec une grande fureur, sachant qu'il n'a que peu de temps.

(*) Les saints du Très-Haut sont ici, je n'en doute pas, spécialement ceux dont il est parlé en Apocalypse 20: 4, qui refusent d'adorer la Bête, sont tués et ont leur place en haut.

Avant cette période, tout est remis au pouvoir de la Bête. Alors le Seigneur, l'Ancien des jours qui est venu (verset 22), prend tout en main. «Le Seigneur fera une oeuvre abrégée sur la terre», car le jugement s'établira. Le royaume sera donné *au peuple* des saints du Très-Haut, c'est-à-dire au peuple Juif, mis en rapport avec le gouvernement céleste, et sauvegardé par Lui. Afin d'éclaircir cela, passons au chapitre 13 de l'Apocalypse, où nous trouvons révélée l'histoire de cette Bête. J'en ferai usage plus tard; maintenant je veux seulement indiquer son caractère et ce qu'elle est; c'est la Bête romaine avec sept têtes et dix cornes. Elle reçoit son pouvoir du Dragon, elle blasphème contre Dieu et ceux qui sont dans le ciel, et fait la guerre aux saints. Elle est servie spirituellement par le pouvoir mensonger de Satan. Elle est l'instrument de la puissance de Satan sur la terre, lorsqu'il est chassé du ciel. Déjà, comme le Dragon, les Romains s'étaient joints aux Juifs pour rejeter Christ. La Bête romaine est la seule qui ait fait cela, dans la personne de Pilate. Mais alors Christ reconnaissait le pouvoir comme étant de Dieu, ainsi qu'il l'était en réalité. Il disait: «Tu n'aurais pas de pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en haut»; quoique l'influence de Satan, comme prince de ce monde, dirigeât l'emploi de cette puissance. Alors le jugement était d'un côté, et la parfaite justice de l'autre. Lorsque Christ reviendra, le jugement retournera à la justice; ces deux seront réconciliés en un (Psaumes 94): «L'Eternel ne rejette point son peuple et n'abandonne point son héritage; car le jugement revient à la justice, et tous ceux qui sont droits de coeur le suivent». Jusqu'alors les saints ne doivent pas attendre cette union. Dieu peut tenir les rênes et diriger, selon ses conseils, les puissances qui existent et qu'Il a ordonnées. Il peut aussi nous donner du repos; nous en jouissons et nous avons à l'en remercier; mais nous ne devons pas nous attendre à ce que les motifs des gouvernements soient la justice, telle que Dieu la voit. C'est le temps de faire le bien et de souffrir patiemment pour le bien, comme Jésus l'a fait. Lorsque Dieu lâchera les rênes au mal — lorsque Satan sera venu sur la terre — alors le vrai caractère de la puissance du mal de la part de Satan, sera pleinement manifesté. «Le Dragon lui donna sa puissance, et son trône est un grand pouvoir». Telle est la Bête romaine dans son dernier état, «pendant un temps, des temps et une moitié de temps». La place et le caractère distinct et défini de cette période deviennent aussi clairs que possible, en consultant la fin du chapitre 9 de Daniel: L'ange donne au prophète l'assurance que

les Juifs seront rétablis: «Tu sauras donc et tu entendras que, depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtit Jérusalem, jusqu'au Christ le conducteur, il y a sept semaines et soixante-deux semaines; et les places et la brèche seront rebâties et cela en un temps d'angoisse. Et après ces soixante-deux semaines, le Christ sera retranché et Il n'aura rien; puis le peuple du conducteur qui viendra détruira la ville et le sanctuaire, et la fin en sera avec débordement, et les désolations sont déterminées jusqu'à la fin de la guerre. Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine, et à la moitié de cette semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation; puis, par le moyen des ailes abominables qui causeront la désolation, même jusqu'à une consommation déterminée, la désolation fondra sur le désolé». Il y a d'abord sept semaines, pendant lesquelles Jérusalem est rebâtie; puis soixante-deux semaines; en tout soixante-neuf. Le Messie a été retranché; mais il est resté une semaine ou une partie d'une semaine. Après la fin de la soixante-neuvième semaine, le Christ fut retranché et Il n'eut rien pour Lui. Là-dessus, la nation juive, au lieu d'être restaurée, fut complètement dispersée. Nous lisons dans Luc: «Et ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs dans toutes les nations; et Jérusalem sera foulée par les nations, jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis». Donc la dernière semaine reste encore. Dans la première demi-semaine, en effet, le Messie est là, rejeté par la nation et reconnu seulement par le résidu. A la fin, l'Antichrist est reconnu par la nation, mais rejeté par le résidu. La Bête fait alliance avec les Juifs pour cette semaine-là, mais elle la rompt au milieu de la semaine; la demi-semaine demeure non accomplie. Il reste donc trois ans et demi qui doivent s'accomplir, lorsque les abominations, c'est-à-dire l'idolâtrie, seront répandues sur le peuple Juif et que les temps et les lois seront changés; dans ce même instant, Satan est descendu, comme nous le voyons au chapitre 12 de l'Apocalypse; et la femme, le résidu fidèle dans Jérusalem, s'enfuit au désert pour un temps, des temps et la moitié d'un temps. C'est le demi-semaine de Daniel. Voilà qui est clairement établi. Le résidu reconnaîtra Christ, mais les Juifs ne le reconnaîtront pas.

Il y a soixante-neuf semaines; puis une longue parenthèse, pendant laquelle Christ est mis de côté sur la terre et les Juifs aussi, des désolations étant déterminées. Cette parenthèse dure jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. Pendant ce temps a lieu l'appel — la vocation — de l'Eglise, la chose céleste. Ainsi le temps dans lequel nous sommes n'entre pas du tout en ligne de compte; et les prophètes, qui ne parlent pas des Gentils comme Daniel le fait, passent par-dessus cette parenthèse, et relient la seconde venue de Christ sur la terre avec la première. Nous avons une preuve très remarquable de cela, donnée par le Seigneur Lui-même, lorsqu'Il cite Esaïe 61: «L'Esprit du Seigneur l'Eternel est sur moi; c'est pourquoi l'Eternel m'a oint pour évangéliser aux débonnaires: Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le coeur brisé, pour publier aux captifs la liberté, et aux prisonniers, l'ouverture de la prison; pour publier l'année de la bienveillance de l'Eternel...». Le prophète ajoute: «et le jour de la vengeance de notre Dieu». Christ ne lit pas ces derniers mots, mais il s'arrête court au milieu de la phrase; après avoir lu: «pour annoncer l'année de la bienveillance de l'Eternel», «il ferma le livre et s'assit»; parce que le reste de la prophétie s'étendait — au delà de la période dans laquelle se trouvait alors les assistants et dans laquelle nous sommes encore — à un temps qui est encore à venir: celui de la vengeance de l'Eternel. Pendant tout ce temps donc l'intervalle intercalé parmi les semaines de Daniel s'écoule sans être compté. Nous ne compterons pas le temps, dans le ciel; et cet intervalle est le temps de l'appel céleste. Cela est évident en Daniel 9; car les semaines continuent et se suivent jusqu'après la soixante-neuvième; puis tout est vague jusqu'à la semaine finale; mais dès que Dieu s'occupera de nouveau des Juifs, alors le cours des semaines recommencera. Si vous appliquez donc ces expressions: «le temps, les temps et la moitié d'un temps»; ou les «42 mois»; ou les «1260 jours» (360 jours faisant une année) à l'époque intercalée, vous êtes nécessairement sur une fausse route. De même qu'il y a plusieurs Antichrists, quoiqu'ils ne soient pas *l'Antichrist*, de même aussi je crois qu'on peut dire que, sous le rapport moral, nous avons été dans la dernière demi-semaine depuis le temps des apôtres. Mais quoiqu'il y ait une analogie, dès qu'on veut préciser, tout disparaît. La supputation des temps est uniquement en rapport avec les Juifs, et les trois ans et demi commencent lorsqu'ils sont de nouveau en scène, lorsque Satan a été précipité, et que la Bête a pris un caractère diabolique, et qu'elle est montée hors de l'abîme. Dans le chapitre 13, verset 2 de l'Apocalypse, nous trouvons les détails de la Bête: «Et la Bête que je vis était semblable à un Léopard, et ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa bouche était comme la bouche d'un lion; et le dragon lui donna sa puissance, et son trône et un grand pouvoir». Voilà l'autorité directe de Satan. Les saints du Très-Haut ne reçoivent pas alors le royaume; nous serons enlevés et mis entièrement hors des atteintes de cette puissance du mal. Il est dit au verset 3: «Et je

vis l'une de ses têtes comme blessée à mort et sa plaie mortelle fut guérie, et toute la terre était dans l'admiration de la Bête». Je ne doute pas que nous n'ayons ici la tête impériale autrefois détruite, mais maintenant ramenée à la vie: «Et ils rendirent hommage au Dragon, parce qu'il avait donné pouvoir à la Bête, et ils rendirent hommage à la Bête, disant: Qui est semblable à la Bête, et qui peut combattre contre elle» (verset 4)? Voilà le pouvoir direct de Satan dominant et publiquement reconnu. La Bête romaine impériale ainsi restaurée entraîne après elle tout le monde enthousiasmé: «Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes et le pouvoir d'agir 42 mois lui fut donné. Et elle ouvrit sa bouche en blasphème contre Dieu, pour blasphémer son nom, et son habitation et ceux qui habitent au ciel» (versets 5, 6). Remarquez qu'elle ne peut pas les atteindre dans le ciel; mais elle blasphème contre eux. Satan a été précipité; il n'est plus un accusateur et ne peut que blasphémer contre ceux qui sont en haut. Il y en aura qui auront une place dans le ciel et dont les coeurs sont détachés de la terre. La Bête les injurie. Ceux qu'elle aurait pu tourmenter et tuer seront enlevés, sans quoi ils auraient perdu la bénédiction terrestre par leur fidélité, et n'en aurait pas eu encore une céleste.

Il y en aura qui refuseront d'adorer la Bête. Mais ceci est un détail dans lequel je n'entre pas pour le moment, vu que notre sujet est le pouvoir des Gentils et leur jugement. Mais (verset 8): «tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été écrit, dès la fondation du monde, au livre de vie de l'Agneau immolé, lui rendront hommage». Dieu préserve un résidu, mais la puissance complète est dans la main de Satan et de ses instruments. Mais en rapport avec cela, nous avons maintenant un autre pouvoir qui sort de la terre: «Et je vis une autre bête monter de la terre; et elle avait deux cornes semblables à un agneau; et elle parlait comme un dragon». Voilà, je n'en doute pas, l'Antichrist ou le faux Messie, l'instrument immédiat de la fausseté de Satan sur la terre; il n'est ici ni un sacrificateur, ni un antisacrificateur. Il est un faux prophète (19: 20); et il a deux cornes comme un agneau. Les cornes sont la puissance d'un royaume; et il se prépare à l'avoir comme l'Agneau, il prétend à la puissance du Royaume du Messie et à être le Roi désiré; mais lorsqu'on entend sa voix, c'est évidemment celle de Satan. L'Antichrist nie le Père et le Fils, c'est-à-dire le Christianisme; il en nie ouvertement les vérités, et il nie que Jésus soit le Christ; ce qu'il rejette c'est la première forme, pour ainsi dire, juive, du Christianisme, quoique certainement toujours vraie; c'est ce qu'un Juif était et sera appelé à reconnaître» (versets 12, 13) — «Et elle exerce tout le pouvoir de la première Bête devant elle, et fait que la terre et ceux qui habitent sur elle, rendent hommage à la première Bête dont la plaie mortelle avait été guérie. Et elle fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes». Cette puissance de séduction est bien solennelle. Elie employa la même preuve pour montrer que Jéhovah était le vrai Dieu et non point Baal. Ici ce pouvoir actif de Satan emploie le même signe, pour montrer que son témoignage doit être reçu, qu'on doit reconnaître la Bête et l'adorer.

Les hommes sont tellement livrés à l'efficace d'erreur qu'ils croient au mensonge. Nous avons vu ailleurs qu'il fait encore faussement ce que Christ a fait pour prouver sa mission. Il amène ainsi les hommes à renier ouvertement le Christ; il renie le Christianisme et dit qu'il est *lui-même* le Christ; il les conduit, par ce moyen, à l'idolâtrie et à faire une image à la Bête rétablie (versets 14-16). «Elle séduit ceux qui habitent sur la terre, à cause des miracles qu'il lui fut donné de faire devant la Bête, disant à ceux qui habitaient sur la terre de faire une image à la Bête qui a la plaie de l'épée et qui vit. Et il lui fut donné de donner la respiration à l'image de la Bête (non pas *la vie*; personne ne le peut que Dieu), afin que l'image de la Bête parlât, et qu'elle fit que tous ceux qui ne rendraient pas hommage à l'image de la Bête, fussent mis à mort. Et elle fait qu'à tous, petits et grands, et riches et pauvres, et libres et esclaves, on leur donne une marque à la main droite, ou à leur front». Il les force donc à devenir ses esclaves et à faire ouvertement profession de le servir.

En somme, nous trouvons une seconde Bête qui se sert d'une diabolique puissance spirituelle et qui est au service de la première Bête, laquelle a reçu son trône de la main de Satan. Voilà une espèce de trinité du mal, et une espèce de résurrection. Le Dragon donne le trône à la Bête, comme le Père à Christ; et la seconde Bête exerce le pouvoir de la première en puissance spirituelle en sa présence, comme le Saint Esprit le fait, quant à Christ. Voilà le résultat de l'apostasie de la Chrétienté. La première Bête a donc été tuée et sa blessure mortelle a été guérie. Au chapitre 17: 9-11, nous trouvons d'autres aspects de la Bête ou du pouvoir gentil. L'Empire a été donné; mais la Bête montera hors de l'abîme; elle deviendra définitivement diabolique et s'en ira à la perdition. «Ici est l'entendement qui a de la sagesse. Les sept têtes

sont sept montagnes où la femme est assise. Ce sont aussi sept rois (formes de pouvoir): cinq sont tombés; et l'un est; l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu de temps. Et la Bête qui était et qui n'est pas, est, elle aussi, un huitième, et elle est d'entre les sept, et elle va à la destruction».

C'est à dire que cinq formes de gouvernement étaient tombées au temps de l'apôtre, et, l'une était ou existait alors, la forme impériale, une septième devait arriver et durer peu de temps; puis la dernière qui est d'entre les sept — je pense, impériale quant à sa forme — mais il est une huitième. C'est sous cette dernière forme que la Bête sort de l'abîme, et qu'elle a un caractère diabolique. Elle sera un empereur romain; c'est lui qui sera la huitième tête et qui est la Bête, c'est-à-dire, qui concentre tout le pouvoir en sa personne. C'est lui que le monde suivra, sauf les élus seuls, en voyant revivre, dans cette huitième tête, la forme de puissance longtemps perdue. Il s'agit bien de Rome, car les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise. Nous parlerons de cette dernière plus tard. Un autre élément important est ajouté au verset 12. «Et les dix cornes que tu as vues, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais reçoivent pouvoir comme rois, une heure, avec la bête». Remarquez ces derniers mots, car ils prouvent jusqu'à l'évidence que cela n'a pas eu lieu, à partir de la chute de l'empire romain, par l'invasion des nations barbares. Ces nations ont détruit la Bête pour un temps et lui ont fait une blessure mortelle; tandis que ceux-là reçoivent le pouvoir une heure avec la Bête; par conséquent la Bête doit surgir de nouveau. D'abord, elle a existé sans ces rois; ensuite ces rois ont existé sans elle, et vous avez les dix rois sans la Bête. A la fin, les dix rois sont avec la Bête.

On a beau imaginer bien des combinaisons, mais dès que l'on consulte l'Ecriture, on peut affirmer avec certitude que la Bête n'existe pas encore sous cette forme. Ce qui est présenté ici, ce sont des royaumes qui subsistent, mais qui, sans cesser d'être des royaumes, ont cédé leur pouvoir à un chef (une seule tête) qui les conduit tous ensemble. «Ce sont eux qui feront la guerre à l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois, et ceux qui sont avec lui, appelés et élus et fidèles». Cette Bête-là, avec les royaumes qui se trouvent sous ses ordres, entre en hostilité directe contre l'autorité de Christ; tandis que Christ arrive avec ses armées pour les juger tous et les détruire. Les armées du ciel descendent; les saints arrivent avec Christ (versets 15, 16); «Et il me dit: Les eaux que tu as vues, et où la prostituée est assise, sont des peuples, et des foules, et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la Bête — celles-ci haïront la prostituée, et la rendront déserte et nue, et mangeront sa chair et la brûleront au feu». Ceci nous amène au jugement de Babylone — de Rome, de la grande prostituée, la mère des prostituées et des abominations. Nous voyons ici, non pas un changement spirituel, mais sa destruction totale au moyen de la Bête et des dix Rois, la ruine du mensonge sacerdotal: et ils la mettent en pièces, et ils dévorent ses richesses et la détruisent totalement, fatigués de sa domination et de sa fausseté. Elle l'a mérité; mais ses ennemis ne représentent pas la puissance du bien: «Car Dieu a mis dans leur coeur d'accomplir sa pensée, et d'accomplir une seule pensée, et de donner leur royaume à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies».

C'est une chose incroyable de voir comment des personnes qui professent de recevoir les Ecritures ont inventé toute sortes de systèmes sur le cours d'événements qui sont en rapport avec le christianisme dans ce monde. Dès que je m'en tiens à l'Ecriture, tous ces systèmes s'évanouissent. On a beau parler de l'accroissement continu de la religion dans ce monde, et de la manière dont la Parole de Dieu y détruira la puissance du mal; — il est clairement enseigné que lorsque la Bête et les dix rois auront détruit le pouvoir corrompu qui les a longtemps dominés et qui a enivré les nations de ses impudicités, ils donneront leur royaume à la Bête. Vous trouverez, à la fin du chapitre 19, les voies de Dieu avec la Bête (versets 14-21): «Et les armées qui sont au ciel, le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin, blanc et pur. Et une épée tranchante sortait de sa bouche, afin qu'il en frappe les nations; et lui les gouvernera avec une verge de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant. Et il a sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit: Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Et je vis un ange se tenant dans le soleil, et il cria à haute voix, disant à tous les oiseaux qui volent par le milieu du ciel: Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu; afin que vous mangiez la chair des rois, et la chair des chiliarques, et la chair des puissants, et la chair des chevaux et de ceux qui sont montés dessus, et la chair de tous, libres et esclaves, petits et grands. Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour livrer combat à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle

qui avait fait devant elle les miracles par lesquelles il avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la bête, et ceux qui avaient rendu hommage à son image; ils furent tous deux jetés dans l'étang de feu et de soufre. Et le reste fut tué par l'épée de celui qui était monté sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair». — Cette figure frappante de la destruction et du jugement est tirée d'Ezéchiel. Là, nous voyons qu'un pouvoir est venu, non pas l'influence de la Parole, ni la Loi, ni l'Evangile, mais un pouvoir qui abat la *puissance* du mal.

Le chapitre 20 contient un complet développement du 7^e de Daniel. Dans l'Apocalypse nous trouvons plus entièrement développée l'histoire de la dernière Bête, c'est-à-dire de l'Empire romain qui a déjà rejeté Christ sur la terre, d'accord avec les Juifs. En conséquence de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, les Juifs étant mis de côté comme nation, l'Eglise fut formée. Elle n'appartient pas au monde; mais elle est l'Epouse de Christ dans les lieux célestes. Puis, quand l'Eglise est enlevée, la Bête qui paraissait avoir été détruite se retrouve sous une nouvelle forme, sa plaie mortelle étant guérie et, de même qu'elle avait participé au rejet de Christ, elle se trouve maintenant en association intime avec l'Antichrist. D'abord, elle entre en rapports avec les Juifs, et fait alliance avec eux; mais dans la dernière demi-semaine de Daniel, elle se tourne contre eux, les persécute, change les temps et les lois, et fait cesser le sacrifice et l'oblation. Le Roi, l'Antichrist, établit l'idolâtrie et divise leur pays. Vous trouvez ce caractère de l'Antichrist au verset 36 de Daniel 11: «Ce roi donc fera selon sa volonté et s'enorgueillira; et s'élèvera par-dessus tout Dieu; il proférera des choses étranges contre le Dieu des dieux; et prospérera jusqu'à ce que l'indignation ait pris fin: car ce qui a été déterminé sera fait». En un mot, dans Daniel, ainsi que dans la portion de l'Apocalypse que j'ai mentionnée, le témoignage de la Bête est la dernière forme du pouvoir qui opprime Israël pendant sa captivité, jusqu'à ce que le Seigneur arrive, et qu'Il le délivre, tout en le jugeant.

Vient maintenant une autre puissance: l'Assyrien; le grand ennemi d'Israël, lorsque Dieu reconnaît son peuple; ennemi qui, lui aussi, apparaîtra sur la scène, dans sa dernière forme aux derniers jours, espérant tout accaparer après la destruction de la Bête, mais il viendra à sa fin. Nous lisons en Esaïe 10: 5: «Malheur à Assur, la verge de ma colère; quoique le bâton qui est en leur main, soit mon indignation». Après avoir énuméré les divers instruments dont Dieu s'est servi pour châtier Israël, il en vient au dernier et terrible envahisseur. Telle sera l'indignation de Dieu pour son peuple rebelle — l'indignation qui décrit la dernière et terrible visitation de Dieu. Comparez Esaïe 26: 20, 21 avec Daniel 11: 36, dont les derniers mots sont aussi une expression technique de l'oeuvre abrégée que Dieu fera à la fin sur la terre, comme dans Daniel 9: 27 et Esaïe 10: 23; comparés avec Esaïe 28: 22. Si vous lisez maintenant Esaïe 10: 25, vous verrez clairement l'ensemble de tout cela: Car encore un peu de temps, un peu de temps, et mon indignation sera consommée; et ma colère sera à leur destruction» — c'est-à-dire le jugement tout entier de Dieu sur Israël. Son indignation se termine par la destruction de l'Assyrien.

Avant de passer à Esaïe 30, lisons 28: 14-16: «C'est pourquoi écoutez la parole de l'Eternel, vous hommes moqueurs qui dominez sur ce peuple qui est à Jérusalem: Car vous avez dit: Nous avons fait accord avec la mort, et nous avons intelligence avec le sépulcre: quand le fléau débordé traversera, il ne viendra point sur nous; car nous avons mis le mensonge pour notre retraite, et nous sommes cachés sous la fausseté. C'est pourquoi, ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel: Voici, je mettrai pour fondement une pierre en Sion, une pierre éprouvée, la pierre de l'angle le plus précieux, pour être un fondement solide; celui qui croit ne se hâtera pas». — C'est-à-dire qu'ils feront une alliance avec le pouvoir du mal, mais en vain. Mais le résidu qui se confie en Dieu et compte sur sa promesse, quoique non délivré et ne connaissant pas encore la rédemption comme nous, mais regardant, par le moyen du témoignage donné alors, au Fils de l'Homme — la Branche que Jéhovah a rendue forte pour Lui-même — ce résidu, dis-je — les sages de Daniel, dans tous les cas, avec tous les fidèles qui se reposent sur des témoignages tels que celui-ci, et Esaïe 8, — ne se hâtent pas et ne se joignent pas à l'Antichrist, — tandis que, quant à la masse, l'espérance qu'elle a mise en lui et dans la Bête est confondue, et que le fléau débordé traversera. Ensuite à la fin, comme nous le voyons au chapitre 29: 4-7, c'est précisément le contraire qui a lieu: Les ennemis qui étaient prêts à dévorer sont détruits. Considérons maintenant la fin d'Esaïe 30; vous y trouverez cet ennemi et sa fin: «Car l'Assyrien qui frappait du bâton sera renversé par la voix de l'Eternel; et partout où passera le bâton que l'Eternel aura fait reposer sur lui, et par lequel il aura combattu dans les batailles à bras élevé, on y entendra des tambours et des harpes. Car Topheth est déjà préparée, et même elle est apprêtée pour le roi; il l'a faite profonde et, large; son bûcher, c'est du feu, et il y a beaucoup de bois: le souffle de l'Eternel

l'allumant comme un torrent de soufre». Le bâton, c'est la verge décrétée par l'Eternel. Lorsqu'elle est posée sur l'Assyrien, elle devient une source de joie et de triomphe à cause de la délivrance (d'Israël), la fin de l'indignation. Ouvrez maintenant Michée 5. Nous y trouvons Christ en connexion avec le jugement de l'Assyrien et la bénédiction subséquente d'Israël; rien n'a autant frappé un rabbin avec lequel je conversais, que ce passage, versets 1-9: «Maintenant assemble-toi par troupes, fille de troupes; on a mis le siège contre nous, on frappera le gouverneur d'Israël avec la verge sur la joue. Mais toi, Bethléhem Ephrata, petite pour être entre les milliers de Juda, de toi me sortira *quelqu'un* pour être dominateur en Israël, et ses issues sont d'ancienneté, dès les jours éternels. C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps où celle-ci qui est en travail d'enfant aura enfanté, et le reste de ses frères retournera avec les enfants d'Israël. Et il se maintiendra et gouvernera par la force de l'Eternel, avec la magnificence du nom de l'Eternel son Dieu, et ils demeureront fermes, car en peu de temps il s'agrandira jusqu'aux bouts de la terre. Et c'est lui qui fera la paix. Après que l'Assyrien sera entré dans notre pays, et qu'il aura mis le pied dans nos palais, nous établirons contre lui sept pasteurs, et huit princes pris du commun. Et ils ravageront le pays d'Assyrie avec l'épée, et le pays de Nimrod, à ses portes, et il nous délivrera des Assyriens, quand ils seront entrés dans notre pays, et qu'ils auront mis le pied dans nos quartiers. Et le reste de Jacob sera au milieu de plusieurs peuples, comme une rosée qui vient de l'Eternel, et comme une pluie menue qui tombe sur l'herbe, laquelle on n'attend point d'aucun homme, et qu'on n'espère point des enfants des hommes. Aussi le reste de Jacob sera parmi les nations, et au milieu de plusieurs peuples, comme un lion parmi les bêtes des forêts, et comme un lionceau parmi les troupeaux de brebis, lequel, y passant, foule et déchire, sans que personne en puisse rien garantir. Ta main sera élevée sur tes adversaires, et tous tes ennemis seront retranchés».

Le Christ rejeté va maintenant s'agrandir jusqu'aux bouts de la terre. Il est la paix; il assure la paix d'Israël lorsque l'Assyrien, leur dernière verge, est dans le pays, lui dont la destruction met fin à l'indignation. D'abord il foulera les palais d'Israël; mais, à la fin, la puissance du Messie le détruit, et Israël sera comme un lion parmi les Gentils, quoique aussi comme une rosée, de bénédiction divine. Les ennemis du Seigneur seront retranchés; quant à Israël rebelle, Il le jugera entièrement; mais Il exécutera aussi sur les nations la vengeance et la fureur, telles qu'elles n'en ont jamais vu. Dans ce temps-là, les Juifs sont reconnus, vus dans leur pays et, là, jugés comme, le peuple de Dieu. Nous avons vu que Daniel s'occupe des Gentils pendant qu'Israël est en captivité, Jérusalem et le pays désolés. Il décrit toutes ces puissances jusqu'à leur fin; mais jamais il ne s'occupe des bénédictions subséquentes. Le sujet qu'il traite, c'est le temps des Gentils; tandis qu'Ezéchiël fait justement le contraire; lui-même, un captif, il remonte jusqu'à la prise de Jérusalem par Nebucadnetsar, et de là se transporte directement à la fin, lorsqu'Israël sera restauré et que les ennemis montent contre lui dans son pays.

Nous allons donc nous occuper d'Ezéchiël, où cette autre grande puissance se trouve amplement exposée. Chapitre 38: 1, 2: «La parole de l'Eternel me fut adressée, en disant Fils d'homme, tourne ta face vers Gog, au pays de Magog, prince des chefs de Méshec et de Tubal, et prophétise contre lui». Au lieu de prince des chefs de Méshec», il faut lire: «Prince de Rosh, Méshec et Tubal»; puis suivent les noms des contrées qui correspondent aux noms de celles qui sont aujourd'hui sous l'influence de Rosh (Russie). Vous remarquerez que les deux chapitres précédents (36 et 37), contiennent la restauration et la divine revivification d'Israël; maintenant qu'il est restauré et tranquille dans son pays, Gog monte contre lui (38: 8), pour piller et prendre le pays; mais c'est afin que les Gentils connaissent Jéhovah; lorsqu'il sera sanctifié en Gog, devant leurs yeux (verset 16); alors ils connaîtront, par ses jugements, qu'Il est Jéhovah (versets 23). Au 39, Jéhovah laisse une sixième partie d'entre eux, et lorsque le jugement est ainsi exécuté, le saint Nom de Dieu est connu au milieu de son peuple d'Israël. Il ne permettra plus qu'ils souillent son saint Nom: «Et les Gentils sauront que je suis Jéhovah, le Saint en Israël». Alors Il appelle tous les oiseaux de l'air pour venir et faire un festin des victimes qu'Il a tuées pour un sacrifice; il y en a tant qu'il faut sept mois avant que le pays en soit débarrassé. Celui-ci aussi est celui duquel Il a parlé dans les anciens temps, par ses serviteurs les prophètes, l'Assyrien des derniers jours, dans lesquels l'indignation cesse, comme ces chapitres le montrent clairement. Chapitre 38: 14-20: «Toi donc, fils d'homme, prophétise, et dis à Gog: Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel: En ce jour-là, quand mon peuple d'Israël habitera en assurance, ne le sauras-tu pas? Et ne viendras-tu pas de ton lieu, du fond de l'Aquilon, toi, et plusieurs peuples avec toi, eux tous gens de cheval, une grande multitude, et une grosse armée? Et ne monteras-tu pas contre mon peuple d'Israël, comme une nuée pour couvrir la terre? Tu seras aux derniers jours, et je te ferai venir sur ma terre,

afin que les nations me connaissent, quand je serai sanctifié en toi, ô Gog! en leur présence. Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel: N'est-ce pas de toi que j'ai parlé autrefois par le ministère de mes serviteurs, les prophètes d'Israël, qui ont prophétisé en ce jour-là pendant plusieurs années, qu'on te ferait venir contre eux? Mais il arrivera, en ce jour-là, au jour de la venue de Gog sur la terre d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel, que ma colère éclatera. Et je parlerai en ma jalousie et en l'ardeur de ma fureur, si en ce jour là il n'y a une grande agitation sur la terre d'Israël! Et les poissons de la mer, et les oiseaux des cieux, et les bêtes des champs, et tout reptile qui rampe sur la terre; et tous les hommes qui sont sur le dessus de la terre, seront épouvantés par ma présence: les montagnes seront renversées, les tours et les murailles seront abattues». 39: 1-8: «Toi donc, fils d'homme, prophétise contre Gog, et dis: Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel: Voici, j'en veux à toi, Gog, prince de Rosh, de Méshec et de Tubal. Et je te ferai retourner en arrière, n'en laissant que de six l'un, après t'avoir fait monter du fond de l'aquilon, et t'avoir fait venir sur les montagnes d'Israël. Car je romprai ton arc dans ta main gauche, et je ferai tomber tes flèches de ta main droite. Tu tomberas sur les montagnes d'Israël, toi et toutes les troupes, et les peuples qui seront avec toi; je t'ai livré aux oiseaux de proie entre tous les oiseaux, et aux bêtes des champs pour en être dévoré. Tu tomberas sur le dessus des champs, parce que j'ai parlé, dit le Seigneur l'Eternel. Et je mettrai le feu en Magog, et parmi ceux qui demeurent en assurance dans les îles; et ils sauront que je suis l'Eternel. Et je ferai connaître le Nom de ma sainteté au milieu de mon peuple d'Israël; et je ne profanerai plus le Nom de ma sainteté; les nations sauront que je suis l'Eternel, le Saint d'Israël. Voici, cela est arrivé et a été fait, dit le Seigneur l'Eternel, c'est ici la journée dont j'ai parlé» (versets 21, 22): «Et je mettrai ma gloire entre les nations, et toutes les nations verront mon jugement que j'aurai exercé, et comment j'aurai mis ma main sur eux. Et la maison d'Israël connaîtra dès ce jour-là, et dans la suite, que je suis l'Eternel leur Dieu» (versets 28, 29): «Et ils sauront que je suis l'Eternel leur Dieu, lorsqu'après les avoir transportés entre les nations, je les aurai rassemblés en leur terre, et que je n'en aurai laissé demeurer là aucun de reste. Et je ne leur cacherai plus ma face, depuis que j'aurai répandu mon Esprit sur la maison d'Israël, dit le Seigneur l'Eternel».

Je trouve ici cet autre principe fondamental: quand Israël est rétabli, les nations elles-mêmes, après avoir été jugées, comprennent que Jéhovah, le Dieu d'Israël, est le Très-Haut ou le Souverain sur toute la terre, et elles se soumettent à Lui. Voyez cette pensée exprimée dans le Psaume 8: «Jéhovah, notre Seigneur», dit Israël, alors que Christ est élevé, non pas seulement comme Fils de David, selon le Psaume 2, qui sera aussi alors accompli, mais comme Fils de l'homme, — «Jéhovah, notre Seigneur! que ton nom est magnifique par toute la terre». C'est encore là l'objet de la prière du Psaume 67. Ces citations seraient beaucoup trop multipliées si je voulais indiquer tous les Psaumes qui parlent de ce sujet.

Je ferai seulement allusion à une remarquable série de Psaumes — 94 à 100. Le 94 appelle le jugement; le 95 invite Israël à la repentance; dans le 96, les nations sont exhortées à reconnaître Jéhovah, car Il vient pour juger le monde en justice; dans le 97, Il arrive, en effet, sur les nuées; dans le 98, le Seigneur est venu et a fait connaître son salut; dans le 99, Il est de nouveau connu sur la terre, et de nouveau assis entre les chérubins; et le 100, convie toutes les nations à venir l'adorer maintenant que son trône est établi sur la terre pour la bénédiction.

Le cri appelant la vengeance et la délivrance est le cri du résidu depuis le moment où Dieu ramène le peuple jusqu'à celui où Il s'assied sur le trône du jugement. Il enverra la délivrance par sa puissance. Le trône de l'iniquité ne partage pas le pouvoir avec Lui. Maintenant, la grâce appelle les âmes à sortir du mal pour venir à Dieu et aller au ciel, et la grâce caractérise le chrétien, quoiqu'il sache que le jour de la vengeance arrivera.

J'ai parcouru les passages qui nous donnent l'histoire de la Bête, et un nombre suffisant de ceux qui nous parlent de l'Assyrien; en sorte que l'on peut se faire une idée claire et distincte de ces deux puissances, de nos jours concentrées dans l'Europe occidentale et orientale. Zacharie ne parle jamais de l'Assyrien. Ce prophète appartenait, au fond, à la captivité d'Israël, quoiqu'un certain nombre de Juifs eussent été ramenés, afin que le Messie pût leur être présenté; mais les prophètes postérieurs à la captivité ne donnent pas aux Juifs le nom de peuple de Dieu, si ce n'est quand ils parlent de leur avenir, et les autres prophètes, ceux qui ont précédé la captivité, ne parlent jamais de la Bête comme telle, parce que Israël était reconnu de Dieu, dont le trône était encore au milieu d'eux. Ezéchiel, nous l'avons vu, passe par-dessus Babylone jusqu'à Israël établi de nouveau dans le pays. Nous avons dû parler surtout de la Bête, parce que le temps vient où elle dominera: seulement, en dernier résultat, cela aura lieu par une rébellion

ouverte; il y aura comme une résurrection de la Bête, à la suite d'une blessure qui semblait mortelle, résurrection avec un caractère entièrement diabolique. Dieu mettra alors au coeur d'un petit résidu juif de regarder à Lui. La nation fleurira et bourgeonnera et semblera commencer une période de parfaite prospérité dans son propre pays. Mais alors même elle est ruinée et désolée, elle devient le siège des bêtes et des oiseaux de proie. Ceux-ci sont jugés et Israël est réintégré et béni. Or si, dit l'Apôtre, leur chute est la richesse des nations, quelle sera leur réception, sinon une vie d'entre les morts pour le monde?

Tout cela, bien-aimés, appelle nos coeurs à une intelligence, beaucoup plus divinement éclairée, de ce fait, que notre portion est au ciel, tandis que Christ est rejeté, et que Christ ayant été rejeté, les chrétiens le sont aussi, et que Christ étant au ciel, leur conversation ou leur bourgeoisie est aussi au ciel. Nous n'avons plus du tout à vivre dans ce monde, quoique nous le traversons comme étrangers et voyageurs. Ce que nous avons à faire, c'est de convaincre le monde qu'il est une puissance qui délivre de lui, c'est de manifester Christ et les conseils de Christ dans le monde. Si, en faisant bien, vous souffrez et que vous l'enduriez, cela est agréable à Dieu. Le danger pour les saints, actuellement, c'est que, au lieu de voir le mal aller en empirant et s'élevant de plus en plus contre Dieu, ils ne se laissent séduire par les hommes, qui pensent à l'amélioration du monde ou qui prétendent le rendre bon. Ce que nous avons au-devant de nous, c'est que, dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux. Mais les hommes, qui sont sages à leur propres yeux, s'imaginent qu'ils feront mieux que Christ et les Apôtres, c'est-à-dire, non pas faire des chrétiens pour Dieu, mais améliorer ou amender le monde. Le témoignage de Dieu est que l'église professante et le monde mûrissent l'un et l'autre dans le mal et pour le jugement, et que le Seigneur vient pour nous prendre auprès de Lui, et pour juger la terre habitable en justice, régner ensuite en bénédiction pour elle, et tout premièrement sur le peuple juif restauré.

Le tribunal de Christ

Quelqu'un a communiqué le fait suivant à l'un de nos frères: «Une très chère amie a été très inquiète pendant quelque temps en pensant que ses plus secrètes pensées et tous les motifs de son coeur seront manifestés devant le siège judiciaire de Christ, en présence de tous ceux qui y seront. — Elle n'a ni doutes ni craintes à l'égard du pardon de ses péchés ou de son salut éternel, mais la pensée que les secrets de son coeur seront manifestés à tous devant le tribunal de Christ, la remplit d'horreur».

Un autre écrit: «En regard des vérités si bénies et d'une si grande et éternelle importance, contenues dans les passages suivants: Jean 5: 24; 1 Jean 1: 7-9; 2: 12; Hébreux 10: 1-17; comment expliquez-vous les passages suivants, que je transcris tout au long, en soulignant les mots auxquels je veux surtout faire allusion: «Car il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps *selon* ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal» (2 Corinthiens 5: 10). «Ainsi donc, chacun de nous *rendra compte pour soi-même* à Dieu» (Romains 14: 12). «Mais celui qui agit injustement recevra *ce qu'il aura fait injustement*; et il n'y a point d'acceptation de personnes» (Colossiens 3: 25). Ces passages sont si clairs, si simples et si positifs à l'égard de la question, que nous n'avons qu'à les prendre justement tels qu'ils sont, pour les laisser exercer leur influence propre sur le coeur et la conscience. «Il nous faut tous être manifestés devant le tribunal de Christ». «Ainsi donc chacun de nous rendra compte pour soi-même à Dieu». «Celui qui agit injustement recevra ce qu'il aura fait injustement». — Ce sont des assertions bien claires. Devrions-nous désirer d'en affaiblir la force, d'en émousser la pointe? Que Dieu nous en garde! Nous devrions chercher, au contraire, à en faire un saint usage, pour qu'ils agissent avec puissance sur notre nature, sur toutes ses vanités, ses convoitises et ses caprices. Le Seigneur a entendu que nous en usions ainsi. Il n'a jamais voulu que nous en fissions un usage légal, pour ébranler notre confiance en Christ et dans la plénitude du salut qu'Il nous a acquis. Nous ne viendrons jamais en jugement à l'égard de nos péchés. Jean 5: 24; Romains 8: 1; 1 Jean 4: 17, et plusieurs autres passages ne laissent pas l'ombre de doute sur ce point. Mais nos services passeront sous le regard du Maître. L'oeuvre de chacun sera éprouvée. Le jour manifestera toute chose. Tout cela est très sérieux et devrait nous faire veiller soigneusement sur nos oeuvres, nos pensées, nos paroles, nos motifs, nos désirs, notre marche, en un mot. Le plus profond sentiment de la grâce, et la plus claire intelligence de notre parfaite justification comme pécheurs n'affaiblira jamais en nous le sentiment de la profonde solennité du tribunal de Christ et n'amointrira point notre désir de marcher de manière à pouvoir Lui être agréable.

Il est bon que l'on comprenne bien cela. L'Apôtre travaillait de manière à être approuvé. Il mortifiait et asservissait son corps, pour qu'il ne fût pas réprouvé (1 Corinthiens 9: 27). Chacun des saints devrait en faire de même. Nous sommes déjà acceptés *en* Christ, voilà pourquoi nous travaillons, afin que nous soyons acceptés par Lui: Nous devrions chercher à donner à chaque vérité la place qui lui est propre, et le moyen d'y parvenir, c'est de nous tenir beaucoup en la présence de Dieu, et de considérer toute vérité dans ses rapports immédiats avec Christ. Il est toujours dangereux de nous servir d'une vérité de telle sorte que, en pratique, nous en mettions une autre de côté. Nous devrions nous tenir soigneusement en garde contre cet écueil. Nous croyons qu'il y aura une pleine manifestation de chacun et de chaque chose devant le tribunal de Christ. Là toute chose sera dévoilée. Ce qui paraissait ici-bas brillant et digne de louanges, ce qui a fait beaucoup de bruit parmi les hommes, sera brûlé entièrement, comme «du bois, du foin, et du chaume». Ce qu'on aura vanté au loin pour entourer des noms d'hommes d'une auréole d'applaudissements humains, sera soumis à l'action scrutatrice «du feu», et il se peut que la plus grande partie en sera réduite en cendres. Les conseils de tous les coeurs seront manifestés. Tous les motifs, toutes les intentions, tous les desseins seront pesés à la balance du sanctuaire. Le feu éprouvera l'oeuvre de chacun, et rien ne sera approuvé comme vraiment bon, excepté ce qui aura été le fruit de la grâce divine dans nos coeurs. Tous les motifs mélangés seront jugés, condamnés et brûlés. Tous les préjugés, tous les jugements erronés, tout mauvais soupçon à l'égard des autres, tout cela et les choses semblables seront mis au jour et jetés au feu. Alors nous verrons les choses comme Christ les voit, nous en jugerons comme Il en juge. Personne ne sera plus content que moi-même de voir tout mon chaume brûlé. Mais maintenant, à mesure que le Seigneur nous augmente les lumières, la connaissance et la spiritualité, à mesure que nous nous approchons davantage de Christ et que nous Lui devenons plus semblables, nous condamnons cordialement bien des choses, qui jadis nous paraissaient bonnes ou permises. A combien plus forte raison le ferons-nous et le

ferons-nous mieux, quand nous serons dans le plein rayonnement de la lumière qui procède du tribunal de Christ.

Or, quel devrait être l'effet pratique de tout ceci sur le croyant? Est-ce de lui suggérer des doutes à l'égard de son salut, ou de le placer dans un état d'incertitude quant à son acceptation et à son union avec Christ? Non certainement. L'effet pratique de la considération de ce sujet sera de le faire marcher dans une sainte sollicitude, de jour en jour, comme étant sous les regards de son Seigneur et Maître, — de produire en lui la vigilance, la sobriété, le jugement de soi-même, — en y ajoutant la fidélité, la diligence et l'intégrité dans tout son service et toutes ses voies.

Prenez un exemple: Un père quitte la maison pour un temps et, en prenant congé de ses enfants, il leur prescrit une tâche, un certain ouvrage à faire, une certaine ligne de conduite à observer pendant son absence. Or, quand il revient, il pourra avoir à louer quelques-uns d'eux pour leur fidélité et leur diligence, tandis qu'il blâmera les autres qui auront fait le contraire. Mais est-ce qu'il rejette ces derniers de la famille? Est-ce qu'il brise leurs relations avec lui? Nullement; ils sont autant ses enfants que les autres, quoiqu'il leur montre en quoi ils ont manqué et qu'il les en blâme dans sa fidélité. S'ils se sont mordus et dévorés l'un l'autre, au lieu d'accomplir sa volonté; s'ils ont jugé l'oeuvre d'un autre au lieu de faire attention à la leur propre; s'ils se sont laissés aller à l'envie et à la jalousie, au lieu de s'occuper, d'un coeur sincère, à faire la volonté de leur père — toutes ces choses recevront la censure qu'elles méritent. Comment pourrait-il en être autrement?

Mais il est des chrétiens qui frémissent d'horreur à la pensée que les secrets de leurs coeurs seront manifestés à tous ceux qui seront devant le tribunal de Christ. Le Saint Esprit déclare que «le Seigneur... mettra en lumière les choses cachées dans les ténèbres, et manifestera les conseils des coeurs etc.» (1 Corinthiens 4: 5). Il ne dit pas à qui ils seront manifestés; car cela n'a rien à faire avec la question qui nous occupe, attendu que toute âme sincère et droite s'inquiétera beaucoup plus du jugement du Maître que du jugement de ses compagnons de service. Pourvu que je sois agréable à Christ, je n'ai pas lieu de me troubler au sujet du jugement de l'homme. Et, d'un autre côté, si je suis plus troublé en pensant que mes motifs seront tous dévoilés devant les hommes, que je ne le suis de ce qu'ils sont et seront tous exposés aux regards de Christ, il est évident qu'il doit y avoir là-dessous quelque chose de mauvais. Cela prouve que je suis occupé de *moi-même*. Si j'ai horreur de la manifestation de mes motifs secrets, — alors il est évident que mes motifs secrets ne sont pas bons, et que plus tôt ils seront jugés, mieux ce sera.

Et après tout, quelle différence cela ferait-il, si tous nos péchés et nos manquements étaient manifestés à tout le monde? Pierre et David sont-ils en rien moins heureux, parce que des millions d'hommes ont lu le récit de leurs honteuses chutes? Assurément non. Ils savent que le récit de leurs péchés ne fait que magnifier la grâce de Dieu, et démontrer la valeur du sang de Christ, et voilà pourquoi ils se réjouissent de cette publication. Il en est de même pour nous dans tous les cas. Si nous étions moins occupés de nous-mêmes et plus occupés de Christ, nous aurions des pensées plus simples et plus justes à l'égard du tribunal de Christ, comme de tout autre chose.

Que le Seigneur garde nos coeurs dans la fidélité envers Lui, pendant son absence, afin que nous ne soyons point confus de sa présence à sa venue (1 Jean 2: 28). Que nos oeuvres soient commencées, poursuivies et terminées en Lui, afin que la pensée qu'elles seront dûment pesées et appréciées en présence de sa gloire, ne trouble point nos coeurs. Oh! puissions-nous être pressés «par l'amour de Christ» et non pas par la crainte du jugement, à vivre pour Celui qui est mort et qui a été ressuscité pour nous. Nous pouvons avec confiance et sécurité Lui remettre toute chose, puisqu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois. Nous n'avons pas lieu de craindre, attendu que nous savons que, quand Il paraîtra, nous Lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est. Au moment où Christ apparaîtra, nous serons transformés à son image, nous passerons dans sa gloire, et de là nous verrons tout le passé. De cette haute et sainte demeure, nous jetterons un regard sur notre carrière ici-bas. Nous verrons les choses sous un jour bien différent. Peut-être serons-nous étonnés de trouver que bien des choses, dont nous avons une bonne opinion ici-bas, seront trouvées défectueuses là-haut; et d'un autre côté, bien des petites choses, faites dans l'amour de Jésus et dans l'oubli de soi-même, seront soigneusement rappelées et récompensées abondamment. Nous pourrions voir aussi, dans la lumière de la présence du Maître, bien des erreurs et bien des fautes, que nous n'avions jamais su voir auparavant. Quel sera l'effet de tout cela? Précisément de faire

jaillir de nos cœurs de joyeux hosannas à la gloire de Celui qui nous a conduits à travers tous nos dangers, et toutes nos difficultés, qui nous a supportés à travers toutes nos fautes et tous nos manquements, et qui nous a assigné une place dans son royaume éternel, pour nous réjouir aux rayons brillants de sa gloire, et pour resplendir à toujours dans son image.

Genèse 18

Dans ce beau chapitre, ce qui frappe, instruit et édifie, c'est évidemment la vue de l'intimité et de la liberté qui existe entre le Seigneur et Abraham et entre Abraham et le Seigneur. Celui-ci s'assied à la table d'Abraham, Il converse avec lui, Il lui révèle ses pensées et ses projets, soit quant à lui, Abraham, soit quant à Sodome. Abraham de son côté montre ici une entière et joyeuse liberté en présence de «son Seigneur».

Il faut bien remarquer cependant quelle est l'attitude, si je puis ainsi parler, d'Abraham devant l'Eternel. La voici: dès qu'il aperçoit le Seigneur, *sa face est contre terre* (verset 2). Et lorsqu'Abraham lui parle avec tant de liberté, il le fait dans le profond sentiment que, devant Dieu, «il n'est que poudre et que cendre» (verset 27). Et ainsi du commencement à la fin, Abraham ne perd pas un instant de vue qu'il est devant «son Seigneur». Mais quelles que soient la vivacité et la profondeur du sentiment d'Abraham, de n'être que poudre et que cendre, il ne se méprend pas sur la disposition du cœur de Dieu à son sujet. N'est-Il pas venu le trouver à la porte de sa tente? N'est-Il pas assis à sa table? Ne converse-t-il pas familièrement avec lui et même ne lui révèle-t-il pas ses secrets? Oui. Et si vous voyez Abraham si plein d'un saint respect, vous ne voyez cependant percer chez lui aucune espèce de crainte, de frayeur, de gêne, de malaise! tout en lui, au contraire, respire la paix, la joie, la liberté. Cela est si vrai, si certain que, si Abraham doit aller prévenir Sara, c'est *à la hâte* qu'il y va; s'il va lui-même au troupeau choisir un veau tendre et bon, c'est encore *en courant*. Et pendant que ses hôtes sont à table, où le trouve-t-on? Dans la tente? Près de sa chère Sara? Non! *Il se tient PRES d'eux* sous l'arbre (verset 8). Quand le repas est terminé, que les hôtes se lèvent et se dirigent vers Sodome, que fait Abraham? Va-t-il à ses troupeaux, à ses travaux? Non! — *Il marche avec eux!* — Abraham, on le sent, respire ici le bonheur; il est joyeux, il est heureux, quoiqu'il soit sérieux, quoiqu'il se connaisse «poudre et cendre». C'est qu'il est *avec Dieu!* et qu'en Dieu est la joie, en Dieu est le bonheur! Que sont les autres jouissances en comparaison de celles que l'on trouve dans une intime communion avec Dieu? Pures misères. Pour être avec Dieu, Abraham quittait volontiers Sara, sa tente et ses troupeaux. Pussions-nous en cela l'imiter! Quand nous sortons dans ce monde pour vaquer à nos affaires, hâtons-nous; ne perdons pas notre temps; rentrons en courant dans la *solitude avec Dieu*, là où nous pouvons sans entraves l'écouter et lui parler! Celui qui a déjà «goûté combien le Seigneur est bon» peut dire aux autres: «Goûtez et voyez combien l'Eternel est bon» (Psaumes 34: 8). Car mieux vaut un jour dans tes parvis que mille ailleurs. J'aime mieux me tenir sur le seuil de la maison de mon Dieu que de résider dans les tentes des méchants (Psaumes 84: 10). Voilà ce que peut dire, celui qui, comme Abraham, a été dans une intime communion avec Dieu. Il y a une telle jouissance pour l'âme dans cette communion, qu'aussi longtemps qu'elle demeure emprisonnée dans ce corps vil, elle est comme dévorée de soif: «Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant: oh! quand irai-je et me présenterai-je devant la face de Dieu?» (Psaumes 42: 2). «O Dieu! tu es mon Dieu, je te cherche dès le point du jour; mon âme a soif de toi» (Psaumes 62).

Revenons à notre chapitre. Depuis le verset 9^e au verset 22, Dieu parle et Abraham écoute; Il renouvelle au patriarche la promesse déjà faite d'un fils, et Il lui révèle sa pensée au sujet de Sodome. Depuis le verset 22 à la fin, c'est Abraham qui parle et Dieu qui écoute... Etonnant échange de pensées! Non que Dieu ne connaisse pas nos pensées avant que nous les exprimions; «car la parole n'est pas encore sur ma langue, que déjà, ô Eternel! tu la connais tout entière» (Psaumes 139: 4). Mais voilà le terrain sur lequel Dieu consent à être avec nous, vermisseaux! avec nous, poudre et cendre! Et c'est lui-même, le Seigneur, qui est venu nous chercher, nous appeler hors de ce monde souillé, et nous donner une place d'honneur en sa présence! et là, aussi purs au moins que le sont les anges, nous pouvons parler à Dieu, et Dieu, notre Père, peut sans se déshonorer parler avec nous; et il le fait, et même c'est sa joie de le faire, car Il nous aime. «Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que son maître fait; mais je vous ai appelés amis... parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai oui de mon Père» (Jean 15: 15). «Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire?» (verset 17). Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté (Ephésiens 1: 9); tout son conseil nous, est dévoilé, il ne nous a rien caché des choses qui pouvaient nous être profitables. Sans doute nous ne connaissons encore qu'en partie, mais seuls avec Dieu, l'oreille ouverte à ses paroles, nous apprenons chaque jour mieux quelle est sa volonté, et ce qu'il est lui-même. Etre, comme Marie aux pieds du Seigneur pour écouter sa parole... c'est là notre grand privilège. Mais il faut être là pour bien entendre; si comme Marthe nous sommes trop agités par les soins domestiques, nous profiterons peu,

nous jouirons peu, quoique Jésus soit tout près, sous le toit même de Marthe. «Quand tu entres dans la maison de Dieu, approche-toi pour... *écouter*, plutôt que pour donner ce que donnent les fous...».

Ce qui caractérise donc un homme devant Dieu, ayant la conscience de l'amour de Dieu pour lui, c'est d'abord un saint et profond respect et un sentiment puissant de son propre néant, sachant qu'il n'est que poudre et cendre; mais aussi, c'est une sainte et joyeuse liberté, une joie intérieure, douce, inexprimable, glorieuse, et un grand besoin de recevoir plutôt que de donner, d'écouter plutôt que de parler. Dès que notre langue se déchaîne, dès que nous nous précipitons à parler, même en priant, le regard de notre cœur n'est plus fixé sur Dieu, quelque chose nous a distrait; Dieu est près de nous, mais nous ne nous en apercevons pas.

Bien des chrétiens ont horreur d'une réunion religieuse qui n'a pas un président. Quel désordre! disent-ils, quelle confusion! Oui, certainement, oui, si Jésus Christ n'y est pas. Mais s'il y est, et si chacun est devant lui, le regarde, l'écoute, se tait, ou parle, ou prie, ou chante en sa présence, croyez-le, il y aura là un sérieux, une gravité, une liberté, une joie, que vous chercheriez en vain dans une assemblée où il y aurait dix présidents pour un, et d'où Jésus serait exclu. Ah! la présence de Jésus, voilà ce qui a de la vertu sur nos âmes, voilà ce qui a de la puissance dans une assemblée! Un prédicateur peut être éloquent, pressant, puissant, il peut émouvoir son auditoire jusqu'aux larmes; ta présence, Jésus, est bien plus agréable et plus profitable, que tous les discours du monde. Sont-ce des paroles humaines qui peuvent réchauffer nos cœurs? Non! Qui a été avec toi, qui a goûté combien tu es bon, ne cherche que toi, ne veut que toi, n'est satisfait que de toi! Un chant harmonieux, une prière onctueuse, une riche méditation, ce n'est pas encore ta présence. Heureux sont ceux qui se réunissent au nom de Jésus et qui le trouvent! Ils peuvent ne pas savoir grand chose et ne pas être grand chose, n'être que poudre et cendre, et bien, ceux-là, oui, ceux-là éprouveront une puissance, une joie, une paix inconnues à tous ceux qui cherchent autre chose que Jésus simplement. Ah! que de bons frères s'efforcent de ranimer, de vivifier les assemblées dont ils font partie; le moyen pour cela est tout trouvé: que Jésus soit là! Oh! Seigneur:

Que de ta présence
Au milieu de nous
L'heureuse influence
Nous pénètre tous!

Quand, comme Abraham, nous avons été avec le Seigneur, quand il nous a parlé et que nous l'avons écouté, quand nous nous tenons près de lui et marchons avec lui, comme Abraham aussi, nous prenons la hardiesse de parler à notre Seigneur. Il nous autorise à lui présenter nos demandes par des prières, des supplications, avec des actions de grâces. Il nous dit: «Rejette ton souci sur moi, fais-moi connaître tes besoins, j'y pourvoirai, ouvre ta bouche, je la remplirai». Et c'est ici la confiance que nous avons en lui que, si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute... et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que nous lui demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées (1 Jean 5: 14, 15).

On dit: les besoins sont grands, — et cela est vrai mais Dieu est plus grand que tous nos besoins, exposons-lui tous ces besoins, puis restons tranquilles, car à lui seul appartient l'action; c'est auprès de *Dieu* qu'il nous faut agir pour les Lots d'aujourd'hui. N'aurions-nous pas encore entendu ceci: «c'est que la force appartient à Dieu» (Psaumes 62: 11)? Que pouvons-nous sans son intervention? Rien; et nous en avons assez fait l'expérience. La force appartient à Dieu, et pour nous la force n'est ni dans notre savoir, ni dans nos dons, ni dans notre piété, ni dans notre nombre, elle est en Christ seul: «Je puis tout en Christ qui me fortifie» — et qui dit: «Hors de moi, vous ne pouvez rien faire». Je le sais, rien n'est mieux connu, mieux reçu parmi les croyants, que cette vérité; rien n'est plus généralement oublié dans la pratique. Et c'est pour cela que nos intercessions pour les Lots et pour toutes les misères des saints ont si peu de ferveur; voilà pourquoi elles sont peu fréquentes. L'état de l'Eglise nous afflige, c'est très bien; parlons-en à Celui qui *seul* peut y porter remède. Ne devons-nous donc pas agir? Oui, certainement, si nous agissons avec Dieu. Nous ne devons pas agir sans Dieu. Le faire, c'est travailler pour le feu. Dieu veuille nous faire sentir le besoin que nous avons de rechercher sa communion, sa présence; nous en raisonnons, nous en parlons, peut-être même que nous en discutons; dorénavant *vivons* dans cette communion, et là nous apprendrons ce que ni homme, ni livre, ni discours ne peuvent nous apprendre.

Comment devez-vous être sauvé?

«Que dois-je faire, pour hériter de la vie éternelle?» (Luc 10: 25). Qui aurait pensé que cette question, que tant de gens répètent, aurait été faite pour éprouver le Christ? C'est le langage d'un docteur de la loi «qui voulait se justifier lui-même». Que dois-je faire? Rien ne dévoile mieux l'ignorance d'un pécheur déchu que cette question. Aussi longtemps qu'il a ces paroles sur les lèvres, il ne connaît pas qu'il est déchu, perdu, sans ressource.

Mais le Seigneur connaît l'orgueil du coeur abusé. Le dévot peut réciter la loi, et se croit sans doute capable de l'observer. «Fais cela, lui dit Jésus, et tu vivras»; puis Il répond à la question, soulevée pour le tenter, en lui racontant une des paraboles les plus frappantes de l'Écriture. Cette parabole est celle du bon Samaritain; elle répond à la question: «Que faut-il que *je fasse*, pour hériter de la vie éternelle?». Elle montre la condition de l'homme — la vôtre par conséquent — tombé dans les mains des voleurs, dépouillé, blessé, laissé à demi-mort. Quel fidèle tableau! L'homme n'est pas innocent, Il n'est pas heureux; il est déchu, coupable, ruiné, sans ressources. Voyez l'homme de la parabole, mourant au bord du chemin, incapable d'avancer d'un pas; il n'a pas même la force de demander du secours, car il est mourant: convient-il à cet homme de prétendre *faire* quelque chose? Hélas! à un pauvre homme mourant, la loi n'est d'aucun secours. Le Sacrificateur et le Lévite, le voyant, passent outre, ils ne peuvent le secourir.

Lecteur, tu es cet homme-là; c'est ton état spirituel qui est ici dépeint. La loi ne t'est d'aucun secours; les prêtres et les Lévites ne sauraient rien faire pour toi; tes propres efforts, tes résolutions, tes luttes, tout est inutile. Crois-moi, Un seul peut t'aider.

«Un Samaritain, faisant son chemin, vint à lui; et le voyant, il fut ému de compassion; et s'approchant, il banda ses plaies, et y versa de l'huile et du vin; et l'ayant mis sur sa propre bête, il le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui». C'est ici Jésus, le Fils du Dieu vivant. Amour infini, puissant pour sauver! C'est ainsi que Dieu a aimé l'homme déchu, nu, sans ressource, mourant; c'est ainsi qu'Il a eu pitié de lui. Il l'a vu où il était, et tel qu'il était. Et c'est en ceci que consiste la gloire de l'Évangile: Dieu, qui est plein de tendre compassion, riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, oui, alors même, Dieu *envoya* son Fils bien-aimé, pour sauver l'homme, étendu sur le bord du chemin, plongé dans le péché et dans la misère (voyez Ephésiens 2: 1-10).

L'homme était incapable de faire quoi que ce soit pour se sauver; Jésus est venu le trouver là où il était. Quelle excursion d'amour! Il est venu accomplir tout ce qu'il y avait à faire pour le pécheur, et il l'a fait: tout est accompli. «Gloire à Dieu, dans les lieux très-hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes».

Mon cher lecteur, est-ce ainsi que tu connais Jésus? Ne dis-tu plus: que dois-*je faire*? Te reposes-tu sur l'oeuvre que Jésus a accomplie sur la croix? As-tu été amené à reconnaître ton état de perdition complète; semblable à celui de l'homme mourant au bord du chemin? Jésus, est-Il venu à toi, bander tes plaies, ton coeur brisé et y verser de l'huile et du vin? Dieu t'a-t-il révélé Jésus, prenant *ta place* et te mettant à *sa place* dans une pureté parfaite pour toujours? Sais-tu maintenant que ce n'est pas toi qui as cherché Jésus, mais que c'est Jésus qui t'a cherché et qui prend soin de toi? bien plus qui, jusqu'à son retour, t'a remis dans les mains de Dieu son Père, qui te garde par sa force toute puissante et qui prendra soin de toi jusqu'à la fin? (Jean 17: 11; 1 Pierre 1: 5).

Si tu veux faire pour gagner la vie éternelle, tu rejettes, tu méprises, et tu tentes Christ. Mais si tu connais et que tu croies l'amour de Dieu en ce qu'Il a envoyé Jésus pour te sauver, tu as la vie éternelle: c'est le *don* de Dieu. Que tes oeuvres consistent désormais à publier les louanges de Celui qui t'a regardé, qui t'a sauvé et qui t'aime pour toujours. «Nous l'aimons parce qu'Il nous a aimé le premier». — Je vous engage à relire sept fois la parabole (Luc 10).

La volonté de Dieu

Lisez Hébreux 10: 5-10; comparer Romains 12: 2

Le caractère, sous lequel la volonté de Dieu nous est révélée dans ces quelques versets de l'épître aux Hébreux, est digne de toute notre attention, aussi bien que l'expression sous laquelle Dieu a formulé cette volonté.

Dans la loi aussi Dieu avait formulé sa volonté, mais dans la loi l'expression de la volonté de Dieu était limitée par l'étendue de la responsabilité de l'homme, car Dieu, alors, réclamait de l'homme né d'Adam ce que sa justice devait exiger de lui, si l'homme voulait avoir affaire avec Dieu et s'approcher de Lui sur le pied de sa responsabilité, par des oeuvres de loi. En donnant la loi, Dieu était demeuré caché pour l'homme; il avait parlé du milieu de l'obscurité et du feu, posant des barrières tout autour du Sinaï, afin que personne n'approchât, et si même une bête touchait la montagne, elle était lapidée. Moïse lui-même était tout tremblant et le peuple épouvanté disait: «Que Dieu ne parle plus avec nous, de peur que nous ne mourions» (Romains 2: 17, 18, 20; Exode 19, 20: 19; Deutéronome 4: 10-12; Hébreux 12: 18-21). La loi était «écrite en lettres, empreintes sur des pierres»; elle avait égard à la dureté du coeur de l'homme (2 Corinthiens 3: 7; Matthieu 19: 8), mais elle exigeait de l'homme la justice (Romains 2: 13; 10: 5; Luc 10: 26-28); elle mesurait la responsabilité de l'homme dans la chair et était la sainte et exacte expression de la volonté de Dieu à son égard au point de vue de cette responsabilité. La loi exigeait la justice, mais elle trouvait l'homme loin de Dieu dans le péché; la volonté de Dieu dans la loi rencontrait la volonté de la chair qui, au lieu de se soumettre, était excitée par elle et faisait de la loi «la puissance du péché» (Lévitique 18: 5; Matthieu 19: 17; Romains 2: 12, 13; 10: 5; 7: 5, 8, 9; 8: 7; 1 Corinthiens 15: 56). Donnée dans un sens pour la vie, la loi apportait de fait, partout et toujours, la mort et la condamnation pour quiconque avait affaire avec elle (Romains 3: 19, 20; 7: 11-13; 2 Corinthiens 3: 6, 7, 9; Galates 2: 19; 3: 13); elle était faible par la chair, elle n'amenait rien à la perfection (Romains 7: 3; Hébreux 7: 18, 19; 10: 1, 4, 8), aussi apprenons-nous, quand Dieu nous fait connaître sa pensée, à l'égard du don de la loi, que la loi n'a pas été donnée pour la vie, comme si elle avait dû ou pu procurer la justice qu'elle exigeait, mais qu'elle a été donnée pour convaincre de péché (Romains 3: 20; 4: 13-15; Galates 3: 2, 5, 17 et suivants): «par la loi est la connaissance du péché». La loi n'est pas pour le juste (1 Timothée 1: 9); tous ceux qui ont affaire avec Dieu sur le principe de la loi sont sous malédiction, ils ne peuvent plaire à Dieu (Galates 3: 10; Romains 7: 5-8), non pas que le commandement ne soit pas «saint, juste et bon», «mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché fût rendu par le commandement excessivement pécheur» (Romains 7: 13).

A un point de vue un peu spécial, nous retrouvons la même vérité dans le chapitre qui nous occupe: la loi a l'ombre des biens à venir, elle n'a pas l'image même des choses, elle ne peut pas rendre parfaits pour Dieu ceux qui s'approchent; elle est incapable d'ôter les péchés dont elle ne fait après tout que rappeler d'année en année le souvenir devant Dieu; les sacrifices même «qui sont offerts selon la loi», «les oeuvres de justice que nous eussions faites» (Tite 3: 5), sont insuffisants, incapables de satisfaire Dieu une fois qu'il est question de Lui, selon la révélation qu'il a donnée de Lui-même en Christ.

Tel est le régime de la loi, de cette volonté qui, quelque sainte, juste et bonne qu'elle soit par elle-même, devient pour l'homme une «lettre qui tue», ou selon une autre expression de l'Écriture, «un joug que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter»; et c'est «tenter Dieu» que de vouloir chercher la bénédiction dans un ordre de choses qui laisse Dieu caché, et l'homme loin de Dieu sous une responsabilité, à laquelle il ne satisfait ni ne peut jamais satisfaire (Actes des Apôtres 15: 10; Galates 3: 10).

Mais Dieu, — son Nom en soit béni, — établit un autre ordre de choses: «il ôte le premier, afin d'établir le second» (verset 9), et dans le passage que nous avons sous les yeux, comme d'ailleurs dans l'épître aux Hébreux tout entière, le Saint Esprit fait ressortir la supériorité et la glorieuse excellence du «second», en contraste avec «le premier». L'ordre de choses caractérisé par «la lettre» qui «tue», par l'expression de la volonté de Dieu, formulée dans la loi, par les sacrifices «offerts selon la loi», — ce régime qui n'amenait rien à la perfection, dont les fruits, même s'ils eussent existé, ne pouvaient plaire à Dieu, fait place à un nouvel ordre de choses, lié à la révélation de la justice de Dieu et de la valeur infinie de l'offrande du corps de

Jésus Christ, faite une fois pour toutes. Il ne s'agit plus seulement de ce que l'homme devait être pour Dieu, de ce dont la loi était la mesure et l'expression, mais Dieu entre en scène pour l'accomplissement de ses conseils éternels pour sa gloire; et il nous révèle le caractère de la volonté qui les a conçus, qui en a posé la base, et qui les achèvera.

Les versets 5-7 de notre chapitre soulèvent le voile sur ce qui se passe à ce sujet entre le Père et le Fils dans le sein de la divinité. C'est le Fils lui-même que nous entendons, disant: «Tu n'as pas voulu de sacrifice, ni d'offrande, mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes, ni aux sacrifices pour le péché, alors j'ai dit: Voici, je viens, il est écrit de moi au rôle du livre, que je fasse, ô Dieu, ta volonté». Le Fils qui est dans le sein du Père, qui connaît le Père, qui sait ce en quoi il a trouvé son plaisir, ce qu'il a trouvé bon devant ses yeux (Jean 1: 1, 2; 3: 11-13; 6: 46; 10: 15; Matthieu 11: 27), dans l'intimité de la communion divine, dit: «Tu n'as pas voulu de sacrifice... mais tu m'as formé un corps; tu n'as pas pris plaisir aux holocaustes... alors j'ai dit: Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté». Il a reçu le commandement du Père et il s'offre pour l'accomplir, mais il s'offre de son plein gré, de sa libre et bonne volonté. Il sait ce que le Père veut, et il entreprend de l'accomplir: il se fait homme pour obéir. Le Père trouve son bon plaisir à nous bénir, à glorifier les richesses de sa grâce par sa bonté envers nous; Lui aime le Père et fait comme le Père lui a dit; Il y trouve son plaisir: «J'ai de la viande à manger que vous, vous ne connaissez pas...; ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4: 32-36), et ses yeux contemplent les campagnes déjà blanches pour la moisson. Rien ne le fatigue, ni ne le rebute dans l'accomplissement de l'oeuvre qu'il a entreprise. «Ayant dit auparavant: Tu n'as pas voulu de sacrifices, ni d'offrandes, ni d'holocaustes, ni de sacrifices pour le péché, et tu n'y as pas pris plaisir, lesquels sont offerts selon la loi; — alors il dit: «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté» (verset 8); et quand le saint sentier de l'amour et de l'obéissance ne lui laisse d'autre issue que la mort, et la mort de la croix, quand il doit être fait péché pour nous et porter la malédiction, lui juste pour les injustes, il dit: «Mon Père, s'il n'est pas possible que cette coupe passe loin de moi sans que je la boive, que ta volonté soit faite: » il se livre lui-même. «Il nous a aimés et s'est livré pour nous» (Galates 2: 20; Ephésiens 5: 1, 2, 25; Apocalypse 1: 5, 6).

Le Père et le Fils ont eu une même pensée; ils ont marché ensemble, comme Abraham et Isaac allant à Morija (Genèse 22: 6, 8; Jean 5: 17-20). La bonne volonté du Père envers nous pour sa gloire, le Fils est venu la révéler et l'accomplir, elle n'a trouvé à se formuler que dans l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes. Au lieu donc d'avoir affaire maintenant avec une lettre qui tue, avec une loi sainte, mais faible par la chair, incapable non seulement d'ôter le péché, mais même, si elle eût été accomplie, de présenter à Dieu ce qui eût pu le satisfaire réellement, nous nous trouvons en présence de l'expression absolue, vivante, efficace et parfaite de la volonté éternelle de la grâce, d'une volonté qui a réjoui Jésus, qui l'a amené sur la terre, qui a conduit tous ses pas, qui l'a fait marcher résolument à la croix, et qui ne sera satisfaite que lorsque, dans un monde purgé du péché et renouvelé, il nous verra semblables à Lui-même, les compagnons de sa gloire. Cette volonté ne porte pas seulement le cachet vivant de la grâce, de la sainteté et de la justice divine, mais en se révélant, elle a triomphé déjà de tous les obstacles qui pouvaient s'opposer à elle et à ses desseins. Là où nous lisons l'amour, la sainteté et la justice de Dieu, nous apprenons aussi la puissance et le triomphe d'une volonté, par laquelle nous sommes réellement et efficacement mis à part pour Dieu comme les objets de sa faveur éternelle. «C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes» (verset 10). Le régime de la loi qui exige, fait place au régime de la grâce qui apporte le salut par le moyen de l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes. Dieu n'est plus caché, le voile est déchiré; le péché n'est plus rappelé d'année en année, il est ôté, Dieu et sa justice sont révélés: la grâce règne par la justice. Dieu est pour nous et il y trouve sa gloire. Le Père a envoyé le Fils; le Fils a accompli l'oeuvre; le Saint Esprit en rend témoignage.

Bienheureux celui qui, par la foi, a saisi la sainteté, la grâce, la puissance efficace de la volonté, qui est ainsi intervenue pour l'accomplissement des desseins qu'elle s'était proposée, et qui, par l'offrande du corps de Jésus Christ, nous a sanctifiés, nous a rendus parfaits à perpétuité, pour que nous puissions jouir maintenant de la communion de Celui dont cette volonté est procédée et de Celui qui l'a accomplie au prix du sacrifice de Lui-même.

Mais ce n'est pas tout encore: cette même volonté qui m'a sanctifié est toujours active envers moi: elle est toujours vivante et opérante, et son caractère n'a pas changé. Si elle m'a ouvert le chemin du

sanctuaire, si elle m'a placé sur le chemin qui mène au repos, elle me conduit aussi maintenant tout le long du chemin, elle s'occupe de moi incessamment, et au travers de toutes les difficultés, de toutes les tribulations de la vie d'ici-bas, elle m'amènera sûrement et certainement là où elle m'a préparé une place, à sa propre louange par sa bonté envers moi. Le souverain sacrificateur, qui a été consommé par les souffrances, le Sauveur, qui s'est offert pour moi, a traversé maintenant les cieux, et comparait pour moi devant la face de Dieu, toujours vivant pour intercéder pour moi; il est à même de secourir ceux qui sont tentés et sait assaisonner la Parole à celui qui est accablé de maux; il est miséricordieux, fidèle, et ne se reposera pas avant qu'il puisse se réjouir en moi et dans tous les siens de tout le fruit du travail de son âme et rassasier ses regards (Esaïe 53: 11).

L'âme affligée et exercée puise ici à une source de paix et de joie supérieure à toutes les circonstances de la vie d'ici-bas. Elle connaît le secret et le bon plaisir de la volonté, de laquelle elle-même et toutes choses dépendent: elle se repose sur elle, car cette volonté a réjoui Christ et l'a amené à la croix pour nous.

Si nous avons à endurer la discipline, c'est que Dieu agit envers nous comme envers des fils (Hébreux 12): il veut nous dépouiller de nous-mêmes, de notre propre volonté, de tout ce qui est du vieil homme, et nous rendre participants de sa sainteté; car sans la sainteté nul ne verra le Seigneur; il veut nous former pour la lumière de sa présence et nous apprendre l'obéissance qui a conduit Jésus et qui nous conduira nous-mêmes sur ses traces jusqu'à Lui, dans ce seul chemin nos âmes, bénies et heureuses, le glorifient. Le joug de cette obéissance, que Christ portait, est aisé et son fardeau léger: puissions-nous les prendre sur nous, et apprendre de Lui, car il est débonnaire et humble de coeur et nous *trouverons* le repos de nos âmes (voyez Matthieu 11: 25-30), nous aurons la confiance de la foi pour dire en tout temps que «la volonté de Dieu» est «bonne, agréable et parfaite» (Romains 12: 2). La volonté de notre Dieu et Père achève maintenant ce qu'elle avait commencé et assuré à la croix: mieux que nous elle sait le chemin du bonheur et de la gloire, et sa toute-puissante activité en notre faveur fait concourir toutes choses ensemble à notre bien (Romains 8: 28). Le jour aussi viendra où, dans le repos de Jésus, dans la maison du Père, regardant en arrière vers le sentier qui nous y aura amenés, alors que la foi sera changée en vue, nous contemplerons avec adoration toutes les voies de cette volonté, par laquelle nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Jésus Christ, faite une fois pour toutes. Dieu aura alors accompli tous ses desseins, et nous, dans la gloire, bénissant sa volonté, nous serons les témoins vivants et éternels du bon plaisir de cette volonté!

«Levez vos yeux et regardez les campagnes, car elles sont déjà blanches pour la moisson» (Jean 4: 31 et suivants)!

Le vase d'albâtre

«En vérité, je vous dis qu'en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera aussi publié en mémoire d'elle» (Marc 14: 9).

Savoir donner à chacune des vérités de la Parole de Dieu la place qui lui convient, est la vraie preuve de puissance et d'intelligence spirituelles: étant guidé par l'Esprit, on saura mettre toutes choses sous le jour qui lui appartient, et s'il est question de zèle dans une direction donnée, ce ne sera jamais aux dépens d'une autre vérité, car chacune d'elles a sa valeur et son importance propres.

Si on laisse agir la nature, d'une façon ou d'une autre, elle sera d'autant plus active que la conscience sera engagée, et l'activité de la nature agit toujours au détriment de la vérité. C'est probablement ainsi que sont nées une grande partie des erreurs qui se trouvent dans l'Eglise: une vérité particulière était mise en avant et poursuivie, et la puissance spirituelle venant à manquer, on avait recours à celle de la nature, et celle-ci conduit bientôt au delà de ce qui est seul vrai. Dans tout réveil de l'Eglise, et plus ce réveil est zélé et selon Dieu, plus il est nécessaire de juger toutes choses, «communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels» (1 Corinthiens 2: 13).

Il me semble donc que, dans un temps comme celui où nous vivons, nous pourrions nous occuper, avec quelque fruit pour nos âmes, de la valeur respective de la Parole et du commandement que notre bien-aimé Seigneur a joints ensemble ici: «En quelque lieu que cet évangile soit prêché... ce que cette femme a fait sera publié en mémoire d'elle».

L'Evangile est annoncé assez généralement, et, par la grâce de Dieu, il est accepté par bien des âmes; mais «ce que cette femme a fait», et qui doit être «publié en mémoire d'elle», cela est-il vraiment mis en lumière avec intelligence et de manière à produire un résultat?

L'Evangile est le récit de l'oeuvre de Jésus sur la terre. Le Seigneur nous y fait connaître à la fois sa volonté et sa capacité de venir au secours de l'homme, dans quelque circonstance de faiblesse ou de besoin qu'il se trouve, car la bonne nouvelle, annoncée à l'homme, n'est en réalité que l'histoire de ce que le Seigneur Jésus Christ est pour lui dans son amour, amour qu'Il lui a prouvé en faisant ce qu'Il a fait; et c'est dans la plénitude de son amour et de sa puissance, que Jésus s'adresse à l'humanité souffrante tout entière.

Y eut-il jamais nouvelle semblable à celle-ci? Que le Fils de Dieu avait été fait à la ressemblance d'un homme, afin d'endurer toutes les souffrances qu'un être humain peut endurer, manifestant en même temps, sur la terre, le pouvoir de soulager pratiquement ces souffrances. Et plus encore, il nous est dit, que dans son propre corps sur le bois, Jésus porta le jugement et la peine que méritait l'homme à cause du péché. Dans le passage que nous avons cité, nous voyons Jésus arrivé au terme de son service ici-bas: l'acte suprême, base de toute son oeuvre, par lequel Il porta le péché du monde, va s'accomplir, et pendant qu'Il se repose pour quelques instants dans la maison de Simon le lépreux, à Béthanie, une femme vint, ayant un vase d'albâtre, rempli d'un parfum de nard pur et de grand prix, et ayant brisé le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus. Ceci n'était *pas* l'Evangile, mais devait être *publié avec* lui; c'était l'appréciation de la valeur intrinsèque de Celui dont l'Evangile n'est simplement que la biographie.

L'Evangile, je le dis encore, place devant nos yeux le service de Christ et l'amour de Dieu envers l'homme; mais le vase d'albâtre brisé nous montre Christ, apprécié selon sa valeur dans sa relation avec le présent siècle mauvais. Dieu, manifestant ses desseins d'amour envers l'homme, est une chose, et l'homme, témoignant qu'il reconnaît le prix de ce que Dieu fait, est une autre chose. Le Seigneur donne personnellement la preuve de son amour envers l'homme, et l'homme lui rend cet amour en appréciant Dieu selon ce qu'Il est. Le premier objet de tout ministère de la part de Dieu, c'est d'apprendre à l'homme ce qu'il a perdu, et comme «le Fils unique, qui est dans le sein du Père», peut seul révéler le Père, l'Evangile nous fait connaître les oeuvres et le ministère de ce Fils bien-aimé. Quiconque sert l'Evangile, selon la capacité que Dieu lui a donnée, met en évidence Celui qui révèle le Père, c'est-à-dire, le Seigneur Jésus Christ; et quiconque fait ainsi connaître Jésus, concourt au service de l'Evangile. Ce fut le témoignage de tous les serviteurs de Dieu depuis Adam jusqu'à maintenant. Il est vrai que, dans les dispensations passées,

ce témoignage n'était rendu qu'obscurément; toutefois, c'était toujours de ce côté que le service, les types et les ombres dirigeaient le regard.

Mais le dévouement personnel, qui disait quel prix ce Seigneur, ainsi annoncé, avait pour le coeur, ce dévouement était plus rare; il était moins exigé, quoiqu'il n'eût pas moins de valeur. Hénoc nous donne l'exemple d'un homme, qui ne se contentait pas de rendre pleinement témoignage à la vérité, telle que Dieu la lui avait révélée, mais qui reconnaissait de plus la valeur de la vérité qui était en Dieu lui-même, en montrant que, quoiqu'il vécût dans le monde, il n'était pas du monde, car il «marcha avec Dieu»; de telle sorte qu'il y a un mémorial d'Hénoc qui se rattache à la vérité qu'il a prêchée. Rendre témoignage à la vérité qui nous a été révélée est une chose, et manifester notre affection pour le Seigneur, jusqu'à mettre de côté ses dons pour jouir de Lui-même, est une autre chose. Là où ceci a lieu, il y a un «mémorial».

Ce renoncement ne produit, ou ne prétend produire aucune impression favorable sur les hommes: tout au contraire. Souvent on encourt le reproche de faire une «perte» de ce qui aurait pu être employé différemment. Mais le Seigneur apprécie tellement ce qu'on fait pour Lui, qu'Il commande que l'on s'en souvienne, et chaque action de ce genre est spécialement remarquée et racontée dans les Ecritures. Un homme peut être un bon évangéliste, c'est-à-dire un prédicateur fidèle de la vérité qu'il a reçue; mais celui qui abandonne tout pour Christ, se renonçant lui-même, fait preuve d'un sentiment plus profond et plus réel de l'excellence de la vérité et du Dieu de vérité qu'il proclame. Abraham rendit témoignage de l'amour de Dieu envers l'homme, lorsqu'il montra son amour à lui, en risquant sa vie pour délivrer Lot. Cet acte là était une manifestation de l'Evangile, car l'Evangile est essentiellement l'expression de l'amour de Dieu envers l'homme. Mais lorsque Abraham refusa les offres du roi de Sodome, tout comme précédemment il avait abandonné son pays et sa parenté, il témoigna qu'il connaissait le prix de ce qu'il possédait en Dieu, et ces choses sont rapportées de lui comme un mémorial. Aussi la première parole que Dieu lui dit après cela, c'est: «Je suis ton bouclier et ta grande récompense» (Genèse 15: 1). Le renoncement d'Abraham était tellement agréable à Dieu, qu'immédiatement il lui confirme la promesse qu'Il lui a faite.

Dieu appelle ses serviteurs à être l'expression de son amour envers les hommes, et surtout envers leurs frères; mais le fait même qu'il est dit en tant que vous avez fait ces choses, à l'un des plus petits de ceux-ci, qui sont mes frères, vous me les avez faites à moi-même» (Matthieu 25: 40), prouve que faire une chose pour *Christ Lui-même*, est le témoignage le plus élevé et le plus excellent. Un des principaux caractères des serviteurs de Dieu, c'est l'amour: «Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour» (1 Jean 4: 8); mais c'est une chose différente et meilleure, de ne pas aimer le monde, ni les choses qui sont au monde, parce que l'amour du Père est en nous, et nous dédommage de tout.

Quand le coeur naturel participe à quelque chose, il tend à tout accaparer, et même quand il s'agit de l'Evangile, le danger existe de faire de l'homme le seul objet de notre attention; nous pouvons être entraînés à montrer tant d'intérêt pour l'homme, qu'il ne reste ni temps ni occasion pour rendre au Seigneur ce qui Lui revient en honneur et en sacrifice. L'égoïsme trouve à se satisfaire de cette manière, car alors le service est particulièrement évangélique et expressif, sans qu'aucun dévouement personnel pour le Seigneur soit demandé; du moins le Seigneur n'occupe-t-il pas la première place, comme nous le savons et le sentons trop bien. En brisant le vase d'albâtre et en répandant le parfum sur la tête de Jésus, la femme faisait de Lui-même son principal objet, et quiconque prêchait la bonne nouvelle, devait rapporter ce qu'elle avait fait, en mémoire d'elle.

Et l'action de cette femme est-elle, en effet, commémorée de nos jours? c'est-à-dire la personne de Christ est-elle placée devant le coeur, comme étant ce qu'il y a de plus excellent et de plus digne? Personne ne dira que cela soit. Eh! bien, dans ce cas, l'une de ces deux choses doit être vraie ou que le Seigneur ne voulait pas dire ce que ses paroles expriment, quand Il dit: «en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, ce que cette femme a fait sera publié en mémoire d'elle»; — ou bien que cet évangile n'est pas toujours annoncé! La première chose, nous le savons, est impossible; la seconde est possible, et doit nous être à tous un sérieux avertissement.

Le serviteur de Dieu le plus dévoué a reconnu, à un moment ou l'autre de sa vie (quelque béni qu'ait été d'ailleurs son ministère), qu'il y avait quelque chose au delà de toutes les démonstrations de la puissance et de la grâce de Dieu, qu'il lui était donné de faire, et cette chose était — Dieu Lui-même. Moïse savait combien le coeur était plus fortifié en voyant la gloire de Dieu, qu'en Le servant même de la manière la plus

fidèle. Quelque nécessaire et quelque dévoué que fût le ministère de Moïse, il pouvait y renoncer pour dire: «Je te prie, fais-moi voir ta gloire» (Exode 33: 18). Il lui était doux et glorieux de servir, mais de contempler la gloire de Dieu, en oubliant tout ce qui était de la terre, était meilleur et atteignait plus haut. Aucune mesure de service ne fait mieux connaître Moïse que cette appréciation, quant à lui-même, de la valeur personnelle du Seigneur; aussi le retrouvons-nous plus tard sur la montagne de gloire: l'entière satisfaction qu'il trouvait dans le Seigneur devant être rapportée en mémoire de lui. La gloire du Seigneur et la gloire avec le Seigneur, surpassaient pour lui le service le plus actif. Dieu était pour lui quelque chose de plus que de servir le peuple, même dans la plénitude de la puissance et de l'amour de ce Dieu. Il n'ôtait rien à ceux-ci, mais il trouvait davantage son bonheur en Dieu Lui-même, et ce besoin étant le plus élevé, il y fut satisfait au delà de toute pensée. Moïse parla avec le Seigneur sur la montagne de la transfiguration.

Le ministère de l'Évangile, c'est-à-dire, l'expression de ce que Dieu est pour l'homme, est le message le plus beau qui soit confié à l'homme; mais pour celui qui connaît et qui aime Christ, il y a encore le renoncement empressé et facile à toute distinction et à toute oeuvre, pour jouir de *Christ Lui-même*. Le Seigneur Jésus pouvait dire: «ma viande est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son oeuvre» (Jean 4: 34); toutefois, il y avait pour Lui quelque chose de plus précieux encore, — où son coeur se reposait, — et qui se faisait jour quelquefois par des paroles comme celles-ci: «Père, je te rends grâces» — «Père, glorifie ton nom» — «Je ne suis pas seul, car le Père est avec moi» (Jean 11: 41; 12: 28; 16: 32). Ce sentiment de satisfaction en Dieu, séparé et indépendamment de tout autre chose, est le témoignage le plus précieux envers Dieu de la part de ses serviteurs, quelque chétive que soit la mesure dans laquelle nos pauvres faibles coeurs puissent le rendre. C'est une appréciation de Lui-même, fondée sur ce qu'Il a fait pour nous, mais qui dit en même temps quelle est la valeur et l'excellence de la Personne, qui a ainsi agi en notre faveur.

Nous retrouvons, dans différentes parties des Écritures, les preuves du prix que Dieu attache à ce témoignage. Dans la consécration des sacrificateurs, par exemple, il n'était pas question de l'Évangile, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait d'aucun service envers l'homme, mais on reconnaissait, à cette occasion, devant Dieu, quelle plénitude de bénédictions on avait reçues, et c'était les mains remplies de ce qui les rappelait, que les sacrificateurs se présentaient devant l'Éternel. C'est ainsi que le ministère le plus excellent consiste à proclamer «les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière» (1 Pierre 2: 9). La femme, qui mit en pièces sa fiole d'albâtre et oignit la tête de Jésus, cette femme était un *sacrificateur*; ses mains étaient pleines des vertus de son Seigneur, et l'acte qu'elle accomplissait, disait à quel point elle reconnaissait Jésus pour ce qu'Il était. Tout serviteur de Dieu reconnaîtra, et est appelé à reconnaître, par un témoignage pratique, que Dieu est en Lui-même quelque chose de meilleur qu'aucune démonstration faite de Lui. Les oeuvres et les voies de Jéhovah nous réjouiront «occuperont nos pensées, selon la mesure de spiritualité à laquelle nous sommes parvenus: mais Jéhovah Lui-même peut seul satisfaire nos coeurs.

Après que David eut réussi d'une manière si remarquable, par la puissance de Dieu, à se frayer un chemin à travers tous les obstacles, jusqu'à la montagne de Sion, où il fut établi roi, il ne put trouver le repos dans l'accomplissement fidèle de son service. Il ne pouvait supporter la pensée d'être plus en honneur sur la terre que Dieu, et de demeurer dans une maison de cèdre, tandis que l'arche de l'Éternel n'était que sous des courtines. D'après son appréciation, le Seigneur était moins bien traité que Lui. Cette pensée de David ne dénotait pas une pleine intelligence de celle de Dieu, car une époque de guerre n'était pas celle qui convenait à la glorification de Dieu sur la terre. Toutefois, ce sentiment de David fut agréable à Dieu, et il le reconnaît, en mettant dans le coeur de son serviteur cette conscience de proximité et d'intimité avec Lui-même, qui, plus que toutes choses, répondait à tous les désirs et à toutes les intentions de David. «David entra et se tint devant le Seigneur». — De plus, quoique l'honneur de bâtir un temple à Dieu fût refusé à David, il prépara pour sa construction des choses magnifiques. Si les circonstances et la nature de son service lui interdisaient d'élever une habitation au Seigneur, rien ne pouvait l'empêcher de faire travailler aux préparatifs de toute sa puissance. «J'ai», dit-il, «une grande affection pour la maison de mon Dieu»; et «David eut une fort grande joie», tout en disant: «Toutes choses viennent de Toi, et les ayant reçues de Ta main, nous Te les présentons» (1 Chroniques 29: 3, 9, 14).

Tout ceci doit nous faire comprendre de quelle plus grande valeur est le service accompli par dévouement pour le Seigneur, qu'accompli en vue des hommes seulement; et nous voyons qu'il demeure un mémorial du premier, tandis que, quant à l'autre, après que nous avons fait tout ce qui nous a été

commandé de faire, nous ne sommes, à nos propres yeux, que des serviteurs inutiles (Luc 17: 10). Sans doute le Seigneur récompensera aussi ce service-là, quand Il viendra en son jour, et qu'Il accueillera chacun de ses serviteurs fidèles par cette parole précieuse: «Bien, bon et fidèle esclave, entre dans la joie de ton Seigneur» (Matthieu 25: 21); mais sans nul doute aussi, c'est en appréciant la personne de son Seigneur, que chacun d'eux aura été amené à faire abnégation de Lui-même et à expérimenter la vérité de cette promesse: «il n'y a personne qui ait laissé maison, ou frères, ou soeurs, etc. pour l'amour de moi et de l'Evangile, qui n'en reçoive maintenant, en ce temps-ci, cent fois autant» (Marc 10: 29, 30). En un mot, renoncer à quoi que ce soit pour le Seigneur, est plus excellent qu'aucun ministère. L'âme est alors sous la consécration de la sacrificature.

La pauvre veuve qui mit dans le trésor ses deux pites, toute sa subsistance, attira immédiatement l'attention de Jésus, qui place son humble offrande au-dessus de toutes les autres. Dans la mesure de lumière et de connaissance qu'elle possédait, cette femme donnait tout ce qu'elle avait pour l'entretien du temple (figure de Christ), et montrait ainsi que son coeur était affectionné au Seigneur plus qu'à toute chose. Ce fut un rafraîchissement pour l'âme de Jésus, à cette dernière visite au temple; de même, qu'à Béthanie, cette autre femme le réjouit encore par un acte de même nature, produit toutefois par une intelligence et une appréciation de Lui-même plus profondes et plus entières. En brisant le vase d'albâtre et en versant l'huile précieuse sur la tête de Jésus, elle déclarait que son coeur renonçait à toute joie terrestre, non pour un Christ vivant, dont le temple était le type, mais pour un Christ rejeté, et enseveli quant à ce monde. Elle prodiguait ce qui était rare et de grand prix, afin de mettre en relief et de commémorer, ce qui allait passer devant les hommes inaperçu et inapprécié, c'est-à-dire la mort du Seigneur. Elle veut, dans un sens, partager avec Lui sa réjection, et ensevelir avec Lui toute distinction et toute gloire de la terre. Elle lui rend honneur, là où les hommes l'accablent d'outrages, et toutes ses ressources sont concentrées vers ce but.

Une autre fois elle s'occupera de l'Evangile de l'amour de Christ, ce récit merveilleux, béni pour celui qui l'annonce comme pour celui qui l'écoute, mais dans ce moment, elle manifeste solennellement que Christ Lui-même est l'objet de son âme, au-dessus et au delà de toute réquisition de service. Et comment le Seigneur accueille-t-Il sa déclaration silencieuse? «Laissez-la, pourquoi lui donnez-vous du déplaisir?» dit-Il, lorsque les autres la reprennent. Il ne veut pas qu'elle soit troublée ou affligée dans l'accomplissement d'un acte, dont son coeur à Lui lui sait tant de gré. Les hommes peuvent considérer ce qu'elle fait comme étant «une perte», le coeur de Jésus lui en tient compte, et Il commande qu'on s'en souvienne «en mémoire d'elle».

C'est ainsi que l'apôtre Paul, dans sa prison à Rome, dit: «J'ai le désir de déloger et d'être avec Christ, ce qui est beaucoup meilleur» (Philippiens 1: 23), meilleur que tout, malgré que nul n'ait servi avec plus de zèle que lui. Mais il place une plus entière jouissance de Christ au-dessus de tout ministère. Il avait souffert la perte de toutes choses pour Christ; c'était là le témoignage qu'il avait rendu, le plus doux pour le coeur du Seigneur, et qui devait être commémoré partout où son Evangile serait annoncé dans tout son entier.

Combien ceci est différent des vues qui prédominent de nos jours, vues d'autant plus subversives, qu'elles sont, en apparence, louables. Je veux parler de la tendance de s'occuper exclusivement du service de l'homme. L'Evangile même est sans cesse mis en avant pour produire ce service, tout à fait bon en lui-même sans doute, sauf en ce qu'il est exclusif, c'est-à-dire, qu'il n'a en vue que l'homme seulement, en refusant au Seigneur l'onction du parfum de grand prix, sous prétexte de le donner aux pauvres. En un mot, lorsque tant de choses sont faites en vue de l'homme, il n'en est point fait qui montre que le coeur sache apprécier un Christ rejeté, dont le dernier témoignage devant le monde a été Sa mort. Il est peu visible que le coeur ait renoncé à toute louange, à toute distinction humaines, par dévouement à Christ, s'associant à Lui, et rendant hommage au dernier grand acte de sa vie sur la terre. Le fait même que le Seigneur, ainsi rejeté, a quitté ce monde, devrait flétrir pour nous tout ce qui s'y trouve, et nous faire ensevelir avec Lui tout ce qui par nature a quelque charme et quelque attrait.

Prenons donc garde, qu'en prêchant l'Evangile, nous ne négligions de mentionner ce que Jésus Lui-même y a attaché comme un «mémorial», méprisant ainsi la parole de notre Seigneur.

Notes sur le chapitre 5 de l'Apocalypse

Nous avons vu, au chapitre 4 (*), le trône de Dieu dressé dans le ciel, afin que l'Héritier de toutes choses soit amené dans le monde, selon l'expression de l'épître aux Hébreux: «quand il introduit le premier-né dans le monde habitable» (Hébreux 1: 6). Mais nous ne voyons pas que toutes choses lui soient encore assujetties, et que les desseins de Dieu à cet égard soient accomplis, car dans le livre qui nous occupe ici, ce premier-né n'apparaît qu'au chapitre 19.

(*) Voir [ci-dessus](#), page 300 [page de l'original].

La fin du chapitre 3 nous a dit le témoignage du Seigneur Lui-même à l'égard de la chute de l'Eglise sur la terre, car il vomit l'Eglise de sa bouche. Nous avons vu aussi que Christ prend la place, dans laquelle l'Eglise n'a pas su se maintenir, et qu'il se présente lui-même comme «l'Amen, le témoin fidèle et véritable...». Le pouvoir judiciaire du Seigneur ayant ainsi pris fin au milieu des chandeliers sur la terre (voyez les chapitres 1: 9-20; 2; 3), nous avons trouvé au chapitre 4 un trône, — non pas de grâce, mais de jugement, établi dans le ciel, et autour de ce trône les saints glorifiés, assis sur leurs trônes, parfaitement tranquilles au milieu des tonnerres et des éclairs, procédant du trône qui est au milieu d'eux: mais quand les animaux célèbrent la majesté de Dieu, alors les saints jettent leurs couronnes devant le trône et se prosternent et adorent Celui qui y est assis, le Créateur.

Le chapitre 5, dont nous allons nous occuper maintenant, nous donne l'état de choses qui remplit l'espace de temps, depuis le moment où Christ vomit de sa bouche ce qui a le nom d'Eglise sur la terre, moment où ont lieu les jugements qui précèdent la prise de possession de son trône sur la terre.

Il n'est pas question, au chapitre 5, de la manifestation de la gloire générale de Dieu, mais de l'ouverture, ou plutôt de la préparation à l'ouverture d'un livre qui n'est réellement ouvert qu'au chapitre 6. Ce chapitre 5 ne nous parle pas davantage d'un trône qui promet des bénédictions à la terre, comme au chapitre 4, où nous le voyons entouré de l'arc-en-ciel, ce signe de la fidélité de Dieu à son alliance avec la terre. Nous ne retrouvons pas non plus les titres de Dieu, qui appartiennent à l'Ancien Testament; il ne s'agit plus du «Seigneur Dieu le Tout-Puissant», il n'est pas question du «Créateur», de Celui qui «a créé toutes choses et à cause de la volonté duquel elles existent et furent créées», mais c'est le «*Rédempteur*» qui est loué et béni. Le chapitre 5 nous place en présence des conseils de Dieu, quand l'Eglise a disparu. Dieu toujours patient, même en jugement, va intervenir maintenant de diverses manières, jusqu'à l'accomplissement de son premier et principal dessein qui est d'amener «le premier-né» dans le monde. Le chapitre 4 ne contenait rien à ce sujet, parce que si ce dessein doit s'accomplir, la *création* ne suffit pas et il faut que la rédemption intervienne. Remarquez aussi que les conseils de Dieu ici sont liés à la terre, et non pas, en aucune manière, à ses desseins de grâce envers les pécheurs individuellement. Il faut que la rédemption intervienne, si Dieu doit être glorifié comme Sauveur aussi bien que comme Créateur.

«Et je vis dans la droite de Celui qui était assis sur le trône un livre...» (verset 1). Les desseins de Dieu sont dans la main de Celui qui était assis sur le trône, dans la droite de la puissance, afin qu'ils soient accomplis, car Celui qui est assis sur le trône est capable de les accomplir. Il y a une grande consolation dans cette pensée que, quelque terribles que puissent être les jugements, — et certes ils sont terribles, — le livre est dans la main de Dieu en sorte que, s'il est question des sceaux, des trompettes, des coupes de la colère, nous les voyons dans la main de Dieu, comme expression de l'accomplissement de ses desseins. Il en est de même ici, quand nous voyons que l'Agneau qui nous a aimé et qui s'est donné pour nous, est Celui qui va prendre le livre avec la même tranquillité, avec laquelle Dieu le tient dans sa main.

Le cœur naturel, car nous sommes encore «dans le corps», tremblerait à la vue de ces choses, comme dit Luc: «les hommes rendent l'âme de peur à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitable» (Luc 21: 26). Mais la foi a une place assurée dans les conseils de Dieu; elle voit tout entre les mains de Dieu et pour la gloire de Dieu. Dieu, dans la stabilité de sa propre puissance, tient le livre sur le trône, car Lui seul connaît ses propres conseils, — et la foi le reconnaît. Ainsi, Celui qui nous a aimé et qui nous a lavé de nos péchés dans son propre sang, c'est Christ, qui est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, et qui vient ouvrir le livre de ces conseils de Dieu. Les choses qui sont écrites dans le livre ne concernent pas l'Eglise; mais le chrétien doit en avoir pourtant l'intelligence, car il a «la pensée de Christ»

(1 Corinthiens 2: 16). Quand une prophétie est donnée, le Seigneur en ouvre le livre pour nous et nous l'expose, afin que nous intercédions avec Lui pour d'autres. Ainsi après que Dieu eut appelé Abraham hors de son pays et l'eut placé sur le chemin de la foi, se révélant Lui-même à lui, et lui donnant les promesses, il lui révéla d'autres choses qui ne le concernaient pas, lui Abraham; il lui donna non seulement la seconde promesse: «J'ai donné ce pays à ta postérité»; mais il lui parla de ses desseins à l'égard de Sodome (Genèse 18: 16-23; 15: 18). Il en est de même pour le chrétien; il est entièrement en dehors de la scène du jugement. Il participe sans doute, tandis qu'il marche ici-bas, au jugement présent du mal, sous la forme de discipline pour son profit, mais quand Dieu lui parle de jugement, prophétiquement, ce jugement se rapporte toujours à d'autres personnes qu'à lui-même. Enoch marcha avec Dieu, et eut le secret de Dieu à l'égard des jugements qui devaient tomber sur le monde. «Voici, le Seigneur vient avec ses saintes myriades pour exécuter le jugement, etc.» (Jude 15). Mais Enoch ne supposa pas que ce jugement tomberait sur lui: il fut retiré de la scène sur laquelle le jugement devait être exécuté; et, comme je viens de le dire, il en est de même pour l'Eglise: les terribles jugements qui procèdent du trône ne la touchent pas, quoiqu'elle soit appelée le vase du témoignage à l'égard de ce qui doit arriver et qu'elle doive intercéder, comme il en fut d'Abraham. Dieu dit: «Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire?». Puis quand Abraham a la connaissance de ce que Dieu va faire, il est comme un sacrificateur dans la présence de Dieu, et il intercède pour Sodome. Telle est aussi, dans un sens plus élevé, la position de l'Eglise: «Nous avons la pensée du Christ»; et c'est dans ce sens que le chrétien est un prophète: il a la pensée de Christ; il est aussi un sacrificateur, car il a l'esprit d'intercession; il est encore serviteur, pour porter l'Evangile aux pécheurs, et il régnera quand Christ régnera. L'Eglise, ayant reçu grâce, par la croix de Christ, est, dans le temps présent, le messenger de la grâce auprès de ceux qui s'en vont périr.

Mais revenons à notre sujet: Quand Dieu commence à manifester ses desseins, il faut que Christ entre sur la scène, car non seulement il a droit à toutes choses en vertu d'un droit divin, mais il est aussi héritier de toutes choses par le décret de Dieu. C'est pourquoi, quand il s'agit de la rédemption de la possession acquise, de la délivrance de l'héritage d'entre les mains de l'usurpateur, par des jugements, l'Ecriture nous présente le livre des conseils de Dieu, comme l'acte de transmission de l'héritage au vrai Héritier, à Celui qui a acquis son droit à l'héritage par l'oeuvre qu'il a accomplie. C'est pourquoi aussi, quand ce livre des conseils de Dieu apparaît, le Fils aussi, qu'«il a établi héritier de toutes choses» (Hébreux 1: 2) entre sur la scène. Les Juifs avaient la coutume (comparez Jérémie 32: 11), quand il s'agissait de transmission de propriété, d'avoir deux livres, l'un ouvert, dans lequel se trouvaient les actes ou titres, et un autre scellé, qu'on gardait en réserve, afin de prévenir toute erreur: et ce livre que Dieu plaça dans la main de l'Agneau était un livre scellé, «scellé de sept sceaux».

«Et je vis un ange fort proclamant à haute voix: Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux?... Et moi je pleurais fort, parce que nul n'était trouvé digne d'ouvrir le livre, ni de le regarder» (versets 2-4). L'âme du prophète n'était pas préoccupée de la manière dont Dieu accomplirait ses desseins, car quand le coeur est près de Dieu, il ne cherche pas indiscrètement à pénétrer dans ce que Dieu lui cache, ce serait pécher; mais quand Dieu a des desseins qu'il veut nous révéler, ce serait un sujet de peine pour nous que de ne pas les connaître. Mais quelqu'un dira peut-être: sans doute le salut est une matière d'une importance capitale, mais n'est-il pas assuré? Oui, il est assuré; et s'il ne l'était pas encore pour quelqu'un, c'est lui, ce salut, qui doit être la première préoccupation. Mais une fois que je suis enfant, j'ai à coeur les intérêts de la famille, et aussi lorsque ce qui concerne le Premier-né est révélé je m'y intéresse, parce que mes affections sont réveillées par Lui. Il y a en effet des afflictions qui découlent de la relation elle-même dans laquelle on se trouve, comme il y en a qui découlent du fait qu'on est sauvé. S'occuper de la prophétie, avant que la grande question du salut soit réglée entre l'âme et Dieu, n'est que vaine curiosité; mais quand la conscience est en paix avec Dieu, les affections qui découlent des nouvelles relations dans lesquelles l'âme est placée, ont leur libre essor. Ces affections découlent de la relation elle-même, quel que soit le degré de la réalisation de celle-ci dans l'âme, dès que l'âme s'y trouve réellement placée, et avant qu'elle ait la connaissance de sa position. Il y a des personnes qui ont le coeur réellement tourné vers Dieu, sans qu'elles jouissent d'une paix bien établie. Job disait à Dieu: «Voici, qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en Lui» (Job 13: 15). Dieu, brisant sa volonté, l'éprouvait, l'humiliait, afin de lui apprendre ce qu'il était. Job avait pleine confiance en Dieu quoique son âme ne connût pas la vraie paix. Son coeur était tourné vers Dieu, et quand son âme trouva la paix, les affections du coeur, retenues jusque-là, s'épanchèrent, car je n'entends pas dire qu'il n'y ait pas d'affections jusqu'à ce que l'âme jouisse de la paix.

Mais quand la question du salut est vidée, les affections ont libre cours et l'âme en paix est ouverte pour apprendre, dans la communion avec Dieu, tout ce que Dieu s'est proposé de faire et qu'il va accomplir.

«Et l'un des anciens me dit: Ne pleure pas» (verset 5). On ne peut qu'être frappé de voir à quel point ces 24 anciens occupent la place qui appartient à l'Eglise auprès de Dieu — et combien leur culte est un culte *intelligent*. Ils sont toujours ceux qui sont les vases de la connaissance: ils ont été faits «rois et sacrificateurs». L'Eglise a une connaissance d'un ordre bien plus élevé que celle des prophètes qui introduisaient leurs messages par un: «Ainsi a dit l'Eternel». Les prophètes délivraient ce que le Seigneur leur avait communiqué, et, après l'avoir délivré, ils avaient eux-mêmes à en sonder le sens et la portée: «Il leur fut révélé, dit Pierre, que ce n'était pas pour eux-mêmes qu'ils administraient ces choses qui vous sont maintenant annoncées» (1 Pierre 1: 12). Et ainsi Jean, qui apparaît ici sous le caractère de prophète, n'a pas le même degré d'intelligence que les anciens, dans ce qu'il révélait: il a tout juste la lumière que Dieu donnait dans ce moment-là, — tout juste ce qui lui était nécessaire pour la délivrance de son message, et rien de plus. Mais maintenant que le Saint Esprit est venu et que la pleine révélation de la pensée de Dieu a été donnée dans la parole écrite, l'Eglise, comme telle, ayant «la pensée de Christ», non seulement connaît le message, mais a l'intelligence de la pensée de Christ au sujet de ce qui est révélé (comparez 1 Corinthiens 2).

Jean ne voit personne ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, qui soit digne d'ouvrir le livre ni de le regarder, et, on le comprend trop bien, il «pleura fort». Mais les anciens autour du trône? Pleurent-ils? Sont-ils troublés? — Les éclairs et les tonnerres les avaient laissés en parfait repos — et ici encore d'une voix sereine et calme nous entendons l'un d'entr'eux disant: «Ne pleure pas». Pouvaient-ils douter que Christ fût établi héritier de toutes choses? — Non seulement ils en avaient la glorieuse certitude, mais ils connaissaient Christ comme «le Lion de la tribu de Juda», comme celui qui avait toute puissance pour prendre possession de l'héritage. Les anciens savaient ce que c'était que la *rédemption*, et par conséquent ils avaient la parfaite et paisible assurance que ce «Lion» avait toute puissance pour ouvrir le livre et ses sept sceaux, pour révéler et accomplir les conseils de Dieu et pour porter le poids de cette gloire. Les deux choses qui appartiennent tout particulièrement à Christ, sont la puissance et la sagesse: «Christ, la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu» (1 Corinthiens 1: 24); et Christ fait participer l'Eglise à sa sagesse: «Il nous a été fait sagesse...» (1 Corinthiens 1: 30), — et il la fera participer à son pouvoir. N'est-ce pas là ce que nous présente, en type, l'histoire de Joseph? Quand Joseph est en prison, Dieu lui donne de la sagesse pour interpréter les songes; plus tard, nous le trouvons, à la droite du trône du roi, exerçant tout pouvoir. L'Eglise partagera le pouvoir avec Christ, car elle régnera avec Lui et elle partagera tout avec Lui, la gloire personnelle de la divinité exceptée; mais le temps de cette participation au pouvoir n'est pas encore venu pour l'Eglise, car je ne parle pas ici de la puissance spirituelle pour remporter la victoire sur le mal. Le temps présent est le temps où l'Eglise est appelée à manifester la sagesse dans l'intelligence des voies de Dieu: elle a le Saint Esprit dont le Seigneur a dit: «Quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité» (Jean 16: 13), mais l'Esprit agit par la Parole écrite, car la Parole écrite est le seul dépôt de la vérité de Dieu: c'est pourquoi l'Ecriture est le grand instrument dont Dieu se sert pour la communication de cette vérité, par l'enseignement de l'Esprit saint, quoique en même temps Dieu puisse trouver bon de se servir de différents canaux pour répandre ce qui est ainsi communiqué.

«Voici, le lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David a vaincu...». Là où les désirs du cœur sont formés par la pensée de Dieu, Dieu ne peut que satisfaire ces désirs. Si même ils sont exprimés par des pleurs, ils rencontrent infailliblement un: «Ne pleure pas», car Christ a accompli ce qui permet à la pensée de Dieu d'être communiquée à toute âme qui a soif. Jusque-là cette communication n'était pas possible, comme Christ le dit Lui-même «Bienheureux sont ceux qui voient ce que vous voyez! Car je vous dis que plusieurs prophètes et plusieurs rois ont désiré de voir les choses que vous voyez etc.» (Luc 10: 23, 24). Dès que l'oeuvre de la rédemption fut accomplie, Jésus s'assit à la droite de Dieu, le Saint Esprit fut envoyé sur la terre en témoignage de l'acceptation de l'oeuvre et de la personne de l'homme ressuscité qui était maintenant dans la gloire. C'est pourquoi partout où maintenant il y a un désir dans le cœur, selon Dieu, Dieu répond à ce désir et y satisfait dans la puissance de l'Esprit, car si Christ est révélé, la pensée de Dieu est aussi que «nous croissons en toutes choses jusqu'à Lui qui est le Chef, le Christ» (Ephésiens 4: 15); mais il faut un cœur humble pour la recevoir, car: «Il fera marcher dans la justice les humbles, et il leur enseignera sa voie» (Psaumes 25: 9).

«Voici, le lion qui est de la tribu de Juda, la racine de David». Juda était celui en qui les promesses avaient leur centre: Quand Jacob bénit ses fils, il dit: «Juda, quant à toi, tes frères te loueront» (Genèse 49: 8). La promesse générale, au commencement (Genèse 3: 15), était que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Plus tard toutes les promesses furent dévolues à la semence d'Abraham: «En ta semence seront bénies toutes les nations de la terre» (Genèse 22: 18). Le cercle devint toujours plus étroit: Juda fut choisi au milieu de ses frères, et après, la famille de David, comme il est dit du Sauveur: «Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père» (Luc 1: 32). Ce trône n'est pas un trône dans le ciel pour dominer sur la création, mais un trône sur la terre pour gouverner la terre. «Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants des hommes les uns des autres, il établit les bornes des peuples, selon le nombre des enfants d'Israël» (Deutéronome 32: 8).

Christ est appelé «le lion de la tribu de Juda», parce que c'est par puissance qu'il accomplira les conseils de Dieu. Il est aussi «la racine de David». Si nous considérons David comme type, et comme homme responsable, il a failli, et sa famille a fait comme lui; et l'homme a fait de même toutes les fois que Dieu l'a mis à l'épreuve dans une position qui dépendait de sa responsabilité. Mais Dieu ne peut pas faillir, et il faut qu'il suscite une semence à David selon sa promesse. A la fin de l'Apocalypse il est parlé de Christ comme de «la racine» et de «la postérité» «de David», mais avant qu'il puisse être manifesté comme étant «la postérité», il faut qu'il soit démontré «la racine»; car il est la racine et la source de toutes les promesses de Dieu: en Lui elles sont toutes «oui et amen», soit qu'il s'agisse de l'Eglise, ou d'Israël. Si David porte un fruit de bénédiction, il n'est cependant pas la racine, quoiqu'il puisse être le tronc: s'il porte du fruit, ce ne peut être que par Celui qui est «la racine».

«Et je vis au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des anciens, un agneau qui se tenait là, comme immolé». Le Seigneur apparaît ici avec les marques de son humiliation: «comme un agneau mené à la boucherie; comme une brebis muette devant Celui qui la tond, il n'a point ouvert sa bouche» (Esaïe 53: 7). Il revêt un caractère dispensationnel de la rédemption: il est «l'Agneau, qui est comme immolé»; il apparaît dans ce caractère d'humilité, de soumission, dans lequel il a souffert dans un monde de pécheurs; et là, se trouve le secret de la vraie puissance. Nous aussi, maintenant, nous habitons dans un monde où le mal règne, et nous sommes appelés à souffrir comme Christ a souffert, nous sommes appelés à savoir discerner ce qui est bien et ce qui est mal, et à souffrir plutôt que de céder un moment au péché.

Quoique l'Agneau soit un agneau souffrant par rapport à la terre, sa vraie place est toutefois sur le trône lui-même. Christ remplit toutes choses! Si je descends dans «les parties les plus basses de la terre» je l'y trouve; si je monte jusqu'au trône des cieux, je l'y trouve encore, et non seulement comme Dieu, mais comme Celui qui s'occupe du bien et du mal. Et qui est plus près de nous que Lui? Il a été au milieu de nous comme Celui qui sert, et Lui qui a lavé les pieds de ses disciples ne cesse pas de les servir, quoiqu'il n'ait pas pu demeurer avec eux sur la terre, il les sert néanmoins; et il viendra même encore, «et s'avançant, il les servira» (Jean 13: 1 et suivants; Luc 22: 27; 12: 37). Celui qui était un avec le Père, à qui, comme Fils, Dieu avait remis toutes choses, s'est anéanti Lui-même pour être le Serviteur! Depuis les hauts cieux jusqu'au plus bas de la terre, il n'y a rien qui ne soit rempli de la gloire du Seigneur, le Christ Jésus, excepté, hélas! le cœur misérable et vide d'un pécheur incrédule; il n'est pas un lieu, depuis le Calvaire jusqu'au trône de Dieu, qui ne soit rempli de l'amour et de la justice de Dieu; tels qu'ils ont été manifestés en Christ; et si nos cœurs savaient se reposer, sur cette précieuse, toujours puissante et glorieuse vérité, de quelle paix ne seraient-ils pas continuellement remplis? La paix de Dieu Lui-même nous garderait, car nous ne pourrions rencontrer ni lieu, ni circonstance, ni chagrin, ni souffrance, sans que nous y trouvions Christ, et si Christ est entre nous et la souffrance au lieu que la souffrance vienne se placer entre nous et Christ, nous reconnaitrions que la souffrance qui nous enveloppe est, sur toute la surface de la terre, la meilleure place pour nous, parce que toute souffrance, ainsi, nous rapprochera de Christ. Il n'y a pas de place intermédiaire: «les corps des bêtes dont le sang était porté par le souverain sacrificateur dans les lieux saints pour le péché, sont brûlés hors du camp» (Hébreux 13: 11-13), et si nous voulons jouir du sanctuaire dans le ciel intérieurement, il faut que au dehors nous portions la croix. Dieu était caché derrière un voile pour Israël, mais nous, nous avons «la liberté d'entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus»; en Christ, le voile est déchiré, et dans le ciel nous avons le trône et le temple pour part; — ici-bas la croix et l'Agneau. Ceux qui sont unis dans une céleste association à un Christ ressuscité doivent porter ici-bas l'opprobre d'un Christ crucifié et rejeté; la croix est leur part, parce qu'ils sont vivants et rendus agréables au dedans du

voile. Tout ce qu'il y a de précieux est renfermé là. L'Eglise apprend à voir le péché comme Dieu le voit; elle est amenée dans la lumière comme Dieu est dans la lumière; et purifiée du péché, elle est introduite dans le sanctuaire au travers du voile déchiré. Nous sommes séparés de la terre, si ce n'est pour autant que (comme Israël au désert) nous y sommes étrangers et pèlerins et dans la mesure selon laquelle, pratiquement, nous connaissons la croix ici-bas, nous jouirons de la communion de Christ là-haut dans les lieux célestes. La lumière remplit tout entre la croix et la gloire, nous ne pouvons nous trouver nulle part sans que nous y trouvions Christ, car pour la foi simple, pour la foi qui a l'oeil net, il n'y a pas de lieu possible entre la croix et la gloire, ou sur la terre, ou dans le ciel, qui ne soit rempli de Christ.

Quand la connaissance de ces choses est donnée à Jean, il voit «un Agneau comme immolé», et le pouvoir est donné à cet Agneau, car «les sept cornes et les sept yeux» sont la figure de la perfection de la puissance et de l'omniscience qui appartiennent à l'Agneau, avant qu'un seul sceau du livre soit ouvert. Avant le développement des desseins de Dieu, la personne du Fils nous est présentée: il en est précisément ainsi dans les voies de Dieu envers une âme, quand l'oeil de l'âme vient à être fixé sur la personne de Christ, l'âme trouve la paix, comme avant qu'elle puisse trouver cette paix par l'oeuvre de Christ, il faut qu'elle ait tourné ses regards vers la *personne* de Christ. Ainsi il en a été pour le brigand sur la croix, pour «la femme de la ville qui était une pécheresse» et qui pleurait aux pieds de Jésus. Il faut que le regard soit fixé d'abord sur la personne de Celui «qui a fait la paix», avant que l'âme puisse jouir de la connaissance de l'oeuvre qui a fait la paix. Avant tout et après tout, c'est *Lui-même* qui est présenté.

Nul ne pouvait ouvrir la livre, même le regarder, avant que l'Agneau, si je peux parler ainsi, n'eût illuminé ses yeux. Là est le secret qui donne de la paix et de l'assurance à l'âme dans l'étude de la prophétie; car si nous nous occupons de la prophétie sans Christ, nous pourrions bien peut-être la comprendre, mais elle ne sera pour nous qu'un nouvel ornement de notre esprit profane. Si au contraire nous étudions la prophétie avec Christ, il en sera Lui-même la clef, car s'il est le centre de la gloire qui est prête à être révélée, il en est aussi la clef, et ainsi avec Christ, l'étude de la prophétie sera pour la gloire de Dieu.

«Un agneau qui se tenait là comme immolé, ayant sept cornes, et sept yeux». Il est dit *sept* et non pas dix ou douze. Le nombre «sept» est l'expression de quelque chose de spirituellement complet: le nombre douze, l'expression de la perfection humaine dans sa puissance administrative; il y a eu douze apôtres, douze patriarches. Les «sept yeux» sont cette sagesse qui voit toutes choses; les «sept cornes» sont l'expression de la puissance. Une «corne» dans l'Ecriture est toujours, comme figure, le symbole de la puissance, qu'il s'agisse d'une personne ou d'un royaume. L'Agneau avait «sept cornes». Il avait aussi «sept yeux»; ou, comme nous venons de le dire, cette sagesse parfaite qui voit toutes choses et qui prend connaissance de toutes choses. La parfaite harmonie des Ecritures, apparaît ici de nouveau pour témoigner (si cela était nécessaire) de la divinité de ces Ecritures. Quelle intelligence humaine eût su sauvegarder et maintenir cette unité et cette harmonie entre des passages écrits à 2000 ans de distance? Mais Dieu est le véritable Auteur des Saintes Ecritures et sa pensée les remplit d'un bout à l'autre. «Les yeux du Seigneur, disent-elles (2 Chroniques 16: 9), regardent çà et là par toute la terre, afin qu'il se montre puissant en faveur de ceux qui sont d'un coeur intègre envers lui». Confiez-vous dans le Seigneur, et appuyez-vous sur Lui en toutes choses, faites tranquillement sa volonté, et il se montrera puissant en votre faveur. Ailleurs nous lisons: «Sur cette pierre qui n'est qu'une, il y a sept yeux»; cette pierre était la figure de l'établissement de l'autorité de Dieu à Jérusalem; et puis: «les yeux de l'Eternel qui vont çà et là par toute la terre, se réjouiront et verront la pierre du niveau en la main de l'Eternel» (Zacharie 3: 9; 4: 10). A côté de la vérité, générale de ce gouvernement providentiel de Dieu, nous voyons que, dans un temps futur, quand le vrai «Germe» est introduit, la perfection sera établie dans Jérusalem comme centre de la paix et de la bénédiction: les «sept yeux» seront là et se réjouiront. En attendant Dieu s'occupe de la terre, prenant connaissance de tout, et manifestant sa puissance en gouvernant toutes choses. Mais pour nous, notre position est de souffrir avec Christ, non pas de régner: «Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui» (Romains 8: 17). Ici, dans l'Apocalypse, les yeux de Dieu sont au milieu du trône dans le ciel; il n'est pas question du Père et des enfants, ni de Christ comme le Chef du corps et de ses membres, mais l'Agneau rejeté est assis sur le trône du jugement dans le ciel; il n'a pas encore pris possession de son trône terrestre, mais il est assis sur le trône du jugement «placé dans le ciel», ayant les yeux de la sagesse et de l'intelligence pour dérouler le livre des conseils de Dieu.

La personne de l'Agneau ayant été placée devant nos yeux, nous voyons maintenant l'Agneau prenant le livre. Avec quelle parfaite paix et quelle plénitude de puissance (car la toute-puissance est toujours calme et paisible) il prend le livre des conseils de Dieu pour le dérouler et l'accomplir! Quelle différence entre l'Agneau ici au milieu du trône, et l'Agneau quand, pour l'accomplissement des conseils de la grâce, il passe par cette heure terrible dont la seule pensée remplissait son âme de trouble et d'angoisse. «Maintenant mon âme est troublée, et que désiré-je...» (Jean 12: 27)? «Mon âme est, de toute part, saisie de tristesse jusqu'à la mort» (Matthieu 26: 38). Tous les flots de la colère de Dieu passèrent sur Lui pour notre pleine, parfaite et éternelle bénédiction. Le même Agneau, qui est ici au milieu du trône, a bu jusqu'à la lie la coupe de la colère, afin qu'il n'en restât pas une goutte de tourment ou de souffrance pour ceux qui le connaissent: Lui qui est l'Agneau immolé et en même temps la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, il a pu ainsi prendre le livre et dérouler et accomplir tous les profonds desseins qu'il renfermait.

«Et lorsqu'il eut pris le livre, les quatre animaux et les vingt-quatre anciens tombèrent sur leurs faces; et ils chantent un cantique nouveau, disant: Tu es digne de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux...» (versets 8-10). Nous retrouvons ici ceux qui sont «rois et sacrificateurs» pour Dieu; ils chantent un nouveau cantique, non plus la gloire du Dieu Créateur, mais les louanges du Dieu Rédempteur, car l'Agneau immolé est au milieu du trône. Si, au chapitre 4, la gloire du Seigneur Dieu le Tout-puissant a produit l'adoration, la gloire de l'Agneau rédempteur a ici la même puissance si la manifestation de la majesté de Dieu a produit un culte sans frayeur, ainsi ici les mêmes personnes qui ont célébré sa gloire, tombent sur leurs faces devant l'Agneau, la manifestation de sa gloire réveille les affections et les pensées de leurs coeurs. Celui qui est descendu si bas pour nous est l'objet de toutes les pensées et de toutes les affections du ciel; et s'il nous a faits rois et sacrificateurs, nous avons communion avec la pensée du ciel, maintenant déjà; et ce fait se lie de la manière la plus immédiate à notre vie de tous les jours. Si j'étais Juif, j'aurais besoin d'un prêtre; mais je suis chrétien et je ne pourrais jamais si fort méconnaître la rédemption, que de penser que j'aie besoin d'un prêtre, car moi je suis prêtre ou sacrificateur, et nous avons un grand Souverain Sacrificateur «élevé plus haut que les cieux» (Hébreux 7: 26), en sorte que nous allons directement au trône de grâce (Hébreux 4: 14-16), car par Lui, nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit (Ephésiens 2: 18). Si nous avons trouvé Christ, nous avons trouvé Dieu, — et n'oublions jamais cette grande et précieuse vérité, que nous avons été amenés à Dieu (1 Pierre 3: 18). Si nous permettons à quoi que ce soit, en dehors de Christ, de s'élever entre notre âme et Dieu, la gloire de Dieu sera obscurcie pour nos yeux. Christ est le grand Souverain Sacrificateur, et puisque Lui entre dans le lieu très-saint lui-même, nous y entrons; en sorte que nous sommes plus que de simples sacrificateurs qui ne pouvaient jamais dépasser le lieu saint: Nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, parce que Jésus y est; et si nos coeurs ne vont pas ainsi droit à Dieu en témoignage de la valeur du sang de Jésus, nous ravalons l'efficacité de l'oeuvre de Jésus (comparez Hébreux 10: 19-22). Autour du trône où est assis l'Agneau, tout est adoration, adoration de coeurs libres. Un enfant est sur un pied de liberté avec son père; il respecte son père, mais son coeur est libre et ouvert devant lui, sans crainte ni tremblement à l'égard de ce qui lui plaira. Il devrait en être de même dans nos relations avec Dieu: son amour est aussi parfait que sa gloire; — s'il nous approche de Lui pour que nous l'adorions, il approchera nos coeurs de lui dans la confiance de l'amour qui nous a amenés à Lui.

L'intelligence des anciens apparaît ici comme au chapitre précédent; leur culte est vrai et intelligent: «Tu es digne de prendre le livre, disent-ils, car tu as été immolé et tu nous as achetés pour Dieu par ton sang». A côté de la gloire de Christ comme Créateur, comme homme, comme Fils de Dieu, nous trouvons ici, dès que «l'Agneau immolé» paraît sur la scène, la gloire du Rédempteur. La rédemption éveille de nouvelles louanges; c'est elle qui manifeste tout ce que Dieu est. Si je pense à la sainteté de Dieu, qui ne peut pas supporter le péché, je la vois glorifiée dans la rédemption; si c'est l'amour pour les pécheurs qui me préoccupe, n'est-ce pas la rédemption qui en est la plus complète et parfaite expression? Si je considère la justice qui doit punir le péché, elle est apparue là encore. Dieu est glorifié dans ce livre, et dans son amour et dans sa sainteté, dans sa majesté, dans sa grâce, dans son jugement contre le péché: — Dieu répond à tout, a triomphé de tout, a tout mis en lumière dans cette grande oeuvre de la rédemption. Le Fils aussi y est glorifié pareillement, car si Adam n'avait jamais péché en mangeant le fruit défendu, Adam eût continué à vivre dans l'innocence, mais qu'eût été son obéissance en comparaison de l'obéissance de Christ, de cette obéissance jusqu'à la mort, à la mort même de la croix? Et le dévouement absolu de Christ, n'est-ce pas la rédemption qui nous le dit? — Dieu a été glorifié en Lui! «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu

est glorifié en Lui» (Jean 13: 31)! Toutes les différentes gloires de Christ sont manifestées dans la rédemption (comp. Jean 12). Combien les pensées de Dieu sont plus élevées que nos pensées (comp. Psaumes 40: 5)! Elles confondent toutes les pensées de l'homme; car quand les hommes disaient: «Aha! aha!» — et nous étions de ces hommes, — et quand l'inimitié des hommes contre le Fils de Dieu était manifestée en ce qu'ils le mettaient en croix, à ce moment-là, l'amour de Dieu a été à son comble: l'homme insultait Christ et le poursuivait de sa haine implacable, mais Dieu, à ce moment-là, accomplissait le salut, son amour s'élevait au-dessus de l'iniquité de l'homme sans rabaisser dans la plus petite mesure l'absolu de la sainteté divine; le péché était porté à son comble dans la crucifixion de Christ, mais il n'a fait que rehausser et donner un plus libre cours à cet amour divin qui à ce même moment sauvait des pécheurs perdus.

Ainsi, si nous avons pu voir le caractère du Lion de la tribu de Juda sauvegardé et maintenu dans toute son intégrité, Dieu n'abandonnant pas un iota de sa justice ou de sa sainteté, nous pouvons en même temps admirer et adorer la merveilleuse sagesse qui, par la réjection même du Lion de la tribu de Juda, amenait à Lui de pauvres pécheurs d'entre les Gentils. Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir, c'est pourquoi Israël sera rétabli, selon sa parole; mais Dieu, en attendant, ouvre le ciel au Juif et au Gentil; il n'ôte pas au Lion de la tribu de Juda la gloire qui lui appartient d'être la source future de la bénédiction pour Israël, mais il appelle toutes les familles de la terre à le célébrer comme Rédempteur. «Et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu, et ils régneront sur la terre» (verset 10)! Ils sont faits «rois» et «sacrificateurs»: ils n'ont pas seulement la joie d'être avec Dieu, comme nous avons vu, mais ils ont aussi la première place auprès de Dieu en puissance et dans l'adoration. Si la royauté place les saints dans la plus étroite proximité de Dieu en puissance, et que la sacrificature les place dans cette même proximité pour l'adoration, c'est la personne bénie du Christ — l'Agneau immolé — qui amène de pauvres pécheurs à de si précieux et glorieux privilèges, car Christ étant fait Roi et Sacrificateur, nous aussi nous sommes faits rois et sacrificateurs. Tout ce que Christ a été fait, nous le sommes faits, *en* Lui maintenant, au jour de la grâce, et *avec* Lui bientôt, au jour de la gloire. Nous jouissons déjà maintenant de ces choses dans nos âmes quand nous nous tenons, près de Dieu, mais nous sommes encore, par nos corps de péché et de mort, liés à la vieille création, et ainsi nous soupçons étant chargés (2 Corinthiens 5: 1-4): la présence du mal nous fait gémir. Mais quand le trône sera placé dans le ciel, ce sera pour délivrer tout ce qui est maintenant dans la servitude de la corruption, et pour l'introduire dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu — dans la liberté, non pas de la grâce, mais de la gloire (Romains 8: 17 et suivants). Maintenant, les âmes de ceux qui croient sont amenées à la liberté de la grâce; dans la gloire, nous serons délivrés du corps dans lequel nous soupçons. La puissance du Saint Esprit nous soutient maintenant contre les flots du mal, mais alors l'exercice de la puissance divine ôtera le mal, le Seigneur régnera. Si le Seigneur gouvernait maintenant d'une manière immédiate et directe, la misère et la corruption qui nous entourent de toute part, subsisteraient-elles? Sans doute Dieu règne en un certain sens, maintenant, et d'une manière tout particulièrement précieuse pour ses enfants, car les cheveux mêmes de nos têtes sont comptés; cependant, comme il est écrit: «Un même accident arrive à tous, au sage comme au fou» (Ecclésiaste 2: 14, 15). Mais quand Christ vient en puissance prendre les rênes du gouvernement de toutes choses comme Fils de l'homme, il distingue entre le juste et l'injuste, entre le mal et le bien: alors le méchant ne prospérera pas. Le soleil de grâce s'est levé dans nos coeurs et il est donné au juste, maintenant, de souffrir pour Christ; mais quand le soleil de justice se lèvera sur la terre, quand la puissance interviendra directement, alors un homme sera un abri contre la tempête (comparez Esaïe 32: 2). Maintenant l'homme ne sait pas où trouver un refuge, «les lieux ténébreux de la terre sont remplis de cabanes de violence» (Psaumes 74: 20); mais alors la terre se réjouira du fruit du règne de Christ. Maintenant nous sommes appelés à souffrir avec Christ, alors nous régnerons avec Lui (Romains 8: 17; 2 Timothée 2: 12; 1 Pierre 2: 19-21; Hébreux 11: 34-36 et suivants). Quand «les cieux régneront», alors les saints du Souverain prendront le royaume et régneront avec Christ. Nous n'aurons pas Christ pour régner sur nous, mais nous régnerons avec Lui; notre joie sera en Christ et avec Christ, mais notre position officielle sera de régner avec Lui.

«Et je vis et j'entendis la voix de beaucoup d'anges autour du trône et des animaux et des anciens, disant à haute voix: Digne est l'Agneau qui a été immolé» (versets 11, 12). Nous ne retrouvons pas dans les anges la même intelligence que nous avons vue dans les anciens. Les anges célèbrent la gloire et l'honneur de l'Agneau, mais nous ne les entendons pas, comme les anciens, motiver leurs louanges: ceux-ci en relation avec la création, disant d'abord: «Tu es digne... CAR tu as créé toutes choses»; et puis, en relation

avec la rédemption: «Tu es digne..., CAR tu as été immolé et tu nous as achetés pour Dieu». L'Eglise est bien plus rapprochée de Dieu que les anges, car elle est une avec Christ et nos corps sont les temples du Saint Esprit, ce qui ne peut jamais être dit d'un ange, quoique les anges soient infiniment au-dessus de nous comme créatures, excellant en puissance et qui font son commandement en obéissant à la voix de sa parole» (Psaumes 103: 20). Christ ne mourut jamais pour un ange, c'est pourquoi il ne prit pas la nature d'un ange, mais il fut fait homme pour des pécheurs (Hébreux 2: 16, 17); il n'envoya pas non plus le Saint Esprit à des anges, et quoiqu'ils excellent en force et soient plus élevés que nous en puissance, qu'est-ce que toute cette puissance en comparaison de la manifestation de la grâce de Christ à un pécheur? C'est dans la rédemption que Dieu est parfaitement glorifié; c'est pourquoi ce sont les rachetés auxquels Dieu donne la place la plus rapprochée de Lui, car en eux la rédemption est manifestée. Quelle grâce merveilleuse que celle qui a pu prendre de vils pécheurs dépravés, tels que nous sommes, et les placer plus près du trône que ces saintes créatures qui n'ont jamais péché et qui obéissent toujours à sa voix, «afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 7)! Est-ce que nos coeurs ne devraient pas être touchés par une telle grâce? Jamais nous ne pourrions comprendre la bonté de Dieu, si nous ne connaissons pas la valeur de la rédemption: les affections découlent de cette connaissance, et l'adoration en sera la conséquence. Le bégaiement d'un enfant est acceptable, mais nous devrions être capables de dire à un ange ce que Christ a fait pour nous et pourquoi il est si précieux pour nous. Nous serons associés avec Lui dans la présence même de Dieu; les anges seront tout autour du trône; ils savent ce que sont la puissance et la louange, car ils les rendent à Celui qui est assis sur le trône; ils voient la gloire de la personne de l'Agneau, mais ils ne savent rien de la rédemption; ce mot jamais ne passe par leurs lèvres. Tout a sa place dans les conseils de Dieu!

Au verset 13, toutes les créatures et toute la création se joignent au chœur universel, donnant louange, honneur, gloire et force à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau. Ils sont en relation éternelle avec cette gloire divine; ils n'adorent pas seulement Christ comme Dieu, mais comme l'Agneau. Il est «Dieu sur toutes choses», certainement; mais il revêt une gloire particulière comme Fils de l'homme, et cette gloire particulière que Christ a acquise par la rédemption, ne sera jamais effacée. Comme «l'Agneau», il la possédera toujours: louange à l'Agneau au siècle des siècles! Celui-là même que nous avons aimé, que nous avons vu des yeux de la foi, que nous avons touché comme Parole de vie, sera l'objet d'une adoration incessante et éternelle!

Nous apprenons quels sont les conseils et les pensées de Dieu à notre égard, quand nous voyons les rois et sacrificateurs dans la gloire éternelle: le privilège de l'Eglise, c'est qu'elle rend culte. Tels sont les conseils de Dieu envers nous; l'Eglise est si entièrement identifiée avec Christ que, lorsque Dieu va intervenir en jugement pour Christ, elle a sa place avec Lui dans le ciel. Si elle est son corps, l'épouse, il ne peut pas la laisser en arrière, elle qui est la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Le livre n'est pas ouvert, on n'entend pas les voix et les éclairs du jugement qui va tomber sur le monde, avant que nous soyons en parfaite paix autour du trône devant l'Agneau, rois et sacrificateurs pour Dieu, louant le Rédempteur, célébrant l'oeuvre glorieuse de la rédemption; et tandis que le flot montant du jugement détruit tout devant lui, et comme le déluge s'élève jusqu'aux plus hautes montagnes pour les couvrir et ôter tout lieu de salut, ceux qui sont «rois et sacrificateurs» chantent la gloire de cette rédemption qui les a délivrés de la colère qui vient.

Que le Seigneur nous donne de trouver dans ces choses qui sont le fruit de la Rédemption, non seulement la paix de l'âme, mais l'intelligence de tous les conseils du Dieu de gloire au sujet de l'Agneau Rédempteur!

Le repos de Dieu, le repos du chrétien - Epître aux Hébreux, chapitre 4

C'est une chose précieuse, quoique effrayante aussi dans un sens (effrayante toujours pour la chair), que de savoir que nous «avons affaire à Dieu» (verset 13); et pourtant il n'y a rien que nous oublions aussi facilement, ou que nous perdions de vue aussi vite. La tendance naturelle de nos coeurs est de fuir la présence de Dieu, de la haïr et de la craindre, comme l'enfant rebelle, qui fuit la présence du père dont il ne veut pas rencontrer le regard. C'est à Dieu que nous «avons affaire», toujours, à chaque instant, dans chaque détail de notre vie. Ceux qui regardent habituellement à des causes secondes, sont entraînés à une infidélité pratique, et, en quelque mesure, il en est de même chez les enfants de Dieu. Si nous nous arrêtons aux circonstances, nous perdons le sentiment «d'avoir affaire» à Dieu, car, que ce soit pour la bénédiction ou pour le profit de notre conscience, toujours est-il que c'est à Dieu, que nous «avons affaire».

Si nous cherchons le bonheur, où le trouverons-nous? Où trouverons-nous une félicité que rien n'altère ou n'empêche, que rien ne peut détruire, si ce n'est en Dieu? Il n'est pas seulement la source du bonheur, Il est le bonheur même. Les enfants de Dieu rencontrent, il est vrai, sur leur route, bien des bénédictions extérieures, et les inconvertis aussi en peuvent trouver, mais pour le chrétien, la force, la sécurité et la joie sont en ce qu'il «a affaire» à Dieu. Dieu est la source et le centre de ce qui le rend heureux.

Une fois que nous en sommes réellement venus à connaître Dieu, nous le connaissons comme étant amour, et alors, quoique nous soyons dans le désert, n'importe où et quelles que soient les circonstances, sachant que toutes choses nous viennent de Dieu, nous interprétons tout par son amour. Je puis être appelé à passer par la souffrance, l'affliction, l'épreuve, comme formant une partie de la discipline de Dieu, mais tout ce qui vient de Lui découle d'une source et d'une origine dans lesquelles j'ai confiance: je regarde à Lui à travers tout, et rien ne peut me séparer de son amour. Là où Dieu est peu connu, et où il n'y a par conséquent aucune confiance en Lui, on s'en prendra aux circonstances, et il y aura murmure et même révolte, et dans ce cas la conscience «d'avoir affaire» à Dieu, inspirera plus de terreur que de joie. L'apôtre Jean dit: «Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui» (1 Jean 4: 16).

N'est-il pas vrai que, pratiquement, nous nous arrêtons bien souvent aux circonstances, et que nous les considérons selon notre appréciation particulière et notre propre jugement? — Eh! bien, ceci est une preuve que nous ne vivons pas dans une pleine communion avec Dieu. Ce qui devrait nous occuper, ce ne sont pas les circonstances, mais ce que Dieu a en vue par leur moyen. La conscience aussi doit être exercée, car il est également vrai que, dans notre conscience, nous «avons affaire» à Dieu. Cela nous est d'un grand profit, quoique cela ne soit pas agréable. «Toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire» (verset 13); et après tout, chers amis, n'est-ce pas une bien grande faveur, que de savoir que rien n'échappe soit à la *main*, soit au *regard* de Dieu? Quelle tranquillité n'y a-t-il pas dans l'assurance que Dieu discerne chaque pensée de notre coeur, qui pourrait l'empêcher de nous bénir, ou qui affaiblirait notre communion avec Lui? Il pourrait y avoir quelque mal secret, agissant en nous (une de ces dix mille choses qui, tolérées, rendraient toute jouissance de Dieu impossible), et nous pourrions ne pas nous en douter; eh! bien, Dieu fait naître alors une circonstance qui nous fait voir le mal, afin qu'il puisse être ôté. Cela n'est-il pas une grande grâce? La circonstance ne crée pas le mal qu'elle manifeste, elle ne fait qu'agir sur ce qu'il y a dans le coeur et le mettre au jour. «Ayant affaire» à Dieu, Il nous donne d'apercevoir en nous un mal dont nous n'avons aucune idée, et dont nous ignorons l'existence. Dieu découvre «les *pensées* et les *intentions* du coeur» (verset 12); Il n'aurait aucun repos s'Il laissait en nous quoi que ce *fût*, qui pût mettre obstacle à notre amour, et à notre confiance en Lui, troubler notre paix et notre tranquillité. Mais le mal une fois mis à découvert, les circonstances sont perdues de vue, et le dessein de Dieu demeure seul en évidence.

Le coeur de l'homme cherche naturellement le repos, et le cherche ici-bas, taudis que, pour le chrétien, il n'y a pas de repos *ici-bas*; mais il est écrit: «Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu» (verset 9). Ces paroles sont à la fois une source de tristesse et une source de joie; — de tristesse pour la chair, parce que la

chair, cherchant toujours son repos sur cette terre, est destinée à être toujours déçue; — de joie pour l'esprit, parce que l'esprit, étant né de Dieu, ne trouve son repos que dans le repos de Dieu Lui-même, ainsi qu'il est dit: «s'ils entrent dans *mon repos*» (versets 3, 5). Dieu ne peut pas trouver son repos dans la corruption du péché; Il ne le trouve que dans ce qui est parfaitement saint, et par la raison que Celui qui trouve ainsi son repos, est amour et nous aime, Il nous fait comprendre qu'Il veut nous introduire dans son propre repos, dans son propre bonheur.

Une fois que l'âme a compris quel est ce repos de Dieu, que le coeur s'y est attaché, il y a une joie inexprimable à penser que l'amour de Dieu ne peut être satisfait, avant de nous avoir amenés dans un même repos avec Lui; et la conviction est là en même temps, que pour *nous*, il n'y a pas de repos ailleurs. Sans doute nous rencontrons quelques jouissances le long du chemin, mais du moment que nous nous y arrêtons, elles se changent, comme les cailles pour le peuple d'Israël, en poison (Nombres 11).

Lorsque nous perdons, pratiquement, la conscience que *notre repos* se trouve dans le *repos de Dieu*, et que nos regards se détournent de ce qui «demeure», nous nous mettons à chercher du repos ici-bas, et par suite il y a du malaise, du trouble, du mécontentement. Toutes les fois que nous rencontrons une chose à laquelle nous sommes portés à nous attacher, cette chose même devient une source de difficultés et de lutte, d'exercice et de fatigue pour le coeur. Dieu nous aime trop pour nous laisser nous reposer *ici-bas*.

Et vous, cher lecteur, ne cherchez-vous *votre repos* nulle autre part que dans le *repos de Dieu* Lui-même?

Quel est le secret du malheur et de l'inquiétude de tant de chrétiens? c'est qu'ils s'efforcent de trouver le repos ici-bas, et par suite, Dieu est obligé de discipliner et d'exercer leurs âmes, de permettre qu'une circonstance, peut-être, vienne entamer ce en quoi *la volonté propre* est intéressée, et découvre ainsi l'état réel du coeur. Les circonstances ne nous troubleraient pas, si elles ne rencontraient rien en nous qui s'oppose à Dieu; elles ne feraient que nous effleurer comme un vent léger. Dieu s'occupe en nous de ce qui entrave la communion et empêche que nous cherchions notre repos en Lui seul. La discipline est l'exercice continu et infatigable de l'amour, qui ne prend aucun repos, afin de nous introduire dans le repos même de Dieu. Si Dieu détruit notre repos ici-bas, s'Il change notre viande en poison, ce n'est qu'afin de nous faire entrer dans son *repos à Lui*, afin de nous donner ce qui répond à *ses désirs*, non pas aux *nôtres*. *Dieu se reposera dans son amour*.

«Car celui qui est entré dans son repos, celui-là s'est reposé de ses oeuvres, comme Dieu s'est reposé des siennes propres» (verset 10). Il ne s'agit pas ici de justification ou de paix de la conscience quant au jugement: ceci est une affaire accomplie. «Comme par la désobéissance d'un seul homme, plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi aussi par l'obéissance *d'un seul*, plusieurs seront constitués justes» (Romains 5: 19). C'est en cela qu'est notre repos, et qu'est le repos de Dieu. Et encore: «car par une seule offrande, Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). Sous ce rapport, le croyant s'est déjà entièrement reposé de ses oeuvres. Il a la paix par le sang de Christ. — La question concerne ceux qui *sont* justifiés, que Dieu a introduits dans sa famille, et qu'Il enseigne et prépare pour une plus entière jouissance de sa propre félicité. Si moi, comme père, je jouis d'une chose, il est impossible, si j'aime réellement mon enfant, que je ne désire pas qu'il jouisse de cette chose avec moi. Si donc nous qui sommes méchants agissons ainsi, combien plus notre Père qui est dans le ciel! Ce que Dieu désire pour nous, ainsi que nous l'avons vu (et ce sont là ses délices), c'est de nous faire jouir de tout ce dont il jouit Lui-même. Il nous a rendus participants de la nouvelle nature, afin que nous jouissions de cette nature. Les Hébreux avaient une tendance constante à retomber dans la recherche d'un repos terrestre, en un mot, à ne pas *vivre par la foi*, et nous voyons que le sujet sur lequel l'apôtre insiste principalement, c'est que le *repos de Dieu* n'est pas sur la terre, et que *Dieu* ne peut trouver *son repos*, tant que l'exercice de son amour est entravé. Ceci nous est démontré par différents passages, voyez les versets 3 à 8.

Quant à la condition même des Hébreux, quoique l'apôtre dise: «nous qui avons cru, nous entrons dans le repos» (verset 3), il n'était pas nécessaire de leur prouver, non plus qu'à nous quant à nous-mêmes, qu'ils *n'étaient pas dans le repos*. Il nous est dit qu'ils enduraient un grand combat de souffrances, qu'ils étaient offerts en spectacle par des épreuves et des afflictions, et qu'ils s'associaient à ceux qui étaient ainsi traités. Les circonstances étaient donc encore de nature à ce qu'on pût leur dire: «Vous avez besoin de patience, afin qu'ayant fait la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de la promesse» (Hébreux 10: 36). — Les

exhortations: « Craignons donc » (verset 1), et « appliquons-nous donc » (verset 11), ne s'accordent nullement avec un état de *repos*.

Il peut sembler étrange qu'à un moment nous soyons exhortés à une confiance implicite dans l'amour et la fidélité de Dieu, tandis qu'à l'autre il nous soit dit: « craignons donc qu'une promesse nous ayant été laissée d'entrer dans son repos, quelqu'un d'entre vous ne paraisse pas l'atteindre » (verset 1). C'est que Dieu ne cesse jamais de nous avertir, pour que la responsabilité envers Lui-même ne soit pas perdue de vue pendant que nous nous avançons vers le repos. S'il avait été question de justification, il aurait été dit: « *ne craignez point* », « *ne vous appliquez point* », car Christ a *tout accompli pour vous*. « A celui qui fait les oeuvres, le salaire n'est pas compté comme une grâce, mais comme une chose due » (Romains 4: 4). « La crainte » et « l'application » dont nous parlons, ne commencent que lorsque la question de la justification a été résolue, et résolue pour toujours; et il nous est enseigné qu'elles sont la conséquence de ce que nous « avons affaire » à Dieu. C'est parce que nous avons une entière confiance dans l'amour de Dieu et que nous connaissons la valeur du repos de Dieu, que nous *craignons* tout; non pas seulement les tentations et les embûches du chemin, mais toute oeuvre quelconque de la chair, qui pourrait se mettre entre nous et Dieu. Le bonheur nous est assuré au terme de notre course: il est « conservé », nous est-il dit, « dans les cieux pour nous » (1 Pierre 1: 4); mais la conscience parle ainsi: « Comment ferais-je un si grand mal et pécherais-je contre Dieu » (Genèse 39: 9)! C'est par la *foi*, que nous sommes « gardés par la puissance de Dieu pour un salut qui est prêt à être révélé aux derniers temps » (1 Pierre 1: 5). La *foi* réalise la présence de Dieu. Il y a donc cette *sainte frayeur*; — nous nous conduisons « avec *crainte* durant le temps de notre séjour ici-bas » (1 Pierre 1: 17).

Paul, en écrivant aux Philippiens dit: « Frères, pour moi je n'estime pas avoir atteint le but; mais je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant, *je cours, regardant au but*, vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus »; et encore: « *si en quelque manière que ce soit*, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts » (Philippiens 3: 13, 11). Etait-ce parce que Paul ne voyait pas la certitude du but? Nullement; mais il voyait le chemin aussi bien que le but, en même temps que toutes les difficultés de la route. Paul craignait beaucoup tout ce qui pouvait le distraire dans sa course, ou l'entraîner pour un moment en arrière (la chair, quand elle est écoutée, produit toujours cet effet), et il ajoute: « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et considérez ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous. Car plusieurs marchent, desquels je vous ai souvent dit, et maintenant je le dis en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ, desquels la fin est la perte, le dieu desquels est leur ventre, et desquels la gloire est dans leur honte, lesquels ont *leurs pensées aux choses terrestres* » (Philippiens 3: 17-19).

Cette *sainte frayeur* étant en nous, et la promesse qui nous est donnée étant celle d'entrer dans le repos de Dieu, nous savons où aboutit la route; mais nous nous « appliquons » par conséquent « à entrer dans ce repos-là, afin que personne ne tombe en imitant une semblable incrédulité » (verset 11). La grâce préviendra ce résultat; mais pour celui qui n'est chrétien que de nom, c'est à cela que la chair — l'oeuvre de la volonté propre — doit infailliblement le conduire.

La « crainte » est le témoignage le plus vrai de la réalité de la vie chrétienne. Un incrédule n'a, à proprement parler, aucune frayeur de Satan; mais, s'il n'est pas complètement endurci, il aura une grande frayeur de Dieu. L'enfant de Dieu n'a aucune frayeur de Dieu, tandis qu'au contraire il craint beaucoup Satan. Jésus, en parlant de ses brebis, dit: « Elles ne suivront pas un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui; parce qu'elles *ne connaissent pas la voix, des étrangers* » (Jean 10: 5). Elles se méfient de tout, sauf de la *voix bien connue* de leur propre berger (Jean 10: 27); et par-dessus tout, elles ont peur du loup, sachant qu'elles sont faibles. Nous avons à veiller contre tout ce qui obscurcirait notre vue de la gloire, ou rendrait notre oeil moins simple quant à Dieu, quelque précieux ou quelque digne d'estime que cela pût nous paraître, car nous serions rapidement entraînés loin de Dieu. Là où l'oeil est simple, tout le corps est plein de lumière, et par suite, le moindre mal est découvert, ainsi que le moindre obstacle à ce que nos affections soient fixées, simplement et sans partage, sur Dieu seul.

Ce n'est donc pas que nous ayons quelque incertitude quant à l'amour de Dieu, mais c'est parce que nous sommes *certain* d'être dans le désert, que nous devons « craindre » et nous « appliquer ». Le chrétien sait que cette terre est « déserte, altérée et sans eau » — mais dès qu'il se trouve en la présence de Dieu,

son âme est nourrie comme de moelle et de graisse, et il lui est donné de se désaltérer au fleuve, des délices de Dieu. La délivrance hors du pays d'Egypte nous conduit dans le désert, et si nous n'y avons pas Dieu, nous n'y avons rien. Il n'y a rien dans ce monde si vaste, ni dans ce qui est de ce monde, qui puisse satisfaire le nouvel homme, comme il n'y a rien dans le ciel qui puisse satisfaire l'homme inconverti. Si nous perdons de vue l'oeil et la main de Dieu, il ne nous reste que notre propre esprit insensé, et autour de nous les sables du désert. — On peut dire à un chrétien: Le repos sera doux à la fin! — Ah! répondra-t-il, il ne me suffit pas de savoir que bientôt je serai avec Dieu, j'ai mon repos en Lui déjà *maintenant*, je connais Dieu *maintenant*, je jouis de sa présence *maintenant*; je ne puis être satisfait si je n'ai pas Dieu comme ma portion *présente*, et je crains extrêmement tout ce qui pourrait s'interposer entre Lui et moi! Le regard étant fixé sur Dieu et l'âme se reposant en Lui, ce n'est pas seulement le but, ce sont aussi les *voies* qui occupent le coeur, et qui deviennent les moyens de communication avec Dieu.

Tout nous dit, chers amis, que notre repos n'est pas ici-bas. Ce n'est pas le repos que de craindre, parce qu'on est dans le désert avec un coeur prompt à abandonner Dieu. Ce n'est pas le repos que d'avoir à combattre Satan. Le travail n'est pas le repos. «Il reste donc un repos pour le peuple de Dieu» (verset 9).

Il y a, de plus, l'activité et la diligence du nouvel homme dans sa sphère propre, et il est d'une grande importance que nous nous employions avec ardeur à ce qui forme notre part à nous. L'Eglise a besoin de savoir qu'elle a sa part à elle, son propre champ de travail. «Il y a beaucoup à manger dans les terres défrichées des pauvres: mais il y a tel qui est consumé par faute de règle» (Proverbes 13: 23). Lorsque nous sommes pauvres en esprit et que nous nous «appliquons» à entrer dans le repos de Dieu, nous découvrons, dans les richesses de Christ, une réalité dont bien des chrétiens n'ont aucune idée. N'avons-nous pas une sphère de travail dans laquelle notre vie soit intéressée? Les hommes de ce monde ont leurs intérêts propres qu'ils poursuivent et qui les occupent, et la vie de Dieu en nous n'a-t-elle pas des ressources qui la consolident, pas de richesses en Christ dont elle puisse se nourrir? Sans doute. «Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger» (Hébreux 13: 10). Nous avons devant nous une carrière, dans laquelle la vie divine qui nous est communiquée trouve à exercer les facultés qui lui appartiennent, et rencontre les ressources qui lui sont nécessaires. — L'Eglise a ses jouissances propres, ses intérêts, ses richesses, sa sphère d'existence et d'affections; elle a ses propres motifs; en un mot, elle a son monde à elle, dans lequel il y a du fruit pour Dieu. — Et vous, cher lecteur, avez-vous la conscience de posséder cette part particulière, et trouvez-vous votre bonheur à sonder les richesses de Christ et les témoignages de la bonté de Dieu qu'elle renferme? Tout ce que nous avons reçu jusqu'à présent, ne nous est donné que pour que nous obtenions davantage encore, et n'est qu'un moyen de parvenir à ces trésors dont on ne peut sonder l'immensité.

Le saint travail de rechercher les richesses qui sont en Christ, nous garde dans le sentiment vivant de tout ce que nous avons en Lui, et par conséquent rend nulles toutes les autres choses. En ayant le coeur attaché à Christ, nous serons capables de résister à la tentation et au péché, car ce n'est pas en pensant à ce qui nous est un sujet de tentation que nous aurons de la force contre elle; ce n'est pas en permettant à notre esprit de s'y arrêter, quand même ce serait en nous efforçant de combattre. Notre privilège, c'est d'être occupés de Christ et c'est ainsi que nous serons victorieux. Notre liberté consiste à n'être jamais, et plus jamais, esclaves du péché; c'est une délivrance par laquelle nous sommes capables de servir Dieu, sans obstacle de la part de la chair. Nous n'avons pas besoin de liberté pour la chair, mais de liberté pour le nouvel homme, afin de faire la volonté de notre Père. Si quelque chose avait pu ôter la liberté au Seigneur Jésus, lorsqu'il était sur la terre (ce qui naturellement était impossible), cela n'aurait pu consister qu'à L'empêcher de faire la volonté de son Père.

Parler de «crainte» et «d'application» ne semble pas peut-être mentionner un privilège, pourtant c'en est un bien réellement; et parce que nous manquons si fréquemment dans ces choses, c'est encore un privilège précieux de savoir que Dieu sonde le coeur et agit envers la conscience, et que «toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire» (verset 13). — Si nous ne nous jugeons pas nous-mêmes, Dieu nous jugera, mais «quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde» (1 Corinthiens 11: 32).

N'est-ce donc pas une source de tranquillité pour un coeur réellement affectionné à la sainteté, de savoir que Dieu viendra et balayera la maison, pour que rien ne reste qui puisse offenser ses regards, ou

nous empêcher de marcher dans la lumière dans laquelle Il demeure? La grâce enhardit le saint de l'ancienne Alliance jusqu'à dire: «Sonde-moi, ô Dieu! et considère mon coeur, éprouve-moi et considère mes discours, et regarde s'il y a en moi quelque mauvaise voie, et conduis-moi dans la voie éternelle» (Psaumes 139)! Quelle confiance merveilleuse! et Dieu nous sonde en effet par le moyen de sa Parole. Il nous montre le mal par sa Parole. Tel est l'usage que l'Esprit en fait. «Car la Parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du coeur» (verset 12).

Nous sommes amenés dans la présence de Dieu; Dieu en un mot nous parle. Il sonde nos coeurs, même dans les témoignages les plus doux de sa grâce, et puis, quand Il a mis à nu le mal, nous en parle-t-il en jugement, comme devant nous être imputé comme péché? Non; il dit: Il y a ici quelque chose qui ne s'accorde pas avec mon amour, qui ne le satisfait pas.

Si nous avons négligé de nous juger par la Parole, la discipline peut être devenue nécessaire pour nous rappeler à nous-mêmes; toutefois il est doux et rassurant d'avoir affaire à *Dieu*. Peut-être avons-nous cherché notre repos ici-bas; peut-être avons-nous fini par nous y établir, trouvant une patrie dans le désert; — alors Dieu agit pour nous détacher, nous déraciner; — à moins qu'Il ne juge bon de nous abandonner à nous-mêmes pour un temps, afin que nos chutes réitérées réveillent notre conscience assoupie. Et quand une chose nous met dans la perplexité et nous éprouve, disons-nous: *c'est à Dieu que j'ai affaire*, que veut-il de moi? Dès que le coeur est amené dans la présence de Dieu, tout est dit: il y a soumission. L'âme se trouve en communion avec Dieu au sujet de la difficulté même, et tout est paix.

Ce n'est pas le repos que d'être sondé et éprouvé; c'est que le repos, Dieu en soit béni, n'est pas ce qui nous attend sur la terre. La sainteté de Dieu ne permet pas que nous trouvions notre repos là où il y a du péché, comme son amour ne veut pas que nous le trouvions là où il y a de l'affliction. Il nous «reste un repos», *le repos de Dieu Lui-même*. Dans le *repos de Dieu* il n'y aura ni péché, ni angoisse, ni souffrance d'aucune nature; Dieu lui-même sera là, et nous nous reposerons en Lui. Si seulement nous connaissions un peu plus le bonheur qu'il y a à s'abreuver à la plénitude de l'amour de Dieu, les circonstances présentes nous seraient comme rien! Oui, si nous entrions davantage dans les desseins de Dieu à notre égard, nous dirions: qu'Il agisse envers nous, qu'Il nous châtie, qu'Il déracine nos coeurs autant qu'Il le veut, mais que seulement nous soyons dans une entière communion avec Lui!

Ah! ne nous contentons pas d'une mesure chétive, de jouissances chétives, de n'être qu'un peu béni; mais hâtons-nous en avant, que nos yeux soient fixés droit devant nous, et cherchons, par la puissance de l'Esprit, à réaliser tout ce qui est à nous en Jésus.

Jésus, la résurrection et la vie

«Jésus lui dit: je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu cela?» (Jean 11: 25, 26).

Ce chapitre de l'Évangile de Jean nous présente de la manière la plus frappante les sympathies parfaites du Seigneur envers les siens dans toutes les épreuves et les vicissitudes de leur vie, même à l'égard des souffrances que la mort a introduites; et de plus, il met en relief l'amour du Seigneur et sa puissance sur la mort. Nous y apprenons ce que l'énergie, *la plus grande* énergie du mal, peut faire contre ceux qui sont les bien-aimés du Seigneur et, en même temps, comment Jésus annule complètement cette énergie du mal dans l'énergie et la force de sa puissance. La Parole met à la fois devant nous et le résultat complet du pouvoir de Satan, et le triomphe parfait du Seigneur sur ce pouvoir.

La mort est le résultat du pouvoir de Satan: en introduisant le péché dans le monde, Satan y a introduit la mort, car «les gages du péché, c'est la mort», le comble du pouvoir de Satan (voyez Romains 5: 12; 6: 28). Satan introduisit le péché et la mort, au commencement, et il les introduisit par la *ruse*, car «il est menteur dès le commencement et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui» (Jean 8: 44). Ce que Satan a été, il l'est toujours; il est appelé «le Serpent ancien», «le séducteur»: il séduisit Eve; il est menteur et le père du mensonge (Apocalypse 12: 9; 20: 2; 2 Corinthiens 11: 3; Jean 8: 44); et ayant menti, il devint meurtrier du premier Adam et, dans un certain sens, meurtrier du second Adam. Il a été, et il est *menteur*: c'est là son caractère; il est en tout exactement le contraire de Christ et opposé à Christ, qui est *la vérité*: il est le destructeur de la vie, Christ donne la vie; il est l'accusateur des frères, Christ leur Avocat, leur Médiateur; il est le père du mensonge, Christ la vérité de Dieu. Il apparaît d'abord comme menteur; puis en dénaturant la vérité et le caractère de Dieu, il devient meurtrier des âmes des hommes: il introduit la mort, la mort qui est l'expression et la mesure de son pouvoir; — Christ est venu pour détruire celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable (Hébreux 2: 14).

Le diable tue les âmes en faussant la vérité de Dieu (Genèse 3), et, à ce trait, nous apprenons sa subtilité: il introduit le mensonge et la mort par le moyen de la vérité de Dieu, en ne présentant celle-ci qu'en partie; et étant ainsi d'abord menteur, il devient meurtrier. Les hommes ne connaissent pas les profondeurs de tromperie dont Satan fait usage: son plan n'est pas de mettre en avant dès l'abord une fausseté grossière et intelligible, qui porte sur son front même l'empreinte du mensonge. Tout au contraire, ce qu'il avance, il le couvre de l'apparence de la vérité, de la forme de la vérité, en mêlant son mensonge en un certain sens avec la vérité. C'est ainsi qu'il séduisit Eve par sa ruse, et par elle Adam. Pour leur faire désirer et manger le fruit défendu, il leur dit sans doute un mensonge flagrant: «vous ne mourrez nullement!» mais il ajouta aussitôt: «vous serez comme des dieux sachant le bien et le mal» (Genèse 3: 4, 5), et cela était vrai *en partie*, puisque, un peu plus loin, au verset 22, nous entendons Dieu lui-même, disant: «Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal». Avec tous les dehors de la bonté et de l'intérêt, Satan couvre son mensonge par ce qui était partiellement vrai, tout en cachant en même temps à l'homme la partie de la vérité qu'il lui était le plus important de connaître, savoir les conséquences qui résulteraient pour lui de l'acte auquel il était sollicité. Oui, Satan cache à l'homme que les gages du péché, c'est la mort; il ne présente pas simplement à l'homme ce qui est faux, mais il tente l'homme en mêlant à son mensonge une apparence ou une partie de vérité, et par ses appâts mortels, de *menteur* il devient *meurtrier*. Voilà comment a été introduit le pouvoir du mal, dont la mesure est la mort: car «le péché étant consommé engendre la mort» (Jacques 1: 15).

Nous allons voir maintenant que le Seigneur a affronté et vaincu ce pouvoir par un pouvoir supérieur. Satan essaie de résister au Seigneur et d'établir son pouvoir en opposition avec celui du Seigneur. L'histoire de Job nous en offre un exemple, permis par Dieu pour le bien de son serviteur et pour notre profit; elle nous montre jusqu'où va ce pouvoir de Satan et dans quelles limites il est circonscrit par la toute-puissance de Dieu. Nous lisons «qu'un jour que les enfants de Dieu vinrent pour se présenter devant Jéhovah, Satan aussi entra parmi eux; et Jéhovah dit à Satan: «D'où viens-tu? Et Satan dit: Je viens de courir sur la terre et de m'y promener» (Job 2: 1, 4). Remarquez, frères, que Satan nous est représenté comme «courant sur la terre et s'y promenant», comme «rôdant autour de nous et cherchant qui il pourra dévorer» (1 Pierre 5: 8);

et s'il en est ainsi, nous avons besoin d'une grande prévoyance; il faut que nous sachions veiller et prier. Mais Dieu veut que nous sachions en même temps que ce pouvoir de l'Adversaire est un pouvoir permis, circonscrit, restreint et subordonné à la volonté de Dieu. C'est *Dieu* qui permet à Satan de toucher aux biens de Job: «Voici, tout ce qu'il a est en ton pouvoir», mais *Dieu* ajoute: «Seulement ne mets pas la main sur *lui!*». Dieu permet, et il limite la permission: Satan ne peut aller au delà de ce que Dieu a permis.

Dès que Dieu lui en a laissé la liberté, Satan est à l'oeuvre: «les boeufs labouraient et les ânesses paissaient tout auprès, et ceux de Seba se sont jetés dessus et les ont pris et ont frappé les serviteurs»; et encore: «le feu est tombé des cieux et a embrasé les brebis et les serviteurs, et les a consumés...», et: «tes fils et tes filles mangeaient et buvaient... et voici, un grand vent s'est levé dans le désert et a heurté contre les quatre coins de la maison, qui est tombée sur les jeunes gens, et ils sont morts» (Job 1: 14-17). La puissance de Satan est effrayante, mais le pouvoir souverain de Dieu la domine absolument: Dieu permet que Satan s'en prenne aux biens de Job, mais il ajoute: «seulement ne mets pas la main sur *lui!*», rendant ainsi Job lui-même *invulnérable*. Plus tard il permet à Satan d'étendre plus loin son pouvoir et de frapper le corps de Job, mais il l'arrête encore ici, disant: «seulement ne touche pas à sa vie!». Dès que Dieu a permis, Job est frappé d'un ulcère malin depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, mais sa vie est préservée, et toute la puissance de Satan ne peut la toucher, et quand les afflictions eurent achevé l'oeuvre pour laquelle le Seigneur les avait permises, elles furent ôtées, car nous apprenons que «le Seigneur bénit le dernier état de Job plus que le premier» (Job 42: 12).

Nous pourrions citer plusieurs exemples de la même nature pour montrer le pouvoir de Dieu dominant le plus grand pouvoir de Satan: ainsi au chapitre 8 de l'Evangile de Luc nous trouvons un homme dans lequel plusieurs démons étaient entrés: c'est pourquoi il s'appelait Légion; il ne portait point d'habits, il demeurait dans les sépulcres nuit et jour et se meurtrissait avec des pierres, personne ne pouvait le tenir lié, car il brisait ses liens et était emporté par le démon dans les déserts; mais Dieu le gardait, et quel que fût le degré de son asservissement à Satan, Dieu, dans les voies de sa grâce, l'avait gardé au désert et n'avait pas permis qu'il fût entraîné dans l'abîme, là où il eût été hors de la portée de la grâce. Toute l'affreuse puissance de Satan ne put l'amener jusque-là: devant Jésus, les démons reconnaissent le pouvoir suprême et souverain du Dieu vivant et ils prient Jésus de leur permettre d'entrer dans les porceaux.

Au chapitre 3 du prophète Zacharie, nous trouvons un autre exemple de cette limitation du pouvoir de Satan et de son impuissance contre ceux que Jésus s'est engagé à défendre. Satan apparaît ici comme «l'accusateur des frères» (comparez Apocalypse 12: 10), osant, dans son opposition, affronter le Seigneur Jésus dans l'exercice de sa sacrificature. Jehoshua, type d'Israël, se tient devant l'ange du Seigneur, et Satan s'y tient également comme son accusateur: les accusations de Satan pouvaient être fondées et réelles en un sens, mais ayant été écartées par la toute-puissante grâce, elles ne sont pas reçues par le Seigneur pour amener Jehoshua sous la condamnation: l'Eternel tance Satan, disant: «N'est-ce pas ici un tison retiré du feu?». L'office du Seigneur Jésus et celui de Satan sont ainsi mis en contraste l'un avec l'autre: Satan est l'accusateur, qui a le pouvoir de la mort; Jésus, le sacrificateur qui intercède, celui qui donne la vie; l'un est le menteur dès le commencement, l'autre l'éternelle vérité; l'un fait effort pour tenir le monde loin de Celui qui est le prince de la vie, et il exerce son pouvoir sur «les enfants de désobéissance» (Ephésiens 2: 2, 3); l'autre, le Fils de Dieu, est venu au monde pour détruire les oeuvres du diable et pour faire passer les âmes du pouvoir de Satan sous le pouvoir du Dieu vivant (1 Jean 3: 8; Colossiens 1: 13; Actes des Apôtres 26: 18; Hébreux 2: 15).

Comme nous l'avons fait déjà remarquer, Satan acquit son pouvoir usurpé sur l'homme dans le premier Adam, en présentant le mal sous une apparence de vérité: l'homme s'est élevé lui-même, il s'est confié à sa propre sagesse: il a abandonné Dieu pour se confier à Satan, et ainsi il est tombé sous la puissance de Satan; il est devenu «ténèbres», spirituellement, et Satan est «le gouverneur des ténèbres de ce siècle» (Ephésiens 6: 12). Et comme il a acquis ce pouvoir, il l'exerce, non en présentant le mal sous sa réelle et hideuse forme, mais en le cachant sous une forme plausible et insinuante: il couvre le mal de l'apparence de choses désirables pour rendre sage (comparez Genèse 3: 5, 6), et si l'homme est amené à échapper réellement à ses pièges artificieux, c'est en devenant fou aux yeux du monde et en se jugeant tel lui-même. Le résultat du péché, c'est la mort, cette punition dont l'homme avait été menacé quand Dieu lui avait dit: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement» (Genèse 2: 17)! L'homme mangea du fruit de l'arbre, et il se vendit ainsi à celui qui avait le pouvoir de la mort, le diable.

Or, maintenant, Christ a été manifesté comme le Prince de la vie, et en opposition contre Lui, Satan s'efforce d'aveugler les pensées des hommes pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ ne resplendisse pas pour eux (2 Corinthiens 4: 4); et si leurs yeux, en dépit de lui, ont été ouverts et qu'ils aient eu pour refuge de saisir l'espérance qui leur est proposée (Hébreux 6: 18, 19), Satan cherche encore à troubler leur communion avec Dieu et leur jouissance de son amour; il cherche à obscurcir leur voie, et à faire obstacle, autant qu'il est en lui, par ses conseils ténébreux, à l'exercice de la sacrificature et de l'intercession de Christ et au témoignage de l'Esprit dans les âmes. Mais pour faire face à toutes les armes de ce pouvoir destructeur, nous *avons* Jésus qui a traversé les cieux, toujours vivant pour intercéder pour nous à la droite de Dieu; et par l'énergie du Saint Esprit qui demeure en nous, nous sommes rendus capables de soutenir une lutte victorieuse, quoique pénible, avec toutes les tentations qui nous sollicitent au dedans.

Le récit de la mort et de la résurrection de Lazare, qui fait le sujet du chapitre 11 de l'évangile de Jean qui nous occupe ici, démontre le pouvoir du Seigneur Jésus, qui rend vain le plus grand pouvoir de Satan dans la complète victoire sur ce par quoi Satan avait manifesté son triomphe sur l'homme. Ce plus grand pouvoir de Satan, c'était la mort: mais ici, nous voyons ce pouvoir absolument soumis à un pouvoir supérieur que Jésus vient manifester à Béthanie dans la personne de Lazare. Marthe, la soeur du mort, dit à Jésus: «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne fût pas mort; mais, même maintenant, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. Jésus lui dit: ton frère ressuscitera» (versets 21-23). Dieu avait dit au commencement à Adam: «Tu mourras de mort», et ce pouvoir de la mort avait été senti et reconnu, il avait pesé sur l'homme, et il ne fût pas ôté et il ne pouvait pas l'être, même pour ceux que le Seigneur aimait, si ce n'est par le pouvoir de Celui qui avait parlé au commencement. Rien, en effet, ne peut arrêter la mort que la présence du Seigneur Jésus Christ qui est «la résurrection et la vie». Jésus dit à Marthe: «Ton frère ressuscitera»; Marthe répond: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour». Jésus lui dit: «Je suis la résurrection et la vie: celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu *cela*?»

Jésus est devenu la résurrection et la vie de son peuple de deux manières: d'abord, quant à la rédemption des gages du péché, ayant payé, lui juste, pour les injustes, tout ce qui, pour leurs transgressions, était dû à la justice éternelle; ensuite, quant à l'unité des siens avec Lui qui est la véritable vie de tout ce qui existe. Le Seigneur Jésus revendique ici ce pouvoir pour lui-même, directement et personnellement: «Je suis la résurrection et la vie!». Mais nous voyons en même temps dans quel sens il parle ici de ce pouvoir qui lui appartient, de ressusciter ses créatures; car il restreint l'application de ce pouvoir à ceux qui croient: «*Celui qui croit en moi*, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et *croit en moi*, ne mourra jamais». C'est de la foi en Lui que tout dépend ici: «parce que je vis, vous aussi vous vivrez», dit-il à ceux qui croient en Lui: ils sont les «*fils de la résurrection*» et cette bénédiction découle pour eux de leur union avec Jésus par l'habitation de l'Esprit de vie en eux, selon qu'il est écrit: «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous» (Romains 8: 11).

Nous voyons ici la cause spéciale et particulière de la différence que Dieu fait ainsi en faveur de ceux qui croient: ils sont «*enfants de Dieu*» et par conséquent «*fils de la résurrection*»; ils se trouvent devant Dieu dans une condition entièrement différente de celle des enfants du monde. Tous les hommes, sans doute, ressusciteront certainement au grand jour général des rétributions, mais ce fait est bien distinct de la puissance vivifiante de la vie qui nous est communiquée en vertu de notre union avec Christ. Tout genou fléchira devant Jésus, de ceux qui sont aux cieux, de ceux qui sont sur la terre ou des puissances des ténèbres; justes et injustes, hommes, anges, principautés et puissances, — tous confesseront qu'il est Seigneur quand il apparaîtra; et le diable sur la terre, à sa première venue déjà, lui rendait ce témoignage; «*Es-tu venu ici avant le temps pour nous tourmenter*» (Matthieu 8: 29)?

Il y a, en effet, un temps fixé, dont les démons même ont conscience, un temps où le jugement, dans toute sa portée, tombera sur eux. Quand le Seigneur était sur la terre, ils le priaient, disant: «Ne nous commande pas d'aller dans l'abîme» (Luc 8: 31). Quoique démons, et possédant le pouvoir qui appartient à ceux qui sont tels, ils reconnaissaient quelqu'un devant qui ils étaient impuissants; mais le temps vient où Jésus, devant qui les démons, au jour de son humiliation, se sont prosternés, liera les démons de chaînes éternelles et les empêchera de rôder davantage (comparez Job 1: 7; 2: 2; 1 Pierre 5: 8). Eux-mêmes sur la

terre, lors de son abaissement, ils ont reconnu ce pouvoir tout-puissant dans la personne de Jésus Christ, et sous la terreur qu'il leur inspirait, ils ont supplié Jésus, disant: «Ne nous tourmente pas avant le temps!». «Ne nous commande pas d'aller dans l'abîme!». Jésus Christ est Seigneur de tous; son autorité s'étend et s'exercera sur tous les impies aussi bien que sur les saints; «en la résurrection» ils seront tous soustraits au pouvoir de Satan. Mais la résurrection dont Jésus parle ici est particulière aux siens: «Je suis, dit-il, la résurrection et la vie!». «Je sais, dit Marthe, qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour». Mais quelle consolation ce fait que Lazare ressusciterait au dernier jour pouvait-il donner à Marthe, puisque, en ce jour-là, le plus impie des pécheurs ressuscitera également? La bénédiction dont Jésus entretenait Marthe, c'est que là où Christ est devenu la vie de l'âme, il apporte aussi la certitude d'une résurrection pour une vie éternelle dans la vie de Christ: là où entre cette vie, elle apporte avec elle au dedans de l'homme ce sur quoi Satan, avec toute sa puissance, est incapable de prévaloir.

Les événements, qui font le sujet du beau chapitre, qui nous occupe, nous montrent que ce fut pendant que Jésus était corporellement éloigné de Lazare que la mort eut son pouvoir sur celui-ci; et il en est de même pour nous maintenant. La scène de famille qui se passa à Béthanie est un type de bénédictions merveilleuses pour l'Eglise: en l'absence de son Seigneur, l'Eglise éprouve ce qu'est le pouvoir de Satan et de la mort; la mort règne sur ses membres; mais il n'en sera pas toujours ainsi, car Christ visitera sa famille affligée, et en ce jour-là, sa présence même sera le pouvoir de la vie. Tel est le grand secret que nous avons à apprendre ici: la présence de Christ donne la vie spirituelle, et sa présence corporelle non seulement ressuscite les morts, mais arrête, interrompt et anéantit pour les saints tout pouvoir ultérieur de la mort; et dans la mesure, selon laquelle sa présence est sentie, le pouvoir de Satan et de la mort sont annulés. Pendant son absence, nous souffrons; mais quand il viendra, il ôtera, à la fois, et la souffrance et ce qui produit la souffrance. Maintenant il permet les tentations; il permet que Satan montre en elles son pouvoir, mais, même à présent, il se fait connaître en esprit comme étant plus fort que Satan; il réveille l'âme et donne la vie à son peuple. La souffrance, les afflictions et les misères de toute sorte, dont nous avons à souffrir ici-bas, sont occasionnées par Satan, et sont particulièrement le genre d'afflictions que le récit de Jean place ici devant nous. Mais Christ communique la vie et la liberté à ceux qui sont à lui; c'est pourquoi il dit: «Je suis la vie!». La mort peut encore venir sur eux dans ce monde, mais quand Christ viendra et se montrera, sa présence qui auparavant réveilla l'âme, spirituellement, sera puissante alors pour vivifier le corps mortel et le revêtir d'une glorieuse incorruptibilité. «Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra». Christ ressuscitera les corps de ceux qui sont morts, et il arrêtera pour les saints vivants toute action de la mort: «Celui qui vit et croit en moi, ne mourra jamais!».

La conséquence de la présence de Christ en esprit, est maintenant vie et liberté, car «là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté» (2 Corinthiens 3: 17). Pareillement, quand Christ sera présent en personne, tout esclavage, toute misère, toute affliction, s'évanouiront. Christ nous montre maintenant, en esprit, ce qu'il fera bientôt en personne, quand le pouvoir de Satan sera entièrement ôté. Dès que Christ dit: «Me voici», le pouvoir de la mort n'est plus; s'il s'agit de sa présence spirituelle, le pouvoir de Satan est spirituellement anéanti, car là où Jésus a vivifié une âme en lui communiquant sa vie, là sa présence nous a mis à l'abri de tous les résultats du pouvoir de Satan dans l'âme: le pouvoir du prince de l'air a été remplacé par le pouvoir du «Prince de la vie», le croyant ne sera plus en aucune manière assujéti au pouvoir de la mort quant à ses résultats, car il a été transporté dans une nouvelle position par la puissance vivifiante de Christ. Celui qui est «vivifié», est vivifié pour une vie spirituelle et éternelle, *maintenant* en esprit, *bientôt* en personne: ces deux choses sont inséparablement liées.

La puissance de la mort corporelle ne sera pas manifestée en tous, car nous lisons dans la première épître aux Thessaloniens (chapitre 4: 15, 16) que: «le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis, nous, les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées...». Et dans sa première épître aux Corinthiens, le même apôtre déclare expressément que «nous ne mourons pas tous» (1 Corinthiens 15), mais il y aura des saints qui seront vivants à la venue de Christ, et qui par conséquent ne peuvent jamais mourir, selon la propre parole du Sauveur: «Quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais».

La présence de Christ amène naturellement avec elle l'absence de la mort: celui qui sera mort quand Christ viendra, sera ressuscité, et celui qui sera vivant, sera changé, la puissance de la mort étant ainsi

absolument ôtée par la présence de Christ. La certitude de cette résurrection est la conséquence de l'union vitale du croyant avec Christ; c'est pourquoi ceux-là seuls en feront l'expérience, qui sont unis au Seigneur Jésus par une foi vivante. Cette résurrection est une chose tout à fait distincte de la résurrection de ceux qui seront appelés hors du sépulcre par la parole de la puissance du Fils de Dieu: la présence même de Christ vivifie le croyant, en vertu de ce qu'il a été fait participant de sa nature divine, et dès lors c'est avec cette présence que le croyant a affaire: c'est elle qu'il attend.

L'enfant de Dieu désire ardemment de connaître cette puissance, pour l'accomplissement de laquelle, en sa faveur, Christ a dépensé le travail de son âme pour annuler l'existence même du pouvoir de Satan, soit dans l'âme, soit dans le corps. Christ a triomphé du pouvoir de Satan dans l'âme de tout pécheur qui croit en lui; et il triomphera aussi dans son corps. «Je suis la résurrection», aussi bien que «la vie», dit-il; «celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Crois-tu *cela?*». Le sens de ces paroles n'est pas simplement que les hommes meurent et qu'ensuite Christ les ressuscite, mais le Seigneur veut dire que la puissance même qui à opéré sur eux pour la mort, cédera à sa présence, soit en esprit, soit en personne. Christ, comme «les prémices», ressuscita pour montrer la certitude de la résurrection des siens; puis, ceux qui sont de Christ ressusciteront à sa venue; et alors sera accompli ce qui est écrit: «La mort est engloutie en victoire» (1 Corinthiens 15: 20-27, 54). Voilà ce que l'âme éclairée par Dieu est amenée à attendre, savoir, l'exercice et le triomphe du pouvoir de Christ sur l'apogée du pouvoir de Satan. Si le Saint Esprit témoigne en nous de l'énergie de la vie de Christ qui a vivifié nos âmes, il nous donne ainsi la certitude que nos corps aussi seront vivifiés, car si Dieu crée un nouvel homme au dedans, pensons-nous qu'il laissera cette puissance de vie toujours dans un corps non racheté, assujetti au pouvoir de la mort et de la corruption?

Mais le corps du chrétien n'est pas encore un corps vivifié: cela, nous l'éprouvons tous les jours tristement, et nous sommes amenés ainsi à nous demander quel est l'usage que nous pouvons faire ici-bas du corps mortel, puisqu'il ne participe pas encore à l'incorruptibilité qu'il attend. L'Écriture nous le dit clairement: il faut que notre corps devienne le serviteur du nouvel homme; il faut que les instruments mêmes de la corruption servent à la sainteté. «Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, et vos membres à Dieu, comme instruments de justice» (Romains 6: 13). Tel est le seul usage que le chrétien doit faire de son corps. Il n'y a là nul esclavage: c'est au contraire la vraie et parfaite liberté; c'est la liberté de l'enfant de Dieu (comparez Galates 5: 1, 13), la liberté d'un homme qui est vivifié, rendu vivant, délivré de l'esclavage, fait un «nouvel homme». — Satan fait la guerre contre le règne de cette nouvelle vie, mais le Seigneur Jésus ne reconnaît aucune des accusations qu'il produit contre les élus de Dieu, car ceux-ci sont rendus agréables dans le Bien-aimé. Christ exerce son office de *sacrificateur* en opposition aux raisonnements et aux accusations de Satan contre les saints. Satan invoque les chutes du vieil homme, ces choses mêmes que sa malice a suggérées à l'esprit, les péchés mêmes que, à son instigation, la chair a accomplis; il met ces choses en avant et s'efforce d'en faire peser le poids sur la conscience; il reconnaît et donne une place au vieil homme, disant au chrétien: Te voilà! Et si le chrétien ne résiste pas à cet assaut par un «Arrière de moi, Satan», alors Satan a réussi à troubler notre bonheur. Mais — bienheureuse vérité! — «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» et «là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté» (1 Corinthiens 6: 17; 2 Corinthiens 3: 17). L'Esprit présente Christ à l'âme dans son office de sacrificateur, comme Celui qui s'est chargé de tout et a tout accompli pour le croyant; mais jusqu'à ce que le corps entier, aussi bien que l'âme, soit vivifié par la vie de Jésus, nous ne pouvons pas entrer *pleinement* dans la bénédiction d'une si glorieuse liberté. Mais quand le moment sera venu, nous verrons de nos yeux notre complet triomphe sur le monde, la chair et le diable, et nous comprendrons toute la puissance de cette consolante vérité: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19).

Toutefois, en attendant, ne reconnaissant aucun bien dans la chair, nous trouvons la paix et la joie, dans la foi simple en la promesse du Seigneur qui nous assure «qu'il transformera le corps de notre abaissement pour qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire», et que «le péché n'aura pas domination sur nous» (Philippiens 3: 21; Romains 6: 14). Le diable voudrait, s'il le pouvait, nous priver de cette paix en entrant à cette fin en controverse avec la conscience; il cherche à soulever des doutes et des difficultés qui deviennent entre ses mains des armes redoutables, quand ils ne sont pas immédiatement repoussés et que nous ne saisissons pas Christ dans son office de continuel Médiateur et Intercesseur. Au contraire, nous

sommes fortifiés et la puissance de Satan est confondue, lorsque, dans la foi, nous regardons à Jésus, comme étant unis à lui, et le voyant, comme «la résurrection et la vie», nous dirigeant dans notre sentier en vue de ce jour où sa gloire sera révélée et où nous pourrions voir et contempler notre complète victoire sur l'apogée du pouvoir du mal, en Celui qui est notre glorieux Chef.

Mais le diable est incessamment à l'oeuvre ici-bas pour nous pousser à commettre le mal, à faire ce qui déshonore l'Hôte saint qui habite en nous; et quand nous lui cédon, la grâce de l'Esprit est obscurcie en nous. Et là est le secret de la tristesse de tant de chrétiens: beaucoup d'entr'eux se laissent aller aux convoitises du vieil homme qui excluent la gloire, cherchant la jouissance de ce qu'ils font profession de combattre et ne marchant pas selon l'Esprit dans la liberté de Christ (comparez Galates 5: 16); ils attristent l'Esprit (voyez Ephésiens 4: 30), et ainsi ils marchent sous le poids d'un lourd fardeau, non pas dans la conscience de ce que Jésus révèle quand il dit: «Je suis la résurrection et la vie!». Mais le temps vient, et il vient rapidement, où la présence du Seigneur sera *toujours sentie*, et où non pas par la foi seulement, mais manifestement, le pouvoir de Satan sera anéanti: oui, le jour est proche où ce corps corruptible que nous portons avec nous ne sera plus un obstacle et une entrave à notre bonheur spirituel, car il sera rendu entièrement conforme à l'image de Christ, au corps de sa gloire (comparez Romains 8: 29, 30; Philippiens 3: 21; 1 Jean 3: 2; 1 Corinthiens 15: 49). Comme Christ a fait que les âmes des siens ici-bas portassent son image (Ephésiens 4: 24; Colossiens 3: 10; 1 Corinthiens 15: 48; 1 Jean 4: 17), ainsi, alors, il transformera leurs corps vils à l'image de ce corps qu'il possède maintenant dans la gloire. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». «Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». «Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement, afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire!».

Tel est ce que le chrétien se glorifie de contempler: la grâce du Saint Esprit l'y induit, car l'Esprit en entrant dans une âme y révèle toute cette gloire; et plus l'Esprit dévoile de gloire, plus il nous rend capables de triompher de la grandeur du pouvoir du mal ici-bas et de manifester la vie du Christ dans ce monde, à qui toutes ces choses demeurent cachées et qui, dans tout ce qu'il est, est opposé à Dieu (voyez Jean 1: 5, 10; 3: 19; 17: 25; 1 Corinthiens 2: 7-9; 1 Jean 2: 15, 16). La gloire de Christ est absolument inconnue du monde: le monde est conduit par l'esprit des ténèbres et il ne voit pas la lumière; ses yeux sont aveuglés; et quiconque est réellement conduit par l'enseignement de l'Esprit de gloire a pleine conscience que le monde n'est pas conduit par lui. Christ a vivifié les âmes des siens par sa vie (comparez 1 Corinthiens 15); et pour autant qu'ils reconnaissent cette puissance vivifiante, ils sont rendus capables de sympathiser avec Jésus lui-même à toutes ces choses. Lui quand il a été sur la terre, il a cherché des consolateurs, mais il n'en a pas trouvé (Psaumes 69: 20): personne n'avait de sympathies pour lui. Dans ses souffrances, ses souffrances étaient pour lui seul; il en portait seul le poids, personne ne les partageait, mais à Gethsémané ses disciples dormaient, et puis «tous l'abandonnèrent et s'enfuirent» (Matthieu 26: 56). Son coeur anticipait déjà cet abandon quand il s'écriait: «Vous serez tous dispersés chacun de son côté, et vous me laisserez seul» (Jean 16: 32; comparez Matthieu 26: 31). C'était de ce manque de sympathie pour Christ que Paul souffrait, quand il se plaignait de ce que «tous cherchaient leur intérêt particulier, et non pas ce qui est de Jésus Christ» (Philippiens 2: 21). Ici aussi, dans le récit de la résurrection de Lazare, Marthe, quoiqu'elle crût, quoiqu'elle fût aimée de Jésus, ne savait pas comprendre la parfaite sympathie du Sauveur envers les siens. «Je sais, dit-elle, qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour». Jésus lui dit: «Je suis la résurrection et la vie: celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort vivra; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra jamais. *Crois-tu cela?*». Jésus ne dit pas: Crois-tu qu'il ressuscitera? mais: Crois-tu ce que j'ai dit de moi-même comme étant la résurrection et la vie de tout croyant? Mais Marthe ne comprenait pas Jésus. Si elle eût saisi sa pensée, elle en eût retiré la plus puissante consolation pour son âme; mais au lieu de cela, elle répond: «Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu qui vient dans le monde», et elle laisse là le Seigneur. Elle cherche ailleurs de la sympathie et Lui, la vie de toute consolation et l'âme de toute sympathie, il est abandonné!

N'y a-t-il pas, maintenant, plusieurs enfants de Dieu qui agissent ainsi? — Où voyons-nous cette fermeté et cette constance de satisfaction en l'amour de Christ qui exclut toute idée de chercher ailleurs de la sympathie? Et pourquoi en est-il ainsi, chers amis? Pourquoi rencontre-t-on tant de la faiblesse de Marthe

parmi les saints ici-bas? Hélas, comme Marthe, ils sont en souci et se tourmentent de beaucoup de choses, tandis qu'il n'est besoin que d'une seule. Marthe croyait; mais elle était si faible, si terre à terre, qu'elle ne savait pas entrer dans le sentiment de la présence sympathisante du Sauveur et qu'elle courut ailleurs et envoya sa soeur Marie auprès de Jésus.

Chers frères, je vous demande, en terminant, si vous vivez de cette parole du Seigneur: «Je suis la résurrection et la vie?». Avez-vous renoncé à toute fausse et insuffisante consolation? Vos âmes sont-elles vivifiées pour connaître que la puissance de la mort est annulée partout où la présence de Jésus est reconnue, et attendez-vous dans une joyeuse anticipation ce temps, où la présence de Jésus vivifiera vos corps mortels, et où corps et âmes, à la fois, délivrés du péché, délivrés du pouvoir de la mort et de Satan participeront à sa sainte ressemblance? Attendez-vous ce temps où nous n'offenserons plus Dieu en cédant devant le pouvoir de Satan; ce temps où le diable n'aura plus la puissance de troubler notre paix, ni les choses de la chair celle de dissiper notre joie; ce temps où notre repos sera glorieux, car nous nous reposerons avec notre Chef glorieux; ce temps où notre joie sera complète, car nous entrerons dans la pleine et parfaite joie de notre Seigneur? — Jusque-là, jusqu'à ce jour-là, chers frères, vivons dans cette bienheureuse attente, ayant nos lampes allumées, attendant la lumière du matin, alors que notre Seigneur apparaîtra, témoins vivants de la vérité des promesses de Dieu, car «Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point!» Amen!

L'évangile de Genèse 3: 15

Cet évangile, proclamé avec la première promesse en face du diable, est maintenu dans ces derniers jours par l'Apôtre en face des hommes de la terre et des anges du ciel (Galates 1: 8). Soit dans ses plus anciennes, soit dans ses dernières prédications, ce glorieux évangile est toujours le même. C'est toujours «le témoignage de Dieu, qu'il a rendu au sujet de son Fils». C'est l'évangile de la Semence de la femme, brisée et pourtant victorieuse. Quand il en a une notion claire et complète, l'homme demeure silencieux et passif. Abraham n'eut qu'à *croire* Dieu, et la justice lui fut imputée. Israël n'eut qu'à se *tenir debout* pour voir le salut de Dieu. Jéhosuah, dans Zacharie 3, le fils prodigue, la femme adultère convaincue, tous sont dans le même cas. Or ici, au commencement de notre péché et au commencement de l'évangile de Dieu, il en est précisément de même. Adam n'a qu'à *écouter*, et à croire à ce qu'il entend pour avoir la vie. La Parole est près de nous; nous n'avons qu'à la recevoir, sans avoir rien à faire ni dans les hauteurs des cieux, ni dans les abîmes d'en bas. Toutes les *activités* sont du côté de Dieu. Les sacrifices sont de Dieu. La profondeur de notre silence et notre passivité en devenant justice ne sont égalées que par la grandeur de l'activité divine et du sacrifice qui nous acquiert la justice. En présence d'un tel mystère, nous pouvons bien dire: «Qu'est-ce que Dieu a opéré?». — C'est bien simple pour nous, sans doute; mais cela a coûté infiniment à Dieu.